



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

TH 377/6, 1, 1

Le Prêtre

DEVANT

LE SIÈCLE.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR ,

PUBLIÉS SIMULTANÉMENT :

DIEU DEVANT LE SIÈCLE; LÉGISLATION DE LA PROVIDENCE ; où l'on élève enfin la Science et la Religion tout entière à la hauteur de l'Epoque; — où l'on révèle magnifique, simple, rationnelle, organisée, immuable, progressive, manifeste, irrécusable, perpétuellement bienfaisante, la théorie de la Marche de Dieu dans la Création, dans la Préservation, et dans la Réparation de l'homme, de la société et du monde, pour le plus grand bonheur temporel et éternel (hypothétique) de tous; le plus grand bonheur temporel (réel) du plus grand NOMBRE; et le plus grand éternel du PETIT; — et par conséquent, le seul et véritable SYSTÈME DU MONDE, le seul ENSEIGNEMENT UNIVERSEL, la seule INSTRUCTION PUBLIQUE, la seule LÉGISLATION, la seule PHILOSOPHIE, la seule MORALE, la seule POLITIQUE, la seule HISTOIRE, la seule LÉGISLATION, la seule JUSTICE, le seul GOUVERNEMENT, dont tous les autres ne sont que des traits incohérents : — pour servir de Consolation aux bons et d'Effroi aux méchants, dans les derniers temps.

Revela oculos meos, et considerabo MIRABILIA DE LEGE TUA. (Ps. 118.)

Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur. (Ps. 50.)

(In-8°, offrant la matière de 2 vol.).

LES MAGNIFICENCES DE LA RELIGION ;

Démonstration Evangélique nouvelle : où l'on rend enfin éclatants pour la raison des plus incrédules, et obligatoires pour la conduite de tous les Gouvernements et de tous les Hommes, les Dogmes fondamentaux de l'Église et de l'État, de la Société et de l'Homme, de l'Esprit et du Cœur humains : l'HUMANITÉ D'UN DIEU et la MATERNITÉ D'UNE VIERGE.

Date Magnificentiam Deo nostro (DEUTER. 32, v. 3.)

(In-8°, offrant la matière de 4 vol. ordinaires).

LES MAGNIFICENCES DE MARIE ;

Démonstration Spéciale et Générale, Ancienne et Nouvelle, de la Religion tout entière, par le seul fait du Dogme et de l'Histoire Antique et Universelle de la Vierge.

(Nouvelle Edition, perfectionnée, in-12.)

.... *Ecce Virgo (VIRG. I.)*

LE PRÊTRE DEVANT LE SIÈCLE :

(VÉRITABLE HISTOIRE UNIVERSELLE DU CATHOLICISME)

Où l'on réduit enfin à la Précision des termes,
à l'Unité des parties, à la Puissance de la Démonstration, la magnifique Philosophie,
le Génie encyclopédique, les Vertus, les Bienfaits inouis, la Gloire,
et le Triomphe de plus en plus éclatant de la Seule Eglise Romaine
dans tout l'Univers.

*Au milieu de la stérilité, des malheurs, et de la
chute incessante de tous ses Ennemis.*

PAR

A. MADROLLE.

Ecce Homo. JOH. XIX.

Voilà le grand Homme, et le Maître direct ou
indirect de tous les Grands hommes.

Edition Nouvelle.



PARIS,

HIVERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR, QUAI DES AUGUSTINS, 55.
WAILLE, ET COMPAGNIE, RUE DES GRANDS AUGUSTINS, 9.
GAUME, FRÈRES, RUE DU DOT-DE-FER, 5.





DÉDICACE.

À tous les Indifférens
À tous les Dissidens
À tous les Protestans
À tous les Phisosophes

} *de l'Univers;*

À tous les Ennemis, et par conséquent :

À tous les Amis du Prêtre ;

À tous ceux qui sont à la recherche d'une Religion en ce Siècle ;

Et surtout aux Jeunes Etudians de tous les ordres, appelés incessamment, les uns à continuer, à aggraver, les autres à souffrir, et à réparer, les prochains malheurs de la France.

Et Défi :

À celui d'entr'eux qui ne serait point, nous ne dirons pas convaincu, mais ébranlé, à la fin

de cet Ensemble, où tout se trouve expliqué, ce qu'il nie, comme ce qu'il reconnaît :

D'en publier, d'en soutenir, d'en imaginer un autre ;

De mettre, en un mot, un Philosophe, et surtout un Protestant quelconque, un anti-prêtre enfin, devant le Siècle, comme nous y avons mis le Prêtre.*

C'est ici surtout qu'en excluant le prodige, on le ramène.

* Et DÉFI, peut-être, à tous les ennemis du Prêtre, et même aux Indifférens, de ne pas reconnaître, après y avoir bien pensé, que la véritable et unique raison de leur inimitié, ou de leur indifférence en matière de religion, c'est qu'en dernière analyse, le Prêtre déclare, et qu'il décrie perpétuellement, dans les chaires, dans les livres, et surtout dans le Confessionnal, les *Sept péchés capitaux* qu'ils commettent, ou qu'ils croient avoir intérêt à commettre communément, à tout prix ; et qu'alors même qu'il lui arrive, à lui, d'en commettre un personnellement, il a mille fois plus de motifs que ses adversaires de le commettre avec des remords.

AVANT PROPOS

(Le but de la Providence, de plus en plus visible à la fin des Temps.)



Ce que nous disions dans les premières éditions de cet ouvrage, nous le redirons dans celle-ci : « Il y a long-temps, trop long-temps, que nous nous épuisons en discussions secondaires ou dangereuses. Ne devrions-nous pas employer les forces qui nous restent, et le peu de temps que, les plus jeunes, nous avons chacun à vivre, à des discussions qui attachent les esprits sans aigrir les cœurs, à l'examen de ces vérités et de ces lois toutes-puissantes, d'où découlent toutes les autres vérités et toutes les autres lois : les concordats et les traités, les chartes et les codes, toutes les vérités religieuses, politiques, civiles, et même littéraires ; et par conséquent toutes les libertés, tous les talents, toutes les vertus, toutes les célébrités et toutes les destinées de l'homme, toutes les prospérités, toutes les mœurs, toutes les gloires, toutes les révolutions, et toutes les destinées des empires.

« Le moment est venu de ces discussions profondément intelligentes et des grands retours dont elles sont grosses.

« Qui n'admirerait leurs nombreux présages?... »

L'ancienne Ecole philosophique, vendue partout au rabais, et reléguée, comme un fait accompli, dans les bibliothèques ou les mémoires pour servir à l'histoire des égaremens de l'esprit humain.

L'école Voltairienne, en effet, a été attaquée, ridiculisée, honnie même, et par conséquent neutralisée, par ses adeptes les plus fameux.

(Dieu, comme il l'a dit, est au milieu même de ses ennemis : *Dominus in medio inimicorum*. (Ps. 109.)

Voltaire appelait le *Contrat social* : *anti* (il était plus simple de dire *contrà*)-*social* :

— l'*Esprit* d'Helvétius : *matière* ;

— l'*Esprit des lois* : de l'*esprit* (c'est souvent de la matière et de la bêtise) *sur les lois* ;

— l'*Histoire Naturelle* de Buffon : *pas si naturelle* ;

— les employés de l'*Encyclopédie* (dont il retira, sous le nom d'*Esprit*, ses articles) : les *da, de, di, do, du* ;

Il a dit de *Jean-Jacques* (*Jean Jacobin*) Rousseau, à propos de son *Discours sur l'inégalité* : « Ces impertinences, dignes de l'hôpital des fous, ont été quelque temps à la mode, comme les singes qu'on fait danser dans les foires. »

Jean-Jacques enfin a dit, à son tour, de Voltaire : « Pourquoi le nom de ce baladin souille-t-il vos

• Dalember (et de plus Dargens, Damilaville, etc.), Doleyre, Diderot, D'holbach, Dumarsais, Duclos, etc.

lettres? Le malheureux a perdu ma patrie. Je le haïrais davantage, si je le méprisais moins. » (*Lettre* du 29 janvier 1760.) — Le même philosophe de Genève a dit dans l'*Emile*, de tous les philosophes ensemble : « Ils prétendent nous donner pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le crois comme eux, et c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.. » — « J'examinai leurs opinions, je les trouvai tous fiers, dogmatiques même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres; et ce point commun à tous est le seul sur lequel ils aient tous raison. »

Enfin Jean-Jacques a dit, de lui Jean-Jacques Rousseau (t. xxiv et t. iii de ses *Œuvres*) : « Je ne regarde aucun de mes livres sans frémir; au lieu de nourrir, j'empoisonne; mais la passion m'égare; et avec tous mes beaux discours, je ne suis qu'un scélérat. »

Et Dalember, philosophe plus vraiment instruit, a dit dans son *Essai sur l'abus de la critique en matière de religion* : « On ne saurait se dissimuler que les principes du christianisme sont aujourd'hui indécemment attaqués dans un grand nombre d'écrits. Il est vrai que la manière dont ils le sont, pour l'ordinaire, est très capable de rassurer ceux que ces attaques pourraient alarmer. Le désir de n'avoir plus de frein

dans ses passions, la vanité de ne pas penser comme la multitude, ont fait, plutôt encore que l'illusion des sophismes, un grand nombre d'incrédules, qui, selon l'expression de Montaigne, *tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent.* »

Enfin, l'un des plus fameux encyclopédistes du XVIII^e siècle, Diderot lui-même, a porté sur tous les *encyclopédistes* ensemble, ce juste et suicide jugement, passé aujourd'hui en *force de chose jugée* : « L'imperfection de l'*Encyclopédie* a pris sa source dans un grand nombre de causes diverses. On n'eut pas le temps d'être scrupuleux sur le choix des travailleurs. Parmi plusieurs hommes excellents, il y en eut de faibles, de médiocres, et de tout-à-fait mauvais; de là cette bigarrure dans l'ouvrage, où l'on trouve une ébauche d'écolier à côté d'un morceau de main de maître; une sottise voisine d'une chose sublime; une page écrite avec force, pureté, chaleur, jugement, raison, élégance, au verso d'une page pauvre, mesquine, plate et misérable. Les uns travaillant sans honoraires, par pur attachement pour les éditeurs et par goût pour l'ouvrage, perdirent bientôt leur première ferveur; d'autres mal récompensés nous en donnèrent, comme on dit, pour notre argent..... Il y en eut qui remirent toute leur besogne à des espèces de *Tartares* qui s'en chargèrent pour la moitié du prix qu'ils en avaient reçu. »

Un homme de notre siècle, et bien autrement en état de juger les philosophes qu'un homme du siècle

précédent ; — philosophe lui-même, et de plus protestant ; — ayant réuni, dans ses études laborieuses, l'Allemagne, l'Angleterre et la France ; — un homme qui avait, devant lui, la péremptoire expérience des échafauds de la Convention et des champs de bataille de l'Empire dont la philosophie était grosse, Benjamin Constant enfin, a porté ce dernier jugement sur les philosophes, qui retombe, par contre-coup, sur lui-même : « Les *philosophes*, race vaniteuse et ambitieuse d'effet, avaient fondé leur renommée en France sur une incrédulité superficielle et dénuée de cet esprit d'investigation sérieuse qui caractérise le véritable esprit philosophique. Appelés à une cour étrangère, ils y portèrent avec eux, comme des artistes, cette incrédulité, portion obligée de leurs bagages, instrument de leurs succès. Mais que sont-ils aujourd'hui ? La marche progressive des sciences ramène forcément à la religion. L'évidence des faits plaide pour elle contre cette incrédulité mensongère. Le voltairianisme est obligé de descendre de ses tréteaux usés..... Pour s'égayer désormais avec Voltaire, il faut réunir deux choses qui rendent cette gaité assez triste : la plus profonde ignorance et la frivolité la plus déplorable. ¹ »

¹ Nous ne voudrions qu'un calembourg pour faire justice de la philosophie voltairienne, qui n'était le plus souvent elle-même qu'un jeu de mots perpétuel. Dalember, se trouvant à la cour de Louis XV, vers la fin du règne de ce prince, dit *avec emphase* : « Nous avons abattu bien du bois dans la forêt des préjugés. » — « C'est donc pour cela que vous nous faites tant de fagots », répondit madame de Forzeville.

D'un autre côté, rien, choses ou hommes, de ce qui parut un temps considérable, ne l'est aujourd'hui :

Les assemblées *représentatives* en Angleterre, en Espagne, et surtout en France, *ont été*.

Les rois nouveaux s'en vont (ils aspirent même à s'en aller), plus vite, et mieux, que les anciens.

Les ministres, véritables calamités, « se succèdent comme les flots de la mer, et comme eux ils dévorent le rivage, » ainsi que Cuvier disait.

Le vieux journalisme impérial ou *Constitutionnel* se *Débat* en vain, pâlit devant la nouvelle *Presse*, le *Siècle* et l'*Univers* nouveaux : déjà ébranlés à leur tour, en regard du terrible *National*, ou du *Peuple*, dont le *réveil* sera tôt ou tard plus terrible encore.

Toutes les célébrités littéraires ou politiques de la *Restauration*, celles surtout de la *Révolution!* (les choses se nomment supérieurement elles-mêmes) se sont *elles-mêmes* effacées, comme elles le sont aux yeux à la fois, de toute l'opinion rationnelle, et de toute l'opinion publique.

Les promoteurs insurrectionnels de Juillet, les *Carbonari en simarre*; les prétendus *sauveurs de la patrie*, et même de *la partie*, qu'ils ont *perdue*, ont pris eux-mêmes le soin de s'élever au carcan moral, pire que l'échafaud physique ou les bagnes de leurs anciens *frères et amis*.¹

¹ Les quelques hommes qui semblent se disputer quelques lambeaux par eux déchirés d'un pouvoir qui n'est plus, MM. Guizot et

La *table sociale* est donc *rase*.

Il ne reste plus, en physique, de plein, de vivant, mais de délétère, dans la société européenne, que l'Omnipotence de l'Empereur Nicolas¹, la *Bourse des Rotschild*, et l'âme indignée des républicains;

Thiers, Molé et Soult, en présence de MM. Sauzet et Dupin (sots et dupes), Barrot et Berryer, ne se disputent véritablement, avec quelques lambeaux du *budget*, que quelques lignes *premiers Paris* du journalisme quotidien ou de l'*Almanach royal*; et, s'ils avaient de l'esprit, ne sauraient nous regarder, et surtout *se regarder, sans rire*.

Ils semblent *les premiers* du jour, et ils ne sont qu'à la suite lâche des *nombre*s, c'est-à-dire de la partie matérielle, nulle, d'une chambre, elle-même à la suite, plus lâche encore, des plus nombreux (c'est-à-dire des plus petits) électeurs, et des journaux à la suite de toutes les passions.

Ce sont les *Agier de juillet*.

Ils finiront, ils ont déjà fini* par le ridicule;

Et le *ridicule*, en France, est plus à redouter que le *crime*.

Les deux, ici, ne manquent pas.

Et voici pourquoi ils finiront, aux yeux du nombre et de la foule des fous qui les ont faits : c'est qu'ils sont finis aux yeux du petit nombre des sages; et cela, parce que leur position fautive donne plus d'esprit, et par conséquent plus de force, à un seul sot contre eux tous, qu'ils n'en ont, tous ensemble, même contre lui.

Un Ange lui-même, descendu du ciel, ne tiendrait pas à soutenir la monarchie et l'ordre public, contre une révolution qu'il aurait faite!

M. Dupin, hier encore, faisait, à l'Académie des sciences *morales*, une dissertation intitulée : *De la manie de la révolte, de ses causes et de ses remèdes*; laquelle dissertation est rapportée tout entière dans le *Constitutionnel* du 13 mars : sont-ils osés? sont-ils dupes? sont-ils sots?

Quis tulerit Gracchos, de seditione querentes?

* Tous les *Tiers* (ou, si l'on veut, les *Thiers*) sont *partis*, aussitôt que venus, ou *parvenus*.

1 Si elle donnait *sérieusement*, véritablement, raison, en dernière analyse, à ses *popes* esclaves, contre le Pape libre.

(L'âme magnanime des Prétendants est , sans doute, autre chose !)

Et en morale, que le PRÊTRE : c'est-à-dire le PAPE, les Évêques, seuls demeurés, les derniers venus, les plus magnifiques , peut-être.

Il est, seul encore, ce qu'il fut pendant mil huit cent quarante années, seul plus instruit, seul plus charitable, seul plus pauvre; seul méconnu, seul calomnié, seul inconnu ; et, néanmoins, seul capable de prévenir une révolution flagrante, ou de la faire tourner à ordre public, en l'acceptant ou la faisant accepter.

C'est à tous ces titres, que le Prêtre est plus visible, et même seul visible ; plus, et seul, nécessaire, en France, en Europe, et dans l'Univers.

Voilà pourquoi nous le mettons en présence du *Siècle*, comme représentant tout le *Siècle*.

Nous ne le plaçons si haut, que parce qu'il y est.

..... Lui présageant de nouveau, en définitive, la victoire, c'est-à-dire l'amour des peuples, ou l'échafaud : et, en d'autres termes, l'amour de Dieu, et la victoire toujours.

Les sociétés publiques et les sociétés secrètes, le Fidèle et le dissident, le laïque et le Prêtre, l'homme et l'homme, sont plus que jamais en regard. Les Partis et les Principes divers, parvenus réciproquement à leurs extrémités, semblent se toucher pour s'embrasser ou pour s'entr'anéantir.

Pendant, le langage de la Foi, de la Providence, de la Religion, est plus que jamais à l'ordre du jour.

Et les actions correspondent, plus qu'on ne pense, avec les paroles; et les conduites sont, plus qu'on ne pense, en harmonie avec les principes. En général, les hommes de tous les âges et de toutes les conditions sont encore plus jaloux d'être que de posséder, moins désireux d'avoir que de connaître.

A ce point, que c'est déjà à qui, parmi nous, ne sera point ministre; et que bientôt, ou plutôt, ce sera à qui ne sera plus roi!

Nos grands-*Molés* antiques, et nos petits-*Thiers* d'hier, nos *Soult* rassasiés, ne jouent guère qu'au *petit bonhomme vit encore* politique.

Un *Président de Conseil* n'est plus, à présent, que le *Bouc émissaire* des péchés du peuple, et de ceux des rois; *l'Enfant perdu*, *l'Enfant gâté* de tous.

L'entrée, la *mise au Cabinet*, c'est, de nos jours, la *marque* et la *mise au carcan*. Et l'on peut dire même, d'un de nos Hommes d'État, ce qu'on disait jadis d'un Homme de lettres :

Tomba de chute en chute au trône.....

le trône : pire aujourd'hui que l'échafaud, car il y conduit et il le dresse!!!

Quoi qu'il en soit, l'Univers en rumeur s'ébranle sur ses bases antiques, sous le marteau du niveleur.

Le Nord et le Midi, l'Orient et l'Occident, se font des appels ou des menaces réciproques: et, à cet effet, le *fer* a rapproché les lieux; la vapeur a vaincu les vents et la boussole; et la mer est, plus que jamais, la

grande route des nations, qui vont se ruer l'une sur l'autre.

Le Globe est devenu *un point* pour le voyageur, comme dans le système ou la pensée de Newton.

Il semble, il est visible aussi, que l'Univers, et surtout la France, attendent *quelque chose*, c'est-à-dire *Quelqu'un*, et qu'ils sont comme à la veille de leur régénération ou de leur fin.

Et tout le monde aussi sent et voit que tout le monde est dans cette double attente.

Nous touchons visiblement à la solution du grand problème qui s'agite depuis mil huit cent quarante ans parmi les hommes.

On est, de nos jours, au Messie politique, comme on en était au religieux dans le siècle de Virgile et de *Pollion*.

« Il n'est rien arrivé de mémorable dans le monde, dit le profond observateur Machiavel, qui n'ait été prédit long-temps à l'avance. »

Le *Grand Monarque*, le Roi *Donné de Dieu*; le *Grand Pontife*; le Roi plus grand, à côté du roi plus vil que tous les rois; la *réforme fondamentale*; la *grande Restauration*; la *Restitution en entier*, sont au fond de toutes les espérances et de toutes les prophéties.

La révolution grande aura donc lieu, et, nous ne craignons pas de le dire, incessamment.

Elle aura lieu, dans un ordre régulier :

I. Par la Réforme électorale d'abord, la réforme, sa petite *cause*, et même sa petite *occasion*.

(La *grande* cause, c'est l'impatiencée des hommes qui sont le plus obligés à la patience, et, en d'autres termes, le déni, ou l'oubli du Prêtre; — la *grande* occasion, c'est la liberté de la presse royaliste, qui, seule, est capable de colorer, et de laisser triompher, la presse radicale);

II. Par la République, plus ou moins innocente, plus ou moins exclusive, plus ou moins sanglante, plus ou moins durable.

III. Par un *Dix-huit brumaire*, plus ou moins facile, plus ou moins cavalier.

Et, en tout cas,

Par une Invasion,... dont l'Angleterre serait, de nouveau, le seul mobile, et la Russie seule, en définitive, le remède unique.

La république aura lieu en France, parce que tout le monde, et surtout ses ennemis, et jusqu'aux rois la désirent, ou même la fomentent, à leur su ou à leur insçu.

Elle aura lieu, par une raison plus simple encore que ses causes : parce qu'à *un homme*, ou plutôt à *un nom* près, elle existe déjà, en réalité.

Elle aura lieu, surtout, pour donner à la France et à l'Europe, par des faits éclatans, d'immenses et derniers Enseignemens : celui que le Prêtre *seul est grand*; seul, juste; seul, seul, comme *Dieu* même, qu'il enseigne et représente; — celui que les rois et les gouvernemens sont, à peu près, indifférens, lorsque les peuples ou les individus remplissent les de-

voirs que la Religion catholique leur impose ; — que les conditions et les professions sociales sont égales au fond, malgré leurs distances, leurs différences, ou leurs oppositions apparentes ; — que les plus petites, en tout cas, sont les plus sûres et les plus heureuses ; — que le plus humble, c'est-à-dire le plus chrétien, le plus fidèle, est toujours le plus libre, et celui qui donne le moins de prise à l'orgueil et aux sept péchés capitaux des autres ou de lui contre lui : comme le roseau au vent, ou la fleur de terre à la foudre ; — et qu'enfin, pour peu qu'on soit fidèle, on peut se dire, comme moi, et sans doute, à plus juste titre : « Il n'est pas de jour où Dieu, et par conséquent un homme quelconque, ne soit à mon égard plus grand et plus généreux que la veille. Et que sera-t-il le lendemain?..... et dans l'éternité??? »

Et l'Esprit Prophétique est vrai, ou il n'y aurait rien de vrai, pas même Dieu, dans le monde.

Il est vrai, parce que les *causes* et les *effets*, les principes et les conséquences dont il est la simple théorie, sont vrais eux-mêmes.

Et nous ne voudrions que la plupart des prophéties controuvées ou falsifiées pour être convaincu des véritables.

Nous avons bien annoncé, nous, I. dix années d'avance : le *Renversement des rois constitutionnels*¹, à

¹ C'est même le titre littéral d'un ouvrage, par nous publié au mois de juillet 1839 : « *Histoire des Assemblées délibérantes*, où l'on dé-

la seule vue d'une *Charte constitutionnelle*, et même d'un journal *Constitutionnel*..... (Nous l'avons annoncé à la seule lecture d'un seul mot de la Charte....., le mot *inamovibilité*); II. dix années aussi d'avance, la chute, qui semblait si incroyable, de l'abbé Lamennais : à la seule lecture du premier volume de son *Essai dévergondé sur l'indifférence*; et surtout à la vue de son principe républicain d'*autorité universelle*, que la première édition du *Prêtre*, dans la *Défense de l'ordre social*, avait précisément pour objet de réfuter; III. un an juste à l'avance, *le jour même*¹ de la révolution de juillet, à la seule vue de l'avènement d'un ministère dont l'idée fixe n'était pas l'omnipotence contre le faux journalisme, d'un vrai, dont nous lui donnions, et par écrit, et de très vive voix, les plans décisifs, lesquels, aussi, ne seront pas perdus.

Mais, s'il est vrai que rien n'advienne jamais sans

montre, par le raisonnement et par les faits, la marche *naturelle* des chambres à l'élévation des gouvernemens tyranniques et au *renversement des rois constitutionnels* »; in-8° de plus de six cents pages, dont l'édition est épuisée.

En voici la conclusion : « ... Voulez-vous en deux traits voir exprimer les avantages de la monarchie dont les Bourbons nous ont donné et nous donneront encore, au besoin, l'exemple? Les voici : l'un est d'un républicain anglais, et l'autre d'un français; le premier Shakespeare, le second Mirabeau

« Un crime fait-il disparaître la Majesté royale? à la place qu'elle occupait, il se forme un abîme effroyable, où tout ce qui l'environne se précipite..... Le gouffre de l'anarchie est creusé par l'ambition, et les factieux; Décius s'y précipite, le gouffre se referme : voilà l'emblème de la théorie de la Royauté légitime. »

¹ *Méditations politiques*, avec cette épigraphe : *Salus Populi*.

pressentiment et sans avertissement, rien non plus n'arrive sans l'intelligence; et les plus grandes révolutions sociales ne sont pas autre chose que des effets, à la longue, et même à la courte, d'esprits, et quelquefois de l'esprit le plus méconnu.

Et si jamais la société n'eut plus besoin de l'enseignement des faits, jamais non plus elle n'en eut plus de l'enseignement de la parole et de la littérature.

C'est dans la vue d'y concourir, d'autant plus sûrement, d'autant plus activement peut-être (quand ce ne serait qu'en les constatant), que nous avons moins, ou que nous n'avons pas d'autorité politique ou officielle; c'est, si nous osons le dire, afin de *battre le fer*, aujourd'hui qu'il est plus *chaud* que jamais, que nous adressons à tous les hommes de bonne foi, c'est-à-dire à tout le monde (car il ne saurait exister de mauvaise foi en matière de religion), et que nous leur exprimons, dans la langue la plus claire et dans le moins de mots possible, le plus grand nombre de faits concluans ou de syllogismes nécessaires.

Ici encore, on verra *toutes* les vérités dans *Une*; et la *Démonstration* sacerdotale sera encyclopédique, comme celle de l'*Eucharistie*.

LA PUISSANCE ET LA FAÇON

DU

MEILLEUR LIVRE.¹

Aujourd'hui plus que jamais, dans une Science, dans une Profession quelconque, un Livre, et surtout un *Seul* livre, est, pour soi, l'unique moyen qu'il y ait de se rendre compte de sa pensée, et même de penser véritablement²; et, pour les autres, le moyen unique de devenir habile, de s'élever, selon Dieu, et par surcroît, lorsqu'on le veut, selon le monde.³

Tous les hommes de génie, sans exception, furent

¹ Les journaux, le contraire, et par conséquent les ennemis naturels des Livres, les journaux, dont on ne croit pas pouvoir plus se passer que de *pain et de spectacle*, n'ont fait que rendre les livres plus difficiles, et cependant plus nécessaires à concevoir, et même à réussir.

² C'est là un point sur lequel on n'insiste jamais assez; il fut le secret de l'élévation de tous les grands hommes, et de Descartes en particulier, qui disait, « que la lecture des bons livres est comme une conversation avec les plus habiles gens des siècles passés, mais une conversation étudiée, dans laquelle ils ne nous découvrent que les *meilleures de leurs pensées*. » (BAILLET, *Histoire de Descartes*)

³ Grégoire XVI a publié, dès 1799, un très-remarquable livre intitulé : *Triomphe du Saint-Siège contre les attaques des NOVA-TEURS, battus par leurs propres armes*. Et c'est à ce livre peut-être qu'il doit la Tiare.

Cet ouvrage a été traduit en français par l'abbé Jammes; et c'est à sa traduction, peut-être, que l'abbé Jammes doit sa promotion au Grand-vicariat de Paris.

Les héros et les chefs de 89, les héros ou plutôt les *heureux* (déjà

studieux, et même laborieux : — saint Thomas d'Aquin, entre autres, *le bœuf muet, dont la voix devait retentir dans les siècles*; — *Bossuet*, qu'on appelait aussi, dès le collège, un bœuf asservi au travail, *Bos suetus aratro*; — et Buffon lui-même, qui définissait le génie *une plus grande aptitude à la patience*.

C'est donc une grande chose, et la plus grande de toutes après son salut et celui des autres, qu'il a pour objet, c'est une Royauté, c'est un Sacerdoce, qu'un livre.

Aussi l'Esprit saint nous dit-il hautement, par l'organe du grand Apôtre saint Jacques (ch. v, 19) : « Mes frères, si l'un d'entre vous s'égare du chemin de la vérité, et que quelqu'un l'y fasse rentrer, IL DOIT SAVOIR..... QU'IL SAUVERA SON AME A LUI-MÊME, et couvrira la multitude de ses péchés. »

Il sauvera aussi la sienne, plus sûrement peut-être que l'auteur, celui qui fera connaître le livre.....

Et rira ici du premier qui voudra!

si malheureux) de 1850, les héros même de 93, avaient préalablement fait des livres, et même beaucoup de livres, dont ils se firent des degrés du trône, mais aussi la plupart de l'échafaud..... : Mirabeau et Sieyès, Marat et Brissot, Condorcet et Garat, et de nos jours, Châteaubriand et Benjamin Constant, Thiers et Guizot. (*) Celui-ci, le vrai chef parce qu'il est le *doctrinaire* (l'autre n'en est que le *signe* ou le *singe*) de la Revolution de juillet, a publié plus de cent cinquante volumes in 8°, dont *pas un*, certes, ne survivra à l'auteur.

Il n'en restera que quelques feuillets déchirés, pour déchirer, s'il est besoin, tous les autres.

* M. Dupin, autre faiseur... à huis clos, et héritier bénéficiaire de Juillet comme M. Guizot, est auteur ou compilateur, comme lui, de 150 volumes: *nuls de droit et de fait*, ainsi qu'on dit aux Palais de Justice.

Mais c'est au Prêtre seul, ou, tout au plus, au défenseur du *Prêtre*, qu'il faut demander le *Livre le plus utile aux mœurs*.

Cependant, nos riches philanthropes le proposent aux Académies (*où étais-tu, Piron?*); et celles-ci, plus vainement encore, aux *hommes*, et même aux femmes de lettres!

Le *Prêtre devant le Siècle*, même imparfaitement exécuté, serait, certes, le livre auquel Monthyon lui-même décernerait son prix, que le vainqueur décernerait, à son tour, par moitié, au Séminaire de Saint-Sulpice et aux Enfants de Saint-Nicolas de Paris.

L'ouvrage est indigne du prix de l'Académie, comme l'auteur est, et se fait gloire de l'être, audessus de son fauteuil.

Et c'est le secret de leur puissance actuelle ou future à tous deux.

S'il est une vérité dont nous soyons fortement convaincu, et que nous nous sentions capable de faire entendre un jour aux plus prévenus : c'est la vérité du Devoir, pour celui qui aspire à éclairer ses semblables, de se faire de sa langue, non un objet, mais un instrument. Du moment que *le style est trouvé beau* dans une composition, nous le redirons éternellement, la pensée a disparu, l'homme reste seul¹; et il faut tenir pour sûr qu'il y a de nombreuses lacunes, des aliénations sans

¹ Le *style*, a dit Buffon, *c'est l'homme* :.... c'est-à-dire l'orgueil.

fin, là où l'on distingue des pensées sublimes : ce qui ne *se remarque* aussi que dans la *poésie* ou le *roman*... c'est-à-dire à l'*Académie*.

L'éclat du jour ne comporte pas d'*éclair*.

Montrez-moi, si vous pouvez, le style ou le sublime dans un sermon de Bourdaloue, ou dans la *Théodicée* de Leibnitz ! je vous en défie.

Tout est vrai, et par conséquent rien n'est *littéraire*, dans saint Paul : « Jésus-Christ m'a envoyé prêcher l'Évangile, abstraction faite de la sagesse des rhéteurs, de peur que la Croix du Christ ne m'échappe : *Non in sapientia Verbi, ut non evacuetur Crux Christi.* » (I, Corinth., 17.) Quelle Littérature, et quelles Réalités à la fois, grand Dieu !

Notre grand malheur, source de tous les autres malheurs en ce siècle, c'est de ne croire, en fait de littérature, qu'à ce que nous entendons vaguement, ou même à ce que nous n'entendons pas du tout, et de n'appeler *hommes de génie* que des hommes d'imagination ou des *hommes de lettres et de loquacité*¹ : c'est-à-dire des gens qui portent l'incapacité, dans leurs écrits ou dans

¹ La *Littérature* (proprement ou improprement dite), étant à présent reniée, et même avilie, n'est plus guère dangereuse ; mais la *loquacité*, qui ne coûte que ce qu'elle vaut : la *paresse* des études, la *loquacité* qui n'a pas même le petit mérite de l'art, et de la *difficulté vaincue*, comme la *littérature* ; et surtout la loquacité politique qui s'intitule, et qu'on a la bonté d'appeler, *Éloquence* et *Art oratoire*, est devenue la plus grande plaie du pays : car elle élève, ou plutôt elle fait descendre, de rien à tout, de la mansarde à l'Hôtel-de-Ville, de l'Hôtel-de-Ville au *Palais-Royal*, et même au Palais

leurs discours, jusqu'à ne pas mettre *une seule* vérité de la science universelle à la place où l'a mise la nature, et à ne dire jamais bien que ce qui n'est contesté par personne.

Nous accusons de médiocrité, du moment qu'on nous parle clairement, c'est-à-dire pourtant comme nous parlons nous-mêmes.

C'est bien de l'esclavage pour notre orgueil !

Disons donc, avec Bacon (*Nov. Org.*, lib. I) : « Il ne faut pas attacher des plumes à l'entendement humain, mais plutôt du plomb, des poids, pour réprimer son vol et ses sauts. On ne l'a pas fait encore; quand on le fera, on aura lieu d'espérer de l'avancement dans les sciences. »

des Rois. (Les *Tuileries* sont à *Nous*, a dit Thiers, et n'eût pas osé dire Bonaparte).

C'est ce *Nous*, traître par sa seule position *transactionnelle*, quand il ne le serait point par son caractère, c'est ce *Nous*, au contraire, qui appartient aux *Tuileries*; ou plutôt, qui n'appartient à personne, parce qu'il ne s'appartient pas lui-même.

En somme, ce plus habile homme... de Juillet, ce résumé, cette pauvre conclusion de 1850, n'est qu'un assez médiocre *causeur*.

C'est-à-dire, le contraire précisément d'un homme d'État.

Et c'est pour cela qu'il s'est trouvé, un jour, premier ministre!...

On dit, dans la *franche* et *salée* Bourgogne : les *Tonneaux vides résonnent*, les pleins, non ; —

Ne dit-on pas, même à Paris, au Palais-de-Justice, et surtout au Palais-Bourbon (ou plutôt *anti-Bourbon*) :

Parle-ment ?

Et, en effet, tout *Parlement*, aujourd'hui, et principalement tout *Serment*, ment ; comme la *Presse* nous presse, et nos livres sont *libres*, et même *ivres*.

J'ai ri, me voilà désarmé !... ou non.

Jadis, naguère encore, il pouvait suffire de faire entendre ou de montrer ; aujourd'hui, et désormais, il faut *Démontrer*.

Et, ce qui est mieux, il faut *démontrer par les Faits* : c'est-à-dire, par autrui, plus que par soi-même ; *démontrer*, en laissant parler les autres, et principalement les adversaires de la vérité⁴ ; *démontrer*, selon l'admirable méthode de l'illustre Liguori : car, dans la littérature, comme dans la vie, la force, ou le génie, c'est l'humilité.

Démontrons, de cette façon sans réplique.

⁴ Pour qui l'entend bien, la démonstration du catholicisme par les argumens *ad hominem* des protestans ou des philosophes, est tout-à-fait péremptoire. Elle suppose même la plus grande preuve, selon le monde : celle par l'Opinion publique, et même par l'opinion *Unanime*.

Or, il est de fait, et personne peut-être dans le monde n'en a eu sous les yeux des faisceaux, des monumens plus admirables que nous, il est de fait, que Dieu semble s'être *réservé* sa place, et par conséquent la nôtre (afin qu'ellesoient plus visibles), dans les âmes, dans les paroles, dans les écrits de ceux même qui le méconnaissent : en sorte que nous pouvons porter ici le *Dés* au plus savant des dissidens, de nous en nommer *un seul* dont nous ne lui montrions la reconnaissance, même explicite, sinon de toutes nos doctrines, au moins de la principale.

Et nous le défions de faire avouer à *un seul logicien catholique*, et même à *un seul catholique ordinaire*, *un seul principe* protestant.

Nous ne disons enfin aucune erreur de nos adversaires, et nos adversaires disent *tous*, et *presque toutes*, nos vérités !!!

PRÉGÉDENT

ET

POINT DE DÉPART

DU

PRÊTRE DEVANT LE SIÈCLE.

Nous avons presque honte, mais nous avons besoin de dire et de redire sans fin, que Dieu se prouve par la plus grande des démonstrations imaginables : *l'impossibilité de rien prouver sans Lui*. Leibnitz, le plus catholique, parce qu'il était le plus éclairé des protestans, trouvait évanouie, pour sa part, la seule idée d'un doute instantané sur la *raison* de l'existence sans laquelle il n'est point d'existence ou de vérité possible, dans cet admirable mot que saint Paul disait aux Romains : *O homo, tu qui es, qui respondeas Deo? numquid dicis figmentum ei qui se finxit : quid me fecisti sic?*

Quoi! le vase pétri d'une matière vile,
Dira-t-il au potier : Pourquoi suis-je d'argile ?

RACINE.

Aussi, n'est-ce jamais Dieu qu'on a, nous ne dirons pas nié; mais oublié; c'est le Prêtre, le Prêtre seul, qui nous répugne, ou que nous haïssons. « Et le Prêtre, dit supérieurement l'illustre fondateur de Saint-Sulpice de Paris, est, *en un mot*, un sommaire et un précis de toute la religion... » Prouvons-le. C'est le

grand moyen, c'est l'unique moyen peut-être, de faire sentir, de faire connaître, de faire aimer, de faire admirer Dieu et l'homme tout ensemble.

Nous attendions cette époque (1840) pour poser un peu mieux le *Prêtre devant le XIX^e siècle*. Il y a cent années juste (le premier livre *philosophique*, les *Pensées* de ce nom, datent de 1740) que ses aveuglés ennemis l'attaquent sans relâche; et exclusivement.

Et il y a cent années que le Prêtre n'a pas même toujours, et qu'il ne croit pas pouvoir prendre lui-même, la *libre défense des accusés* vulgaires.

Lui aussi, pourtant, comme le Christianisme, comme le Devoir, comme l'Ordre, et le Salut public et individuel qu'il représente, ne craint rien tant que de n'être pas connu !

PREMIÈRE PARTIE.

LA MAGNIFICENCE

DE LA

DIGNITÉ RATIONNELLE

DU PRÊTRE.

Le Sacerdoce est l'art des arts, la science des sciences, comme l'appelle saint Grégoire dans son traité *Des devoirs des pasteurs*, par la raison toute simple qu'en faisant les ames à l'image de leur auteur il fait tout le reste; et, on peut le dire, le monde tout entier surabondamment. C'est la profession déifique (*Deifica professio*), dit saint Ambroise, qui, lui aussi, a traité *De la dignité du Sacerdoce*, qu'il accomplissait si dignement. Le prêtre¹ est un ange qui, à l'aide de l'échelle mystérieuse, entretient un commerce continuel entre le ciel et la terre; il ne fait qu'un avec la croix, prêt à lui rendre, s'il est besoin, un témoignage de sang.

Le plus petit de ses privilèges, à ne le considérer que

¹ Il faut qu'il y ait bien de la puissance, bien de la spiritualité, bien de la divinité (surtout lorsqu'il y a de la fidélité) dans la personne du *Prêtre*: on voit des magnificences dans ses noms originaires ou dérivés, simples ou transformés, latins ou français, etc.: *Presbiter* (*præbens iter*. Honorius d'Autun, etc.); et même *pater, ternaire*, etc.; et jusque dans le matériel de son nom français, où les ignorans (Dieu a dû leur parler mieux qu'aux savans, car ils sont plus nombreux et plus humbles), croient lire, ce semble, ses devoirs d'être, d'être prêt jour et nuit, de prêter, et même de donner, de se donner lui-même tout à tous et à tout.

Le *Sacerdoce* nous est établi *nos dicitur a sanctificando*, dit saint Augustin, *Ps. 44*; et mieux encore, selon saint Antoine, cité par Ligouri, il dérive de *Sacra docens*; ou, selon saint Thomas-d'Aquin, de *Sacrum Dans*.

comme homme (et à cet égard il est unique dans la société nouvelle), c'est d'être l'homme de tout le monde : seul il a le droit de se présenter, de présenter les autres dans toutes les maisons ; de recevoir, dans l'église ou au presbytère, tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions ; et, à cet égard, il arrive tous les jours que le dissident n'est pas différent du fidèle.

Considéré comme prêtre, il a une bien autre omnipotence : on peut dire qu'il est indirectement, sans le vouloir, sans le savoir, et surtout sans en profiter, le grand propriétaire, et qu'il pourrait être, aux mêmes conditions, le grand électeur, le grand maître, le roi du pays où la religion est dominante. Et la religion est partout dominante ; car c'est la religion ou l'irreligion (c'est-à-dire la religion encore), qui fait notre pensée, notre caractère, notre conduite à tous, tant que nous sommes ; et nous verrons que c'est le prêtre catholique seul qui constitue la religion, comme c'est le prêtre apostat qui la tue, ... ou plutôt qui *paraît* la tuer, en se suicidant tout seul.

Et d'abord, le prêtre, le plus simple curé ou vicaire de la plus petite paroisse, ne représente pas sa localité seulement auprès de Dieu, il représente tout l'univers : *Pro universo terrarum orbe legatus intercedit apud Deum* (S. CHRYSOST., de *Sacerd.*)

Le prêtre, c'est l'homme de Dieu (PAUL., I *Tim.*, 6); — c'est plus que saint Jean-Baptiste¹ ; — un ange, plus qu'un ange² ;

¹ *Qui minor est in regno cælorum, major est illo.*

² OLIER, *De la suprême dignité du Sacerdoce.*

Non solum Angeli, sed Diæ etiam quod Dei immortalis vim et numerum apud nos teneant, appellantur. CONCIL. TRENT.

« La dignité du sacerdoce, dit Liguori, surpasse encore celle des anges, comme l'a écrit saint Thomas (3 p. q. 22, art. 1, ad. 1). Saint Grégoire de Nazianze dit aussi : *Sacerdotium ipsi quoque angeli venerantur.* Tous les anges du ciel ne peuvent absoudre d'un péché. Les

— le juge des anges¹ ; — l'égal de la Vierge², en ce qu'il conçoit et produit aussi, à sa façon, Jésus-Christ ; — le supérieur, en un sens, à la Vierge, en ce qu'il conçoit autant de fois qu'il veut Jésus-Christ³ ; — le vicaire de Jésus-Christ⁴ ; — l'image de Jésus-Christ⁵ ; — l'égal de Jésus-Christ⁶ ;

anges gardiens veillent sur les âmes qui leur sont confiées, et si elles sont en état de péché, ils ne cessent de les exciter à recourir aux prêtres, jusqu'à ce qu'elles en aient reçu l'absolution. *Licet assistant, præsentis (sacerdotis) imperium expectantes, nullus tamen eorum ligandi atque solvendi possidet potestatem* (S. PETR. DAM., *Serm. 26 de sancto Petro*). Descendu près d'un mourant qui l'invoque, l'archange saint Michel aura bien le pouvoir de chasser les démons, mais il ne pourra délivrer de ses chaînes l'âme du suppliant, si un prêtre ne vient l'absoudre. Saint François de Sales ayant conféré la prêtrise à un excellent clerc, le vit, au moment de sortir, s'arrêter sur la porte, comme pour céder le pas à une autre personne. Le saint lui en demanda la cause, et le nouveau prêtre répondit que le Seigneur avait daigné l'honorer de la présence visible de son ange gardien, et que celui-ci, qui marchait auparavant à sa droite et le précédait, se tenait à sa gauche, depuis qu'il était prêtre, et ne voulait plus prendre le pas sur lui. C'était, ajouta-t-il, ce qui l'avait fait rester sur la porte en pieuse contestation avec l'ange. Saint François d'Assises disait : Si je voyais un ange du paradis et un prêtre, je fléchirais d'abord le genou devant le prêtre, puis devant l'ange.»

A ces récits, à ces dialogues surhumains, on s'écrie : Magnifiques actes de foi, touchantes illusions (si l'on veut,) plus magnifiques encore ; car toujours, en religion catholique, en excluant le prodige, on le ramène.

¹ *Angelos judicabimus. I, Corinth., 6.*

² *O veneranda sacerdotum dignitas, in quorum manibus Dei filius veluti in utero Virginis incarnatur. S. AUG., in Psal., 37.*

³ *Excedit sacerdotalis potestas virginis potestatem. S. BERNARD, S. BERNARDIN, etc. — Beata Virgo solum semet aperuit cælum, sacerdos quilibet missâ. S. VINC. FERR.*

⁴ *Sacerdotes vicarii Christi. S. CHRYS., in Matth. — Sacerdos vice Christi fungitur. S. CYPR., Epist. 63.*

⁵ *Debent formam visibilem Christi in seipsis ostendere. S. BONAV.*

⁶ « Celui qui vous écoute m'écoute ; celui qui vous méprise me méprise. » S. LUC. — « Si le Rédempteur, dit Liguori, descendait dans une église pour y administrer le sacrement de pénitence, et qu'un prêtre allât se placer dans un autre confessionnal, Jésus-Christ dirait : *Ego te absolvo* ; et le prêtre prononcerait de la même manière : *Ego te absolvo* ; et des deux côtés les péchés seraient également pardonnés. »

— Jésus-Christ caché, mort¹ ; — Jésus-Christ vivant² ; — le parent de Jésus-Christ³ ; — le père de Jésus-Christ⁴ ; — créateur avec lui⁵ ; — son corps, une église où Dieu réside⁶, la paupière même des yeux, la partie la plus lumineuse de Dieu⁷ ; Dieu lui-même (le *premier Prêtre*⁸) visible⁹.

Et, s'il est permis de le répéter, plus, en un sens, que Dieu (comme saint Pierre faisant des miracles que Jésus-Christ lui-même n'avait pas faits), puisque Dieu s'est mis à ses ordres¹⁰.

Et le tout, lors même qu'il serait indifférent, infidèle, faux, hypocrite¹¹, criminel enfin, ou nul, comme homme.

En sorte que si le prêtre faisait jamais du mal, ce ne serait qu'à lui-même, et A LUI SEUL.....

Sans aller si loin ou si haut, le prêtre, c'est l'homme parfait, l'homme excellent, l'homme élevé à sa plus haute puissance. Il relève (car le souverain pontife n'est autre chose qu'un prêtre) immédiatement de celui qui ne relève que de lui-même.

¹ Le mot des prêtres doit être converti en Jésus-Christ, qui leur fait dire à l'autel : *Ceci est mon corps*. S. PROSPER.

² . DENYS L'ARÉOP.

³ *Sacerdotes parentes sunt Christi*. S. BERN., *ad pastor*.

⁴ *Per evangelium ego vos genui*. S. PAUL.

⁵ OLIER.

⁶ *Specialissima Dei tabernacula*. . LEO N. etc. — *Habitante in nobis Christo erit omnino nobiscum genit or.* . CYRILLE, in *Joan.*

⁷ *Hi sunt pupilla ipsa Dei oculorum*. . CHARLES BARR.

⁸ OLIER.

⁹ *Solo Deo et creatori tuo inferior es*. CASSIEN. — *Post Deum terrenus Deus*. S. CLÉMENT. Et mieux encore : *Sacerdos est quasi Deus visibilis*. GEORG. VENET., *de Harmon. mundi*.

¹⁰ *Obediente Deo vocis hominis*. — « O vénérable sainteté des mains, s'écrie saint Augustin, celui qui m'a créé m'a donné de le créer à son tour. »

¹¹ *Et si pravi sint sacerdotes, Deus omnia per eos perficiet*. S. CHR., *Hom.* 85, . JEAN, cap. 20.

Débout sur les fonts, il appelle à lui les petits enfans, pour en faire de grands hommes. En chaire, il a le droit de dire la vérité aux rois, et, ce qui n'est plus ordinaire de nos jours, aux peuples, *sans être confondu*. Assis sur le tribunal, dépositaire des clés du ciel, il juge, dit saint Jérôme, pour ainsi dire avant le Jugement. Sur l'autel, on dirait qu'il est plus que Dieu lui-même, car il opère Dieu, comme Dieu la lumière, d'un mot. Et puis, lorsque le temps manque au fidèle, témoin de l'acte miraculeux, il lui donne l'éternité en échange. Il crie au dernier des mortels, comme au plus royal *fils de saint Louis*, au bourreau ainsi qu'au martyr : *Montez au ciel!* Le prêtre prononce la sentence, dit Pierre Damien, et Dieu la confirme.

Mais il est bon, il est nécessaire de savoir ce que c'est au fond que la religion :

La religion, c'est Dieu, ou ce n'est rien.

Et Dieu, c'est la raison, le moyen et le but (c'est-à-dire les trois élémens) de l'homme, et par conséquent de la société et du monde.

Nous disons la raison (et par conséquent le reste) : car comment, encore une fois, sans Dieu, s'expliquer tout ce qui n'est pas lui,

Et les devoirs de tous ordres, principalement ?

Si nous ne croyons pas que Dieu lui-même a prescrit les devoirs, et qu'il les a prescrits efficacement, quelle raison aurons-nous de les pratiquer ? La conscience ? elle finit par être la dupe de l'intérêt, lequel est toujours le contraire du devoir. — L'intérêt ? Il faut infiniment d'esprit pour voir qu'il est, en définitive, d'accord avec le devoir : car c'est à la longue, sur toute une vie donnée, que l'accord ici se manifeste ; et cet esprit infini, c'est la religion qui en tient lieu, ou qui le donne. — L'honneur ? Il commande, entre autres choses, le duel, que le devoir et même l'intérêt apparemment interdisent. — La peur du magistrat ? C'est l'honneur des mauvais sujets et des lâches, qu'il n'empêche jamais d'être en majorité.

Ainsi donc, la religion c'est Dieu, Dieu seul, et, si nous osons le dire, Dieu tout entier, le Dieu de la création *ad libitum* du monde, de sa préservation *ad libitum*; le Dieu du commandement des devoirs et de leur vengeance; le Dieu du temps et de l'éternité; le Dieu enfin du christianisme et du catholicisme; le Dieu de saint Paul, de saint Jérôme, de saint Basile, de saint Thomas-d'Aquin, de Bossuet; le Dieu surtout de saint Louis, de saint Vincent de Paul, de Fénelon, de tous nos grands hommes et de tous nos monuments sublimes; le Dieu de nos petits enfans et de nos catéchismes.

C'est-à-dire le Dieu du seul prêtre dont nous retraçons à grands traits le caractère, les devoirs et la destinée.

Que serait, au fond, le Dieu qui ne serait pas ce Dieu?

Un être infiniment impuissant, infiniment douteux, infiniment insensible.

C'est peut-être, et c'était la pensée intime de Bossuet¹, un Dieu qui n'est pas.

Ou plutôt, c'est le pontife orgueil, le Dieu volupté, la *Déesse raison*; c'est nous, nous seul, nous exclusivement; et c'est pourquoi les peuples se disent, plus que jamais, *souverains*, et que les prêtres, en général, sont traités comme des *sujets*. Ne voudrions-nous pas ôter jusqu'au droit de citoyen à ceux sans lesquels il ne nous serait pas même donné d'être hommes?

Ainsi donc, la religion, c'est le prêtre².

Aussi, dit Liguori: « Jésus-Christ est mort pour faire un prêtre », afin d'édifier toute l'Église, et toute la terre, en conséquence.

¹ « Le déisme, dit-il, est un athéisme déguisé; » et l'athéisme c'est la religion, hormis le prêtre.

² Et c'est un pape, le *serviteur des serviteurs de Dieu*, qui l'a proclamé: *Penes illos est religionis summa*. HORMISD., *Epist.* 25.

Sacerdotes in ecclesiâ, bases in templo. S. GRÉG., *Hom.* 17.

Et, en effet, nous le demandons, dans quel lieu, à quelle époque du monde, vit-on jamais, un seul instant, une religion sans autels, sans culte, sans enseignement, sans parole, sans organe, sans hommes, sans prêtres enfin !

Quoi ! la philosophie a ses adeptes ; la littérature, ses hommes de lettres ; tous les arts et toutes les sciences, leurs cultivateurs ; la famille a son père, l'Université, ses grands et ses petits maîtres ; l'administration, ses agens ; la justice, ses magistrats ; la monarchie, son roi, prétendu ou prétendant ; et la religion, fondement de toutes les sciences, de tous les arts, de toutes les royautés, de tout le bien qui se fait dans le monde, seule, serait livrée à elle-même, c'est-à-dire à l'usurpation du premier occupant ?

Non, cent fois, mille fois non !!!...

Le prêtre (et, par conséquent, un nombre de prêtre et un clergé proportionné au nombre des fidèles et à l'étendue des peuples), le prêtre, destiné à conserver, à enseigner aux hommes les dogmes et les devoirs exclusivement conservateurs de l'homme et de la société, a existé, on peut le dire l'histoire universelle à la main, chez tous les peuples et à toutes les époques, et partout et toujours il n'a été détruit que pour renaître, toujours plus puissant. Plus les peuples ont été grands, même selon le monde, et plus leurs sacerdocees l'étaient. Tels furent ceux d'Égypte, des Indes, de la Grèce, de Rome, de tout l'Orient. A ce point, qu'un des plus remarquables savans, et des savans les moins suspects de notre siècle, Benjamin Constant, semble n'avoir composé son volumineux et principal ouvrage *De la Religion*¹, que pour renouveler les preuves de cette grande vérité historique.

Chez les Juifs, à la fois la plus petite et la plus forte

¹ « Le sacerdoce, dit-il, a été revêtu d'une autorité SANS LIMITES dans TOUS les climats. » *Liv. 3, chap. III, p. 14.*

société qu'il y ait jamais eu sur la terre, puisqu'elle est la seule qui rappelle et qui emporte toutes les sociétés et tous les temps avec elle, le sacerdoce a été plus sage, plus puissant et même plus propriétaire¹ que partout ailleurs. La chrétienté seule était appelée à le surpasser en l'abolissant à jamais. Le sacerdoce ou le clergé catholique s'est trouvé presque tout de suite, sans le vouloir, sans y penser, par la seule force des choses, la raison constituante, la société modèle, l'ordre vraiment phénoménique du monde. C'est visiblement à lui que sont dus tous les autres corps religieux, politiques, civils, et jusqu'à ceux qui se sont mis quelquefois un moment à sa place, et qui avaient pensé le détruire.

Que sont devenus, en effet, dans les sociétés chrétiennes ou civilisées où ils se sont manifestés, tous les genres de schismatiques et d'intrus... Et quel rôle jouent, ou plutôt quel ridicule et quel odieux n'ont pas, quels titres ne commandent ou ne compriment point les *Augures* anciens et modernes : le *pape* ou le *papa* russe (nous allons dire rustre, comme disait M. de Pradt) ; l'*ecclésiastique* allemand ; le chiche *prêtre anglican* ; le pauvre *pasteur de Genève* ; le *brame* ou le *fakir* de l'Inde, le *mufti* et les *scheiks* de Constantinople ; et, sans aller si loin, le *rabbin* de Metz, etc., le *ministre* à l'air *menaçant* et *sinistre* de Montauban, ou, pour descendre plus bas, l'abbé *Châtel* de Paris... ; et, en remontant un peu le temps, les *prêtres* de la *Déesse-Raison*, les *théophilantropes* (filous en troupe), les

¹ Montesquieu a remarqué, dans l'*Esprit des Loix*, que le clergé de France s'était trouvé, à trois reprises, le plus grand propriétaire du royaume. S'il avait connu la *Raison des lois*, il aurait au 1^o que ce qui est arrivé en France est arrivé partout ; 2^o que la propriété va naturellement, légalement, et toujours, à la force morale ; 3^o et enfin, et surtout, que le clergé n'a pu se trouver à *trois reprises* le plus grand propriétaire, que parce qu'à deux au moins il avait été illégalement et violemment, ou, ce qui est encore plus honorable pour lui, pacifiquement et volontairement exproprié.....

évêques constitutionnels, le grand-prêtre des templiers, les pères Saint-Simoniens (comme de Simonie..., autre nom assez malheureux)?

Nous pouvons donc dire du Prêtre, ce que Massillon a dit de Dieu : *Le Prêtre seul est grand!*

Mais, si nous grandissons, et si même nous divinisons le Prêtre, ce n'est pas certes (Dieu nous en garde), pour multiplier et étendre ses privilèges, mais bien, au contraire, pour étendre et multiplier ses devoirs. Le plus grand pouvoir n'est que le plus grand devoir, et la responsabilité la plus grande.

Il faut (*terrible il faut*, dit Bossuet) que le Prêtre soit éclairé, charitable, parfait, saint, si un homme doit être cela dans le monde : car toutes les lumières, tous les bienfaits, toutes les perfections, toutes les saintetés, directement ou indirectement, de loin ou de près, ont toujours dépendu de lui, comme l'effet dépend de la cause, ou participe du moyen.

C'est principalement de lui qu'il est écrit : « Soyez saint, comme je suis saint. » (LÉVIT... *passim*.) — « Il doit être tel qu'il ne puisse être repris. » (S. PAUL.) — *Vos estis Lux mundi. MATTH. V, 14. — Nihil scientiæ, nihil in eis sapientiæ, nihil dedit industriæ. ORIGEN., homel. 6, in Levit.*

Les lumières? C'est un lieu commun des esprits les plus forts, des grands esprits faux aussi bien que des intelligences premières, que les anciens peuples n'eurent de connaissances qu'au *prorata* de leurs rapports avec le peuple de Moïse; et que les peuples nouveaux durent toute leur civilisation aux Moines, aux Ecclésiastiques, aux Pontifes, à ceux-là même de ce moyen-âge où il *faisait nuit*, dit-on, dans la société. Parcourez la liste de nos grands hommes, des auteurs de toutes les grandes découvertes, des organisateurs et des réorganisateur des sciences générales ou particulières, vous lirez par tout un Prêtre, un Fidèle, quand vous ne lirez pas un Père ou

un *Saint* de l'Église. Et, pour ne citer qu'un trait entre mille, si l'on pouvait voir tout un Siècle dans un homme, ce serait dans un Prêtre qu'on le verrait. Il éclipse, il écrase, si on peut le dire, il reflète du moins à l'infini, tout ce qui l'entoure. C'est, dans le 5^e siècle, Origène ou Tertullien ; au siècle de Constantin, Athanase ou Basile ; dans le 5^e, Augustin ou Léon ; dans le 6^e, Benoît ou Grégoire ; dans le 7^e, Isidore, le premier des Encyclopédistes du premier ordre ; Béde sous Charlemagne, dans le 8^e ; le prodigieux saint Benoît, abbé d'Aniane, et même le savant patriarche Photius, au 9^e ; l'étonnant Sylvestre II (Gerbert), Pape, dans le 10^e ; Grégoire VII ou Anselme, dans le 11^e ; saint Bruno ou saint Bernard, dans le 12^e ; saint Dominique ou saint Thomas-d'Aquin, dans le 13^e ; Roger-Bacon ou Gerson au 14^e ; Tostat ou Savonarole, au 15^e ; le cardinal Ximènes ou saint François Xavier, Léon X ou le chanoine Copernic, au 16^e ; Bellarmin ou Richelieu, au commencement du 17^e ; Kircher ou Bourdaloue, Petau ou Bossuet, à la fin.

Le dix-huitième siècle lui-même ne sera grand un jour, dans les sciences, qu'à la faveur de ce qu'il y eut de sacerdotal, dans le triumvirat : La Caille¹—Boscovich—Spallanzani. Il a produit, en philosophie, trois hommes de génie qui grandissent encore tous les jours, lorsque leurs adversaires décroissent : Liguori, Gerdil et Bergier².

Aujourd'hui, s'il y a un personnage visible dans l'Europe

¹ Son émule est encore un prêtre, seulement anglican, Bradley.

² Je citerais de préférence l'abbé Para du Phanjas, s'il était permis de classer dans les hommes illustres l'homme le plus digne de l'être. Les philosophes, comme les livres, ont leur destinée : *Et habent sua fata libelli!* Je ne sache aucun livre, ancien ou moderne, qu'il soit possible de mettre en regard de la *Théorie des êtres sensibles*, de la *Théorie des êtres insensibles*, et de la *Philosophie de la Religion*, de ce grand homme inconnu. Je dirai en un mot le secret de son génie : il s'éleva assez haut pour n'avoir jamais besoin d'esprit ; il a vécu, il est mort après avoir fait autant de bien que l'abbé Lamennais a fait de bruit.

civilisée, par sa haute naissance, ses sacrifices volontaires, sa science théologique, politique, morale et même littéraire ¹, ses dons les mieux et les plus universellement constatés de miracle et même de prophétie; s'il est un prêtre du premier ordre, qu'on puisse considérer comme le modèle de la double fidélité spirituelle et temporelle, et aussi comme le réfutateur vivant de l'ex-abbé Lamennais, c'est le prince abbé de Hohenlohe.

Avant le christianisme, c'étaient, en remontant, Sénèque, Cicéron, Platon, Socrate, Pythagore, sortes de prêtres, de pontifes grecs ou romains; lesquels apercevaient tout dans le Dieu d'Israël, mieux peut-être que le père Malebranche ne le voyait dans le Dieu chrétien.

La question des bienfaits du monde se résout, encore mieux que celle des sciences, par la considération du prêtre. Je ne voudrais, pour preuve de la supériorité du sacerdoce en fait de doctrines ou de mœurs, que les erreurs, les vices ou les crimes individuels qu'on lui a de temps en temps reprochés, ou qu'on lui reproche encore aujourd'hui. Avant le christianisme, on notait les vertus, celles de Platon, par exemple, parce qu'elles étaient hors de la ligne commune des vices; depuis, on remarque les vices, par la raison que les vertus sont devenues le droit commun. L'observateur superficiel cherche des taches dans la Bible, et l'observateur habile, des beautés dans l'Alcoran. Il y a, ça et là, dans un siècle, dans une société, dans une contrée, un avare, un joueur, un libertin, un APOSTAT, qu'on regarde, ² sur treize, quelquefois sur cent ecclé-

¹ Il a composé, outre de belles *Heures* et de belles *Journées catholiques*, des écrits supérieurs intitulés : *De la dignité et des devoirs du prêtre*; *Quelle sorte de lien attache le catholique au Saint-Siège*, etc.

² C'est cette circonstance même de l'apostasie, qui, seule, a fait la fortune des *Paroles d'un Croyant*. Chacun a voulu voir jusqu'à quel

siaistiques honnêtes, qu'on ne voit point, ou qu'on jalouse.

Le clergé catholique des villes, et surtout de la Capitale, en France, est encore plus en harmonie avec la sévérité de ses principes; par la raison toute simple, qu'il est mieux choisi, et plus facilement surveillé par ses chefs naturels. Car, on ne saurait trop le redire, à une époque où l'on veut faire ce qu'on appelle des économies sur le budget du clergé, en songeant à supprimer des sièges épiscopaux : dans la milice ecclésiastique, ce sont les états-majors qui font les soldats.

En fond, le clergé est retenu par son éducation cléricale⁴ par la connaissance qu'il accroit tous les jours, sans y penser,

point le plus humble des fidèles de la veille était habile à se faire relaps le lendemain. Le crime ici, ou, si l'on veut, l'étrangeté, a piqué l'attention. « Laissez passer quelques semaines le temps des réfutations et des excommunications, avons-nous dit le jour même dans la *Logique d'un fidèle*, dont l'édition est épuisée, et jamais livre ne sera descendu plus bas dans la littérature : *Quasi plumbum in profundo*. »

⁴ On ne s'imaginait jamais, sans le lire, et même sans le voir en action, les maximes fondamentales de l'Ordination, les soins, les rigueurs que l'Eglise met à former les jeunes lévites et les clercs pour en former des prêtres. C'est là le grand point, la *cheville ouvrière* du monde pour elle. Et, lorsque nous n'exigeons pas même un certificat de franc de police correctionnelle et de scandale public, pour faire un député, un ministre, un pair, un électeur de rois..... l'Eglise enseigne à ses fonctionnaires que, « dans l'ancienne loi, le prêtre offrait d'abord pour ses péchés, ensuite pour ceux du peuple : *Præus pro suis delictis, deinde pro populi*; le prêtre de la loi nouvelle doit, s'il se peut, n'avoir plus à satisfaire pour lui-même. » — Qu'il doit aimer à se trouver pauvre : *Elegi obiectus esse in domo Dei mei*. Ps. 83. — Que celui que Dieu a fait riche, personne ne le fait pauvre : *Quem Deus divitem fecerit, nemo pauperem faciet*. S. CYPR., *ad Donat.* : — Qu'il faut qu'il marche de vertus en vertus : *De virtute in virtutem*. Ps. 83. — Que sa vie doit être céleste : *Professio clericorum vita cælestis*. CASSIOD., liv. II.

Et pour cela tout est prévu, tout est fait, donné, imposé au prêtre : La *couronne royale* de sa tonsure (plus grande s'il est évêque), selon cette pensée de saint Jérôme : *Sunt reges, id est, se et alios in virtutibus regentes, et ita in Deo regnum habent*; et cette autre : *Quia servire Deo regnare est...* — La soutane noire dans le monde, sorte de

malgré lui, de la grande raison, du grand moteur des devoirs, le dogme, ¹ ou, si l'on veut, la crainte de Dieu.

· Si le mensonge lui-même devient sincérité, dans la pensée de son auteur qui le répète, à plus forte raison la vérité ; et si, après tout, il y a une vérité dans le monde, c'est la vérité chrétienne. Lorsqu'un prêtre trompe, ou se trompe, il revient plutôt, et plus aisément, qu'un autre ; tout est pour lui *mémorial catholique*, et surtout les fautes : *Peccatum meum contra me est semper*. — Mais, ce qui est le plus impressif sur lui que tout le reste, c'est l'esprit naturel de conséquence. Lorsqu'un homme commande habituellement, par profession, la théorie de l'abnégation, il ne saurait sans rire, se livrer à l'égoïsme dans la pratique. L'orgueil et la volupté, les deux seules plaies radicales de l'humanité, rougiraient de passer pour hypocri-

suaire où il est enseveli à l'exemple de Jésus-Christ : Christo occiso omnes ministri debent conformari; selon encore cette belle parole de saint Paul : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes*, environnés en tout notre corps de la mort même de Jésus-Christ. — Le surplis blanc, signe d'innocence, de purification, de baptême, de joie, dans le royaume du ciel sur la terre (l'Église) : *Vestes candidas magis gloriam merorem antiquitas designasse*. PETRUS CLUNI ad Bernard. Tout lui est imposé, principalement ses discours, et même sa conversation : *Os tuum os Christi est*. S. AMBR., de Isaac*. *Quasi sermones Dei*. I, PIERRE, 4. *Spiritus patris vestri qui loquitur in vobis*. MATTH., 10. — Toute sa physionomie enfin, représentative de Jésus-Christi habitus et forma *indiquis fulgeat et representetur in nobis*. S. ANSELME. ad Rom.

¹ Et par là j'entends, pour le clergé du second ordre, moins le dogme que la discipline, moins l'attachement au souverain pontife que le dévouement à l'épiscopat. C'est l'autorité, c'est-à-dire la personne réelle, qui seule constitue le christianisme bien entendu ; car c'est la seule chose qui ne dégénère pas en illusion.

* Une image de saint Ambroise, de *Voc. Gent.*, est encore plus belle : Si l'on reconnaît la présence de Dieu, par la cadence réglée du firmament, on discerne plus aisément sa présence dans une ame qu'il gouverne. *Cælis consono ordinationis contentu, protestatur gloriam Dei, et prædicatione perpetua maiestatem sui loquentur auctoris*.

tes. Le crime, quand crime il y a, veut se mettre à son aise.

Mais, s'il est prouvé, s'il est incontesté même que le prêtre, toutes choses d'ailleurs égales, est homme de foi, et de bonne foi, plus sûrement que le laïque, il est prouvé, par-là même, qu'il est, naturellement, la règle des bonnes mœurs de celui-ci; car nous ne faisons jamais rien sans règle, avouée ou non. Le premier mouvement de l'œil le plus indépendant, c'est de regarder autour de lui. Le premier besoin du cœur le plus altier, c'est de s'attacher aux supériorités, de les suivre, ou de les jalouser, c'est-à-dire, de les suivre encore,

La jeunesse, c'est-à-dire la puissance du pays, est bien plus fortement pénétrée encore de la disposition à imiter.

Il suit de-là que le prêtre, tel quel, est, dans une localité, et, par conséquent, dans toutes les localités, et dans tout le monde, le plus grand exemple de mœurs, et le plus efficace, qu'il puisse y avoir.

Le prêtre a pour appui la Bible, le Livre le plus ancien, le plus complet, le plus moral, le plus magnifique, le plus révéralé, le seul même qui soit pénétré de tous ces caractères, puisque tous ceux des autres livres, qui n'ont pas pour objet de le démontrer, ont les caractères contraires. L'Alcoran et les œuvres de Voltaire, notamment.

C'est une belle chose, un beau précédent, qu'une foi toute faite!

Quand le prêtre n'aurait, pour se faire remarquer, que le latin mystérieux de Rome! l'éclatant clocher du village! la chaire sacrée, d'où la parole tombe de presque aussi haut que du ciel!

Et, quel ne sera pas son empire, si, aux avantages de caractère et de position, il joint les qualités personnelles! l'Église l'institue comme exemple, plus que comme oracle; la langue de l'Esprit saint elle-même, n'est pas aussi éloquente qu'une vertu. C'était dans le sentiment profond de cette supé-

riorité, qu'un concile de Tours appelait la vie des clercs le livre des laïques : *liber laïcorum est vita clericorum*.

Les plus simples effets du *Sacerdoce*, dans une société, et par conséquent dans le monde, c'est la raison, la consécration, et par conséquent l'existence même de l'*empire*; et, par lui, de toutes les sortes d'ordres et de prospérités publiques et particulières.

Nous avons consacré toute une grande partie de cet ouvrage à le démontrer.

Il est de bien autres *objets*, de bien autres missions qu'Olier nous a paru rendre admirablement : « Le Père, en se donnant à son fils, se donne à tous ceux qui se sont unis à lui; et le Fils, en se donnant au Père, lui donne aussi tous ceux qui sont unis à lui. Ainsi il se fait une communion parfaite, et une société entière de Dieu avec les hommes, et des hommes avec Dieu, par ce sacrement adorable¹. Et tout cela se fait par le ministère des prêtres et par la vertu du sacerdoce².

« Qui pourrait expliquer l'étendue de cette grâce? Qui pourrait comprendre jusqu'où va ce privilège? Quelle dignité, quel honneur, quelle prérogative pour un prêtre! Qui aurait jamais conçu qu'un Dieu eût donné tant de pouvoir à ses créatures, et qu'il voulût, dès la terre, remplir des hommes grossiers, terrestres, charnels et pécheurs, d'une dignité si sublime et si sainte³? »

On conçoit, à présent, cette proposition du grand Bourdoise dans son *Idée d'un bon Ecclésiastique* : « J'approuve extrêmement ce qu'un saint personnage, pénitencier de Lorette, disait

¹ *Sicut substantia panis (in Eucharistiâ) transformatur in substantiam corporis Christi, ita anima nostra transformatur in Deum.* S. BERNARDIN.

² *Ego sum in patre meo, et vos in me, et ego in vobis.* S. JEAN.

³ *O potestas ineffabilis! o quàm magnam in se continet profunditatem formidabile et admirabile sacerdotum!* S. KRHEEM., *De Sacerd.*

autrefois : — A savoir qu'il ne voyait qu'un remède pour rétablir l'Église, qui était de rétablir les paroisses, et que pour ce faire efficacement, s'il avait un bon conseil à donner au pape, ce serait de tirer de tous les monastères les plus saints et les plus savans religieux, pour en faire des prêtres de paroisse. Si on savait ce que c'est qu'être prêtre de paroisse, l'honneur, nécessité, utilité, et de ses emplois, on renoncerait à tout pour embrasser cette qualité. »

On conçoit surtout cette autre idée de Bourdoise : « C'est une demande que ne manque quasi jamais de faire ceux à qui on présente une cure, savoir : que vaut-elle ? Or, à ceux-là on ne peut guères manquer de faire cette réponse, à savoir : qu'elle pourrait bien valoir l'enfer à ceux qui font de telles demandes, qui sont plutôt le témoignage d'un esprit avare-cieux, que zélé pour le salut des âmes de la cure. »

A présent que nous connaissons in abstracto la dignité, la puissance, les devoirs et la bienfaisance du sacerdoce, nous pouvons mesurer ses privilèges et sa responsabilité.

On ne saurait lire, sans effroi et sans consolation, tout ce que les prêtres par excellence¹, les Pères et les Saints ont dit

¹ *Grave onus et ponderosum.* S. CHRYS. — *Sacra moles.* S. PAULIN. — *Onus onerum.* PIERRE DAM. — *Onus angelis humeris formidandum.* CONC. TRENT.

Mais il faut voir le sujet traité de mains de maître et de mains non suspectes, dans le *Traité des saints Ordres*, par Olier; *l'Idée d'un bon ecclésiastique*, in-18, par Adrien Bourdoise, véritable Vincent de Paul avant Vincent de Paul; *l'Ecclésiastique accompli*, par le célèbre abbé Carron, prêtre accompli lui-même; le *Prêtre cité au tribunal de Dieu au moment de sa mort*, par un directeur de Saint-Sulpice, in-12, souvent imprimé.

Saint Bernard répondit à un chrétien zélé qui lui demandait à entrer dans son cher Clairvaux : *Oui, mon fils, apportez à Dieu un cœur vide, et offrez-le-lui sans cesse afin qu'il le remplisse... Intrate solus, manete totus, exite alius.* Et puis, le saint prêtre, dans une méditation sur *l'Enfer des prêtres*, leur rappelle que saint Jean-Chrysostôme di-

de la grandeur de ces devoirs, de la récompense de leur accomplissement, du châtement de leur infraction. « Ils voient Dieu » tous les jours à l'autel. *Ps.* 83. — « Un seul jour de demeure dans l'église vaut mieux que mille autres jours. » (*Ibid.*) — « J'ai choisi d'être plutôt des derniers dans la maison de mon Dieu, que d'habiter les palais des pécheurs. » (*Ibid.*) — « Je vis; non, ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » SAINT PAUL. — « Quand pour tous les travaux et toutes les peines imaginables de toute ma vie, j'aurais pour récompense de célébrer dignement une seule messe, je serais trop heureux, » dit saint Augustin; et saint Bonaventure, plus séraphique, dans sa *Préparation à la messe*: Mille années de larmes ne suffiraient à rendre digne de recevoir ce noble sacrement: *Mille lacrimarum anni non sufficerent, ad tam nobile sacramentum semel, dignè accipiendum.....*

« Sainte Thérèse, dit saint Liguori, lisant la vie des saints martyrs et celle de saints ouvriers évangéliques, disait qu'elle portait plus d'envie au sort des derniers, à cause de la grande gloire que procure à Dieu le dévouement de ceux qui travaillent à la conversion des pécheurs. Sainte Catherine de Sienne baisait la terre qu'avaient touchés les pieds des prêtres, dont tous les travaux étaient consacrés au salut des âmes. Le zèle de cette sainte pour le salut des pécheurs était tel, qu'elle eût voulu pouvoir se placer à l'entrée de l'enfer, afin d'empêcher les âmes de s'y précipiter désormais. Et nous, nous prêtres du Seigneur, que disons-nous? que faisons-nous? A la vue de tant d'âmes qui se perdent, resterons-nous spectateurs int-

sait qu'après y avoir bien réfléchi, il était convaincu qu'il n'y avait pas beaucoup de prêtres qui se sauvent, mais que la plupart se damnent: *Non temere dico, sed ut affectus et sentio: non arbitror inter sacerdotes multos esse qui salvi fiunt, sed multo plures qui pereunt.*

¹ Le psaume 83 tout entier est magnifique en ce sens; et l'Eglise l'a toujours appliqué, comme David paraît l'avoir consacré, au prêtre.

tiles ! » Et, ajoute Liguori, « saint Paul disait que pour procurer le salut du prochain, il aurait consenti même à se voir séparé de Jésus-Christ (pour un temps, suivant l'explication des commentateurs) : *Optabam enim ego ipse anathema esse à Christo profratribus meis* (Rom. 9, 8). Saint Jean Chrysostôme souhaitait de devenir aveugle, pourvu qu'à ce prix le Ciel lui accordât le bonheur de sauver les âmes qui lui étaient confiées : *Milies optarem ipse cæcus, si per hoc licere animas vestras convertere* (Hom. 3. in. Act. Apos.). Saint Bonaventure proteste qu'il eût accepté volontiers autant de morts qu'il y a de péchés dans le monde, pourvu que tous les hommes pussent se sauver (*Stim. div. am., p. 2, ch. xi*). Saint François de Sales, se trouvant dans un pays d'hérétiques, au milieu d'un hiver rigoureux, ne craignit pas de traverser un fleuve, se traînant avec les plus grands dangers sur une poutre couverte de glace, afin d'aller porter la parole de l'Évangile à cette malheureuse nation. Saint Gaëtan était à Naples pendant la terrible révolution de 1647. A la vue du grand nombre d'âmes dont cette épouvantable catastrophe causait la ruine, il fut tellement affecté, qu'il en mourut de douleur. Saint Ignace de Loyola disait que, lors même qu'en mourant actuellement, il serait certain d'être sauvé, il ne balancerait pas à rester encore sur la terre, au risque de son salut éternel, afin de pouvoir travailler encore au salut des âmes...

« Il arrive rarement qu'il fasse une mauvaise mort, le prêtre qui a consumé sa vie à sauver les âmes : *Cum effuderis esurienti animam tuam, et animam afflictam repleveris, orietur in tenebris lux tua... et requiem tibi dabit Dominus, et implebit splendoribus animam tuam; et ossa tua liberabit* (ISA. 58, 10). Si vous avez employé votre vie, dit le prophète, à secourir une âme dans ses besoins, si vous l'avez consolée dans ses afflictions, le Seigneur vous remplira de sa lumière au milieu des ténèbres de votre mort temporelle, et il vous délivrera de la mort éternelle. C'est aussi ce que nous enseigne saint Augustin : *Animam salvasti, animam tuam predestinasti*; et avant

lui l'apôtre saint Jacques : *Qui converti fecerit peccatorem, ab errore viæ suæ salvabit animam ejus* (l'ame de celui qui convertit, suivant le texte grec) à *morte et operiet multitudinem peccatorum* (Epist. V, 20). Un prêtre de la Compagnie de Jésus, qui avait consacré toute sa vie à la conversion des pécheurs (voir le ménologe de la Société), témoignait au moment de sa mort tant d'allégresse et une telle confiance dans son salut, que cette joie parut excessive, et qu'on crut devoir l'avertir qu'à l'heure de la mort il fallait de la confiance, il est vrai, mais une confiance mêlée de crainte. « Quoi ! répliqua le mourant, ai-je servi un Mahomet ? Toute ma vie a été consacrée à un Dieu aussi reconnaissant que fidèle, qu'ai-je donc à craindre ? Saint Ignace de Loyola ayant déclaré, comme nous l'avons vu plus haut, que pour se consacrer au salut des âmes, il resterait volontiers sur la terre, incertain de son propre salut, et quoique assuré d'être sauvé en mourant actuellement, quelqu'un lui fit cette représentation : Mais, mon père, est-il prudent de risquer son salut pour celui des autres ? Dieu est-il donc un tyran ? répondit le saint, et voudrait-il me livrer à l'enfer lorsque j'expose mon salut pour lui gagner des âmes ? »

Mais la grandeur de la responsabilité, l'énormité de la faute, la gravité du châtimeut, sont ici proportionnées à celles des récompenses. Autant la dignité qu'on a reçue de Dieu est élevée, autant la chute sera profonde : *Ab altiori fit casus gravior*. Celui qui tombe de la hauteur se fait rarement un grand mal ; mais celui qui tombe d'un lieu élevé, se précipite dans une chute mortelle : *Et ut levius est de plano corruiere, sic gravius est, qui de sublimi ceciderit dignitate ; quia ruina quæ de alto est, graviori casu colliditur*. SAINT AMBR. *De dign. sacer...* Le péché du prêtre crucifie le Sauveur de rechef, disent les Pères ; « il tue Dieu lui-même », dit Saint Chrysost. ; — « il est irrémédiable, parce que son auteur, lui, sait ce qu'il fait », dit Liguori — Commencez par le sanctuaire, dit aussi le Dieu vivant, dans le désastre décrit par Ézéchiël...

Voilà tout autant d'épées de Damoclès suspendues perpétuellement sur la tête du prêtre, pour le ramener à ses devoirs, et pour l'y faire ramener.

Il faut qu'aux yeux, et dans l'opinion de tous les hommes et de tous les peuples de l'univers, il y ait bien de la grandeur et bien des magnificences dans le sacerdoce : les plus grandes familles, les races royales les plus illustres¹, ont eu presque au-

¹ Les plus grands hommes, les membres les plus célèbres des plus grandes familles, sont entrés dans les ordres sacrés, au milieu et même au faite de leur élévation.

Cette façon de voir de la noblesse était surtout commune dans les premiers siècles de l'Eglise, dont les pères et les docteurs appartenaient la plupart aux familles patriciennes de Rome ou de Constantinople ; et entre mille autres : saint Ambroise, saint Chrysostôme, et même saint Augustin, etc.

Les plus grands fondateurs d'ordres sortaient alors des plus hauts lieux : saint Benoît d'Aniane, qui défricha et civilisa tout le nord, comme saint Benoît du Mont-Cassin le midi ; saint Romuald, fondateur des Camaldules ; saint Ignace ; saint Jean-de-Dieu ; l'abbé de Rancé ; le cardinal de Luxembourg, évêque de Metz, etc.

Les princes, les ministres, les capitaines, trouvaient dans le sacerdoce des secours ou un bonheur qu'ils avaient vainement cherché dans les cours ou dans les grandeurs du monde. Les trois races par excellence de France, les Mérovingiens, les Carolingiens, les Capétiens, étaient presque autant sacerdotales ou monastiques que royales. La sœur de Clovis mourut en odeur de sainteté dans un cloître ; et il eut pour brus sainte Théodéchilde, fondatrice du couvent de Saint-Pierre-le-Vif à Sens, et sainte Radegonde, fondatrice de Sainte-Croix de Poitiers ; et pour petits-fils l'évêque de Metz, et saint Gontran ; — saint Arnoul, évêque, était le dernier descendant de Mérovée, et saint Cloud, son successeur immédiat sur le même siège épiscopal fut le premier Carolingien ; saint Folcuin, évêque de Térouane, neveu de Pépin ; saint Remi et saint Hugues, évêques successifs de Rouen, l'un fils et l'autre neveu de Charles Martel, supérieur à la royauté qu'il refusa pour la laisser à son fils ; — Gisèle, sœur de Charlemagne, et Théodrade sa fille, religieuses au couvent d'Argenteuil ; Eginhard, son gendre et son premier ministre, se faisant prêtre à la mort de sa femme ; l'illustre abbé Adalard, son cousin-Germain ; — saint Louis, évêque de Marseille, Capétiens ; les cardinaux de Bourbon ; les nombreux abbés ou cardinaux de Lorraine ou de Guise ; le savant et édifiant abbé Louis d'Orléans, fils d'un régent corrupteur, d'Orléans ; et enfin, cet admirable et dernier Stuart qui, sous le nom de

tant de prêtres et de religieux que d'hommes d'état, de capitaines ou de rois; et les princes temporels n'ont trouvé que cette fonction possible pour eux, sans déroger. On en a vu plusieurs, et les plus grands, saint Louis, Charles-Quint, Ca-

cardinal d'York, remplit les premières dignités romaines et les plus rigoureux devoirs d'un évêque (à Frascati), supporta tour à tour la bonne et la mauvaise fortune (il vendit jusqu'aux bijoux de sa famille pour secourir Pie VI), avec un zèle et une grandeur que le seul sang royal, lorsqu'il est pur, peut inspirer.

Les princes ou les grands s'élevant au sacerdoce dans les autres pays ne sont pas moins nombreux: — saint François de Borgia, entre autres, qui de roi d'Arragon entra humble chez les Jésuites, comme Charles-Quint au monastère de Saint-Just peu après; les Farnèse, les Gonzague, les d'Est, et surtout les Médicis, en Italie; les Amédée en Savoie; Alphonse III, duc de Modène; les Jagellon en Pologne; les archiducs d'Autriche; les Plantagenet même, en Angleterre, dont le sang coulait dans les veines du cardinal Polus.

Les empereurs de Constantinople quittaient facilement le palais pour la cellule.

Et, en remontant aux premiers siècles du monde, les rois étaient pontifes en même temps.

Les grands exemples sont innombrables dans les familles nobles ou les hautes fonctions publiques; témoins dans des ordres, des lieux ou des temps divers: Pierre d'Aubusson et un bon nombre de grands-maîtres de Malte; le maréchal de Trivulce; les gardes-des-sceaux Duprat, du Vair, de Marillac, de Pontchartrain, etc.; l'abbé de Rancé; le comte de Rosemberg, trappiste, si célèbre sous le nom d'*Arsène*; les opulents de la Mothe-Lambert, évêques de Béryste, immortels vicaires apostoliques en Chine; le riche Bernard de Dijon, si connu sous le nom de *peu de prêtre*; le cardinal Le Camus; et ce comte de Salvador, admiré par M. de la Motte, évêque d'Amiens, qui l'appelait *son maître* dans le Comtat.

Même de nos jours encore, les princes de Rohan, de Broglio, de Hohenlohe, etc.; le baron de Géramb, le comte de Magallon, etc.

A la fin du XVIII^e siècle, en 1789 encore inclusivement, il n'existait peut-être pas une seule famille noble qui ne suscitât et qui ne méritât une et même, le plus communément, plusieurs vocations sacerdotales et un plus grand nombre de religieuses; et il n'existait non plus pas une famille vivant noblement et aspirant à la noblesse, qui ne fût fière de ce privilège. C'était, on peut le dire, *le plus beau fleuron de leur couronne*. Ne vailait-il pas qu'à présent encore, elles l'abandonnent (quelquefois elles le laissent usurper!) aux dernières classes de la société? et que

simir de Pologne, entre autres, *montés jusqu'au faite, aspirer, ou plutôt n'oser aspirer à descendre aux ordres sacrés*¹ !

Et, roi ou non, le prêtre de toute origine, ne descend de l'autel ou de la chaire que pour monter ou faire *monter* les rois *au ciel*, même, et surtout, par l'échafaud !

Nous voudrions pouvoir extraire ici, mais nous sentons qu'il faut lire, tout entière, pour voir tout entière la dignité d'un prêtre (véritable *morale*, ou plutôt sacrifice *en action*), la *Relation*, ou plutôt l'histoire de l'héroïsme prolongé de Belsunce

leurs fermiers, et jusqu'à leurs serviteurs, leur donnent et même leur imposent à la fois des prêtres... et des rois !

Ne nous étonnons pas si la noblesse en général a dérogé, et si l'Eglise se trouve forcée d'accepter ses lévites de la main de l'artisan et du pauvre prolétaire, lorsqu'elle voit la plus simple agence financière, celle de l'enregistrement entre autres, et même la forestière, exiger des preuves de bourgeoisie, et celle des Journaux des *lettres de noblesse* de ses *agens responsables*...

C'est ainsi qu'il y a déplacemens, ou *révolution morale*, long-temps avant les *révolutions* expropriantes et même *exécutantes*.

¹ Le rituel appelle aussi les prêtres : *rois* : *Ut nomen congruat actioni, actio respondeat nomini, ne sit nomen inane, crimen immane.*
S. AMBR.

Les rois eux-mêmes fléchissent devant la dignité du prêtre.

« On lit dans la vie du célèbre abbé Joachim, mort vers 1200, qu'ayant été appelé au palais par l'impératrice Constance il s'y rendit aussitôt, et la trouva dans l'église, assise sur son siège ordinaire; lui-même se plaça à côté d'elle, sur un petit siège. Mais sachant qu'elle le demandait pour se confesser à lui : Madame, dit-il d'un ton d'autorité, je tiens ici la place de N. S. J.-C., et vous celle de Madeleine pénitente; descendez, asseyez-vous à terre et confessez-vous ainsi, autrement je ne pourrais vous entendre. » (*Histoire de saint Louis*, par M. le marquis de VILLENEUVE.)

Balzac rapporte très-bien un trait analogue dans son *Socrate chrétien* : « Le confesseur du feu roy d'Espagne connoissoit bien la grandeur de sa charge, et la souveraineté de la juridiction qu'il exerçoit. Un jour le duc de Lerme le voulut traiter de petit compagnon; et luy parler avec mépris. A qui pensez-vous avoir affaire, lui répondit-il, votre faueur est bien moindre que la mienne. Sachez que vous vous attaquez à un homme qui a tous les jours Dieu entre les mains, et une fois la semaine

dans les longues années de la peste de Marseille; et cette suite de cérémonies superbes, ces immenses mémoriaux catholiques, de la consécration de la ville au *Sacré-Cœur* du maître de l'univers. C'est alors que le nouveau Charles Borromée, après avoir vu tomber à ses côtés un grand nombre de son clergé, son aumônier personnel, son secrétaire, ses domestiques et une grande partie de son peuple, sortit de la cathédrale portant le Saint-Sacrement magnifique, salué par des décharges de toute l'artillerie de la plate-forme du côté de la mer; s'avança au bruit

le roy à ses pieds. Nous apprenons de là le stile du confesseur, dans la broüillerie qu'il eut avecque le favori, et la deuotion du roy, qui se confessoit toutes les semaines. »

Voici un simple prêtre homme d'état, qui nous a toujours paru magnifique, et qui a été oublié partout en France, excepté dans les *Causes célèbres*, à nous ne savons quelle occasion : nous voulons parler du cardinal d'Espinosa. « Il avait, dit un historien d'Espagne, *l'esprit aussi vaste que la monarchie qu'il gouvernait.* Quand ce cardinal écrivait au roi sur les affaires qui étaient en délibération, au lieu de dire : *Il me semble qu'il serait à propos de faire telle ou telle chose*, il disait impérieusement : *Faites ou ne faites pas cela*; comme s'il eût été lui-même le roi, et le roi son ministre.

« C'est ce cardinal à qui Philippe II donna le coup de la mort par un mot de réprimande : *Cardinal*, lui dit-il, *souvenez-vous que je suis le président.* Il s'agissait de la présidence du conseil de Castille; la première dignité séculière de la monarchie d'Espagne, et bien plus grande que n'est celle de chancelier en France. Espinosa en mourut, dit-on, de douleur quelques jours après. Mais tout est inoui dans la mort comme dans la vie, et dans la naissance de ce grand homme. Lorsqu'il fut ouvert pour l'embaumer, il porta la main au chirurgien, et son cœur palpita après l'ouverture de l'estomac. Le fait est raconté par Cabrera, historien vivant à la cour de Philippe II.

« Sa mère était accouchée de lui à l'heure de son enterrement, pendant que les prêtres disaient pour elle l'office des morts, et elle vécut encore quatorze ans depuis cette apparente résurrection; de sorte qu'il est vrai de dire que *la mort servit de sage-femme à la mère, et l'Eglise de berceau à l'enfant* », comme par un heureux présage de toutes les

* Ce mot est d'un melut de la Houssaye.

des salves réitérées, au milieu d'un peuple grossissant à chaque pas ; traversa, s'il est permis de le dire, toutes pleines de la présence réelle de Jésus-Christ, ces mêmes rues où tant de martyrs ecclésiastiques avaient laissé leurs corps en son nom, ..jusqu'au Cours, où le plus magnifique autel expiatoire avait été dressé, enrichi d'une argenterie immense ; et de là, s'élevant comme à un premier ciel, donna, du haut du plus haut clocher, par le plus beau jour, la bénédiction à toute la ville représentative de son diocèse, à la vue, et même à l'ouïe du plus immense concours qu'on ait peut-être jamais vu prosterné et en larmes sur la terre, pour proclamer et adorer le Dieu du ciel, apaisé après la plus effroyable colère.

Autre récente *Fête-Dieu* inouïe et salutaire, dont le prêtre

dignités ecclésiastiques auxquelles il devait parvenir ; car à sa sortie des fonctions civiles élevées, il fut évêque de Sigüenza, inquisiteur-général d'Espagne, cardinal et premier ministre ; son autorité, ajoute l'Amirante, était encore soutenue par sa belle prestance et par la magnificence de ses habits ; il portait des soutanes de velours cramoisi, des bagues précieuses aux doigts et des dorures aux poignets ; il parlait avec hauteur, et entretenait un grand nombre de domestiques, parmi lesquels il y avait des personnes de condition relevée.

Philippe II passant un jour par *Martimynos de las posadas*, patrie d'Espinosa, il s'y arrêta tout exprès pour entendre la messe dans la chapelle où il est enterré, et commanda au prêtre de la dire pour le repos de l'âme du défunt ; puis il dit : *Tei repose le meilleur ministre que j'aie eu dans mes royaumes. Eloge, ajoute un historien, qui valait mieux que cent oraisons supérieures.*

D'autres rois ont tremblé d'une autre façon en présence des pontifes :

Ce fut un superbe moment que celui de l'entrevue de Canossa, près de Reggio, en 1077, lorsque Grégoire VII, tenant l'Eucharistie entre ses mains, se tourna du côté de l'empereur et le somma de jurer comme il jurerait lui-même, sur son salut éternel, de n'avoir jamais agi qu'avec une pureté parfaite pour la gloire de Dieu et le bonheur des hommes, sans que l'empereur, oppressé par sa conscience et par l'ascendant du pontife, osât répéter la formule ni recevoir la communion.

est à la fois l'instrument et le héros. « A Philippeville, dit l'éloquent évêque d'Alger, j'avais béni un cimetière et la ville elle-même à la fin d'une magnifique cérémonie, au milieu d'un camp entouré d'une foule d'Arabes, au bruit des fanfares et du canon. Après avoir célébré la sainte messe sur un autel de fleurs, de gazon et de trophées d'armes, j'adressai quelques mots expressifs à nos soldats ivres de joie et à leurs dignes chefs, et je donnai la bénédiction pontificale, qui fut reçue avec un pieux respect. Oh ! pourquoi ne puis-je pas cette fois vous décrire mon pèlerinage à Hippone, aux ruines du tombeau de saint Augustin ? J'y suis allé accompagné des sœurs que je conduisais à Constantine, et je leur ai donné la communion là, sur les débris encore étonnans de l'hôpital élevé, il y a quinze siècles, par la charité d'Augustin. J'avais dit la messe sous une des arcades, assez bien conservée pour nous abriter ; des fleurs nous servaient de bouquets, d'autel et de tapis ; j'avais placé sur cet autel, si gracieux et si magnifique aux yeux de la foi, un ossement du saint pontife, celui que m'a donné le Saint-Père, le premier revenu sur cette terre chérie après 1410 ans. Après la messe, je bénis le peuple pressé, avec cette relique sacrée à tant de titres ; ensuite nous récitâmes l'admirable prière que le saint adresse à Dieu à la fin de ses *Confessions*, où il se répand en les plus tendres et les plus vives actions de grâces. Nous ne pouvions nous arracher de ces ruines. J'ai un projet dont je vous ferai part, et que j'exécuterai dès qu'on pourra m'aider. Ce jour-là, au moment de la consécration, je m'arrêtai... j'étais saisi ; une pensée m'était descendue du ciel : je priai du plus profond de mon ame pour la Société de la Propagation de la Foi, que je me sentis irrésistiblement entraîné à recommander à saint Augustin. »

Mettez en regard de tels actes, pour les voir pâlir, les plus beaux exploits militaires ou les plus habiles commandemens du maréchal Valée, ou même du maréchal Bourmont, du roi des Français et même du roi de France !

L'épiscopat écrase la conquête et le gouvernement; et telle est sa nature et son omnipotence, qu'il ferait pardonner jusqu'à l'usurpation !

En résumé, tous les autres grands hommes parlent ou écrivent quelquefois du *sublime*, le prêtre seul en fait.

DEUXIÈME PARTIE.

LA MAGNIFICENCE

DE

SYSTÈME DE PHILOSOPHIE

ET D'ENSEIGNEMENT

DU PRÊTRE.

Une vérité, ici seulement, d'est toutes les vérités.

La vérité en matière de religion, c'est-à-dire la vérité des droits et des devoirs, et des êtres moraux ou matériels dogmatiques qui en sont la base, ne saurait être, et n'est aussi pas autre chose, pour un homme, et par conséquent pour tous les hommes, que le moyen d'être heureux dans la vie présente et dans la vie ultérieure.

Elle doit être aisée à connaître;

Elle doit avoir un caractère :

Visible,

Irrésistible,

Perpétuel ;

Sans quoi Dieu, qui est le principe et de la vérité et de l'homme qui a besoin de la vérité, serait injuste, c'est-à-dire qu'il n'existerait pas. On ne saurait trop le répéter, car on ne saurait rien dire de plus capable de faire trembler l'esprit humain, il n'est point d'erreur, qui, en dernière analyse, dans un esprit conséquent, ne se résolve à de l'athéisme ou à de la démence, comme il n'est pas de vérité qui ne mène droit au

Christianisme organisé, développé, perfectionné, en d'autres termes au Catholicisme.

Ainsi, la facilité de la preuve des vérités, sous l'empire d'un Dieu essentiellement bon, est toujours en raison de leur importance pour les hommes ; en sorte que si l'on nous demande pourquoi nous allons traiter, en si peu de mots, ¹ l'encyclopédique et infiniment grand sujet de la triple vérité du dogme, des droits, et des devoirs, nous n'avons qu'une seule chose à répondre : c'est parce qu'il est grand !

Dans un siècle où les livres se multiplient d'une manière effrayante, l'écrivain vraiment utile n'est pas celui qui fait des livres, mais celui qui dispense d'en avoir ; et nous n'avons jamais eu plus besoin d'un petit nombre de petits ouvrages que depuis que nous en avons beaucoup et de volumineux.

Il ne saurait y avoir que des choses ou des personnes pour principes de la vérité.

Mais une table ou un livre écrit (les *Tables Mosaïques*)

¹ Les plus grands hommes usuels, qui ont le mieux traité en volumes le sujet magnifique et encyclopédique que nous démontrons en pages, et quelquefois en lignes, grâce à eux peut-être, sont successivement, et les derniers venus, toujours les plus utiles, sans être les plus grands : — les pères et les docteurs des premiers siècles, et surtout du *iv^e*, qu'on peut appeler le *grand*, analysés par le judicieux Tricalet ; — au moyen-âge, l'éternellement admirable saint Thomas-d'Aquin ; — et, dans les temps modernes, Louis de Lesclache, La Chétardie, Para du Phanja immortel triumvirat de génies oubliés ou méconnus ; — Fénelon, dont le *Christianisme* a été si heureusement présenté aux hommes du monde par l'abbé Dupanloup ; — Liguori et Muzzarelli ; — et surtout peut-être parce qu'il est plus irrécusable, ayant été protestant, Lésbnitz, dont le dernier, le plus parfait, et même le seul parfait ouvrage, est l'*Exposition de la Doctrine catholique*.

² On trouve tout dans la Bible, les plus grandes vérités principalement, et jusqu'au plus magnifique romantisme dans leur formule ! Telle est la définition, quatre mille ans à l'avance, et où chaque mot était une image, du journalisme-monstre dont nous sommes en ce moment opprimés : *Volumen VOLANS MALEDICTIO, super faciem omnis terræ.*

ou la *Bible*), les seules choses matériellement susceptibles de montrer la vérité, supposent nécessairement un ou plusieurs écrivains, c'est-à-dire des personnes. En second lieu, ces tables ou ce livre, ne pouvant pas être (ne fût-ce qu'à cause de la variation inévitable du langage et de l'écriture), à la portée de tous les esprits et à l'usage de tous les temps, supposent des interprètes actuels, c'est-à-dire des personnes; en sorte qu'il ne saurait rigoureusement y avoir que des PERSONNES, des hommes enfin, pour principe de la vérité à l'égard des hommes.

Reste à savoir si nous pouvons trouver la vérité qui nous est nécessaire en nous-mêmes, ou, si, au contraire, nous ne pouvons l'apprendre que d'autrui.

L'eau s'évapore dans le vase destiné à la contenir; la plante se dessèche, privée de la terre chargée de la faire croître et se développer; le *corps*, au lieu d'être générateur, est impuissant lorsqu'il se refoule sur lui-même; l'œil qui ne se voit pas, voit toutes les autres choses; ¹ le *cœur*, séparé de l'*intelligence* qui lui manifeste ses devoirs de charité envers ses semblables, tombe dans l'égoïsme comme dans un tombeau. Et, ce qui est vrai de la matière, ce qui l'est du cœur de l'homme, ne le serait pas de son esprit! Quoi! les élémens de la matière n'ont à redouter que des élémens matériels comme eux, et toutefois, vous le reconnaissez, ils ont besoin d'appui; et vous refuseriez une règle à l'esprit humain, qu'un rien étonne, et qui a pour adversaire un cœur plus vaste pour vouloir des satisfactions, qu'il n'est lui-même capable, quelque infinie que soit sa capacité, d'en concevoir!

Ainsi, ce n'est pas en nous-mêmes, mais dans les AUTRES, que nous pouvons trouver le principe de la vérité; et nous

¹ *Ut oculus, sic animus, se non videns, alia cernit. CICERO.*

avons plus besoin d'un point d'appui pour nous soulever, pour nous élever nous-mêmes, qu'Archimède pour soulever le monde :

Die ubi consistam : cœlum, terramque movebo.

Si l'on présente à un homme, pour le convaincre de la vérité en matière de religion, l'autorité d'un homme, il vous dira : Qu'est-il plus que tel autre qui la nie ? plus que moi-même qui n'y crois pas ?

L'autorité d'un grand homme ? mais la grandeur n'est pas définie. Il vous dira : A votre grand homme j'oppose un autre grand homme.

L'autorité d'un peuple ? c'est présenter, sous une autre face, les raisons précédentes ; car qu'est-ce qu'un peuple, sinon une collection de grands hommes et d'hommes ordinaires ?

La raison du nombre, le jugement de la majorité, l'opinion publique, la souveraineté du peuple, l'autorité universelle enfin ; car toutes ces expressions ne signifient rien, ou signifient la même chose ?

Mais est-il donc si aisé de calculer en cette matière ? il ne faudrait pas compter seulement tous les hommes, qui sont innombrables, il faudrait compter encore leurs opinions, qu'ils ne connaissent pas toujours eux-mêmes, et dont ils ne laissent guère de traces certaines.

Or, ce qui est si difficile à faire ne saurait s'entreprendre, ni surtout satisfaire souvent.

Mais nous admettons qu'il soit possible d'exhumer le genre humain, et de le faire délibérer et aller aux voix, ne fût-ce que sur les vérités fondamentales, (comme l'immortalité de l'âme, le Jugement universel, les récompenses ou les peines de la Vie future, et l'existence de Dieu), ceux qui ne craignent pas d'en

attendre la preuve de ces vérités religieuses seraient-ils bien sûrs du résultat ? L'homme qu'ils veulent convaincre ne pourrait-il pas leur dire : « Je ne puis guère juger du nombre de ceux qui professent telle ou telle doctrine, dans telle société ou dans tel temps, que par le petit nombre des hommes que l'histoire me fait connaître, ou qui ont eux-mêmes laissé leurs opinions écrites, ou par le petit nombre de contemporains de ma connaissance. Or, sur deux hommes, ou sur deux livres historiques, en général, je crois qu'on peut en trouver un au moins, sinon qui nie, du moins qui doute.

L'autorité d'un homme, l'autorité d'un grand homme, l'autorité d'un peuple, l'autorité même universelle, on peut les récuser, ou du moins on les récuse. L'autorité des gouvernemens politiques serait-elle plus heureuse ? mais on a vu, et on voit encore, aujourd'hui plus que jamais, des gouvernemens d'une opinion et des gouvernemens d'une autre.

Ceux-là mêmes qui professent, comme Religion de l'État ou de la majorité, la Religion catholique, sont en bien plus petit nombre que ceux qui ne la professent pas.

Reste l'autorité du gouvernement religieux, l'autorité unique de l'Église unique, l'autorité du pape, l'autorité de l'évêque ; et cette autorité, ce n'est rien, ou c'est l'autorité d'un prêtre : Le souverain pontife n'existe, ont dit tour à tour Bellarmin, Bossuet, Liguori, le comte de Maistre, que pour inséparer et immortaliser le simple sacerdoce.

Lorsque nous considérons, dans l'histoire bien lue et bien entendue, l'origine et le fondement unique de cette magnifique autorité, qui, seule, se rattache jusqu'aux Patriarches et à Adam, pour redescendre jusqu'à nous, sans interruption ;

Lorsque nous la considérons avec la hiérarchie unique de ses conciles, de ses docteurs, de ses cardinaux, de ses archevêques, de ses évêques, de ses prêtres, de ses ordres, de ses

séminaires, de ses fidèles, agissant, tous ensemble, comme un seul homme ;

Lorsque nous la considérons, seule, avec tous les appareils de ses ornemens, avec l'éclat de sa parole, avec le nombre prodigieux de ses livres, avec les solennités de son culte, avec l'élégance, l'élevation et la grandeur de ses temples, dans les plus petits hameaux comme dans les plus grandes villes de la terre ;

Lorsque nous la considérons, seule, avec son siège, dans celle des parties du monde désormais la plus éclairée et la plus célèbre, dans la ville capitale qui se trouve comme entourée de toutes les autres villes capitales, à Rome enfin, et comme au Centre, c'est-à-dire, au lieu le plus visible de l'univers, qui la regarde et qu'elle attire à elle ;

Lorsque nous considérons enfin l'autorité de l'unité :

Seule, avec tous les attributs de l'éclat ;

Seule, enseignant la vérité par ses organes indignes aussi bien que par ses organes les plus vertueux ;

Seule, de toutes les autorités et de toutes les institutions humaines, toujours attaquée et toujours victorieuse ;

Seule, obéie par les plus grandes nations et les plus grands hommes de toutes les époques ;

Nous sommes terrassés d'admiration, et nous la regardons comme le seul principe visible, et par conséquent comme une démonstration de la vérité du dogme, de la vérité des droits et de la vérité des devoirs en matière de religion.

« Dieu est, en matière de religion, l'interprète naturel de tous les hommes, ayant exprès choisi le *Milieu de la terre*, POUR RENDRE DE LA SES ORACLES. » (SOCRATE, *République* de PLATON, liv. IV.) Dites, à de semblables instincts grecs ou romains, que le paganisme lui-même, bien entendu, n'était point une véritable *Préparation évangélique* ! Le moment n'est pas loin où l'on fera un livre intitulé : *Le Catholicisme du Paganisme, ou L'Église romaine prouvée avec les seuls ouvrages des plus illustres des anciens philosophes.*

Et quelle autre autorité qu'une autorité unique pouvait se trouver en harmonie avec une foi, avec une loi, avec un bien, avec une vérité, avec un esprit et un cœur humains, avec une société, toutes choses essentiellement uniques ? La vérité est, en effet, unique ; l'erreur seule est multiple, comme d'un point à un autre il peut y avoir une infinité de lignes courbes et une seule droite. Si l'on pouvait supposer un milliard de catholiques, ils n'auraient qu'une pensée, comme ils n'auraient qu'un cœur et une âme ; et dans les cinq cents millions de dissidens, qu'il paraît y avoir, il paraît y avoir aussi cinq cents millions de pensées différentes. Il ne faut pas s'en étonner ; les uns puisent la lumière à sa source ; les autres la cherchent en eux-mêmes, c'est-à-dire où elle ne peut pas être, et chacun d'eux semble dire :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Et même, quelle autre autorité qu'une autorité unique pouvait être visible ? C'est le propre des choses semblables multiples, de n'être pas remarquées, comme c'est celui des choses uniques, c'est-à-dire extraordinaires, de sauter aux yeux.

Mais, dit-on, pourquoi Dieu n'a-t-il pas plutôt fait un miracle pour faire voir la vérité ? C'est que l'autorité unique, seule toujours visible et toujours subsistante, est véritablement un miracle, et même le plus grand de tous les miracles.

Cette autorité, nous dit-on encore, ce sont des hommes qui la composent, et ce sont des hommes qui l'ont faite ? sans doute ; mais, dans le système donné de l'humanité (dont apparemment nous ne pouvons pas sortir), Dieu pouvait-il employer mieux et même autre chose que des hommes pour parler à des hommes ?

L'autorité de l'unité, dont on ne saurait nier l'évidence actuelle, n'a pas, ajoute-t-on, existé en tout temps ; aujourd'hui même elle n'existe pas pour tout le monde. C'est témérité, c'est même une impiété de le croire ; car, si Dieu existe, il

existe pour tous les hommes, et il a été juste et bon à l'égard de tous. Si nous n'avons pas trouvé l'unité, ou son équivalent, dans tous les temps, si nous ne la trouvons pas aujourd'hui dans certains pays du monde, c'est que nous n'avons pas bien cherché, ou que Dieu n'a pas jugé qu'il nous fût utile de la connaître. La seule chose qui nous importe, et que Dieu nous devait, c'est d'avoir, pendant notre vie, pour nous-mêmes, un signe actuel et évident, et ce signe nous l'avons. ¹

Il ne saurait y avoir qu'un cas où la voix du peuple serait véritablement la voix de Dieu, où l'autorité universelle enfin serait une autorité : ce serait celui où, par le prodigieux effet d'une puissance elle-même prodigieuse, l'autorité unique aurait produit l'accord qui la constitue; mais alors, loin que l'autorité universelle détruise l'autorité unique, elle la prouve, parce qu'elle la suppose, et, si nous pouvons le dire, parce qu'elle la réfléchit.

¹ L'existence et l'unité du christianisme, c'est-à-dire de Jésus-Christ et de ses successeurs, depuis le premier siècle de l'ère nouvelle jusqu'à nos jours, n'ont pas cessé d'être prêchées et ont pu être crues jusque dans les contrées les plus reculées du globe. Les Apôtres, leurs successeurs, et les anciens missionnaires comme les nouveaux, qui ont porté la parole au nom du chef visible de l'Eglise, ne se sont arrêtés (c'est là de l'histoire) que là où l'univers cessait; et, comme autrefois la terre semblait manquer à l'ambition d'Alexandre, elle a manqué à leur charité. Si toutefois il avait pu se trouver, s'il se trouvait encore un *sauvage* pour lequel l'unité de l'Eglise n'ait pas été ou ne soit pas visible, il faudrait de deux choses l'une, ou que cet homme ait eu un autre moyen de reconnaître la vérité, ou bien qu'il l'ait perdue par des crimes qui forment, comme on sait, le droit commun des peuplades dont il fait partie, et qui trouvent leur premier châtiment dans l'abrutissement de l'intelligence. Il n'y a pas de milieu : ou Dieu n'existe pas, ou il ferait, au besoin, descendre du ciel un ange pour montrer à un seul homme la vérité. Plus on réfléchit sur les objections faites aux dogmes de l'Eglise catholique, et plus on se convainc qu'elles s'adressent moins, dans le fond, à ses propres droits ou aux attributs qu'elle reconnaît à Dieu, qu'elles ne s'adressent à l'existence même de Dieu.

A cela près, on ne doit pas compter les voix, mais les peser : la raison du nombre est une monstruosité en logique ; elle ne se conçoit pas même toujours sur le champ de bataille.

Les attributs de l'autorité unique ressortent tous de son essence même ou de son unité.

Elle est infaillible dans ses décisions générales, et surtout dans ses décisions particulières au tribunal de la pénitence.

Elle est intolérante dans sa volonté.

Si elle était une seule fois faillible, la vérité serait un moment incertaine ; et nous avons vu que, sous un Dieu essentiellement bon, elle devait toujours être évidente.

Si elle souffrait des volontés étrangères, des volontés différentes des siennes, et surtout des volontés qui leur sont contraires, elle cesserait de se trouver autorité unique ; il y aurait autant d'opinions que de volontés ; et les hommes ne sauraient plus où reconnaître la vérité.

Mais ce double caractère d'infailibilité et d'intolérance, que nous attribuons à l'autorité unique, doit être entendu avec sagesse.

Alors même qu'elle prononce sur les droits, sur les devoirs et sur les croyances dogmatiques qui en sont le fondement, l'autorité unique n'est infaillible qu'à l'égard des hommes ; elle est faillible et responsable, en sa qualité d'homme (car elle a pu se tromper ou tromper, ne fût-ce que dans les motifs intérieurs de ses décisions), à l'égard de son auteur à elle-même, à l'égard de Dieu ; et c'est pourquoi elle a commencé par se soumettre à un directeur, lorsqu'elle prescrit aux autres de s'y soumettre.

Elle est intolérante, mais à l'égard des erreurs des hommes, jamais à l'égard de leur conduite. Elle prie, elle enseigne, elle encourage, elle avertit, elle reprend ; elle déclare que vous lui avez désobéi, et que vous ne faites plus partie de sa fa-

mille; elle excommunie enfin. Là se bornent sa mission et sa puissance, parce que là commencent celles de l'autorité politique. Sous le joug éminemment doux de l'Église, la volonté, l'action de l'homme surtout, est libre, son esprit seul ne l'est pas.

Et il faut, en dernière analyse, que ce double caractère d'infaillibilité et d'intolérance dans l'autorité unique soit bien légitime : il est nécessaire, et, si nous pouvons le dire, inévitable. Un homme ne saurait jamais le lui contester qu'il ne se l'attribue à lui-même. Le sujet qui dit à l'autorité : « Vous vous trompez, »¹ dit, par cela seul : « Je ne me trompe pas » et, lorsqu'il fait à l'autorité un crime de son intolérance, il est, par là même exclusif, et au plus haut degré, puisqu'il est exclusif de l'autorité. Le pouvoir n'est jamais plus intolérant de l'erreur (il l'est trop souvent moins) que ses ennemis ne le sont de la vérité elle-même.

En résumé, nous sommes tous, et nous devons être; exclusifs de nos adversaires; et nous voudrions que l'autorité seule acceptât les siens!!!

Ainsi, l'opposition, qui est quelquefois un devoir en politique, ne peut jamais être en religion qu'un crime.

Nous avons démontré les attributs spirituels de l'autorité unique; nous allons rendre sensibles ses prétentions politiques et celles de ses ministres.

Nous voulons parler de leurs prétentions d'être propriétaires, d'aller chercher ou d'accueillir les grands (qui sont naturellement les modèles des petits), et quelquefois d'être grands

¹ M. Lamennais se met de la sorte au-dessus du Pape, et le traite ainsi dans ses *Troisièmes Mélanges* : « On blâme la Pologne d'avoir pris les armes, et on l'exhorte à la soumission. Le pape ignore-t-il donc que la soumission, c'est l'exil, les mines, l'échafaud ? » — Non, le pape sait cela. M. Lamennais, lui, ignore-t-il donc que la soumission pour le Maître (qu'il n'a pas encore récusé, celui-là), a été, en effet, la Croix, c'est-à-dire l'échafaud du temps ?

eux-mêmes. Le souverain pontife de l'Église universelle est en même temps roi de Rome ; et il y a eu, il pourrait encore y avoir des évêques ducs et pairs de France. Comme cette ambition est devenue, avec le temps et nos mœurs, un grand moyen de prosélytisme et de charité, il serait singulier que la loi de Dieu la condamnât en elle-même ; et que, tandis qu'elle peut être usarpée par les sujets pour des intérêts particuliers, elle fut interdite à l'autorité pour l'ordre et le salut publics !

Nous ne parlons plus de l'ambition qu'on a prêtée à l'autorité catholique, d'élever, de conduire et d'abaisser les princes. On prouve, l'histoire de ses propres ennemis à la main, que si jamais elle a eu cette prétention sur les rois, elle ne l'a manifestée qu'à l'égard des tyrans. Cette prétention, qu'elle a pu avoir dans l'enfance sociale de la chrétienté, serait, à ses propres yeux, un crime aujourd'hui ; et elle ne connaît pas d'erreur plus imprudente, ou de calomnie plus perfide, que celle de la lui prêter.

Voyez-la, depuis 1830, tolérer, reconnaître les nouvelles dynasties, concéder avec elles, laisser les fidèles libres de remplir, leur rappeler, le devoir de soumission politique, et dire aux Français de Philippe, ce que saint Paul écrivait même aux Romains de Néron : « Voulez-vous n'avoir rien à craindre des puissances ? faites bien. » *Vis autem non timeat potestatem ? bonum fac.* XIII. 3.

Comment l'autorité religieuse songerait-elle à empiéter sur l'autre autorité ? Celle-ci a les attributs de la force et l'inextinguible droit de glaive ; elle a les charges, les rigueurs, et par conséquent les haines du gouvernement des hommes ; le pouvoir spirituel n'en a que les douceurs.

La plus générale des conséquences de l'autorité unique et de son caractère essentiel d'infaillibilité, est digne d'admiration ;

V. le § intitulé les Papes, dans la 3^e partie de cet ouvrage.

et suffirait, seule, au besoin, pour démontrer sa vérité, et, si nous osons le dire, sa divinité. Comme elle emporte avec elle la démonstration de toutes les autres vérités morales, qu'on peut ainsi considérer comme des vérités secondaires, elle dispense l'écrivain catholique, et par conséquent tout le monde, de cette démonstration. Elle simplifie ainsi, au plus haut degré, le système de l'intelligence et de la foi humaines, parce qu'elle en simplifie l'objet et le domaine. L'homme, pour croire à un attribut de Dieu, à une de ses lois, à une de ses volontés, à une des causes pour lesquelles il a créé le monde, ou à l'un des moyens qu'il a employés pour le créer, le conserver, le développer et le réparer; pour croire à un droit ou à un devoir, quelque extraordinaire et incompréhensible qu'ils lui paraissent, l'homme n'a besoin de savoir qu'une chose, et la plus facile de toutes : si l'autorité, qui est à ses yeux l'organe de Dieu, et même Dieu en personne, l'a dit¹.

Nous avons démontré la vérité de l'autorité unique par sa nécessité, son évidence et son éclat, du moins actuels, et, si nous osons le dire, par sa *Présence réelle*, irrésistible, au milieu de nous.

Cette sorte de logique est plus que suffisante aux yeux de l'homme supérieur, et surtout aux yeux de l'homme de bonne foi.

Elle n'est pourtant pas la seule.

Il en existe une autre qui, bien entendue, et réunie à la première, semble ne devoir plus laisser que la conviction pour refuge à nos chers ennemis.

Comme la vérité de l'autorité unique se démontre par son

¹ C'est la règle donnée à une Société célèbre, par un grand homme, en ces termes sublimes comme la chose : *Singuli subditorum tui duce Christum veluti presentem agnoscant*,

propre caractère d'évidence, elle se prouve par le caractère également visible, admirable, irrésistible, de la vérité pratique dont elle est le juge, la raison, et l'organe.

Ce caractère de la vérité, qu'on peut considérer comme son plus infaillible, ou, si l'on veut, comme le moins contestable de ses *Criterion*, consiste dans ses bienfaits. La vérité, ainsi que l'erreur, son adversaire, se connaissent à leurs conséquences, comme les hommes, et par la même raison, se connaissent à leurs œuvres. ¹

L'autorité unique commence par susciter, reconnaître, établir, conserver les autorités multiples ou les sociétés, et, comme elle dit très bien, les *Ordres* religieux. Tout, dans la religion, et jusqu'à son nom (*religare*) est union, et c'est pourquoi tout y est force.

Les ordres politiques, et même civils, viennent à la suite des ordres religieux hors desquels il n'y a plus que des individus, c'est-à-dire des ennemis, ou, pour nous faire mieux entendre, par une énergique comparaison prise dans l'ordre physique, (où tout est ordre aussi, parce que tout vient de l'unité et vit par l'unité)... des *grains de sable et un ouragan*.

Quels sont en effet, après tout, les enseignemens, les préceptes, et les rigueurs, en général, de cette autorité unique, de cette *Église romaine* qui semble *l'unique objet de nos ressentimens?*

Elle nous enseigne et nous prescrit la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*; c'est-à-dire, qu'elle a pourvu, d'un seul coup, aux intérêts de Dieu, aux intérêts de nos semblables, à nos propres intérêts surtout : car, pour le plus difficile, *espérer* c'est bien plus que *jouir*.

En fait de dogmes, tous les enseignemens de ses livres et de ses orateurs se réduisent à l'enseignement d'une création,

¹ *A fructibus eorum cognoscetis eos. S. MATT. ch. VII, 16.*

d'une conservation, ¹ d'une fin, toutes trois miraculeuses, d'un monde physique et temporel *secondaire*; dans la vue d'un monde *principal*, spirituel et sans fin. C'est-à-dire que, dans le fond, tous les enseignemens de l'autorité catholique se réduisent à celui d'un Dieu, qui apparemment ne se conçoit pas sans mystères, ² sans miracles, sans attributs, sans action extraordinaire, enfin sans toute-puissance.

En fait de morale, tous les enseignemens de l'Église catholique se bornent, pour chacun de nous, à nous faire entendre, ou plutôt à nous rappeler, que nous sommes perpétuellement, nuit et jour, à la vue, et sous la main de la Providence;

Lorsque nous sommes plusieurs ensemble, à compter toujours Dieu pour un³ ;

Et à faire ainsi tout ce que nous voudrions⁴ ;

C'est-à-dire :

I. A souffrir tous les biens et tous les maux, même la mort, que nous n'avons pu empêcher sans mal, et que nous recevons de nos semblables, de nos supérieurs, ou de la nature, comme nous venant de Dieu lui-même, qui, pouvant les empêcher dans leurs agens, ou les paralyser dans leurs sujets, les a

¹ L'inventeur de l'histoire de la création (*la Genèse*) et l'inventeur de l'histoire de la réparation (*l'Évangile*) en seraient plus grands que les héros...

² Simple et éclatante proposition de Tertullien : « Le fils de Dieu est mort; cela est croyable parce que cela est ridicule. Ayant été enseveli, il est ressuscité; cela est certain, parce que cela est impossible. »

³ « Les jeunes gens veulent être pris par les sens : je multiplierai donc autour de mon fils les signes significatifs de la présence divine. S'il se faisait, par exemple, un cercle chez moi, j'y marquerai une place à Dieu, et j'accoutumerai mon fils à dire : « Nous étions quatre, Dieu, mon ami, mon gouverneur et moi. » DIDEROT, *Pensées philosophiques*.

⁴ *Ama Deum, et fac quod vis.* ST.-AUG.

⁵ Et par conséquent les hommes mûrs et les vieillards, et surtout les philosophes plus senevets, ou si l'on veut, plus senevets que les jeunes gens.

pourtant tolérés: car Dieu, par une sorte d'évolution divine, fait tourner l'action des méchants au châtement, c'est-à-dire aux intérêts mêmes des bons; et sous son empire, c'est une loi que le mal ne nuit jamais qu'à son auteur, mais lui nuit tôt ou tard;

II. A nous abstenir de rien penser, de rien désirer, de rien vouloir, de rien dire¹, de rien faire enfin, aux autres ou à nous-mêmes, qui blesse, physiquement ou moralement, leur existence² et leurs libertés légitimes ou les nôtres, quelque

¹ L'erreur est, à certains égards, plus coupable que le crime; elle en est la semence. Une erreur a sailli et sailli encore pour engendrer tous les crimes.

² La loi du *Dimanche*, la loi de l'*Abstinence hebdomadaire*, la loi du *Jéûne quadragesimal*, etc., sont des lois dont la violation blesse physiquement et moralement la santé et même l'existence de l'homme. — La première, que Laplace, Delambre et Lalande retrouvent partout, et dans tous les temps, sans en voir la date nulle part, est fondée sur la nature bornée des forces humaines. Si nous sentons chaque jour le besoin d'une heure de repos, et même chaque année d'un ou plusieurs mois de vacances, et si sur le retour de l'âge d'une retraite absolue, nous devons en éprouver la nécessité relative d'un jour sur sept.

L'*abstinence à jeûne*, et le *jeûne à année fixes*, seraient des ordonnances de premier ordre de la Faculté de Médecine, si elles cessaient d'être des commandemens de l'Eglise. Les plus habiles physiologistes, anciens et modernes, ont unanimement reconnu que les hommes les plus sages pèchent quotidiennement contre la sobriété, et que les 9/10^{es} des maladies chroniques sont l'effet du péché que l'Eglise a déclaré capital, comme elle a proclamé capital et sacramental le jeûne qui en est la médecine.

La défense des spectacles, et même des bals mondains, est fondée sur des raisons analogues. Il est prouvé, et il faudrait nier l'évidence, pour ne pas reconnaître qu'en supposant même, ce qui ne s'est jamais vu, la pudeur entre les acteurs et dans le foyer, et, ce qui est de plus en plus rare, la morale des auteurs, l'*habitude* du spectacle (et par conséquent *un seul* spectacle) excite toutes les sortes de passions au théâtre même: l'orgueil et l'envie par les inégalités et les contrastes; la volupté, ou du moins le trouble, par le luxe et la réunion des sexes; et, dans la maison la tristesse et la colère... (*Gai avant, excité pendant, ennuyé après*, etc. disait le Maréchal de Saxe); et que chez les peuples avancés il y a des indigestions de spectacles, pires que celles de pain.

³ La loi du mariage sacramentel, celle de l'éducation, celle surtout

mal que nous redoutions d'eux, au que nous croyions en avoir reçu; à regarder l'âme de notre prochain comme l'arbre du bien et du mal, auquel il nous est défendu de toucher sous peine de mort (ce qui exclut le fléau de la médisance); à nous abstenir enfin de l'orgueil et de la volupté, les deux uniques causes de tous nos crimes et de tous nos maux, même physiques, qu'on pourrait même réduire à une : car la volupté est l'orgueil des sens, comme l'orgueil est la volupté de l'intelligence;

III. A penser, à désirer, à vouloir, à dire, à faire, dans l'intérêt de Dieu, dans notre intérêt et dans celui des autres (en commençant par les plus dignes, quelque mal que nous redoutions d'eux, ou que nous croyions en avoir reçu), tout le bien dont nous sommes capables : dans la crainte que celui

de la paternité, sont des lois qui préservent et qui conservent toutes les existences. Elles sont, aujourd'hui surtout, généralement violées; et voilà pourquoi le mal social et le mal individuel sont si profonds. Nos mariages forcés, et à plus forte raison nos unions facultatives, sont d'immenses despotismes réciproques, et des pépinières d'*enfants abandonnés*; nos éducations *abandonnées* à leur tour à des laques, c'est-à-dire à des personnes, et quelquefois à des enfans *libres*, des manufactures de révolutions; nos paternités *forcées*, d'innombrables et d'effroyables *meurtres*.... Il faut que Dieu lui-même soit entre les époux les plus sacramentels, il doit être, si nous osons le dire, les époux mêmes, pour qu'ils ne soient pas des brutes, et peut-être des monstres à ses yeux, et même aux leurs.

La loi morale qui défend le suicide (le duel en est un double) est, plus visiblement encore, une loi de cette nature, profondément *humaine*. L'homme ne saurait avoir le droit de se détruire qu'autant qu'il aurait eu la puissance de se créer, et il manque même de la faculté de faire ou d'anéantir un atôme. Par cela seul qu'il existe, qu'il est en société, il est entouré, absorbé de *droits acquis*, sans compter même celui de Dieu. Mirabeau répondait supérieurement, à son orgueil près, au Constituant qui lui proposait un cartel : *Je n'expose pas un homme d'esprit comme moi pour un sot comme vous; la partie ne serait pas égale.* Et, mieux avisé encore, Turenne répondait dans une occurrence pareille: *«Je me bats pour la gloire, et non pour l'honneur.»*

En dernière analyse, le pouvoir qui ne punit pas ces crimes, même sur les cadavres, les commande, et tôt ou tard les expie.

à l'égard duquel nous manquerions de charité ne soit Jésus-Christ lui-même en personne¹ ;

Et, pour particulariser un devoir d'action, ou quelques devoirs d'intelligence, fondamentaux :

A adopter, de préférence entre toutes les professions, la plus nécessaire à nos semblables, et la plus facile à notre position ou à notre famille sociales, et à l'exercer le plus près du lieu où la Providence nous a fait naître ;

Lorsque la Providence, ou si l'on veut la nature, nous a fait naître sujets : A souffrir les rigueurs, et même les iniquités, du pouvoir le plus fâcheux, comme le seul moyen, et le moyen sûr, de prévenir ou de réparer ses iniquités contre nous ; et surtout comme le seul moyen de permettre le pouvoir lui-même, hors duquel il n'est plus d'unité, d'ordre, de justice et de prospérité publics possibles ;

Et lorsqu'elle nous a fait naître, ou qu'elle nous laisse demeurer roi populaire, pour ne citer que le plus grand des grands devoirs, et le plus grand des petits : A fortifier, ou plutôt à laisser se fortifier naturellement eux-mêmes les Curés, par l'élection la plus rigoureuse des Évêques, électeurs des curés ; — à ne pas mécontenter ou désespérer², à protéger, à

¹ *Dato omnibus, ne cui non dederitis ipse sit Christus* (SAINT AUGUSTIN.) Il a dit, d'une façon plus générale : *Omnis Christianus Christus est.*

² Le cumul a été la cause perpétuée la plus influente des révolutions de 89 et de 1830 ; et l'élévation des indignes aux plus grandes places de l'Etat sera la cause, presque exclusive, de la révolution flagrante.

Les autres causes, pour être plus apparentes ou plus immédiates : l'immobilité judiciaire, qui a dans sa main les sujets mauvais, pires que les mauvais sujets ; — le changement perpétuel des ministres, qui pour connaître mieux les hommes et les affaires, et arrêter dans leur source les envies et les ambitions universelles, auraient le plus besoin d'immobilité et de grandeur après les rois ; — le gouvernement représentatif qui met en contact, en fermentation, et qui aigrit et enivre les hommes les plus étrangers à la connaissance du cœur humain et du cœur social ; — l'Université grecque et romaine, classique et romantique, qui prépare les esprits à la liberté et les cœurs à la licence ; — la Presse elle-

grandir sans inconvénient les citoyens, en n'appelant aux fonctions et aux honneurs publics que les plus dignes, c'est-à-dire les plus désintéressés et les plus capables; et en ne donnant jamais une seconde fonction à qui en a une première quelconque; car le plus grand homme divisé est un homme qui s'annihile;

A prévoir l'événement le plus terrible; à s'y tenir préparé sans cesse, de façon à n'en être point surpris: la surprise étant notre mal le plus commun et le plus funeste¹;

A faire bien le bien que nous faisons actuellement: le malheur le plus commun, et le plus malheureux, étant moins de nier ou de ne pas aimer la vertu, que de l'ajourner;

A vivre, autant que possible, sans cesse, comme si notre esprit était au ciel et notre corps dans la tombe;

Et cela (car c'est ce qui constitue seul en soi la vertu catholique), non parce que nous le croyons utile aux autres, ou à nous-mêmes, mais dans un esprit d'obéissance, parce que Dieu nous en fait un devoir; mais en son nom et pour sa plus grande gloire possible.

De tous les enseignemens de l'Église, on n'a jamais attaqué

même ou le *Journalisme*, qui n'est pas autre chose qu'un morcellement, et par conséquent, osons le dire, une *boucherie* de vérités; une *occupation* permanente, et le plus souvent un jugement, un mauvais jugement des *affaires d'autrui*, citoyens ou rois; toutes ces causes, disons-nous, n'étaient que des *causes secondaires*, et même des transformations de la *cause première et unique*: le CUMUL! c'est-à-dire l'iniquité triomphante.

Voilà l'édification, ou la restauration, des sciences politiques tout entière en une note.

¹ La *surprise*, particulière au non-chrétien, est la cause immédiate: 1° de sa *colère* contre ses semblables, péché capital, et générateur des vices de fait, des inimitiés, et, partant, des 910^{es} des malaises et des malheurs de la vie; 2° de son impatience contre la Providence, de ses mécontentemens, de ses tristesses, de ses maladies, et quelquefois de son désespoir.

et on n'attaque encore sérieusement que le dogme de la pro-

4 Nous n'avons ici ni le temps ni le besoin de justifier, selon la raison commune, les grandes circonstances dogmatiques de la création ou de la conservation du double monde physique et moral; nous l'avons fait dans un ouvrage inédit, où nous démontrons, par des analogies ou des raisons nouvelles :

I. Que s'il y a une histoire, une morale, une philosophie, et même une littérature * et une encyclopédie au monde, c'est l'*Ancien Testament*; que s'il y en a un perfectionnement, proportionné aux progrès du bien et du mal, c'est le *Nouveau*; — que s'il était possible d'en faire abstraction un seul moment dans le monde, tel que le concevoient les plus intrépides philosophes, le monde ne serait pas possible, pas concevable un seul moment; — que les plus savans hommes et les plus populaires, comme les autres, doivent à ces deux livres, ou plutôt à ce livre unique, à cette *Bible* par excellence, leurs plus grandes, et même leurs seules beautés; — qu'ils lui doivent, de près ou de loin, leurs seules belles actions et leurs seules pures jouissances; — que la société lui doit la religion et le *Prêtre*, auquel elle doit tout, auquel elle se doit elle-même; — qu'elle lui doit en particulier, entre 10,000, entre 100,000 autres, ce sublime Patriarche de la loi écrite, ce premier ministre des Pharaons, triomphant de ses frères et de lui-même, dont le : *Je suis Joseph* faisaitressaillir tout Voltaire; — et ce sublime apologiste de la loi de grâce, cet apôtre victorieux des nations et de lui-même, et qui triomphait en particulier du roi Agrippa, dans ce colloque qui fait pâlir toutes nos éloquentes connues, et auquel le cœur de Dalemberl lui-même ne tenait pas : « Il s'en faut peu que vous ne me persuadiez d'être chrétien. » — « Plût à Dieu qu'il ne s'en fallut rien du tout, et que vous devinssiez, vous tous ceux qui m'entendent, semblables à moi, à la réserve de ces liens; » et il montra ses chaînes!!! Et après cent lectures de cette belle réponse; je crois la lire pour la première fois.

II. Que la Trinité, par exemple, que l'Eglise enseigne en Dieu, est sans que nous y pensions, aussi rigoureusement, comme élément, dans chacun de tous les êtres physiques et spirituels de la nature, faite à l'image de son auteur.

III. Que l'Incarnation du fils unique d'un Dieu unique, par le moyen d'une vierge, c'est-à-dire d'une femme unique, est une chose tout aussi naturelle, mille fois plus naturelle, lorsque nous y pensons, que l'incarnation commune d'un fils de l'homme.

* En voici deux traits peu remarquables entre un million, l'un de littérature politique, l'autre de littérature morale; pris dans les seuls *Psaumes* : « Mettez-leur, Seigneur, des législateurs sur la tête, afin qu'ils se souviennent qu'ils sont des hommes : *Constituis, Domine, legislatorem super eos: ut sciant gentes quoniam homines sunt.* Ps. 9; — Loin de moi le pied de l'orgueilleux et la main du pécheur : *Non veniat mihi pes superbia: et manus peccatoris non moveat me.* Ps. 38. C'est qu'on effleure l'orgueil marche, et le crime prend ou touche.

science de Dieu et du libre arbitre de l'homme ; celui de l'im-

IV. Que sa vie et sa mort humaines, modèles de vie et de mort *humaines*, étaient, pour le Créateur du monde *humain*, la première condition naturelle de la sagesse et du devoir, si l'on peut supposer un devoir pour le créateur des devoirs ;

Que la vie d'une *Sainte Vierge*, c'est-à-dire d'une *femme forte et belle* à la fois, était une condition de ce genre.

Règle générale : Dieu agit (nous agissons bien aussi !) par des *causes secondes*. Il a voulu mettre un intermédiaire entre lui et Marie (Jésus), un entre Jésus et l'homme (Marie), un entre l'homme et les Saints (le Prêtre), un enfin entre l'homme et le Prêtre (ses semblables).

Et c'est pour cela :

1° Que les plus grands hommes de toutes les communions ont eu une foi spéciale à *Marie*, un amour unique pour celle dont le nom même est l'anagramme d'*aimer* ;

2° Et qu'ils ont, en quelque sorte, comme le demande le Disciple *Bien-aimé*, plus aimé leurs semblables, et surtout le Prêtre qu'ils voient, que Dieu qu'ils ne voient point. (1^{re} Épît. IV. 20) ;

V. (Nous avons démontré séparément, avec un bonheur dont nous remercions chaque jour la Providence de la littérature, que la *Présence réelle* elle-même n'est qu'un point de la *Présence perpétuelle* de Dieu ; et que la *Transsubstantiation* elle-même n'est qu'un exemple, entre des milliers, de l'action de la nature ordinaire, qui n'est autre chose qu'une perpétuelle transformation.

Il était naturel, il fallait que Dieu parût, et même fut présent en tout temps, unique au fond, bien que divisé à l'infini en apparence, afin de rappeler, et même de réaliser l'unité, et, par conséquent, les devoirs de charité réciproque de tous les hommes, sans exception.)

VI. Que la fin du monde est la loi de tous les êtres temporels ou créés, la conséquence rigoureuse de son commencement ; qu'elle est l'*objet*, et, si on peut le dire, la *fin* du monde, où *toute créature*, même physique, gémit, ainsi que dit l'apôtre, saint Paul, comme Dieu lui-même, dans des vues accidentelles, ne naît, c'est-à-dire ne sort de son éternel repos, de sa vie éternelle, que pour y rentrer à jamais ; que la fin par le feu, est la double conséquence de la nature du monde, et de la nature du feu : l'un perpétuellement destructible ; l'autre perpétuellement et exclusivement destructif.

VII. Que la *résurrection* physique ou la *réparation* des corps, qui se trouve encore une sorte de loi générale des êtres, cygnes sans fin, qui renaissent de leurs cendres, et que la raison admet encore mieux que leur *création*, serait péremptoirement justifiée, quand ce ne serait que comme moyen du jugement universel et dernier, lui-même moyen de bonheur pour les élus et de glorification pour Dieu.

VIII. Que l'*immortalité* de l'Âme, enfin, n'est aussi qu'une application de la loi de la nature, reconnue en dernier lieu par le plus grand

puissance de se sauver hors de l'Église; celui du petit

physicien du siècle, Berzelius, en vertu de laquelle rien, absolument rien, pas même un atôme, ne saurait périr, mais seulement changer, et même se perfectionner, c'est-à-dire se spiritualiser peut-être!

IX. Que la récompense ou le châtement, même temporels, de la vertu la plus oubliée ou la plus persécutée, et du plus énorme crime le plus et le plus long-temps heureux en apparence, est la conséquence la plus rigoureuse de la justice et de la toute-puissance de Dieu, et de la nature intime de l'homme. Et en effet, l'auteur d'une vertu, le coupable d'un crime, sa victime, et même son témoin, éprouvent le besoin de l'espérance ou de la crainte (et la seule incertitude ici est crainte, et tout le monde a cette crainte, seulement plus ou moins) pour s'arrêter devant le crime.

Et il suffit d'un *Mardochée* dans le royaume d'Aman, du *clocher de Saint-Denis* à la porte de la capitale de Louis XIV, d'un *grain de sable dans l'urètre de Cromwel*, d'une goutte d'eau, d'une mouche, ou d'une pensée secrète, de la seule idée de la mort, d'un remords, et d'une minute (et Dieu a toute la nature, toutes les passions et toutes les actions, tout l'homme et tous les hommes, et, au besoin, tous les peuples*) pour punir suffisamment, seulement avant ou après coup (sans quoi l'innocence serait forcée et le mérite impossible), un sujet ou un roi quelconque.

La facilité et les moyens de récompenser visiblement et invisiblement sur la terre les plus grandes vertus et les mérites les plus grands, sont encore plus grands eux-mêmes. Dieu a mis, dans les plus simples, dans les plus misérables conditions sociales, dans les houillères, dans les

* Témoins, de nos jours, le *choléra universel* contre tout le monde; — la *Sainte-Alliance* et *Sainte-Hélène* contre Bonaparte; — les *Ouvriers de Paris* contre la prétendue restauration; — le *coup de sang*, dans la cour même du *Constitutionnel*, et au milieu de ses propriétaires assemblés, contre le plus hardi peut-être: Evaristo Dumoulin; — le *choléra français*, contre le premier et le plus honorable des premiers ministres de juillet; — la mort subite et surprenante du promoteur légal de l'insurrection, du fondateur des *Gazettes de Tribunaux*, qui ont rendu tant de juges ambitieux et tant de lecteurs dépravés: le jeune et fort Darmaing, la veille de son entrée à la chambre; — la mort violente et prématurée frappant, à trois reprises, dans tout ce qu'il avait de cher au monde, le seul savant écrivain, le seul grave orateur et le plus habile sophiste des publicistes et des hommes d'état modernes, celui qui prépara et qui soutient encore le mieux la dernière révolution: Guizot; — la *ruine totale* de tous les héros industriels de juillet: MM. Audry de Puyraveau, Ternaux, Laffitte, etc., et surtout du président qui formula, signa le premier, et prononça en public le premier jugement en faveur de cette ère nouvelle: M. Vassal; — la *détente du fusil* qui fit tomber raide mort sur le parquet de sa chambre nuptiale, à Paris, un quart d'heure avant la signature de son riche mariage, l'exécuteur servile et hardi de l'emprisonnement de la mère du duc de Bordeaux à Blaye: Marchand Dubreuil; — la *tristesse* fameuse, suivie de la mort, souvent prématurée, et coup sur

bagnes, à l'agonie, et jusques, surtout peut-être, sur les échafauds, des délices, des grâces qu'on a très bien appelées *d'état*. Et, pour notre part, nous avons remarqué souvent, suivi et admiré quelquefois, le pauvre cassé par les ans, et affaissé sous le poids du pain noir ou blanc de la besace, se posant sur la pelouse voisine du village, et jouissant plus mille fois que le duc d'Orléans, couronné en réalité par les ouvriers, et en apparence par la moitié plus un des 221..... qui s'en repentent tous, peut-être : (ce qui ne prouve rien contre leur roi, devenu le nôtre *parce que et quoique*).

L'Éternité tout entière, terrible ou délicieuse, peut n'avoir à frapper que sur la *dernière* prévarication, l'athéisme, c'est-à-dire tous les crimes réunis, ou à récompenser que la foi finale du mourant.

Et c'est aussi le sentiment unanime des anciens et des modernes. Témoins les *Décrets de la justice divine* de Plutarque; les *Traité de la Providence* de Sénèque, de saint Chrysostôme, de Salvien, de Théodoret, etc. (celui de saint Chrysostôme était primitivement intitulé par lui : *A ceux qui se scandalisent de son exil*); — la *Mort des persécuteurs de Lactance*; et, de notre temps, la *Suite des Empires* de Bossuet; la *Main de Dieu sur les incrédules* de Touron; la *Nemesis divina* de Linné; les *Sotirées de Saint-Petersbourg* du comte de Maistre, etc., etc., et jusqu'au *Système des compensations* de M. Azais.

X. Que tous les *Mystères* enfin, et tous les *Miracles*, qui nous paraissent si singuliers dans la religion, sont pour nous des évidences et des choses ordinaires dans la nature; ou, si l'on veut, que les vérités physiques, que nous regardons comme les plus évidentes, n'ont rien moins que l'évidence. Dès qu'on a nommé la nature, il n'y a plus problème,

coup de presque tous les autres : Benjamin Constant, Chauvelin, La Fayette, Montlosier, Comte, Rabbe, Chatelain, Salvette; — la mort si déplorable, mais si exemplaire, de Carrel, que toute une vie de travaux et de services serait insuffisante (lorsqu'un remords serait suffisant), à expier pour le lâche et le courageux *Emile* de J.-J. Rousseau; — et, afin de montrer l'esprit de contraste et d'identification de la providence *judiciaire* : la chute du haut d'un bâtiment, et le *bris de la tête* le 18 février 1831 de l'ouvrier (on sait son nom) qui avait enlevé la croix de la chapelle de Confans, le 15 février; — et, en dernier lieu, la chute terrible et la *tête fendue*, au milieu de la chambre des pairs, de ce Sémonville qui pensait être ou rendre à son gré des couronnes, et auquel La Fayette, autre faiseur de rois malheureux, répondit le fameux : *Il est trop tard!*...

Aux petits hommes, les petits châtimens :

La *voix unique* pour la présidence de la chambre, la sienne peut-être, ou celle de son frère, et son bannissement, nous allions dire son carcan... au Palais, n'ayant plus que lui-même à défendre, et que lui pour se défendre, accusé par tout le monde... de celui qui, pendant la première *comédie de quinze ans*, s'était fait l'avocat, officiel ou officieux de la révolution militante, et qui, sous la seconde *comédie de sept*, semblait représenter la révolution triomphante : M. Dupin :

La chute de M. Thiers, lui, se trouve dans sa prise avec Louis-Philippe, aux pieds duquel il s'est élevé ou abaissé, et sans lequel il ne peut désormais que retomber sur le *parc* qui lui a servi de *parois*.

nombre de ses élus¹; enfin le dogme de l'éternité des peines.
Et pourtant, la prescience de Dieu est la conséquence rigou-

mais mystère; Il ne s'agit plus d'expliquer, mais d'exposer. Newton, dans le XVIII^e siècle, Cauchy ou Poisson aujourd'hui, ne font pas autre chose: ils savent, tout au plus, des occasions, des moyens et des effets présens; des causes premières, ou des raisons suffisantes, jamais.

XI. Que les instrumens, même les plus vils en apparence, de la création ou de la réparation du monde, le serpent, l'âne, l'Agneau, la Croix, sont, bien examinés, comme le Pain et le Vin (nous l'avons manifesté dans la *Démonstration eucharistique*), des merveilles, c'est-à-dire des choses toutes raisonnables, toutes simples, de l'intelligence même humaine.

XII. Qu'il y a tel élément de la nature, le Nombre, le Cercle, le Feu, l'Aimant, dont l'histoire naturelle et les phénomènes peuvent représenter l'histoire tout entière du Christianisme.

XIII. Que la plus petite idée, la plus petite vérité, la plus petite vue du plus petit élément, prouvent, seules, les plus grandes idées, les plus grandes vérités et les plus grands élémens, jusqu'à la pluralité des mondes et Dieu.

La plus petite cause prouve: la plus grande; — l'homme: Dieu et le diable; — la terre: le ciel et les enfers; — la minute de temps: l'éternité, et l'infini d'une minute; — le plus petit mouvement: le roulement infini des astres; — la plus petite opposition et la plus petite victoire: celles entre Dieu et le démon, le bon et le méchant, le bien et le mal; — le plus petit attribut de l'homme: les plus grands de Dieu; — la plus simple prévision: toutes les prophéties et toutes les prédestinations; — la plus simple liberté: le libre arbitre; — la plus petite force: celle du miracle; — le plus petit mérite: celui du martyr; — le petit nombre des sages: celui des élus; — la plus petite beauté: celle de Dieu; — la plus petite laideur: celle du diable; — le plus petit plaisir: celui du Ciel; — la plus petite douleur: celle de l'Enfer; — le plus petit jugement (du plus petit juge de paix): le dernier !!!

Et, en descendant, l'unité de nombre prouve: l'infini mathématique; — le droit le plus simple: la royauté, etc.; — l'insaisissabilité relative du juge de paix: celle du Pape; — la faculté individuelle de tuer: le glaive judiciaire et la guerre; — un métier: le Sacerdote; — une cérémonie civile: tout le culte catholique; — une société de commerce: les Ordres religieux; — l'aveu honorable: la Confession glorieuse; — la souffrance la plus petite: la Passion même de Jésus-Christ.

Et cela, parce que le commencement d'une chose emporte sa dernière fin; et qu'on ne conçoit pas la partie la plus petite, sans le tout absolu.

Mais nous ne voulons pas aller trop loin, car ce ne serait pas encore assez loin; et nous renvoyons à l'argument de la page 40, sur la dispense où nous sommes d'entrer ici dans des preuves de luxe.

¹ La vérité du petit nombre des élus dans le grand nombre des hu-

reuse de l'existence de Dieu, qui, ayant créé les causes, doit en voir les effets, l'action, dès avant qu'ils soient arrivés¹.

Le libre arbitre humain est, à son tour, la conséquence de la justice de Dieu, qui ne lui permettrait pas de prescrire aux hommes, sous des peines sévères, des devoirs qu'ils n'auraient pas la liberté et même la facilité d'accomplir. Mais, lorsque deux faits sont incontestables, sommes-nous en droit d'en exiger la conciliation ?

Et pourtant, la vérité de l'impossibilité de se sauver hors de l'Église catholique est l'inévitable conséquence de son intolérance, que nous avons reconnue elle-même inévitable !

Et pourtant, la vérité du *Petit nombre des élus*, qui n'a d'eux rien qui blesse qui que ce soit, puisque tout le monde est appelé à faire partie de ce petit nombre², et le peut, comment se la dissimuler à la vue du *petit nombre* que nous trouvons, dans toutes les classes de la société, et jusque dans la communion catholique, d'hommes vraiment éclairés, probes, charitables, vraiment dévoués à leurs supérieurs et à leurs semblables³ ?

main (soit dit en passant) suffirait seule pour faire sentir à l'écrivain catholique, qui est forcé de l'admettre, la fausseté d'un système qui présente le témoignage du grand nombre comme le principe et la preuve de la vérité.

¹ Ne nous arrive-t-il pas, tous les jours, à chaque instant, telles causes données, de prévoir les conséquences sans les forcer et même sans y concourir ? Le souverain qui, dans la vue de faire venir les voyageurs dans sa capitale, fait percer des routes à travers les forêts, construire des chaussées et des ponts, dirige le choix du voyageur sans le contraindre, le connaît sans le prévoir. L'homme a la faculté habituelle de la prescience ; il l'a d'autant plus, qu'il est plus éclairé et plus sage ; et notre grand Dieu, qui ne possède pas seulement la lumière et la sagesse par excellence, notre grand Dieu, qui a créé toutes les lumières et toutes les sagesse n'aurait pas cette humaine faculté !

² Dieu veut sauver tous les hommes. (I. Tim., 2.)

³ Nous ne disons rien des enfans des communions dissidentes, et

Et pourtant, la vérité de l'éternité des peines est la conséquence rigoureuse de l'éternité du crime, elle-même la conséquence rigoureuse de l'impénitence finale du coupable, qui ne cesse alors en effet de perpétuer son crime que par un fait indépendant de sa volonté, la mort.

De tous les devoirs que l'autorité catholique nous commande, ses adversaires n'ont jamais pu et ne pourront jamais attaquer que les devoirs du culte, qu'ils trouvent trop minimes, et surtout trop nombreux et trop sévères, et comme tels *au-dessous de la dignité de l'homme et de la grandeur de Dieu.*

Et pourtant, il nous faut bien prendre l'homme comme il est. Or, c'est une disposition de son faible esprit d'oublier ce qui lui est caché, et de conserver ce qu'on lui rappelle. Le culte, avec sa langue propre, à la fois unique et universelle, classique et sacrée, claire et mystérieuse, morte et vivante, inaltérable et immortelle, avec ses nombreux élémens, ses nombreuses cérémonies et ses nombreux devoirs¹, n'est autre chose qu'un perpétuel sujet de souvenirs, et de nombreux mémoriaux catholiques de Dieu, de ses attributs, de son action, des devoirs qu'il prescrit, des promesses qu'il assure, et des châtimens dont il menace. Sous ce rapport, il est fondamental et néces-

même de la communion catholique, morts sans baptême. S'il était vrai, ainsi qu'on le croit communément dans l'Église, que leur destinée soit moins heureuse que celle des autres enfans, elle serait toujours, à leurs propres yeux, bien préférable au néant. Et la Providence, qui a sûrement encore, à cet égard, des vues de justice qui ne sont pas contre la raison, mais seulement au-delà, aurait encore été généreuse envers ces enfans.

¹ Et jusqu'à la communion. La philosophie se joue autour du cœur, le Christianisme seul pouvait se placer dedans. Supposez un homme qui croie à l'Eucharistie (la supposition n'est pas difficile), et qui vienne de la recevoir, supposez-le en face d'un crime, quelle puissance dans la nature l'arrêtera, s'il ne se trouve arrêté? (V. la *Démonstr. Euch.*)

saire ; il s'identifie avec l'existence de Dieu, avec sa parole, avec le dogme enfin, puisqu'il est, pour l'homme, l'unique moyen de les conserver ; il se confond ainsi avec le bonheur et le salut humain¹.

Au fond, tous les autres devoirs du culte, sans excepter le plus anguste, semblent n'avoir pour objet que de nous conduire au plus nécessaire de tous², à celui de l'aveu de nos fautes, à un devoir qui suppose l'humilité la plus profonde, le repentir le plus absolu, le plus ferme propos de vertu pour l'avenir ; à un devoir qui ne peut qu'ennoblir celui qui l'accomplit aux yeux de l'homme-Dieu (nous ne disons rien de trop), chargé

¹ Les plus célèbres protestans, en Angleterre, en Allemagne et partout, ont senti la puissance, et par conséquent la nécessité, du culte catholique. C'est à sa vue que la plupart de ceux qui sont revenus à nous se sont laissés prendre : M. de Haller, en dernier lieu.

Les autres en furent ébranlés :

« Bolyngbrockes (madame Necker et M. Barère sont ici les rapporteurs), qui n'avait jamais entendu la messe, fut tellement transporté de la beauté de cette cérémonie, qu'au moment où l'archevêque élève l'hostie et où tout le peuple tomba à genoux, il dit tout haut à son voisin : *Si j'étais roi, je ne remettrais jamais cette fonction à un autre.* »

Un philosophe qui fut roi, fit une remarque analogue à l'issue d'une solennité catholique à Breslau : « Les calvinistes, dit Frédéric-le-Grand, traitent Dieu comme leur serviteur, les luthériens comme leur égal ; les catholiques seuls le traitent en Dieu. » (Avis au roi de Prusse actuel !)

O testimonium animæ naturaliter CATHOLICÆ !

Pour avoir, à mon avis, un des plus beaux, le plus beau peut-être, des spectacles de la terre, il suffit de se représenter dans un grand et beau jour de fête catholique, le jour de Noël, de Pâques, ou même de la Toussaint, au moment, aux chants ou aux silences de l'élévation, toutes les églises du monde, tous leurs sacrifices, tous leurs fidèles, et tout leur Dieu.

² Deux ministres protestans, dans une société, s'étaient mis à parler contre la religion catholique et à badiner sur plusieurs de ses usages. Une dame catholique, qui jusqu'alors avait gardé le silence, leur dit, en riant toute seule : « Il faut avouer, messieurs, que vous avez fait une admirable réforme : vous avez ôté le carême, la messe, la confession, le purgatoire : ôtez encore l'enfer et je serai des vôtres. »

de le recevoir et de le constater sous le sceau d'une fidélité dont l'apostasie la plus absolue, par l'effet d'une puissance évidemment miraculeuse, n'a jamais une seule fois entraîné la violation ; à un devoir enfin sans lequel nous ne pouvons pas même concevoir notre bonheur intime et la conscience de notre salut.

Pour celui-là, on dit qu'il est difficile ? il est difficile au père de tous nos crimes, à l'orgueil, et c'est sa démonstration¹.

La destruction de l'orgueil, la paix, le salut de l'homme enfin, seraient-ils au-dessous de sa propre dignité et de la grandeur du Dieu qui n'a pas dédaigné de le créer ?

L'Église catholique, qui s'est montrée si excellemment maternelle dans les précautions qu'elle a prises pour nous arrêter devant l'abîme, semble l'être davantage dans celles qu'elle emploie pour nous en extraire, si nous avons eu le malheur d'y tomber. « Quand nous avons commis une faute (nous dit-elle, en se confondant elle-même avec nous), il faut nous humilier devant Dieu, nous relever à l'instant, et n'y penser plus qu'en la confessant². »

Pourrions-nous, lorsque nous avons commis une faute, bourreaux que nous avons été des autres et de nous-mêmes, considérer comme une peine sa reconnaissance ? avouer un péché à Dieu, à l'homme-Dieu, ou, si l'on veut, à l'homme du Dieu qui sans doute le connaît déjà, c'est simplement avouer Dieu lui-même, en un mot, n'être point athée. Dieu pourrait-il nous

¹ Comme l'humilité de la confession toute seule prouve la confession, la confession, à son tour, toute seule, suffirait pour prouver la vérité de la communion catholique qui la commande, et la fausseté de toutes les autres communions qui la proscrivent. Elles admettent, il est vrai, la confession de l'homme à Dieu, sans intermédiaire ; mais cette confession, n'humiliant pas l'homme, n'annoblissant et ne faisant pas respecter et aimer le prêtre, sans lequel on ne peut pas aimer l'homme, est stérile, et par conséquent fausse.

² *Maximes* de saint François de Sales.

demander moins? pourrions-nous surtout faire moins pour lui?

Mais, dit-on, pour en revenir à la question générale de l'enseignement catholique du prêtre, les apôtres, et Jésus-Christ lui-même, étaient vêtus simplement, vivaient du travail de leurs mains, habitaient sous le chaume et couchaient sur la dure; ils supportaient le poids et la chaleur du jour; on ne les voyait ni dans les Cours, ni dans l'État; ils paraissaient tous égaux entre eux; ils enseignaient la religion partout où ils se trouvaient, et sans appareil; la plupart des élémens du culte catholique d'aujourd'hui n'étaient point pratiqués, ou étaient différens; et même quelques-uns de ses préceptes n'existaient pas, étaient beaucoup moins rigoureux, ou n'étaient que des conseils, etc?

Sans doute¹. C'est une loi universelle du monde, que rien de grand n'a de grands commencemens. L'arbre immense qui finit par couvrir de son ombre la maison du Seigneur, commence par être un grain de sénévé. Et l'Église catholique, qui se pose aujourd'hui au-dessus des plus grandes monarchies connues et étire de ses bras l'univers, l'Église, qui constitue

¹ Nous ne voudrions que les plaisanteries, nous allions dire les *équipées* de nos docteurs catholiques, pour faire justice du protestantisme.

Louis XI rencontrant un jour Millod d'Illiers, évêque de Chartres monté sur une mule qui avait un frein doré: les évêques du temps passé, lui dit le prince, se contentaient d'un âne pour monture, et d'un simple licol. *Cela est vrai*, répondit le prélat, *mais alors les rois n'étaient que des bergers et gardaient eux-mêmes leurs troupeaux.* — Le Nonce Alexandre répondant à ceux qui opposaient les exemples de la primitive Eglise, disait aussi que sur de pareils principes on pourrait proposer aux hommes de retourner à la nourriture du gland. — Et Pallavicin, qui appelle les premiers temps de l'Eglise, des temps de *persécution*, de *souffrance*, de *enfance*, demanda aux réformateurs s'il serait raisonnable de revenir à l'architecture gothique et à l'ancienne musique dans les églises. » Autres temps, autres mœurs.

ce qu'il y a de plus grandiose, ne devait sans doute pas être exceptée de la loi de l'agrandissement.

Les moyens de gouvernement deviennent plus ou moins rigoureux, selon que les passions et les nécessités des hommes sont elles-mêmes plus ou moins graves. L'autorité enfin change, par la raison, toute simple, que le sujet a changé.

Et qui oserait nier ici le changement ?

Nous avons parlé d'obéissance; elle révolte nos chers ennemis; elle nous indigne trop souvent nous-mêmes. Nous croyons qu'elle blesse notre dignité, et pourtant elle la constitue. Nous la croyons de la servitude, et pourtant elle est la liberté. Nous la considérons comme un malheur, et pourtant seule elle peut faire, seule elle fait notre lumière, notre force, notre félicité.

Lorsque nous pratiquons nos devoirs, ce n'est point à l'Église, ce n'est point à l'autorité unique, ce n'est point surtout à notre directeur individuel que nous obéissons, c'est à Dieu en personne; et c'est un des plus célèbres adversaires de l'autorité unique¹ qui a dit que « L'homme n'était jamais plus grand que lorsqu'il s'humiliait devant son Créateur. »

Et après tout, la personne revêtue de cette autorité unique, tout élevée et puissante qu'elle nous paraisse, en même temps qu'elle commande les devoirs, ne s'y soumet-elle pas elle-même comme le dernier des fidèles, et même bien plus rigoureusement, car elle est obligée de s'abaisser de plus haut ?

Si, entre celui qui commande et celui qui obéit, il y avait un esclave, ce serait le premier. Nous devons tous le savoir (car nous sommes condamnés aussi, dans quelque petite condition que nous soyons placés, à commander quelquefois), le maître a le souci, le subordonné seul a la liberté. Le pouvoir religieux ou politique, comme tous les privilèges de la société ou de la nature, la beauté, la fortune, la gloire, sont plutôt donnés

¹J.-J. Rousseau.

pour le repos de ceux qui ne les ont pas, ou le châtiment de l'orgueil de ceux qui les jalouent, que pour le bonheur de ceux qui les possèdent. Et c'est une vérité que les enfans seuls seraient capables de récuser, que les enfans sont plus heureux que les pères, les serviteurs plus heureux que les maîtres, les pauvres plus heureux que les riches, les agriculteurs plus heureux que les ministres, et les sujets plus heureux que les rois, même légitimes.

L'obéissance est le principe de la science comme celui du bonheur et du salut. Les Saints, les Docteurs, les Évêques, les grands Rois et les Ministres habiles, les Nations de l'Église catholique, eurent, ce semble, assez de génie, et ne vécurent pas sans gloire; et en tout temps aussi, les vrais Fidèles ne se sont pas montrés et ne se sont pas crus plus heureux dans les grandeurs que sur les échafauds.

Que, de leur côté, nos chers ennemis s'examinent, dans quelque position sociale qu'ils se trouvent, ils pourront bien se dire, ils pourront bien passer pour être heureux; mais l'être, mais s'imaginer même l'être véritablement, jamais!

Et d'ailleurs, ces avantages du monde, qui sont l'objet chéri de nos vœux et de nos efforts, les biens, les honneurs, la gloire, et même le génie et les plaisirs des arts et de l'industrie¹, la tiare, le trône lui-même, l'Église catholique ne les interdit pas: elle nous les permet; je dirai plus, elle nous en fait quelquefois un devoir; elle nous les annonce même comme

¹ L'Espagne n'a pas, il est vrai, ce dernier génie; mais c'est parce qu'il est le dernier. L'homme qui connaît sa céleste origine, ses grands devoirs et sa grande destinée, est naturellement porté à dédaigner la sorte d'intelligence qui n'aboutit qu'à des plaisirs essentiellement bornés, puisqu'ils sont sensuels, et dont il est si difficile de ne pas abuser. L'Espagnol semble ne demander à Dieu que son *Pain quotidien*; il s'endort, comme les *Oiseaux du ciel*, sur la foi de la Providence; il est paresseux, mais il est paresseux (jusque dans la guerre) parce qu'il a de la dignité: il a le défaut d'une vertu.

le surcroît du royaume de Dieu ; et le dernier des fidèles peut devenir candidat au Saint-Siège ; un usurpateur même, peut le devenir à la royauté : sous la seule condition de les recevoir de la sagesse de ceux qui les départissent, comme le prix et la conséquence de notre propre charité à leur égard ; de les faire servir à une charité plus grande ; et, comme nous les tenons de Dieu seul, de ne les rapporter qu'à lui. L'Église enfin, lorsque nous sommes riches ou puissans aux yeux des autres, ne nous demande qu'une chose, c'est d'être *pauvres en esprit* et petits à nos propres yeux.

Mais, nous dira-t-on, car il ne reste plus que cela à dire, cette autorité unique, ce sacerdoce omnipotent que vous nous présentez comme le législateur des devoirs, ceux qui se déclarent ses sujets, ceux-là même qui l'exercent, les catholiques enfin, les ont souvent violés et les violent tous les jours, tandis que leurs adversaires très souvent les accomplissent — Sans doute, et voici pourquoi : c'est que les meilleurs d'entre les hommes sont encore mauvais, et que les plus mauvais sont encore bons. Seulement, l'inconséquence des bons n'est pas nécessaire, et celle des autres l'est ; car il ne nous est pas donné d'être méchans tout entiers sans mourir. Il y a beaucoup de catholiques qui sont protestans et peut-être pires. Il ne saurait y avoir un seul dissident, et même un athée, qui ne fût jusqu'à un certain point catholique ; et c'est ce qui rend son retour à l'unité si facile et si commun.

Lorsque le catholique professe une erreur ou commet une faute, il oublie l'autorité qui lui interdit la faute, ou lui enseigne la vérité ; et lorsque le dissident ou le philosophe dit la vérité ou pratique la vertu, il oublie son indépendance qui le livre à l'erreur, et lui permet la mauvaise action. Ils sont inconséquens tous deux.

Mais le mal chez les uns ne doit pas plus être imputé à l'autorité catholique et à sa doctrine, que le bien chez les autres ne doit être attribué à l'indépendance. La vérité et la vertu,

quelque part qu'elles se trouvent, sont à l'autorité unique; l'erreur et le crime n'appartiennent qu'à sa rivale. En d'autres termes, l'autorité est vertueuse, l'homme seul est criminel; et vouloir une autorité humaine sans crime individuel possible et quelquefois arrivé, c'est ne vouloir d'autorité point.

L'autorité catholique, comme le pouvoir monarchique, comme la puissance paternelle, comme le pouvoir municipal, et même fédératif, est, de sa nature, bien plus préventive que réparative. Ce n'est pas assez de voir les erreurs et les crimes qu'elle ne prévient pas, il faut mettre en ligne de compte ceux qu'elle sait prévenir. Les uns se comptent, les autres sont innombrables; seulement, à la différence des premiers, comme ils n'existent point, il n'est pas étonnant qu'ils nous échappent¹.

En résumé :

Dieu est essentiellement bon envers les hommes.

Il a voulu leur donner un moyen, toujours visible, toujours subsistant, de connaître leurs devoirs.

Ce moyen ne saurait être que le pouvoir catholique ou le prêtre, avec ses attributs et ses devoirs essentiels, parce qu'il n'y a que lui, en ce moment, comme et mieux que toujours,

¹ Il est une dernière sorte de preuves de l'existence de Dieu, de l'importance des devoirs et de l'immortalité de l'âme, dont le Prêtre catholique est la seule sanction possible, c'est la preuve par l'autorité des Grands hommes de toutes les époques et de tous les pays. On peut faire mieux, et on fera mieux; car on peut donner cette preuve par le genre humain.

Et l'ouvrage, fini depuis longtemps, et qui sera publié aussitôt que les travaux actuels de l'auteur le lui permettront, est intitulé :

Le Prêtre devant tous les Siècles.

En attendant, nous avons fait observer dans le *Tableau de la génération de la France*, à propos de la foi que chaque individu a à ses seules connaissances, que la théologie elle-même, et tout entière, est sous-entendue dans la tête du plus petit des artisans. Il doit naturellement penser que le Prêtre comme Vincent de Paul, et, à plus forte raison, le Théologien comme Thomas d'Aquin, l'Orateur comme Bourdaloue, et

dans l'univers, dont l'existence, l'unité, la hiérarchie, la demeure, l'action, l'influence, soient visibles, éclatantes, irrésistibles.

Cette autorité, parce qu'elle est unique, et perpétuellement nécessaire au salut, et même à la vie de l'homme, est essentiellement infaillible, lorsqu'elle lui enseigne ses droits et ses devoirs, ainsi que leur fondement.

La légitimité de son existence et de ses attributs, qui se prouve par leur nécessité et par leur éclat, se démontre encore par les bienfaits, aussi grands qu'irrécusables, de son action sur l'homme et sur la société.

Une seule autorité, infaillible, et spirituellement exclusive, parce qu'il n'y a qu'une seule foi.

Une seule foi, parce qu'il n'y a qu'une seule loi.

Une seule loi, parce qu'il n'y a qu'un seul bien.

Un seul bien, parce qu'il n'y a qu'une seule vérité, un même esprit, un même homme, une même société, un pape unique pour tous, un prêtre unique pour un homme, un même prêtre au fond pour tous, dans tout l'univers.

Une seule vérité, un même esprit, un même homme, une même société, un pape et un prêtre exclusifs, parce qu'il n'y a qu'un seul Dieu¹.

Il y a, nous ne craignons pas de le dire, dans cette suite non interrompue de propositions, pour le lecteur qui saura n'en rien laisser échapper, une démonstration de l'autorité unique (qu'il ne serait pas même possible de tenter en faveur du système de l'autorité universelle ou de l'autorité individuelle

le savant comme Leibnitz, ne croit, ne s'attache, ne se dévoue à la science qui lui est propre, comme lui à la sienne, que parce qu'il se l'est rendue familière.

¹ Voyez les versets 4, 5, 6, 7 du chapitre 4 de saint Paul aux *Éphésiens*, où se trouve le principe de cette argumentation.

que nous combattons), exclusive de toute autre objection que celle de l'athéisme; et c'est ainsi qu'il est arrivé, le moment où il ne saurait plus y avoir d'option, pour un homme, qu'entre la doctrine de l'infaillibilité d'une autorité unique et l'athéisme, c'est-à-dire entre la sagesse et l'aliénation.

S'il arrivait que cette discussion ne parût pas péremptoire aux personnes et surtout aux jeunes savans, aux hommes supérieurs à qui nous nous sommes permis de la soumettre; s'il arrivait surtout, ce qu'à Dieu ne plaise, qu'elle les laissât dans l'indifférence à l'égard de l'Église, qui plus que jamais désirerait, au prix de son sang, les ramener sous sa protection maternelle, nous serions portés à croire et même à craindre que notre faiblesse et peut-être notre orgueil en soient la cause. Nous pensons, aujourd'hui plus que jamais, que l'infaillible moyen de rendre les autres éclairés et vertueux, c'est de l'être soi-même; que c'est toujours la faute de celui qui a exprimé la vérité lorsqu'elle a des contradicteurs, et que c'est aussi toujours la faute de l'homme lorsqu'il a des ennemis.

Mais en vain nos adversaires chercheraient dans notre insuffisance ou dans leur bonne foi une excuse à leur incrédulité. Qu'ils ne s'y méprennent pas! notre respective insuffisance ne serait imputable qu'à nous, et ne justifierait pas nos lecteurs. Notre argumentation sera, à cet égard comme à tous les autres, la même. Si Dieu existe, il est juste; s'il est juste, il est bon; s'il est bon, loin de laisser des erreurs invincibles, il rend facile leur reconnaissance. En admettant même des erreurs actuellement invincibles, il faudrait dire que c'est par des fautes premières, c'est-à-dire par notre volonté, qu'elles le seraient devenues, et en droit, et même en opinion, nous en serions responsables toujours.

Le législateur, le juge, la victime même, n'a jamais accepté l'excuse de l'ignorance de l'homme ivre qui a commis le crime et fait le dommage; et nous disons proverbialement : *Non*

culpa vini, sed culpa bibentis. Le vice habituel (et il est communément habituel) est commis dans une ivresse aussi, celle des passions, dont nous buvons le vin préalablement, avec plus ou moins de mauvaise foi et de mauvaise volonté; et c'est sans doute pourquoi l'Esprit-Saint, qui se connaît en rapprochemens ou en identités, dit que l'homme en état d'infidélité, finit par avaler le crime comme l'eau.

Le retour à l'unité catholique, c'est-à-dire au Prêtre, est le seul devoir qui nous importe sur la terre, le moyen de notre vie et de notre salut; enfin, la seule chose nécessaire :

Car, C'EST LE MOYEN DE TOUTES LES AUTRES.

A quelle heure l'exécuter? à la seule qui nous appartienne, et où nous avons encore l'enfer clos sous nos pieds et le ciel ouvert sur notre tête; à l'heure enfin qui sonne¹, dans la crainte que la suivante, à laquelle nous ajournerions ce grand devoir, ne soit celle à laquelle, placés devant Dieu, nous ayons à lui rendre compte de ne l'avoir pas rempli.

L'Habile homme, même à vingt ans (que serait-ce du Vieil-

¹ Il est, à cet égard, un fait concluant, une mécanique éloquente, un calendrier terrible, c'est la pendule ou la montre à *secondes*, dont la rapidité^{*} sensible a fait tourner la tête aux hommes les plus indépendans, et récemment encore a fait trembler, un *esprit fort* sans doute, au point de la briser sur le parquet.... : comme pour se venger du temps, dont la faux imbrisable!... bien autrement rapide que celle de la montre, a continué de frapper, de ses coups redoublés, sur la tête de son vainqueur puéril.

Dans une société bien gouvernée, on devrait voir la pendule au *mouvement perpétuel* placée dans tous les Tribunaux, dans tous les Conseils, et même dans les lieux publics, à côté de la lampe inextinguible, dans le chœur de toutes les églises, comme on la remarque dans le lieu principal de plusieurs communautés religieuses.

* Les Planètes, le Soleil lui-même, la nature tout entière, sont un roulement infini de vitesses plus infinies encore. Et, sans aller si haut ou si loin, le corps humain est le foyer d'une *circulation sanglante*, seule susceptible de faire trembler l'homme à la vue de l'immense rapidité de sa courte vie, et surtout à la pensée de l'immense rapidité des conséquences du bien et du mal qu'il a faits !

lard à la tombe, ou du militaire au champ d'honneur, et du duelliste sur celui de la honte?), ne connaît pas de lendemain; il croit moins à la vie qu'il éprouve qu'à celle qu'il désire, alors même qu'il la redoute; et il se fait, s'il le faut, grand poète pour le proclamer :

**Là, de l'Eternité commencera l'empire ;
Et, dans cet océan où tout va se détruire,
Le temps s'engloutira comme un faible roseau ;
Mais mon ame immortelle, aux siècles échappée,
Ne sera point frappée,
Et des mondes brisés foulera le tombeau.**

TROISIÈME PARTIE.

LA

GRANDEUR HISTORIQUE DU PRÊTRE

EN PARTICULIER.

§ I^{er}.

Aperçu de la grandeur et de la sorte de divinité des Apôtres.

Douze prêtres si divins et dont les *Actes* sont si prodigieux, si décisifs, si impossibles à rendre, que nous ferions volontiers comme Léonard de Vinci, qui, se trouvant hors d'état de peindre la tête du Sauveur dans sa *Cène*, ne fit qu'ébaucher.

Les apôtres sont autant de Christs, dit saint Augustin. Dieu leur donna, en un sens, plus de puissance qu'à son fils ; et c'est de leur histoire surtout, que J.-J. Rousseau disait : « Que l'inventeur en serait plus grand que le héros. »

Ils étaient presque tous du même pays (Bethsaïde en Galilée), et de la même famille, comme afin de nous apprendre qu'une famille est solidaire, et qu'il suffit d'un de ses membres pour la sanctifier toute. Saint Pierre et saint André, saint Jean et saint Jacques-le-Majeur, saint Jacques-le-Mineur et saint Jude étaient frères ; saint Jude et saint Jacques, neveux de la sainte Vierge.

Saint Pierre, le premier prêtre et le prince des apôtres, était pêcheur ; il se trouvait avec André au bord de la mer,

fatigué d'avoir vainement péché toute la nuit. Le Sauveur qui les rencontra, ou plutôt qui allait à eux, leur commanda de jeter en mer leurs filets, et ils furent pleins d'un seul coup. Dès lors, les pêcheurs quittèrent tout pour se vouer, à la vie et à la mort, à Jésus-Christ. Simon, qui lui était plus attaché que les autres, et qui en était le plus aimé, après saint Jean, fut aussi, par lui, constitué leur maître, et par lui, appelé *Pierre*, nom à la fois impressif et mystérieux.

Voyez la suite admirable de ses privilèges. Sa mère était malade à Capharnaüm, le Sauveur vint la guérir. Il le fit assister à son premier miracle aux noces de Cana, se montra à lui sur le Thabor, lui lava le premier les pieds à la Cène, et il l'encourageait au Jardin des Olives. De son côté, le prince des apôtres ne songea d'abord qu'à venger son maître, lorsqu'il fut arrêté par une troupe de soldats sur le Calvaire. Son chancellement sur les flots de la mer et son triple reniement, ne furent pour lui qu'un dernier moyen de repentir profond, de larmes amères, de courage, de magnanimité, et de sainteté, plus grands. Il assista à l'ascension du Sauveur, et puis il attendit et reçut, avec ses compagnons, l'*Esprit* et le *Verbe*, par lesquels ils devaient recréer le monde.

Le jour même des *langues de feu*, il prêcha avec tant d'autorité la résurrection, que ses trois mille auditeurs demandèrent le baptême. La force d'en haut semblait lui venir à mesure de ses victoires. Son attouchement, sa parole, son ombre seule rendait la santé aux malades et la vie aux morts. Tant de prodiges, réunis à tant d'humilité, excitèrent la fureur des Juifs. Ils firent battre de verges et mirent en prison les apôtres. Un ange, ou si l'on veut un homme, leur en ouvre la porte ; et les voilà, de nouveau, prêchant dans le temple. Les Juifs, en dépit, voulaient les faire mourir, sans Gamaliel, l'un d'eux, qui prit leur défense. De Jérusalem, Pierre va dans les villes du voisinage : à Lydde, à Joppé, où il guérit Énée et ressuscite Tabithe. La première église chrétienne s'élève par lui à Antio-

che. Il parcourt l'Asie-Mineure, et vient enfin au lieu de sa destination, à Rome, l'an 42 de l'ère chrétienne. C'est la date des vingt-cinq années de son pontificat. On conçoit, dans l'économie de la Providence, que la ville où s'étaient réfugiées toutes les erreurs et toutes les corruptions de la terre, devient la *Ville*, où devaient éternellement se réunir, s'enseigner, se manifester toutes les vérités et toutes les vertus.

Le siège de la chrétienté, jusque-là comme à Antioche, fut dès-lors visiblement à Rome. Saint Pierre, toutefois, n'abandonnait point sa chère Jérusalem : il y vint célébrer la Pâque, l'an 44, et y fut arrêté par Hérode Agrippa, qui venait de faire mourir saint Jacques-le-Majeur. Sorti de prison encore une fois par le ministère d'un ange, il revient à Rome, où il écrit sa première *Épître*. Chassé de là par Claude, il retourne faire l'ouverture du premier concile à Jérusalem. Mais c'était à Rome qu'il devait mourir, afin de sceller de son sang la religion qu'il avait promulguée. Là, il écrivit sa seconde *Épître*, et fut condamné à mourir en croix. Saint Paul fut condamné et exécuté avec lui, comme s'il eût fallu que la première autorité personnelle et la première autorité savante du monde, l'apôtre des Juifs et celui des Gentils, mourussent, ainsi qu'ils avaient vécu, ensemble ! C'était l'an 66 de Jésus-Christ, et le XIII^e du règne de Néron. Saint Pierre demanda une grâce que celui-ci, tout Néron qu'il était, lui accorda, inspiré, à son insu, par le Dieu des bourreaux et des martyrs : la grâce d'être crucifié la tête en bas « de peur, dit un saint Père, qu'on ne crût qu'il affectait la gloire de Jésus-Christ, s'il eût été crucifié comme lui. »

L'écriture et même la tradition, peut-être afin de distinguer encore le principal des apôtres, ne rapportent presque rien de chacun des autres ; mais ce rien est encore précieux, et nous allons le rapporter. Saint André, frère de saint Pierre, a le mérite de s'être attaché à saint Jean-Baptiste, et d'avoir connu, servi et aimé Jésus-Christ, avant son frère qu'il alla

chercher pour le lui amener : cela pourrait suffire à sa gloire. Sa vie et sa mort sont d'ailleurs ignorées. Seulement, les premiers pères et la tradition donnent lieu de croire que la Colchide et la Grèce furent les lieux plus particuliers de son apostolat, et qu'il fut condamné à mort et crucifié à Patras en Achaïe.—Saint Jacques et saint Jean, son frère, pécheurs aussi, furent de même appelés par Jésus-Christ, lorsqu'ils étaient à raccomoder leurs filets, à Bethzaïde, leur patrie. « Venez, leur dit-il, je vous ferai pécheurs d'hommes. » On trouve toujours un fonds de vérité dans les allégories du Sauveur : rien ne ressemble plus aux abîmes du monde, que les passions de la mer. Les deux apôtres, que Jésus-Christ appelait *enfants du tonnerre* (à des hommes nouveaux, il faut de nouveaux noms), peut-être parce qu'ils voulaient un jour, indiscretement faire tomber la foudre sur les Samaritains qui refusaient de recevoir Jésus-Christ. Ces deux apôtres étaient avec Pierre à la transfiguration du Thabor et à la descente du Saint-Esprit. La tradition rapporte que saint Jacques est celui des apôtres qui sortit le premier de la Judée, pour aller annoncer la parole de Dieu, et le premier qui souffrit le martyre à Jérusalem, sous Hérode, l'an 44 de Jésus-Christ. L'Espagne se fait gloire de l'avoir eu pour apôtre particulier, et lui a élevé une des plus belles églises de Jérusalem, à trois cents pas de la porte de Sion.

Saint Jacques-le-Mineur était surnommé le *Juste*, à cause de ses vertus extraordinaires. Jésus-Christ lui apparut en particulier, et ses compagnons le choisirent, après l'ascension, pour gouverner l'église de Jérusalem, et pour être le premier des Evêques du christianisme. Au concile de cette ville, il parla le premier, après saint Pierre. Saint Paul, qui s'y connaissait, l'appelle une des colonnes de l'Église. Condamné par le grand prêtre Ananus, il fut livré au peuple, qui le précipita sur les degrés du temple, où un foulon acheva de le tuer d'un coup de levier, l'an 62 de Jésus-Christ. Une Épitre, qu'il a laissée à

l'Église, la première entre les *canoniques*, montre la supériorité des œuvres sur la foi. C'est le christianisme tout entier. — Tout ce qu'on sait de saint Jude, frère de saint Jacques-le-Mineur et cousin de Jésus-Christ, selon la chair, c'est qu'il alla prêcher le Sauveur en Mésopotamie, en Arabie, en Syrie, en Idumée, en Lybie. On pense communément qu'il reçut la couronne du martyr à Béryte, l'an 80 de l'Ère nouvelle. La *Lettre* qu'il a laissée, et qui s'adresse aux Juifs convertis, après la prise de Jérusalem, insiste, comme celle de son frère, sur la nécessité des bonnes œuvres. « Elle est, selon Origène, pleine de la force et de la grâce du ciel. » — Saint Philippe fut appelé par Jésus-Christ, le lendemain de la vocation de saint Pierre. Il alla dire à Nathanaël (saint Barthélemi peut-être), qu'il avait trouvé le Messie, et il était au miracle de Cana. On croit qu'il mourut vers l'an 80, à Hiéraple, en Phrygie, où il était allé porter la *bonne nouvelle*. — Saint Thomas, célèbre par sa crédule incrédule, paraît aussi n'avoir été appelé à suivre le Sauveur qu'après les autres; mais, en revanche, il semble avoir voulu porter plus loin la gloire de son maître. Il prêcha sa vie, sa mort et sa résurrection, chez les Parthes, chez les Perses, chez les Mèdes, et jusque dans les Indes, où il souffrit le martyr à Calamine, et où le retrouva saint François-Xavier, quinze siècles après. — Un des apôtres qui paraît l'avoir suivi, ou accompagné, aux extrémités de l'univers, est saint Barthélemi. Il revint de là en Phrygie, où il rencontra saint Philippe, et enfin en Lycaonie. On croit qu'il fut crucifié à Albonapolis. Ses reliques ont été successivement transférées à Duras, en Mésopotamie, en Sicile, et enfin à Rome. Saint Édouard, le plus illustre des rois d'Angleterre, était parvenu à en avoir un bras dont il fit présent à l'église de Cantorbéry. — Saint Matthieu, de receveur d'impôts devint disciple de Jésus-Christ, au premier appel de celui-ci. Il est aussi, par surcroît, le premier et le plus détaillé de ses évangélistes. Il conduisit le Sauveur dans sa maison et lui fit un régal. Et celui qui

prit soin d'écrire, dès l'an 56, l'histoire de Jésus-Christ et des autres apôtres avec tant de détail et d'exactitude, a été l'un des plus oubliés lui-même. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il ne vivait que d'herbes et de racines, et qu'il alla porter la parole de Dieu en Perse et chez les Parthes, où il trouva le martyr, comme tous ses compagnons. — Les moins connus des apôtres, sont Simon et Mathias. Le premier, appelé le *cananéen* ou le *zélé*; l'autre désigné, avec Joseph surnommé le *juste*, après la mort de Judas, pour le remplacer, et que le sort, c'est-à-dire l'Esprit saint, préféra à Joseph.

Reste un dernier apôtre : le plus grand après saint Pierre, plus fidèle que lui, et plus aimé surtout du Sauveur. Il fut aussi, de tous les apôtres, le plus jeune, et celui qui parvint à l'âge le plus avancé. Il mourut le dernier, long-temps après les autres. Nous voulons parler de saint Jean. Frère cadet de saint Jacques-le-Majeur, il péchait avec lui, lorsque Jésus-Christ, passant, l'appela. Sa vertu particulière était celle que le Sauveur semblait préférer, la pureté virginale. C'est pour elle, sans doute, que Jésus-Christ le nommait, qu'il se nommait lui-même le *disciple bien-aimé*, et que son maître le rendit témoin de la plupart de ses miracles. A la Cène, il le laissa reposer sur son sein; sur la croix même, il le traita comme un autre lui-même, et lui recommanda sa mère qu'il allait quitter. Saint Jean rendait à Jésus amour pour amour. Seul entré les disciples, il l'accompagna jusqu'au pied de la croix. Après la résurrection, le premier il le reconnut, et mangea avec lui le premier. Il assista aussi au premier concile de Jérusalem, et fut, selon saint Paul, une des colonnes de l'Église. L'Asie fut bientôt le théâtre de son apostolat. C'est à Éphèse qu'il établit sa résidence. De là, il gouvernait la plupart des églises naissantes. Vers l'an 95, durant la persécution de Domitien, il fut conduit à Rome, et sortit sauf de l'huile bouillante, pour être relégué dans l'île de Pathmos, où il écrivit, sous le nom d'*Apocalypse*, cette véritable *Histoire universelle*, dont toutes les au-

tres ne sont que des ébauches, et qui, d'ailleurs, est l'inaccessible et fondamental supplément à toutes : cette histoire des temps futurs, qui, dans tous les siècles, a fait tressaillir les âmes des Saints et les intelligences des Grands hommes ; qui tourmentait à la fois Newton et Luther, saint Augustin et Bossuet. Cependant la persécution cessait, et Nerva succédait à Domitien. Saint Jean revint à Éphèse, à la faveur de la tranquillité. C'est là qu'il acheva, plein de gloire et de sainteté, une longue vie, et que, seul de tous les apôtres, il mourut à l'âge de 94 ans, sous le règne de Trajan, la 100^e année de Jésus-Christ, laissant à l'Église un Évangile qui brille au milieu des autres évangiles, développe la *divinité* de Jésus-Christ, comme les autres avaient développé sa *royauté*, son *sacerdoce* ou son *humanité* ¹, et que les pères appellent à l'unanimité l'*Évangile spirituel*.

Saint Marc et saint Luc, parmi les évangélistes, ne figurent point dans les apôtres ; mais ils furent leurs disciples, ou même leurs collaborateurs. Saint Marc paraît ne s'être converti qu'après la résurrection. Il fut disciple de saint Pierre, et peut-être celui qu'il appelle son *fils spirituel*. Ils étaient ensemble dans le second voyage de Jérusalem à Rome. Lorsque les Juifs furent chassés de cette ville par Claude, il vint en Égypte, où il fonda l'église d'Alexandrie, qui fut depuis si florissante, et mourut l'an 68, victime des mauvais traitements que lui firent souffrir les idolâtres de cette ville, un jour qu'ils célébraient leur dieu Sérapis. — Saint Luc était d'Antioche et médecin. Il fut, dès l'an 5, compagnon de saint Paul, comme saint Marc l'était de saint Pierre. On croit qu'il prêcha l'évangile en Macédoine, en Dalmatie, en Italie et jusque dans les

¹ Une chose remarquable en effet, c'est que saint Matthieu parle principalement du *Roi* ; saint Luc, du *Pontife* ; et saint Marc, de l'*Homme-Dieu*. Restait à montrer le *Dieu-Homme* ; c'est ce que saint Jean avait à faire, et ce qu'il a fait.

Gaules. Savant dans les lettres, ses écrits ont une grâce et une onction que la littérature profane n'a jamais plus méconnues qu'égalées. Il écrivit son évangile à Rome, sur les mémoires des apôtres; et puis, les *Actes* de ceux-ci, c'est à dire leur histoire pendant trente années environ. On croit que l'évangile de saint Luc est celui que saint Paul appelle *sien* dans l'*Épître aux Romains*. Au rapport de saint Jérôme, saint Luc garda le célibat, vécut jusqu'à l'âge de 85 ans, et mourut paisiblement en Achaïe.

Un homme existe, empreint d'un caractère particulier : il n'est pas apôtre, proprement dit ; il n'est pas non plus évangéliste, et pourtant, il est plus grand, d'une façon, que tous les apôtres, et que tous les évangélistes. Nous voulons parler de saint Paul. Il est né à Tarse en Cilicie, et comme tel citoyen romain. Son père était pharisien, c'est-à-dire de la caste des Juifs, qui, ayant condamné Jésus-Christ, haïssaient le plus et persécutaient le mieux les prédicateurs de Jésus-Christ. Saint Paul fut envoyé, par son père, apprendre cette haine à l'école de Gamaliel à Jérusalem : il y était devenu maître en peu de temps. Lorsqu'on lapidait saint Étienne, on le choisit pour garder les vêtemens de ses bourreaux. Ne respirant lui-même que le carnage des chrétiens, il obtint des lettres du grand prêtre, pour aller, en personne, comme Proconsul, les prendre et les amener chargés de chaînes à Jérusalem. Tout le monde sait ce qui lui advint dans le chemin. — *Paul, pourquoi me persécutez-vous?* — *Qui êtes-vous, seigneur (naïveté catholique!)* — *Je suis Jésus que vous persécutez.* — *Seigneur,* lui répond le saint, (car sa sainteté date de là), *que voulez-vous que je fasse?* — Saint Paul en est alors où en furent, tout de suite, les autres apôtres : — *Allez à Damas.* — Et saint Paul d'aller à Damas. Là, il fut baptisé par Ananie; et le voilà, plein de l'Esprit-Saint, retournant contre les Juifs l'épée qu'il avait ceinte en leur faveur, prêchant l'évangile qu'il n'avait point appris, en Arabie, à Jérusalem, à Césarée, à Tarse, où il

avait reçu, avec le jour, le sentiment de la haine des chrétiens. C'est là que se joint à lui saint Barnabé, le compagnon de ses travaux. Ils vont ensemble, l'an 38, à Antioche, où ils font un si grand nombre de prosélytes, qu'ils reçoivent, pour la première fois le nom de *Chrétiens*.

Chargé par les apôtres d'Antioche de porter des aumônes aux frères de Jérusalem (car, alors, l'aumône ne se demandait pas), il repart et convertit à Paphos le Proconsul Serge *Paulus*, son homonyme. A Icône, les uns le suivent, les autres veulent le lapider. La guérison d'Énée à Lystres les fait adorer, (car il était toujours avec Barnabé) comme des dieux. Des Juifs arrivant alors d'Icône, soulevèrent contre eux la populace, qui les laissa pour morts hors de la ville. Les apôtres, secouant de-là la poussière de leurs souliers, repassent successivement à Icône, à Antioche de Pisidie, à Pamphylie, à Perge, à Athalie. Ils s'embarquent pour Antioche de Syrie, où les fidèles les députèrent à Jérusalem, afin de consulter les apôtres sur la question de l'alliance de l'ancienne loi avec la nouvelle. C'est sur ce point que prononça le premier concile, où saint Pierre parla le premier. Paul, de retour de sa mission, parcourut avec Syllas, son second disciple, la Syrie, la Cilicie, la Lycaonie, la Phrygie, la Galatie, la Macédoine, etc. Athènes, qui depuis des siècles, n'avait ouï que l'éloquence des paroles ou celle du crime, entendit, pour la première fois, celle de la vertu et de la vérité. Denys, l'Aréopagiste, fut la plus célèbre d'es conquêtes d'un homme simple, et n'ayant pas où reposer sa tête. De retour à Jérusalem, Paul est arrêté par le tribun Lysias, et mené à Félix, gouverneur romain de la Judée, qui, n'osant le juger, le retint deux ans en prison à Césarée. Festus, successeur de Félix, Agrippa lui-même et son épouse, devant lesquels il comparut, n'osant pas davantage condamner le grand homme, *inconnu* comme le *Dieu* d'Athènes, furent tentés même de l'implorer au lieu de l'absoudre, et le renvoyèrent au jugement de Jérusalem. Paul, qui devinait la sentence des

Juifs, en appela à César. Il est conduit à Rome. Toutes ses courses étaient des triomphes. L'île de Malte, où il séjourna pendant sa traversée, le reçut comme un ange descendu du ciel. A Rome, enfin, il parut si peu criminel, qu'il eut, pendant deux ans, la liberté de prêcher la parole de Dieu, escorté seulement d'un garde, qui n'était qu'un chrétien de plus.

C'est sans doute alors qu'il fut entendu par quelques Romains célèbres, et par Sénèque notamment, qui reproduisirent dans leurs ouvrages plus d'un trait qu'ils ne pouvaient tenir d'eux-mêmes. La parole convertissante de l'apôtre des gentils pénétra jusque dans la cour impériale : il fit chrétien l'échanson de Néron et une des dames de son palais. L'accusation judaïque, comme bien on pense, en resta là. L'illustre accusé parcourut l'Italie, d'où il écrivit son *Épître aux Hébreux*. Revenu en Asie, il place Timothée sur le siège d'Éphèse, et Tite sur celui de Crète. Et puis, passant par Nicopole, la Troade, Éphèse, Milet, il revint encore dans la ville de Rome, où tout le monde commençait à se sentir ramené, et où, cette fois, au lieu de la tolérance, il trouva la prison, et puis le martyre, comme nous savons. Son corps fut enterré sur le chemin d'Ostie, dans le lieu où fut bâtie depuis, en son honneur, la superbe basilique qu'on y voit encore. Mais le sang des apôtres ne coulait jamais, comme celui de Jésus-Christ, que pour être fécond. C'est le martyre de saint Paul qui donna force de loi à sa parole, d'un genre jusque-là inouï. Les *Épîtres*, qu'il écrivit alternativement, de Corinthe, d'Éphèse, et de sa prison de Rome, épuisèrent tellement les démonstrations du christianisme et des devoirs, à l'usage des grands hommes, que les Pères de l'Église et les plus grands Apologistes du christianisme n'ont fait, depuis mille neuf cents années, que les étudier, les admirer, les redire, heureux de pouvoir les entendre ! Des saints illustres se sont, dans tous les siècles, trouvés saisis et bientôt chrétiens, dans leur lecture éblouissante. Saint Paul a suscité plusieurs autres saints dignes de lui. Le simple

récit de sa *Conversion* et de son *Apostolat*, tel qu'il le fait dans les *Actes*, a ramené au christianisme le célèbre philosophe anglais Littléton. Les philosophes français eux-mêmes, les plus hostiles à l'égard des autres livres saints, comme Fréret, n'ont pas osé toucher aux *Épîtres de saint Paul*. Sylvain Maréchal, l'écrivain le plus hardi de nos jours, n'a pas craint de dire, dans son informe examen de la *Bible*, que : « la religion chrétienne doit plus à saint Paul qu'à son fondateur. » Saint Chrysostôme, lui, le considère comme le *premier de tous les saints*; et saint Augustin, comme « celui qui a écrit avec le plus d'étendue, le plus de profondeur, le plus de lumières... Sa langue ne peut suffire à son cœur. » Il est aux Apôtres, en général, ce que saint Jean est aux Évangélistes : *le plus spirituel*, et par conséquent, le plus démonstratif, selon Dieu et selon les hommes.

Nous ne choisirons qu'un exemple entre mille de l'un et de l'autre ; dans la seule *Épître aux anciens Romains*, qui s'est trouvée tout de suite et à tout jamais l'*Épître aux derniers Romains*. Alors, comme aujourd'hui, quelques *esprits forts* demandaient : *Pourquoi Dieu se plaint-il de celui qui pèche?* « O homme, répondit l'apôtre, *qui êtes-vous pour contester avec un Dieu?* Un vase d'argile dit-il à celui qui l'a fait : *Pourquoi m'avez-vous fait ainsi?* » — Alors, comme aujourd'hui, les hommes, impatients et secrètement ambitieux, se plaignaient de la tyrannie : saint Paul leur donne, et cela en un mot, terrible et consolant à la fois, la recette du bonheur politique : « *Voulez-vous, leur dit-il, n'avoir rien à craindre des puissances? faites bien! Vis non timere potestatem? bonum fac.* »

§ II.

**Aperçu de la grandeur et de la bienfaisance historiques des
Souverains Pontifes.**

Le Pape est, dans l'ordre des intelligences, ce qu'est la clef dans l'ordre des pierres de la voûte, la seule raison de l'union, et par conséquent de la force, de la vérité, de la vie.

Nous avons, nous osons le dire, rendu sensibles, en les simplifiant, la nécessité, et même l'*inévitabilité*, de l'unité du pouvoir dans la société ecclésiastique, comme dans toute autre société : c'est-à-dire que nous avons démontré la souveraineté pontificale, et que nous l'avons considérée comme unique principe de vérité, de science, de vertu, d'ordre, de salut, de gloire même politique.

Et, de son côté, l'histoire universelle la moins religieuse, la plus politique, la plus protestante, fait foi de cette immense justice, de cette vérité fondamentale.

Sans le Pape, on ne conçoit pas le Prêtre, (on ne conçoit pas même le roi, mais le tyran seulement), et sans le Prêtre, on ne conçoit ni la science, ni la morale, ni la vertu, on ne conçoit pas la société, on ne conçoit pas même l'humanité :

Mais seulement l'état sauvage et l'anthropophagie.

Aussi voit-on que les plus célèbres protestans de l'Allemagne et de l'Angleterre, et les plus fameux philosophes français ont approuvé et défendu même les privilèges politiques des papes, presque aussi énergiquement que les catholiques Belarmin ou le comte de Maistre. Voici quelques pages des magnifiques sentimens de Leibnitz sur ce point :

La primauté du Pape.

« Puisque Dieu est le Dieu de l'ordre, et que le corps de l'Eglise une, catholique et apostolique, sous un gouvernement qui soit un avec une hiérarchie qui comprenne tous les membres, est de droit divin; il s'ensuit qu'il y a aussi de droit divin dans le même corps un souverain magistrat spirituel; se contenant dans de justes bornes, pourvu d'une puissance directorale et de la faculté de faire tout ce qui est nécessaire pour remplir sa charge par rapport au salut de l'Eglise, quoique ce ne soit que par des considérations humaines que le siège et le lieu de cette puissance ont été établis à Rome, métropole du monde chrétien... Effectivement il est de plein droit qu'il y ait dans toute république, et *par conséquent dans l'Eglise chrétienne*, un souverain magistrat, soit que toute son autorité réside dans une seule personne, soit qu'elle soit partagée entre plusieurs. Et, dans ce dernier cas même, il est naturel qu'un des membres du collège ait le droit de directeur, ou, ce qui revient au même, de souverain magistrat, quoique avec une autorité limitée. »

Constitution de la République chrétienne.

« Je pense que la dignité d'empereur est un peu plus élevée qu'on ne pense communément; que l'empereur est l'avoué ou plutôt le chef, ou, si l'on aime mieux, le bras séculier de l'Eglise universelle; que toute la chrétienté forme une espèce de république, dans laquelle l'empereur a quelque autorité, d'où vient le nom de Saint-Empire, qui doit en quelque sorte s'étendre aussi loin que l'Eglise catholique; que l'empereur est le commandant (*imperator*), c'est-à-dire, le chef né des chrétiens contre les infidèles; que c'est à lui qu'il appartient principalement d'éteindre les schismes, de procurer la célébration des

conciles, d'y maintenir le bon ordre, enfin d'agir par l'autorité de sa place, pour que l'église et la république chrétienne ne souffrent point de dommage. Il est constant que plusieurs princes sont feudataires ou vassaux de l'empire romain, ou du moins de l'église romaine; qu'une partie des rois et des ducs ont été créés par l'empereur ou par le pape, et que les autres ne sont pas sacrés rois, sans faire en même temps hommage à Jésus-Christ, à l'église duquel ils promettent fidélité, lorsqu'ils reçoivent l'onction par la main de l'évêque. Et c'est ainsi que se vérifie cette formule : *Christus regnat, vincit, imperat*; puisque toutes les histoires témoignent que la plupart des peuples de l'Occident se sont soumis à l'église avec autant d'empressement que de piété.

« Je n'examine point si toutes ces choses sont de droit divin. Ce qu'il y a de constant, c'est qu'elles ont été faites avec un *consentement unanime*, qu'elles ont très bien pu se faire, qu'elles ne sont point opposées au bien commun de la chrétienté; car souvent le salut des âmes et le bien public sont l'objet du même soin. Et je ne sais pas si, avec leur conscience, les sceptres des rois ne sont pas aussi soumis à l'église universelle, non pour diminuer la considération qui leur est due, et lier aux princes des mains qui doivent toujours être libres pour administrer la justice et gouverner heureusement les peuples; mais pour contenir, par une plus grande autorité, ces hommes turbulens, qui, sans égard à ce qui est permis ou ne l'est pas, sont disposés à sacrifier à leur ambition particulière, le sang des innocens, et poussent souvent les princes à des actions criminelles; pour les contenir, dis-je, par cette autorité que je crois résider en quelque sorte dans l'église universelle, ou dans le Saint-Empire, et ses deux chefs, l'empereur et un pape légitime, usant légitimement de sa puissance. Ainsi, à considérer le droit, on ne peut pas refuser à l'empereur quelque autorité dans une grande partie de l'Europe, et une espèce de primauté analogue à la primauté ecclésiastique.

Et de même que dans notre empire il y a des réglemens généraux qui concernent le maintien de la paix publique, la levée des subsides contre les infidèles, l'administration de la justice entre les princes eux-mêmes; nous savons aussi que l'église universelle a souvent jugé les causes des princes, que les princes ont appelés aux conciles; qu'on a prononcé dans les conciles sur leur rang et leur préséance; que les conciles ont, au nom de toute la chrétienté, déclaré la guerre aux ennemis du nom chrétien. Et si le concile était perpétuel, ou s'il existait un sénat général des chrétiens établi par son autorité, ce qui se fait aujourd'hui par des traités, et comme on dit, par des médiations et des garanties, se terminerait alors par l'interposition de l'autorité publique, émanée des chefs de la chrétienté, le pape et l'empereur, par amiable composition, il est vrai, mais avec bien plus de solidité que n'en ont aujourd'hui tous les traités et toutes les garanties. »

Autorité du Pape dans la République chrétienne.

« Nos ancêtres regardaient l'église universelle comme formant une espèce de république gouvernée par le pape, vicaire de Dieu dans le spirituel, et l'empereur, vicaire de Dieu dans le temporel. L'empereur est effectivement appelé, dans la bulle d'or, le chef temporel de l'église; et il n'y a rien de plus connu et de plus fréquemment supposé dans les actes publics et les histoires, que sa qualité d'avoué de l'église romaine, c'est-à-dire de l'église universelle. Il n'y a rien non plus dans cette qualité qui puisse révolter les protestans, et leur faire ombrage, parce que l'avoué de l'église ne doit sa protection que pour des choses justes et honnêtes; et s'il s'est par hasard glissé des abus, on peut toujours y remédier. Au contraire, il est de son devoir d'empêcher de toutes ses forces que la véritable église catholique ne souffre quelque dommage. C'est pourquoi ceux qui s'efforcent d'enlever à l'empereur

une si belle prérogative, détruisent ce qu'il y a de principal dans la puissance impériale. Et les savans qui font consister la puissance de l'empereur des Romains dans le droit qu'il a sur la ville de Rome et sur quelques petites souverainetés contiguës, se trompent sans doute. Le droit temporel de l'empereur s'étend au contraire aussi loin que le droit spirituel de l'évêque de Rome, c'est-à-dire, par toute l'église, dans laquelle les anciens même ont reconnu que le pape a quelque primauté, non-seulement de rang, mais en quelque sorte de juridiction. Peu importe ici que le pape ait cette primauté de droit divin ou de droit humain, pourvu qu'il soit constant que pendant plusieurs siècles il a exercé dans l'Occident, avec le consentement et l'applaudissement universels, une puissance assurément très étendue. Il y a même plusieurs hommes célèbres parmi les protestans qui ont cru qu'on pouvait laisser ce droit au pape, et qu'il était utile à l'Église, si on retranchait quelques abus. Il y a plus : Philippe Mélancthon, homme d'une prudence et d'une modération reconnue de tous les partis, lorsqu'il souscrivit aux articles de Smalcade, osa bien y joindre une protestation, dans laquelle il déclarait qu'il était d'avis qu'on pourrait rendre aux évêques leur juridiction spirituelle, s'ils voulaient remédier aux autres maux de l'Église. Tel a été encore le sentiment de George Calixte, cet excellent homme, dont le savoir et le jugement sont au-dessus des éloges. Assurément on ne peut pas nier que l'Église romaine n'ait été long-temps regardée en Occident comme la maîtresse des autres églises; ce qui est d'autant moins étonnant, qu'elle a été réellement leur mère : car on sait que ce sont des hommes apostoliques envoyés de Rome en Irlande, en Angleterre, en Gaule et en Germanie, qui ont porté la foi dans ces régions, et avec elle le respect pour l'église romaine. C'est à cette église que les Lombards et les Saxons, les Français, ou, pour parler avec saint Remi, les Sicambres, se sont soumis; et les évêques et les moines ont reconnu d'autant plus volontiers

la juridiction du pape, qu'il les délivrait de l'oppression des princes et des rois qui retenaient encore quelque chose de leur première férocité, et qu'il les rendait sacrés et inviolables aux barbares. Ainsi les barbares ayant reçu d'eux la foi, qui leur était si avantageuse, il n'est pas surprenant que la puissance de l'Église romaine ait été en même temps reconnue, et l'évêque de Rome regardé comme l'évêque oecuménique. Enfin, il est arrivé par la connexion étroite qu'ont entre elles les choses sacrées et les profanes, qu'on a cru que le pape avait reçu quelque autorité sur les rois eux-mêmes. Et l'on peut juger quelle était cette autorité, et jusqu'où elle s'étendait déjà dans les premiers temps, par le trait du pape Zacharie, qui, consulté par l'assemblée générale de la nation française, décida que le roi Childéric était indigne de la couronne, et ordonna qu'elle passât sur la tête de Pepin, avec l'applaudissement de tous les ordres de l'État.

(Ici suit une foule d'autres exemples pour prouver l'autorité dont jouissait le pape.)

« Les papes ont entendu les plaintes des sujets contre leurs souverains. Innocent III défendit au comte de Toulouse de charger ses sujets d'impositions trop fortes. Innocent IV donna un curateur à Jean, roi de Portugal. Urbain V légittima Henri-le-Bâtard, roi de Castille, qui depuis, avec le secours des Français, enleva à son frère Pierre, héritier légitime, la couronne et la vie. Il y a d'ailleurs deux articles de grande importance, dont autrefois on n'a pas même douté qu'ils ressortissent au tribunal du pape; je veux dire les causes de sermens et celles de mariages. Henri IV ne demanda-t-il pas au pape et n'en obtint-il pas la cassation de son mariage avec Marguerite de Valois? Et il n'y a pas bien long-temps qu'une reine de Portugal a fait aussi déclarer son mariage nul par l'autorité du cardinal de Vendôme, légat à latere. Mais le pape a-t-il le pouvoir de déposer les rois, et d'absoudre leurs sujets du serment de fidélité? C'est un point qu'on a souvent mis

en question ; et les argumens de Bellarmia, qui de la supposition que les papes ont la juridiction sur le spirituel, infère qu'ils ont une juridiction au moins indirecte sur le temporel, n'ont pas paru méprisables à Hobbes même. Effectivement, *il est certain que celui qui a reçu une pleine puissance de Dieu, pour procurer la salut des ames, a le pouvoir de réprimer la tyrannie et l'ambition des grands qui font périr un si grand nombre d'ames.* On peut douter, je l'avoue, si le pape a reçu de Dieu une telle puissance ; mais personne ne doute, du moins parmi les catholiques romains, que cette puissance ne réside dans l'Eglise universelle, à laquelle toutes les consciences sont soumises. Philippe-le-Bel, roi de France, paraît en avoir été persuadé, lorsqu'il appela de la sentence de Boniface VIII, qui l'excommuniait et le privait de son royaume, au concile général : *appel qui a été souvent interjeté par des rois et des empereurs en de semblables circonstances, et auquel les Vénitiens se proposaient de recourir au commencement de ce siècle.* »

Utilité de rétablir l'ancienne autorité du Pape.

« J'ai vu quelque chose du projet de M. de Saint-Pierre, pour maintenir une paix perpétuelle en Europe. Je me souviens de la devise d'un ométière, avec ce mot : *Pax perpetua* ; car les morts ne se battent point : mais les vivans sont d'une autre humeur ; et les plus puissans ne respectent guère les tribunaux. Il faudrait que tous ces messieurs donnassent caution bourgeoise, ou déposassent dans la banque du tribunal, un roi de France, par exemple, cent millions d'écus, et un roi de la Grande-Bretagne à proportion, afin que les sentences du tribunal pussent être exécutées sur leur argent, en cas qu'ils fussent réfractaires... Je me souviens qu'un prince savant d'autrefois, de ma connaissance, fit un discours approchant, et voulut que Lucerne en Suisse fut le siège du tribunal. Pour moi, je serais d'avis de l'établir à Rome même, et d'en faire le

pape président, comme en effet il faisait autrefois figure de juge entre les princes chrétiens. Mais il faudrait en même temps que les ecclésiastiques reprissent leur ancienne autorité, et qu'un interdit et une excommunication fissent trembler des rois et des royaumes, comme du temps de Nicolas I ou de Grégoire VII. Voilà des projets qui réussiraient aussi aisément que celui de M. l'abbé de Saint-Pierre ; mais puisqu'il est permis de faire des romans, pourquoi trouverons-nous mauvaise la fiction qui nous ramènerait le siècle d'or ? »

Les abus de la Papauté.

« Au reste, il y aurait de l'injustice à tirer avantage des crimes d'Alexandre VI¹ contre la papauté ; à moins, peut-être, que ce ne fût par voie de récrimination, voie dont j'aime mieux qu'on ne se serve jamais. Les sectateurs les plus zélés de l'Église romaine conviennent qu'Alexandre était un méchant homme. On peut même dire qu'il est de l'honneur des papes qu'il paraisse combien la face qu'offre actuellement leur cour, est différente de celle que présentait la même cour il y a deux cents ans. Car on doit dire à la gloire du siège de Rome, qu'on n'y élève aujourd'hui que des hommes d'un très grand mérite, et qui à leur tour choisissent des cardinaux dont la plupart ne sont pas moins estimables qu'eux. Mais tant qu'il y aura des hommes il y aura des vices. Cependant ceux qui sont le moins favorables à la papauté, féliciteront notre siècle d'avoir vu régner dans une place si éminente, au lieu de crimes, les plus éminentes vertus. »

L'anglais Hume, à la fois presbytérien et philosophe, n'est pas moins concluant : « *La politique de la cour de Rome a long-temps*

¹ Il est remarquable et même admirable et concluant, que ce pape criminel, cet infâme Borgia, comme on l'appelle, était un zélé protecteur des lettres (V. Borington l'Anglais) ; qu'il fut méritant en

été un sujet d'admiration. Ceux qui jugent des choses par l'événement ont prodigué les plus grands éloges à sa rare prudence, qui, sans le secours des armes, avait conduit une puissance, si faible dans son commencement, à établir une monarchie universelle et presque absolue sur toute l'Europe. Mais une sagesse héréditaire à tant d'hommes différens d'âges, de tempéramens et d'intérêts, dont le siège pontifical a été rempli, ne serait pas compréhensible, et paraîtrait hors de nature.» — « L'union de toutes les églises occidentales, sous un pontife souverain, facilitait le commerce des nations, et tendait à faire de l'Europe une vaste république. La pompe et la splendeur du culte qui appartenait à un établissement si riche, contribuaient, en quelque sorte, à l'encouragement des beaux arts, et commençaient à répandre une élégance générale de goût, en la réconciliant avec la religion ¹. »

Les réformateurs eux-mêmes ont volontairement ou involontairement rendu hommage au grand homme, unique et uni-

paix l'Italie et l'Église, sans aucun schisme; et qu'enfin on lit dans le sublime testament de Christophe Colomb : « Le très saint Père, m'ayant gratifié des *Heures de la Vierge*, qui m'ont donné de grandes consolations dans les combats, etc., je les lègue à la république de Gênes, ma chère patrie.»

¹ Au xix^e siècle, la défense des papes, même politiques, est devenue la pensée commune des principaux historiens ou écrivains protestans d'Allemagne, d'Angleterre et même de France : Henri Luden, Frédéric de Raumer, Hurter (*Histoire d'Innocent III*), Voigt (*Histoire de Grégoire VII*), Stentzel, Léo, Mentzel, Ancillon (*Tableau des révolutions de l'Europe*), Cobbett (*Lettres sur la réforme*), Roscoe (*Histoire de Léon IX*, etc.), Berington, Walter-Scott; — chez nous, Michelet, et même Sismonde de Sismondi, et tous les amis du *moyen-âge*. « Les premiers papes furent vertueux, » dit M. Guizot dans *Rome et ses papes*. Il fait l'éloge d'un grand nombre de pontifes intermédiaires, et il dit de Pie VI, que « Rome, en tout temps, lui devra de la reconnaissance » ; de Pie VII, « qu'il sera un jour canonisé » ; de Léon XII, « qu'il avait un esprit excellent, et qu'il était bon administrateur » ; de tous les papes, « qu'ils n'ont de trop que le pouvoir politique. » Et cependant, il a dit dans sa conclusion, que « si l'on considère les papes sous le seul

versel, contre lequel ils s'étaient orgueilleusement élevés ¹. — Luther s'écrie dans un de ses sermons : « Les hommes sont aujourd'hui plus vindicatifs, plus avarés, plus inhumains, plus immodestes, plus incorrigibles, en un mot, beaucoup plus méchans qu'ils n'étaient sous la papauté ²... »

Voilà quelque chose du droit... romain; il est à propos d'y ajouter quelque chose du fait :

A dater de la papauté crucifiée, intronisée, couronnée à Rome, c'est à Rome, désormais la Ville omnipotente et éternelle, que tout se pense, que tout s'opère; c'est de là que tout part pour les quatre coins du monde, et là que tout revient : *Italiam, Italiam!*

Et que tout revient spontanément :

Sans excepter les couronnes.

Et, comme les anciens Romains faisaient jusqu'aux rois instrumens de leur tyrannie : *Habebant instrumenta servitutis et reges* (TACIT.), les nouveaux voyaient les princes temporels se constituer les organes de la sagesse et de la générosité de l'Église chrétienne.

point de vue politique, on en trouvera qui furent, et qui seront en tout temps, justement renommés.... »

§ Les plus habiles, et surtout les plus illustres des autres protestans ont fait mieux, ils se sont faits Romains personnellement.

¹ On conçoit après cela le beau livre *Du Pape*, par le comte Joseph de Maistre, et surtout son beau succès.

² *Sunt homines magis vindictæ cupidî, magis avari, magis ab omni misericordiâ remoti, magis immodesti et indisciplinati, multoque deteriores quàm fuerant in papatu.* (LUTHERUS, in postilla super I. Dominicam Adventus). — Calvin, dans son explication sur le premier chapitre de *Daniel*, dit que « dans le petit nombre de ceux qui se sont séparés de l'idolâtrie du pape, la plupart sont remplis de perfidie et d'artifice; ils font paraître à l'extérieur un grand zèle : mais si vous les sondez un peu plus avant, vous les trouverez pleins de fourberie. »

— Et Henri VIII déclara en plein parlement que « les conséquences immédiates de la réformation furent d'abord la corruption des mœurs, et l'ENTIER ABANDON DE LA JUSTICE. (Voyez les *Lettres d'Atticus*, de lord Fitz-William.)

Le faible (il n'était que saint) pape Sylvestre I^{er} voyait Constantin-le-Grand en particulier, lui céder jusqu'à cette Rome qu'il devait avoir si à cœur d'habiter, pour commander au monde nouveau dont elle était le centre visible; et Adrien I^{er}, autre pontife, qui ne se fit remarquer que par sa charité et son humilité; vit Charlemagne lui-même, le possesseur, et presque le vainqueur de l'Europe, déposer à ses pieds la couronne universelle, et lui fonder un petit Domaine temporel, que ses successeurs purent si facilement agrandir, et qu'ils n'ont pas même essayé d'étendre, dans les mille ans qui se sont écoulés depuis!

Exemple de modération, *unique*, du sacerdoce dans les annales de tous les Empires!

Il sied bien, après cela, à quelques protestans ou philosophes isolés, de reprocher à quelques papes, encore plus isolés, le *népotisme* le plus naturel: comme si la Providence, en élevant un homme, lui ôtait la parenté, ou même l'humanité!

Un autre grand fait de l'histoire des papes, qu'on ne retrouve pas, celui-là, dans l'histoire des rois, des consuls ou des présidens de républiques profanes, c'est l'élection commune du plus noble mérite, quelquefois tiré du plus bas lieu.

Du reste, il n'est pas de vertus ou de mérites supérieurs,

! Tout le monde sait que Clément XIV était fils d'un médecin de village; Grégoire XVI, d'un petit bourgeois de Bellune; Grégoire VII, d'un charpentier; Adrien d'Utrecht, d'un pauvre pêcheur; et que Sixte-Quint fut berger, etc. — Les autres, en général, passèrent par tous les grades, et même par toutes les professions: « Un des plus célèbres ecclésiastiques nombrés de l'amitié particulière de saint Louis, fut Gui Fulcodi (Gui-le-Gros, Fulcobi, Foulquole). Né vers 1199, à Saint-Gilles en Languedoc, Fulcodi se fit chartreux après la mort de sa femme, dont il avait eu plusieurs enfans. Avant d'entrer en religion, il se livra à l'étude des lois, devint avocat, et le célèbre jurisconsulte Durand le proclama « le flambeau du droit. » Gui, successivement militaire, jurisconsulte, marié, père de famille, veuf, secrétaire du roi de France, prêtre, chanoine, archidiacre du Puy-en-Velay, évêque de cette ville,

pas de génie scientifique, dont l'histoire chronologique des papes n'offre de brillants témoignages.

L'Église se décline, et l'on ne voit plus de grands hommes que dans les Pontifes, les chefs d'Ordre, les Missionnaires, les Evêques, les Pères, les Docteurs et les Fidèles de l'Église, à la seule faveur desquels il est possible de savoir aujourd'hui les noms et les œuvres d'un petit nombre de philosophes ou de souverains dissidents.

Les pontifes apparaissent les premiers, et, il faut le dire, exclusivement¹, tous pleins de génie, de vertus et de gloire, au sein de la décadence universelle.

Nous citerons à peine, pour mémoire, les trente-trois papes martyrs de suite, et les trente-six que la voix européenne avait canonisés avant l'Église; et nous ne nous prévaudrons véritablement que des pontifes profanes ou politiques :

C'est un saint Léon, contemporain de Mérovée, forçant, par son seul prestige de son aspect, le fier Attila de s'arrêter

archevêque de Narbonne, cardinal de Sainte-Sabine (décembre 1261), Légat en Angleterre, enfin pape, sous le nom de Clément IV, fut accueilli sur son élection par tous les princes chrétiens, surtout par le roi et la reine de Navarre. On rechercha alors avec empressement ses filles en mariage, mais le sage pontife répondait aux propositions intéressées : — « Ce ne sont pas les filles de Clément IV, mais de Gui Fulcodi ! »

Ce pontife mourut le 29 novembre 1268, à Viterbe, avec la réputation d'un pape de haute sagesse. Sa mémoire a été lavée par plusieurs historiens de l'accusation d'avoir concouru à la sentence de Conradin. » (*Histoire de Saint-Louis*, par le marquis de Villeneuve-Trans, un de ces nobles savans, et savans nobles, qui font triompher leurs héros une seconde fois).

¹ « Les premiers temps du souverain pontificat, dit Jean de Muller dans son *Histoire du genre humain*, sont aussi peu connus que ceux de la république. On voit treize pontifes, comme de nouveaux Décius; se dévouer pour la foi; on voit leur bienfaisance, leur piété, la gravité de leurs mœurs. Un chêne majestueux, sous lequel tous les peuples de l'Occident iront se reposer, s'élève devant nous, et va cacher sa cime dans les cieux; sa racine descend profondément dans la terre; nos yeux ne peuvent la suivre. »

dans sa marche anti-chrétienne, et arrachant, par ses prières, la capitale du nouveau monde aux torches de Genséric.

C'est un saint Grégoire-le-Grand, dont les aïeux étaient pontifes, et trois tantôt saintes, créateur de l'interprétation morale des livres saints, et, par surcroît, de l'harmonie qui nous valut plus tard celle d'Alléghi, de Scarlati et de Mozart; le premier qui se nomma et qui se fit le *Serviteur des serviteurs* de Dieu, et à la voix duquel le choléra cessait à Rome tout à coup; — c'est un Adrien défendu, doté et pleuré par Charlemagne, après un règne unique de vingt-quatre années; — c'est un Sylvestre II, Français d'origine, qui, sous le nom de Gerbert, publia la première Arithmétique occidentale, et organisa les sciences six cents ans avant Bacon.

Ce grand homme ecclésiastique clot le premier millénaire chrétien; un autre homme de cette qualité commence le second: Grégoire VII, que l'ignorance et l'ingratitude ont quelquefois présenté comme le tyran, et que les plus célèbres protestans eux-mêmes¹ ont défendu comme le tuteur reconnu des rois ambitieux et guerroyans², et le sauveur véritable de toutes les libertés européennes. De fils de charpentier, comme son maître, il devint l'arbitre, c'est-à-dire le père des tyrans de

¹ Le même Jean de Muller, le plus grand historien de l'Allemagne, juge ainsi ce grand homme dans ses *Voyages des Papes* (dernière édition, Aix-la-Chapelle, 1834) « Grégoire VII réunit la grandeur d'un héros, la sagesse d'un sénateur, le zèle d'un prophète à la plus grande austérité de mœurs. Il est le fondateur de la hiérarchie et de la liberté de l'empire. Il réunit le clergé dispersé dans tous les pays par un lien commun. Il éleva de la poussière à une haute et inviolable dignité plusieurs milliers d'hommes qui ne possédaient aucun droit, si ce n'est celui de la parole. Il allégea le joug que les vieux Francs avaient imposé aux provinces allemandes. Il brisa le pouvoir qui est basé sur la force héréditaire des armes, laquelle semble irrésistible, en se servant d'une autre puissance qui a son fondement dans la force et le courage de l'esprit. »

² Voici le plus petit des faits de cette sorte: « Par un usage anciennement établi, lorsqu'il y avait guerre entre l'Angleterre et la France, les

son siècle, et réalisa ces paroles du psalmiste, qu'il avait, dit-on, écrites avec des pièces de bois dans l'atelier paternel : *Dominebitur a mari usque ad mare.*

Grégoire VII est bientôt suivi d'Innocent III, auteur d'un sublime traité *du Mépris du monde*¹, et instituteur des deux Ordres religieux qui, avec celui des Jésuites, honorèrent le plus l'Église et l'humanité : les Dominicains et les Franciscains.

Puis Alexandre III, de généreuse mémoire, que Voltaire lui-même considère comme le *Libérateur de l'Italie* contre les prétentions, *ultramontaines* celles-là, de l'empereur Barbe-rousse, et, par contre-coup, comme le libérateur des serfs, un siècle avant notre saint Louis.

Innocent IV vient, surnommé *le père du droit*, comme Grégoire l'avait été *de la morale*. La France l'accueillit, persécuté par le tyran Frédéric II.

Lorsque Constantin Paléologue régnait à Constantinople, et Charles VII en France avec si peu d'honneur, un pape, Nicolas, célèbre par sa politique pacificatrice, fit fleurir les sciences, les lettres, les arts, recueillit les savans fugitifs des barbares de Constantinople, et fit de Rome une Académie, long-temps avant que les Médicis en fissent une à Florence.

Jules II, qui savait à la fois lancer les foudres du Vatican et commander les armées, qui avait, au plus haut degré, l'art européen de rétablir, avec la Navarre, l'équilibre entre la France et l'Espagne, et expiait sa double habileté diplomatique et militaire (que justifiait bien un peu l'insolence de notre bon

habitans des deux pays ne devaient ni s'insulter, ni se battre, aussi loin que peut s'étendre en mer la vue des îles; mais quelquefois la cupidité et la haine violaient cet usage. A la sollicitation d'Edouard IV, qui ne vit pas d'autre moyen, Sixte IV, la dixième année de son règne, lança une bulle qui excommuniait *ipso facto* les infracteurs.»

¹ Ce pape est aussi l'auteur de la Prose poétique du *Stabat*, que Corneille appelait *le chef-d'œuvre des poèmes épiques*, et qui valut à un autre art le chef-d'œuvre de Pergolèse.

Louis XII'), par le plan et l'élevation du plus beau temple que les hommes aient jamais érigé à l'Éternel.

Un pape avait semblé ébranler l'Italie; un autre pape la pacifia et l'embellit : ce fut Léon X, qui donna son nom à son siècle, mieux qu'Auguste, et avant Louis XIV.

Il y avait bien de la force dans cet Adrien d'Utrecht, qui, de pauvre petit tisserand, devint commentateur du *Livre des sentences*, premier ministre d'Espagne, et pape.

Toujours la nouvelle grandeur romaine se mesure aux besoins du monde. Les pontifes se succèdent, les derniers toujours plus capables, lorsque l'esprit faussement réformateur et l'esprit conquérant se manifestent : les trois Paul, fondateurs d'Ordres nouveaux, et véritables réformateurs des abus ecclésiastiques; — Pie V, vainqueur des deux implacables ennemis de la chrétienté, les Turcs et les protestans, héros de Lépante et exécuteur du concile de Trente; — Grégoire XIII, réformateur du calendrier, base de l'histoire ancienne et moderne, et père du droit canonique, comme d'autres papes l'avaient été de la morale et du droit civil; — Sixte-Quint, enfin, qui, de berger dans les champs d'Ancone, devint, comme roi de Rome, le plus grand des administrateurs; et comme pontife, l'une des plus grandes lumières qui aient jamais édifié le monde chrétien.

Dans le xviii^e siècle encore, le fameux Lalande, juge irré-
cusable cette fois, disait dans son *Voyage en Italie* :

« Innocent XIII passe pour avoir été le meilleur souverain de ce siècle-ci. » — « Benoît XIII, dont Voltaire a dit, dans la *Henriade* :

Des Ursins de nos jours a mérité des temples.

« Ce si bon homme roi fit battre des pièces de monnaie qui portaient au revers : *Perdam Babylonis nomen*.

Il avait une piété tout-à-fait monastique. — « Benoît XIV avait le discours libre, mais les mœurs pures et la conduite très régulière, semblable en cela au célèbre cardinal Le Camus, évêque de Grenoble. » — « Clément XIII (que Duclos appelle un saint), élu en 1758, était d'un caractère à ne donner jamais prise à la critique la plus attentive et la plus sévère; ses mœurs ont toujours été irréprochables, sa piété édifiante, sa douceur au-dessus de tout ce qui peut donner de l'humeur; ses larmes étaient la seule manière dont il soulageait sa douleur, quand les malheurs de l'Église et de l'État parvenaient jusqu'à lui. J'ai admiré avec la plus tendre émotion son zèle, son inquiétude, sa vigilance sur tout ce qui intéressait l'un ou l'autre, et surtout la modération exemplaire avec laquelle ce père commun des fidèles parlait de ce qui méritait le moins ses ménagemens et ses égards; la manière aimable dont il recevait les étrangers marquait la bonté de son cœur, et les distinctions qu'il témoignait à ceux dont le savoir ou la réputation lui étaient connus, faisaient honneur à son esprit. Sa piété lui avait fait retrancher à Rome non-seulement les abus, mais même les plaisirs; les *Festini*, ou assemblées de danses et de plaisirs, qui étaient de coutume parmi la noblesse, les veillées de la place Navonne; le carnaval même avait été supprimé en 1767.

« Il avait le sang si sujet à la rarefaction, que son médecin le faisait saigner à tout moment, et avait peine encore à éviter les accidens. Le 19 août 1766, on le crut mort; on lui faisait la recommandation de l'ame pendant le temps qu'on le saignait,

† Lalande, qui ne voulait que justifier ce pape, ne le loue pas selon son mérite; Benoît XIV, que l'Elisabeth-le-Grand de Russie appelait le Sage, savait à fond l'histoire civile et ecclésiastique, le droit civil et le droit canon, la liturgie et la théologie, sur lesquels il a publié des ouvrages classiques. Voltaire, catholique cette fois, aspira à l'honneur de lui dédier son *Mahomet imposteur*.

et l'on remarqua avec édification que le *premier mot qu'il prononça en revenant à la vie, fut le nom de la sainte Vierge*. Il profita de ces premiers instans de connaissance pour faire venir ses neveux ; il leur adressa le discours le plus affectueux et le plus pathétique. Il fit venir des cardinaux pour leur recommander de ne songer dans le conclave qu'à réparer, disait-il, les maux qu'il avait causés à l'Église. Enfin, il se disposait à la mort de la manière la plus édifiante ; mais il en revint, et au bout de quelques jours, il fut entièrement rétabli.»

Clément XIV, lui-même, qui sembla personnellement un moment dupe de la philosophie française, était loin d'être un homme et même un pape ordinaire. Son pontificat est mémorable par l'abolition de la Compagnie de Jésus, qu'il refusa long-temps aux puissances de la terre, et qu'il n'accorda, ce semble, qu'en en reconnaissant le malheur : « Je suis, écrivit-il, le père des fidèles, et surtout des religieux. Je ne puis détruire un ordre célèbre, sans avoir des raisons qui me justifient aux yeux de Dieu et de la postérité. » Lorsque pressé plus vivement que jamais, il donna, au mois de juillet 1773, le fameux bref d'abolition, il le fit précéder d'un préambule apologétique : « Nous nous sommes convaincus, que l'ordre régulier de la Compagnie de Jésus a été institué par son *saint fondateur* pour le *salut des âmes*, pour la *conversion des hérétiques*, et surtout des infidèles ; enfin, pour la propagation et l'augmentation de la piété et de la religion ; et que, pour obtenir plus facilement et plus sûrement cette fin si désirable, il s'est consacré à Dieu et étroitement lié par le vœu de la pauvreté évangélique, en vertu duquel il renonçait à toute propriété commune ou particulière, en exceptant toutefois les collèges et maisons d'études, qui pouvaient avoir les revenus nécessaires à leur subsistance, mais avec défense de pouvoir employer ces revenus pour l'utilité et l'usage des maisons professes de l'ordre. Cette Compagnie de Jésus, ayant ces lois et *d'autres lois très saintes*, a été approuvée, d'abord par notre prédécesseur d'heureuse mémoire,

Paul III, etc. » De tels aveux montraient assez que Clément XIV qui condamnait l'ordre de son temps, n'entendait juger ni l'ordre primitif, ni l'ordre ultérieur ; et l'événement même a donné lieu de croire qu'il s'était repenti comme homme du jugement qu'il avait rendu comme pontife. Il n'a plus vécu que triste et grave, lui dont le caractère était gai et l'esprit aimable, et il est mort l'année même qui a suivi son jugement ! Lorsqu'on lui parlait des productions à la mode contre le christianisme, il avait coutume de dire : *Plus on en verra paraître, et plus l'on sera convaincu de la nécessité de son existence.* Il observait « que tous les écrivains opposés à la religion chrétienne savaient uniquement creuser un fossé, mais ne savaient que faire de la terre qu'ils en tiraient, ni quoi faire du terrain qu'ils laissaient vacant. » — « Ce Voltaire, (disait-il), n'attaquait si souvent la religion, que pour se venger des inquiétudes qu'elle lui causait ; et J.-J. Rousseau était un peintre qui, en manquant toujours les têtes, excellait uniquement dans les draperies. »

Et, de nos jours enfin, lorsque la force semblait épuisée dans l'Église romaine, il apparaît aussitôt deux papes, Pie VI et Pie VII, pour donner aux peuples et aux rois un exemple plus bienfaisant que tous les préceptes, celui de la dignité dans la souffrance morale et de la protestation dans l'obéissance politique. »

Le premier de ces papes, qui mourut précisément la dernière année du xviii^e siècle, eut le plus long règne pontifical, qui, depuis saint Pierre, ait soutenu et glorifié l'Église romaine, dont il rappela prophétiquement l'immortalité dans la plus grande et la plus opportune circonstance. Après que les Français se furent reudus maîtres de Rome, on lui annonça que *le peuple romain avait repris sa souveraineté* et ne le reconnaissait plus pour son chef temporel ; et le général Cervoni lui présenta la cocarde nationale : « *Je ne connais point d'autre uniforme pour moi,* répondit-il, *que celui dont l'Église m'a ho-*

né, Vous avez tout pouvoir sur mon corps, mais mon ame est au-dessus de vos atteintes. Je n'ai pas besoin de pension. Un bâton au lieu de crosse, et un habit de bure, suffisent à celui qui doit expirer sous la haire et sur la cendre. J'adore la main du Tout-Puissant, qui punit le berger et le troupeau; vous pouvez brûler et détruire les habitations des vivans et les tombeaux des morts; mais la religion est éternelle : *elle existera après vous comme elle existait avant vous, et son règne se perpétuera jusqu'à la fin des siècles.* »

Le successeur immédiat de ce pontife magnanime ne l'a pas été moins, il le fut davantage peut-être; et il a mérité le chef-d'œuvre historique du XIX^e siècle, son *Histoire*, par M. Artaud, et l'allocution suivante du Secrétaire perpétuel de l'Académie française, en cette minute ministre de l'instruction publique, que tout l'auditoire a couvert d'applaudissemens en notre présence : « Il lui a paru (à l'Académie) qu'un des spectacles à jamais mémorables qu'avait offert notre siècle, plus riche peut-être en grands événemens qu'en grands caractères, c'était la lutte opiniâtre du pontife de Rome contre le dominateur de l'Europe,

« Il ne s'agissait plus, en effet, des ambitieuses prétentions du pouvoir spirituel sur les empires de la terre; il ne s'agissait plus même de la suprématie pontificale tout entière, mais de la liberté religieuse, de la liberté du prêtre et de l'homme. C'était la lutte de la conscience contre la force doublée du génie. C'était, sous une forme sacrée, le dernier combat que l'intelligence livrait contre une puissance matérielle sans contrepoids et sans barrière, qui ne renversait ou ne transférait les trônes que pour mieux asservir toutes les pensées et toutes les volontés.

« L'homme qui ne céda pas à cette prodigieuse puissance, ou qui du moins ne lui céda que dans des bornes convenues et pour lui résister ensuite avec une inflexible douceur, le vieillard qui, sans soldats, sans défense, sans Océan et sans déserts

entre la France et lui, osa dire non à l'empereur, et opposa les bulles de l'Église au conquérant qui avait brisé les constitutions des peuples, est un des plus beaux caractères qu'on puisse présenter en exemple à l'humanité pour nourrir en elle le sentiment de sa propre grandeur et de sa liberté morale.

« Ce caractère paraît et se soutient dans toute la vie de Pie VII, doux, timide, indulgent, mais invincible dans sa patience. Pie VII est venu sacrer dans Paris l'illustre et heureux guerrier qui avait honoré les restes mortels du dernier pontife, épargné l'Italie conquise, pacifié la France victorieuse, rétabli l'ordre et la religion. Cédant à la victoire comme à une volonté visible de Dieu, il est venu couronner empereur de nouveau Charlemagne, plus extraordinaire que le premier, puisqu'il était sans aïeux ; mais le pontife romain s'arrête là, quoique déjà l'ambition du conquérant demande davantage. Ce consacrateur appelé avec tant de pompe, Napoléon voudrait en faire seulement le premier évêque de son empire. Il lui plairait de prendre Rome pour lui-même et de donner Notre-Dame au pape.

« A peine les caresses et les fêtes du couronnement ont-elles cessé, qu'on murmure tout bas ses projets et qu'on en obsède le pontife, en différant à dessein son départ. « Tout a été prévu, » répond alors Pie VII. « Avant de quitter notre ville de Rome, nous avons signé une abdication régulière, « valable à l'instant même où nous serions retenu captif ; elle « est hors de votre pouvoir, au-delà de la mer, à Palerme, « confiée à un dépositaire prêt à la publier ; et quand on nous « aura signifié ce qu'on médite contre nous, il ne vous restera « plus dans les mains qu'un misérable moine qui s'appellera « Barnabé Chiaromonte. »

« Devant cette sublime humilité l'empereur n'insista pas, et le pontife retourna libre à Rome. Mais son inquiet et puissant néophyte ne l'y laissera point en paix. Cette seconde lutte va durer quatre ans, jusqu'au moment où, vainqueur sur de

nouveaux champs de bataille, roi d'Italie, dictateur de l'Allemagne, Napoléon, par un décret, réunit Rome à la France et fait enlever le pape par quelques soldats, le soir même du jour où, plus noblement occupé, il gagnait lui-même la bataille de Wagram.

« Là s'achève le grand tableau de la vie de Pie VII, par sa constance, non plus contre le pouvoir et la séduction, mais contre le malheur, par sa fermeté dans l'isolement et la prison, par sa confiance inaltérable quand tout l'abandonne sur la terre, quand ses cardinaux mêmes passent du côté de César, et qu'il n'a plus d'autre défenseur avoué devant le conquérant qu'un modeste conseiller de l'Université, le savant Eymery, et un membre de l'Institut, le grand artiste Canova. Maintenant traîné captif de Rome à Alexandrie, à Grenoble, à Savone, à Fontainebleau, Pie VII y rétracte noblement sa menace de 1805. Le péril est devenu trop grand, l'adversaire trop redoutable, pour qu'il veuille le combattre en abdiquant. Trop d'âmes ont faibli pour que Pie VII veuille exposer son église à la chance d'une succession. Il reste, souverain pontife, en prison. »

Et qu'est-ce que cette éloquence d'Académie, auprès de cette sublime et laconienne réponse de Pie VII au général *Miotis*, lui demandant la cession du domaine temporel que lui avait donné la Chrétienté tout entière victorieuse et propriétaire, bien avant l'homme fort et la femme forte par excellence, réunis *ad hoc* : Charlemagne et la comtesse Mathilde ? — « Je ne le puis, je ne le dois, je ne le veux » !!!

Tout cela donné (et qu'est-ce encore auprès de ce qu'on pouvait donner?), on conçoit et on admire la prévision littérale de Lalande que nous avons déjà cité : « Malgré cela, un pontife habile sera toujours en état de se faire extrêmement rechercher et de jouer un très grand rôle dans l'Europe, par plusieurs titres ; sa qualité toujours pacifique ; la neutralité exacte qu'il est censé garder entre tous les princes, dont il est le père commun ; son éclat même, comme prince temporel d'un état

considérable, et qui peut le devenir bien davantage avec le secours de la bonne administration ; la prééminence, qui ne lui est contestée par personne, et qui, dans les négociations, coupe court à toutes les disputes sur le rang et le cérémonial, par lesquelles les plus grandes affaires sont souvent retardées, et quelquefois manquées ; enfin, le vieux respect que les nations ont pour son nom, et qui lui deviendrait d'un plus sûr usage, aujourd'hui qu'il n'est plus dans le cas d'en abuser. *Tous ces titres font que la cour du pape devrait être le véritable tribunal amphictyonique de l'Europe*, la cour générale des négociateurs, le centre commun où se régleraient tous les intérêts des puissances, sous sa médiation et son autorité. Personne ne la refuserait, s'il était habile et sans partialité, pas même, peut-être, les princes protestans, qui ne le haïssent point aujourd'hui comme il y a deux siècles ; ainsi ce qu'il a perdu d'un côté, il l'a regagné de l'autre, en suivant ses propres intérêts, qui consistent à accorder tout le monde, à prévenir les guerres, et à tenir les princes en paix. Quand une fois il y a guerre, il ne peut guère y jouer un rôle, n'étant ni d'état à prendre parti, ni dans une position à pouvoir éloigner de son pays les calamités ; il ne peut guère survenir de brouillerie dans le centre de l'Italie, sans que ses états soient vexés, malgré sa neutralité : on en a vu l'exemple en 1744. Aussi le pape n'a-t-il pas même entrepris de faire valoir, par les armes, ses prétentions sur le duché de Parme ; c'est à maintenir la paix chez lui et chez ses voisins que le pape tendra toujours, et c'est à quoi son caractère pontifical et son habileté politique pourraient servir d'une manière utile à l'Europe. »

Le souverain pontife régnant, Grégoire XVI, qui humble et savant Camaldule, s'était assez bien frayé, sans le savoir, le chemin à la papauté, lorsqu'il publiait, trente ans juste avant son élection, l'année même de la mort de Pie VI, la dernière du XVIII^e siècle ennemi de l'Église, un livre aussi bien exécuté qu'intitulé : *Le triomphe du Saint-Siège contre les atta-*

qués des novateurs battus par leurs propres armes. in-4, in-8, etc.
 Grégoire XVI enfin, vient de réaliser en dernier lieu la prophétie philosophique de Lalande, dans son *Allocution* des idées de Juillet 1839 : « Le sérénissime roi de Prusse, doué comme il est d'une âme élevée, comprendra très bien en outre combien il serait dangereux, même pour l'ordre civil, que les catholiques de ses états fussent excités en grand nombre à mépriser les règles de l'Église, leur mère, dans une matière si grave ; car en s'accoutumant ainsi à la désobéissance, ils enfreindraient ensuite les lois civiles avec plus de facilité. Du reste, pour ce qui touche aux choses civiles, quoique personne n'ait pu, que par une injustice manifeste, douter de nos intentions, cependant nous déclarons et protestons de nouveau, hautement, que dans cet acte solennel nous ne nous sommes proposé que de défendre les droits de la religion et de l'Église, sans vouloir toucher le moins du monde aux affaires civiles qui sont du droit royal. Nous avertissons donc par l'autorité apostolique tous les enfans de l'Église dans le royaume de Prusse, et nous les conjurons instamment dans le Seigneur, que dans tout ce que nous avons dit plus haut sur le mariage et sur les devoirs des époux, et généralement dans tout ce qui touche à la foi et aux mœurs, et ce qui est réglé par la discipline des saints canons, ils se tiennent avec soumission attachés à l'Église leur mère, qu'ils ne se laissent point entraîner hors de sa communion et de la fidélité qu'ils lui doivent, par l'espérance de quelque avantage temporel, ou par la crainte de quelque dommage ; mais que dans les autres choses qui sont de l'ordre civil, ils obéissent fidèlement aux ordres du sérénissime roi, et détournent entièrement leurs oreilles des tromperies des hommes turbulens qui prêcheraient la sédition, et qu'ils soient soumis à Sa Majesté, suivant l'avis de l'apôtre saint Paul, non-seulement à cause de la colère, mais aussi à cause de la conscience. Ainsi ils rempliront les préceptes du prince divin des pasteurs, qui a enseigné qu'il fallait rendre à César ce qui est à

César, et à Dieu ce qui est à Dieu, et ils fermeront la bouche à ceux qui osent douter de la fidélité des catholiques envers la majesté royale. »

§ III.

Aperçu de la grandeur et de la bienfaisance historiques des Cardinaux de l'Église romaine.

Les plus illustres dignitaires et les plus grands fonctionnaires de la hiérarchie ecclésiastique, puisqu'ils ont seuls le privilège inouï d'élire les premiers souverains du monde, les Souverains Pontifes, et de l'être.

Or, ce sont de grands faits historiques, qu'ils furent, en général, même dans les temps les plus mauvais ou les plus difficiles, entre tous les ecclésiastiques, et par conséquent entre tous les individus, à la fois les plus savans, les plus vertueux et les plus célèbres de tous les hommes. Nous ne citerons ici, comme toujours, que les grands traits de cette triple vérité; car, seuls, ils tiennent lieu de tous les autres, qu'ils supposent essentiellement.

Et d'abord, il est remarquable que la grande majorité des Papes qui furent préalablement (sous un nom ou sous un autre) cardinaux tous, ont toujours été dignes de leur autorité, de leur suprématie, de leur omnipotence.

Les Cardinaux sont encore, comme ils seront toujours en général, l'élite du clergé, dans les classes moyennes, aussi souvent, plus souvent même que dans les classes élevées¹: — Pierre

¹ Et il est remarquable, 1° que la vertu et l'autorité personnelles ou de position furent toujours plutôt un titre au choix de l'Église que l'éclat de la science, de la parole ou de la célébrité humaines. C'est ainsi que Bossuet et Fénelon n'obtinrent pas le chapeau, que méritèrent plusieurs Evêques presque inconnus; 2° que les ecclésiastiques élevés à la première dignité romaine, ont justifié leur élévation par de dernières actions ou de derniers ouvrages plus méritoires encore que ceux qui l'avaient précédée.

Damien, trop peu connu ; — Le cardinal Le Noir, contemporain et rival de Roger Bacon ; — Bonaventure, le *docteur séraphique* ; — Bessarion, dans lequel semblent se confondre tous les Mécènes et tous les restaurateurs des lettres au xv^e siècle ; — D'Ailly, surnommé *l'aigle de la France* et le *marteau des hérétiques*, maître de Gerson, etc. ; — le cardinal de Brogny, qui nommait les papes et refusait de l'être ; — Cusa, qui courait les capitales et les cours, sollicitant des défenseurs à l'Europe contre les Turcs ; — le cardinal Julien, l'âme de Rome, que Bossuet appela le *plus grand homme du même siècle* ; — Mendoza, surnommé par excellence le *Cardinal d'Espagne* ; — le cardinal de Talleyrand (l'ami de Pétrarque) ; — les cardinaux de Carvajal, de Moron, Commendon, D'Ossat, Nonces et Légats par excellence (le cardinal Carvajal le fut jusqu'à vingt-deux fois) ; — d'Amboise, le ministre habile, surnommé *le Fidèle* ; — Ximenes, le plus grand homme d'état du plus grand royaume du monde, et l'Orientaliste de la plus magnifique Bible polyglotte de la littérature ; — le cardinal de Trente et le cardinal de Lyon, qui frayèrent à Charles-Quint la route à l'empire ; — Gattinara, le premier de ses ministres ; — Gravelle, celui de Philippe II ; — Panorme, Cajetan, Contarin, Compège, Luca, Lugo, etc., Canonistes profonds, c'est-à-dire publicistes, jurisconsultes, législateurs par excellence ; — Morton, premier ministre d'Henri VII, le *Salamon de l'Angleterre*, dont Morus se glorifiait d'être le disciple ; — Polus, le plus grand ministre, le savant le plus profond, et peut-être le plus grand homme de l'Angleterre ; — le cardinal de Lorraine, tout-puissant sous cinq rois de France ; — Sirlet, surnommé le *Cicéron ecclésiastique*, restituteur de la *Vulgate*, rédacteur du beau *Catéchisme du Concile de Trente*, et du *Missel romain* ; — Tolet, le plus profond peut-être de tous les théologiens ; — Charles Borromée, le grand-maître des Evêques ; — Du Perron, vainqueur de Mornay ; — le cardinal de La Rochefoucauld, grand réformateur des Ordres religieux ; — Berulle,

le fondateur de l'Oratoire, et le collaborateur de Vincent de Paul; — Richelieu, l'un des hommes les plus brillans et des noms les plus orgueilleux de l'histoire de France; — Mazarin, le maître de la sagacité administrative; — Joyeuse, le diplomate universel; — Bellarmin, le plus grand orateur et le plus profond dialecticien du siècle de Louis-le-Grand; — Fleury, le seul ministre sage du siècle de la Régence.

La Luzerne, le plus savant des derniers *apologistes* français; — Baronius, Quirini, Orsi, Gerdil, Fontana, Lucchi (trois amis morts la même année 1802); — Antonelli, Zurla, Giustiniani, Pacca, les plus savans des xvii^e, xviii^e et xix^e siècles; — Consalvi, à la voix duquel toute la Chrétienté dut son immortel Pie VII, la France le Concordat, les États romains leurs codes modernes; — Spina, qui partage la gloire Concordataire de Consalvi; — Chéverus, si édifiant et si aimé dans les Deux-Mondes; — Lambruschini, le plus sage des politiques; — Micara, le plus ravissant des orateurs, et le plus influent peut-être des prélats romains; — les cardinaux de Médicis, *Mécènes* perpétuels, fondateurs ou patrons des Académies; — l'un des cardinaux de Gonzague, protecteur et promoteur du Tasse; — le cardinal de Jagellon, qui envoya le jeune Copernic, son compatriote immortel, étudier l'astronomie à Rome dès 1497; — Bembo, Bentivoglio, Palavicin, le cardinal de Retz, Polignac, Bausset, et même Maury, à jamais célèbres par leur habileté dans l'art d'écrire, de parler ou d'émuouvoir des peuples et des assemblées; — enfin, le cardinal d'York, dernier des Stuarts, modèle à la fois de zèle sacerdotal, de grandeur, et de royauté, dans la chute et dans l'attente d'un trône.

§ IV.

Aperçu de la grandeur et de la bienfaisance historiques de l'Épiscopat.

Le premier et le plus grand bienfait social de la Papauté, exclusivement, celui par lequel elle produit, à distance plus ou moins grande, tous les autres bienfaits, c'est l'épiscopat.

Les Évêques, en effet, comparés à tous les autres hommes d'État ou d'Intelligence, furent, toutes choses d'ailleurs égales, on peut le dire, les plus grands hommes dans tous les pays et à toutes les époques du monde. Considérés comme corps, c'est à eux que l'Europe doit la Chrétienté, c'est-à-dire la plus belle portion, la seule belle portion de l'univers; la Chrétienté, c'est-à-dire les sciences sacrées et même profanes, les vertus dont elles sont l'unique moyen, et qu'elles ont pour objet unique; et par surcroît, la liberté, la propriété, la prospérité, la force, la gloire, le bonheur, même temporels. Tout cela est en effet l'apanage de la Chrétienté exclusivement, et date précisément de l'entrée des premiers Missionnaires romains, c'est-à-dire des premiers Évêques, en Espagne, dans les Gaules, en Angleterre, en Allemagne, et dans tous les pays du Nord.

Nous ne citerons pas ici de faits ni d'autorités, parce qu'il faudrait les citer tous.

Considérés comme individus, les Évêques ne sont pas moins admirables que comme Ordre. Il n'est aucune vertu, il n'est aucun génie dont ils n'aient donné les premiers et les plus magnifiques exemples. On le conçoit. C'est surtout de la noblesse¹ de

¹ Le sacerdoce, noblesse par excellence, a précédé, et il accompagne, il confirme presque toujours la noblesse proprement dite. Les plus

l'épiscopat, qu'il est vrai de dire qu'elle oblige. Rarement l'Église, et même l'État, en leurs mauvais jours, se sont trompés dans le choix de leurs premiers fonctionnaires, de ceux dont tous les autres dépendent de près ou de loin. Et, plus rarement encore, les premiers fonctionnaires, une fois consacrés, se sont trouvés au-dessous de leur dignité. Un grand nombre se sont montrés étonnamment supérieurs à eux-mêmes. Tant il est vrai que l'homme se mesure à sa position, et surtout à son caractère!

C'est parce que les Évêques sont naturellement des Pouvoirs du premier ordre, que l'Église et l'État, en cela d'accord, se sont plu à en multiplier le nombre. Les *États-majors* ici font les *soldats*. Partout où il y a un évêque, il y a eu de grands établissemens religieux et mêmes civils; et l'action du gouvernement, de la justice, et même de la police politiques, s'est trouvée plus facile et moins aperçue. Telles sont les influences salutaires et profondes d'un ancien Siège apostolique, qu'on remarque encore aujourd'hui, après plus de mille ans, la bonté, la simplicité des mœurs, et la distinction de l'intelligence de leurs habitans¹.

La Chrétienté tout entière fut sans cesse couverte des plus dignes et des plus illustres Évêques dont notre ignorance et celle de nos lecteurs, seules, nous rendent impossible la plus simple histoire véritable. Nous nous contenterons de rappeler, çà et là, quelques noms immortels, que l'histoire civile et poli-

grandes familles politiques, militaires, et même royales, sont précisément celles qui ont fourni le plus magnifique contingent à la religion.

Nous en avons cité de beaux exemples au traité *De la dignité rationnelle du Prêtre*. Nous ajouterons celui de l'admirable Humbert, l'heureux père de nos admirables *Dauphins*, qui dépouilla la couronne du roi du *Dauphiné* pour recevoir celle du Prêtre de la main de Clément VI, le jour de Noël, 1350.

¹ Toulouse, Lyon, Besançon, Langres, Autun, etc.

tique admire aussi bien que la *Vie des Saints*, apôtres continués, hommes-Dieu au petit pied, à l'image du Sauveur (Nous parlerons ailleurs, dans le tableau du génie ecclésiastique, de cette suite non interrompue d'évêques latins et grecs qui faisaient aller de front la science et l'administration) :

Saint Denis l'Aréopagiste, converti par saint Paul, premier évêque d'Athènes (c'est lui dont les reliques sont à Saint-Denis, près Paris), auteur de précieux traités : de la *Hierarchie céleste*, de la *Hierarchie ecclésiastique*, des *Noms divins*, etc. ; — saint Irénée, né en Grèce, et mort martyr à Lyon, le premier et le chef des Évêques des Gaules, premier apologiste de l'Église, auteur d'un immortel *Traité contre les Hérétiques* de tous les siècles ; — saint Denis, l'*Apôtre des Gaules* à demi-barbares, érecteur d'une chapelle à la Vierge sur un temple de Cérès, dans la rue Notre-Dame-des-Champs à Paris ; — saint Athanase, l'admirable vainqueur d'Arius, et le sujet plus admirable encore des tyrans Constance et Julien l'apostat ; — le Hongrois saint Martin, saint Martin la merveille de son siècle, devant lequel Dioclétien lui-même mettait bas le glaive, dont les évêques et les archevêques écrivaient à l'envi la vie comme l'histoire de toute la chrétienté, et dont la mort fut long-temps une Ere comme celle de Jésus-Christ ; — les trois grands saints Germain, d'Auxerre, de Paris, de Constantinople : le premier, gouverneur romain de la province où il devint évêque ; — un Avitus, d'Auvergne, digne d'un grand historien moderne, descendant d'empereur romain, habile général d'armée, conseiller de Clovis, et enfin Évêque de Vienne, surnommé l'*apôtre de la Bourgogne* ; — saint Remi, le second apôtre des Gaules et des gentils, à la voix duquel les peuples se faisaient baptiser comme jadis à celle de Paul ; — saint Augustin second, l'*apôtre de l'Angleterre* ; — saint Malachie, admiré, célébré, et presque adoré par saint Bernard ; — saint Thomas Becket, prodige de science, de capacité, de dignité et d'héroïsme.

Autre temps, mêmes grands Évêques dans tout l'Occident; et il va suffire d'un ou de deux siècles¹ de leur grandeur pour écraser notre ignorance et épuiser notre admiration. Aucun ministre, alors même qu'il avait été ou qu'il devint évêque, n'est plus historique et plus célèbre, dans l'esprit des sçavans, que ce Brogny, qui, simple Savoyard, s'éleva à présider les Conciles et les Conclaves, et à préluder à Genève aux travaux et à la gloire de saint François de Sales; — Sauli, en Corse, dont le cardinal Gerdil a écrit la brillante *Histoire*; de la Mark, à Liège; Précipiano, à Bruges; — le cardinal Olesniki, en Pologne; — les frères Magnus et Stenon, en Suède; — d'Aranton d'Alex, à Genève; — et, dans le xviii^e siècle, Wellens, à Anvers, etc.

Mais voici un fait de nature à faire apprécier à la fois les deux plus illustres des évêques *citra* ou ultramontains, saint François de Sales et saint Charles Borromée.

C'est le premier qui parle du second :

« Je veux vous faire considérer le cardinal Borromée qu'on va canoniser sous peu de jours, dit saint François de Sales en ses *avis spirituels*; c'était l'esprit le plus éclairé et le plus austère qu'on puisse imaginer. Il ne buvait que de l'eau, et ne mangeait que du pain. Si exact, que depuis qu'il fut cardinal

¹ Les mille années intermédiaires sont toutes pleines de Prélats, tels que celui-ci : saint Engelbert, que M. Daunou n'admire, dans l'*Histoire littéraire de la France*, que parce qu'il ignore tous les autres : « Césaire, dans son *De Vita S. Engelberti, libri tres*, Cologne, 1633, nous dépeint l'archevêque de Cologne armé des deux glaives, excommuniant ou exterminant les rebelles, assurant ainsi le règne de la justice, recouvrant les domaines et les fiefs dérobés à sa métropole, l'enrichissant de plusieurs autres biens, construisant des routes, des châteaux, de grands édifices; levant des impôts sur le peuple, parce qu'il n'était possible de maintenir la paix qu'avec de l'argent; achetant, pendant la famine de 1224, des blés qu'il distribuait aux pauvres, et surtout aux monastères; favorisant les deux nouveaux ordres de frères-prêcheurs et mineurs; et les protégeant au besoin contre les résistances et les plaintes du clergé séculier. »

et archevêque de Milan (et quasi pape), il ne fut que deux fois en la maison de son frère, qui était malade, et deux fois en son jardin. » — C'est le même saint Charles Borromée qui, recevant à l'autel un coup d'arquebuse, continua sa prière!.. — C'est encore lui dont le Milanais et l'Italie tout entière sont encore aujourd'hui tous pleins, et qui lui faisait dire à Lalande émerveillé : « Il faut convenir que jamais un Roi, mort à quarante-six ans, n'a rendu à son peuple des services aussi considérables. »

Le xvii^e siècle, le siècle du *grand roi*, n'est pas moins remarquable en *grands* Évêques. C'est alors qu'on voyait, simultanément, des prélats, qui eurent presque tous des *biographes* particuliers, dont un savant laïque de nos jours a publié l'intéressant résumé, sous le titre d'*Essai sur l'influence de la religion au xvii^e siècle* : les Gondi et les Harlay, à Paris ; de Montchal, de Bonzi, de Nesmond, à Toulouse ; Frémiot de Chantal à Bourges ; les frères Gautz, à Marseille ; Danès, en attendant Choin et Chaluset, à Toulon ; Fenouillet, (admirable à l'égard des protestans) ; Colbert, à Montpellier ; Vialard de Herse, à Châlons ; de Lionne, à Gap, qu'il préféra à un archevêché, (il s'était fait prêtre à la mort de sa femme, et son fils devint Surintendant des finances de Louis XIV) ; de Baril-

⁴ Les noms de famille, ici, sont presque toujours écrasés sous les noms des villes épiscopales. C'est ainsi qu'on publiait encore en 1787, la *Vie de Fretat de Sara*, illustre évêque de Nantes.

Il en est un, Donnaud, évêque de Mirepoix, qui fit alors des œuvres et qui excita l'attention européenne. Henri III, qui assista à ses brillantes thèses de théologie, l'appela, malgré lui, à l'épiscopat, et il fut sacré à Rome en 1587, et comblé des faveurs de Sixte-Quint. Pendant plus de quarante ans son diocèse fut tout pour lui ; l'éclat de son administration et de ses vertus le fit appeler aux archevêchés de Vienne, de Toulouse et de Bordeaux, qui lui parurent au-dessous de son humble troupeau de Mirepoix, au milieu duquel il mourut pleuré en 1630. On le vit, une fois, aller dire la messe et prêcher au milieu d'une bande de calvinistes en armes, dont son héroïsme le fit écouter.

lon, à Luçon; de la Fayette, à Limoges; Sponde, à Pamiers et à Toulouse, faisant des missions où il ramenait jusqu'à quatorze cents calvinistes à l'Église; Solminiac, à Cahors, là où un autre grand Évêque, (Barault, archevêque d'Arles), allait le voir *pour apprendre*, disait-il, à *gouverner les âmes*; Le Camus, à Grenoble, élevé au cardinalat sans présentation du Roi.

Autre admirable évêque, *prélat de cour* pourtant, rapporté dans les *Étrennes de la vertu*, en l'année même de la révolution, 1789: « Godet des Marets, l'un des premiers théologiens de France, après Bossuet, dut son élévation autant à ses vertus qu'au crédit de madame de Maintenon, dont il était le directeur. Celui qui lui apporta la nouvelle de son élévation à l'évêché de Chartres, le trouva à genoux devant un crucifix, dans une petite chambre qui n'avait pour tout meuble qu'une chaise et une table, et pour toute tapisserie qu'une carte de la Terre-Sainte. L'abbé des Marets fondit en pleurs, et ne céda qu'aux instances de madame de Maintenon et de ses supérieurs. En 1693, il abandonna les revenus de son évêché aux pauvres de son diocèse, qui souffraient beaucoup de la disette des grains. Toute sa vaisselle d'argent consistait en une cuiller et une fourchette: il la vendit.

« L'anecdote suivante caractérise la belle âme de son successeur. En 1739, la disette fut extrême. Les habitans du Perche étaient réduits à brouter l'herbe. M. de Mérinville leur fait passer des secours; pour leur en procurer d'autres, il engage son argenterie, vole à la cour, revient avec d'abondantes aumônes. Accompagné d'un seul domestique, il monte à cheval, malgré son inexpérience. Partout sur son passage, on le presse de descendre, on craint pour sa vie; on lui représente les dangers du voyage, la difficulté des chemins, les rigueurs de la saison (c'était en hiver); rien ne l'arrête: « *Nous mourons du moins pour eux*, dit-il, *s'ils ne peuvent vivre pour nous* ». Il arrive à Illiers au milieu de la nuit; on refuse d'ouvrir les portes du presbytère; le curé accourt, le reconnaît, tombe à

ses genoux. L'évêque le relève, l'embrasse, ne lui demande que le pain des pauvres. »

Considéré plus généralement, le corps épiscopal offre tous les genres de mérite au degré le plus éminent; et c'est ici surtout qu'il faut choisir les grands hommes entre les grands hommes. Sans sortir du dernier temps, êtes-vous plus frappé de l'esprit et de l'amabilité, accompagnés de la science et du zèle? Vous ne concevez rien de plus grand que François de Sales; — de l'activité, de la mortification et de la grandeur? Rien ne saurait égaler la vie de saint Charles Borromée; — de la douceur unie à la soumission évangélique, de l'amabilité dans le monde et de la science à l'Académie? Fénelon est pour nous un type au-delà duquel on n'imagine rien. L'humilité de cet homme qu'on peut appeler *type*, est assez prouvée dans sa *Lettre à Bossuet*, du 28 juillet 1694 : « Ne soyez point en peine de moi : Je suis dans vos mains *comme un petit enfant*..... Quand même ce que je crois avoir lu me paraîtrait plus *clair que deux et deux font quatre*, je le croirais encore moins clair que mon obligation de me défier de mes lumières et de leur préférer celles d'un évêque tel que vous. Ne prenez point ceci pour un compliment : c'est une chose aussi sérieuse, et aussi vraie à la lettre qu'un serment, etc. »

Lorsque les philosophes eux-mêmes veulent épuiser l'art de louer, afin d'être loués eux-mêmes, ils ne trouvent d'hommes vraiment modèles que dans l'épiscopat; et d'Alembert n'a pas prononcé de plus brillans *Éloges* à l'Académie, que ceux de Bossuet et de Fénelon, de Fléchier et de Massillon!

Le xviii^e siècle, relâché dans tous les autres ordres, semblerait fortifié dans celui-ci. D'Orléans de Lamotte portait l'amour de son troupeau et de son état jusqu'à ne pas se présenter une seule fois à la Cour pendant ses quarante années d'épiscopat. — M. de Choin, évêque involontaire de Toulon, ramenait les mœurs au temps de la primitive Église. — Telle était l'humilité de M. de Beaumont, archevêque de Paris, pour ré-

fater, seule, toute la philosophie de Jean-Jacques Rousseau, qu'il fallut que Louis XV, après lui avoir écrit jusqu'à deux fois la prière, lui donna enfin l'ordre, d'accepter l'archevêché de Paris. — Tels sont le zèle et la charité de l'évêque de Nîmes, M. de Bec-de-Lièvre, de Nantes, mort en 1789, qu'il fut cinquante-deux ans sans vouloir quitter son diocèse, qu'il couvrit même, par surcroît, de manufactures, de chemins, etc.

Les plus simples Évêques de ce temps, ceux dont le nom nous est le plus inconnu, sont encore superbes à connaître. En voici un entre cent. « L'évêque de Gap, revenant de son château de Charence, rencontra un paysan qui lui parut fort triste « Où allez-vous, mon ami, lui demanda le prélat, vous me paraissez inquiet ? Hélas ! monseigneur, j'ai perdu un bœuf ; c'est demain la foire, il faut le remplacer, je suis sans ressource : mes voisins n'ont pu ou n'ont pas voulu me prêter deux louis : je vais à une lieue d'ici voir un ancien ami, qui me rendra peut-être ce service... — Pourquoi aller si loin ? Ne saviez-vous pas que vous avez un ami plus près qui ne vous refuserait pas ? Deux louis ne vous suffiront pas, en voilà trois ; adieu ; bonne foire ; et l'évêque de se hâter de continuer sa route. Le paysan court après lui en criant : mais, monseigneur, monseigneur, n'auriez-vous pas un morceau de papier et une écritoire... Non, mon ami ; nous n'en avons pas besoin : portez l'acte obligatoire dans votre cœur ; votre quittance est dans le mien. »

Le sublime en vertus, le sublime même en éloquence d'action, sont encore l'apanage des premiers Pasteurs, dans nos temps d'égoïsme et de décadence. On vit en 1720 et 1721, M. de Belsunce courir de rue en rue à la terrible peste de Marseille, portant des secours temporels et spirituels aux pestiférés. Son admiration était à l'ordre du jour dans l'Europe, même protestante. C'est en le chantant que Pope demandait, sans oser répondre :

Pourquoi....

Un prélat s'exposant pour sauver son troupeau,

Marche-t-il sur les morts sans descendre au tombeau ?

Pourquoi ? c'est que le prélat marchait sur les morts au nom du Dieu de la vie !... — A la vue de deux enfans qui allaient périr dans un incendie, un homme propose d'abord cent louis, et puis deux cents à celui qui les délivrerait ; personne ne s'étant présenté, il prit lui-même une échelle, entra par la fenêtre, alla chercher les deux enfans à travers les flammes, et les rapporta sur ses épaules, un instant avant que la maison s'éroulât, et dit aux assistans : « Je pense qu'on ne me disputera point d'avoir gagné la somme que j'avais promise ? Hé bien, j'en dispose en faveur de ces deux enfans. » Cet homme, doublement héroïque, c'était d'Apchon, évêque de Dijon, et depuis archevêque d'Auch.

Le courage politique, plus rare et plus difficile que le civil, est aussi familier à l'épiscopat ; et il s'est soumis, à toutes les époques, et à tout prix, aux puissances mêmes qui le persécutaient.

De-là le martyre de la plupart. En voici un ancien exemple entre mille, (les modernes sont assez connus ¹) :

« La faction des Ariens voulant éloigner de la Syrie, Eusèbe, évêque de Samosate, le fit exiler jusqu'au pays du Danube. L'officier chargé de l'exécution de l'arrêt, arriva vers le soir à Samosate, et instruisit le prélat de l'objet de sa mission. Eusèbe savait combien il était cher au peuple ; il dit à l'officier : J'obéirai comme je le dois, à l'ordre que vous m'avez apporté ; mais gardez-vous bien de publier le sujet de votre voyage : si le peuple venait à l'apprendre, il vous jetterait

¹ Voyez le seul *Discours* de l'évêque de Belley, à l'inauguration de sa cathédrale, le 14 octobre 1836.

dans l'Euphrate. » Il se mit en route de lui-même, fort secrètement, avec un seul domestique, et se rendit en toute hâte à la ville de Zeugma, située vers le bas du fleuve, à vingt-quatre lieues de distance. Le fleuve ne tarda point à se couvrir de barques : instruits de la disgrâce de leur évêque, les habitants de Samosate arrivaient en foule. L'ayant rejoint, ils le conjurèrent avec larmes, de ne point les abandonner, offrant de le ramener en triomphe. Pour toute réponse, Eusèbe leur lut le passage de saint Paul, qui prescrit d'obéir aux puissances. Les ayant ensuite exhortés à persister dans la pureté de la foi, mais à imiter sa soumission, il continua sa route. »

Seulement, il est important de remarquer ici que la soumission royaliste, même aux puissances *Discoles*, n'ôte rien, et même ajoute à la dignité et au courage populaires. Lorsque Louis XV entra dans Malines, le cardinal d'Alsace, archevêque, prélat ami de la paix, parce qu'il était l'ami des hommes, lui tint ce discours ;

« Sire, le Dieu des armées est aussi celui de la miséricorde. Tandis que Votre Majesté lui rend des actions de grâces pour ses victoires, nous lui offrons des vœux pour les faire heureusement cesser par une paix prompte et durable. Le sang de Jésus-Christ est le seul qui coule sur nos autels ; tout autre nous alarme. Un prince de l'Église doit avoir le courage d'avouer cette peur devant un roi très chrétien. »

— « Monsieur l'archevêque, répondit Louis XV, vos vœux sont conformes à mes désirs, qui ne tendent qu'à porter mes ennemis à la paix. C'est l'unique but de mes démarches, et le succès que j'attends de mes efforts. »

Mais aussi les évêques savent, en temps et lieu, résister aux puissances les plus absolues, lorsqu'elles sont en état visible de tyrannie : témoin l'immortelle conduite de l'immortel Hennuyer. La voici proclamée par la voix d'un Manuel, quelques années avant 1789 : « Ce précepteur de Henri-le-Grand, se dérobaux honneurs et aux récompenses que sa place sup-

pose et exige, avait voulu se cacher au monde dans l'ordre de Saint-Dominique ; mais le monde, qui avait besoin de ses vertus, le redemandait au cloître : bientôt la cour le disputa au monde. Henri II le força d'être son confesseur.

« Hennuyer devint évêque. Il y avait déjà douze ans qu'il gouvernait le diocèse de Lisieux, comme les apôtres, lorsque le commandant de la ville vint lui communiquer des ordres du roi pour égorger tous les protestans. « Non, s'écria le prélat, au nom de la religion et de l'humanité, vous n'exécuterez point vos ordres, ou vous commencerez par moi ; car je n'y consentirai jamais. Je suis le pasteur de l'Église, et ceux que vous voulez faire égorger sont mes ouailles. Il est vrai qu'elles sont égarées ; mais je ne désespère pas de les faire rentrer un jour dans la bergerie de Jésus-Christ. Je n'ai pas vu dans l'Évangile que le berger doive souffrir que l'on répande le sang de ses brebis ; j'y lis au contraire qu'il est obligé de verser le sien, et de perdre la vie pour elles. Retournez-vous-en avec votre ordre, qu'on n'exécutera jamais tant que Dieu me conservera la vie que je n'ai reçue de lui que pour être employée au bien spirituel et corporel de mon troupeau. Dites à la cour que l'humanité a des droits inviolables. »

« Le lieutenant, étonné et édifié de cette fermeté héroïque, lui demande par écrit un acte de refus pour son excuse. Le prélat écrit qu'il était sûr de la bonté du prince, qu'on l'avait surpris.

« Henri, touché de son dévouement, révoqua pour son diocèse des ordres qui s'exécutaient partout. La piété courageuse du doyen de l'Université, plus efficace que des sermons et des soldats, changea le cœur de plusieurs calvinistes qui abjurèrent entre ses mains. Son exemple fut imité dans des temps encore plus orageux. »

Les Évêques et le Clergé, qu'on a accusés dans ces derniers temps ingrats, de favoriser le servage, en furent personnellement les adversaires.

C'est à eux que l'Europe doit l'*affranchissement des serfs*. « Dans les Gaules, en particulier, on parlait de la charité de saint Exupère, évêque de Toulouse, qui vendit jusqu'aux vases sacrés pour satisfaire au rachat des esclaves. Enfin on avait vu, et les païens eux-mêmes durent en jeter un cri d'admiration, on avait vu des disciples de l'Évangile, après s'être dépouillés de tout pour former la rançon de leurs frères, poussant à un saint excès l'héroïsme de la charité, se vendre eux-mêmes et se donner en paiement de la liberté des autres. Saint Paulin de Nôle, se chargeant ainsi volontairement des chaînes de l'esclavage, inspirait peut-être le dévouement attribué quelques siècles plus tard à saint Vincent de Paul. On voit que le même principe, qui, au moyen-âge, créa la touchante institution des *Frères de la Merci*, avait inspiré, dès les premiers âges du Christianisme, des actes de la même nature¹.

On doit à quelques évêques du Midi la plus intéressante institution militaire du moyen-âge : « La trêve de Dieu, disent les savans Ryan et Boulard, qu'il serait bien heureux pour le genre humain de voir rétablir, fut prêchée, pour la première fois, en l'an 1053, par les évêques d'Arles et de Lyon, et fut à la même époque introduite en Italie, suivant le premier volume de l'*Histoire des Républiques italiennes du moyen-âge*, par Sismonde de Sismondi, p. 130. Voyez aussi le *Glossaire de Ducange*, au mot *Treva*. La grande Encyclopédie *in-folio* porte, à l'article *Trêve de Dieu*, que le premier règlement fait à ce sujet le fut dans un synode tenu en 1027, dans le diocèse d'Elne, situé dans le Roussillon. »

Une application de la *Trêve de Dieu* se trouve en ces termes dans l'*Histoire de Duguesclin* : « La prière était déjà faite, et les chefs des deux armées avaient déjà exhorté leurs gens

¹ *Ann. de phil. chrét.*

à bien faire, lorsque les évêques qui se trouvaient, d'une part et de l'autre, touchés de voir leurs compatriotes prêts à s'entre-détruire, s'avancèrent dans l'intervalle qui séparait les deux camps, et firent suspendre la marche. »

Voilà la dignité, le courage et les bienfaits de l'épiscopat dans la guerre ; voici ses soins, son zèle et ses triomphes pacifiques : — Fulbert, l'un des plus grands hommes du XI^e siècle, mort à Chartres en 1029, disciple de Gerbert ; depuis pape sous le nom de Sylvestre II ; chancelier de France ; évêque de Chartres ; fondateur de la magnifique cathédrale de cette ville, l'une des merveilles du monde. Voici la chose racontée par un historien de nos jours : « Fulbert mit tout en œuvre pour réparer le désastre de son église. La dévotion, la charité, l'émulation vinrent au secours de son zèle. Il alla frapper à la porte des grandes dames, des seigneurs, des bourgeois, des manans, et recueillit partout d'abondantes aumônes ; tous contribuèrent pour leur part ; et on vit les rois de France, d'Angleterre, de Danemarck, Richard, duc de Normandie, Guillaume, duc d'Aquitaine, au nombre des donateurs. L'état fut si prodigieux et l'enthousiasme si universel, que de grands personnages et des femmes du plus haut rang ne dédaignèrent pas de traîner des charriots et de porter des pierres. On voit encore sur les vitraux les images, les emblèmes et les attributs de ceux qui concoururent à la réédification. » Mais, direz-vous, les Evêques épuisaient les peuples, ils appauvri-
saient les familles, ils favorisaient l'injustice dans leur zèle architectural. Voici la preuve de la calomnie : « Maurice de Sully faisait réédifier Notre-Dame de Paris ; un usurier forma le dessein d'employer une partie de son bien mal acquis à la construction de la métropole. Inquiet cependant sur ce genre de satisfaction, il alla consulter un saint personnage nommé Pierre-le-Chantre, qui, bien loin d'approuver que l'usurier rendit à Dieu ce qu'il avait pris aux hommes, l'engagea fortement à restituer à ses débiteurs ses gains illicites. L'usurier

obéit et vint ensuite dire au docteur que, ses restitutions faites, il lui restait encore une forte somme ; alors, Pierre lui répondit : « Allez, mon frère, vous pouvez maintenant faire vos aumônes à l'Église en toute sûreté. » (*Histoire de Paris*, par Félibien.) »

L'un des plus petits services que les évêques aient rendus à la France, c'est de faciliter ses conquêtes, sans lui coûter même d'argent : « Le peuple, de son côté, désirait fort que leur dauphin s'accommodât avec le comte de Savoie, et en lui cédant ses États, fit cesser la cause d'une guerre qui les tourmentait depuis long-temps, et qui leur faisait craindre un fâcheux avenir, s'ils ne tombaient pas entre les mains d'un prince puissant ; mais la noblesse, plus accréditée et d'une plus grande considération à la cour du dauphin, l'emporta sur le peuple, et voyant ce prince résolu de quitter le monde, elle le détermina à se choisir un successeur dans la maison royale de France, parce qu'il y avait plus d'avantages à espérer pour elle de ce côté-là, le roi de France ayant la disposition d'un plus grand nombre d'emplois et de charges. « Henri de Villars, archevêque de Lyon, en qui le dauphin avait beaucoup de confiance, et Jean de Chisi, évêque de Grenoble, contribuèrent fort à déterminer ce prince en faveur de la France. » (*Histoire des Dauphins de France.*)

Les sciences, elles-mêmes, dans leur ensemble et dans leurs divisions, sont encore l'apanage des Evêques, le plus souvent avant leur épiscopat, auquel ils les sacrifièrent presque toujours. — Le premier des arts, celui du Gouvernement, même politique, leur a été familier à toutes les époques. C'est de leur ordre que sont sortis les plus grands Papes, les plus habiles Diplomates, et les Ministres les plus sages. Et, s'ils n'ont pas eux-mêmes fondé les grands Ordres religieux, ils les ont presque toujours suscités. Hugues de Grenoble et Anthelme de Belley ont même fait la Grande-Chartreuse, autant que saint Bruno. — Tous les grands ministres d'État furent

préalablement Évêques : en France, saint Arnoul, Mathieu de Vendôme, sous Saint-Louis ; Guérin, évêque de Senlis, sous Philippe-Auguste ; Poncher, sous Louis XII ; le cardinal de Lorraine, du Vair, Richelieu, Fleury ; — en Angleterre, les saints Thomas de Cantorbéry et de Chanteloup ; Morton (dont Morus se flattait d'être l'élève), Wicham (législateur des Universités), Arondel, etc. ; — en Allemagne et dans le Nord, Bruno le grand, Absalon (législateur du Danemarck), Klésel, Olahus, etc. ; — en Espagne, Mendoza, Ximenès, Granvelle, etc. ; — en Amérique et aux Indes, la plupart des Gouverneurs et vice-rois.

La Théologie, qui fut, on peut le dire, fondée par les premiers Évêques, tous Pères et Docteurs de l'Église, n'a pas cessé de trouver des maîtres et de grands maîtres dans leurs successeurs. Et, pour ne pas remonter trop haut et faire des énumérations inutiles, les *OEuvres de François de Sales* et de *Richelieu*, de *Bossuet* et de *Fénélon*, de *Fléchier* et de *Huet*, de *Choin* et de *Liguori*, de *Pompignan* lui-même, ne sont pas moins illustres que leur administration. — De nos jours encore, ce sont des Évêques qui ont conservé la suprématie des sciences ecclésiastiques : MM. de Pressy et Asseline, évêques de Boulogne, le premier appelé par M. Émery « le plus habile théologien de son ordre » ; Duvoisin et La Luzerne, en France ; de la Palme, en Savoie ; Vittmann, le *Vincent de Paul* de la Bavière ; Sailer, à Ratisbonne, etc. ; Weld, Challonner, Milner, Pointer, Gillis, en Angleterre, etc.

L'Éloquence de la Chaire a été portée à son comble et à sa gloire par les Évêques, même des derniers siècles : témoins Bossuet et Fléchier, Mascaron et Massillon ; M. de Beauvais, le dernier évêque de Senès, qui fit trembler les faiblesses de Louis XV, dont il prédit la mort en chaire avec des circonstances et un éclat inouis... ; et enfin, M. de Boulogne, dont les sermons rivalisent avec ceux de Massillon. — Il est aujourd'hui, aux portes de la France, un plus grand orateur peut-être ;

car il est, on peut le dire, apostolique, et que les orateurs de la chaire eux-mêmes ne l'ont pas entendu sans consolation ou sans effroi. C'est l'Évêque d'Annecy, etc., l'abbé Rey.

Les Évêques les moins célèbres se sont souvent montrés supérieurs à tout, à tous, et à eux-mêmes en ce genre.

Un jour que Phélippeaux, archevêque de Bourges, faisait une exhortation aux catholiques dans une ville de son diocèse, et qu'il aperçut au milieu d'eux une foule de protestans, il dirige habilement son discours vers ses auditeurs inattendus, s'empare de leurs esprits et puis de leurs cœurs. « Les cendres de vos pères, s'écria-t-il enfin, reposent dans ce temple où vous voilà réunis; elles accusent votre erreur, et s'élèvent contre votre schisme. Tous ces tombeaux parlent, vous entendez leurs voix; il vous crient : etc., etc..... » Et les calvinistes de tomber à genoux, etc. !

La *Morale* et le *Droit*, qui tiennent le plus à l'administration, à la paix et au bonheur des peuples, après la *Théologie* et l'*Éloquence* de la chaire, ont été singulièrement bien cultivés par l'*Épiscopat*. Saint Charles Borromée et saint François de Sales sont des moralistes; Guillaume Durand, Antoine Augustin, les Compèges, Jean Faber (évêque de Vienne et confesseur de l'empereur), les Covarruvias, Joseph Stephanus, de Marca, des canonistes, des publicistes, des jurisconsultes qui n'ont été surpassés par aucun laïque.

L'*Érudition*, l'*histoire* et la *littérature* elles-mêmes ont eu, en des temps divers, dans les Évêques, des hommes supérieurs : les Eusèbe, Grégoire de Tours, du Tillet, Osorius (le *Cicéron portugais*), Sponde, Plantavit de la Pause, les frères de Vallenbourg, Lafitau, Huet, d'Argentré (évêque de Tulle), le cardinal Lucchi; et, de nos jours, le prince de d'Alberg, et Mgr de Bovet, ancien archevêque de Toulouse.

La *poésie* elle-même, la haute poésie, et même l'ingénieuse et l'agréable, ont trouvé des occasions de chefs-d'œuvre éton-

naus dans les seuls loisirs d'un prélat. La *Christiade* de l'évêque de Crémone, que Pope lui-même appelle *Immortelle*, est, pour qui l'entend bien, supérieure, non seulement en pensée, mais en conception et en style, à la *Messiate* de Klopstock, et son *Art poétique* à celui de Boileau.

Les sciences exactes¹, elles aussi, furent non seulement protégées, mais encore possédées par les Évêques. Le cardinal

¹ Cette sorte de science, la plus stérile et la plus indifférente de toutes, au moins en ce qui n'est pas à la portée usuelle, est aussi devenue, avec la poésie, et quelquefois le roman, et jusqu'au journalisme, l'apanage presque exclusif des laïques les plus ou les moins ambitieux, et des abbés ou des prêtres les plus équivoques.

La plupart des apostats du XVIII^e siècle, que nous nous abstenons de nommer, par respect pour leur repentir plus ou moins tardif, avaient le manie d'être *hommes de lettres* ou *naturalistes*.

Les évêques anglicans, suédois, etc., qui n'aspirent guère à être quelque chose de mieux, sont aussi faibles, aussi stériles, aussi inconnus que les évêques catholiques sont forts, puissants et célèbres. Les plus remarquables sont plutôt philosophes et savans que théologiens; plutôt économistes que publicistes; plutôt poètes et même naturalistes que tout autre chose: témoin Atterbury, poète; Wilkins, géomètre; Ray, physicien; Berkeley, Watson, chimistes; et de nos jours, Mathieu Joung, architecte, etc. — Remontez au-delà de la réforme, les évêques sont en Angleterre comme en France, tous les grands hommes, tous les fondateurs, tous les législateurs du pays. « Si nous exceptons, dit Berington, les établissemens de Cambridge, dont quelques-uns furent dus à la bienfaisance des personnes revêtues de la dignité royale, que nous venons de nommer, ceux d'Oxford ne furent fondés, comme nous l'avons vu, que par des ecclésiastiques; ce fait parle fortement en faveur du célibat des membres de cet ordre, célibat qui, à cette époque, prévalait universellement. Les princes et les autres personnes riches auraient pu faire ce que Wykeham, Chicheley et Waynflete firent, mais peut-on croire qu'ils eussent effectué de pareils actes de générosité quand tant d'autres charges pouvaient peser sur leurs propriétés? Si ces prélats eux-mêmes eussent été encombrés de famille; est-il vraisemblable que leur richesse eût été employée à ces actes désintéressés de bienfaisance et de patriotisme? Les sentimens de justice ordinaire et le cri de la nature auraient été une barrière puissante qui les eût arrêtés. Mais les ecclésiastiques de ce temps, qui seuls alors avaient un esprit cultivé, étaient appelés, comme hommes d'état et comme ministres, à remplir les premières places du gouvernement, pendant que l'entrée aux dignités de l'Église leur était ouverte. »

d'Ailly, évêque du Puy et de Cambrai, a publié une magnifique *Concordance de la Théologie et de l'astronomie* ; l'illustre Regiomontan (Jean de Muller) dont la mort avant le temps fut une *perte irréparable*, dit Delambre, fraya le chemin à Copernic, près d'un siècle avant Copernic. Il était évêque de Ratisbonne.— Copernic était le neveu et le disciple de l'évêque de Frauenbourg.— Nous verrons que c'est François de la Pallu, évêque d'Héliopolis et missionnaire prodigieux, qui fit, sur un frêle vaisseau, le premier tour du monde régulier.

Les Évêques présidèrent partout, et de toutes les façons, au renouvellement de toutes les études. Avant l'imprimerie, c'était par les manuscrits et les librairies. Bouchard, évêque de Worms, au xi^e siècle, passe pour le formateur de la première *Bibliothèque*. — L'archevêque de Mayence, prévoyant la toute-puissance et les bienfaits de l'imprimerie en elle-même, et de son usage même contre ses abus, a donné tout de suite *des Lettres de Noblesse* à son inventeur, qu'il avait appelé dans son palais : « Nous, Adolphe II, électeur et archevêque de Mayence, etc., ayant reconnu et pris en considération les services agréables et volontaires que nous a rendus et à notre chapitre (ou archevêché) notre cher et *fidèle* Jean Gudenberg (*Sic*), pour cela et par grâce particulière, nous l'avons nommé et reçu notre serviteur et domestique à la cour, charge qu'il occupera pendant sa vie ; et afin qu'il puisse jouir d'autant plus utilement de ladite charge, nous voulons qu'il soit habillé et vêtu *comme nos nobles*, tous les ans et à nos frais, quand nous ferons habiller tous les gens de notre cour. De même nous voulons que tous les ans il puisse faire entrer en notre ville de Mayence, librement et gratuitement, sans droit de douane et de passe, vingt matters (muîds) de blé et deux foudres de vin à l'usage de sa maison, sous la condition, toutefois, qu'il ne pourra les vendre ni les donner. L'exemption pareillement et pour la vie du service de garde, de toutes contributions et autres charges publiques, desquels privilèges et avantages nous

croyons que *notre fidèle* Jean Gudenberg nous aura obligation. Donné à Eltwil, le jeudi jour de Saint-Antoine de l'an 1465. »

Il n'est pas jusqu'aux services secondaires provinciaux et municipaux que les Évêques ne rendissent encore au XVIII^e siècle. Et le calviniste Necker le reconnaît en ces termes, dans son *Compte-rendu* : « C'est ainsi que *les succès rapides de l'administration provinciale de la haute Guyenne sont dûs aux soins particuliers de M. de Cicé, alors évêque de Rhodex*, aujourd'hui archevêque de Bordeaux : mais il est rare de réunir à tant d'amour du bien, une si grande vigilance à le faire, et tant de vues judicieuses à cet esprit pratique, sans lequel on ne fait qu'augmenter la liste de ces vaines théories qui n'ont jamais mis en mouvement une des plus petites roues de l'administration. »

C'est à la vue de toutes les vertus et de tous les bienfaits du haut Clergé, que Voltaire lui-même a dit : « Les Évêques de France ont été, pour la plupart, respectables par leur conduite, et leurs aumônes ont dû les rendre chers à leurs peuples. En général, le corps des Évêques et des Curés a fait autant de bien en Angleterre et en France que les querelles de religion avaient autrefois causé de maux. » (*Mélanges historiques*, t. III, p. 139, édit. de Genève.) — L'anglais Hume, que nos philosophes ont surnommé *le Sage*, et qui n'en est pas moins un des ennemis les plus fanatiques de l'Église romaine, nous apprend, de son côté, « qu'il n'y a point de Clergé plus renommé pour une vie et *des mœurs exemplaires* que le Clergé séculier de France, et en particulier les recteurs ou Curés de Paris. » (*Essais sur l'entendement humain*, art. *Miracles*.)

Lorsque vint la révolution de 1789, que les Évêques avaient prédite si bien et si long-temps dans leurs Mandemens, dans les chaires de l'église et à l'oreille des rois, ils furent les premiers, quoiqu'on en ait dit, à lui sacrifier, autant qu'il était en eux, des biens dont ils n'avaient que l'usufruit ; et les premiers aussi, à prédire la vanité et les malheurs de leur expropriation : « Le clergé, s'écriait M. de Boisgelin, archevêque.

d'Aix, doit donner tout ce qu'il peut donner : que l'Assemblée le détermine, il s'y soumettra pour le bien de l'État (disait-il dans sa candeur, comme si ses adversaires avaient eu en vue le bien de l'État). Si nos propriétés étaient mises à l'encan, comme confiscations nationales, ces ventes ne nuiraient-elles pas à leur valeur ? Dans le moment, six mille terres demandent des acquéreurs, et la ruine des particuliers serait une suite de celle du clergé. La confiance publique environnera-t-elle ces nouveaux propriétaires ? Les créanciers de l'État n'achèteront pas, ou bien ils feront des spéculations qui n'engendreront qu'une circulation de papiers. Ainsi s'évanouiront par degrés ces évaluations immenses.

« Les impôts s'accroîtront, subsisteront sans cesse, la religion deviendra pour le peuple une charge dont les bons citoyens avaient voulu le soulager. »

Lorsque l'Épiscopat français cessa de pouvoir donner à la France, l'Épiscopat étranger lui donna à son tour. C'est le cardinal Weld, possesseur d'une grande fortune par surcroît, qui, de concert avec milord d'Arundel, recueillit les Trappistes dans son château, leur bâtit un monastère à Luneworth, de l'aveu et avec la protection de l'évêque anglican de Bath, et fut l'un des plus généreux patrons des émigrés français.

L'évêque d'Orense et l'archevêque de Tolède firent, de leur côté, des prodiges de charité, qui viennent d'être rappelés pour émouvoir la reconnaissance de la France politique, et que nous rappellerons ailleurs pour appeler l'admiration de l'Europe religieuse envers le Prêtre catholique.

Lorsqu'au sacrifice des biens il fallut joindre celui de la vie, les Évêques furent, tout de suite et partout, les premiers. Voici le plus simple extrait de leur *confession de foi* et de leur martyre : « On faisait retentir jusqu'au fond de la salle des hurlemens de mort : *A la lanterne les évêques et les prêtres qui ne feront pas le serment.* Averti par ce signal, qu'il est temps de commencer l'attaque, le président se lève, et prend

la liste des ecclésiastiques non assermentés. Le premier qu'il somme de jurer, est M. de Bonac, évêque d'Agen. « Messieurs, répond le prélat, les sacrifices de la fortune me coûtent peu ; mais il en est un que je ne saurais faire : celui de votre estimé et de ma foi. Je serais trop sûr de perdre l'une et l'autre, si je prêtai le serment qu'on exige de moi. » Cette réponse, faite d'un ton grave et décent, captive un moment l'admiration, ou plutôt, réprime et suspend les premiers effets du dépit de la gauche.

« Le président appelle M. Fournet, du diocèse de ce même prélat. « Messieurs, dit à son tour ce digne curé, vous avez prétendu nous rappeler aux premiers siècles du christianisme : Eh bien, avec toute la simplicité de cet âge heureux de l'Église, je vous dirai que je me fais gloire de suivre l'exemple que mon évêque vient de me donner. Je marcherai sur ses traces, comme le diacre Laurent marcha sur celles de Sixte, son évêque ; je le suivrai jusqu'au martyre. » En entendant cette réponse, on commence à se repentir d'avoir fourni au clergé l'occasion d'un témoignage si public, si éclatant de sa constance dans la foi. Cependant comme on se flatte de ne pas trouver la même fermeté dans tous les Prêtres, le président appelle M. Leclerc, curé de Cambe, diocèse de Sez. M. Leclerc se lève, et dit : « Je suis né catholique, apostolique et romain : je veux mourir dans cette foi. Je ne le pourrais pas en prêtant le serment que vous me demandez. »

« La gauche ne tient plus, à ces professions de foi si fermes ; et, pour les faire cesser, elle demande qu'on mette fin à cet appel nominal. M. Beaupoil de Saint-Aulaire, évêque de Poitiers, en face du président, demande qu'on l'écoute : « Messieurs, j'ai soixante-dix ans, et j'en ai trente-cinq d'épiscopat. Je ne souillerai pas mes cheveux blancs par le serment de vos décrets : je ne jurerai pas. » Tout le clergé de la droite se lève, applaudit, et annonce qu'il est tout entier dans la même disposition.

« M. de Bonneval, évêque de Sénez, avait à peine vu le projet de lui enlever ses ouailles pour les livrer aux faux pasteurs, qu'il s'éleva en apôtre intrépide contre le futur invaseur dont on le menaçait. Dès-lors il ne craignit pas de dire, dans une instruction pastorale digne d'un Chrysostôme, d'un Hilaire ou d'un Ambroise : « Ma tête est aux hommes ; mon âme n'est qu'à Dieu. Si le Seigneur veut éprouver les siens, le dix-huitième siècle aura ses martyrs comme le premier. » Tous les cris de rage n'altérèrent point la tranquillité du prélat : « Laissez, dit-il au capitaine, laissez, mon ami : ne vous fâchez pas contre eux ; ils offensent Dieu : voilà ce qui m'afflige. Quant à moi, je suis fait pour souffrir. »

« Cependant le respectable évêque est conduit, au milieu du jour et à travers une grande partie de son diocèse, dans la prison du fort de Seyne...

« Ce qui procura une consolation sensible à M. de Sénez, ce fut la conversion du curé et du vicaire d'une des paroisses de son diocèse, qui avaient eu le malheur de prononcer le serment du schisme et de l'hérésie. Tandis qu'après une longue et pénible marche, le prélat, accablé de fatigues, commençait à prendre quelques momens de repos, le curé pénitent obtint des gardes la permission d'entrer. Pressé de recevoir son absolution, il s'écrie : « Monseigneur, je suis encore digne de vous ; je me suis solennellement rétracté. » Jamais un cri plus agréable n'avait réveillé M. de Sénez. Il se lève et se jette au cou du bon curé, fondant en larmes. « C'est donc vous, mon cher pasteur, lui dit-il, c'est vous que j'embrasse, et que j'embrasse dans une foi commune ! Que je me réjouisse avec vous, mon cher ami, de votre retour à l'Église. Mes douleurs sont passées ; non, je ne souffre plus ; j'oublie tout, trop heureux que mes souffrances aient pu vous être utiles. »

« Arrivé à Castelane, il parut devant ses juges : « Appelé, dit-il, comme il l'écrivit ensuite à l'Assemblée nationale, appelé d'en haut pour conduire les âmes qui me sont échues en par-

tage, j'ai cru ne pouvoir pas refuser aux lévites l'imposition des mains, aux simples fidèles le sacrement de force, à des enfans qui m'appelaient leur père, le pain de la parole, les secours et les consolations de leur croyance. Tant que ma langue et mon bras droit seront libres, l'une sera pour évangéliser mon peuple, l'autre pour le bénir. » Les diocésains, accourus de toute part, applaudirent avec transport à ce plaidoyer digne d'un apôtre; mais le vertueux évêque n'en fut pas moins condamné à l'exil, et il ne répondit à sa condamnation que par ces paroles : *Grâces en soient rendues à Dieu.* Cependant, comme la sentence devait être confirmée par les juges de Barcelonette, M. de Sénez fut de nouveau livré à ses gardes, pour y être conduit. Une partie du peuple et tout son clergé l'accompagnèrent jusqu'aux portes de Castelane; et là, ce bon père, embrassant ses enfans avec toute l'effusion de la tendresse, dit en les quittant; « Adieu, mes amis : la force éloigne pour quelque temps mon corps d'auprès de vous; mais il n'est pas au pouvoir de l'homme de séparer nos âmes, ni les brebis du pasteur. J'ai été, je suis et serai votre évêque jusqu'au dernier soupir. Soyons tous de même à la vérité, à l'Église de Jésus-Christ. »

« Après avoir fait ces touchans adieux à son peuple, qui ne put y répondre que par ses larmes, M. de Sénez, toujours sous l'escorte des nationaux, franchit de nouveau les plus hautes montagnes pour se rendre à Barcelonette. L'amnistie vint mettre fin aux poursuites de sa cause devant ce tribunal; mais il n'en fut pas moins persécuté. L'impossibilité de rentrer dans son diocèse lui fit choisir une retraite à Nice, et c'est de là qu'il écrivit ces paroles remarquables : « L'impie ne le croit pas; mais l'infortune a ses charmes : ils m'ont tout enlevé, ils m'ont tout pris; il me reste l'honneur et la religion. »

« Tandis que M. l'archevêque d'Arles était dans l'église des Carmes avec cent-vingt autres ecclésiastiques qu'on y tenait

incarcérés, en attendant qu'on les y massacrait, en lui proposa souvent de se servir de ses amis, de faire valoir au moins ses infirmités croissant chaque jour, pour obtenir d'être transporté chez lui. *Non, non*, répondait-il, *je suis trop bien ici et en trop bonne compagnie.*

« Les brigands vinrent pour massacrer les prisonniers. Il était dans le jardin des Carmes, près d'un oratoire, avec l'abbé de la Pannonie, qui lui dit, en voyant briller les sabres et les baïonnettes : « Pour le coup, monseigneur, je crois qu'ils vont venir nous assassiner. — Eh bien, mon cher, répondit l'archevêque, si c'est le moment de notre sacrifice, soumettons-nous, et remercions Dieu d'avoir à lui offrir notre sang pour une si belle cause. » Au moment où il disait ces paroles, les assassins s'avancent en criant : *Où est l'archevêque d'Arles?* Il les attendait à la même place, sans la moindre émotion. Arrivés près du groupe en avant duquel il était à côté de M. de la Pannonie; ils demandent à celui-ci : *Est-ce toi qui es l'archevêque d'Arles?* M. de la Pannonie joint les mains, baisse les yeux, et ne fait point d'autre réponse. « C'est donc toi, scélérat, qui es l'archevêque d'Arles, dirent-ils en se tournant vers M. Dulau. — Oui, messieurs, c'est moi qui le suis. — Ah ! scélérat, c'est donc toi qui as fait verser tant de sang dans la ville d'Arles? — Messieurs, je ne sache pas avoir jamais fait mal à personne. — Eh bien ! je vais t'en faire, moi, répond un de ces brigands ; » et en disant ces mots, il décharge un coup de sabre sur la tête de M. l'archevêque d'Arles. » Après quoi vinrent mourir, avec non moins de sérénité et de gloire, les évêques de Saintes, de Beauvais, etc. C'étaient deux frères, — et deux Larochefoucauld, — dont l'un s'était refusé à se sauver sans l'autre.

A quelques temps et lieux de là, deux autres illustres et immortels frères, évêques aussi tous deux, qui avaient vécu, voulurent aussi mourir, à la façon des Larochefoucauld. « A Quiberon, l'évêque de Dol, membre de l'assemblée des Nota-

bles, fut immolé ainsi que tous les dignes prêtres de sa suite. Tous moururent avec le calme d'une conscience pure et la fermeté de vrais soldats de Jésus-Christ. Au moment où la trahison livra le fort Penthièvre aux républicains et perdit entièrement l'armée, le vénérable prélat pouvait retourner à bord de la flotte ; on le lui proposa avec empressement et à diverses reprises ; mais toutes les instances furent vaines : « Non, jamais, répondit-il, je n'abandonnerai mes compagnons d'infortune, mes bons prêtres, mes fidèles amis ; je ne quitterai point nos malades, et jusqu'à mon dernier soupir je leur donnerai les consolations de l'Église et les secours spirituels. » C'est ainsi que, par cette sainte intrépidité des anciens confesseurs de la foi, ce ministre de Dieu se résigna à recevoir le martyre. Son digne frère, l'abbé d'Hercé, son vicaire-général, mourut à ses côtés, ainsi que l'abbé Dulargez, recteur de Léon, modèle de la charité et de la douceur évangéliques. C'est là aussi que l'abbé Roland de Klourg, chanoine théologal de Tréguier, donna le plus rare exemple du dévouement de l'amitié, et périt au chevet du lit de son ami mourant, plutôt que de le laisser seul dans ses derniers instans aux mains des soldats ennemis. »

Si le XIX^e siècle lui-même a des gloires réelles, c'est dans l'Épiscopat qu'il va les chercher. — M. d'Aviau était un homme des anciens jours. — MM. Dubourg et de Cheverus charmèrent les deux mondes de leur charité et de leur habileté convertissantes ; — M. de Quélen, se montra autant qu'il put, Belsunce au choléra ; — et la France jouit encore aujourd'hui des vertus impartiales et de la puissance toute spirituelle de MM. Donnet à Bordeaux, de Miolan à Amiens, de La Croix à Gap, etc. ; d'Astros à Toulouse, Mathieu à Besançon, de Bonald au Puy, de Prilly à Châlons, etc.

Voici, rapporté par les journaux du temps, un trait de la vie épiscopale de ce dernier. « Le jour de son installation a été un jour de fête et de triomphe pour les Châlonnais. — De-

puis long-temps le siège de Châlons n'avait pas été occupé. M. de Prilly, entouré de son clergé et suivi de toutes les autorités administratives et militaires, se rendait en procession vers la cathédrale. Arrivé à la grande porte, il s'arrête, fait venir le curé, et là, en présence de tous les assistans, il lui déclare qu'il n'entrera pas dans la nef sans avoir fait amende honorable, pour une irrévérence qu'il se rappelait avoir commise autrefois comme militaire, dans cette même église ; aussitôt il se met à genoux, demande, à haute voix, pardon à Dieu et à son clergé. »

Et cet admirable cardinal de Cheverus, qui portait l'intelligence et la vertu jusqu'à se croire responsable des péchés de son peuple, et à le proclamer dans les beaux *Statuts* qu'il a composés pour son diocèse. — « Hélas ! si les maux de la terre sont si graves, le vaisseau de l'Église si violemment agité, la société travaillée par tant de passions en délire, *peut-être la justice scrutatrice de Dieu ne nous absout-elle pas entièrement de ces malheurs* ; peut-être n'avons-nous pas travaillé avec assez de zèle, assez prié, assez instruit, assez édifié. »

Et ce dernier archevêque de Paris, qui vient de mériter par sa double magnanimité en présence des hommes et en présence de Dieu, d'être élevé dans la grande Patrie avant le temps, pour y mieux servir la petite ; — cet évêque de l'adversité auquel nous avons tant de droits à dire dans la *Dédicace* de l'édition précédente de ce livre : « Il était bien naturel que *le Prêtre devant le Siècle* vous fût dédié : l'Évêque, c'est le premier Prêtre ; l'Archevêque de Paris, c'est, en France, le Prêtre modèle. Son Épiscopat surtout est celui qu'il est vrai d'appeler, avec saint Grégoire de Naziance, l'*Art des arts, la Science des sciences*. Tout ce qui se fait, en religion, de bonnes œuvres, d'œuvres vraiment efficaces, tout ce qui se publie de chefs-d'œuvre, se fait ou se proclame avec lui ; le mal ne se fait, l'erreur ne se répand jamais que malgré lui, ou contre lui.

« Il ôte de la faiblesse et donne de l'autorité, il inspirerait, au

besoin du talent aux faibles par sa présence; il en ajoute aux forts.

« Le premier Pasteur de la grande ville, qui n'a pas où reposer sa tête, ne demande au gouvernement qu'une seule chose, celle qui seule peut donner la durée au gouvernement : « Protégez la Croix, essayez de relever la Croix (il ne dit pas relevez le presbytère!) Laissez-nous du moins rallier librement les esprits divisés, autour de cet étendard sacré de réconciliation et de bonheur, et vous saurez quelle est la puissance de la Croix ! »

« Il se fait respecter de ceux-là mêmes qui commencent à lui pardonner le mal qu'ils lui ont fait, et auxquels il a dit, dans un *Mandement* : « Nous ne fuirons pas vos assemblées; nos réunions vous seront constamment ouvertes.

« Il désarme, en temps et lieu, jusqu'à l'enfant ingrat, qui n'a pas même la puissance de trouver une oreille pour lui rendre possible la chose la plus aisée et la plus vulgaire du monde, la calomnie.

« Vous avez dit, Monseigneur, et nous disons à notre tour : « Malheur à moi, si je négligeais d'annoncer l'Évangile, si j'essayais de retrancher quelque chose de cette fonction sublime et redoutable dont je suis chargé. *Vae mihi, si non evangelizavero!* »

« Et voilà que la Capitale a eu des conférences, qui attirent chaque année jusqu'à vous la jeunesse, que vous avez jugée « doublement intéressante, et par les maux sans nombre dont elle est menacée, et par les immenses services qu'elle doit rendre à la patrie, selon qu'elle demeurera incrédule ou chrétienne. »

« Et voilà que les dissidens sont presque aussi nombreux que les fidèles dans les basiliques parisiennes :

« Ils semblent n'être plus vrais, ces vers humbles et superbes

que le génie de la fidélité souffrait au plus grand poète du XVIII^e siècle, contre le génie de la révolte :

*Le Nil a vu sur ses rivages,
etc., etc.*

Et ce jeune Dupuch, premier évêque d'Alger, le pied-à-terre, le point de départ du Catholicisme moderne et décisif pour les extrémités de l'Afrique et de l'Asie, écrivant à la *Société de la propagation de la foi*, cet admirable *compte-rendu catholique* dont nous avons cité ailleurs la péroration.

Les Evêques d'outre-mer, les Evêques américains, les Vicaires apostoliques des Indes, etc., semblent plus grands, parce qu'ils semblent avoir plus d'obstacles à vaincre. Ils se confondent, la plupart, avec les apôtres et les missionnaires. On peut rappeler ici les beaux noms français des Evêques d'Adran, (Pigneau de Behaine); — les frères Florens, dont l'un sacra l'infortuné Bruguière, si révéérés qu'à leur mort on coupa leur soutanes en morceaux pour en faire des reliques; — Karoll, archevêque de Baltimore, dont on porta le deuil comme celui de Wasinghton; — Maréchal d'Orléans, érecteur de la magnifique cathédrale commencée par Karoll; — Fenwick, mort victime de sa charité dans le choléra de Boston; — Richard, évêque du Détroit, vertueux, bienfaisant, populaire jusqu'à être nommé député dans les congrès; — Rosati, évêque de Saint-Louis, le plus vaste diocèse de l'univers; — Flaget et David, évêques de Bardstown; — Longer, du Hâvre, créateur de l'instruction dans le Tong King; — Guérard, son coadjuteur, dont M. Magdinier disait: *J'irais lui baiser les pieds au bout du monde*; — Taberd, auteur d'une *Apologie du Christianisme aux Mandarins*, digne des

¹ Sa noble famille Mesuré, s'est consacrée à la religion, à son exemple.

premières apologies aux empereurs ; — Coupperie, convertisseur des Evêques Nestoriens à Babylone, et historien ; — Auvergne, seul évêque latin dans la Syrie, l'Arabie et l'Égypte, aimé de Méhémet-Ali et d'Ibrahim, au point d'en recevoir la grâce d'apostat converti ; — Bruguière, mort avant le temps, mais à jamais vivant par ses travaux en Corée ; — et les jeunes et dignes successeurs de ces apôtres : — le Flamand de Neckere, parlant toutes les langues ; Bonamie de Cahors, trouvé capable de remplacer Coupperie, lorsqu'il avait trente ans à peine.

Voulez-vous, par un exemple, juger de l'influence, dans les Indes, d'un Evêque qui commença par sortir, jeune missionnaire étranger, d'un séminaire de Paris ? :

« *Nguyén-Anh*, voulant faire connaître à la famille de M. l'Evêque d'Adran, l'estime et l'affection qu'il avait pour lui, chargea un des missionnaires de lui envoyer le brevet qu'il avait destiné au prélat, et dont voici un extrait :

« Je possédais un sage, l'intime confident de tous mes secrets, qui, malgré la distance de mille et mille lieues, était venu dans mes états, et ne me quitta jamais, lors même que la fortune me tournait le dos. Pourquoi faut-il qu'aujourd'hui... qu'elle a repassé sous mes drapeaux, au moment où nous sommes le plus unis, une mort prématurée vienne nous séparer tout-à-coup ? Je parle de Pierre Pigneau, décoré de la dignité épiscopale et du glorieux titre de plénipotentiaire du roi de France. Ayant toujours présent à l'esprit le souvenir de ses anciennes vertus, je veux lui en donner un nouveau témoignage. Je le dois à ses rares mérites.

« Mon estime et mon affection pour lui croissaient de jour en jour. Dans les temps de détresse, il nous fournissait des moyens que lui seul pouvait trouver. La sagesse de ses conseils et sa vertu qui brillait jusque dans l'enjouement de la conversation, nous rapprochaient de plus en plus ; nous étions si amis et si familiers ensemble, que, lorsque mes affaires m'appelaient hors de mon palais, nos chevaux marchaient

de front. Nous n'avons jamais eu qu'un même cœur. Depuis le jour que, par le plus heureux hasard, nous nous sommes rencontrés, rien n'a pu refroidir notre amitié, ni nous causer un instant de déplaisir. Je comptais que cette santé florissante me ferait goûter encore long-temps les doux fruits d'une si étroite union, mais voilà que la terre vient de couvrir ce bel et précieux arbre. Que j'en ai de regret !

« Pour manifester à tout le monde les grands mérites de cet illustre étranger, répandre enfin au dehors la bonne odeur de ses vertus qu'il cacha toujours, je lui donne ce brevet d'instituteur du prince héritier, avec la première dignité, après la royauté, et le surnom d'accompli. Hélas ! quand le corps est tombé et que l'âme s'envole au ciel, qui pourrait la retenir ? Je finis ce petit éloge : mais les regrets de la cour ne finiront jamais... O belle âme du maître ; recevez cette faveur ! » (*Annales de la foi*. 1831.)

§ V.

Aperçu de la Grandeur et des bienfaits historiques des Fondateurs
d'Ordres et d'Établissements religieux.

On conçoit les Ordres religieux, ainsi et à plus forte raison que les sociétés civiles, administratives, judiciaires et militaires, c'est-à-dire des ensembles, des unions de personnes analogues, individuellement faibles et impuissantes : par cela même et par cela seul qu'on conçoit l'utilité et le besoin de la force, de la bienfaisance, et même de l'enseignement mutuels.

On admet, on admire les *Ordres* religieux, comme moyen de conduite, de tranquillité et de bonheur privés ; comme moyen subsidiaire, et même principal, de gouvernement et d'*Ordre public*.

On les admet, on les admire également, pauvres véritables, vivant *au jour le jour*, s'abandonnant, comme les oiseaux du ciel, à la foi de la Providence ; et, simples propriétaires, comme le commun des citoyens. On les admirait même, on les admirait surtout, jadis *pauvres en esprit*, et même pauvres et humbles, comme individus¹ ; généreux, opulens et superbes seulement comme corps : à ce point, que leurs ruines échappées aux *bandes noires*, (sociétés entr'autres qui les ont remplacés), sont encore aujourd'hui les merveilles de nos provinces, appauvries depuis leur expropriation !

L'Église et même la philosophie admirent, à bien d'autres égards, les Ordres religieux ! : « Les anges, par leur condition, dit l'illustre Olier, dans son *Traité des saints Ordres*

¹ Leur devise générale était : *Non proæsse, sed prodesse.*

précisément, semblent avoir en partage quelque chose de Dieu à honorer, et quelque attribut auquel, dans chaque ordre, ils sont plus spécialement appliqués. Les Séraphins honorent particulièrement son amour ; les Chérubins, sa lumière ; les trônes, son repos et sa paix ; les dominations, sa souveraineté et ses domaines ; les puissances, sa puissance et sa force, etc. ¹

« Les religieux dans l'Église sont sur la terre à l'égard de N. S., ce que les anges sont à l'égard de Dieu dans le ciel. Car ils ont, dans chaque ordre, selon la doctrine de saint Thomas, quelque vertu particulière de Jésus-Christ à honorer. C'est pourquoi il dit qu'il ne faut point instituer de nouveaux ordres de religieux dans l'Église de Dieu, s'ils ne regardent quelques vertus ou quelques pratiques de vertu, qui soient distinctes de celles que les autres ordres déjà établis respectent.

« Un religieux de saint François avec ce saint patriarche et tout son ordre, est pour honorer la pauvreté de Jésus-Christ, qu'il doit toujours avoir devant ses yeux. Saint Dominique et tout son ordre doit avoir le zèle de la prédication. Les Augustins doivent révéler sa charité ; les Chartreux, sa solitude ; les Carmes, son oraison ; enfin, chaque ordre en particulier rend hommage à quelque vertu particulière de Jésus-Christ, de sorte qu'ils sont proprement les religieux de Jésus-Christ ; comme les anges sont les religieux de Dieu. »²

Les fondateurs d'Ordres religieux furent tous religieux, apparemment : c'est-à-dire prêtres, évêques, papes. Quelques-uns furent laïques, mais des laïques supérieurs en quelque sorte au sacerdoce, qu'ils redoutèrent. Tous surtout furent célèbres par leurs vertus, leur connaissance des hommes, et

¹ S. DENYS, *De celest. Hierarch.*

² *Vita religiosa, vita angelica* vocatur à SS. Bernardo et Basil.

leur habileté dans le gouvernement. On ne s'imaginera jamais assez, ni tout ce qu'il faut d'art et de sacrifices pour déterminer ses contemporains aux sacrifices des biens, des honneurs et des libertés du monde; ni tout ce qu'il y a d'intelligence, et même de science dans les masses des premiers âges, et surtout dans celles du christianisme. Alors, on sortait de la plus éclatante lumière du paganisme (le siècle d'Auguste), et on était plongé dans la plus éclatante de l'Église.

Ce qui caractérise surtout les Fondateurs et les Chefs d'Ordres, c'est la domination de leurs siècles. On les voit même, il faut le dire, supérieurs aux siècles ultérieurs, qu'ils semblent avoir devinés. Dans le premier âge, avant que l'Église fût fondée, et pour concourir à la fonder, ils furent plutôt saints et hommes; dans le second, plutôt savans, évêques, missionnaires. D'abord individuels, isolés, moines¹, solitaires; plus tard sociaux, réunis en communautés. On les remarque, tour à tour, dans les catacombes, dans les déserts de la Thébaïde et de l'Afrique, et à la fin dans les plus hauts et les plus beaux sites de l'Italie, de l'Espagne, de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne : au mont Cassin, au mont Saint-Bernard des Alpes, à la Grande-Chartreuse, comme pour faire un appel plus libre, et donner un exemple plus éclatant, à toute la Chrétienté, et à jamais.

Les Fondateurs des Ordres d'Orient, saint Paul (premier ermite), saint Antoine, saint Pacôme, saint Macaire, Arsène, furent des hommes prodigieux, des hommes par excellence; des *hommes-dieux* de seconde majesté. Tous riches, selon le monde (Arsène était Sénateur romain); tous savans (saint Macaire a laissé d'éloquentes *Homélies* et des *Règles*, etc.) ; tous portant le renoncement jusqu'au martyre et à la mort

¹ Le nom de *Moines* (isolés) est même demeuré aux réunions de Religieux.

perpétuelle : ce qui ne les empêchait pas de vivre des siècles.

Les plus grands Évêques, les plus savans Pères de l'Église, saint Athanase, écrivaient l'*Histoire de saint Antoine-le-Grand*, comme une sorte d'histoire de l'Église ; — Constantin-le-Grand le nommait son père, et Théodose appelait vainement Arsène à sa cour.

Alors déjà l'on faisait de l'Occident un désert, et de l'Orient un tombeau. Les disciples d'Antoine furent les premiers *Croisés*.

Lorsqu'au v^e siècle, les Monastères se formèrent en Italie, en Espagne, en France, etc., ce fut sur les coutumes de la Thébàïde, où Jean Cassin, de Marseille, était allé les étudier et les écrire. On sait que ses *Institutions monastiques* sont la source de toutes les Règles. Saint Benoît, qu'on peut considérer comme le *saint Antoine d'Occident*, est le père de la plupart des communautés contemporaines ou subséquentes : les anciens *Bénédictins* (beau nom de religieux appelés à bien faire et à bien dire), les anciens Bénédictins, si supérieurs aux modernes, les moines de *Cîteaux*, etc., de *Vallombreuse*, les *Trappistes*, les *Feuillans*, etc. Sa règle écrite, et surtout sa règle appliquée, ont pour objet de préserver, de conserver le feu sacré des lettres grecques, latines, païennes et chrétiennes que l'invasion des Barbares et les conquêtes du Nord sur le Midi allaient bientôt, et pour long-temps, menacer. L'événement justifia assez bien la prévoyance de saint Benoît. Tous les historiens, tous les faits, toutes les découvertes, même du xix^e siècle, démontrent que le Mont Cassin et ses monts accessoires furent l'arche qui sauva la civilisation du déluge de la barbarie. — Saint Colomban, disciple de saint Benoît, à l'autre extrémité de l'Europe, en Irlande, appelé en France par le roi Gontran, s'en vint civiliser la Bourgogne, la Suisse, et même une portion de cette Italie, où Benoît venait de mourir, et préparer les voies à un second Benoît, dont la mission était de faire, dans toute la France et dans toute l'Allemagne, ce que le premier avait fait en Italie et dans le Midi.

Nous voulons parler de saint Benoît, abbé d'*Aniane* en Provence, d'abord comte de Maguelone et grand capitaine, et enfin prêtre prodigieux, qui fit de Louis-le-Débonnaire, dont il était le bras ecclésiastique, c'est-à-dire plus que le premier ministre, un roi supérieur, au fond, à Charlemagne lui-même.

Un double et immense mouvement, celui des Croisades, allait avoir lieu en Occident et en Orient, mouvement qui, seul, allait dessiner la Chrétienté, et assurer à jamais sa prépondérance sur l'anti-chrétienté. Quelques grands hommes le prévoient et le préparent, si l'on peut dire qu'ils ne le font pas : ce sont les fondateurs de Cîteaux, de Cluny, de Clairvaux, de Fontevrault, de Prémontré : l'abbé Bernon, au x^e siècle, sorte de saint Bernard anticipé ; Robert, abbé de Molesme ; Robert d'Arbrisselles, saint Bernard lui-même, et enfin saint Norbert : celui-ci était parent de l'empereur Henri V. — Il fallait une route aux Croisés dans les Alpes, au pied desquelles Annibal avait autrefois reculé. Un autre saint Bernard, habile ingénieur spirituel et matériel, la fraie, en fondant un monastère d'un Ordre nouveau. — Il leur fallait un Hospice proprement dit, puis une sentinelle, et enfin une marine permanente et hardie. Le Bienheureux Gérard de Provence, et Raymond du Pay en Dauphiné, se trouvent, sans le savoir, les premiers grands-maîtres de l'Ordre de *Saint-Jean de Jérusalem* et de *Malte*, dont les Chevaliers par excellence, prêtres de seconde majesté, prirent bientôt pour devise : *Non œs, sed Fides*, et firent trembler jusqu'à ces Mahomet II et ces Soliman, qui faisaient trembler tout l'Occident.

Les *Croisades*, malgré la pureté de leur principe et les sacrifices dont elles avaient donné l'exemple, allaient se trouver l'occasion de relâchement dans la discipline politique et dans les mœurs privées. Saint Romuald, duc de Ravenne, dont saint Pierre Damien a composé l'*Histoire*, et saint Jean de Gualbert de Florence, tous deux nobles, riches, d'abord mondains,

fondèrent les *Camaldules* et *Vallombreuse*, les plus parfaits de tous les bénédictins.

Plus austères, plus héroïques, plus surhumains, saint Bruno, saint Hugues de Grenoble, et saint Anthelme de Savoie, instituent ces Chartreux, qu'on a appelés les *Spartiates de la Religion*.

A un siècle de là, et dans le même esprit, un comte du Perche, Rotrou, dresse, à leur image, des *Trappistes*, qui firent depuis la gloire de l'abbé de Rancé et de l'abbé de Géramb (il n'a pas osé se faire prêtre), ex-grands seigneurs du monde détrompés.

Deux autres grands mouvemens sociaux allaient s'opérer : l'un, qui devait exciter la cupidité et le luxe, et l'autre, l'orgueil et la volupté universels. Nous voulons parler de la découverte, de la conquête et de l'exploitation du Nouveau-Monde, et de la Réforme.—Compatriote de Christophe Colomb et d'Améric Vesputce, saint François d'Assises, fils unique d'un riche négociant d'Ombrie, mort pourtant à la fleur de l'âge, fonde les innombrables religieux de son nom, qui devaient porter partout l'exemple de la plus humble pauvreté, après avoir préalablement donné celui de la propriété la plus grande.

La navigation allait entraîner des revers, des infortunes, et peut-être des apostasies : un noble Provençal, saint Jean de Matha, secondé de Félix de Valois et de Gaucher de Châtillon, qui leur donna sa terre de Cerfroy près Meaux, fonda l'Ordre de la *Trinité* ou des *Mathurins*, pour les captifs.

Fidèles aussi, d'une autre façon, à cette révolution d'Amérique qui demandait des prédicateurs, des savans, des apôtres, des prêtres, des évêques, des gouverneurs et des métropoles chrétiens, surgissent, presque simultanément, et dans le pays le plus catholique et le plus puissant de l'Europe (l'Espagne), deux saints et savans hommes, l'un plutôt théologien, logicien

et prédicateur, l'autre plutôt administrateur saint Dominique et saint Ignace.

Fondèrent à leur suite, en France, Robert de Sorbon (en Champagne) : la *Sorbonne* ; — en Orient et partout, Almeric, Légat de Rome : les *Carmes* ; — en Italie, saint Philippe Beniti, noble de Florence : les *Servites* ; — saint Jean Colombini, gonfalonier de la république de Sienna : les *Jésuites* (du nom de *Jésus* qu'ils devaient avoir habituellement à la bouche) ; — saint François de Paul, cher à la France, où il mourut : les *Minimes* ; — le cardinal Moriglia, de Milan : les *Barnabites* ; — saint Jérôme Emiliani, noble Vénitien : les *Somasques* ; — le cardinal Caraffe (depuis Paul IV) : les *Théatins* ; — saint Philippe de Néri, noble de Florence : l'*Oratoire d'Italie*.

L'Espagne et le Portugal, qui possédaient deux mondes, et avaient plus à faire et à bien faire, voyaient naître des *Instituteurs* plus puissans : saint Jean de Dieu, renouvelé de nos jours par le noble et *spirituel* ami des Fous, M. de Magallon, fonde les *Frères de la Charité* ; — saint Jean de la Croix, grand orateur et profond moraliste par surcroît, réforme les *Carmes* avec sainte Thérèse ; — de Bretigny (Quintana-Duenas), grand homme digne d'être plus connu, fonde les *Carmélites* en France et dans le Nouveau-Monde, qu'il parcourait tour à tour ; — Joseph de Calasance, d'Aragon, les *Écoles pieuses* de Rome, à la vue d'enfans vicieux, etc., etc.

La France, la Savoie, les Pays-Bas, eurent aussi leurs hommes supérieurs de cette sorte : Gérard, surnommé *le Grand*, institue les *Frères de la Vie commune*, etc. ; — César de Bus, du Comtat, noble militaire, les *Prêtres de la Doctrine chrétienne* ; — François de Sales, la *Visitation*, etc. ; — le cardinal de Beralde, l'*Oratoire de France* ; — saint Fourrier de Mathincourt, les *Chanoines réguliers*, etc. ; — les frères Lamoignon, Lambert, missionnaires apostoliques en Chine, les *Missions étrangères de Paris* ; — l'abbé Desplaces, etc., de Rennes, le *Séminaire du Saint-Esprit* ; — Olier, fils d'un conseiller-d'État

Saint-Sulpice; — saint Vincent de Paul, les *Lazaristes*, les *Sœurs de la Charité*, etc.; — Eudes, frère de Mézeray, les *Eudistes*, etc.; — Crétenet, secondé du marquis de Coligny, les *Missions de Saint-Joseph de Lyon*.

Les anciennes erreurs allaient disparaître, pour être remplacées par de plus grandes. La philosophie, rendez-vous de toutes les hérésies, nécessitait une réforme fondamentale dans l'éducation des masses, désormais souveraines. De là l'admirable et sublime *Frère des écoles chrétiennes*: l'abbé de la Salle. — Un autre fondateur de ce genre, suscité dans le même esprit peu de temps après, est Méchitar, célèbre missionnaire et convertisseur Arménien, mort en 1750 à Venise, où sa maison des *Méchitaristes de Saint-Lazare* a une magnifique propagande de *Bons livres* à l'usage du peuple. — Et enfin, cet admirable Liguori, que l'Église vient de canoniser, instituteur des admirables *Rédemptoristes*, pour venir au secours des Cures, plus affaiblis et plus nécessaires que jamais.

Le XIX^e siècle lui-même n'a pas manqué d'héritiers de tant d'intelligences extraordinaires, en dépit, ou plutôt à la faveur des révolutions: — Les abbés Legris-Duval et Rauzan, instituteurs des *Missions de France*; — l'abbé Coudrin, fondateur des *Picpus*, *Nouvelles Missions Étrangères*, et des *Zélatrices du Sacré-Cœur*; — l'abbé de Wailly, mort en 1818, digne enfant de Vincent de Paul, réformateur et créateur de séminaires et de collèges dans les diocèses d'Amiens, Arras, etc.; — l'abbé Fournet, de Maillé en Poitou, mort en 1835, instituteur des *Filles de la Croix*, qui ont déjà plus de quatre-vingts maisons en France; — le chanoine Triest, mort en 1856, surnommé le *Vincent de Paul belge*, auteur ou promoteur de cinquante institutions, parmi lesquelles on distingue les *Sœurs de Jésus et de Marie*, les *Dames de la Charité maternelle*, les *Sœurs Noires* (gardes nobles malades), les *Filices* pour les pauvres, les *Jeans de Dieu* pour les aliénés, etc.; — l'abbé Vernet, grand-vicaire actuel de Viviers, instituteur des *Sœurs de la Présen-*

tation, réformateur de son magnifique séminaire¹, etc. ; — l'abbé Dupuch enfin, que ses *Petits Savoyards*, ses petits enfans de *Salles d'asile*, et ses chers prisonniers *Pénitens*, ont élevé à l'évêché d'Alger, où tant de fondations l'attendent, pour éclaire et porter la Foi dans un pays gouverné d'abord par saint Augustin ; — l'abbé de Bervanger, courageux fondateur des *Enfans de saint Nicolas* ; — l'abbé Charlier, fondateur et instituteur du beau *Pénitencier* de Rheims ; — l'abbé Glorieux, simple vicaire de Renaix, fondateur des *Frères des Bonnes-Œuvres*, en 1830 ; — et en Italie, l'abbé Rosmini, fondateur des *Pères de la Charité* de Milan, admirés et célébrés par Manzoni.

Il est une classe d'hommes qu'on peut mettre sur la ligne et quelquefois au-dessus des Fondateurs d'Ordres, ce sont les Réformateurs, et même les Propagateurs. Rancé, en particulier, et le cardinal de la Rochefoucauld, en général, dans le xvii^e siècle, figurent glorieusement dans les uns ; la plupart des évêques dans les autres. On a vu, par exemple, un archevêque de Besançon, Ferdinand de Rye, fonder jusqu'à cinquante-quatre Monastères dans son diocèse, pendant le demi-siècle de son épiscopat de 1586 à 1636.

Les fondateurs des Collèges, de l'Université, et par conséquent des Écoles, grandes et petites, de toute sorte, appartiennent tous à l'Église, ou comme Évêques, ou comme Religieux ou comme Rois. Les premières écoles célèbres, et d'abord celle d'Alexandrie, étaient des dépendances des séminaires, si elles n'étaient point les séminaires mêmes. La plus ancienne des Gaules est celle du monastère de Tours, sous l'épiscopat de saint Martin, d'où sortirent une quantité de savans, selon Sulpice Sévère. Une autre est celle du monastère de Lérins. Saint

¹ La santé de l'abbé Vernet, son amabilité, jointe à son autorité dans tout le midi, l'ont fait surnommer le *Pape rouge*.

Honorat en sortit pour fonder celui du Jura. Saint Germain, évêque de Paris, instruisait à la fois les jeunes gens et les vieillards : *Qui regit hinc juvenes, subregit inde senes*, dit Fortunat. — Les écoles, quelques siècles plus tard, étaient dans les palais des rois : *Domus regis, schola*, dit le comte de Grami, en 858. De là le *quai de l'École*, et les collèges ultérieurs de *Saint-Thomas*, de *Saint-Nicolas-du-Louvre*, et des *Bons-Enfants* de la rue Saint-Honoré. Ce dernier paraît avoir été fondé par Robert le pieux, et doté par Mathieu de Vendôme, premier ministre et confesseur de saint Louis. — Geoffroy de Boulogne, évêque de Paris, est le fondateur de la première école séculière : celle de Sainte-Geneviève, où professèrent Guillaume de Champeaux, chanoine de Saint-Victor, Abailard, Gilbert de la Porée, etc. — « L'institution des collèges qui commencèrent au XIII^e siècle, dit Fleury dans ses *Discours sur l'Histoire ecclésiastique*, fut un très bon moyen pour maintenir la police de l'Université, et contenir dans le devoir les écoliers qui y étaient renfermés. Les religieux furent les premiers qui fondèrent de ces maisons pour loger ensemble leurs confrères étudiants et les séparer du commerce des séculiers. Ainsi, outre les frères prêcheurs et les frères mineurs, dont les premières maisons à Paris sont les collèges de tout l'Ordre, on y fonda pour les moines ceux des Bernardins, de Clugny et de Marmoutier. Celui de Sorbonne fut un des premiers ; et ensuite la plupart de évêques en fondèrent pour les pauvres étudiants de leurs diocèses. Par-là, ils s'acquittaient en quelque manière de l'obligation d'instruire et de former leur clergé, qui est un de leurs principaux devoirs : vu qu'ils ne pouvaient espérer de leur donner chez eux d'aussi bons maîtres que dans les écoles publiques. Or, la discipline des collèges tendait non-seulement à l'instruction des boursiers, qu'on y entretenait, mais à régler leurs mœurs et à les former à la vie cléricale. Ils vivaient en commun, célébraient l'office divin, avaient leurs heures réglées d'étude et de divertissemens, et

plusieurs pédagogues ou régens veillaient sur eux pour les conduire et les contenir dans leur devoir : c'était comme de petits séminaires. Enfin, cette institution et tout le reste de la police des Universités fut si généralement approuvée, que tous les pays du rite latin suivirent l'exemple de la France et de l'Italie, et depuis le XIII^e siècle on vit paraître de jour en jour de nouvelles Universités. » — En voici les preuves consécutives prises dans la seule ville de Paris, celle qui représente le mieux toutes les villes et toute la France. L'abbé de *Chirvoux*, Étienne de Leixinton, gentilhomme anglais, secondé d'Alphonse de France, frère de saint-Louis, fonda en 1244 le beau collège des *Bernardins*, dont les statuts, base de tous les statuts universitaires, furent revus en 1495, par Jean de Dijon, abbé de Cîteaux ; — Jean, abbé de *Prémontré*, Robert de *Sorbonne*, Ives de Vergy, abbé de *Cluny*, les collèges de ces noms ⁴, en 1259, 1256, 1269; — Guillaume de Saône, trésorier de l'église de Rouen, celui des *Trésoriers de Paris*, la même année; — *Harcourt*, chanoine de Paris, celui de 1280; — le cardinal *Cholet*, Légat en France, celui des *Cholets*, en 1292; — le cardinal *Lemoine*, autre Légat, un autre en 1302, où professèrent avec éclat Turnèbe, *Buchanan*, *Muret*; — Guillaume Bonnet, évêque de Bayeux, celui de Bayeux, en 1308; — Gilles de Montaignu, archevêque de Rouen, le collège de *Montaignu*, en 1314; — Gay de Laon, trésorier de la Sainte-Chapelle, et le cardinal Pelvé, le collège de *Laon*, la même année; — Bernard de Farges, proche parent de Clément V, archevêque de Narbonne, le collège de *Narbonne*, en 1317; — Jacques Geoffroi, du Plessis, secrétaire du roi Philippe, le collège du *Plessis*, qu'il avait d'abord

⁴ Il faut bien se garder de croire que les collèges aient reçu leurs noms de l'amour-propre de leurs fondateurs; c'est de la reconnaissance des collèges, fondés et nommés la plupart après la mort, et même malgré le testament de ces derniers.

nommé de *Saint-Martin*, en 1522, en entrant, comme simple religieux, à l'abbaye de Marmoutier; — Guillaume, grand chantre de *Tréquier*, celui de 1525; — David et Balthaze, évêques en Écosse, les *Écossais*, en 1526; — le cardinal évêque d'Autun, et Nicolas de Lyre cordelier, le collège de *Bourgogne*, en 1532; — l'évêque de Tournai, Roland de Plaisance, chanoine de Saint-Marcel de Paris, les *Lombards*, depuis les *Irlandais*, en 1534; — Bourgueil, archevêque de Tours, le collège de *Tours*, la même année; — Gui d'Har-court, Guillaume d'Estouteville, évêques de Lisieux, et l'abbé de Fescamp, le collège de *Lisieux*, en 1536; — Pierre-Bertrand d'Annonay, évêque d'Autun, le collège d'Autun en 1537; — Jean de Dormans, évêque de *Beauvais*, et son neveu, évêque d'Angers, leur collège si renommé, en 1570; — Charles V posa la première pierre de la chapelle qui fut dédiée à *saint Jean l'évangéliste*, dont le nom fut aussi donné à la rue; — Dainville, archidiacre d'Arras, en 1588; — Gui de Roye, archevêque de *Rheims*, en 1412; — Guillaume de *la Marche*, chanoine de Paris, en 1423; — l'évêque de *Séze*, en 1427, — les religieux de *la Mercy*, en 1515; — le cardinal de Luxembourg, évêque du Mans, en 1526, les collèges de ces noms; — Martin Magistri, confesseur de Louis XI et archevêque de Tours, Jacques Govéa; le célèbre collège de *Sainte-Barbe*, où saint Ignace-de-Loyola fit ses études, et où professèrent Fernel et Bucanan; — Duprat, évêque de *Clermont*, frère du chancelier, le célèbre collège de *Clermont*, en 1563; — l'abbaye de *Grammont*, le collège de ce nom, en 1574; — le cardinal Mazarin, en 1661, le *Collège des Quatre-Nations*, sous la direction de la Sorbonne, etc., etc.

Les Fondateurs des autres collèges ont montré l'intervention ecclésiastique dans les circonstances de leurs fondations, quand elle n'était point dans leurs titres ou leur caractère personnel. C'est ainsi que le collège de *Navarre*, fondé en 1504, par Jeanne de Navarre, avait une société de docteurs comme la

Sorbonne, et que la première de ses chaires était celle de théologie. C'est là que l'abbé Nollet professa la physique avec un grand concours de disciples et de curieux. « On admirait dans l'église, dit Dulaure lui-même, un candélabre à sept branches qui sert de lutrin, et deux tableaux; l'un est un *Ecce homo*, l'autre une *Mère-de-Douleur*. Et on lit sur la tombe de Nicolas de Clemenge, qui est située sous la lampe, cette épitaphe, qui prouve le genre d'esprit des docteurs de ce temps-là.

Qui lampas fuit Ecclesie, sub lampade jacet.

Le président au parlement de Paris, Jean d'Huband, qui fit les frais d'un collège en 1359, lui donna le nom de l'*Ave-Maria*;— le collège de *Boissi* a été fondé en 1358, par un Godefroy de Boissi, secrétaire du roi, pour un principal, un chapelain et des boursiers, à la nomination du prieur des Chartreux. La plupart des étudiants devaient appartenir à la famille du fondateur, c'est-à-dire aux Molé, aux Montholon, aux d'Ormesson, etc. — Le collège de Gervais, fondé l'an 1370, s'appela d'abord de *Notre-Dame de Bayeux*.—Celui de *Chanac*, ou même de *Pompadour*, fondé en 1310, s'appela surtout de *Saint-Michel*; — celui des *Grassins*, fondé en 1369, par Pierre de Grassin, de Sens, conseiller au parlement de Paris, avait six grands boursiers en théologie. La chapelle était dédiée à la sainte Vierge. « On y voyait, dit Dulaure, trois tableaux remarquables : l'un représente la résurrection du fils de la veuve de Naim, par Vouet, l'autre, *Tobie* conduit par un ange, de Lebrun, et celui de l'autel est *Jésus avec des enfants*, par Hallé. »

Il est, en fait de collèges, des réformateurs ou de simples principaux, qui sont égaux, et quelquefois supérieurs, aux fondateurs proprement dits. Tel fut Standoncht, à *Montaigne* de Paris, l'un des plus grands hommes de son siècle. Il

était à la fois orateur et écrivain, homme d'état et prêtre ; et il fut successivement docteur en Sorbonne , professeur et principal de Montaign , recteur de l'Université de Paris , supérieur à tous égards à Gerson. On peut même le considérer comme le vrai fondateur de la compagnie de Jésus , dont il dressa les statuts près d'un siècle avant Ignace de Loyola. Voici une page de son histoire, extraite du *Paris ancien et moderne* : « L'amour que Standoncht eut pour les pauvres, et particulièrement pour les pauvres écoliers, fut aussi extrême. Le nombre de ceux qu'il nourrissait de son vivant dans ce collège , était pour l'ordinaire limité à quatre-vingt-quatre , en l'honneur des douze apôtres et des soixante-douze disciples de Jésus-Christ , dont il est parlé dans les Actes des apôtres ; et procura même assez de revenus pour pouvoir faire subsister ces pauvres après sa mort , comme ils sont encore à présent , non toutefois en si grand nombre , à cause de la diminution des revenus et de la cherté des vivres. L'an 1501, il leur fit des statuts, qui furent reçus et confirmés par Georges , dit le cardinal d'Amboise, légat en France du pape Alexandre VI. Il n'y a aucun ordre religieux dans l'Église ni plus sévère ni plus rigoureux , soit pour la discipline, ou pour la nourriture, et principalement si l'on considère qu'ils sont faits pour des écoliers. Il leur est défendu de manger de la viande, si ce n'est en cas de maladie, ce qu'ils observent encore fort exactement vivant en communauté ; il leur est seulement permis de boire un peu de vin , et de manger des fèves, des pois, des pruneaux, du ris, des betteraves ; quelquefois on leur donne chacun un œuf, un hareng, ou un peu de morue.

« Pendant que M. Standoncht s'occupait à faire de bons réglemens pour la manière de vivre et la discipline des boursiers de ce collège , il ne travaillait pas moins à leur établissement, et à leur laisser de quoi pour subsister après sa mort ; et comme son discours était naturel et insinuant, il persuada facilement à Louis Malet , sieur de Graville, de Marcoussis, gou-

verneur pour lors de Picardie et de Normandie, chevalier de Saint-Michel, et amiral de France, dont il était le directeur de conscience, de faire à ce collège de grandes aumônes. En effet, ce pieux amiral fit bâtir à sa persuasion le grand corps de logis où sont les deux chapelles, et donna des sommes d'argent pour la dotation du collège, lequel, en reconnaissance de tant de bienfaits, fait dire chaque semaine deux messes pour le repos de son âme, et une chaque mois pour Emmanuel, roi de Portugal, surnommé le prince très fortuné.

« Le chapitre de l'Eglise de Paris, avait autrefois une autorité suprême dans ce collège, qui lui avait été donnée par Louis de Montaignu, évêque d'Evreux, comme l'on a remarqué auparavant : mais il céda volontairement ce droit, ou du moins la plus grande partie, à M. Standoncht, à la prière du sieur de Graville, principal bienfaiteur ; et M. Standoncht transporta bientôt après ce même droit au prieur de la Chartreuse de Paris, lequel depuis en a toujours joui jusqu'à présent.

« Le service divin est célébré dans ce collège avec une exactitude et une régularité sans pareille. Dans la chapelle basse l'office s'y fait selon l'office du bréviaire et missel de Paris, et dans l'autre selon l'usage de Rome ; l'on chante chaque jour matines dans l'une et dans l'autre chapelle à quatre heures précises du matin ; autrefois on les chantait à minuit ; la messe se dit à six heures aussi du matin ; il y a toujours deux saluts l'après-midi. Les boursiers portent la robe et le bonnet carré ; ceux qu'on nomme petits boursiers, étudiants en philosophie et aux humanités, la portent de couleur brune ou tannée ; ceux qui étudient en théologie la portent de couleur noire ; et les officiers de la maison, qu'on appelle discrets, aussi bien que le principal, portent la soutane avec un camail dont la forme est si singulière que dans Paris il ne s'en trouve point de même.

« M. Standoncht mourut plein d'années et de mérites, le 7^e jour de février l'an 1503. Et comme il s'était fait un plaisir pendant sa vie de se cacher à soi-même, pour ne paraître

qu'aux yeux de Dieu, il voulut en mourant donner l'exemple de la plus parfaite humilité qui fut jamais, ayant ordonné pour tout testament qu'on l'enterrât à l'entrée du chœur de la chapelle basse du collège, afin d'y être foulé aux pieds, avec cette inscription qu'on voit encore gravée sur sa tombe : *Pauperis mementote Standonis.*

« Le collège, pour honorer sa mémoire, outre l'anniversaire solennel qu'il célèbre tous les ans pour lui à pareil jour de son décès, fait encore prononcer publiquement son éloge le 15^e jour de juillet de chaque année. Cela se fait toujours en latin par un des discrets, régens ou maîtres de la communauté. Ce jour est consacré dans l'Église à la solennité de la division des douze apôtres pour aller prêcher l'Évangile dans le monde. Mais le collège de Montaigu en fait la fête avec autant de pompe qu'elle est très conforme à l'esprit de sa fondation; car, comme on l'a remarqué, son institution est de quatre-vingt-quatre personnes, entre lesquelles il doit y avoir douze maîtres ou discrets, qui représentent les douze apôtres; soixante-douze boursiers, qui représentent autant de disciples de Jésus-Christ; et un principal, qui représente Jésus-Christ même. »

Les universités, qui supposent des collèges et des écoles de toutes sortes, ont, elles aussi, des ecclésiastiques ou des *filz aînés de l'Église* pour fondateurs. Robert de Corceon, Légat du Saint-Siège, est, en 1215, le rédacteur des premiers *Statuts* de l'université de Paris, mère des autres. Elle a, pour première *Faculté*, celle de théologie, et elle n'était pas autre chose qu'une succursale de la *Sorbonne*. — Saint Louis, Grégoire IX et Pierre de Foix, archevêque d'Arles et vice-légat d'Avignon, sont tour à tour fondateurs de l'université de Toulouse; — Gaubert, archevêque d'Arles, le cardinal de Talleyrand, ceux des collèges de *Papillon*, de *Secondat*, de l'*Esquille* à Toulouse, de *Saint-Raimond* à Narbonne, de *Saint-Bernard*, en 1527, 1542, 1457, etc. — La savante université de Montpellier a été

instituée, en 1289, par le pape Nicolas; — celle d'Angers, en 1598, par le duc d'Anjou; et son collège de Beuil, en 1427, par Grégoire, Langlois, évêque de Sées, déjà fondateur du collège de Sées, à Paris; — celle d'Aix, en 1409, par le pape Alexandre V; — celle de Caen, en 1450, par les évêques de Bayeux, de Lisieux, de Coutances; — celle de Tournon, en 1560, par le cardinal de ce nom; — celle de Douay, en 1565, par Philippe II d'Espagne, à l'instance de Pie IV; — celle de Pont-à-Mousson, en 1573, par le cardinal Charles de Lorraine; — dans le xvii^e siècle encore, l'Académie de Soissons, en 1674, par le cardinal d'Estrées; — et au xviii^e siècle même, Condorcet écrivait la page suivante dans l'*Éloge de Pascal*: « La première chaire de physique expérimentale, établie en France, est due en grande partie aux soins de M. le cardinal de Rochecouart; et l'estime qu'il fait des sciences naturelles, a seule empêché l'étude de la physique d'être abolie dans le collège de sa ville épiscopale. Il n'y a qu'un seul collège en France où les jeunes gens puissent recevoir une éducation raisonnable, où ils n'apprennent que ce qu'il est utile de savoir, et ce collège est l'ouvrage de M. l'évêque de Rhodéz. Il ne fallait pas se fatiguer à prouver que les plus grands hommes de ce siècle sont ennemis du christianisme: ce peut être un bon moyen de leur nuire; mais sûrement c'est une fort mauvaise preuve de la vérité de la religion. »

Les écoles spéciales ou de luxe¹ eurent aussi pour fondateurs des rois et des hommes essentiellement religieux. Le Collège royal de France, unique en son genre, mis à la place de

¹ L'Opéra lui-même, dont l'usage après tout n'est pas impossible, doit sa naissance, en 1669, à l'abbé Perrin, ex-introducteur des ambassadeurs chez Gaston de France, qui composa lui-même la première pièce sous le nom de *Pomone*, et à Cambert, organiste de Saint-Honoré, qui fit la musique. L'abbé Perrin céda son privilège à Lully, qui en abusa, et s'en repentit par une mort admirable.

celui de *Cambray*, ou des *Trois Evêques*, reçut son développement du cardinal de Richelieu, et il avait principalement pour objet l'étude de l'*Hébreu*, des langues orientales et du Droit canonique.

Il n'est pas jusqu'à la fondation et aux progrès des écoles de droit et de médecine qui ne soit sacerdotale. Voyez-en les amples preuves et détails dans le seul *Paris ancien et moderne* de Lemaire. C'est dans l'église même de Saint-Jean-de-Latran de Paris, que se tenaient les assemblées des Docteurs régens de la Faculté de droit; dans celles de Saint-Yves et puis de Sainte-Geneviève-des-Ardens, qu'avaient lieu celles de la Faculté de médecine; et dans celle de Saint-Côme, l'école des maîtres chirurgiens.

Au xvii^e siècle encore, Michel de Masles, prieur des Roches, chanoine de Notre-Dame de Paris, faisait faire, à ses frais, de grandes constructions aux écoles de médecine, à la porte desquelles on voyait récemment encore ses armes sculptées.

Il est même remarquable que les premiers professeurs de ces écoles furent, la plupart, prêtres ou abbés, ceux-ci obligés au célibat, et que les laïques eux-mêmes prononçaient, le jour de Noël et le mardi de la semaine sainte, des harangues prises du chapitre des canons intitulé : *Firmiter credimus de summi Trinitate et Fide Catholica*, et de la Décrétale de *Pœnitentiâ*.

Il est plus mémorable encore que ces écoles dégénérées et cette matière pensante et réfléchissante, comme l'appelait son grand maître Royer-Collard, devenu plus spiritualiste que jamais, commença, et qu'elle était encore dans le xviii^e siècle, sous l'invocation et le patronage de la sainte Vierge¹.

Même fondation d'universités religieuses et épiscopales en

¹ Le premier article des statuts faits pour la réformation de l'Université, l'an 1490, est conçu en ces termes : « *Quod sine religionis orthodoxe cultu, nihil rectè ritèque geri posse, certum est, virile collegium, statis et consuetis anni diebus, ad divi Joannis Lateranensis*

Angleterre et partout. « J'ai déjà remarqué, dit le savant Berington, qu'à la fin du XIII^e siècle, Oxford n'avait que trois collèges, et Cambridge qu'un; mais il y eut de grandes augmentations à ces deux séminaires de sciences, dans les cent cinquante années qui suivirent. Le collège d'Excester fut fondé en 1315, par Stapleton, évêque; celui d'Oriel en 1324, par Édouard II et de Brom, son aumônier; celui de la Reine (qui doit son nom à la reine Philippine, amie de Froissart, et femme d'Édouard III), vers l'an 1340. Parlons maintenant du Nouveau Collège, monument brillant de la munificence de Guillaume de Wykeham.

«Le collège de Lincoln fut fondé en 1427, et celui de Toutes-Ames en 1437. Je dois observer que le fondateur de ce dernier, Henri Chicheley, archevêque de Cantorbéry, ayant reçu son éducation dans les collèges de Wykeham, et probablement sous l'inspection de ce prélat, devint un illustre imitateur de son exemple. Henri IV, roi d'Angleterre, l'envoya dans des ambassades et dans des transactions d'une grande importance; et pour récompenser ses services lui donna l'évêché de Saint-David. Il ne fut ni moins aimé, ni moins employé par Henri V, et il fut placé en 1414 sur le siège vacant de Cantorbéry. Dans cette éminente dignité d'archevêque, quoique la prérogative de Rome triomphât de toute opposi-

ædem, ut sacris intersit, conveniat: nempe quinque solemnibus festis Virginis Desparæ, quam et patronam ac tutelarem ordo iste agnoscit; conveniat quoque in eandem ædem quatuor doctorum ecclesiis præscriptis feriis, quorum memoriam piè sanctèque colit ex recepto ac nunquam intermisso scholæ usu; atque etiam die ipso diei Matthei, ut rebus sacris operati doctores statim ad scholas superiores veniant decani et quæstoris instituendi gratiâ, ibique eos sine ambitu et favore deligant, quos pro sua religione noverint scholæ dignitati profuturos.» Par l'article 2 le Doyen et les Professeurs régens doivent assister tous les jeudis de l'année à la messe, en l'église Saint-Jean-de-Latran.»

Quantum mutatus ab illo !...

tion, Chicheley se montra un zélé défenseur des lois ainsi que des libertés de son pays. Étant devenu prodigieusement riche dans ce rang si élevé, il imita encore, ainsi que son historien l'observe, les plus belles actions de son premier maître. A Higham-Ferrers, lieu de sa naissance, il fonda et établit une ~~église~~ collégiale, et y joignit un hôpital ; et, en 1457, lorsque des achats suffisans de terre eurent été faits, il posa, d'une manière très solennelle, la première pierre de son collège. Cet édifice fut terminé avec une rapidité incroyable, et avec des dépenses qui sont beaucoup au-dessus de ce que pourrait faire la richesse moderne. Le code des statuts que Chicheley fit pour sa société, a été composé évidemment d'après ceux du Nouveau-Collège. Il mourut en 1445.

« Un autre généreux imitateur de Wykeham fut Guillaume Waynflete, évêque aussi de Winchester, et fondateur du collège de la Madeleine à Oxford ; mais comme cette fondation ne fut pas faite dans le période dont mon dessein n'est pas de sortir, il me suffira d'avoir fait ici connaître un second exemple de l'heureuse influence créée par l'exemple de Wykeham. Waynflete avait été élevé à Winchester, et ensuite, comme c'est l'opinion générale, dans le Nouveau Collège. »

Mais c'est en Italie, c'est à Rome qu'il faut aller, pour voir, dans leur terre *classique*, les fondations, et, par conséquent, les fondateurs de collèges et d'universités. Dans l'impuissance de les rappeler tous, avec le caractère religieux et pontifical, pour fondement, nous citerons seulement les principaux *Collèges Romains* par excellence, d'après un historien qui n'est pas suspect. Le prétendu *athée* Lalande. « LA SAPIENCE, célèbre collège, qu'on appelle à Rome *Archiginnasio della Sapienza*, à cause de ces mots qui sont gravés sur la porte : *Initium sapientiæ timor Domini*. C'est un établissement de même espèce que celui du Collège royal de France, où des professeurs choisis professent les matières d'érudition et de sciences à des heures marquées, pour les étudiants qui ont

déjà appris dans les collèges ordinaires les élémens qu'on y enseigne. — Innocent IV, de la maison Fieschi, fut le premier qui, en 1244, rétablit à Rome l'étude du droit civil et du droit canon ; Boniface VIII, en 1295, établit des écoles publiques dans l'endroit dont nous parlons ; Clément V, en 1310, y fonda des écoles pour l'hébreu, le grec, l'arabe et le syriaque ; Eugène IV, en 1432, donna à ce collège l'impôt sur le vin, auquel on ajouta dans la suite celui du foin. Léon X, célèbre protecteur des arts, fit commencer le bâtiment sur les dessins de Michel-Ange ; Alexandre VII fit bâtir l'église ; il y fonda un jardin de botanique, dont nous parlerons ailleurs, et une bibliothèque où il y a cinquante mille volumes, et qui est publique. Enfin le cardinal camerlingue *Silvio Valenté Gonzaga*, sous le règne de Benoît XIV, a fondé les chaires de chimie et de physique expérimentale : celle-ci est occupée par le P. Jacquier ; c'est-là que sont aussi les professeurs de théologie, de droit, de médecine et de mathématiques, et l'université de Rome : on y confère le doctorat dans les trois facultés. Il n'est pas difficile à un étranger, qui en est curieux, d'être docteur de la Sapience, on en est quitte pour 36 *Scudi*, et un examen de demi-heure : on fait en public la profession de foi, la prestation de serment et le remerciement.

• Les thèses se soutiennent à Rome dans les églises, sans même que l'autel soit caché, c'est un usage en Italie ; on le trouve plus naturel que l'union des catholiques et des huguenots, qui, souvent en Allemagne, font le service dans la même église et dans le même jour, les uns après les autres.

• On croit que le collège des avocats consistoriaux fut établi au même lieu par saint Grégoire-le-Grand, en 598, avec le titre de défenseurs publics ; c'est un corps très distingué à Rome, composé de douze personnes qui ont le privilège d'entrer dans tous les consistoires secrets, et qui y portent la parole ; ils ont l'administration de la Sapience, depuis le temps de Sixte V, avec le privilège de conférer le doctorat en droit,

au nom du cardinal camerlingue. Les professeurs de théologie et de médecine donnent le doctorat respectivement dans ces deux facultés.

« L'académie théologique, fondée par Clément XI, s'assemble à la Sapienza; elle est destinée à exercer les jeunes ecclésiastiques. Benoit XIII lui accorda divers privilèges; on voulait en faire un corps comme celui de la maison de Sorbonne à Paris. L'édifice de la Sapienza a été décrit, de même que l'église, en un volume in-folio publié en 1720.....

« Le célèbre *Collège romain*, auquel tient une magnifique église, est un vaste édifice que Grégoire XIII fit construire sur un beau dessin d'Ammanati; le P. Clavius était au collège romain, où il travaillait au grand ouvrage de la réformation du calendrier, que Grégoire XIII avait fort à cœur, et sur lequel il nous a donné un volume in-folio; le pape voyant qu'il était logé d'une manière misérable, se déterminà à faire construire pour le collège ce superbe édifice; on en a fait un séminaire pour les jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique.

« La cour est environnée d'un portique à double étage; les classes et les congrégations sont disposées tout autour. On y enseigne la théologie, l'hébreu, le grec, les mathématiques et les humanités; et c'est le plus nombreux de tous les collèges de Rome. La bibliothèque est considérable; M. Coccino, auditeur de Rote, en a été le principal fondateur, elle n'a cessé de s'augmenter; on y compte soixante-dix mille volumes.

Le cabinet ou le *Muséum* du célèbre père Kircher, se conserve aussi dans une galerie de ce collège; on y a joint celui du marquis Capponi, et une collection des pierres singulières données par le roi Auguste. La description de ce cabinet a été imprimée par Bonanni en 1709, et par le P. Contucci en 1763; le P. Ambrogli préparait la suite en 1765. Il y a une description des pièces d'histoire naturelle, par Batarra, en deux volumes in-folio. 1773, 1775. On a laissé disperser une partie

des curiosités de ce cabinet ; mais le cardinal Zelada, qui en a la direction, tâche de l'augmenter depuis quelques années. »

Il existe à Rome un Collège plus étonnant encore, et, on peut le dire, *unique* dans l'univers. C'est le collège Urbain de la Propagande. On peut en juger par le simple récit d'une de ses dernières solennités, du 30 novembre 1837 : « Cinq élèves ont été créés docteurs en théologie : ce sont Thomas Oliffe, irlandais ; Henri Backaus, Allemand ; Paul Dodmassei, Albanais ; Collin Mackinnon, de la Nouvelle-Écosse ; et Benoît Spalding, du Kentucky. Les prix ont été remportés, en Écriture sainte, par Étienne Marcarian, Arménien, et Georges Hamilton, du Missouri ; en théologie dogmatique, par Nicolas Perpignan, du collège des Grecs, et Étienne Marcarian ; en théologie morale, par Nicolas Perpignan ; en histoire ecclésiastique, par Jacques Eberle, Suisse, et Ignace Balfe, de Philadelphie ; en histoire littéraire ecclésiastique, par les mêmes Eberle et Hamilton ; en droit canonique, par le même Hamilton qui a obtenu la médaille destinée à un des élèves, et Hilaire Tucker, du Missouri ; en hébreu, par Ambroise Manahan, de New-York, et Patrice Lynch, de Charleston. Nous ne parlons point des autres facultés de logique, de mathématiques, de langue syriaque, arabe, arménienne, grecque, d'humanités. On trouve dans ce collège des élèves de toutes les nations, des Maronites, des Syriens, des Chaldéens, des Grecs-melchites, des Arméniens, des Égyptiens, des jeunes gens de Constantinople, de Smyrne, de Santorin, de Tine ; et puis des Albanais, des Dalmates, des Allemands, des Polonais, des Anglais, des Irlandais, des Écossais, des Hollandais, enfin de toutes les parties de l'Amérique septentrionale, et jusque de Californie. Il y a un Chinois, Joachim Kuo. Il y a un seul Français, Paul Drach, fils de notre célèbre et savant rabbin converti.

« Ce bel établissement, bien digne de la capitale de la chrétienté, fournit des missionnaires à toutes les nations. Il em-

brasse l'orient et l'occident, l'ancien et le nouveau monde, et le cercle des études y est aussi complet que possible.

« Depuis, il y a eu un exercice académique des élèves du même collège à l'occasion de la fête de l'Épiphanie. On y a entendu des compositions en 43 langues. Les quatre parties du monde ont comparu tour à tour. Les langues vivantes ont alterné avec les langues anciennes. Il y a eu même des langues dont, dans notre ignorance, nous ne savions pas encore le nom; la langue *tairhanique*, parlée par un Chaldéen, et la langue *mandaique*, parlée par un Maronite. Un dialogue en chinois a succédé à une pièce dans la langue des îles Gambier; c'est M. l'abbé Caret, missionnaire de Picpus, en ce moment à Rome, qui a fait entendre, pour la première fois à la Propagande la langue des peuples qu'il a évangélisés. Il y a eu des compositions en copte, en éthiopien, en californien, en langue celtique, en arménien littéraire, en arménien vulgaire, en géorgien, en valaque, etc. M. Paul Drach a seul parlé en français. »

Tant de faits, tant de bienfaits parlent assez haut; nous allons faire parler, faire crier en faveur de tous les Fondateurs d'Ordres religieux, et des Ordres eux-mêmes, jusqu'aux plus fameux ennemis du seul de ces Ordres qu'on s'efforce depuis trois siècles de décréditer!

Bayle : « Il est certain que tout ce qu'on a publié contre les Jésuites est cru avec une égale certitude à peu près par leurs ennemis, tant catholiques que protestans. Il est vrai qu'on en renouvelle l'accusation toutes les fois que l'occasion s'en présente dans quelque livre nouveau. Cependant, ceux qui examinent avec quelque sorte d'équité les apologies innombrables que les Jésuites ont publiées, y trouvent, à l'égard de certains faits, d'assez bonnes justifications, pour faire qu'un ennemi raisonnable abandonnât l'accusation. (*Diction. histor. Art. Loyola.*) »

Montesquieu : « Le Paraguay peut nous fournir un autre

exemple. On a voulu en faire un crime à la *Société*, qui regarde le plaisir de commander comme le seul bien de sa vie ; mais il *sera toujours beau de gouverner les hommes en les rendant heureux.*

« Il est glorieux pour elle d'avoir été la première qui ait montré dans ces contrées l'idée de la religion jointe à celle de l'humanité. En réparant les dévastations des Espagnols, elle a commencé à guérir une des plus grandes plaies qu'ait encore reçues le genre humain.

« Un sentiment exquis qu'a cette société pour tout ce qu'on appelle *honneur*, son zèle pour une religion qui humilie bien plus ceux qui l'écoutent que ceux qui la prêchent, lui ont fait entreprendre de grandes choses, et elle y a réussi. Elle a retiré des bois des peuples dispersés ; elle leur a donné une subsistance assurée ; elle les a vêtus : et quand elle n'aurait fait par là qu'augmenter l'industrie parmi les hommes, elle aurait beaucoup fait. » (*Esprit des lois*, livre iv, chap. iv.)

Voltaire : « Ils avaient réussi en Amérique, en enseignant à des sauvages les arts nécessaires ; il réussirent à la Chine, en enseignant les arts les plus relevés à une nation spirituelle. — J'ose le dire, il n'y a rien de plus contradictoire, de plus inique, de plus honteux pour l'humanité, que d'accuser de morale relâchée des hommes qui mènent en Europe la vie la plus dure, et qui vont chercher la mort au bout de l'Asie et de l'Amérique. Pendant les sept années que j'ai vécu dans la maison des Jésuites, qu'ai-je vu chez eux ? la vie la plus laborieuse, la plus frugale, la plus réglée ; toutes leurs heures partagées entre les heures qu'ils nous donnaient et les exercices de leurs professions austères. *J'en atteste des milliers d'hommes élevés comme moi.* — Les jésuites qui avaient pour eux les papes et les rois, étaient entièrement décriés dans l'esprit des peuples. On renouvelait contre eux les anciennes histoires de l'assassinat de Henri-le-Grand, le supplice du père Guignard, etc. *On tentait toutes les voies de les rendre odieux.* Pascal fit plus ; il

les rendit ridicules. Ses *Lettres Provinciales* qui paraissaient alors, étaient un modèle d'éloquence et de plaisanterie. — Il est vrai que tout le livre portait sur un fondement faux. On attribuait adroitement à toute la société les opinions extravagantes de quelques Jésuites Espagnols et Flamands. On les aurait détérées aussi bien chez des casuistes dominicains ou franciscains; mais c'était aux seuls Jésuites qu'on en voulait. On tâchait, dans ces lettres, de prouver qu'ils avaient un dessein formé de corrompre les mœurs des hommes, dessein qu'aucune secte, aucune société n'a jamais eu et ne peut avoir. Mais il ne s'agissait pas d'avoir raison, il s'agissait de divertir le public. » (*Siècle de Louis XIV*, etc., etc.)

D'Alembert, lui-même, le grand promoteur, et probablement l'auteur véritable du *Réquisitoire* de La Chalotais, a reconnu, plus d'une fois, le mérite des Jésuites et la pauvreté de leurs ennemis. Dans ses *Éloges* en particulier : « Le jeune Crébillon fit ses études chez les Jésuites, qui ont été de même les instituteurs de plusieurs écrivains distingués; Bossuet, le grand Corneille qui les aimait toujours, et Voltaire qui les aimait long-temps. » — « Houdart de la Motte fit ses premières études chez les Jésuites, qui ont si bien mérité de la littérature par leurs talens et par leurs ouvrages : heureuse société si elle avait su se contenter de cette gloire ! La Motte conserva toujours avec elle des liaisons, soit de reconnaissance, soit de politique ; car alors les Jésuites étaient redoutables, et la foudre, qu'ils ont défiée si long-temps, dormait encore... Fontenelle et La Motte, qui craignaient tant de se compromettre en résistant aux Jésuites, ont donné aux gens de lettres un exemple de pusillanimité qui n'a pas été imité par d'autres. Cette société, lorsqu'elle était encore puissante et fière de son crédit, a trouvé, de nos jours, dans plusieurs écrivains célèbres qu'elle avait osé attaquer, des adversaires intrépides et redoutables. On peut voir le détail de cette guerre dans l'ouvrage qui a pour titre : *De la destruction des Jésuites en France*, par un

autour désintéressé. Il s'en fallait cependant beaucoup (et cette circonstance est en un sens glorieuse, en un autre sens peu honorable pour les gens de lettres) que leur armée fût égale en nombre à l'armée ennemie. Quelqu'ila n'eussent affaire en apparence qu'à trois ou quatre écrivains jésuites, c'était la Société en corps qui les attaquait, par cette union intime et inaltérable qui faisait concourir tous ses membres à la défense de la cause commune. Au contraire, c'étaient seulement quelques écrivains isolés, sans crédit et sans appui, qui repoussaient les traits lancés par les Jésuites. Les autres gens de lettres, ou spectateurs indifférens de cette querelle, ou ennemis de ceux que la Société attaquait, ou même indignement vendus au parti jésuitique, parce qu'ils le croyaient le plus puissant, ne prenaient aucune part au combat, ou faisaient des vœux secrets pour voir succomber leurs confrères, ou se mêlaient avec l'ennemi pour escarmoncher lâchement contre eux. »

Les Parlemens eux-mêmes qui les jugèrent sévèrement, et finirent par les condamner, le firent inconséquemment, ou s'en repentirent : témoins les *Réquisitoires* de Joly de Fleury et l'arrêt du 24 mars 1743, celui de Gilbert des Voisins et l'arrêt du 20 août 1726...

Et jusqu'à *La Chalotais*, dans son fameux *Réquisitoire*, qui eut pour résultat le bannissement : « Je déclare d'abord, que loin d'accuser de fanatisme l'Ordre entier des Jésuites, c'est-à-dire tous les membres, je les disculpe parce que tous, et surtout les Jésuites français.

« Il serait injuste de rendre responsable des vices qui se trouvent dans des lois, ceux qui ne les ont pas faits, qui s'y sont soumis sans les connaître, et qui ne doivent en être instruits que quand il leur est presque impossible d'en secouer le joug.

« A Dieu ne plaise que j'accuse tous les membres d'un corps chrétien et qui fait profession du Christianisme, d'avoir fait

une conspiration pour le détruire et pour renverser la morale évangélique.

« La Société parut dans un siècle où l'Église était déchirée au dedans et au dehors par des ennemis puissans et par des enfans rebelles, qui l'étonnaient par leurs erreurs et par leur savoir : des nations entières étaient échappées de son sein. La Société des Jésuites, répandue chez toutes les nations, contribua à confirmer la foi chancelante de quelques-unes, à ramener quelques autres au giron de l'Église, et à diminuer les progrès des sectes. Ses prédicateurs et ses controversistes soutinrent avec courage les efforts des hérétiques. La facilité et la régularité des mœurs, l'habileté à conduire les affaires, la connaissance des sciences et des arts libéraux, concilièrent aux Jésuites l'esprit des grands et des peuples. Ils portèrent leurs missions en Amérique, en Chine, en Abyssinie, au Japon, aux Indes. Ils se rendirent utiles aux souverains; ils le furent surtout à ceux d'Espagne et de Portugal, dans des continens éloignés, pour la conservation et l'augmentation de leurs conquêtes : en faisant de nouveaux chrétiens, ils acquéraient de nouveaux sujets à ces princes.

« Si l'objet était utile, si l'Église avait besoin de gens savans pour opposer à ses ennemis ; de missionnaires pour porter la foi dans les pays éloignés ; de gens instruits ou qui puissent facilement s'instruire dans les différens genres de sciences utiles à l'humanité, dans l'astronomie, dans la médecine et dans les langues ; d'hommes prêts à partir aux premiers ordres du Souverain Pontife, on ne pouvait guère les trouver que dans une société uniquement occupée de l'étude, et dont les membres ne fussent pas distraits par un grand nombre de pratiques et d'observances monastiques ; liés d'ailleurs au Saint-Siège, pour les missions, par un vœu spécial d'obéissance.

« L'abbé Fleury dit, dans la préface de son *Catéchisme historique*, que quelque ignorance qui reste parmi les chrétiens, elle n'est pas comparable à celle qui régnait, il y a deux cents

ans, avant que saint-Ignace et ses disciples eussent rappelé la coutume de catéchiser les enfans.

« On peut donc dire que l'établissement de la société des Jésuites fut alors utile à l'Eglise; qu'il avait assez de rapport et de convenance avec ses besoins, et surtout avec les intérêts de la cour de Rome. »

Et qui le croirait ?

L'Assemblée constituante : « Le marquis de Foucault venait de présenter à son approbation un amendement tendant à obtenir pour les Jésuites les avantages accordés aux autres congrégations. M. de Montesquiou avait appuyé vivement cette proposition, et terminait ainsi son discours : « Les Jésuites ont des droits à votre justice. Vous ne la refuserez pas à une congrégation célèbre, dans laquelle plusieurs d'entre vous ont fait leurs études, à ces infortunés dont les torts ont été un problème, mais dont les malheurs n'en sont pas un. » Plusieurs membres de la gauche demandèrent l'ajournement de l'amendement, mais cette proposition fut repoussée par Barnave, qui s'écria : « Le premier acte de la liberté naissante doit être de réparer les injustices du despotisme. Je propose une rédaction de l'amendement en faveur des Jésuites. Cette rédaction fut adoptée, et on lit dans l'article 2 du décret du 26 février 1790 : « Il sera payé à chaque religieux, etc., etc... Les jésuites qui ne posséderont pas, soit en bénéfices, soit en pension sur l'État, une somme égale à celle affectée aux religieux de leur classe, recevront le complément de ladite somme. »

Mirabeau, en particulier, et dès ses *Lettres de cachet* : « Si quelqu'un doutait, dit le respectable auteur de l'*Histoire du commerce des deux Indes*, des heureux effets de la bienfaisance et de l'humanité sur des peuples sauvages, qu'il compare les progrès que les Jésuites ont faits en très peu de temps dans l'Amérique méridionale, avec ceux que les armes et les vaisseaux de l'Espagne et du Portugal n'ont pu faire en deux siècles. Tandis que des milliers de soldats changeaient deux grands

empires policés en déserts de sauvages errans, quelques missionnaires ont changé de petites nations errantes, en plusieurs grands empires policés.

Et, de nos jours, jusqu'à ce Lalande, le moins suspect de sottise : (Extrait de la feuille dite le *Bien informé*, du 14 pluviôse an 8.)

* *Le citoyen Lalande au Bien informé, sur Socrate et les Jésuites :*

« Dans le *Bulletin de l'Europe* du 20 nivose, on me reproche d'être athée, d'être aussi laid que Socrate, de manger des araignées, d'appeler la duchesse de Gotha mon intime amie, de dire que Newton savait passablement la géométrie, d'avoir prédit une comète qui n'est pas arrivée, d'avoir fait ma cour au pape, d'avoir servi la messe d'un jésuite. Tout cela ne vaut pas la peine d'y répondre. Mais le nom de jésuite intéresse mon cœur, mon esprit et ma reconnaissance. On a beaucoup parlé de leur rétablissement dans le Nord; ce n'est qu'une chimère, mais elle a rappelé tous mes regrets sur l'aveuglement des gens en place en 1762. Non, l'espèce humaine a perdu pour toujours et ne recouvrera jamais cette réunion précieuse et étonnante de vingt mille sujets occupés sans relâche et sans intérêt de l'instruction, de la prédication, des missions, des conciliations, des secours aux mourans; c'est-à-dire des fonctions les plus chères et les plus utiles à l'humanité. La retraite, la frugalité, le renoncement aux plaisirs faisaient de cette société le plus admirable assemblage de science et de vertu. Je les ai vus de près, c'était un peuple de héros pour la religion et l'humanité. La religion leur donnait des moyens que la philosophie ne fournit pas.

« A quatorze ans, je les admirais, je les aimais au point de demander mon admission, et je regrette encore de n'avoir pas persisté dans cette vocation que l'innocence et le goût de l'étude m'avaient donnée. Parmi les calomnies absurdes que la rage des protestans et des jansenistes exhala contre eux,

je remarquai La Chalotais qui porta l'ignorance ou l'aveuglement jusqu'à dire, dans son réquisitoire, que les Jésuites n'avaient pas produit de mathématiciens. Je faisais alors la table de mon astronomie. J'y mis un article sur les jésuites astronomes : le nombre m'étonna. J'eus occasion de voir La Chalotais à Saintes, le 20 octobre 1775 ; je lui reprochai son injustice : il en convint. Il fut assassiné le 20 juillet 1794.

« Les crimes sont presque toujours punis :

*Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudê.*

« Mais les Jésuites étaient perdus depuis long-temps.

« Deux ministres, exécrables à cet égard, Carvalho et Choiseul seul, ont détruit sans retour le plus bel ouvrage des hommes, dont aucun établissement sublunaire n'approchera jamais, l'objet éternel de mon admiration, de ma reconnaissance et de mes regrets. »

Les étrangers eux-mêmes, et les plus célèbres des protestans : Bacon, Grotius, Leibnitz, Haller, Robertson et le grand Frédéric, se sont montrés les amis des Jésuites :

Bacon (*Des Progrès des Science*, p. 29 et 318) : « Lorsque je considère leur adresse et leur habileté à former la jeunesse dans les sciences et dans les bonnes mœurs, je me rappelle le mot d'Agésilas au sujet de Pharnabase : *Étant ce que vous êtes, que n'êtes-vous des nôtres?* » Et dans un autre endroit : « Pour ce qui regarde l'article de l'éducation, tout serait dit en peu de mots : Voyez les écoles des Jésuites, rien de mieux que ce qu'on y pratique. »

Grotius : « Les Jésuites ont une grande autorité dans le monde à cause de la sainteté de leur vie, et parce qu'ils instruisent la jeunesse dans les lettres et les sciences, sans recevoir aucun salaire. » (*Annales belges*).

Leibnitz : « Je suis persuadé que très-souvent on calomnie les Jésuites, et qu'on leur prête des opinions qui ne leur sont

pas seulement venues dans la pensée ; tel a été Titus Oatès , qui a débité sur leur compte je ne sais combien d'impertinences ; par exemple , que leurs généraux disposaient souverainement de tous les emplois civils et militaires, en Angleterre. Je ne dis rien des inepties que contient le livre intitulé : *L'Empereur et l'empire trahis*. Il est encore très certain qu'il y a dans leur société beaucoup de sujets qui sont les plus honnêtes gens du monde ; il est vrai qu'on en compte aussi quelques-uns d'un caractère bouillant, qui, à quelque prix que ce soit, et même par des moyens peu convenables, travaillent à l'agrandissement de leur ordre, mais ce dernier mal est commun ; et, si on l'a observé plus particulièrement chez les Jésuites ; c'est qu'eux-mêmes sont plus observés que les autres. » — Il disait, au comte de Mérode, que « si les pères jésuites n'avaient fait que les seuls *Acta sanctorum* (des Bollandistes), ils mériteraient d'être venus au monde, et d'en être souhaités et estimés. »

Haller (Essai sur différens sujets intéressans de politique et de morale) : « Les ennemis de la société des Jésuites décrivent ses meilleures institutions ; ils l'accusent d'une ambition démesurée, parce qu'elle travaille à fonder une espèce d'empire dans des contrées éloignées. Mais quel projet plus délicieux, plus avantageux à l'humanité, que celui de rassembler des hommes dispersés dans les profondeurs des forêts de l'Amérique, de les arracher à leur vie sauvage et misérable, de mettre une fin à leurs guerres cruelles et destructives, d'éclairer leur esprit des vérités de la religion, et de rappeler parmi eux l'heureux temps de l'âge d'or ? N'est-ce pas là prendre le caractère du législateur occupé du bonheur des hommes ? L'ambition qui produit tant de biens ne peut être qu'une passion louable. Aucune vertu ne parvient jamais au degré de pureté que les hommes exigent, mais il n'y a aucune vertu qui puisse être défigurée par les passions, lorsque celles-ci servent à avancer le bonheur général. »

Robertson, pasteur protestant, et protestant dans son *Histoire d'Amérique* : « Après avoir exposé la tendance dangereuse des constitutions et de l'esprit de l'ordre des Jésuites avec la liberté qui convient à un historien, la candeur et l'impartialité qu'impose ce caractère m'obligent d'ajouter une observation en leur faveur, c'est que, dans l'Église romaine, aucune classe du clergé régulier ne s'est plus distinguée par la pureté de ses mœurs que cette société en général. Les maximes de sa politique intrigante, ambitieuse et intéressée, pouvaient bien influencer sur l'esprit de ceux qui gouvernaient la société, et même corrompre le cœur et la conduite de quelques individus; mais le plus grand nombre, occupé de l'étude des lettres ou employé aux fonctions de la religion, suivaient pour guides les principes ordinaires qui écartent les hommes du vice, et les portent à l'honnêteté et à la vertu.

« Mais c'est dans le nouveau monde que les Jésuites ont exercé leur talent avec le plus d'éclat et de la manière la plus utile à l'espèce humaine. Les conquérans de cette malheureuse partie du globe n'avaient eu d'autre objet que de dépouiller, d'enchaîner, d'exterminer les habitans; les Jésuites seuls s'y sont établis dans des vues d'humanité. Vers le commencement du dernier siècle, ils obtinrent l'entrée de la province du Paraguay, qui traverse le continent méridional de l'Amérique, depuis le fond des montagnes du Potosi jusqu'aux confins des établissemens espagnols et portugais, sur les bords de la rivière de la Plata. Ils trouvèrent les habitans de ces contrées à peu près dans l'état où sont les hommes qui commencent à s'unir ensemble; ils n'avaient aucun art, ils cherchaient une subsistance précaire dans le produit de leur chasse ou de leur pêche, et connaissaient à peine les premiers principes de la subordination et de la police. Les Jésuites se chargèrent d'instruire et de civiliser ces sauvages; ils leur apprirent à cultiver la terre, à élever des animaux domestiques, à bâtir des maisons; ils les engagèrent à se réunir ensemble dans des vil-

lages ; ils les formèrent aux arts et aux manufactures ; ils leur firent goûter les douceurs de la société et les avantages qui résultent de la sûreté et du bon ordre. Ces peuples devinrent ainsi sujets de leurs bienfaiteurs, qui les gouvernèrent avec la tendresse qu'un père a pour ses enfans. Respectés , chéris , presque adorés, quelques jésuites présidaient sur des milliers d'Indiens.

• Ils entretenaient une égalité parfaite entre tous les membres de cette nombreuse communauté. Chacun était obligé de travailler, non pour un seul, mais pour le public ; le produit de leurs champs et tous les fruits de leur industrie étaient déposés dans des magasins communs, d'où l'on distribuait à chaque individu ce qui était nécessaire à ses besoins. Cette forme d'institution détruisait radicalement presque toutes les passions qui troublent la paix de la société. Un petit nombre de magistrats choisis par les Indiens eux-mêmes veillaient sur la tranquillité publique, et assuraient l'obéissance aux lois. Les punitions sanguinaires, si fréquentes sous les autres gouvernemens, y étaient inconnues ; une réprimande faite par un jésuite, une légère note d'infamie, ou, dans des cas d'infamie ou dans des cas extraordinaires, quelques coups de verge suffisaient pour maintenir le bon ordre parmi ce peuple innocent et heureux.

Frédéric-le-Grand : On sait qu'il les appelait les *Gardes-du-corps* du Pape, et qu'il les accueillit dans leur disgrâce en 1762. Voici son opinion rapportée par Bourgoing, dans ses *Mémoires sur Pie VI* :

• « Je les protégerai, disait le roi dès l'année 1775 à l'un d'eux qui se trouvait à Breslau ; le pape ni personne n'a droit de me rien prescrire. J'ai promis à la cour impériale, dans le dernier traité de paix, de maintenir le clergé catholique dans l'état où je l'ai trouvé. Je tiendrai ma parole, et si chacun prétend faire ce qui lui convient, je chasserai, moi, tout le reste de la prétraille, et je ne garderai que vous. » C'est vers le

même temps qu'il écrivait à M. d'Alembert, à la suite d'une maladie à laquelle il avait pensé succomber : « A force de vivre, j'ai vu bien des choses, j'ai vu les soldats du pape porter mon uniforme, les Jésuites me choisir pour leur général, et Voltaire écrire comme une vieille femme. »

« J'ai, disait-il, parmi mes sujets un million et demi de catholiques, il m'importe qu'ils soient élevés sagement et uniformément dans la religion de leurs pères. Les Jésuites ont fait leurs preuves. Quant à leur talent pour l'éducation, ce n'est qu'en vivant en corps qu'ils peuvent remplir convenablement cette tâche, ils vivront donc ainsi, sauf à se soumettre, d'ailleurs, aux lois ecclésiastiques que le pape jugera à propos de leur prescrire. »

Mais voici d'autres paroles, plus remarquables et plus décisives encore à cet égard, de Frédéric, cette fois *le grand* : « A la pensée de la destruction des Jésuites en Europe, il s'écriait plein de joie : « Il faut un miracle pour sauver l'Eglise ; c'est « elle qui est frappée d'un coup d'apoplexie terrible..... »
Et, sur les plaintes que lui adressait Voltaire, il se justifiait en ces termes : « J'ai conservé cet ordre tant bien que mal, tout hérétique que je suis et puis encore incrédule. On ne trouve dans nos contrées aucun catholique lettré, si ce n'est parmi les Jésuites. Nous n'avions personne capable de tenir les classes, nous n'avions ni PP. de l'Oratoire, ni Piaristes. *Il fallait donc conserver les Jésuites ou laisser périr toutes les écoles.* Il fallait donc que l'Ordre subsistât pour fournir des professeurs à mesure qu'il venait à en manquer, et la fondation pouvait fournir la dépense à ses frais ; ELLE N'AURAIT PAS ÉTÉ SUFFISANTE POUR PAYER DES PROFESSEURS LAÏQUES. Si l'Ordre avait été supprimé, l'université ne subsisterait plus, et l'on aurait été obligé d'envoyer les Silésiens étudier leur théologie en Bohême, etc. »

Enfin, s'élevant encore plus haut, moitié à la Voltaire, moitié à la Leibnitz, il écrivit au premier : « Voilà pourtant un nou-

quel avantage que nous venons d'emporter en Espagne; les Jésuites sont chassés de ce royaume. De plus, les cours de Versailles, de Vienne et de Madrid ont demandé la suppression d'un nombre considérable de Couvens.... CRUELLE RÉVOLUTION! à quoi ne doit pas s'attendre le siècle qui suivra le nôtre! la cognée est mise à la racine de l'arbre..... Cet édifice, s'appé dans ses fondemens, va s'écrouler, et les nations transcriront dans leurs annales, que VOLTAIRE FUT L'AUTEUR DE CETTE RÉVOLUTION qui se fit au dix-neuvième siècle dans l'esprit humain.

Nous dirons, nous, FRÉDÉRIC le petit, bien plus que tout homme et même que tout peuple, FUT L'AUTEUR DE VOLTAIRE, le grand mauvais sujet, en le choyant, et même en le faisant fouetter d'un brin sanglant!

§ VI.

Aperçu de la Grandeur et des Bienfaits historiques des Missionnaires.

Les Missionnaires, on peut le dire, sont en un sens les plus grands d'entre les grands hommes, c'est-à-dire les plus courageux, les plus héroïques, les plus utiles, et, par surcroît, les plus savans et les plus illustres. Le Christianisme et la civilisation universelle, les gouvernemens et les peuples, les rois et les sujets leur doivent tout. Ils doivent eux, tout au Christianisme, dont ils sont l'application personnifiée et vivante... Ils accompagnèrent, quand ils ne précédèrent point, les conquérans, les voyageurs, les navigateurs, les naturalistes, les inventeurs des mondes nouveaux. Ils ne furent, on peut le dire encore, jamais complices de l'ambition, de la cupidité, de l'inhumanité de plusieurs, et ils en prévirent ou réparèrent les calamités. Toutes choses d'ailleurs égales, les Missionnaires sont supé-

Les plus petits mérites des missionnaires sont les scientifiques. Leurs Voyages proprement dits, les Descriptions, les Histoires, les Lettres Édifiantes des Jésuites, etc. Parnin, Du Halde, Charlevoix, etc., des Dominicains; Labat, etc., sont les modèles du genre.—Leurs découvertes astronomiques à la cour de Chine, devenue leur Observatoire, commandaient l'attention d'Hevélius, de Cassini, de Halley; — l'*Hortus mundi* du P. Barrelier méritait d'avoir pour éditeur le plus grand des Jussieu; — leurs *Rudimens*, leurs *Dictionnaires*, leurs traductions orientales, ont prélué à tous les travaux des de Guignes, des Williams Jones, des Sacy, anciens et modernes; — la Géographie du P. Feuillée était admirée par Mentelle; — les Tableaux d'Attiret de Dôle, simple convers jésuite, lui faisaient offrir la charge de mandarin par l'empereur de Chine; — une foule de Remèdes admirables, de plantes ou d'animaux usuels, le quinquina, la pomme de terre, la dinde (des Indes), etc., furent les menus bienfaits et les menus plaisirs des Missions évangéliques.

rieurs aux orateurs ; car ils font plus encore qu'ils ne parlent. Providence remarquable aussi ! Aucun d'eux n'a péri dans les flots , depuis près de cent cinquante ans.

Aussi, les philosophes eux-mêmes, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, et en dernier lieu, Buffon, ne tarissent point sur l'éloge des Missionnaires modernes, à la vue de leurs bienfaits : « Les Missions, dit Buffon, ont soumis plus d'hommes dans les nations barbares que les armées victorieuses des princes qui les ont subjuguées. Le Paraguay n'a été conquis que de cette façon. La douceur, le bon exemple, la charité et l'exercice de la vertu, constamment pratiqués par les missionnaires, ont touché ces sauvages, et vaincu leur défiance et leur férocité ; ils sont venus souvent d'eux-mêmes demander à connaître la loi qui rendait les hommes si parfaits ; ils se sont soumis à cette loi et réunis en société. Rien ne fait plus d'honneur à la religion que d'avoir civilisé les nations et jeté les fondemens d'un empire sans autres armes que celles de la vertu. »

Or, cette institution immense et magnifique, la société universelle la doit aux Souverains Pontifes premièrement, et même exclusivement. Les Missions se confondent même, dans les temps primitifs, avec l'Apostolat. Le plus illustre de tous les Missionnaires, et le plus cher à la France, saint Denys, premier Evêque de Paris, premier Romain de caractère, était même Romain de naissance. — Saint Irénée, premier martyr des Gaules, a composé la première Défense de l'Église romaine contre les premiers hérétiques.

C'est au iv^e siècle, c'est-à-dire avec la reconnaissance politique du Christianisme par les empereurs romains, qu'on voit les Missions sortir de la condition privée ou même interdite, pour entrer dans l'ordre public, de tolérance ou de faveur. Les Papes, faisant office de Dieu lui-même, dirent à leurs disciples ce que Jésus-Christ avait dit aux siens : « Allez, instruisez les nations. » — Un saint Frumence, de Tyr, va en

Éthiopie, où son apostolat trouve moins d'obstacles, et fait tout d'un coup plus de merveilles qu'il n'en fit aux lieux les plus civilisés. — Un saint Grégoire, de la race royale des Arsacides, premier Apôtre et Patriarche d'Arménie, dont il convertit le roi Tiridate, suivi de son fils, qu'il sacra lui-même évêque; — un Nicéas, apôtre de la Valachie, etc.; — un saint Hillarion, de Syrie, dont saint Antoine-le-Grand a écrit la Vie, premier apôtre des Arabes et des Sarrasins; — un saint Avitas ou Avit, descendant des empereurs, un moment couronné lui-même, ami de Clovis, vainqueur d'Attila, beau-père ou beau-frère de saint Sidoine Apollinaire : surnommé *l'Apôtre de la Bourgogne*; — Saint Séverin, à quelque temps de-là, édifie cette contrée, alors appelée Norique, que ruinèrent Jean Hus et Jérôme de Prague, sept ou huit siècles après. — Aux mêmes temps, saint Germain et saint Loup, évêques d'Auxerre et de Troyes, saint Pallade et saint Patrice, en Irlande et en Écosse, saint Colomb, chez les Pictes, préparèrent, en Angleterre, les voies à ce saint Augustin qu'on pourrait appeler *saint Augustin du Nord*, pour le distinguer de celui du midi; — à ce saint Benoit Bishop, surnommé *l'Orphée et l'Hermès d'Angleterre*; — à saint Wilfrid, son compagnon, qui, ensemble ou tour à tour, implanterent la foi et la civilisation dans un pays où l'alphabet n'était pas même connu, où les pères vendaient leurs enfans comme esclaves.

Des Irlandais, saint Killan en Franconie, saint Amand chez les Flamands, les Carinthiens, les Esclavons, etc., faisaient, au VII^e siècle, entendre la voix et sentir la charité chrétiennes. — Saints Willebrod et Swidbert, saints Ludger et Willehad, dans le siècle suivant, sortaient encore de l'Angleterre, toujours vivante et surabondante de foi, pour aller

1 L'Allemagne de nos jours rend encore cette justice à ses apôtres des Îles Britanniques : « Ce fut de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande, dit l'habile historien M. de Kohlransch, que vinrent les apôtres qui

en répandre en Frise et en Saxe.

Un dernier, le plus grand de tous, saint Boniface, fécon-
dait tous ces lieux de sa parole et même de son sang, et mé-
ritait de recueillir, presque seul, toute la gloire de ces conquêtes
étonnantes, et d'être nommé *l'Apôtre de l'Allemagne*.

Ce sont, il faut le dire, la foi, les mœurs, les lois étonnantes
des Apôtres de l'Angleterre qui firent, pendant près de trois
cents ans, de ce pays, la lumière et la gloire de l'occident en-
core barbare. C'est là qu'on voyait jusqu'à trente rois ou
reines descendre du trône dans les cloîtres, c'est-à-dire dans
des tombeaux; là, que la France elle-même allait quérir ses
savans et la civilisation. Henri VIII n'a fait que passer, et
c'en est fait, fait de l'Angleterre ancienne... et même de la nou-
velle!

Un siècle après (car la Foi ne souffre point de lacunes :
seulement on ne voit pas toujours les *pleins*), saint Siffroy

jetèrent au milieu de l'Allemagne la douce semence du Christ. Kilian, Emmeran, Rupert, Willibrod furent ces hommes dévoués qui se firent les apôtres de l'Allemagne, aux septième et huitième siècles, et enfin l'anglais Wenfriend, qui reçut plus tard le beau nom de Boniface (bien-faisant). Il travailla pour le christianisme avec un courage inébranlable, depuis l'an 718 jusqu'à l'an 755, et répandit ses instructions en Franconie, en Thuringe et sur les bords du Rhin, chez les Saxons et les Frisons, implantant partout les pratiques religieuses et civilisatrices du Christianisme, et fondant dans les villes des paroisses qui furent le commencement des villes. Pour affermir la nouvelle croyance qu'il avait semée, il établissait çà et là quelques évêchés, ou réorganisait ceux qui avaient été anciennement établis. C'est encore lui qui fonda la célèbre abbaye de Fulde, et à Ohrdruf un séminaire dont les jeunes élèves étaient destinés à répandre avec le Christianisme l'art de l'agriculture et même l'horticulture. Les séminaires, les églises et les couvens que Boniface et les autres apôtres fondèrent en Allemagne, ne furent pas seulement le flambeau d'où jaillit dans ce pays la lumière de la religion et de la civilisation; mais la plupart de ces établissemens devinrent aussi le commencement de villes ou de villages qui se formèrent peu à peu à l'entour. Il n'y eut pas que les serfs de ces maisons religieuses qui se bâtirent des habitations autour d'elles, quantité d'autres vinrent aussi chercher protection à l'abri de leurs murs. »

porte la parole et la croix en Suède; — Anchaire de Hambourg aux Vandales et aux Selavons; — Rembert de Brême, les frères Cyrille et Méthodius, aux Bulgares, aux Chazares, aux Moraves et aux Bohémiens, et à la grande famille des Slaves.

— Le xi^e siècle arrive, un nouvel Anglais Eskill se fait, au nom de Dieu, l'apôtre de la Sudermanie; et un autre saint Boniface, noble saxon, religieux camaldule et archevêque, suscité sans doute par le grand Boniface son patron, se trouve, comme lui, l'apôtre et le premier martyr de la Russie. — Au xii^e siècle, Othon de Souabe, évêque de Bamberg, devient apôtre de la Poméranie. — Au xiii^e siècle, saint Hyacinthe de Silésie et Dominicain, continue en Norwège, en Russie et jusqu'en Tartarie, ce que saint Boniface avait commencé. Il avait même à combattre deux fléaux à la fois, le paganisme et le schisme des Grecs, et il faillit triompher de tous deux.

Les Franciscains semblent autant de Missionnaires dans le xv^e siècle, et les Jésuites dans le xvi^e, à la suite de leur saint François Xavier, surnommé *l'Apôtre des Indes*, et le *saint Paul des Extrémités du monde*, auquel on ne saurait rien comparer⁴.

Écoutez, illez, si vous pouvez, sans admiration, ces simples Lettres de Xavier, immortelles et fécondantes comme lui :

« Le jour de saint Michel nous allâmes voir le roi de Cangoxima, qui, nous ayant traités avec beaucoup d'honneur, nous recommanda de conserver soigneusement les livres que nous avions sur la loi chrétienne; et il nous promit que s'il la reconnaissait être bonne et assurée, il se comporterait de telle sorte que le diable en créverait de dépit. Et peu de jours après il permit à tous ses sujets d'embrasser la religion chrétienne. J'ai fait entrer ces nouvelles agréables dans la fin de ma lettre, afin que vous en ressentiez plus de joie, et que vous en remerciez Dieu vous-mêmes. Je crois employer cet hiver à expliquer au long, en langue japonnaïse, les points du Symbole, pour les faire ensuite imprimer, afin que, par le moyen des lettres (dont la plupart des Japonnaïses ont connaissance), la religion chrétienne puisse s'étendre en divers lieux, puisque nous ne saurions pas nous-mêmes aller porter l'Évangile partout.

« Paul, notre cher ami, traduira fidèlement, en langue vulgaire, tout ce qui sera nécessaire pour le salut des âmes. Pour vous, puisqu'il s'ou-

Comme jadis la terre semblait manquer à l'ambition d'Alexandre, elle manquait véritablement à la charité de ces mission-

vre à votre vertu un si vaste champ pour moissonner des âmes, il faut que vous donniez à Dieu et aux anges d'illustres témoignages de votre zèle pour la gloire de Dieu. C'est ce que vous ferez, si vous faites paraître dans votre vie et dans vos actions une profonde conviction d'esprit, et si vous abandonnez à Dieu le soin de votre réputation; car il ne manquera pas de vous faire estimer et considérer parmi les hommes lorsqu'il le jugera à propos; ou s'il ne le fait pas, ce sera pour votre avantage, prévoyant peut-être qu'il y aurait danger que vous ne vous enorgueillissiez....

« Il y a une autre île, qu'on nomme Ceylan, éloignée de la terre ferme de l'Inde de quarante lieues ou environ, où j'allai dernièrement avec le frère F. Mansille : c'est là où le prince fils du roi, et son héritier légitime, avait résolu de se faire chrétien; mais le roi son père l'ayant appris, il le fit incontinent mourir. Ceux qui furent présens à ce meurtre racontent avoir vu paraître dans le ciel une croix de feu, et que la terre venant à s'entr'ouvrir au même endroit où il fut mis à mort, on y remarqua la figure d'une croix. Plusieurs habitans de cette île, qui ont vu ces prodiges, veulent se faire chrétiens; et un frère de ce Prince en a été si touché qu'il a prié un prêtre de lui conférer le baptême; et s'est réfugié auprès du vice-roi, pour lui demander du secours contre son père, le meurtrier de son aîné. Je parlai quelque temps avec lui, l'ayant rencontré en chemin, et j'ai conçu une grande espérance de son entretien de voir ce royaume embrasser la foi de Jésus-Christ; car le peuple est fort étonné de ces prodiges, et le prince qui s'est fait chrétien est le plus proche héritier de la couronne.

« Trois seigneurs de qualité, et plusieurs autres, du royaume de Malaccas, éloigné de celui de Travancor de cinq cents lieues, ou environ, ont embrassé depuis huit mois la religion chrétienne. Ils ont envoyé des députés à Malaca, qui est une ville sous la dépendance du Portugal, pour y demander des personnes propres à les instruire dans la foi; et ils ont assuré qu'ayant vécu jusqu'ici comme des bêtes, ils désiraient vivre à l'avenir comme des hommes, après avoir appris la connaissance et le culte du vrai Dieu. Le gouverneur de la ville leur a envoyé quelques prêtres capables de les instruire.

« De tout ceci, mes très chers frères, vous pouvez comprendre quels fruits promet ce champ sauvage, et en quelle abondance. Pour moi, voyant la disposition de ce pays, et pour ainsi dire la maturité de la moisson, j'espère de faire cette année pour ma part jusqu'à cent mille chrétiens. C'est pourquoi priez le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers en sa vigne. Que si quelques-uns, assez zélés pour la gloire de Dieu et pour la propagation de la foi, viennent en ce pays, où les campagnes sont toutes jaunes, et la moisson prête à couper, ils seront

naires. Ils nos'arrêterent que là où elle leur manqua, si ce n'est à où les arrêtait le martyr, c'est-à-dire, Dieu même.

Cependant, le simple P. Paëz, de la même Compagnie, replantait le Christianisme dans l'Abyssinie, où, de nos jours, le courageux et fidèle d'Abbadie a retrouvé ses livres et ses **MONUMENTS.**

Les Croisades avaient donné les premières idées, inspiré le zèle et procuré les moyens des Missions étrangères¹. La

reçus des Portugais avec toute sorte de douceur et de tendresse, de telle manière qu'ils leur fournissent abondamment tout ce qui leur sera nécessaire; car la nation portugaise souhaite avec tant de passion l'accroissement de la religion chrétienne, que quand il n'y aurait que cette seule raison, certes un si saint désir, et l'affection particulière qu'elle a pour notre compagnie, devraient en attirer ici plusieurs d'entre vous. Dieu veuille, par sa grâce, vous faire connaître sa sainte volonté, et ce que vous devez faire, maintenant que vous voyez tant d'ames si bien disposées à recevoir la semence de l'Evangile, et vous donner les forces et le courage pour l'exécuter. Je prie très humblement la divine Providence d'inspirer au plus grand nombre de venir....»

Les croisades elles-mêmes furent le résultat d'une autre sorte de missions, d'une autre façon sublimes, que M. Michelet vient de rappeler avec son éloquence naturelle; « Pierre-l'Ermite, saint Bernard, deux noms d'une renommée universelle, et, au XIII^e siècle, Berthold, dont la gloire est moins éclatante, parce que sa vie se rattache à une époque moins remarquable de l'histoire; tandis que celle de ses deux illustres devanciers domine l'épopée des croisades, voilà les trois grands maîtres de l'éloquence du missionnaire.

« Pierre-l'Ermite, on le sait, revenant d'un pèlerinage à Jérusalem, imprima au monde ce mouvement qui jeta l'Europe sur l'Asie. Dix siècles s'étaient écoulés depuis l'avènement du Christ, et l'opinion généralement répandue dans la chrétienté que la fin des temps était proche, contribuait à disposer les esprits à céder à l'impulsion d'une parole enthousiaste. « Le petit peuple, dit un auteur du temps, s'attacha à un certain Pierre-l'Ermite et il lui obéit comme à son maître. « J'ai découvert que cet homme, originaire, si je ne me trompe, de la ville d'Amiens, avait d'abord mené une vie solitaire, sous l'habit de moine, dans je ne sais quelle partie de la Gaule supérieure. Il partit de là, et nous le vîmes alors parcourant les villes et les bourgs et prêchant partout. Le peuple l'entourait en foule, l'accablait de présents et célébrait sa sainteté par de si grands éloges que je ne me souviens pas que l'on ait jamais rendu à personne de pareils honneurs. Il se

découverte du Nouveau-Monde donna le branle à des *croisades* nouvelles, plus magnifiques, et, en tout cas, plus heureuses.

« montrait fort généreux dans la distribution de toutes les choses qui lui « étaient données. Il ramenait à leurs maris les femmes, et rétablissait « la paix et la bonne intelligence entre ceux qui étaient désunis, avec « une merveilleuse autorité. En tout ce qu'il faisait et disait, il semblait « qu'il y eût en lui quelque chose de divin; en sorte qu'on allait jusqu'à « arracher les poils de son mulet, pour les garder comme reliques; ce « que je rapporte ici, non comme louable, mais pour le vulgaire qui « aime les choses extraordinaires. Il ne portait qu'une tunique de laine, « et par dessus un manteau de bure qui lui descendait jusqu'aux talons, « il avait les bras et les pieds nus, et son jeûne était presque perpétuel.

«....L'histoire a conservé la mémoire des résultats de cette prédication. Les riches avaient hâte de délaisser leurs châteaux, les pères leurs enfans, les maris leurs femmes; on eût dit que l'humanité se détachait d'elle-même, attirée en Asie par ce grand aimant de la Croix. « Il y « avait, dit l'auteur contemporain déjà cité, il y avait des gens qui n'a- « vaient d'abord nulle envie de partir, qui se moquaient de ceux qui se « désaisaient de leurs biens, leur prédisant un triste voyage, et un re- « tour plus triste encore, et le lendemain les moqueurs eux-mêmes, par « mouvement soudain, donnaient tout leur avoir pour quelque argent, et « partaient avec ceux dont ils s'étaient d'abord raillés. Qui pourrait dire « les enfans, les femmes âgées qui se préparaient à la guerre? qui pour- « rait compter les vierges, les vieillards tremblans sous le poids des an- « nées? Les pauvres ferraient leurs bœufs comme des chevaux, et trai- « naient dans des charriots leurs minces provisions et leurs petits en- « fans; et ces petits, à chaque ville ou château qu'ils apercevaient, de- « mandaient, dans leur simplicité : *N'est-ce pas là cette Jérusalem où « nous allons?....* »

« L'auditoire qu'il faut à saint Bernard, c'est un peuple. La salle où il aime à se faire entendre n'a pour dôme que le ciel. La vue de cette nature, ouvrage des mains de Dieu, l'exalte et l'inspire.

« Croyez-en mon expérience, écrivait-il à un ami, vous trouverez plus « de sujets de réflexions dans les forêts que dans les livres. Les arbres, « les rochers vous enseigneront ce que vous n'apprendriez d'aucun « maître. Ne le savez-vous point? Les montagnes distillent la douceur, « les collines répandent le lait et le miel, et les vallées prodiguent le « froment. » Il devait être beau à voir quand il paraissait devant la foule, plus semblable à un esprit qu'à un homme, maigre et faible, consumé par l'amour de Dieu, avec son visage pâle que la fièvre nuançait d'une légère teinte de pourpre vers la partie saillante des joues, sortant de la petite cahutte bâtie de feuilles et de branchages où il méditait sur le Cantique des cantiques, dans les saintes extases de la prière, grand saint dont le respect universel avait fait un grand politique, homme

C'est dans le monde de Colomab et d'Améric qu'on voit, aux accens des *Orphées* modernes, les pierres s'élever en murailles, les murailles en monumens, les sauvages en hommes, les hommes en fidèles, les fidèles en *communions*, en *communauté chrétiennes*: Les Protestans, les Anglais eux-mêmes, ont célébré, ont admiré, comme Montesquieu, la *République inouïe du Paraguay* des Jésuites ¹.

humble et homme puissant qui, du fond d'une cellule de quatre pieds carrés, gouvernait l'Europe, homme de paroles qui était devenu homme de conseil, homme d'oraison dont ses vertus avaient fait un homme d'état qui dominait les gouvernemens par l'autorité de son caractère, et remuait les populations avec un signe de croix.

« Ce qu'avait été saint Bernard, dans le douzième siècle, Berthold le fut dans le treizième. Il était frère mineur de la maison de Ratisbonne, et les annales contemporaines ont conservé la mémoire de l'influence extraordinaire qu'exerçait sa parole. Il parcourut, en annonçant les vérités de l'Évangile, l'Autriche et la Moravie, la Thuringe et la Bohême, et les populations se rassemblaient en multitudes innombrables dans les champs ou dans les forêts pour écouter l'éloquent missionnaire. Longtemps après lui on montrait encore, près de Glatz, en Silésie, le tilleul sur lequel on élevait une chaire du haut de laquelle prêchait Berthold. L'arbre avait reçu du peuple le nom de grand orateur. Son éloquence était simple, elle sortait de son cœur, franche et naturelle, sans avoir été ornée par son esprit. Ses images étaient d'autant plus frappantes, qu'elles étaient tirées de la vie de ceux-là mêmes qui l'écoutaient. L'éloque dans lequel il s'exprimait était l'ancienne langue allemande, le dialecte des Mynossinger, dialecte plein de feu et de pathos qui prêtait sa naïveté et ses vives couleurs à cette éloquence populaire. »

« A quoi bon, s'écriait-il dans son rude langage, à quel bon aller « au-delà des mers si vous possédez injustement. Le Pape, dit-on, « m'a donné la croix, et je vais en Palestine pour les amasser; la « saint m'est confié. Allez donc avec cette croix; mais sur ces croix « sur lesquelles saint Pierre et saint André sont morts; courez-vous « vaincu et ébranlé tous les infidèles et reconquiez la Terre-Sainte; cou- « suez-vous en; après votre mort le bonheur d'être placé dans le tom- « beau du Christ, ayant toutes vos croix et celle de notre Rédempteur « même sur la poitrine, couvriez-vous Jésus-Christ à votre tête, la Sainte- « Vierge à vos pieds; tous les anges à votre droite et tous les saints à la « gauche, cela empêcherait-il le démon de venir, à votre dernière heure, « vous arracher l'âme du corps et la traîner au fond des enfers, pour la « punir des injustices que vous avez commises. »

¹ « J'ose prédire, dit l'anglais Warburton, qu'il ne résultera jamais

Cependant un Jésuite d'Espagne, unique en son genre, comme saint François Xavier dans le sien, le P. Claver, dont l'*Histoire* est un chef-d'œuvre d'intérêt, fonda, dans le pays de Carthagène, en Amérique, un affranchissement de nègres, que nous avons remplacé par leur Traite infâme!..

Un autre Jésuite de Rome, le P. de Nobilis, célèbre par Voltaire, convertissait jusqu'aux Brames d'Orient.

Les succès inouis et la gloire de l'Ordre au-delà des mers, provoquèrent, comme il arrive toujours, des zèles, des sacrifices et des établissements nouveaux.

De là, la Société qui se forma en 1641 à Paris, sous les auspices de saint Vincent de Paul et d'Ollier de Saint-Sulpice : les célèbres *Missions étrangères* de la rue du Bac. Cette maison, dont les plus illustres laïques et des princes eux-mêmes étaient membres, commença par les Missions du Canada,

des succès un bien durable, qu'on ne réalisa le projet de civiliser les hommes avec celui de sauver leurs âmes. Les Jésuites sont les seuls qui aient entrepris dans le Paraguay, et le succès a couronné leur entreprise. Cette méthode a été son démenti à tous les autres législateurs. Ces apôtres sages étaient convaincus que la religion et la police civile sont inséparables, et c'est pourquoi ils les ont toujours enseignées et établies de concert. L'expérience de tous les siècles justifie leur conduite, et le principe sur lequel la religion doit nous donner la plus haute idée de la providence divine, qui a si étroitement uni notre bien présent à notre plus grand bien futur. En un mot, et c'est la conclusion de tout cet ouvrage, quelconque veut assurer le gouvernement civil, doit le soutenir par la religion; et quiconque veut étendre la religion, doit employer les secours du gouvernement civil.

« M. Bernard de Sainte-Thérèse, évêque de Babylone est l'auteur de cet établissement. Son objet principal est l'instruction des jeunes ecclésiastiques et laïques qui ont vocation pour travailler dans les missions à la conversion des infidèles, et principalement de ceux de Perse. Cet évêque donna pour ce sujet à M. de Barillon, seigneur de Morengis, et à M. de Garibal, président au Grand-Conseil, toutes les maisons et places qui lui appartenaient dans les rues du Bac et de la Fronaye. Ces Messieurs chargèrent deux prêtres nommés Armand Peltovin et Michel Gant, qui travaillaient depuis long-temps aux Missions étrangères, de l'exécution de ce dessein. Ces deux missionnaires obtinrent du roi, au mois de juillet 1663, des lettres-patentes qui furent enregistrées au

qui firent de tout un pays une sorte de premier Paraguay.

C'est alors aussi qu'un simple ecclésiastique de Lisieux (admirez la Providence!)..., arrière-petit-fils d'un Indien amené en Europe par le voyageur Gonneville, conçut l'admirable *Propagation de la Foi*, dont les prodiges viennent d'être renouvelés au XIX^e siècle. Son ouvrage a pour titre : *Mémoire touchant l'établissement d'une Mission chrétienne dans le troisième monde, appelé la Terre Australe, Méridionale, Antarectique et Inconnue, dédiée à Alexandre VII, par un Ecclésiastique originaire de cette terre*; 1665, in-8°.

Cet abbé, digne de reconnaissance et de célébrité, était l'abbé Paulmier.

Parlement le 10 octobre, et en conséquence de la permission de l'abbé de Saint-Germain, datée du même jour, don Ignace Philibert, prieur de l'Abbaye, les introduisit dans le séminaire avec leurs associés, le 27 du même mois. La chapelle, qui consistait dans une grande salle, fut bénie sous le titre de la Sainte-Famille, et elle a servi jusqu'en 1683, que les directeurs de ce séminaire firent bâtir l'église qui subsiste et dont la première pierre fut posée par M. l'archevêque au nom de Louis XIV. » (*Histoire de Saint-Sulpice.*)

Louis XIV dit dans les *Lettres-patentes* qu'il accorda aux Missions : « Depuis qu'il a plu à la divine bonté de nous donner la paix si nécessaire au culte de la religion et à la tranquillité publique, nos principales vues ont été, par la reconnaissance que nous devons aux soins de la Providence sur notre personne et notre maison royale, de réprimer, autant qu'il nous a été possible, les progrès de l'hérésie que les misères du temps ont, à notre grand regret, fait tolérer dans ce royaume, d'empêcher le cours des erreurs naissantes et nouvelle secte du jansénisme, et d'étendre la religion catholique au-delà de ses bornes ordinaires, pour en porter les lumières jusqu'aux extrémités du monde. Pour cela, nous avons résolu auprès de notre saint Père le Pape d'envoyer des évêques dans la Nouvelle-France, en Perse, au Tonquin, à la Chine et à la Cochinchine, et contribué de nos libéralités royales aux frais des voyages si hasardeux, et entreprises si chrétiennes et généreuses pour la conversion des âmes; mais comme on était en peine de chercher des personnes qui eussent toutes les qualités nécessaires pour les aller secourir, et travailler sous leurs ordres en des emplois si apostoliques, et d'avoir pour cet effet quelque lieu de retraite et hospice charitable pour les accueillir, la Providence qui ne manque jamais en ces occasions, a donné le mouvement à notre très cher et féal don Bernard de Sainte-Thérèse, etc., etc. »

Il commence par donner un extrait du *Voyage du capitaine Gonneville*, et recherche où peuvent être les terres découvertes par celui-ci ; mais il s'occupe surtout des moyens d'y porter le christianisme, et veut que la France ait cette gloire. Il propose donc d'envoyer des missionnaires dans ces pays ; mais pour soutenir cette mission, il faudrait, dit-il, former une compagnie de gens de bien, qui se réuniraient de temps en temps pour aviser aux moyens de soutenir l'œuvre.—Les faits, les bienfaits, ont justifié les prévoyances et les moyens. Dès-lors, les Souverains Pontifes, les Ordres religieux, et principalement les Jésuites et les Dominicains, et enfin les Lazaristes et les Sulpiciens, passèrent les mers et firent des conversions en masse ou fondèrent des Sociétés catholiques qui firent, à toutes les époques, l'admiration des voyageurs, des hommes d'Etat, et même des protestans.

Et de nos jours encore le lord anglais Macartney. Dans la *Relation de son ambassade par sir Stamford, baronet, son premier secrétaire*, on trouve la décisive apologie suivante du sacerdoce catholique : « Il y a environ deux cent mille chrétiens répandus dans l'empire de la Chine où les prêtres sont surveillés avec la plus grande rigueur ; les missionnaires sont exposés, partout, excepté à Pékin, à des persécutions, et mènent une vie pénible, pauvre, précaire et sans espérance quant à ce monde. Ils reçoivent d'Europe pour leur entretien la mesquine somme de cent piastres (525 fr.) par an ; et ce modique salaire ils le partagent fréquemment avec leur troupeau, quelquefois plus misérable qu'eux. Leur principale consolation dérive des témoignages d'attachement et de vénération que leurs disciples leur donnent. On pourrait peut-être dire que quelques-uns de ces missionnaires préfèrent la vie indépendante dont ils jouissent dans ce pays, telle qu'elle est, aux rigueurs des cloîtres dans lesquels ils étaient enfermés auparavant. Mais, en général, leur conduite suppose nécessairement des sentimens et des maximes qu'on ne trouve

que très rarement et que les mondains croient à peine pouvoir exister. »

L'histoire générale des Missionnaires est, comme celle des Evêques et du Clergé, presque impossible. On ne peut qu'en donner de pâles résumés, et faire deviner les *soldats* par les *états-majors*; et encore, en insistant davantage, selon notre coutume, sur les hommes que l'*histoire* et surtout les *biographies* modernes ont oubliés: — de Cotolendi d'Aix, Evêque de Métellopolis (Siam); — Laneau, son digne successeur; — l'abbé Chevreuil; — de la Motte Lambert, riche conseiller aux Aides de Rouen, Evêque de Beryte, dont le frère fonda les Missions Étrangères de Paris; — Deydier, de Toulon, collaborateur de ses travaux immenses, Evêque d'Ascalon, Vicaire apostolique; — le P. Pallu, chanoine de Tours, Evêque d'Héliopolis, que Fénelon a célébré, auteur du premier tour du monde; — le P. Nobilis, habile à parler aux Brames et à les convaincre. — Au xviii^e siècle, le P. Sébastien de Rasles, apôtre et martyr de Boston; — de Croix-Chevrières, apôtre et Evêque du Canada; — l'abbé Mercier, fondateur des Missions de la *sainte Famille de Jésus*, que le voyageur Bossu lui-même nomme l'*Apôtre de la Louisiane*.

Et, de nos jours, ces hommes qu'on peut considérer comme la gloire de la France à l'étranger, que nous avons omis ou pas assez célébrés ailleurs: — Pigneau de Behaine, Evêque d'Adran, dont les rois du pays conduisaient le deuil; — Longer, du Havre, Evêque de Gortyne, qui joignait la *finesse du serpent à la simplicité de la colombe* dans les persécutions du Tong-King; — Courvézy, condisciple de l'immortel Bruguière à Narbonne, et son successeur en Corée; — Du Bourg, créateur de la Louisiane; — Bricet, préfet apostolique à Constantinople, sorte de *Vincent de Paul* nouveau; — et ces indigènes, leurs disciples, et quelquefois leurs maîtres, comme Fenwick, l'*Apôtre de l'Ohio*, où il fit plus de quarante mille catholiques.

« Les plus simples Missionnaires à l'étranger sont autant d'hommes supérieurs. Notamment, l'abbé Mottet, du diocèse de Besançon, mort à Pondichéry en 1835. « Il avait été envoyé en 1788, par le séminaire des Missions étrangères, dans la mission de l'Inde. Il y a vécu près de quarante-neuf ans. Il était le doyen des missionnaires appartenant à la corporation des Missions étrangères. Il fut toujours pour ses confrères un véritable modèle, et il ne cessa, durant sa longue et laborieuse carrière, de les édifier par son savoir, son zèle éclairé, sa piété, sa charité, et les vertus apostoliques dont il fut orné à un degré éminent. Il avait visité plusieurs fois les diverses parties de la mission dans le Maduré, le Moïssour, le Carnatique et le Décan. Partout sa modestie, son zèle, son affabilité et son esprit conciliant lui avait gagné la confiance de ses néophytes, le respect des païens eux-mêmes, qui ne faisaient jamais mention de lui qu'en termes de louanges. Partout où il était passé, il avait laissé des marques de son zèle et de sa charité, et l'on peut dire de lui avec justice : *Pertrahsit benefacientio.....* L'aptitude qu'il avait eue à apprendre les divers idiômes du pays, faisait qu'il les parlait avec une facilité et une pureté qui étonnaient les indigènes. Il jouissait d'une confiance et d'une estime générale, tant parmi les Européens que parmi les indigènes. Les missionnaires envoyés dans l'Inde, durant ces dernières années, le prirent tous pour guide et pour modèle. »

(*Annales de la Foi*).

Florens, dont le frère était évêque aussi, Florens, qui écrivait en 1814, après son sacre : « Me voilà réduit à être seul Européen à Bang-Kok... », écrivit de son lit de mort la lettre suivante : « Bang-Kok, 10 janvier 1834. Messieurs, avant de mourir, je veux encore une fois remplir le devoir de vous remercier des secours que je reçois pour ma mission. Ce fut, avouons-le, une pensée bien sainte et bien heureuse que celle qui inspira de former en France une œuvre de prières et d'aumônes, à l'effet de propager la foi parmi les

infidèles. Que d'âmes lui devront leur salut ! Combien qui déjà intercèdent dans le ciel pour les fervens catholiques qui sont membres de l'œuvre !

« Si, en Europe, loin des contrées plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie, le cœur du chrétien est ému de compassion à la seule pensée de l'état des infidèles sous le rapport du salut, quels sentimens n'éprouveraient pas mes chers compatriotes si leurs yeux voyaient ce que nous voyons ! Tout ce que l'histoire nous fait connaître d'erreurs, d'absurdités, de folles, de superstitions et de crimes qui régnaient autrefois dans l'Égypte, la Perse, la Grèce, dans Rome même et dans tout le reste de l'Europe, tout cela se trouve ici avec des noms différens ; mais au fond c'est la même chose. Que ceux qui ont le bonheur d'être éclairés des lumières de la vraie foi s'estiment donc heureux, et qu'ils jugent de là quel mérite ils peuvent acquérir devant Dieu en aidant, selon leurs moyens, à propager l'Évangile de Jésus-Christ.

« Je vous envoie une lettre à tous les catholiques français agrégés à l'œuvre de la propagation de la foi. (Elle n'est point parvenue.) Vous la rendrez publique, si vous le jugez à propos. Je me recommande à vos prières, et je vous offre, avec l'expression de ma reconnaissance, celle des sentimens avec lesquels je suis, etc. L'Évêque de Zozopolis, vicaire apostolique de Siam et de Quedah. »

Les missionnaires étrangers que le devoir fait revenir en France nous intéressent d'une autre façon : « L'abbé Chaumont, disent les *Annales*, quitta la Chine en 1784 ; il eut le cœur déchiré quand il fallut se séparer des Chrétiens qu'il avait formés et qui, fondant en larmes, le supplièrent de ne pas les abandonner. C'est alors que les liens spirituels paraissent plus forts que les liens du sang. « Mais, disait l'abbé Chaumont, ce n'est plus ici ma place, l'obéissance m'appelle ailleurs. » Exemple admirable, quoiqu'il ne soit pas rare dans une société qui n'a ni vœux ni sermens. Ce digne prêtre,

retiré en Angleterre en 1792, rendit des services signalés aux missions; il mourut à Paris, supérieur du séminaire des missions étrangères, le 25 août 1819.»

L'abbé de la Bissagère qui était revenu, lui aussi, présider de loin au zèle de ses anciens confrères d'outre-mer, et leur envoyer des auxiliaires, a laissé en Chine des souvenirs immortels : « Ce missionnaire, fuyant la persécution, passa sept mois, avec quatre de ses élèves, sur un rocher inhabité et très élevé au milieu de la mer, à huit lieues du rivage. Des pêcheurs chrétiens lui portaient de temps en temps du riz et des poissons; cette retraite ayant été dénoncée, dix-sept barques, portant des mandarins et trois cents soldats armés de fusils, vinrent bloquer le rocher; mais les soldats, après avoir fait des recherches dans le bas, et même être montés jusqu'au milieu, n'apercevant aucun vestige d'homme, se retirèrent, persuadés que le lieu était inhabitable, et mandissant le dénonciateur, qui fut condamné à une grosse amende, comme s'étant évidemment moqué des mandarins. »

David est un nouvel apôtre du Nouveau-Monde inconnu dans l'Ancien, et que nous trouvons mentionné en ces termes, dans une lettre de monseigneur Flaget, à la date du 4 mai 1835 : « Mon intime ami et inséparable compagnon, depuis plus de quarante ans, qui, en 1812, réunit quelques pieuses filles au Kentucky pour les former à la vie religieuse: il leur expliqua les règles des sœurs de la Charité, et jeta les fondemens de cette famille, qui jouit aujourd'hui dans le Kentucki de la réputation la plus universelle, et, j'ose croire, le plus justement méritée. »

L'Ordre des Jésuites n'a pas cessé d'avoir, de nos jours, une foule de missionnaires comme ceux-ci, dont nous trouvons les traits suivans dans une lettre du 29 avril 1835 : « Le Père Verreydt, missionnaire ambulante de la société de Jésus, dont les travaux s'étendent à plus de cent soixante milles au sud-ouest du Missouri, partit de Saint-Charles, lieu de sa résidence, le 20 mai 1832, et y revint le 25 juin suivant. Dans

ce court espace de temps, il fit le tour de presque toutes les villes et villages dont il est chargé; et, jugez s'il a travaillé, ayant prêché quatorze fois, fait seize instructions, baptisé quinze enfans, entendu cinquante confessions, et distribué le pain de vie à quarante personnes. »

Le Père Quickenborne, autre missionnaire ambulant de la société de Jésus, en parcourant pendant les mois de mai et de juin de l'année dernière, plusieurs comtés sur les rivières du Mississippi, y baptisa quarante-six personnes, parmi lesquelles onze protestans; il y distribua la communion à cent quarante-sept personnes, y prêcha dans deux hôtels-de-ville, et presque tous les jours dans la principale maison de l'endroit où il se trouvait. Nos frères errans montrèrent partout un grand désir de l'entendre, et plusieurs demandèrent à être instruits à fond de la doctrine catholique. Ils parurent aussi renoncer à la plupart de leurs anciens préjugés. Dans une autre mission, depuis le 22 août jusqu'au 29 décembre, il parcourut plusieurs contrées des états des Illinois et du Missouri, et y fit plus de douze cent milles. Il y vit onze cent quatre-vingt catholiques, distribua la sainte communion à deux cent soixante-dix, baptisa quatre-vingt huit personnes, parmi lesquelles se trouvaient trente protestans et treize adultes. Il dit la messe presque tous les jours, prêcha et catéchisa tous les jours, en présence des catholiques et souvent de nos frères errans, et célébra trois mariages.⁴

⁴ Pour former, pour envoyer des jeunes missionnaires, qui ne doivent être étrangers à nulle science, et même à nul art, et qui doivent posséder toutes les vertus, l'établissement de Paris possède encore des hommes revêus des quatre coins de la terre: tels que — l'abbé Langlois, dont la douceur angélique égale la science et les œuvres; — l'abbé Du Bois, qui fait aux jeunes adeptes du martyre, des allocutions comme la suivante: « Chers confrères, un dernier devoir vous reste à remplir; il serait pénible, bien pénible pour d'autres que pour des chrétiens; mais la gloire de votre mission, la puissance de cette croix dont vous êtes armés vous donne de la confiance. Enfants de l'Évangile, nous allons

Nous aurions à rappeler ici les derniers et les plus magnifiques *Actes des apôtres* nouveaux, les travaux et les martyrs de nos Gagelin, Jaccard, Marchand, etc., en 1855. Nous préférons les renvoyer ailleurs, où ils réfléchiront mieux sur toutes les parties de notre ouvrage.¹

Les Missionnaires catholiques de l'intérieur furent, partout et toujours, magnifiques de prosélytisme, et même d'éloquence et

baiser ces pieds qui vont marcher sur les traces des premiers apôtres, et de tant d'autres qui sont allés arroser la terre, que vous êtes destinés à féconder, de leur sueur et de leur sang, nous allons nous jeter à vos genoux, glorifier le Seigneur dans la personne de ses enfans les plus chéris, et nous devons rendre-vous, mes très chers confrères... dans un autre monde, un monde meilleur, car, ce n'est que là que nous devons nous revoir.»—Après le discours du vénérable abbé, chacun, suivant le pieux usage, s'est approché, et a baisé d'abord les pieds et ensuite la joue de chacun des missionnaires qui vont partir. Les prélats ont accompagné Messieurs de Niasio, d'Aix, de Périgueux, de Besançon, entre autres évêques, sont venus, dans toute l'humilité du chrétien, se prosterner aux pieds de trois simples prêtres, et rendre hommage au généreux dévouement de ces hommes que la religion peut seule comprendre, et qu'elle aussi peut seule dignement récompenser. Les noms de ces jeunes gens courageux sont MM. Grandjean, Miché et Gaillon. Le lieu de leur destination est le Tonquin et la Cochinchine.

L'un des plus nobles, des plus desirieux envoyés derniers est l'abbé de Saint-Palais, que l'Eglise de Paris disputa vainement à celle du Nouveau-Monde.

¹ Voyez à la fois la grandeur politique, la grandeur religieuse et jusqu'à la grandeur scientifique des Missions de France, dans le plus simple extrait de voyage, d'un de nos plus habiles navigateurs modernes, M. de Bougainville, dont les *Instructions* savantes furent rédigées par M. le duc de Clermont-Tonnerre, alors ministre de la marine :

« Arrivé à Macao, M. de Bougainville et son état-major furent reçus de la manière la plus cordiale par l'évêque espagnol et par M. l'abbé Barandot, procureur des missions françaises. Le séminaire devint la maison de rafraîchissement des marins de la Thétis. Les jeunes séminaristes cédaient avec joie leurs lits et faisaient les honneurs de leur table : elle était frugale ; mais la bonne main d'hôte la rendait agréable à nos voyageurs.

« C'est à cet établissement d'abord qu'arrivent les jeunes prêtres des missions étrangères de Paris, destinés pour Siam, la Chine, la Cochinchine et le Tonquin. Pendant leur séjour ils se forment aux habitudes et aux manières des peuples au milieu desquels ils doivent se rendre, et

de courage, comme les autres. Il en est qui se sont élevés jusqu'au rang d'apôtres de pays, et de saints : — Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie ; — Saül, dont le cardinal Gerbil a écrit la *Vie, apôtre de la Corse*. — Les grands hommes de cet ordre sont encore : les Franciscains Antoine de Padoue, Berthold, Bernardin de Sienne, saint Jean de Capistran, Brugman, saint Pierre d'Alcantara ; le père Honoré, admiré par Bourdaloue ;

ils en apprennent les idiômes. Ce n'est qu'à la faveur de déguisemens et au péril de leur vie. Des chrétiens du Tonquin, pays où la religion catholique a fait le plus de prosélytes, viennent les attendre à Macao pour leur servir de guides. Le commandant y laissa MM. Voisin et Masson, destinés pour la Chine et le Tonquin ; il avait déjà répété à Malacca M. l'abbé Bouchot, qui devait passer par le royaume de Siam, et il lui restait à bord M. l'abbé Rogereau, dont la destination était la Cochinchine.

« A l'époque où M. de Bougainville arriva dans ces parages, il ne restait de la mission française, qui avait rendu tant de services dans la Chine depuis près de deux siècles, que le père Lamiot, qui n'eut pas de succès avec le père Amy et, mort en 1792, à l'âge de 80 ans. Ce missionnaire s'était rendu de Macao à Pékin sur un des vaisseaux de lord Macartney. Il y était avec deux autres capitaines, trois autres jésuites, et cinq religieux de Saint-Jacques, peintres, herbiers, astronomes et professeurs de langues. Le marquis se succéda au père Lamiot avec ses confrères ; en 1816, il restait seul de sa mission.

« Côté plusieurs fois de vant les tribunaux pendant les persécutions suscitées contre les chrétiens depuis 1805, il avait toujours résisté à son malin à Pékin ; mais, en 1818, il fut gravement compromis dans l'affaire du P. Clet, arrêté dans la province de Hou-Pé, où il faisait mission depuis 28 ans, condamné et étranglé par ordre de l'empereur. M. Lamiot fut conduit dans cette province pour y être confronté avec son confrère, qui ne révéla rien de ce qui pouvait le compromettre. On dit au P. Clet : « Tu as perverti trop de gens ; l'empereur veut ta vie. » A quoi il répondit : « Bien volontiers. » Ce vénérable missionnaire fut étranglé.

« M. Lamiot, emprisonné, puis relâché, reçut cependant l'ordre de quitter la Chine, et on le conduisit à Canton pour qu'il s'y embarquât. Depuis lors il fit tous ses efforts pour éluder cet ordre, alléguant les intérêts temporels de la mission de Pékin, mais ayant surtout à cœur de conserver à la France cet établissement central, qui peut quelque jour reprendre de l'importance. D'autres fois il alléguait la nécessité d'attendre la décision du roi, sans laquelle il ne pouvait quitter son poste. Et il était d'autant plus fondé que M. de Châteaubriand, alors ministre

— les Dominicains, saint Vincent-Forrier, Savonarole; — les Jésuites Athanase Auger, Lingendes, Segneri, Bourdaloue, Brydayne, etc.; — les Oratoriens, Lejeune, etc.; — les simples Curés, comme celui-ci : « De toutes les missions de Véron, la plus célèbre est celle qu'il fit à Caen en août 1628. Il avait prêché à Rouen pendant une année, lorsqu'il se rendit à Caen pour engager une conférence avec Samuel Bochart, ministre dans cette ville, et un des plus acérés du parti. Il défia ce ministre, et lui adressa une liste des falsifications des Bibles protestantes. Bochart ayant accepté la lutte, la conférence s'engagea en présence du duc de Longueville, de plusieurs maîtres des requêtes, de conseillers au parlement de Rouen, et des principaux habitants de la ville. Les cinq premières

des affaires étrangères, lui annonçait par la Thétis que S. M. faisait donner une éducation spéciale à de jeunes mathématiciens, dans l'intention d'affirmer leurs services à l'empereur de Chine. Sur la vue de cette lettre, M. de Bougainville lui délivra le passe-formel et motiva de le recevoir à son bord.

« Il gagnait trente-trois ans que le père Lamoignon habitait la Chine quand M. de Bougainville le vit. Il avait adopté le costume, les manières et les habitudes des Chinois et n'en différait en rien quant à l'extérieur. Aussi le commandant de la Thétis fut-il bien surpris quand il l'entendit s'exprimer en français. Profondément versé dans les langues chinoise et tartare, il avait traversé l'empire à plusieurs reprises et recueilli une abondante moisson de documents. Ce digne missionnaire est mort en 1830.

« Quel zèle ! quel dévouement ! quel courage ! quelle admirable patience ! Que cet héroïsme de la religion est sublime et surpasse même celui des guerriers, car le hasard seul l'enlève à son obscurité.

« A l'arrivée de M. de Bougainville à la Cochinchine il ne restait de tous les missionnaires français dans ce pays que MM. Tabert et Gagelin qui habitaient à huit lieues de Hué. La Thétis leur amenait un renfort dans M. Regereau, jeune prêtre auquel ils avaient expédié un guide. Il débarqua, déguisé en Cochinchinois, et, peu de jours après, il fit parvenir de ses nouvelles d'une cabane isolée au milieu des montagnes à trois lieues de Tourane. C'est là qu'il devait attendre, des mois entiers peut-être, et sans autre compagnie que celle de l'homme chargé de pourvoir à sa nourriture, une occasion favorable pour se rendre auprès de ses confrères.

« On a depuis su le triste et glorieux sort de cette mission. M. de Bougainville en a enrichi son Journal. »

séances furent employées à discuter les versions de l'Écriture, et Bochart ne voulut traiter le fond qu'à la sixième séance ; après la neuvième, il refusa de revenir, et prétendit qu'il était malade. Véron l'ayant sommé de comparaître, Bochart recourut au parlement et au conseil du roi, pour qu'on lui fit défense de continuer. Véron publia immédiatement les actes de la conférence auxquels le ministre ne répondit que deux ans après. La conduite de ce dernier, dans cette occasion, montra beaucoup d'indécision, d'embarras et de variations, et parut avoir fait impression sur les protestans de la ville. En effet, Véron, étant retourné à Caen deux ans après, et y ayant prêché pendant une grande partie de l'année, ses prédications, qui roulaient principalement sur la controverse, attirèrent les protestans, dont un grand nombre se convertirent. Véron croyait que, sur environ douze cents protestans que renfermait alors la ville de Caen, la moitié étaient rentrés dans le sein de l'Église, et il laissa un autre missionnaire, le Père Esprit, religieux capucin, pour achever son ouvrage.

« La relation qui se trouve dans l'appendice, à la fin de la *Méthode* ci-dessus, en nomme plus de trois cents, et dit qu'il y en eut six cents en tout ; on trouve parmi eux des familles honorables de la province, Louis du Pont, Sieur de Garenrières ; Jean Le Drue de Gaurus ; de Baubrière, conseiller en l'élection ; de Précaré, médecin ; de l'Espine, avocat ; de Lebizé-Fauvel, lieutenant de l'amirauté ; Goguet de La Carrière, de la Maugerie, de Saint-Martin, plusieurs personnes des familles Blouet de Camilly, Varignon de Saint-Pierre, et du Bonsquet ; MM. Brassard, du Bo, du Hautmesnil, écuyers, etc. Peut-être les descendans de ces convertis n'apprendront-ils pas sans intérêt à qui ils doivent d'être au nombre des enfans de l'Église. »

La plupart des provinces de France et surtout les meilleures eurent leurs *Brydaynes*, qui, en général, eurent des historiens, ou seraient dignes d'en avoir. Le Nobletz, Maunoir, fonda-

teurs des *Missions de Bretagne*; le premier dont la Vie a été publiée, à Paris, en 1666. « Michel Le Nobletz, né dans le diocèse de Saint-Pol-de-Léon, en 1577, d'une famille noble, avait eu, dès sa jeunesse, la vocation générale par laquelle il se distingua dans la suite, et il avait formé, étant encore dans ses études, une congrégation d'écoliers qui allaient catéchiser dans les campagnes. Après avoir perfectionné ses études théologiques à Paris, Le Nobletz se prépara aux missions par une année de retraite dans une solitude profonde. C'est vers 1614 qu'il commença ses courses dans les diocèses de Léon, de Tréguier et de Quimper, visitant les villes et les campagnes, joignant l'exemple d'une vie pénitente à des instructions répétées, et déclarant la guerre à l'ignorance, aux vices et aux pratiques superstitieuses qui régnaient encore dans cette contrée. Il visita aussi les îles situées sur les côtes de la Basse-Bretagne, et rétablit la religion dans une d'elles, où les traces en étaient presque entièrement effacées. Le zèle missionnaire fut secondé quelque temps dans ses travaux par Pierre Quintin de Limbau, gentilhomme du pays et ancien lieutenant de gendarmerie, qu'il avait converti. De Limbau, né dans le diocèse de Tréguier en 1569, servit d'abord dans les armées, mais il se dégoûta du monde, reprit ses études, et s'adonna aux bonnes œuvres. N'étant encore que laïc, il catéchisait et secourait les pauvres. En 1602, il entra chez les Dominicains de Morlaix, et dans la suite il assista Le Nobletz dans ses missions. Leur zèle extraordinaire, leurs prédications assidues, mais surtout leur charité et leurs austérités, opérèrent une grande réforme dans les mœurs en Basse-Bretagne. On voit, dans la Vie de Le Nobletz, quelle émulation il avait excitée pour la piété surtout parmi les femmes. Des veuves, pleines de courage et de foi, des personnes de toutes les conditions, le suivaient dans ses courses, et le soulageaient en catéchisant les pauvres et ignorans. Le Nobletz exerça pendant près de quarante ans les fonctions de missionnaire en Bretagne, et eut

pour successeur dans cette œuvre le Père Maunoir, dont nous parlerons ailleurs, » dit *l'Essai sur l'influence de la Religion au dix-septième siècle*.

Et saint Vincent de Paul, le grand promoteur des doubles missions française et étrangère, dont nous ne pouvons ici que rappeler les cent *Historiens ou Biographes*, depuis Abelly et Collet, jusqu'à l'abbé Maury, et de nos jours, MM. Capefigue et Gossin, conseiller à la Cour royale.

Les grands missionnaires du xvi^e siècle sont, à la suite de Brydayne : le P. de La Berthonie, dont la devise était : *Clama, ne cesses*; Beurrier, Eudiste; Boursoul, dont l'abbé Carron a publié les *Vies magnifiques*. Le premier dont la voix était tonnante et la logique effrayante, dont la seule présence en chaire était une prédication, et qu'il faut avoir vu, dit l'abbé Carron, pour en avoir l'idée. — L'abbé de Chièze, l'apôtre du Midi, mort à la suite de la mission quadragesimale de Narbonne, en allant prêcher la Passion de son maître, dans sa chère Toulouse, dont il est la plus grande gloire du xix^e siècle; — le Père Gaschon d'Amber, dont le tombeau est un objet de pèlerinage dans le Puy-de-Dôme; — l'abbé Dujardin, d'Auch; dont Granier de Casaguan a dit, dans la *Revue du progrès social* : « Il y avait surtout un curé de Barcelonne, dans le diocèse d'Auch, nommé l'abbé Dujardin, qui doit être mort il y a maintenant dix ou douze années, véritable *Brydayne de la Gascogne*, mais spirituel, touchant, autant que terrible, et qui était le héros du sermon, tel qu'on le pratique. Trois ou quatre paroisses se fondaient en une quand il devait prêcher, et il disait un jour à son auditoire, dans son idiome caustique, à propos du reproche qu'on lui avait sourdement adressé de répéter quelquefois des lambeaux de sermons d'autrui, que sa grande affaire étant de tuer le diable, il importait peu au fond qu'il empruntât pour cela le fusil de son voisin, s'il était meilleur. Nous prions qu'on veuille bien nous pardonner ces quelques lignes, que nous n'avons pas pu nous empêcher de don-

ner à la mémoire de l'abbé Dujardin, ce digne prêtre, cet honnête homme, cet éloquent orateur.» — Et les derniers missionnaires apostoliques éloquens de l'Eglise de France : Guyon, Deplace, Combailot, Cœur, Dufêtre, Bertaud, Ducreux, de Guerry, etc., dont la devise est aussi : *Clama ne cesses*; — et ces jeunes orateurs avant le temps : Du Quesnay, Ch. Carron, etc.¹

« Les plus zélés et les plus sages missionnaires protestans, anglicans, hollandais, pâlissent devant les catholiques. « Voilà, dit Leibnitz, dans une de ses *Lettres*, la Chine ouverte aux Jésuites. Le pape y envoie nombre de missionnaires. Notre peu d'union ne nous permet pas d'entreprendre ces grandes conversions. » (Voyez le tome de la *Biblioth. impartiale*.)

Et de nos jours, le savant Balbi, dans sa *Géographie* : « Presque tout ce qu'il y a de chrétiens en Chine appartient à la religion catholique. Quelques protestans ont essayé dans ces derniers temps de répandre leur religion dans cet empire, par la traduction de la Bible; mais ils n'ont fait jusqu'ici aucun progrès dans l'esprit des Chinois.....

« Des missionnaires protestans, américains et anglais, viennent de convertir au christianisme le grand nombre des habitans des archipels de Thaiti, de Havaï (Sandwich), et de Cook; mais leurs pieux efforts n'ont pas été couronnés par le même succès dans la Tasmanie (Nouvelle-Zélande) et dans l'archipel de Touza (des Amis). Bien différens des missionnaires catholiques et surtout des Jésuites, les missionnaires protestans défendent, à Sandwich, le jour du dimanche, d'allumer du feu, de se baigner, d'aller à la chasse, de se divertir; selon lord Byron ils ont arraché à la culture des terres les indigènes habitant les cantons les plus éloignés, pour les faire bivouaquer dans la capitale, où on leur apprend à lire. Les missionnaires n'ont pas été plus tolérans à Thaiti, et il est craindre que leurs néophytes, dégoûtés de tant de rigueurs, ne renoncent à une religion dont ils ne peuvent apprécier la morale sublime, et qui, jusqu'à présent, paraît ne leur avoir rien appris de bien utile, à l'exception de tout ce qui tient à la morale. Quelques voyageurs ont déjà remarqué la perte de plusieurs branches de leur industrie, sans avoir observé la substitution ou la pratique d'autres arts plus utiles. Le capitaine Becchey a déjà trouvé, dans sa seconde visite à Sandwich, que les chefs s'étaient émancipés de la discipline sévère que les missionnaires leur avaient imposée. »

Voici les missions bibliques jugées par un jeune voyageur philosophe, dont l'opinion est rapportée dans l'*Echo du monde savant* : « En voisins, dit M. Jacquemont, nous nous présentâmes chez le vieillard, M. Carey; nous le trouvâmes lisant la Bible; il nous montra sa bibliothèque qui est fort belle, quelques beaux dessins d'insectes et de plantes qu'il fait faire près de lui par des peintres natifs, mais où les détails de

l'organisation manquent habituellement; et nous nous remîmes en marche avec lui pour aller à son jardin.... Il est petit, mais si bien ordonné, qu'un très grand nombre de plantes y trouvent place. Trente jardiniers au moins nécessaires à son entretien. Diverses constructions ingénieuses y sont établies pour modifier le climat en faveur des espèces qui ne pourraient absolument s'y accommoder. Celles du Cap sont cultivées sur une couche élevée à quelques pieds au-dessus du sol, dans un encaissement de maçonnerie: on les préserve ainsi de l'humidité qui les ferait périr; un abri les garantit de la pluie. Ailleurs sont cultivées quelques plantes des Moluques, si sensibles au froid qu'elles périraient ici chaque hiver, si elles n'étaient protégées par des écrans pendant la nuit pour empêcher le refroidissement par rayonnement. Tout cela doit être fort dispendieux, et M. Carey n'a point pour se défrayer l'admirable ressource de la Compagnie: ce n'est qu'un pauvre missionnaire!

« Le plus bel arbre de son jardin est un *Corypha umbraculifera*, qu'il a planté il y a vingt ans, et qui vient de fructifier pour la première fois. Cet effort le fait périr. Une odeur fade et détestable se répandit tout à coup dans l'air, tandis que nous nous promenions dans le jardin, et se dissipa pareillement. C'était un soufle de l'ouest qui apportait les émanations des Jungles. Chacun s' alarma, et cria au *jungle smell*, comme on crie au feu. C'était, dit-on, tout ce qu'il faut pour être saisi d'une fièvre pernicieuse. Une des personnes qui se trouvaient là acclimatée si l'on s'acclimate en quinze ans dans ce pays, se trouva incommodée le soir, et dut quitter la table avant le dessert; j'ignore ce qui en est advenu.

« Nous revînmes quand la nuit nous chassa du jardin; la soirée était délicieuse. Nous rencontrâmes des domestiques qui menaient deux chevaux fumans de sueur; et nous distinguâmes en même temps deux grandes figures blanches comme la neige. On me dit que l'inconnu était M. Mac, un missionnaire, et que, sans mystère, il se promenait paisiblement avec sa femme, après avoir couru à cheval avec elle. Et ils s'étonnent de ne pas faire de conversion! ils ont une femme, des chevaux, des domestiques; ils habitent une maison commode, et ils se disent missionnaires!

« Quelques missionnaires catholiques courent le monde à pied et nus-pieds, pour convertir les infidèles; ils en ont converti beaucoup. Ils s'y prennent comme les apôtres, et comme eux souvent ils ont réussi. Les missionnaires anglais, et d'une manière générale, les missionnaires chrétiens protestans, attendent patiemment chez eux que les infidèles se présentent. M. Carey, missionnaire, ne sort pas de sa maison pour convertir les Indous. Qu'est-ce que cela lui rapporterait? Mais, malgré son âge, il va chaque semaine à Calcutta, pour donner, au fort William, une leçon de bengali aux pupilles de la Compagnie, qui le paie amplement. M. Mac, missionnaire assistant, prêche la parole de Dieu aux polissons qui viennent chez lui pour l'entendre: pour la prêcher, il ne se dérange pas, mais pour la chimie, c'est une autre affaire; il court jusqu'à Calcutta après un auditoire: mais il faut payer pour entrer. »

« La suite de cette relation nous montre les missionnaires protestans

sédentaires et intéressés, ce que l'auteur explique à très juste droit par le seul fait qu'ils sont mariés et chargés de famille; et les missionnaires catholiques, au contraire, laborieux, voyageant beaucoup, et souvent capables de courage et de générosité, leur but, libre d'entraves, étant de vivre en apôtres et d'imiter les sublimes vertus.»

Il a paru aussi en Angleterre un ouvrage concluant contre les *Missions protestantes*, par le célèbre capitaine Barrow : « L'aspect ravissant de l'île d'Otaïiti, dit l'anglican, découverte par le capitaine Wallis et visitée par Cook, est totalement changé. On ne peut voir surtout sans douleur et sans amertume la métamorphose qui s'est opérée parmi les habitans, sous la conduite des missionnaires chargés de les convertir. Au lieu de leur ancienne simplicité de mœurs, on ne trouve plus chez eux aujourd'hui que dépravation, dissimulation, fourberie. L'ivrognerie, la débauche, la misère et toutes les maladies qui en sont la suite, ont rapidement diminué la population. D'après le rapport de ces missionnaires eux-mêmes, elle s'élevait, en 1794, à seize mille habitans, et, d'après le nouveau recensement fait en 1830, elle était réduite à cinq mille!!!

« Les beaux vallons de cette île étaient jadis couverts d'habitations riantes et de jolies plantations appartenant alors aux naturels du pays. Aujourd'hui tout a pris un aspect désolé et désert..... Le peu de population qui reste encore a été refoulée dans une plaine marécageuse et malsaine, au bord de la mer, et elle est entièrement soumise aux caprices de ces missionnaires, qui se sont appropriés habilement (car les missionnaires anglais sont fort HABILÉS, il faut leur rendre cette justice) le peu de commerce et d'industrie que ces peuplades avaient autrefois. Ces apôtres sont industriels et négocians : ils ont des magasins fort propres, fort commodes et fort bien tenus, et ils font le commerce exclusif de tout le bétail qui est dans l'île. Et c'est pour cet admirable résultat, ajoute le capitaine Barrow, qu'ils ont porté à ces pauvres gens le protestantisme, et lui ont même donné, qui le croirait ? UN PARLEMENT !!! »

Les missionnaires protestans français, eux, plus humbles, se font, on se trouve simples discoureurs de sociétés ou d'athénées particuliers. Tel ce Casimir Rostan, envoyé anabaptiste des États-Unis en France, lequel tomba raide mort au mois de décembre 1833, en allant faire un cours à la Société de civilisation..., morte, à son tour, peu après.

§ VII.

Aperçu des Services et des Bienfaits des Curés de France.

Les Curés, ainsi nommés de leur mission : le soïn (*Cura*) de leurs Paroisses, forment, dans un pays, la classe la plus nombreuse et la plus visiblement utile et nécessaire, et par conséquent la plus populaire, du Clergé. Les Evêques ne sont guère institués que pour *provoquer* les Curés et faire leur *vocation*. Les *États-majors*, ici, créent les *soldats*. Ils les créent selon les temps et les lieux, selon les lois et les mœurs, selon les autres et selon eux-mêmes : plus ou moins intelligens, plus ou moins zélés, plus ou moins fidèles. Mais, dans les plus fâcheuses circonstances, toutes choses d'ailleurs égales, les Curés sont encore dans un pays ce qu'il y a de plus éclairé, de plus sage, de plus vertueux, de plus utile.¹ La seule position ici est édifiante; et sacerdoca *oblige* encore mieux que *noblesse*. A moins qu'un curé ne soit ab solam un intru ou un apostat, il est ou il revient bientôt en voie d'amendement; et cela parce que tous les yeux sont perpétuellement ouverts sur lui, et qu'il le sait. On mesure, et il mesure lui-même, plus qu'on ne pense, et plus qu'il ne pense lui-

¹ Les curés de *campagne*, les plus heureux de tous les hommes, les seuls auxquels s'applique l'*O fortunatos... agricolas!* de Virgile (car ils peuvent seuls faire à la fois le bonheur des autres et le leur), ont surabondamment le privilège de la longévité. Haasech, surnommé l'*antique*, dont on allait voir le portrait chez ses maîtres les Jésuites d'Angers, fut cent années un vertueux Curé du diocèse de Liège. Au moment même où nous écrivons, les dignes curés de Charny-sur-Meuse, de Roybon (Isère) viennent de célébrer, ou plutôt de laisser célébrer, aux acclamations de tout leurs diocèses, la cinquantième année de leur prétrise, et même de leur demeure dans la même et unique maison de Dieu.

même encore , ses actions sur ses paroles , sur sa profession même. Il y a, dans cette considération réciproque, une raison de bienfaisance infinie. Par exemple, s'il est dans une commune un homme qui ne puisse pas refuser une aumône, et même un service, surtout à un dissident, c'est le Curé. On remarque facilement et communément les erreurs et les fautes que commettent les ecclésiastiques, lors surtout qu'ils vivent au milieu de nous, ou que nous vivons au milieu d'eux, comme nos Curés; on ne voit pas aisément, on n'aime pas à voir, on ne veut pas voir, celles auxquelles ils échappent. Il en est de même du petit mal que nous font les plus faibles d'entre eux : pour le voir, il suffit de l'œil; le mal dont ils nous garantissent est immense, mais comme il n'existe pas, il faut de *l'esprit* pour le voir.

Nous manquons de logique quand ce n'est pas de reconnaissance.

Nous avons dit ou supposé que le mal que fait le Curé à sa paroisse, ou à quelqu'un de ses paroissiens, était toujours **PE-
TIT**, eu égard à celui qu'il ne fait point, ou plutôt, eu égard au bien que fait son état. Il est toujours grand, et le plus grand possible, en lui-même, et relativement au coupable personnellement. Le scandale même, et lorsqu'il vient de haut, peut-être l'occasion apparente ou le prétexte de notre corruption ultérieure; il n'en est jamais la cause, que nous trouvons toujours en nous exclusivement.

Tout le monde aussi, et jusqu'aux philosophes, ont senti toutes ces vérités et celles qu'elles supposent. « *Je ne trouve rien de si beau, dit J.-J. Rousseau dans Émile, que d'être curé.* (Il ne dit jamais *pasteur*, tout protestant qu'il est.) Un bon curé est un ministre de bonté, comme un bon magistrat est un ministre de justice. Un curé n'a jamais de mal à faire; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il est toujours à sa place quand il le sollicite, et souvent il l'obtient quand il sait se faire respecter. « Oh! si jamais dans nos montagnes j'avais quelque cure de bonnes gens à desservir, je serais heu-

reux ! car il me semble que je ferais le bonheur de *mes paroissiens*. Je ne les voudrais pas riches, mais je partagerais leur pauvreté ; j'en ôterais la flétrissure et le mépris, plus insupportable que l'indigence. Je leur ferais aimer la concorde et l'égalité, qui chassent souvent la misère et la font souvent supporter. Quant ils verraient que je ne serais rien mieux qu'eux, et que pourtant je vivrais content, ils apprendraient à se consoler de leur sort et à vivre contents comme moi. »

Mais, dira-t-on, c'est de la théorie ? Voici des faits. Un autre protestant fameux, Hume, surnommé *le sage*, nous apprend lui-même, dans son *Essai sur l'entendement humain* (et c'était dans le XVIII^e siècle, lorsque le clergé s'était affaibli), « qu'il n'y a point de Clergé plus renommé pour une vie et des mœurs exemplaires que le clergé séculier de France, et en particulier les recteurs ou Curés de Paris. »¹

Les plus simples curés, en apparence, les Curés de campagne, se sont élevés quelquefois aux premiers rangs des écrivains²,

¹ Les philosophes français qui se trouvaient sur les lieux à la fin du siècle, ont rendu le même hommage à la vérité. Nous lisons le petit article suivant dans le premier *Tableau de Paris* de Dulaure : « On compte, dit-il, cinquante-deux cures en cette ville ; huit en la cité, dix-sept en la ville, huit dans le quartier de l'Université, treize dans les lieux exceptés de l'ordinaire. C'est là que le Curé est l'être le plus estimable de la société ; il est la bienfaisance et la consolation personnifiées. » « Aussi tranquilles qu'ils étaient turbulens du temps de la Ligue, dit M. Mercier, ils ont adopté des idées de paix : la douceur caractérise leurs actions, l'amertume n'est plus sur leurs lèvres. Ils n'ont pas la hauteur des évêques ; et, plus populaires, ils savent à la fois consoler et secourir leurs paroissiens. Ils versent le baume sur plusieurs plaies secrètes qu'eux seuls connaissent. »

² Les plus simples curés de village sont les *hommes d'État*, comme Albéroni ; les savans, comme Pierquin ; les historiens, comme Vertot ; les classificateurs de la Bible, comme Matalène ; les littérateurs du premier ordre...., comme le curé de Sauternes (l'abbé Firminiac), l'ami et quelquefois le conseil du comte de Marcellus ; les artistes, tels que Campani, curé de Rome, inventeur des beaux télescopes de Cassini, etc. ; et, de nos jours, l'abbé Cabis, dont les *Orgues* sont admirées par les géomètres Francœur, etc.

des apologistes, des missionnaires ¹ et des fondateurs : — Véron, curé de Charenton, habile controversiste, en présence de Drelincourt et Bochart, et auteur d'une *Règle de foi* classique ; — Bergier, apologiste célèbre, curé de Flangebouche en Franche-Comté ; — Maleville, le savant auteur de la *Religion révélée*, etc., oncle du savant président de la Cour de cassation, curé de Domme ; — à la même époque, les deux frères Couturier, si célèbres *Catéchistes* et Constituans éloquens, étaient cela dans les deux plus petits villages limitrophes de la Bourgogne : L'Éry et Salives ; — Bauduer, curé de Peyrusse, au diocèse d'Auch, dont la science orientale et les *Psalmes* étaient admirés de l'archevêque d'Arles. — Ces habiles hommes meurent ; ils sont continués par d'autres qui ne le sont pas moins. — Duclot, simple curé de Vins, le lieu même de sa pauvre naissance, s'est placé sur la ligne de Bergier et du cardinal de La Luzerne. — Plusieurs célèbres instituteurs de communautés et même d'ordres religieux : Fourrier, curé de Mathincourt, en Lorraine, récemment canonisé ; et, de nos jours, les célèbres abbés Coudrin, Fournet, Baudouin, ² long-

Le célèbre et infatigable abbé Rozier, restaurateur de l'agriculture en France, était curé de Saint-Polycarpe à Lyon, dans le presbytère duquel il fut tué au siège de la ville en 1793.

Aujourd'hui les savans même vont voir, consulter, admirer leur maître en astronomie ancienne et moderne, Van de Cotte, curé du petit village de Zonneghem, en Flandres.

¹ On doit rappeler ici l'abbé Coste, curé de Hautefages, au diocèse de Limoges, mort à la fleur de l'âge en odeur de sainteté, à Ancône, en 1796, auteur d'un *Manuel des Missionnaires* ; — Lanusse, curé du Masgrenier, mort en 1831, orateur évangélique ; — l'abbé Desjardins, curé du diocèse d'Auch, mort en 1830, véritable *Brydayne* du XIX^e siècle ; — un autre abbé de ce nom, long-temps curé au diocèse d'Orléans, mort en 1833, après avoir parcouru l'Angleterre et l'Amérique en faisant le bien, comme l'abbé Carron, et refusé trois fois l'épiscopat ; — Horneck, curé de Saint-Laurent à Strasbourg, auteur de plus de cent conversions remarquables de luthériens, de 1723 à 1734.

² On peut mettre à côté d'eux l'abbé Martin de Bonnefond, curé de Marmande, mort en 1810, fondateur de la *Miséricorde de Bordeaux*.

temps curés de petites paroisses du Poitou ou du Bourbonnais, et dont les maisons couvrent déjà la France et les missionnaires le monde.

Mais il faut voir et admirer des faits et des historiens qui ne sont pas suspects. Voici l'abrégé de la vie de l'illustre curé de Saint-André-des-Arts, par le conventionnel Manuel, avec cette épigraphe : « *Je ne connais point d'hommes qui faisant plus d'honneur à l'humanité que les curés de Paris,* disait le docteur Burnet, à son retour de Londres. Nous allons parler de l'abbé Légar, né à Soissons en 1669, et mort à Paris en 1774 : De toutes les conditions de la société, il n'y en a pas une qui ait constamment mieux mérité du genre humain que celle des curés. C'est un des plus grands bienfaits de notre religion, que l'institution de ce ministère, inconnu dans les religions profanes. Dans les villes, ce sont eux seuls qui ont le droit d'émouvoir les entrailles du riche, d'avoir un zèle au-dessus des timides bienséances, d'arracher quelque chose aux immenses besoins du luxe, et de faire subsister sans la dégrader, l'extrême misère à côté de l'extrême opulence. Aussi, le duc de Bourgogne avait-il la plus grande estime pour les curés de Paris : il était persuadé qu'il fallait leur faire l'accueil le plus favorable à la cour, et leur accorder, autant qu'il était possible, les petites grâces qu'ils demandaient pour des familles, afin d'augmenter encore la considération et la confiance qu'ils s'attiraient par la décence de leurs mœurs, leur charité et leur bienfaisance.

« Dans les campagnes où ils sont opprimés eux-mêmes par cette perversion de l'ordre et de la justice, qui a déshérité presque dans tous les rangs le travail et les talents, souvent ils acquittent seule la dette sacrée dont tous les biens de l'église sont grevés envers les pauvres. Ils donnent au moins leurs soins et leurs conseils : il sont les amis de tous les malheureux et les docteurs des simples. Un canton entier leur doit souvent, tout à la fois, ses mœurs, ses consolations, ses prospérités.

tés. Nulle part on ne voit davantage combien un particulier peut être utile. Tout va bien ou tout va mal dans une paroisse, suivant le curé qui la dirige.

« Dire ce qu'un curé peut faire, c'est dire ce qu'a fait M. Léger. Son zèle ne s'était point renfermé dans l'enceinte du temple et dans les fonctions solennelles du ministère. Il savait la vigilance et l'activité continuelles qu'un pasteur doit étendre sur toutes les parties de son troupeau. Sans porter ses recherches au-delà des bornes de la discrétion, comme l'œil de la Providence, il pénétrait jusque dans le secret des cœurs. Toutes ses brebis, il les connaissait. Point d'artisan si obscur, point d'enfant si pauvre, dont il ne connaît le nom, la conduite, la situation, jusqu'aux traits du visage.

« Malgré sa confiance dans ses coopérateurs, il eut voulu pouvoir remplir lui seul toutes les fonctions pastorales. Du moins se réservait-il le droit de marcher le premier à toutes les heures de la nuit comme du jour, au secours de tous les affligés, de tous les infirmes, de tous les mourans.

« Ce peuple, si dédaigné pour la grossièreté apparente de ses mœurs, plus estimable que la plupart des riches avec toute leur urbanité; par la simplicité de sa foi et la franchise de sa vertu, le peuple, voilà le premier ami des pasteurs. Au riche, la préférence des égards; au pauvre, la préférence des sentimens. M. Léger allait le visiter dans ses sombres demeures. Avec quelle patience il écoutait les longs récits de ses chagrins et de ses infortunes. Simple comme ces *bonnes gens*, pauvre avec eux, parce que son nécessaire même était leur patrimoine, il les menait aux pieds du Dieu qui compte leurs larmes, ce Dieu, leur éternel héritage, qui doit les venger de leur exhérédation civile: et là il adoucissait les amertumes de la vie présente, par l'espérance de l'immortalité. La foi n'a point de malheureux.

« Avec l'amour de Dieu qui rend tout possible, et celui du prochain par qui tout est facile, toujours occupé à faire du

bien; il eut vécu sa porte ouverte. Ses murs le couvraient sans le cacher. Sa vue inspirait l'estime et la confiance. Jamais il ne renvoyait à demain celui qu'il pouvait obliger aujourd'hui. Les bienfaits accordés de mauvaise grâce lui paraissaient du pain dur qu'un affamé reçoit par nécessité et mange avec déplaisir. Sans doute il a trouvé des ingrats : mais n'est-on pas consolé quand on trouve un homme de bien à la suite d'une foule de méchants? Où M. Léger trouvait-il des fonds pour tant d'aumônes? Mais pour être libéral, l'homme généreux a-t-il besoin d'être opulent? Sa simplicité, sa frugalité, ses pieuses privations, c'étaient ses trésors.

« M. Léger, dévoué sans ostentation au bien public, fut un bon pasteur, un directeur sage, un prêtre vertueux : voilà tous les événemens de sa vie. On ne lui en érigea pas moins un monument. Le plus éloquent des évêques a prononcé son éloge. Ce sont des honneurs qui ne sont décernés qu'aux rois et qu'aux héros. La vanité les commande. Mais il fut pleuré et béni. Les larmes et les bénédictions ne se commandent pas. M. Léger avait choisi pour ses héritiers, ceux qui ont faim, ceux qui ont soif et ceux qui sont nus. L'Oraison funèbre de ce grand homme a été prononcée, à Paris, en 1781, par l'éloquent de Beauvais, évêque de Senez, l'un de ses disciples. »

La Capitale avait eu avant lui¹ et elle eut après, pour Curés, une suite d'hommes du premier ordre, qui se dévouèrent à leurs paroisses jusqu'à refuser l'épiscopat. Le plus illustre de tous est La Chétardie, que nous ferons connaître mieux à sa place. Les autres furent ses maîtres ou ses disciples : Olier, réformateur de Saint-Sulpice; — de Lantoges, mort au Puy, en 1694, en odeur de sainteté; — de Bretonvilliers, fils de ministre d'état, mort en 1696; — Bauïn, célèbre protestant

¹ Tel ce Simon Vigor, curé de Saint-Paul, que la plus énergique éloquence et des conversions telles que celle de Pierre Piñhou, élevèrent malgré lui à l'archevêché de Narbonne.

converti, mort en 1696 : tous catéchistes modèles; — Lanquet, aussi homme d'esprit¹ que grand administrateur.

Les autres paroisses suivaient la plus grande. On vit briller de vertus, de zèle, et même de science; et demeurer des trente, quarante et quelquefois cinquante années, au XVIII^e siècle, dans leur humble presbytère : — Pinel, à Saint-Séverin; — Cochin, à Saint-Jacques-du-Haut-Pas; — Viennet, à Saint-Merry (il refusa l'évêché constitutionnel de Paris); — Marduel, à Saint-Roch, où Francklin lui-même allait lui rendre hommage; — et, de nos jours, de Cagny, à Bonne-Nouvelle; — Rudemare, aux Blancs-Manteaux, etc. etc; le célèbre Hébert, curé de Versailles, aimé, admiré par madame de Maintenon².

Les provinces aussi avaient leurs curés admirables :³ — Charles Demia, mort en 1689, surnommé l'*Olier de Lyon*; — Hué-de-Launé, curé de Caen; — Marie, curé de Saint-Saturnin, à Chartres, où il mourut en 1710, laissant des bienfaits pour une *Vie* éditée encore de nos jours; — Varnerot,

¹ Ce fut lui qui fit trembler madame de Maintenon et son théâtre de Saint-Cyr, dans une assemblée de charité. La grande dame rapporta le nom de tous les religieux qui avaient été spectateurs d'*Esther* ou qui désiraient l'être. — Ne vous y verrons-nous pas bientôt, monsieur le curé? — Je vous supplie de m'en dispenser, répond le curé; et il donna ses motifs dans une exhortation. — Mesdames de Chevreuse et de Beauvilliers le grondent presque de son refus public; celui-ci revient à sa justification. — Je prêche habituellement contre le spectacle; le peuple ne sait quelle différence il y a entre une comédie et une autre; si je vais à la vôtre, il croira plutôt à mes actions qu'à mes paroles. Vous m'objectez l'innocence de vos vierges? elle est un attrait plus dangereux que le libertinage des prostituées, le vice profane tout, etc., etc. — Et madame de Maintenon de rougir et de penser!.....

² Saint Yves, illustre patron de l'ordre des avocats, dont les Statuts et jusqu'à la fête étaient encore célébrés avec tant de zèle à Paris en 1789, et dont la société (elle porte son nom) pour les *Droits des pauvres* était encore admirée de nos jours, à Rome, par le baron de Géramb, dans son *Voyage*, devint et mourut curé à Tresdrets en Bretagne, la première année du quatorzième siècle.

curé de Lucy, près Toul, mort en 1734, auteur du *Bon Paroissien*, si souvent imprimé; — René Moreau, auteur de *Conférences*, et d'un grand nombre de conversions célèbres rapportées dans *l'Essai sur l'influence de la religion*.

Le xviii^e siècle lui-même eut des hommes apostoliques en ce genre, et dont nous trouvons des traits dignes de l'histoire : « — Marin Fillassier, curé du diocèse de Paris, mort, en 1733, chapelain des dames de Miramion, exerça des traits de bienfaisance qui sont d'autant plus dignes de la mémoire des hommes, qu'ils sont plus rares dans ce siècle. Quelque temps après qu'il eut été installé dans sa cure, on lui en offrit une autre d'un revenu bien plus considérable. Il la refusa en disant : « Je ne puis répudier mon épouse parce qu'elle est pauvre. » Une maladie épidémique régnait dans son village; et ce fléau, moins redoutable par ses effets que par ses suites, réduisit la plupart des habitans à la plus affreuse indigence. M. Fillassier consacra tous ses revenus pour leur procurer des remèdes et des médecins habiles. Il vendit un petit bien de patrimoine la somme de dix mille livres, qu'il employa tout entière à leur subsistance. Quand ses infirmités l'eurent obligé de quitter sa cure, il se réserva une pension de deux cents livres, qu'il allait tous les ans distribuer lui-même à ces mêmes pauvres; ce qu'il fit jusqu'à la fin de sa carrière bienfaisante. » « L'abbé Duverney, curé de la petite ville de Néronde en Forez, avait renoncé à de grands biens pour embrasser l'état ecclésiastique; il s'était réservé une forte pension; mais c'était moins pour lui que pour les nécessiteux. *Le premier dimanche de chaque mois, il invitait à sa table douze habitans de sa paroisse, pour leur parler de leurs affaires, pacifier les contestations et prévenir les procès.* »

« L'abbé Gui de Ponlevain, curé d'Aussac en Angoumois, se distingua toujours par la simplicité de sa vie, par la régularité de ses mœurs, par la pureté de sa doctrine, et surtout par sa libéralité envers les pauvres et les malades. Il vivait

seul, sans domestique, ne s'occupant que de la prière et du soin de remplir dignement les fonctions de son état. Il se nourrissait de pain bis, de racines, de plantes bulbeuses, de légumes, et il distribuait tout le produit de son bénéfice à ses pauvres chéris. Ce pasteur vénérable était surtout, par l'estime que l'on avait conçue de lui, le médiateur de tous les différends de son voisinage ; il n'était point de réconciliation qu'il ne fit, de procès qu'il n'éteignit, et de soins qu'il ne se donnât pour le bien de la religion et de l'humanité. »

Autres communs exemples de Sacerdotes catholiques, recueillis littéralement çà et là dans nos livres et nos journaux : — « Dans le pays de Caux, au diocèse de Rouen, le curé de Saint-Gilles a employé la plus grande partie du revenu de sa cure, qui est de 2,000 à 2,500 livres, au soulagement de ses paroissiens. Il a institué des travaux de main-d'œuvre pour occuper les garçons et les filles, et surtout les pauvres, pendant les jours et les longues soirées de l'hiver, où les travaux de la culture sont nécessairement suspendus. Il a fait construire, à cet effet, deux ateliers, où les garçons et les filles travaillent séparément ; et il donne des prix à ceux et à celles qui se distinguent. Outre cela, il fait bâtir tous les ans au moins une, et quelquefois deux et même trois petites maisons propres à loger une famille. Il s'est formé autant de nouveaux ménages, que ce bon curé a bâti de maisons pour les recevoir ; et ce sage pasteur a donné aux jeunes mariés toutes sortes de facilités et de secours pour leur établissement. L'archevêque de Rouen a voulu récompenser le curé de Saint-Gilles, en le nommant à une cure de 8,000 livres de revenu. Ce curé lui a représenté que se mettre à la tête d'une autre paroisse, ce serait laisser imparfaits plusieurs établissemens utiles qu'il avait commencés dans la sienne ; et il a supplié l'archevêque de Rouen de le laisser à son premier troupeau. » (*Amenités littéraires* de M. Chomel, oncle du célèbre médecin de nos jours.)
 ; — « L'abbé Montgodin fut, pendant vingt ans, curé de la pa-

roisse de Saint-Albin, à Rennes. La bienfaisance, le zèle et la charité chrétienne de ce pasteur lui méritèrent l'estime et la vénération des habitans de cette ville. En entrant dans sa cure, il ne trouva qu'un écu de rente pour les pauvres, et à sa mort il leur en a laissé sept cents. Il cultivait des pommes de terre dont il leur faisait faire du pain ; il allait quêter lui-même pour ses enfans (c'est ainsi qu'il nommait les pauvres) chez les gens riches, et employait tout, jusqu'à leur vanité, pour en obtenir du secours. Plus de douze cents artisans durent à ses soins les progrès qu'ils firent dans leurs professions ; et quand il mourut, il laissa soixante jeunes gens qu'il avait placés pour apprendre différens métiers. On ne trouva chez lui que quarante écus. »

— « L'abbé Pillas, natif de Sedan, y mourut le 4 octobre de l'an 1783, après avoir gouverné durant l'espace de trente-sept ans la cure de Rhétel, ville de Champagne, composée d'environ six mille habitans, et qui n'a qu'une paroisse. C'était un pasteur d'un mérite éminent, et dont les plus beaux siècles de l'Église se seraient crus honorés. Uniquement occupé du salut des ames que la Providence lui avait confiées, il ne quittait l'autel que pour monter dans la chaire de vérité s'asseoir ensuite dans le tribunal de la pénitence, quelquefois depuis quatre heures du matin jusqu'à dix heures du soir ; aller visiter les malades de sa paroisse, et les exhorter à bien mourir par les discours les plus pathétiques et les plus touchans. Toujours levé avant l'aurore, il sanctifiait le commencement de chaque journée, en allant chercher le pauvre dans sa chaumière, et lui donner, avec les avis les plus salutaires, les secours les plus abondans. Il aimait les enfans avec tendresse, il allait les visiter dans les maisons destinées à leur éducation, et ne manquait pas d'y porter avec lui l'aiguillon de l'émulation par des récompenses accordées aux plus studieux et aux plus sages. Les jours consacrés à la première communion étaient remarquables par une nombreuse distribution de prix que le

bon pasteur avait fondés, et qu'il distribuait après avoir tracé en style de feu les devoirs respectifs des enfans et des pères, et mêlé ses larmes à celles de ses ouailles. Son patrimoine formait celui des pauvres ; il connaissait tous ceux de la paroisse par leurs noms, et prévenait tous leurs besoins. On l'a vu, dans des années de calamité, se dépouiller de sa vaisselle, de son linge, même de ses habits, pour en revêtir de malheureux pères de famille. Ses greniers ressemblaient à un dépôt public, où l'indigence trouvait un préservatif contre les horreurs de la faim. S'élevait-il des contestations dans le sein des familles, tout rentrait bientôt dans l'ordre, soit par la persuasion, soit par l'ascendant et l'autorité du vertueux pasteur. Ses forces n'étant plus en proportion avec son zèle, il quitta sa paroisse en 1782, pour aller finir ses jours à Sedan, sa patrie, au grand regret de ses paroissiens. La voiture qui le portait ayant versé en chemin, il vida sa bourse entre les mains d'un paysan qui l'avait secouru, et peu de temps après il lui envoya encore une somme de 600 livres. Quand il fut résidant à Torcy, sa maison devint l'hospice et l'asile des Rhételois, ses anciens paroissiens. Mais ses libéralités ne finirent point avec sa vie ; 500 livres remises aux Frères des Écoles chrétiennes ; 6,000 partagées entre l'Hôpital-Général et le Bureau de Charité établi à Rhétel, pour l'extinction de la mendicité ; cent paires de draps, cent couvertures, cinquante setiers de froment, à distribuer aux familles les plus indigentes, et quantité d'autres libéralités réservées pour les pauvres de Sedan, sont autant de monumens qui attestent la charité de M. Pillas, et qui lui assurent une place distinguée parmi les bienfaiteurs chrétiens de l'humanité souffrante. Ce qui le rend encore infiniment cher à la ville de Rhétel, c'est qu'en la quittant il lui a laissé un autre lui-même pour pasteur, dans la personne de M. Paté, qui avait été pendant dix ans son disciple et son coopérateur. L'oraison funèbre de M. Pillas fut prononcée le 5 décembre, dans l'Église paroissiale de Rhétel, par le P. Déhayé, ex-provincial de

l'Ordre des Minimes ; et M. Vuibert, avocat du roi, de la même ville, etc., etc. » (*Annales de la bienfaisance.*)

Les temps n'ont rien changé à la conduite des curés français ; et les provinces , aujourd'hui même , sont riches comme la capitale. Il fallait que l'abbé Courbon fût bien grand dans l'opinion publique de la deuxième ville du royaume, pour que l'éloquent abbé de Bonnevie n'ait pas craint d'en parler en ces termes dans un Éloge du patron du grand diocèse : « Non ; non, mes frères, tout cela n'est point l'ouvrage des hommes : les hommes s'en vont, même ce prêtre accompli, dont la vie a été si active et la mort si tranquille, qui aimait Lyon autant qu'il en était aimé, et la primatiale des Gaules comme s'il n'avait été chargé que de cette église, qui ne l'oubliera jamais ; ce sage, doué d'un tact exquis, qui dans sa simplicité connaissait bien les personnes et les choses ; cet économe prudent des offrandes chrétiennes, que sa probité rigide désignait aux promoteurs de bonnes œuvres pour en être le trésorier... » — L'abbé Nay, mort en 1827, curé de Marignane, dans les Pyrénées ; savant sans maître aucun (même pour le latin). Son exemple, sa seule présence, était une prédication, dont M. de Ginoux, d'Aix, a publié des traits, sous le titre de *Soirées chrétiennes*, 1830. — L'abbé Germain, curé de Roussillon (Isère), mort en 1831, dont la belle *Vie* vient d'être publiée à Lyon. — L'abbé Rochon, mort en 1833, dans son cher Vaire, diocèse d'Amiens, qu'il se refusa constamment à quitter pour des emplois supérieurs. — L'abbé Desjardias, mort en 1853, grand-vicaire d'une ville qu'il avait édiflée dans ses mauvais et dans ses beaux jours, étant curé des Missions Étrangères, qu'il préféra à plusieurs évêchés. — L'abbé Maffioli, curé de Plombières, mort plein de jours et de bonnes œuvres en 1836; celui qui, le premier en France, en 1814, recevant dans son Église le *Français de plus*, eut le bonheur de lui rappeler ce beau mot de l'Écriture : *Beatus qui venit in nomine Domini*, et de mériter la ré-

ponse plus belle encore : *Et in adjutorio Altissimi*. — Et ce magnifique abbé Christol, curé de Sainte-Marie-Madelaine à Aix, que nous ferons admirer ailleurs.

Voici un curé de Paris entr'autres, admiré de nos jours par le plus prévenu des journaux de Paris :

« La mort, dit le *Constitutionnel*, vient d'enlever subitement un de ces hommes qui semblent n'exister que pour le soulagement de leurs semblables : c'est l'abbé Landrieux, curé de Sainte-Valère et de Saint-Pierre au Gros-Caillou, vénérable ecclésiastique, rempli d'indulgence, dont la vie se passait à donner de bons conseils et à faire d'utiles actions. La veille de sa mort, l'abbé Landrieux disait encore à ses paroissiens réunis autour de lui : « Dieu ne demande pas de longues prières, « mais il exige de bonnes œuvres, il veut que l'homme s'efforce à dominer ses mauvais penchans, et s'applique à se « courir son semblable. » La vie de ce digne ecclésiastique se passait à donner de touchans exemples de la charité chrétienne : les pauvres de ces deux paroisses lui étaient tous connus, il savait ce qui leur manquait, et présentait ce qui leur serait bientôt nécessaire ; son avoir leur était d'abord distribué, et quand ses propres ressources étaient épuisées, faisant violence à sa timidité naturelle, le bon abbé Landrieux s'acheminait vers le palais du riche, il priait, implorait, exigeait même des secours lorsqu'il croyait avoir le droit de le faire, jusqu'à ce que, chargé d'aumônes, il pût aller gravir l'escalier du pauvre et répandre partout l'aisance et la consolation. C'est une calamité publique que la mort de ce digne homme. L'abbé Landrieux fut le type des bons ecclésiastiques ; en lui tout respirait la charité, rien n'était calcul. S'il prêchait, c'était pour faire verser des larmes. »

Nous avons jusqu'à présent supposé, nous allons rendre sensibles les influences, la capacité, la puissance, et, nous dirons le mot, l'*omnipotence* d'un Curé de paroisse, qui possède l'art de faire, lui aussi, et souvent mieux que les rois, des

ordonnances : car il emporte avec lui l'art de raisonner, et même l'art de parler en temps et lieu. Le fait est rapporté en ces termes par M. Chomel dans ses *Aménités* : « Il ne faut pas, dit Montesquieu, mener les hommes par les voies extrêmes : il faut plutôt suivre la nature, qui a donné aux hommes la honte comme leur fléau, et que la plus grande partie de la peine soit l'infamie de la souffrir. Voici la conduite que tint un curé de la paroisse de Chanteil, dans le Bas-Limousin, élection de Brives. Ce bon pasteur voyait que ses paroissiens, sauvages et farouches, n'avaient pas de plus grand vice que celui de voler. En vain il les avait sermonnés et menacés plusieurs fois de la justice : voyant qu'il ne pouvait pas les faire changer, il s'associe les quatre de ses paroissiens les moins fripons et les plus forts ; et, aussitôt qu'il entend parler d'un vol fait dans sa paroisse, il va se saisir lui-même du coupable, le lie, l'amène à l'église, fait sonner les cloches ; et, lorsque tout le peuple est assemblé, il ouvre les portes de l'église, et lui fait voir le voleur attaché dans la chaire de vérité où il l'avait mis. Tout le monde s'empresse de le huer ; et, lorsque le premier brouhaha fut passé, le curé parla ainsi : « Un tel vola hier « telle chose ; le corps du délit est à côté de lui. Je pourrais « le livrer à la justice ; mais j'ai considéré que, s'il était per- « du, il n'y aurait plus de moyens de le corriger ni de répa- « rer les torts qu'il a faits, et que sa famille serait ruinée : j'ai « donc préféré de lui faire honte devant vous tous, et je l'aver- « tis devant vous tous, que, s'il y retourne, il n'y aura plus de « grâce pour lui. Maintenant que vous l'avez vu, sortez tous, « et n'insultez pas davantage à votre frère, crainte que Dieu « ne vous abandonne, et que vous ne vous trouviez bientôt « dans un tout semblable malheur. » Deux ou trois exécutions semblables corrigèrent tous les paroissiens du village de Chanteil du vice de voler : tant il est vrai que le supplice de la honte perpétuée retiendrait peut-être plus le peuple, que celui de la potence et de la roue ! »

Sans aller si loin (les coups d'État ne doivent pas tirer à conséquence) le Curé d'une paroisse, peut, et il sait avec le temps, préparer, commencer, continuer, et par conséquent consommer une véritable réforme de la commune. En voici un exemple ordinaire, rapporté par l'auteur des *Héros chrétiens* : « M. de Castellans, digne parent de celui que la vénération de ses confrères avait placé à la tête du chapitre de Lyon, fut nommé curé de Saint-Martin-en-Haut. L'aspérité du sol, le défaut absolu de toute société, et l'immoralité trop connue des habitans, ne furent pas des motifs assez puissans pour lui faire refuser une mission dont les difficultés lui parurent, au contraire, un aliment de plus à son zèle pour la cause de la religion. Sachant avec adresse écarter les obstacles, sans paraître vouloir les forcer, il étonna d'abord ses paroissiens par une patience que rien ne put altérer, il se rendit l'arbitre de leurs différends, le médiateur de leurs querelles domestiques, l'instituteur de leurs enfans, qui, par leur insubordination, avaient fait jusqu'alors le malheur de leurs parens ; et parvint enfin, en peu d'années, à obtenir non-seulement le respect, mais encore la confiance générale par sa douceur, sa piété et ses éminentes vertus. Ses soins assidus et vraiment apostoliques les ramenèrent tous dans la voie du salut ; et ce ne fut qu'avec la certitude de n'avoir pas une brebis égarée, et de laisser son troupeau sous la garde d'un digne pasteur, l'abbé Gardès, son neveu, qu'après avoir régi cette paroisse pendant quinze ans, il passa à celle de Notre-Dame à Lyon. Tel fut le succès de l'un et de l'autre dans la direction des œuvres de leur sacré ministère, que depuis long-temps l'opinion avait totalement changé en faveur des habitans de Saint-Martin-en-Haut, alors aussi justement aimés et respectés pour leur bonne foi, que méprisés auparavant. Lorsque les principes de la révolution se portèrent jusque dans les villages les plus écartés, les bonnes mœurs de celui-ci étaient fondées sur une base trop solide pour que la séduction pût y pénétrer.

« A cette même époque (1791), on avait demandé la prestation du serment. L'abbé de Castellás, incapable d'hésiter sur le refus que lui dictait sa conscience, se retira chez son neveu, aussi ferme que lui dans sa soumission à l'autorité de l'Église. Lorsque la nouvelle de son arrivée parvint à Saint-Martin-en-Haut, tous les travaux de la campagne furent suspendus. Ce fut une fête générale parmi les habitans, qui, avec M. Gardès à leur tête, allèrent l'attendre processionnellement aux confins de la paroisse; le ramenèrent sous le dais, jusqu'à son ancienne église paroissiale, où ils chantèrent un *Te Deum*. »

— L'abbé Belloc, curé de Brusque, près Saint-Afrique, mort en 1827, après avoir refusé l'Épiscopat. Il faisait supérieurement les fonctions de médecin et de juge de paix, et les tribunaux lui renvoyaient fréquemment les affaires les plus délicates.

Voilà les curés des temps ordinaires; voici ceux des temps hors de ligne : — Tout le monde connaît le magnifique acte de foi de l'Évêque d'Agen, appelé le premier à prêter le serment à la Constituante. M. Fournetz, Curé de son diocèse, appelé après lui, a fait une de ces réponses qui impriment la honte dans l'âme des pervers, et le courage dans celle des faibles. *Vous voulez, dit-il, nous rappeler à la discipline des premiers siècles de l'Église; eh bien, messieurs, avec la simplicité qui me convient, je vous dirai que je me fais gloire de suivre l'exemple que vient de me donner mon Évêque, et de marcher sur ses traces, comme Laurent sur celles de Sixte, jusqu'au martyre.*

Le courage se manifeste dans les églises comme dans les assemblées. A Saint-Sulpice notamment, le 9 janvier 1791. — Épuisé par un long discours qui fit couler les larmes de son auditoire, M. de Pancamon eut à peine fini de parler, qu'on entendit le cri mille fois répété : *le serment ou la mort!* C'est en vain qu'il cherchait à calmer la populace, au milieu de laquelle un des Vicaires aperçut Mirabeau. Descendu de chaire, et

pressé par la foule qui obstruait le passage, il se sentit saisi par les cheveux, on lui présenta le pistolet, et ayant perdu connaissance, il tomba dans les bras de ses Vicaires. Bailly osa se montrer à la sacristie, et lui dire : *Vous vous êtes attiré tous ces désagréments ; et si vous aviez voulu vous conformer à la loi, vous et vos coopérateurs, tout se serait passé en paix. — Ma conscience et mon honneur me le défendaient*, répondit le pasteur. — Monsieur, dit le Maire, la conscience doit se taire, quand la loi parle. — « *Oui*, répliqua le noble confesseur de la foi, *mais lorsque c'est la loi véritable ; et il est, sans doute, des lois fausses, et des cas où il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.* »

Les salons eux-mêmes étaient le théâtre des scènes les plus sublimes : « Le maire de Paris avait invité chez lui le curé de Sainte-Marguerite, doyen de ceux de Paris. Au sortir d'un repas où il avait affecté de le combler d'attentions, il le prie de passer dans son cabinet. C'est là que ce vénérable pasteur, ayant eu la patience de l'entendre long-temps, oppose à tout le feu de sa déclamation le sang-froid d'un vieillard qui possède son âme. Il se lève tranquillement ; et à tous ces vains argumens, étalés avec emphase, M. de Beaurecueil ne dit, en le quittant, que ce peu de paroles : *Adieu, monsieur ; vous oubliez qu'à mon âge on ne pense qu'au grand intérêt de l'éternité, et au compte redoutable qu'un pasteur octogénaire doit rendre de ses vauilles au Souverain Juge.* » (*Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution, par le digne abbé d'Auribeau.*)

Autre curé à la vie et à la mort sublimes, l'abbé de Royer : « Il était curé de Saint-Jean en Grève, à Paris, depuis 1770, et né dans cette ville en 1720. Après ses premières études au collège du Plessis-Sorbonne, et quoiqu'il fût le fils unique d'un père qui avait de la fortune, il renonça aux avantages que le monde lui offrait, pour se vouer au service des autels. Son cours de théologie le conduisit, par les degrés ordinaires, jus-

qu'au doctorat. Après quelques années passées dans l'exercice du saint ministère, avec les prêtres de l'une des premières paroisses de la capitale, il fut nommé, en 1759, à la coadjutorerie de la cure des Saints-Innocens. Les qualités pastorales, dont il se montrait éminemment doué dans cette petite paroisse, le firent porter, en 1770, à la cure importante de Saint-Jean en Grève. Un vertueux ecclésiastique, témoin de sa vie, l'a esquissée, en 1796, sous ce titre : *Hommage historique à la mémoire du vénérable M.-L. Royer, etc.* C'est là qu'il faut voir « cette vie si frugale et si simple, ces aumônes si abondantes, ces fondations multipliées qu'il fit de ses propres deniers pour augmenter les secours spirituels et temporels de sa paroisse. C'est ainsi que, pendant trente-trois ans, ce pasteur vénérable, honoré de la confiance et de l'estime des grands, comme des petits, devenu l'amour et le modèle des uns et des autres, justifia si bien la haute considération dont jouissait la majeure partie des curés de la capitale. Déjà l'innocence de ses mœurs et le mérite de ses travaux offraient une double récompense à sa foi : le martyr vint y ajouter la certitude de la couronne. » L'abbé Royer refusa ce serment dont les impies s'étaient fait un moyen de persécution contre les prêtres catholiques. Le 1^{er} septembre, qui était un samedi, et la veille du jour auquel la féroce commune avait fixé le massacre des prêtres, l'abbé Royer fut envoyé, avec une grande partie de ses compagnons de captivité, à la prison de l'Abbaye. Il se félicita de les y voir tous disposés à faire à Dieu le sacrifice de leur vie; et il passa le reste de la journée à réciter avec eux le saint office, d'autres prières, et à s'entretenir de la vie éternelle. Le lendemain, dès son réveil, il se hâta de leur dire : « Mes chers confrères, c'est aujourd'hui le jour du Seigneur. Si nous étions libres, nous célébrerions, ou nous entendrions tous la messe; mais, puisque nous ne pouvons avoir ce bonheur, unissons-nous au sacrifice offert en ce moment par quelque ministre de Jésus-Christ. Il y a grande apparence que ce sera notre dernière messe, et

que nous ne la dirons plus que dans le Ciel : tout nous annonce que c'est aujourd'hui notre dernier jour. » A l'instant ses confrères tombèrent à genoux, et le curé Royer commença la récitation des prières du Missel. La ferveur et la foi avec lesquelles chacun d'eux les répétait, bien persuadé que c'était pour la dernière fois, leur fournissaient réciproquement l'exemple le plus efficace pour les engager à soutenir l'épreuve du martyre. Le reste de la journée se remplissait par d'autres saints exercices, relatifs, pour la plupart, aux critiques circonstances dont se trouvaient enveloppés ces captifs de Jésus-Christ, lorsque, vers trois heures de l'après-midi, ils entendirent le bruit du massacre qui commençait dans une cour voisine de la salle où ils étaient enfermés. Royer se lève à l'instant de sa chaise, et leur dit : « Mes chers confrères, l'heure de notre mort sonne en cet instant ; que chacun de nous se confesse : c'en est fait de nous tous. » Aussitôt ils se confessent les uns aux autres ; et tous prient le digne curé de leur accorder une absolution générale. Debout au milieu d'eux, avec son air patriarchal, il élance ses regards vers les cieux, et donne la bénédiction qui lui est demandée. Ils étaient encore à ses genoux, levant les mains au ciel, et offrant tous, d'une commune voix, leur vie au Seigneur, quand les assassins entrèrent avec fureur dans la salle où ils étaient. Le vénérable curé est entraîné le premier dans la cour. Interpellé par ces monstres de prêter le serment *civique* s'il voulait éviter la mort, il le refusa avec autant de calme que d'héroïsme. Déjà ils avaient les sabres levés pour lui abattre la tête, lorsqu'il leur dit, avec un ton de voix touchant : « De quoi voulez-vous me punir, mes enfans ? Que vous ai-je fait ? Qu'ai-je fait à la patrie, dont vous croyez être les vengeurs ? Le serment, que je n'ai pu prêter, ne coûterait rien à ma conscience, et je le ferais en ce moment même, si, comme vous le pensez, il était purement *civil*. Je suis aussi soumis que vous aux lois, dont vous vous croyez les ministres. Qu'on me laisse excepter du serment que vous me proposez,

tout ce qui regarde la religion, je le ferai de grand cœur ; et personne n'y sera plus fidèle. » Le plus féroce de la troupe saisit alors aux cheveux le saint pasteur, le renverse sur une borne, le frappe à la tête d'un coup de sabre ; et un autre détache du tronc sa tête sacrée. Il existe, de ce bon pasteur, un portrait dessiné d'après nature par A. Rujol, en 1784, et gravé par Laurent, au bas duquel on a écrit ces vers pleins de vérité :

De la religion et de la piété
Ce pasteur vertueux porte le caractère :
Tout malheureux a droit à son humanité,
Tout orphelin en lui retrouve un père ¹.

Un autre confrère de l'abbé Royer mourut comme lui ; et l'historien ici n'est pas ordinaire : c'est *l'Almanach des honnêtes gens*, imprimé à Paris, qui le croira ? en 1793, (nous l'avons sous les yeux) : « Joseph-Marie Gros, curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, député de l'Assemblée constituante, pasteur qui avait pour ses paroissiens la tendresse d'un père pour ses enfans. Il en vit un parmi ses bourreaux, et lui dit : « Mon ami, je te connais. — Eh ! oui, lui répondit l'anthropophage, et moi aussi, je sais que, dans plusieurs occasions, vous m'avez rendu service. — Comme tu m'en payes ! — Je ne saurais qu'y faire, reprit le bourreau, ce n'est point ma faute ; la nation le veut ainsi, et la nation me paye. » Ayant achevé ces mots, le cannibale fit signe à ses camarades ; tous ensemble saisirent le vénérable prêtre, et le jetèrent par la fenêtre ; sa cervelle se répandit sur le pavé, ses membres palpitaient pendant quelques minutes. Depuis sa mort on a ouvert

¹ *Martyrs de la foi*, par l'abbé Guillon. C'est l'abbé Royer que les philosophes eux-mêmes avaient surnommé *l'ami de Dieu et des hommes*. Il convertissait aussi les philosophes jusque dans les prisons, où il était prisonnier avec eux.

son testament, où il légua tous ses biens aux pauvres de sa paroisse. »¹

A l'autre extrémité de la France révolutionnaire : « L'abbé Pacquot, curé du diocèse de Rheims,² par le nombre de ses années, était le doyen de la chrétienté, et la sainteté de sa vie, généralement reconnue, l'avait fait surnommer *le Saint Prêtre*. Il demandait à Dieu de terminer sa carrière par l'effusion de son sang pour la foi, et Dieu l'exauça. Entrés subitement dans son oratoire, les brigands le trouvèrent à genoux, terminant les prières des agonisants. Il se livra à eux comme un disciple de Jésus-Christ à ses bourreaux ; il traversa, sous leur escorte, les rues de la ville, entouré de leurs sanguinaires acclamations, et récitant paisiblement les psaumes de David. Arrivé sur le seuil de la maison commune, il allait recevoir le coup de la mort ; le maire, croyant avoir trouvé le moyen de l'y soustraire, s'avance en criant aux brigands : « Q'allez-vous faire ? Ce vieillard n'est pas digne de votre colère. C'est un homme qui est fou, qui a perdu la tête, à qui le fanatisme renverse les idées. — Non, monsieur, dit le doyen vénérable en entendant ces mots, je ne suis ni fou ni fanatique. Je vous prie de croire que jamais je n'ai eu la tête plus libre ni l'esprit plus présent. Ces messieurs me demandent un serment décrété par l'Assemblée nationale. Je connais ce serment ; il est impie, subversif de la religion. Ces messieurs me proposent le choix entre le serment et la mort. Je déteste ce serment, et je choisis la mort. Il me semble, Monsieur, que c'est là vous avoir assez démontré que j'ai l'esprit présent, et que je sais ce que je fais. » Ce magistrat, anéanti par cette réponse sublime, est forcé de l'abandonner aux assassins. M. Pacquot fait signe de la main, et ils s'arrêtent. Quel est

¹ *Almanach des honnêtes gens*, Paris, 1793.

² L'abbé Musart, curé de Somme-Vesle, diocèse de Châlons, autre martyr à Reims en 1796, et dont la *Vie* vient d'être publiée.

celui de vous, leur demanda-t-il, qui me donnera le coup de la mort? — C'est moi, répond un de ces hommes que le nom de citoyen eût dû distinguer des brigands. — Ah! reprend M. Pacquot, permettez que je vous embrasse, et que je vous témoigne ma reconnaissance pour le bonheur que vous allez me procurer. » Il l'embrasse en effet comme le plus cher de ses bienfaiteurs, et il ajoute : « Permettez à présent que je me mette dans la posture convenable pour offrir à Dieu mon sacrifice. » L'assassin suspend sa hache. M. Pacquot, à genoux, demande hautement pardon à Dieu, pour lui, pour ses bourreaux. Le scélérat qu'il avait embrassé porte le premier coup : le saint prêtre tombe ; le reste des bourreaux, à l'envi, percent et hachent son cadavre avec leurs baïonnettes et leurs sabres, montrant par leur barbarie ce que peut la rage de l'impiété, comme M. Pacquot avait montré, par son courage et par sa douceur, ce que peut l'héroïsme de la vertu soutenu par la religion. »

— « A Autun, le curé du petit séminaire de Clermont ayant été arrêté par la populace, le maire, qui voulait le sauver, lui conseilla, non pas de faire le serment, mais de permettre au moins qu'on dit au peuple qu'il l'avait fait. « Je vous démentirais auprès de ce peuple, reprit le curé ; il ne m'est pas permis de racheter ma vie par un mensonge. Le Dieu qui me défend de prêter ce serment, ne me permet pas davantage de faire croire que je l'ai prêté. » Le maire se tut, et le curé fut martyr. »

Les plus simples curés de campagne, magnanimes à cette époque, méritaient aussi les plus illustres et les plus courageux amis. Témoin cette page des beaux *Mémoires* de Campanon sur Ducis : « Les premières persécutions vinrent le frapper dans ce qui lui restait de plus cher au monde, ses amis, M. Lemaire, curé de Roquencourt, petit village à une demi-lieue de Versailles. Dès l'été de 1792, il se vit enlevé à ses paroissiens, et bientôt après traîné de prison en prison par les

ordres du comité révolutionnaire de Versailles. Il était né la même année, dans la même ville que M. Ducis, et depuis l'enfance, leur amitié n'avait pas éprouvé la plus légère altération. Au premier bruit de cette terrible nouvelle, M. Ducis oublie ses soixante ans ; il quitte sa retraite de Marly, où il occupait une petite maison, se rend à pied à Versailles, va droit à l'hôtel des gardes-du-corps, que l'on venait de convertir en prison, tente tous les moyens d'y voir son ami détenu, n'épargnant ni prières, ni instances, ni supplications. Voyant l'inutilité de ses efforts, il part, encore à pied, pour Roquencourt, frappe à la porte du presbytère, y trouve une vieille servante dans les larmes, s'en empare, se fait suivre du chien du bon curé, conduit ces deux fidèles serviteurs à Marly, et ne s'en sépare qu'après les avoir installés chez lui ; de là, il retourne, toujours à pied, à Roquencourt, s'y concerte avec quelques paysans qu'il sait attachés à leur pasteur, et, avec leur aide, il fait porter, il porte lui-même, pièce à pièce, et nuitamment, jusqu'à son propre domicile, tout ce qu'il peut sauver du mobilier du presbytère. Les jours suivans, nouvelles démarches pour pénétrer dans la prison, nouveaux refus essayés. M. Ducis parcourt Versailles ; il y cherche tout ce que le malheur des temps a pu lui laisser d'appuis. Il demande à tout ce qu'il connaît, à tout ce qu'il aborde, la liberté de son ami. Vaines prières ! Partout il rencontre, ou le zèle sans crédit, ou l'autorité sans bienveillance. On fait passer ce malheureux prêtre dans huit prisons successives, sans lasser la patience du captif, sans décourager la persévérance de son ami, qui ne s'arrête enfin que sur l'ordre formel qu'il en reçoit ; et voici la lettre qui contenait cet ordre. — « Mercredi matin. — « Les hommes ont beau faire, mon ami, il n'en arrivera que ce qu'il plaira à Dieu. Quant à moi, je suis prêt au départ. La vie que je mène depuis six semaines n'est point si rude que vous vous le figurez. Je possède ici mon cœur en paix ; j'y dors d'un bon somme ; j'y prie Dieu pour vous ;

pour moi; je le bénis de m'avoir donné un ami chrétien, dont le courage m'a ému profondément; car j'ai tout su.

« Que votre zèle s'arrête là, mon ami : en voilà bien assez. Ne gêtez point mon repos par des inquiétudes sur vous, je vous en prie, et au besoin je vous l'ordonne. Si Dieu m'appelle à lui par cette voie, j'aurai connu, grâce à vous, ce que la vie et la mort peuvent avoir de plus doux. Adieu, cher Ducis, quoiqu'il arrive, nous nous reverrons; adieu, soumettez-vous, et ne me répondez pas. »

« Quelle noble lutte entre cette amitié courageuse et cette amitié résignée! Ne doit-on pas dire avec La Fontaine?

Qui d'eux aime le mieux? que t'en semble, lecteur?

« Ce ne fut qu'après le 9 thermidor, que s'ouvrit la prison de ce vénérable prêtre, et ce fut encore M. Ducis qui arriva le premier pour lui annoncer qu'il était libre.

« Je n'ai rien inventé, rien embelli dans ce récit. Presque tous ces détails sont tirés de la notice que M. Ducis a placée en tête de l'*Épître au curé de Roquencourt*. J'ai vu chez M. Ducis la petite table, le vieux fauteuil qu'il avait transportés de Roquencourt, et que son ami l'avait forcé de garder. »

Le premier Curé de l'Algérie, l'abbé Suchet, neveu d'un célèbre Maréchal de France, vient de révéler à la France un véritable grand homme de plus. « Nous voilà donc dans l'Algérie, écrit-il à son cher *Saturnin* de Tours, nous voilà donc réduits à la condition des missionnaires de la Chine ou des déserts de l'Amérique. Je réclame en particulier votre protection pour notre pauvre église naissante de Constantine. Je n'ai de linge et d'ornemens que ceux que j'ai apportés de France; point de croix, de chandeliers, d'ostensoir, de bénitiers, etc... C'est ma belle croix et mon beau Christ d'ivoire que j'ai placés sur l'autel, et ma jolie petite statuette de la sainte Vierge, que les bonnes Dames du Refuge m'avaient donnée, et que j'ai placée sur un petit tronçon de colonne en marbre blanc, qui font le plus bel ornement de notre pauvre église. J'ai désiré que

cette nouvelle et première église de Constantine fût sous le vocable de *Notre-Dame des Sept-Douleurs*. M. l'évêque vient de la consacrer sous cet aimable nom de *Marie*!...

« Oh! que nous serons puissans avec une si grande protectrice, une si bonne patronne!... J'ai déjà établi la récitation du chapelet tous les dimanches après vêpres. Puis nous chantons des cantiques avec nos bonnes religieuses, quelques pieux militaires, et quelques excellentes dames d'officiers. Les Arabes viennent en foule à nos cérémonies... Le dimanche de Pâques, les grands personnages du pays et de toute la vaste province de Constantine, avec les chefs du grand désert de Sahara, s'étaient donné rendez-vous dans notre église. Ils furent émerveillés de la tenue de nos militaires, de la musique, et surtout des ornemens dont j'étais revêtu en disant la sainte messe. Ils écoutèrent avec la plus grande attention le petit discours que je fis, comme s'ils l'avaient compris. Je parlai beaucoup d'eux, et les interprètes leur rendirent parfaitement mes paroles; ils versaient des larmes de joie en me baisant les mains. Ils voulurent que je leur expliquasse ce que c'était que cette croix de *Sidnaïssa* (Jésus-Christ); eette petite statue de *Leha Mariem* (la sainte Vierge); puis le confessionnal, les fonts baptismaux, l'autel, etc., et à toutes les explications que je leur faisais, ils répondaient *Melih Bezzef* (c'est très bon), *Allah iazekoum* (que Dieu nous aime!...)

« Nous nous préparons à célébrer pompeusement, et par-dessus tout saintement le mois de Marie à Constantine. Nos beaux cantiques de France retentiront sous les voûtes de notre mosquée catholique, la musique des régimens viendra se joindre à nous. Rien n'y manquera, pas même le concours de nos Juifs, qui s'en retourneront *bénis*, sinon *sanctifiés*. Si vos bonnes âmes de Tours étaient bien inspirées, elles se cotiseraient pour nous envoyer une *Vierge* et un *Chemin de la croix*; le petit nombre de chrétiens de la pauvre église de Constantine, ainsi que leur pauvre pasteur, en seraient ravis. »

QUATRIÈME PARTIE.

APPREÇU

DU GÉNIE SCIENTIFIQUE.

DU PRÊTRE.

Dux Verbi (Act. XIV).

Unicuique autem datur manifestatio Spiritus ad utilitatem. (Pav. ad Corinth., 12.)

..... Hac omnia operatur unus atque idem spiritus, dividens singulis prout vult.

Vir eloquens.... potens in Scripturis: hic erat edoctus viam Domini, et fervens spiritu loquebatur.

«C'était un homme éloquent et puissant dans les Saintes Ecritures, instruit dans les voies de Dieu, parlant avec fervent des choses du salut. (Actes des Apôtres, c. 18, v. 24, 25.)»

Le Prêtre, nous pouvons déjà le dire, fut, à toutes les époques et dans tous les lieux, dans les sociétés les plus ou les moins civilisées, l'administrateur, et même le roi, le savant, et même l'artiste par excellence, le *savant* comme *né*. Et c'est lui qui fait les savans lorsqu'il dédaigne, ou ne croit pas utile, de l'être lui-même. C'est à lui de dire avec humilité :

J'ai fait des souverains, et n'ai pas voulu l'être.

Il ne faut pas s'en étonner. Le Prêtre seul sait bien que la science véritable mène droit à la fidélité, et par conséquent à la vertu et au bonheur. Et c'est pourquoi l'un des plus grands hommes des temps modernes, saint François-de-Sales, écrivait cette magnifique *Exhortation aux Ecclésiastiques, de s'appliquer à l'étude*, que nous considérons comme la plus belle page de notre *Prêtre devant le Siècle* :

« Ceux d'entre vous, mes frères, qui s'emploient à des occupations qui leur empêchent l'étude, font comme ceux qui veulent manger des viandes légères contre le naturel de leur

estomac grossier ; et de-là vient qu'ils défailent peu à peu. Je puis vous dire, avec vérité, qu'il n'y a pas grande différence entre l'ignorance et la malice ; quoique l'ignorance soit plus à craindre, si vous considérez qu'elle n'offense pas seulement soi-même, mais qu'elle passe jusqu'au mépris de l'état ecclésiastique. Pour cela, mes très chers frères, je vous conjure de vaquer sérieusement à l'étude ; car la science à un prêtre, c'est le huitième sacrement de la hiérarchie de l'Église, et son plus grand malheur est arrivé de ce que l'arche s'est trouvée en d'autres mains que celles des Lévides.

« C'est par là que notre misérable Genève nous a surpris, lorsque s'apercevant de notre oisiveté, que nous n'étions pas sur nos gardes, et que nous nous contentions de dire *simple-ment notre bréviaire*, sans penser à nous rendre plus savans : ils trompèrent la simplicité de nos pères et de ceux qui nous ont précédés ; leur faisant croire que jusqu'alors on n'avait rien entendu à l'Écriture sainte.

« Ainsi, tandis que nous dormions, l'homme ennemi sema l'ivraie dans le champ de l'Église, et fit glisser l'erreur qui nous a divisés, et mit le feu par toute cette contrée : feu duquel vous et moi eussions été consumés avec beaucoup d'autres, si la bonté de notre Dieu n'eût miséricordieusement suscité ses puissans esprits, je veux dire les révérends pères Jésuites, qui s'opposèrent aux hérétiques, et nous font chanter glorieusement en notre siècle : *Misericordia Domini, quia non sumus consumpti*. Ces grands hommes, en la seule vertu de celui dont ils portent le nom, commencèrent fortement à diviser ce parti à l'heure même que Calvin pensa à séparer la réalité dans le testament que Dieu nous a laissé. Pour cela, pressés par les hérétiques, mais plus sensiblement opprésés de ceux qui ne sont nos frères qu'en apparence, ils souffrirent et souffrent encore des persécutions qui sont toutes venues de Genève.

« Mais leur courage infatigable, leur zèle sans appréhension,

leur charité, leur profonde doctrine et l'exemple de leur sainte et religieuse vie, les a, par révélation de leur saint fondateur, assurés que ces violences dureraient un siècle, après lequel ils seraient triomphants de l'erreur et des hérétiques. Aussi, voyons-nous déjà qu'on cesse d'oppresser leur innocence, à mesure que la secte des calvinistes déchet : ainsi va dominant la haine populaire que les hérésiarques avaient jeté dans l'esprit du vulgaire contre eux.

« Ce sont les autruches qui digèrent le fer des calomnies, en même façon qu'ils dévorent les livres par leurs continuelles études, qui ont, en supportant une infinité d'injures et d'outrages, établi et affermi notre créance et tous les sacrés systèmes de notre foi, et encore aujourd'hui, par leurs grandissimes travaux, remplissent le monde d'hommes doctes qui détruisent l'hérésie de toutes parts.

« Et puisque la divine Providence, sans avoir égard à mon incapacité, m'a ordonné votre évêque, je vous exhorte à étudier tout de bon, afin qu'étant doctes et de bonne vie, vous soyez irréprochables, et prêts à répondre à tous ceux qui vous interrogeront sur les choses de la foi. » FRANÇOIS.

Le Prêtre, ainsi que l'homme, prélude à l'art d'écrire, le seul qui demeure, par l'art de parler.

LA PAROLE, la première et la dernière, l'unique et l'exclusive raison, nous ne dirons pas de toute éducation et de toute science de l'homme et du genre humain, mais de l'intelligence intime qui précéda cette double éducation, et qui y préside encore ; la parole, qui devança l'écriture et la presse, et qui leur survivra ; la parole, hors de laquelle il n'est pas de livre possible, ni même de livre durable¹ ; la parole, le

¹ La parole de la Chaire, et surtout celle du *Directoire* ecclésiastique, est aux bons livres ce que sont les journaux aux livres célèbres : ils le font, en les faisant connaître.

VERBE, que Dieu lui-même a élevée au point de la confondre avec lui, ou de se confondre avec elle!

C'est la parole, c'est surtout la parole ecclésiastique, qui a fondé le Christianisme, fondateur de tout le reste. C'est-à-dire la parole vraie, la parole logique, la parole infaillible, la parole autorisée.

La parole *Ex Cathedra*.

Qu'est-ce que l'autre parole, celle de la tribune, du barreau, ou de l'école, en présence de la parole de la chaire? le palais Bourbon ou le palais de Justice écrasés, devant la monumentale Notre-Dame de Paris; l'ombre devant le soleil; ou plutôt la nuit devant le jour, ainsi que Victor Hugo lui-même a dit.

C'est toujours une parole qui domine, tant la parole est dominante! — Supposez muette la parole sacrée, et toutes les paroles profanes vivantes, c'est une première révolution de personnes, de fonctions, de propriétés que vous avez. — Supposez muettes, à leur tour, les paroles secondaires ou profanes, vous avez une révolution dernière, celle de l'échafaud! Et l'échafaud n'est qu'une dernière parole, seulement la plus tonnante et la plus impressive: car il y a un *Cri dans le sang* et une *Voix dans la pierre!*

Mais, comme il y a dans le monde, il y a dans l'Église, plusieurs sortes de paroles. Les unes sont publiques et les autres privées; les unes solennelles, les autres simples. Les premières, que l'on s'imagine les plus importantes, le sont le moins. Leur *Maximum* d'utilité, c'est de faciliter les secondes, qui sont seules efficaces. Nous voulons dire le *Catéchisme* familier de la chapelle de la paroisse, le *Dialogue* du confessionnal, le *Prône*, et même la conversation ordinaire entre le prêtre et le laïque.

La première et la plus fondamentale, sans contredit, de toutes les paroles, c'est le *Catéchisme*: car c'est, en définitive,

la seule véritable, ou celle du moins sans laquelle toutes les autres sont funestes ou impossibles.

La seconde, mais la plus grave par son objet, et la plus utile par son résultat, c'est le Dialogue intérieur entre le Prêtre et le fidèle : scène inouïe à trois personnages, où le Fidèle fait à la fois office d'accusateur, d'accusé et de témoin ; le Prêtre, tantôt office d'instructeur, tantôt celui de juge, et souvent les deux à la fois : en présence d'un Dieu qui n'est plus... si ce n'est pour confirmer et exécuter le jugement.

La troisième parole sacrée, ou le *Prône*, est, de toutes les paroles publiques, la plus sûre et la meilleure, parce qu'elle est la plus charitable dans l'orateur, et la mieux écoutée par l'auditeur, qui va la chercher pour lui, et non pour elle.

La parole ordinaire du Prêtre dans le monde est encore une parole fondamentale. François-de-Sales allait jusqu'à s'*effrayer de son importance*,¹ et surtout de son oubli. (Telle qu'elle est encore aujourd'hui, c'est, toutes choses d'ailleurs égales, la plus éloquente, la plus sage, et même, sans contredit, la plus française.)

Quoi qu'il en soit, c'est un Cardinal, et encore préoccupé de passions politiques, qui ouvre la nouvelle Ère d'éloquence² :

¹ C'est la peur de la familiarité qui fait le motif I. des *Missions* proprement dites, où l'orateur et le confesseur lui-même (et à plus forte raison l'homme) ne font que paraître et disparaître; II. celui des Communautés religieuses, dont les membres, ne se montrant jamais qu'en fonction, ont toujours plus de forces, parce qu'elles sont économisées; III. celui aussi de l'homme sage, naturellement solitaire. Plus l'homme de génie, et même l'homme vertueux, est connu, plus il est en défaut, et par conséquent la religion, si l'homme est religieux. — Il résulte de là que la plupart des célébrités ne doivent pas avoir, et n'ont pas de durée.

² L'éloquence de la tribune (et à plus forte raison celle de l'académie et du barreau) a toujours pâti devant celle de la chaire. Un abbé, simple académicien, Maury, fit trembler plus d'une fois et Mirabeau et la Constituante; et il attaquait les passions que ceux-ci flattaient! et il affrontait la foule et le peuple, les philosophes et les jacobins, à la suite et aux ordres desquels ses adversaires s'étaient mis!...

Deux autres abbés qui s'oubliaient, Cérutti et Lamourette, prêtèrent leurs plumes *sine quâ non* à ce Mirabeau qui mettait sa langue, pire que

« O grand et admirable monarque (s'écriait le cardinal de Retz devant Louis XV et la reine régente, le 25 août 1648), qui avez brillé sur la terre, moins par l'éclat de votre couronne que par la splendeur de vos belles actions ! de quels éloges peut-on former votre panégyrique ? je m'éblouis à la vue de tant de lumières : je me perds dans ce rare mélange de la fortune et de la vertu, et si je me laissais emporter à la juste crainte qui saisit mon esprit de ne pouvoir parler assez dignement de ces merveilles, au lieu d'élever un trophée à la mémoire glorieuse du grand saint Louis, je me contenterais présentement de dresser en ce lieu un tribunal sacré, où j'appellerais de la part de Dieu tous ceux qui vivent aujourd'hui dans ce royaume, pour reconnaître le crime qu'ils commettent de ne pas se soumettre à Dieu dans leur bassesse, après l'exemple d'un grand monarque qui lui a soumis si généreusement sa grandeur !... On peut exagérer la mort des hommes ordinaires, parce qu'assez souvent on n'en est pas ému après de longues réflexions ; mais celle des grands rois touche par la seule vue de leurs tombeaux. Saint Louis, étendu sans sentiment, dans un pays ennemi, sur une terre étrangère, marque plus fortement la vanité du monde que tous les discours qu'on pourrait faire sur ce sujet... et à ce triste spectacle, je me contente de

la laque, aux enchères de tous les partis, et qui finit par se vendre, sans avoir le temps de se livrer (il mourut *subitement* au moment même où il pensait recevoir le prix de son infâme triomphe), précisément au parti qu'il avait attaqué avec le plus d'ingratitude et de lâcheté.

L'éloquence luthérienne, calviniste ou anglicane est la plus stérile, et surtout la plus froide et la plus plate de toutes les éloquences : « Nos ministres, dit Shaftesbury traduit par Diderot, se sont emparés de ces moralités analogues à la religion ; et nos sacrés rhéteurs en font retentir depuis si long-temps leurs chaires, que, pour ne rien ajouter à la satiété du genre humain, en anticipant sur leurs droits, nous n'en dirons pas davantage. » — « Ce trait, ajoute Diderot, tombe sur l'Église anglicane, qui peut se flatter d'être féconde en mauvais prédicateurs. Les Fléchier, les Bossuet, les Bourdaloue, Massillon surtout, et une infinité d'autres, écarteront à jamais ce reproche de l'Église gallicane. »

m'écrier avec le prophète : *Ubi gloria Israël?* où est la gloire d'Israël? où est la grandeur de la France? où est cette florissante noblesse? où est cette puissante armée? où est le grand monarque qui commandait à tant de légions? et au même moment où je me fais ces demandes, il me semble que j'entends les voix confuses et ramassées de tous les hommes qui ont vécu dans les quatre siècles écoulés depuis sa mort qui me répondent : Il règne dans les cieux!

Bossuet et Bourdaloue, aux dernières années du siècle de Louis XIV, ne parlèrent jamais avec plus de pureté, et surtout avec plus de dignité.

Mais ce champ ne se peut moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

Massillon, au XVIII^e siècle encore, et surtout, a des mouvemens oratoires auxquels on ne saurait rien comparer. Il était en chaire, au milieu d'un auditoire que la capitale n'avait jamais vu peut-être aussi nombreux et aussi éclatant. L'*Éloge funèbre de Louis XIV* était dans sa tête. Il reste un moment dans le silence; et, après avoir jeté les yeux sur les objets mortuaires qui l'entouraient, oubliant, à ce qu'il assure, l'exorde qu'il avait préparé, il y substitua, comme lui venant apparemment de *Dieu seul*, celui-ci : « *Dieu Seul est Grand, mes frères, etc., etc.* » Et quand il prêcha, d'abord à Saint-Eustache, ensuite à Versailles, son Sermon du Petit Nombre des Élus, et qu'il en fut à ces paroles qui retentiront à jamais dans les siècles : « O Dieu! où sont vos Élus? et que vous reste-t-il pour votre partage? » tous les journaux du temps rapportent que : « L'auditoire se leva par un mouvement spontané, en poussant un cri sourd et lugubre de frayeur et de foi, comme si la foudre fût tombée tout à coup au milieu du temple !!! »

¹ On trouve dans la *Vie de Massillon* un trait de son éloquence qui n'est pas moins digne d'admiration : « *Belle conduit les penitenciers* »

De la mort de Louis-le-Grand au commencement du siècle, au milieu, la philosophie et la corruption s'étaient élevées de concert; elles avaient grandi; elles régnaient, si on peut le dire, à la faveur de la chute morale des vieux règnes et des jeunes rois. C'est alors que le missionnaire Brydayne vint prêcher à Saint-Sulpice, en 1751, ces paroles qui faisaient encore tressaillir le cardinal Maury après plus de cinquante années : « Jusqu'à présent j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples couverts de chaume. J'ai prêché les rigueurs de la pénitence à des infortunés, dont la plupart manquaient de pain ! j'ai annoncé aux bons habitans des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma religion ! qu'ai-je fait, malheureux ! j'ai contristé les pères, les meilleurs amis de mon Dieu ! j'ai porté l'épouvante et la douleur dans ces âmes simples et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler ! C'est ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou sur des pécheurs audacieux et endurcis, ah ! c'est ici seulement, au milieu de tant et tant de scandales, qu'il fallait faire retentir la parole sainte dans toute la force de son tonnerre, et placer avec moi dans cette chaire, d'un côté la mort qui vous menace, et de l'autre, mon grand Dieu qui doit vous juger..... C'est Dieu qui, dans quelques instans, va remuer le fond de vos consciences. Frappés aussitôt d'effroi, vous viendrez vous jeter entre les bras de ma charité, en versant des larmes de componction et de repentance ; et à force de remords, vous me trouverez assez éloquent. Eh ! sur quoi vous fondez-vous donc, mes frères, pour croire votre

du collège de Beauvais à Saint-Leu, où l'orateur devait prêcher sur la sainteté du chrétien ; ces enfans, en écoutant ce nouveau Chrysostôme, les yeux tantôt baissés, tantôt fixés sur le ministre de la divine parole, oublient la légèreté que semble excuser leur âge, parce qu'elle le caractérise. Ils retournent à leur école dans un silence profond qui étonne et inquiète tous les passans. Plusieurs des élèves se condamnent à des mortifications dont on est obligé de mitiger la rigueur. »

dernier jour éloigné? Est-ce sur votre jeunesse? Oui, répondez-vous : je n'ai encore que vingt ans, que trente ans. Ah ! vous vous trompez du tout au tout : *Ce n'est pas vous qui avez vingt ou trente ans, c'est la mort qui a déjà vingt ans, trente ans d'avance sur vous....* Eh ! savez-vous ce que c'est que l'Éternité? c'est une pendule dont le balancier dit et redit sans cesse ces deux mots seulement dans le silence des tombeaux : *Toujours, jamais ! jamais, toujours !* Et toujours ! pendant ces effroyables révolutions, un réprouvé s'écrie : *Quelle heure est-il ?* Et la voix d'un autre misérable lui répond : *l'Éternité.* »

L'éloquence proprement dite s'applique aux peuples ; la polémique, ou plutôt la dialectique, aux savans. Le clergé qui se fait tout à tout, a triomphé dans celle-ci comme dans l'autre. Les Conciles furent le premier théâtre de ces magnifiques et sages débats où la précision logique était jointe à la facilité de la voix, à la sécurité de la mémoire, à la *présence* perpétuelle de l'esprit. C'est principalement dans les révolutions religieuses que ces dons divers se sont manifestés. La Réforme a donné lieu à des discussions fameuses, d'où les Théologiens catholiques sont toujours sortis à la fois humbles et glorieux. Voyez seulement, dans le froid et impartial Fleury, la seule analyse de la *Dispute de Leipsick*, en 1519, entre l'étonnant Eckius et le pauvre *Carlostad*... le plus osé des Luthériens :

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Lorsque les esprits furent plus calmes, à un siècle de là, les victoires, à nouvelles armes égales, furent encore du même côté.¹ Le siècle de Louis XIV, fécond dans toutes les gloires,

¹ La conversion des protestans, dit l'*Essai sur l'influence de la religion dans le dix-septième siècle*, fut toujours, même dans le temps des plus grands troubles, l'objet des premiers soins du clergé ; des ouvrages

a brillé aussi dans celle de la Polémique orale. Tout le monde reconnaît la supériorité de Du Perron et de Bossuet sur la capa-

de controverses furent dirigés vers ce but, des conférences publiques ou particulières eurent lieu en différens endroits. Nous en trouvons plusieurs indiquées dans les mémoires du temps ; les principales se tinrent à l'hôtel de Metz, à Paris, en 1587 ; à Mantes, en 1592, à Moulins, à Nîmes, à Fontainebleau. Celui qui parut avec plus d'éclat dans ces conférences, fut Jacques Davy du Perron, évêque d'Evreux, et depuis cardinal. Ce prélat, né en 1556, avait été élevé dans la religion protestante, sous l'épiscopat qu'il fit de la religion le ramena dans le sein de l'Eglise. Doué d'un esprit pénétrant, il découvrit le vice de la réforme jusque dans les écrits faits pour la défendre ; ce fut, dit-on, le *Traité de l'Eglise*, publié par Duplessis-Mornay, en 1577, qui ouvrit les yeux du jeune du Perron. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut attaché à la cour comme lecteur de Henri III. Il soutint dès-lors une conférence avec un ministre anglican, et depuis avec de Mortas et de Sponde. Sa mère, un oncle et plusieurs autres personnes de sa famille lui durent leur conversion ; la première vécut vingt ans dans les pratiques de la piété, depuis son retour à l'Eglise. Après la levée du siège de Rouen, en 1592, la cour s'étant retirée à Mantes, du Perron y eut des conférences avec les ministres Roihan et Bérault ; au nombre des assistans était le ministre Cayet, qui se convertit ; d'autres furent ébranlés en cette occasion, et quittèrent le protestantisme quelques années après. Du Perron eut beaucoup de part à la conversion de Henri IV ; à son retour de Rome, où il avait été envoyé pour le service du roi, et où il fut sacré évêque d'Evreux (1595), il eut des conférences à Paris avec un fameux ministre de ce temps-là, Daniel Tillemont. Les conférences (1597) furent suivies de la conversion de plusieurs des personnes qui y avaient assisté, entre autres de Prévost, de Pelletier ; de madame de Belnes, celle même qui avait engagé la conférence. C'est aussi à cette époque que Nicolas de Harlai de Sanci, si célèbre par ses talens, ses négociations, ses services et son dévouement pour Henri IV, rentra dans le sein de l'Eglise. Du Perron composa pour lui un court *Traité de l'Eucharistie*. Il prêcha vers cette époque la controverse dans plusieurs églises de la capitale, et les protestans venaient l'entendre et s'en retournaient souvent frappés de la force de ses discours.

« La conférence qui s'engagea peu après entre lui et du Plessis-Mornay, regardé comme le chef du parti protestant, eut un grand éclat, et mérite d'être racontée avec quelques détails. Un gentilhomme de la cour, nommé de Sainte-Marie-du-Mont (Actes de la conférence de Fontainebleau, dans les *Diverses Oeuvres* du cardinal, 1629 ; 2^e édit., in-fol.), qui avait déjà reçu quelques instructions, et qui songeait à renoncer au protestantisme, ayant ouï dire que le livre publié par du Plessis-Mornay contre la messe renfermait beaucoup de fausses citations,

cité de Mornay et de Claude en ce genre; et la conversion de la savante demoiselle de Duras entre autres, qui en était le fruit immédiat.

en fit des reproches à l'auteur, qui défit, par un écrit de sa main, l'évêque d'Evreux et tous ceux qui lui intenteraient cette accusation. L'écrit fut envoyé au prélat, qui promit de montrer dans l'ouvrage dont il était question cinq cents citations fausses. L'évêque ayant prié le roi de lui permettre d'accepter le défi, le prince accorda la conférence; et, quoique du Plessis-Mornay eût élevé plusieurs difficultés, et demandât une discussion par écrit, il finit cependant par se rendre aux désirs du roi et aux sollicitations de ses amis, qui croyaient l'honneur de sa cause intéressé à ce qu'il ne reculât pas après s'être si fort avancé. La conférence s'ouvrit le 4 mai 1600 à Fontainebleau où était la cour. Le roi voulut y assister, et nomma des commissaires de part et d'autre; c'étaient, pour les catholiques, le président de Thou, Pithou et Martin; et, pour les protestans, de Fresne-Canaye et Casaubon. Du Plessis avait pour second de Bordes-Mercier, professeur d'hébreu; environ deux cents personnes de la cour assistaient à la conférence. L'évêque d'Evreux avait auparavant communiqué à son adversaire la note de soixante passages qu'il prétendait cités à faux. Sur ces passages, du Plessis en choisit dix-neuf, et c'est sur ceux-ci que s'ouvrit la conférence, qui se passa d'ailleurs avec modération et politesse. Le chancelier annonça les intentions du roi, et ce prince prit lui-même la parole et engagea les deux rivaux à se tenir dans les bornes d'une discussion paisible. Il ne s'agissait point, dit-il, de mettre aucun article en dispute; car, Dieu merci, il ne doutait point de sa religion; mais on ne se proposait que de vérifier des passages.

« La conférence roula sur neuf passages du livre contre la messe; ces passages étaient de Scott, de Durand, de saint Jean-Chrysostôme, de saint Jérôme, de saint Cyrille, d'une loi de Théodose, de saint Bernard et de Théodoret. La discussion sur ces passages fut soutenue de part et d'autre, et les commissaires décidèrent sur chaque point, tantôt que du Plessis avait pris l'objection pour la réponse, tantôt qu'il avait omis des mots importans. Le passage qu'il avait allégué de saint Cyrille ne se trouva point. Au bout de six heures de conférence, le roi remit la continuation au lendemain. Dans la nuit, du Plessis fit dire qu'il était malade, et qu'il ne savait quand il pourrait renouer la conférence. Il partit le 8 pour Fontainebleau, et de là pour Saumur, sans prendre congé du roi. Ce prompt départ parut un aveu de sa défaite, et il ne crut pouvoir amortir le coup qu'en publiant, sous le nom de *Discours véritable*, une relation où il se donnait tout l'avantage; et se plaignait de tout le monde, du roi, du chancelier, des commissaires, et particulièrement de l'évêque d'Evreux. Pour lui répondre, le prélat fit

Après et même avant l'art d'émouvoir les hommes et les masses, vient celui d'élever les enfans, de façon à n'avoir pas même besoin de les émouvoir lorsqu'ils seront hommes.

paraître les actes de la conférence, accompagnés d'une attestation du roi qui les certifiât véritables, et d'une lettre du chancelier de Bellèvre. »

Un autre controversiste célèbre, Véron, faisait, vers la même époque, des prodiges : « Son goût, dit un de ses historiens, l'entraîna vers la controverse, et il avait trouvé une méthode plus simple pour convaincre les protestans. Se trouvant à Amiens en 1615, il défia le ministre de cette ville: Adrien Hucher, de prouver sa doctrine par le seul secours de l'Écriture sainte, que les protestans donnent cependant comme l'unique règle de la foi. Une conférence s'ouvrit entre eux, en présence du duc de Longueville et de trois cents personnes de l'une et de l'autre religion. Dès la première séance, le ministre fut obligé de renoncer à prouver les dogmes de son Eglise par l'Écriture sainte, et à la deuxième séance il demeura muet. Ses amis envoyèrent chercher le ministre de Clermont-sur-Oise, qui ne paraît pas avoir été plus heureux. Véron rédigea les actes de cette conférence, qui furent imprimés. Il publia en 1617 un écrit contre les ministres de Charenton, accompagna l'archevêque de Rouen dans la visite de son diocèse, et y soutint quelques conférences sur la controverse. Chorin, ministre de Mantes, n'osa entrer en dispute avec lui. Ces premiers succès le rendirent redoutable aux ministres. Toutefois, comme ces défis qu'il proposait aux ministres n'étaient point conformes aux règles et aux usages des Jésuites, il quitta leur société; mais il ne fit en cela, dit-il, que suivre l'avis de gens sages, et même de plusieurs Jésuites, et il parle de la société en des termes qui montrent son attachement et son estime pour elle. C'est en 1619 qu'il sortit de ce corps, et s'étant rendu en Saintonge, il adressa (*Relation du voyage de Véron en Saintonge.*) aussitôt à tous les ministres du pays un défi général de prouver, par l'Écriture, un seul article de leur confession de foi. Il allait de ville en ville, et, après avoir écouté le prêche, il annonçait au ministre qu'il allait le réfuter, engageant celui-ci à le suivre et à essayer de lui répondre. Actif et infatigable dans son zèle, il prêchait dans les églises catholiques le matin, et le soir il traitait de la controverse. A Saintes, à Saint-Jeand'Angély, à Marcennes, à Soubise, etc., les ministres refusèrent d'entrer en lice avec lui; il les épouvantait par son assurance, par la facilité de son élocution et par la parfaite connaissance des matières qu'il avait à traiter. Il osa se rendre à La Rochelle, qui n'obéissait pas au roi, et il y embarrassa les ministres; mais, quoiqu'il eut changé de costume, on se douta que c'était le controversiste qui excitait alors tant de rumeur dans les environs, et il fut obligé de sortir de la ville. La relation de son voyage nomme seize ministres qui s'enfuirent à son approche, ou qui, après avoir accepté des conférences, les rompirent presque aussitôt. »

L'Église, le Prêtre, le Curé en particulier, ont un art merveilleux : celui du CATÉCHISME, qu'hommes du monde nous regardons comme puéril, et que le chancelier Bacon lui-même appelait la *Clef de la science, et prodigieux!*

On ne s'imaginera jamais assez l'importance, l'utilité, la nécessité, non seulement pour la jeunesse, mais encore pour l'âge mûr, et tous les âges, de ce qu'on appelle en effet un *Catéchisme*. C'est plus qu'une philosophie, plus qu'une théologie; c'est plus même que *l'ancien et le nouveau Testament*, puisque c'est l'explication, l'abrégé à l'usage de tout le monde, la substance de ces livres divers, hors lesquels il n'est pas plus de science que de salut. Les plus grands hommes; les plus beaux génies de l'Église ont aspiré à composer des catéchismes après avoir publié tous leurs autres livres, pour les couronner, et au besoin pour les remplacer tous. Et les Evêques, qui sont supérieurs à tous les grands hommes utiles, puisqu'ils sont les grands hommes nécessaires, n'ont guère de mission plus divine et plus bienfaisante que celle de composer ou de perfectionner ces *rudimens*.¹ Un savant qu'on ne con-

¹ Il est remarquable, en effet, d'une part, qu'il y a, et peut-être qu'il doit y avoir un grand nombre, et même une grande variété de livres de ce nom; et, d'autre part, qu'ils sont autant de chefs-d'œuvres, les uns de laconisme et les autres de développement, ou de *propriété de termes*, tous de clarté et d'édification. Tels dans les premiers, et pour ne parler que de ceux plus connus en France : celui du concile de Trente, du cardinal Sirlet, dont Muret admirait la pureté et l'atticisme; la *Somma de doctrine chrétienne* de Canisius; les *Devoirs du Chrétien* de Claude Joly, évêque d'Agen; l'*Instruction chrétienne* du cardinal de Richelieu; et les *Catéchismes* proprement dits du cardinal Bellarmin et de Bossuet; de Ménard, dit de Nantes. Et dans les autres (après le grand *Catéchisme* sans égal de la Chétardie, qui en a fait aussi un *infinitement petit* abrégé sans égal), celui de Montpellier, revu par M. de Charancy, et, en dernier lieu, celui de Couturier.

Si l'on pensait que la petite conversation usuelle avec les petits enfans de la campagne exclut, en temps et lieu, la parole hardie, solennelle et éloquente aux grands mauvais sujets ou aux grands hommes de la capitale, voici un fait capable de désabuser. L'abbé Couturier fit

naîtra jamais assez, un homme à la fois admiré par Louis XIV et Bossuet, qui l'avaient choisi pour confesseur ou directeur, un simple Curé de Saint-Sulpice, mais qui refusa des évêchés et des archevêchés, la Chétardie, qui voyait de haut et de loin, se prépara de bonne heure à la science fondamentale du catéchisme. Et comme si l'amour de l'âge de l'innocence était la condition de la supériorité, il commença par *appeler à lui* et catéchiser *les petits enfans*, avant d'instruire le grand monde et le grand siècle. Son ouvrage, qu'il a perfectionné toute sa vie dans de nombreuses éditions, est, de l'avis des plus grands maîtres et des meilleurs juges en cette matière, le meilleur de tous les ouvrages de ce genre. On peut le considérer comme le *Catéchisme des Catéchismes*. C'est là qu'on ne trouve pas un mot qui n'exprime *une pensée*, pas une pensée qui ne soit *une preuve*, ou qui ne concoure à une preuve *de vérité* nécessaire ou utile, et pas une vérité qui n'oblige, de près ou de loin, à un *bon propos*, ou à *une bonne action*. Telle est la seule littérature vraie, et la seule aussi qui progresse et qui demeure. Le

partie de la belle Minorité qui confondait la grande majorité, quelquefois par son seul silence. Un jour qu'il entendit faire à la tribune la motion de permettre tous les cultes dans toutes les Églises; de sacrer les évêques dans leurs oratoires particuliers, il demanda ironiquement qu'il fut aussi permis de les sacrer dans les synagogues et les mosquées. « Le moment est donc arrivé, s'écria l'Orateur sacré, le masque est hardiment levé. On ne vous propose rien moins, messieurs, que d'établir l'abomination de la désolation dans le lieu saint, pour parler comme l'Écriture... Eh! quels effrayans progrès n'a pas fait l'impie depuis moins de deux ans! Si alors quelqu'un eut osé vous proposer de convertir par un décret, une seule église en un temple, vous eussiez qualifié cette motion d'impie... Si ce projet était adopté, que nous resterait-il à faire? rien de plus qu'à pratiquer ce que nous a dit le Seigneur: « et lorsque vous verrez l'abomination de la désolation dans le lieu saint, fuyez!... etc. » Toute l'allocution est magnifique. Il dut s'éloigner; en effet, le Confesseur de Jésus-Christ: car on le déporta pour refus de serment. Ce ne fut qu'avec le 18 brumaire, véritable époque de la Restauration, qu'il revint exercer les sublimes fonctions de Curé de campagne dans le petit village où il mourut.

beau Catechisme qui avait eu un grand nombre d'éditions dans les xvii^e et xviii^e siècles, et qu'on avait tiré à des nombres très considérables, était devenu si rare et si recherché de nos jours, qu'on l'achetait à tout prix. Un libraire de Bourges, le pays même où le livre avait paru pour la première fois, vient de le faire réimprimer, et l'édition est déjà presque épuisée. L'esprit, dans l'ouvrage de La Chétardie, le dispute quelquefois à la simplicité, et la simplicité ne va guère sans le sublime. Prenons-en quelques traits au hasard : « Les hommes ont été mis au monde en quatre manières différentes : *Adam*, de Dieu seul ; *Ève*, d'un homme seul ; *Abel*, d'un homme et d'une femme ; et le *Verbe incarné*, seulement d'une femme. » — « Comme dans le ciel Jésus-Christ est engendré d'un père sans mère, il est sur la terre engendré d'une mère sans père. » — « Le second Adam devait être formé d'une terre vierge, encore plus que le premier. » — « Le fils unique du père devait être sur la terre le fils unique de sa mère. » — « Le symbole ne nous dit rien de la vie cachée du fils de Dieu, et passe de sa naissance à sa Passion, pour nous apprendre qu'il n'est venu au monde que pour mourir. » — « L'homme n'a besoin que de lui-même pour se blesser, mais il ne saurait se guérir sans médecin. » — « Celui qui nous a fait sans nous, né nous sauvera pas sans nous. » — « La bonté de Dieu est si grande envers les hommes, qu'il veut que ce qu'il leur donne soit leur mérite, et l'indigence de l'homme est telle qu'il ne peut plaire à Dieu que par les dons qu'il a reçus de lui. » — « En attendant, les justes sont mêlés avec les pécheurs, sans que souvent on puisse les distinguer en cette vie, non plus que les arbres vivans d'avec les morts en hiver. » — « Jésus-Christ a voulu se voiler sous les espèces eucharistiques pour punir l'orgueil de l'homme, lorsqu'il voulait expérimenter s'il mourrait en mangeant du fruit qu'il voyait ; car il faut à présent qu'il croie qu'il vivra s'il mange du fruit qu'il ne voit pas. » — « Et que n'êtes-vous tellement absorbé et

solitaire, quand vous communiez, qu'en ce moment il vous semble qu'il n'y ait au monde que Dieu et vous ? » — « Le riche ne se confie pas aussi facilement que le pauvre au secours du ciel ; car comment mettrait-il sa confiance au secours divin qu'il ne voit pas, et ne la mettrait-il pas au secours de son argent qu'il voit ? Le pauvre, qui éprouve fréquemment les effets de la Providence, espère plus aisément au secours du ciel qui lui est libéral, qu'à celui de la terre qui lui est si ingrate. » — La Chétardie a joint à son *Catéchisme des Opuscules* qui sont de petits chefs-d'œuvres dans un grand : par exemple, *Quelques motifs pour une religieuse obligée à réciter l'office en une langue qu'elle n'entend pas*, quinze pages qui sapent dans ses fondemens une des grandes bases de la réforme.

Jugez de la supériorité religieuse des Séminaires, par la supériorité philosophique et même politique de l'un de ses derniers Directeurs, l'abbé Emery, de Saint-Sulpice :— auteur de simples analyses de *Leibnitz*, de *Bacon*, de *Descartes*, qui sont des chefs-d'œuvres, seuls capables de convertir les hommes de bonne foi, de tous les partis ;— convertisseur personnel de l'auchet, Lamourette, etc., avec lesquels il se trouva en prison à la Conciergerie ;— et assez habile pour étonner jusqu'à ce Bonaparte, qui commençait à ne s'étonner de rien ¹, dit le dernier *Historien de Pie VII*.

¹ « La persécution continuait, dit le dernier *Historien de Pie VII* ; treize cardinaux avaient été arrêtés, exilés, dispersés en plusieurs lieux de surveillance ; le pape lui-même, prisonnier à Savone, était l'objet des plus odieuses mesures ; on lui retirait un à un des serviteurs dévoués, on lui saisissait ses papiers et même ses bréviaires. Trente évêques français réclamaient l'institution ; mais les communications étant interrompues par la bulle d'excommunication, le pape ne pouvait la donner. Napoléon convoqua un comité ecclésiastique où figuraient les cardinaux Fesch et Maury, et l'archevêque de Malines, M. de Pradt. Un simple prêtre, l'abbé Emery, homme recommandable par sa science et sa haute vertu, y confondit avec une admirable simplicité l'orgueil

Il faut qu'il y ait un bien grand élément de capacité, de talent, de science et de sagesse, même mondaines, dans les Séminaires d'un Clergé catholique, appauvri comme celui d'aujourd'hui : les jeunes clercs, qui souvent y entrent ignoraus et

du vainqueur des rois de la terre. Napoléon s'adressant à lui avec un regard qui semblaît vouloir imposer la soumission, lui dit : **Monsieur**, que pensez-vous de l'autorité du pape ? M. Émery jetant les yeux avec déférence sur les évêques, comme pour leur demander la permission de répondre, répliqua avec calme et douceur : Sire, je ne puis avoir d'autre sentiment sur ce point que celui qui est contenu dans le catéchisme enseigné par vos ordres dans toutes les églises. Or, à la demande : Qu'est-ce que le pape ? On répond qu'il est le chef de l'Église, le vicaire de Jésus-Christ, à qui tous les chrétiens doivent l'obéissance. » Napoléon fut surpris de cette réponse, balbutia le mot *catéchisme* et passa à une autre question.

« Je ne conteste pas la puissance spirituelle du pape puisqu'il l'a reçue de Jésus-Christ, dit-il, mais Jésus-Christ ne lui a pas donné la puissance temporelle, c'est Charlemagne qui la lui a donnée, et moi, *successeur de Charlemagne*, je veux la lui ôter, parce qu'il ne sait pas en user et qu'elle l'empêche d'exercer ses fonctions spirituelles. » M. Émery lui opposa le passage si remarquable de Bossuet dans *la défense de la déclaration du Clergé*, où il est dit : « On a concédé au siège apostolique la souveraineté de la ville de Rome et d'autres possessions, afin que le saint-siège, plus libre et plus assuré, exercât sa puissance dans tout l'univers. Nous en félicitons non seulement le siège apostolique, mais encore l'Église universelle, et nous prions de tous nos vœux que, de toutes manières, ce *principat sacré* demeure sain et sauf. »

« Napoléon se recueillit et répliqua avec assez de douceur : « Tout cela était vrai au temps de Bossuet, où l'Europe reconnaissait plusieurs maîtres ; il n'était pas convenable alors que le pape fût assujéti à un souverain particulier. Mais quel inconvénient y a-t-il que le pape soit assujéti à moi, maintenant que l'Europe ne connaît d'autre maître que moi seul ? » Il y a dans les esprits éclairés une sorte de don prophétique. L'abbé Émery fut comme inspiré dans cette simple et belle réponse : « Sire, vous connaissez aussi bien que moi l'histoire des révolutions : *Ce qui existe maintenant peut ne pas toujours exister*. A leur tour les inconvénients prévus par Bossuet pourraient reparaitre. Il ne faut donc pas changer un ordre si sagement établi. »

« Le lendemain de cette séance, le cardinal Fesch voulant parler affaires ecclésiastiques à l'empereur, celui-ci lui dit : « Taisez-vous, vous êtes un ignorant ; c'est avec M. Émery, qui sait la théologie, que je veux m'en entretenir. Un homme tel que lui me ferait faire tout ce qu'il voudrait, et peut-être plus que je ne devrais. »

tard, se trouvent bientôt en état, tout isolés qu'ils sont dans les villes, de supporter et souvent de dominer la concurrence de la plupart des universitaires. L'élite des savans et des forts de l'Église, comparée à celle des savans et des habiles du monde, a bien plus beau jeu encore à toutes les époques. L'histoire ici est éblouissante d'autorité. Lorsque le Clergé n'a pas présidé directement et en personnes à une science, à une éducation quelconques, il l'a faite par ses fidèles, et si nous osons le dire, *par procureurs* : tant il est vrai que la science de Dieu recèle toutes les sciences, et que, l'une donnée, *les autres en sont, tôt ou tard, de près ou de loin, le surcroît!*

Il fallait pour soutenir, pour faire prospérer l'enseignement théologique, et par lui tous les autres, une grande école religieuse, une *École normale* par excellence; et Saint-Louis l'a fondée; et Grégoire IV, le félicitait ainsi en 1250 de cet établissement, qui mérita depuis le surnom de *Concile perpétuel des Gaules* : « Cet illustre enseignement de lettres sacrées, de même qu'un fleuve sorti du paradis terrestre, se déploie dans la ville de Paris, comme dans son bassin naturel, pour arroser et fertiliser de là, par la grâce du Saint-Esprit, non-seulement toute la France, mais encore le Paradis de l'Église universelle; n'y vient-on pas en foule de toutes les nations, puiser les eaux de la sagesse, pour aller ensuite les répandre dans les contrées d'où l'on y est accouru avec ce dessein généreux? »

Après la fondation des catéchismes et des séminaires, ou plutôt simultanément, car tous les besoins et tous les secours vont de front dans la société, le Clergé s'est emparé, toujours comme *premier occupant*, de l'enseignement littéraire et scientifique, en fondant tous les collèges et toutes les écoles, et en professant dans les plus célèbres. L'Université, qui s'est montrée si souvent ingrate, est, comme la monarchie, une *fille aînée de l'Église*¹. Nous avons consacré toute une partie de

¹ Le savant Pasquier dit formellement que l'université fut fondée, et

cet ouvrage à esquisser, très imparfaitement encore, l'immense tableau de ses fondations scientifiques.

Lorsqu'avec les temps et les abus de l'esprit de corps, l'Université s'est *sécularisée*, aujourd'hui même qu'elle est devenue comme la rivale et l'ennemie de sa mère, elle en porte encore à son insçu les traits et le caractère ; ses meilleurs maîtres en sortirent ¹, ses meilleurs élèves y entrent ²; et, grâce à l'intelligence et à la sagesse des pères de famille, déjà elle est sur le point de céder le pas, et peut-être le terrain, aux petits séminaires, ou seulement aux institutions dirigées par des Ecclésiastiques, plus nombreuses, plus florissantes qu'à aucune autre époque.

Et peut-être pourrait-on défier de citer aujourd'hui (et par conséquent naguère, et anciennement), un seul laïque cé-

même siège, dans l'Église de Notre-Dame, et qu'ensuite on en a distrait les arts pour les enseigner dans l'église de Saint-Julien.

¹ Bayle disait, au siècle de Louis XIV, que, « le seul collège de Louis-le-Grand avait vu sortir de son sein plus d'auteurs célèbres que toutes les universités du royaume ensemble. »

Au départ des Jésuites, leur collège, qui avait compté tant de disciples de gloire, pour un de honte, suscitait ou enfantait encore une suite de maîtres tels que cet admirable abbé Bérardier, qui mérita le martyre de septembre, et qui mérita aussi d'en être sauvé par les soins de Camille-Desmoulins, son disciple, lequel voulut l'avoir, tout incertain qu'il était, pour bénir son mariage, dont Saint-Just et Robespierre, ses camarades au même collège, étaient témoins !

Il n'est pas jusqu'aux écoles civiles et militaires que les ecclésiastiques ne rendissent encore célèbres au XVIII^e siècle : « Menges, dit madame Roland, dans son *Appel à l'impartialité postérité*, est une espèce d'original qui ferait bien des singeries à la manière des ours que j'ai vu jouer dans les fossés de la ville de Berne. On n'est pas plus lourdement Pasquin, et moins fait pour être plaisant. Autrefois tailleur de pierres à Mézières, où l'abbé Bossut l'encouragea et lui fit commencer l'étude des mathématiques, il s'est avancé à force de travail, et avait cessé de voir son bienfaiteur dès qu'il avait espéré de devenir son égal. »

² Les abbés... Buntain, éloquent professeur de philosophie à Strasbourg ; Pinault, habile professeur de physique, à Paris, etc.; et même le savant Rollin, abbé comme Nicolle, etc.

lèbre qui n'ait point eu pour maître, ou pour appui exclusifs, un prêtre, et même un curé de campagne¹!

Si, à présent, et en considérant moins le génie selon Dieu que selon le monde, nous jetons les regards sur son histoire, nous ne voyons véritablement que des Ecclésiastiques réguliers ou séculiers à sa tête : et l'on peut dire de chacun des grands hommes que nous allons citer :

Un de ces hommes siècle, et qui nomment un âge.

Depuis le christianisme principalement, les *Encyclopédistes* véritables, c'est-à-dire les savans les plus *universels* et les plus *méthodiques*, ont tous, en effet, le caractère sacerdotal, parce que, depuis cette époque, il n'y a d'*universel* ou de *catholique* que l'Église. Qui en effet s'éleva plus haut dans les cieux, pénétra plus à fond dans la terre, connut mieux l'homme et la société, je ne dirai pas que Moïse ou saint Paul (car ceux-là ne sont pas des hommes), mais qu'Origène, saint Basile et saint Ambroise, aux premiers siècles de l'Église; — Albert-le-Grand, Thomas-d'Aquin, Vincent de Beauvais, Roger Bacon, dans le moyen-âge? — Tostat, Tolet, Suarez, Pétau, Kircher, Gassendi, Gerdil, Liguori, Para du Phanjas, dans les temps modernes? — Origène, le premier Commentateur de toute l'Écriture-Sainte, l'auteur hardi de la première théologie et le maître, dès l'âge de dix-huit ans, de tous les grands hommes de l'École d'Alexandrie? — saint Basile et saint Ambroise semblent s'élever et nous transporter avec eux jusqu'au troisième

¹ Neuf dixièmes au moins furent élevés par des collèges d'Oratoriens, de Lazaristes, de Prêtres de la Doctrine chrétienne, de Jésuites dispersés; et le dernier dixième, par des abbés isolés et dans leurs loisirs : par exemple, Fresnel, disciple bien aimé de l'abbé de La Rivière, à Caen; et jusqu'à Alexandre Dumas, qui reconnaît tout devoir à l'abbé Grégoire, vicaire de Villers-Cotteret.

ciel, dans leurs *Traité de la Création*¹. Ils savaient, surabondamment, la médecine et jusqu'à la musique. — Saint Jérôme est à la fois si savant et si solide, qu'il semble avoir mis dès l'origine la Bible tout entière à la portée de toutes les nations et de tous les siècles. — Albert le Grand, à la fois théologien profond, professeur européen, chimiste créateur, mécanicien surprenant et maître de Saint-Thomas-d'Aquin, dont la *Somme* étonnante fait loi depuis six cents ans dans l'Église, et même dans les écoles : « Autant d'articles, autant de miracles, » a dit de ce livre un grand Pape. — Roger Bacon, dans l'*Opus majus* duquel on trouve jusqu'au célèbre *Catendrier grégorien*; — Vincent de Beauvais, moins célèbre, mais aussi digne de l'être, a publié avant lui, et avec la protection de saint Louis, son ami, en dix volumes in-folio, sous le titre de *Speculum majus*, une *Bibliothèque du monde*, qu'un petit nombre d'habiles mettent au rang des livres du premier ordre. — Tostat, docteur de Salamanque, à la fois homme d'Église et homme d'État, orateur dans les conciles et dans les chaires publiques, et écrivain dans la retraite, était considéré comme une *merveille du monde* par Bellarmin, qui ne s'étonnait pas aisément, et il mérita qu'on dit de lui :

Hic stupor est mundi, qui scibili discutit omne.

Suivent immédiatement ce grand homme, d'autres grands hommes dans sa patrie : Tolet, que Grégoire XIII lui-même, faisait censeur de ses ouvrages, qui représenta six Papes dans les Cours, et qui mérita la reconnaissance de la France pour avoir réconcilié son Henri IV avec le Saint-Siège; — Suarès,

¹ Lorsque j'ai en main ou sur les lèvres l'*Examéron* de saint Basile, dit saint Grégoire de Naziance, transporté avec lui sur le trône du Créateur, je comprends toute l'économie de son ouvrage (*Enc. sanc. Bas.*)

² Tous les historiens de la nature le reconnaissent pour l'inventeur du zinc, du bismuth, de l'arsenic, aussi bien que mécanicien de têtes d'airain quasi parlantes, et même de l'aimant, de la boussole, etc.

dont le président Bouhier admirait le simple *Traité des Lois* dans sa Théologie; — Pétau, l'auteur des *Dogmes théologiques*, de la plus savante et de la plus exacte *Histoire universelle*, et d'un système astronomique, sous le titre d'*Uranologion*; — Kircher, dont l'*Ars magna sciendi*, le *Mundus subterraneus*, l'*Arithmologia*, etc., ont fait dire au comte de Maistre que, *s'il était né à Londres, son buste serait sur toutes les cheminées*; — le cardinal Gerdil, admiré de d'Alembert et de J.-J. Rousseau; — Lignori, dont les *Œuvres* aussi savantes, aussi démonstratives qu'humbles (elles ne sont guère que la reproduction, seulement méthodique et ingénieuse, de toutes les belles pensées de l'Église universelle), sont devenues, en peu de temps, la base de toutes les écoles et peut-être de toutes les vertus de notre temps; — et enfin Para du Phanjas, l'illustre oublié du XVIII^e siècle, dont les deux étonnantes *Théories des êtres sensibles et insensibles*, forment la plus véritable Encyclopédie des temps modernes.¹ — C'est de tels génies principalement qu'il faut dire, ce que Pope disait de Newton :

L'obscurité régnait sur la nature entière;
Dieu dit : que Newton soit, et tout devint lumière.

Voulez-vous savoir de l'un d'eux le secret de leur universalité scientifique? le théologien de Nazianze vous le donne dans ces beaux vers (car il était poète *par surcroît*) : « Jamais je n'eus d'autre gloire à cœur que celle de toutes les sciences qu'ont rassemblées l'Orient et l'Occident. Je me suis livré à de grands et longs travaux pour les acquérir, afin de les déposer aux pieds de Jésus-Christ dont elles relevaient, et de les soumettre à la parole du Tout-Puissant. »

¹ Dans l'impuissance de traiter un sujet philosophique, dans un livre historique, nous renverrons, sur la nature du Génie et de la Capacité, au chapitre 1^{er} du *Tableau hardi de la dégénération de la France et des Moyens de sa Grandeur*, in-8 compacte, renfermant la matière de deux, Paris, 1832, etc.

Si nous considérons le génie dans ses rapports avec des spécialités qu'on peut appeler aussi universelles et catholiques, les plus grands hommes assurément sont : dans les Fondateurs, les Législateurs ou les conducteurs spirituels de peuples : Moïse, saint Grégoire le Grand, Grégoire VII, Pie V, VI et VII, pontifes; — saint François Xavier, apôtre unique; — saint Basile, saint Ambroise, saint Jérôme, savans; — saint Thomas-d'Aquin, supérieur à tous les savans à jamais; — saint Athanasie, saint Thomas de Cantorbéry, modèles épiscopaux dans les temps difficiles; — saint Antoine le Grand, saint Benoît, saint Bruno, saint Bernard, saint Dominique, saint François, saint Ignace, saint Vincent de Paul, l'abbé de la Salle, quasi canonisé, Fondateurs incuis; — saint Martin de Tours, qu'il faudrait appeler de France; — saint Remi, de Rheims, le Patron des Gaules et le saint Paul de son siècle; — saint Charles Borromée, saint François de Sales, Belsunce, d'Orléans de la Motte, et, de nos jours, d'Aviau, Du Bourg, Devie, Dupuch, Evêques incuis; — les Dominicains sublimes : saint Vincent Ferrier, Savonarole; — les Fraticeljans de ce caractère : saint Jean de Capistran, saint Bernardin de Sienne, saint Pierre d'Alcantara, à la voix desquels les peuples se réveillaient; — les professeurs : saint Pantène, Ammonius, chefs de l'école d'Alexandrie; — Guillaume de Champeaux, Pierre Lombard, Alexandre de Halès, Albert-le-Grand, Rodolphe Agricola, des écoles de Paris, etc., etc.; — Maldonat, et les Jésuites du collège de Louis-le-Grand; — les Ecrivains théologiques : la Chetardie, Liguori, Muzzarelli; — les orateurs de ce genre : Bourdaloue, Brydayne, etc.

Si le Clergé, essentiellement électif, n'a pas occupé le trône ¹,

¹ Sorte de prélat qui, en Allemagne plus particulièrement, font à la fois l'office d'Evêques du dehors et celui d'Evêques du dedans. Ils sont une transition naturelle aux souverains pontifes. Nous voulons parler des Archevêques et Electeurs de Mayence, de Cologne, de Trèves, de Munster.

parce que le trône doit être patrimonial dans l'intérêt des peuples, il a soutenu le trône en le plaçant auprès de l'autel, et quelquefois aussi en le servant personnellement, dans le *Ministère* proprement dit, avec une modération et un éclat qui n'ont jamais été surpassés.

Depuis le christianisme, ce sont des Évêques, et quelquefois de saints Prêtres qui accaparent, si on peut le dire, la science et la gloire politiques, comme ce sont de saints rois qui en occupent les trônes : — un saint Paul est le premier ministre de Constantin le *Grand*; — un saint Marcellin, celui d'Honorius; etc., etc. — En France, *Fille aînée de l'Église* d'Occident, c'est une suite d'Évêques serviteurs qui, plus célèbres que les rois leurs maîtres, président à ses temps les plus difficiles, ceux de ses conquêtes et de sa fondation : au VII^e siècle, saint Arnoul (tige des Carolingiens); saint Ouen, saint Eloi, saint Cunibert (celui-ci fut même Régent); saint Léger, mar-

ter, de Liège, etc. Ceux-ci, qui remontent au IV^e siècle, furent d'abord une succession de saints : à Cologne, saint Materne, saint Séverin, saint Ebregisile, saint Cunibert, etc.; Bruno, surnommé le *Grand*; saint Annon, à Trèves, saint Maximilien, saint Paulin, saint Britton, saint Sévère, saint Cyrille et beaucoup d'autres. La ville de Mayence parait n'avoir eu que quelques siècles plus tard le même privilège, avec saint Boniface et saint Lul. Il y a eu, sans doute, une foule de lacunes dans la réunion du sacerdoce et de l'empire; il y a eu même des malheurs de plus d'un genre attachés à cette alliance, dans des villes indépendantes, convoitées par tous les états constitués qui les entouraient, et qui, elles-mêmes, se trouvant trop faibles, aspiraient naturellement à se fortifier par des traités et même des conquêtes. La Réforme, en particulier, est venue porter un coup mortel à des gouvernements naturellement catholiques. Mais, à ces inconvénients près, il s'est trouvé dans ces villes des temps où la paix et la prospérité, même commerciale, régnaient à la faveur des Princes Évêques. Elles furent, en petit, ce qu'était en grand cette Rome qui leur fut modèle.

La plupart des Grands-Maitres de Malte, qui furent tous des rois au petit pied, quelquefois supérieurs aux rois proprement dits, étaient aussi des Prêtres de seconde majesté, et quelquefois de première : les de Villeneuve, surnommé *les sages*; les d'Aubusson, dont Fléchier a écrit l'*Histoire*, avant celle de Théodose; les Villiers de l'Île Adam; les de La Valette... élevé au cardinalat, etc.

tyr; — Eginhard, premier ministre de Charlemagne; — Adalard, premier ministre de Pépin, roi d'Italie; — Adalbéron, archevêque de Reims, chancelier de Hugues Capet; — Suger, abbé de Saint-Denis, Régent de France; — Guérin de Montaigu, Évêque de Senlis, ministre de Philippe-Auguste, pendant près d'un demi-siècle; — Mathieu de Vendôme, et Simon de Brion, depuis pape sous le nom de Martin, sous saint Louis, etc.; — les cardinaux de Dormans et d'Amiens (la Grange), l'un chancelier, l'autre Surintendant des finances de Charles-le-Sage; — les cardinaux de Montaigu frères, dont la fermeté répara et faillit prévenir les malheurs du royaume sous le roi Jean, etc.; — l'illustre cardinal d'Amboise, et même Poncher, évêque de Paris, plus chers, s'il est possible, que Louis XII à la France; — le cardinal de Lorraine, sorte de ministre universel sous quatre rois consécutifs; — Et enfin, pour ne citer que les plus célèbres, le chancelier Duprat, trop peu connu, archevêque et même cardinal; — le chancelier Du Vair, Évêque de Lisieux, et l'un des fondateurs de la littérature française; — le cardinal de Richelieu, et le jeune P. Joseph, son illustre coopérateur, mort à la veille de recevoir le chapeau de cardinal; — le cardinal Mazarin, que ses seuls ennemis suffiraient à montrer habile; — et enfin, comme pour couronner tous les autres, le cardinal de Fleury, que Voltaire lui-même surnomma *le Sage*, et qui, presque seul, et à quatre-vingt-dix années, se trouvait assez fort pour suspendre en quelque sorte la chute de la monarchie pendant le plus faible règne de ses rois...

Autres lieux, mêmes Prêtres politiques du premier ordre : Absalon, *Primat du Nord*, et bien autrement le Législateur et le Fondateur du Danemarck que tous les Valdemar; — l'abbé Lanfranc, de Pavie, devenu archevêque de Cantorbéry, premier ministre de Guillaume-le-Conquérant; — les deux saints Thomas (Becket et de Chanteloup), chanceliers d'Angleterre; — l'Évêque de Winchester, Wicham, autre chancelier de ce

pays, qui lui doit ses universités et ses collèges; — le cardinal Morton, dont Thomas Morus se flattait d'être l'élève; — le cardinal Polus, de la famille royale, *dernier Romain* des hommes d'État de son pays.

En Espagne, les Archevêques de Tolède, premiers ministres, comme par droit de nature: — Rodrigue, dans tout le règne de Ferdinand; — le cardinal d'Albornos, qui, dans sa retraite, pacifia l'Italie; — de Mendoza, surnommé le *Cardinal d'Espagne*, lequel désigna Ximènes à Charles-Quint, comme Richelieu Mazarin à Louis XIV; — le cardinal Ximènes, l'éternel grand-maître des Premiers ministres; — le cardinal Gattinara, chancelier de Charles-Quint; — le cardinal d'Espinosa, dont le grand historien Cabrera a dit: *qu'il avait l'esprit aussi vaste que la monarchie qu'il gouvernait*; — enfin le cardinal de Granvelle, Premier ministre de Philippe II, qui a mérité Fléchier pour *Historien*.⁴

L'histoire de la Diplomatie proprement dite, de toutes les fonctions la plus délicate, la plus susceptible, la plus difficile peut-être, puisqu'elle traite à la fois avec les rois et les ennemis des rois, n'offre nuls noms comparables aux noms ecclésiastiques suivants: les cardinaux Commendon, Jean de Moron, d'Ossat, de Joyeuse, Bentivoglio; Stenon, Vicaire apostolique dans le Nord; le plus grand des Noailles (François), Evêque de Dax; le cardinal d'Estrées, le Nestor des diplomates européens, mort la même année que Louis XIV (le maréchal lui-même porta le titre d'abbé, comme depuis le prince Eugène); et, de nos jours même, le cardinal de Bernis, le *Mécène de Rome*, dans toute la dernière partie du XVIII^e siècle,

⁴ Si, entre les premiers Ministres de notre temps, il s'en trouve un qui soit digne de l'*Histoire d'Europe*, ce sera, sans contredit, M. de Fürstenberg, que sa longue vie et son long et bienfaisant ministère à Munster ont fait surnommer le *Fleury de l'Allemagne*. Or, il était Prêtre, et sa foi allait jusqu'au prosélytisme. Il convertit au catholicisme l'illustre princesse de Gallitzin.

écrivait à Montmorin, étranger aux affaires à Paris, la fameuse Lettre qui prophétisait jusqu'aux circonstances de la révolution française future; — le cardinal Gonsalvi, dont Bonaparte dit à Bassano : *C'est là un homme comme j'en cherche; — et ce* P. Gil, Dominicain d'Espagne, qui ne pouvait se présenter, et surtout parler à un autre homme, et même à une masse, qu'il ne le fasse l'homme ou la masse de son roi malheureux ¹.

Le Clergé a élevé quelquefois l'étroite diplomatie royale jusqu'à la populaire et à l'universelle. La *Vie de Saint Bernard* n'est pas ici la seule qui soit une histoire décisive de l'omnipotence parlementaire du sacerdoce, à la voix duquel il se faisait, pour l'émancipation de l'Europe, de l'Europe un désert, et d'un tombeau en Asie, une immense capitale vivante. — C'était encore; entre autres, un Pierre l'Ermite, Vicaire-général du Patriarche de Jérusalem; — un Adhémar, Evêque du Puy, dont la grandeur ne saurait se concevoir; — un simple Curé de Neuilly, Foulques, oublié par les biographes, dont l'illustre de Villehardouin, réhabilité de nos jours par Villemain, dit : « Cis Foulques commença à parler de Nostre Seigneur par France et les pais d'entour, et sachiés tout certainement que Nostre Sire fist maint espert miracle pour lui »... Et la suite, toute de merveilles.

Le Prêtre qui se fait prodige pour assembler les peuples fidèles, se le fait encore pour purifier les peuples divisés. M. Sismonde de Sismondi lui-même, tout protestant qu'il est, rappelle, entre tant d'autres ², un « Jean de Vicence, qui rassemblait jusqu'à quatre cent mille âmes dans une plaine de Padoue, et leur faisait abjurer leurs haines et leurs discordes civiles. »

¹ Et jusqu'à cet ex-évêque, Talleyrand, dont la simple causerie, précédée du passage à tort et à travers les révolutions, semblait faire et défaire, servir et desservir les rois de tout calibre !

² Il faisait encore des choses comme celle-là, ce Savonarole que M. Rio vient de faire triompher une nouvelle fois.

Le Clergé, en général, a fait mieux qu'être Roi ou Homme d'État, il a élevé d'abord, il a dirigé¹ ensuite, de loin ou de près, sur Tribunal de la pénitence ou en Chaire, les Rois et Hommes d'État.

Témoin, la scène anti-dramatique, ou plutôt éminemment dramatique², qui eut lieu à Versailles au siècle de Louis XIV.

¹ C'est ainsi que le simple et habile Cornet, Docteur de Paris, Présidait supérieurement le Conseil de conscience du cardinal de Richelieu, au fort de sa puissance; et qu'il fut, en définitive, le premier Ministre, et mieux que le Roi.

² « M. Hébert, célèbre Curé de Versailles, traversa les plaisirs que procuraient aux demoiselles de Saint-Cyr, les représentations de ces tragédies saintes. A une assemblée des dames de Charité, où madame de Maintenon assistait très régulièrement, le discours, avant la conférence, tomba sur la tragédie d'Esther. La flatterie renchérisait sur tous les éloges qu'accordait la vérité. Le curé attendait, en gémissant, le moment de parler. Madame de Maintenon rapporta, d'un air satisfait, le nom de tous les religieux qui avaient été spectateurs, ou qui demandaient à l'être. » Il n'y a plus que vous, Monsieur, dit-elle au curé, qui n'avez pas vu cette pièce; ne vous y verrons-nous pas bientôt. » M. Hébert répondit par une profonde révérence. « Je voudrais bien, ajouta-t-elle, en regardant M. Hébert, y aller aujourd'hui en si bonne compagnie. » — « Je vous supplie de m'en dispenser, repartit le curé, en commençant son exhortation.

« Dès qu'elle fut achevée, mesdames de Chevreuse et de Bauvilliers, grondèrent le curé de ce refus public. « Vous avez, lui dirent-elles, mortifié madame de Maintenon. Voir Esther, est une faveur sollicitée; elle vous y invite, et vous refusez du ton le plus désapprouvateur. On n'aura plus la même confiance en vous; on vous croira outré sur la morale, vous serez redouté comme le censeur des évêques; vous perdrez un crédit utile à votre zèle. — « Mes raisons, interrompit M. Hébert, ne sont pas de vains scrupules; je vous en rendrai compte, et j'en ferai juge madame de Maintenon elle-même. Si elle me condamne, je me rendrai volontiers.»

« Le soir même, il lui dit : « Vous connaissez, madame, mon respect pour vous; mais vous savez combien aussi je déclame en chaire contre les spectacles. Esther n'est point comprise dans cette proscription. — Pourquoi donc, interrompit-elle, refusez-vous de l'entendre? — Le peuple, reprit le curé, ne sait quelle différence est entre cette tragédie et une autre. J'irai; il croira plutôt à mes actions qu'à mes paroles. La réputation d'un ministre de Jésus-Christ, est trop délicate, pour la sacrifier à la complaisance, ou à la curiosité. Eh! pensez-vous qu'il soit décent à des prêtres d'assister à des jeux exécutés par de jeunes filles bien faites, aimables, fixées pendant deux heures entières? C'est s'ex-

Et ce Marduel, illustre Curé de Saint-Roch, qui jugea tout de suite si bien, et si courageusement, toute la révolution : « On a peut-être oublié qu'en 1789, M. Bailly, maire de Paris, pressant M. le curé de Saint-Roch de faire le serment, s'ef-

poser à des tentations. Des courtisans m'ont avoué que leurs passions étaient plus vivement émues par la vue de ces enfans que par celle des comédiennes : l'innocence des vierges est un attrait plus dangereux que le libertinage des prostituées. Le vice profane tout. — Mais du moins, lui dit madame de Maintenon, vous ne condamnez pas ces divertissemens si utiles à la jeunesse ? — Je crois, répondit-il, qu'ils doivent être proscrits de toute bonne éducation. Votre grand objet, madame, est de porter vos élèves à une grande pureté de mœurs. N'est-ce pas détruire cette pureté que de les exposer sur un théâtre, aux regards avides de toute la cour ? C'est leur ôter cette honte modeste qui les retient dans le devoir. Une fille redoutera-t-elle un tête-à-tête avec un homme, après avoir paru hardiment devant plusieurs ? Les applaudissemens que les spectateurs prodiguent à la beauté, aux talens de ces jeunes personnes, leur inspirent de l'orgueil. Je ne puis, en exerçant un ministère qui combat toutes les passions, me défendre de la vaine gloire de prêcher devant mon souverain. Comment des enfans se préserveraient-ils d'une vanité si naturelle ? — Cependant, dit madame de Maintenon, ces exercices sont autorisés de tous temps dans les collèges. — On ne peut, répliqua le curé, en rien conclure pour les collèges de filles. Les garçons sont destinés à des emplois qui les obligent de parler en public. Un homme de robe, un homme d'église, un homme d'épée, ont également besoin de l'exercice de la déclamation. Les filles sont destinées à la retraite, et leur vertu est d'être timides, leur gloire d'être modestes. Je ne parle point du temps qu'emportent les rôles qu'il faut apprendre ; des distractions que donne le charme du vers ; de l'orgueil de celles qui jouent ; de la jalousie de celles qui ne jouent pas ; des airs de hauteur qu'on prend au théâtre, et qu'on ne quitte pas dans la société ; de mille choses contraires à votre établissement. Je ne dis plus qu'un mot : tous les couvens ont les yeux attachés sur Saint-Cyr ; partout on suivra l'exemple que Saint-Cyr aura donné. On se lassera des pièces de piété, on en jouera de profanes. On invitera les laïques à ces spectacles. Dans toutes les maisons religieuses, au lieu de former des novices, on formera des comédiennes. — J'entre dans tout cela, dit madame de Maintenon ; mais saint François de Sales est moins rigide que vous, il permet à ses filles de représenter des pièces de dévotion. — Il est vrai, reprit M. Hébert ; mais ce grand évêque ne leur permet qu'entre elles, rarement, et dans l'intérieur du monastère. A la Visitation, c'est un amusement privé ; à Saint-Cyr, c'est un spectacle public. »

forçait de l'intimider en lui faisant craindre la fureur du peuple ; « La force armée, répondit M. Marduel, s'élève dans Paris à trente mille hommes, il n'en fallait pas tant autrefois pour maintenir l'ordre public ; mais cette troupe nombreuse, n'a pu même comprimer deux cents assassins qui se portèrent aux Carmes, à Saint-Firmin, et dans les prisons. Trois cents hommes avec la Religion firent plus chez cinquante mille sauvages de la Californie que trente mille soldats et l'autorité de l'Assemblée constituante, les tribunaux, la force publique, dans ce Paris devenu alors le foyer de l'irréligion et du schisme. »

La seule gloire que le Clergé n'ait point acquise, c'est ... la plus commune en France, celle qu'il n'a point voulue, celle dont il a horreur comme du sang, parce qu'elle est la plus terrible pour l'humanité : la gloire militaire.

Considérés comme Moralistes, les Ecclésiastiques précèdent et surpassent évidemment les Laïques, ceux-là même qu'ils ont faits à leur image et qu'ils inspirent ; et les traités *De l'Immense Miséricorde de Dieu* d'Erasmus, *De la Constance* de Juste Lipse ; les plus beaux écrits de Bernières de Louvigny ou de Besombes de Saint-Geniès ; et surtout les *Essais* de

¹ Les chevaliers de Malte, de la Toison-d'Or, etc., sorte de prêtres de *Seconde Majesté*, dont le nombre ne passa guère celui d'une *Division* de Bonaparte, firent, en temps et lieu, des prodiges, lorsque sa *Grande-Armée* n'a pas même su, en dernière analyse, lui conserver ou lui faire rendre, nous ne dirons pas la couronne, mais la simple liberté.

Et puis, il y a tel faible ou *ex-abbé*, qui s'est trouvé grand capitaine (un grand nombre de vaillans capitaines se sont trouvés prêtres admirables) : Trivulze, le cardinal de Retz, Henri de Joyeuse, le Prince Eugène ; — Et le P. Gil, aussi grand orateur qu'homme d'état, seul promoteur de l'insurrection qui fit la restauration de la patrie ; — Et les célèbres Vendéens : l'abbé Alary, ex-aumônier de Condé, surnommé le *Brave des braves* ; l'abbé Jagault ; et l'abbé Bernier, d'abord agitateur, et enfin pacificateur de la Vendée, que Bonaparte avait peuplé de géans, et dont Johannet d'Orléans, vient de rappeler les gloires comme celles de la patrie.

Nicolas, les *Maximes* de Larocheffoucauld, et les *Caractères* de La Bruyère, pâlissent assurément devant les plus simples extraits de la *Morale* des Pères, les *Devoirs de l'Honnête homme* de saint Basile; le *Mépris du monde* de saint Eucher, admiré d'Erasmus; les *Méditations sur la vie de Jésus-Christ* de saint Bonaventure, admiré de Gerson; et, pour ne pas en citer mille autres, devant l'*Imitation*, de Gersen (et non certes de Gerson); la *Guide*, de Grenade; la *Patience*, de Carranza; le *Combat spirituel*, de Scupoli; la *Perfection*, de Grenade; la *Vie dévote*, l'*Amour de Dieu*, et les *Lettres* de saint François-de-Sales; l'*Art de bien mourir*, de Bellarmin; l'*Éternité malheureuse*, etc. de Drexellius; les *Élévations*, de Bossuet, les *Psaumes*, du P. Berthier; et les *Œuvres morales* tout entières de Dupont, de Saint-Jure, de Surin, de Nouet, de Fénelon, de Boudon, de Judde, de l'abbé de la Salle, de Liguori, de Grou, de Champion de Pontalier, du prince de Hohenlohe, de l'abbé Carron¹, du baron de Géramb.

Publicistes même, les Ecclésiastiques sont les premiers en date et les régulateurs. — Un seul chapitre de la *Somme* de saint Thomas-d'Aquin renferme, sans redites et à sa place, tout ce que nous avons lu de plus sage dans toutes nos *Politiques* anciennes et modernes. — Les développemens s'en trouvent, admirables à d'autres égards, à d'autres fins, dans les *De Justitiâ et Jure* de Dominique Soto, de Lessius, du cardinal Lugo, et même de Molina; — dans le *Droit divin et naturel* de Bozius; — dans le *Droit universel* de Grégoire XIII; — les *De Legibus* d'Antoine Augustin, de Suarès, etc.; et même dans les *Lois platoniques* de l'abbé de Mably; — dans les *Institutions royales* d'Osorio, surnommé le *Cicéron portugais*, de

¹ Nous ne voudrions, pour faire aimer et admirer cet illustre abbé Carron, que les ingénieux titres de ses ouvrages: l'*Art de rendre heureux tout ce qui nous entoure*, la *Route du bonheur*, le *Traité de la douceur*, la *Vertu parée de tous ses charmes*, etc., etc.

Mariana, de Ménochius, de Senault, etc. ; — dans les *Devoirs des Princes* de Bellarmin, etc. ; — dans les *Politiques chrétiennes* ou *Sacrées* de Tostat, Scribani, Bossuet ; — dans le *Testament politique* de Richelieu¹ : toutes œuvres d'autant plus sages, d'autant plus concluantes, qu'on les comparerait aux seuls écrits fameux des laïques philosophes : Grotius et Hobbes, Montesquieu et J.-J. Rousseau.

Le Prêtre qui domine dans la science morale et politique, domine aussi, et par conséquent, dans la science judiciaire. Les Papes en général ; — Navarre, oncle de François-Xavier, maître du grand Covarruvias ; — Antoine Augustin, archevêque de Tarragone ; — Grégoire XIII, auteur d'un *Traité des traités de droit* en 22 in-f^o, admirés et analysés de nos jours par Dupin l'aîné ; — Lessius ; — Du Perron ; — et de nos jours le Prélat romain Devoti, ont fondé, perfectionné ou réformé les *Droits Romain* et *Coutumier*, et, par contrecoup, les *Codes civils* modernés² en ce qu'ils ont de sage, par la fondation ou le perfectionnement du Droit canonique³.

¹ Et jusqu'aux *Projets de paix perpétuelle*, et aux *Mémoires* d'économie politique du célèbre abbé de Saint-Pierre, admirés par Jean-Jacques Rousseau, au point d'en publier une analyse.

² Au-delà des mers, la supériorité du sacerdoce... judiciaire semblait encore plus grande. On admirait, à Mexico, un Félicien de Véga, Archevêque, Assesseur du Vice-roi de Lima, auteur d'un *Traité* classique de la Justice, etc., et rendant jusqu'à quatre mille arrêts successifs, tous confirmés par la Justice suprême.

³ Pardessus et Delvincourt, Toullier et Proudhon, les plus distingués des jurisconsultes, et les deux Dupin, les plus distingués des avocats de nos jours, se sont plu, et ont singulièrement profité, à étudier le Droit Canonique. Et le dernier vient encore de le déclarer en ces termes, à la rentrée de la Cour de cassation cette année : « M. Proudhon fondait surtout le droit sur la morale. En cela il ressemblait aux jurisconsultes romains, qui tous donnaient pour base à leurs études les maximes d'une des sectes de philosophie en honneur de leur temps, principalement celle des Stoïciens. Plus heureux qu'eux, M. Proudhon possédait la philosophie du christianisme ; et, comme le sage Domat, s'en servait constamment dans ses leçons et dans ses livres, pour remonter aux principes des lois,

Et il est même remarquable que les plus habiles Magistrats ou Juriconsultes civils, avaient été ou devinrent Prêtres et même Evêques : Lanfranc et Yvo, son disciple, au Cloître du Bec, que Savigny, dans *l'Histoire du droit*, en considère comme les fondateurs ; — Guillaume Durand, admiré par Paul de Castro, surnommé *le père de la pratique* ; — Paul de Castro, admiré par Cujas ; — Lancelot (fameux aussi sous le nom de *Politus et d'Amboise Catharin*), Dominicain et Archevêque, et qui, 50 ans après sa retraite, assistant à une leçon de droit de Paris, où on avait cru le réfuter, se vengea supérieurement et publiquement à la sortie du cours ; — le cardinal Bertrand, auquel Dumoulin dédiait ses livres, avant qu'il fut Premier président, Garde des sceaux et Cardinal ; — Rebuffe, professeur dans toutes les chaires de France, et regardé par Toulhier comme « un des maîtres de la pratique » ; — Covarruvias, le premier nommé archevêque de Saint-Dominique (Saint-Domingue), fondateur de l'Université de Salamanque, l'un des rédacteurs du Concile de Trente, et regardé par le profond juriconsulte Menochius, comme le premier juriconsulte de leur âge : *Primus inter juriconsultos ætatis* ; — Viglius de Zuichem, célèbre à la fois comme juriconsulte classique et comme Président du Conseil de Malines ; — Paul de Foix, archevêque de Toulouse, à qui Cujas dédia ses *Paratitles*, comme à son maître ; — Mascardus, Grand-vicaire de Saint-Charles-Borromée, dont le *Traité Des preuves* a été analysé

et assigner à chacune son véritable caractère. J'ai dit que M. Proudhon avait étudié la théologie et le droit canonique : et il avouait qu'il en avait tiré de grandes lumières pour ses travaux. Son ami, M. Toullier, avec lequel il entretenait une correspondance, dont plusieurs fragmens intéressans ont été publiés, *convenait aussi qu'il avait puisé abondamment à cette source*. Et naguère, n'avons-nous pas entendu un homme d'Etat célèbre (Falleyrand) proclamer, au sein de l'Institut, *combien cette étude était profitable aux publicistes, et disposait l'esprit au maniement des plus grandes affaires.* »

par Leibnitz; — le cardinal d'Ossat, long-temps professeur de droit couru, etc., etc..

Enfin, n'est-il pas historique, que, dans chaque Parlement, les plus habiles et les plus influents membres de chaque chambre, étaient les conseillers *Clercs*,... dont les *derniers*, Chauvelin, Terray, Sabathier, Monsabert, triomphèrent à demander, le premier l'expulsion des Jésuites, le second les finances, le dernier les États-Généraux et la Révolution.

Le Clergé a précédé tous les Ordres, son génie a devancé tous les génies, dans les matières qui semblent le moins de son domaine : la codification, par exemple. L'un des plus savans hommes (successivement avocat-général distingué, et chimiste profond), et des moins suspects¹ (il fut philosophe et Coventionnel), Guyton de Morveau, l'a reconnu dans une *Lettre à M^{***}*, où l'on développe le plan annoncé dans le discours sur l'état actuel de la Jurisprudence, pour parvenir à la rendre simple, uniforme, universelle et constante. « C'était, dit-il, le vœu qu'Abogard formait déjà dans le ix^e siècle: *Atque utinam placeret omnipotenti deo ut sub uno piissimo Rege, unâ omnes regerentur lege, eâ ipsâ adquam ipse vivit, et proximi ejus respondent! valeret profect multum ad concordiam civium Dei et æquitatem populorum.* »

Autres ordres scientifiques, autres supériorités ecclésiastiques² presque exclusives.

Les Érudits par excellence, à des titres divers :

¹ Et jusqu'à la *Procédure civile*. Le moine Marcu'phe a publié, sur ce point entre autres, des *Formules*, véritables *Origines du droit français*, que le savant et éloquent Jérôme Bignon commentait encore au dix-septième siècle.

² Il est plusieurs de ces supériorités qu'on peut appeler originales et même uniques, et comme prodigieuses: tel cet ancien Jésuite, Guillaume Postel, qui pouvait faire, à la lettre, *le tour du monde sans truchement*; — et ce nouveau, le saint abbé Vrindts d'Anvers, qui sait encore aujourd'hui la *Bible* par cœur.

Tels, ces prodigieux souteneurs de thèses *De omni Scibili*, dont les *Encyclopédistes*, saint Thomas d'Aquin, Vincent de Beauvais, Albert-le-

Tels : saint Clément d'Alexandrie, que saint Jérôme appelle *Patrum eruditissimus* ; — Eusèbe, que les siècles ont surnommé *le Savant* ; — Photius, dont la *Bibliothèque* est un inépuisable Trésor sacré et profane ; — Tostat, appelé *une Merveille du monde* par notre Bellarmin, qui en était une autre ; — Hols-ténius, Bibliothécaire du Vatican, que le savant Peïrese, trou-
vait de plus en plus étonnant ; — Pétau, restaurateur de la *Raison des temps* ou *Chronologie* ; — Louis de Créssolles, que Fleury appelle le plus savant après Pétau ; — Sirmond, Labbe, Cossard, et même Hardouin ; — Mabillon, le plus grand maître de la *Diplomatique* du moyen-âge ; — Moréri, arsenal des *Dic-tionnaires historiques* ; — Thomassin, le savant de l'Oratoire ; — les frères Vallembourg ; — Huet, correspondant de toute la chrétienté, dans son humble retraite à Paris ; — Lelong, *Bi-bliothèque vivante* ; — Bannier, précurseur de Guérin du Ro-
cher ; — l'abbé Louis d'Orléans, fils du Régent, hébraïsant à Sainté-Geneviève ; — Pluche, Historien de la *Nature* et du *Ciel* ; — Montargon, auteur du savant *Dictionnaire apostolique* ; — Bullet, apologiste selon les temps primitifs ; — le P. Berthier,

Grand, et même Raimond Lulle, tous Prêtres ou Moines, étaient les maîtres secrets : les Scott ; — Ferdinand de Cordoue, qu'on admira dès sa jeunesse, tour à tour, à Paris en 1445, à Rome en 1469, et enfin aux Universités d'Espagne jusqu'à sa mort, dans la force de l'âge et de la gloire en 1480. Il fut d'abord héros dans les guerres contre les Maures ; et bientôt il publia des *Commentaires* sur la *Bible* et sur l'*Almageste* as-tro-nomique, et un *De jure pontificii* ; aussi habile dans l'*escrime* et dans les arts que dans la *parole*, dont il publia un *Traité De artificio omni scibili* ; — François de Macédo, illustré Français de Colmbre, au *xvii^e* siècle ; — et chez nous, au *xviii^e* siècle encore, l'abbé Ros-signol, qui étonnait encore son étonnant Ordre la veille de la révolution de 1789, et dont la seule *Théorie des sensations*, in-18, qu'il fit en se jouant contre Condillac en 1777, est un petit chef d'œuvre de net-teté philosophique. Son *Arithmétique* de 1784 remplace encore celle de Bezout dans les meilleurs collèges.

Tels enfin ces poètes improvisateurs dont la seule Italie sacer-dotale est la terre, fécondé comme leur esprit (on n'en vit jamais un à Londres, à Berlin ou à Genève) ; et, en dernier lieu, l'abbé Lorenzi de Yérono, qu'il ravissait encore à près de cent années.

l'adversaire permanent et victorieux de tous les *Encyclopédistes*, amentés, ce semble, contre lui seul; — Calmet, l'arsenal de toute notre science biblique moderne; — Bergier, sans lequel les *Encyclopédistes* eux-mêmes ne crurent pas pouvoir tenter la *Théologie* de leur ouvrage; — Muratori, dont on disait que « toute l'Italie était dans sa tête; » — le cardinal Gerdil, l'*Encyclopédiste* catholique de cette patrie de la science; — Guérin du Rocher, Bonnaud, etc., explicateurs si péremptoires des *Temps fabuleux*; — le Lazariste Brunet, dont le *Parallèle des religions* est un véritable Monument; — Guénee, vainqueur de Voltaire; — l'abbé Grou, le premier et le seul vrai traducteur de *Platon*; — Brottier, le commentateur de *Plin*e le naturaliste; — Barthélemy, qui a fait triompher la Grèce une dernière fois; — le P. Andrés, peintre si exact *De l'Origine et des progrès de la littérature universelle*; le P. Mamachi, celui des *Origines chrétiennes*, etc.; — l'abbé Winkelmann, qui semble n'avoir rien laissé à dire sur la didactique et sur l'histoire de l'art et de tous les arts; — et de nos jours, encore, des savans tels que Grosier, Halma, De Bovet, ancien archevêque de Toulouse, Lingard, Angelo Mai, Bibliothécaire actuel du Vatican.

Si l'on considérait les Ordres comme des individus, que feraient toutes nos *Académies françaises* ou des *Inscriptions*, devant le seul *Ordre des Bénédictins*? ou seulement devant les *Bollandistes* Jésuites, les Dominicains Richard, etc., du *Dictionnaire universel*, et *l'Art de vérifier les dates*, des Bénédictins dégénérés?

Dans les sciences Historiques ou Littéraires, moins importantes, les Ecclésiastiques ont encore des titres et des noms auxquels on ne saurait rien comparer ailleurs.

Tels, ces Pères et ces Docteurs de l'Église, Pères et Docteurs *ès-lettres* par surcroît ¹.

¹ Cet admirable et inépuisable sujet a été traité de nos jours par M. Villemain et M. Collombet de Lyon, celui-ci dans un remarquable *Essai sur l'histoire des lettres au quatrième siècle*.

Tels, ces nombreux Orientalistes, dont l'Italie, et Rome surtout, et la Bibliothèque du Vatican sont le théâtre, qui font aller de front et réduisent à l'unité hébraïque toutes les langues anciennes et modernes; et les Archéologues laborieux et hardis pour lesquels toutes les pages, souvent les inscriptions et jusqu'aux initiales, sont des livres, et les *pierres parlantes*.

Tels, en effet, aux premiers siècles, les Origène et les saint Jérôme; et à douze siècles de là : les quatre *Polyglottistes* du cardinal de Ximènes; — Justiniani, évêque de la Corse, dont la Bible en cinq langues était si estimée de Huet; — Arias Montanus; — Lucas de Bruges; — Plantavit de la Pause, évêque de Rhodéz; — Morin; — Ecchellensis, maître de Le Jay; — Lequien (*oriens christianus, etc.*); — Renaudot; — et surtout ces Romains du Vatican ou de la Sapience : Ambrogio, De Nobilis, Allacci, le cardinal Quirini, les quatre Assémani, Lucchi, Simon de Magistris, Fabricy; — et de nos jours, les deux Rossi, Morcelli, Hager, les P. Secchi, Ungarelli, Peyron; le cardinal Justiniani; les abbés Molza, Lanzi, etc.

Tels, les chinois proprement dits: les P. Ricci, de Rhodes, de Schall (de Cologne); Tartini; Brancato (en même temps qu'il composait une foule d'opuscules en chinois, il bâtit jusqu'à cent églises dans le pays en trente-deux ans); — et au xviii^e siècle encore : les P. Lecomte, d'Entrecolles, Gaubil, dont Laplace, le mathématicien, a édité un ouvrage; — ce P. de Nobilis, dont l'*Exour Védam* a été admiré par l'ignorant Voltaire comme l'œuvre d'un Indien; — les frères Fourmont; — l'abbé Sévin; — et de nos jours même, Lamiot, Grosier, etc.; — et Lourdet, réhabilité par un de ses disciples, M. de Quatremère.

Les Capucins de la rue Saint-Honoré, chez lesquels se tenait la célèbre *Académie orientale*, dont les abbés Villiefroy, Ladvocat, Constant de la Mollette, Houbigant, furent les maîtres ou les disciples; — Paulin de Saint-Barthélemi, maître de MM. de Dombay et de Hammer, à Vienne; et enfin le P. Viguier,

et les abbés Garnier, Glaire, Latouche, Sionnet, Beuzelin, etc.

Tels les Hellénistes et Latinistes, traducteurs classiques de toutes les époques ; et, avant tous les autres, les Éditeurs des Pères, après les hommes tels que les Antoine Augustin et les Pétau, que nous avons vus ailleurs : Canisius, Fronton du Duc, Cotelier, Amyot ; — Lefèvre d'Étaples (*Aristote et la Bible*) ; — Sirmond (*Code Théodosien, Capitulaires, etc.*) ; — les Jésuites (classiques *Expurgatæ, etc.*) ; — Larue, Lacerda, et même Desfontaines, Delille (*Virgile*) ; — Michel Le Tellier (*Quinte-Curce*) ; — Massieu (*Pindare, etc.*) ; — Gêdoyn (*Quintilien*) ; — Mongault, Collin, Prévost, d'Olivet (*Cicéron*) ; — Terrasson (*Diodore*) ; — de Lablèterie, d'Otteville (*Tacite, etc.*) ; — Brumoy (*Théâtre grec*) ; — Brottier, surnommé le *dernier des Romains* (*Pline, etc.*) ; — Ricard (*Plutarque*) ; Grou (*Platon*), le *dernier des Grecs* ; — et ces Romains d'Italie qui ne meurent jamais, ceux-là : Césarotti, grand poète d'*Homère* ; — Pagnini, habile reproducteur de tous les Lyriques anciens ; — Rossini, de Naples (*Méthode grecque, etc.*) ; — et enfin nos abbés Jager, traducteur de *Démotènes, etc.* ; — Bondil, habile *Introduiteur à la langue latine, au moyen de ses racines*.

Tels, les grands Archéologues, interprètes des inscriptions et des hiéroglyphes égyptiens, mexicains, etc., disciples ou émules de tous nos Montfaucon : Requeno, les frères Mohedano et les frères Andrés d'Espagne ; — l'abbé Winckelmann ; — et surtout les Romains Lanzi, Marini, Zannoni, Angelo Mai, Rosellini, Mezzofanti,¹ etc. ; les maîtres de nos Champollion, et même de leurs Visconti.

L'Histoire tout entière, ecclésiastique et même civile, l'histoire universelle enfin, est due aux Ecclésiastiques presque exclusivement. Le premier *Historien* en date, en exactitude, et

¹ Lord Byron, qui le cultivait, l'admira et le nommait : une *Polyglotte ambulante*. Il parle seul autant de langues qu'il y a d'*Académiciens* à l'Institut. Le comte de Marcellus, qui sait lui-même les princi-

même en élocution, le fondement de tous les autres, est le célèbre Eusèbe, évêque de Césarée, surnommé le *Varron chrétien*; — les autres, ses continuateurs ou ses réformateurs : Théodoret, évêque d'Ancyre; — saint Grégoire, évêque de Tours; — saint Sulpice Sévère, de Toulouse, surnommé le *Salluste chrétien*. — A quelque temps de là : Bède, *Historien des Anglais*, à l'une des extrémités de l'Occident; et à l'autre, Paul, dit le *Diacre* d'Aquilée, secrétaire de Didier, dernier roi du pays, élégant *Historien des Lombards*; — et Syncelle, assistant du Patriarche de Constantinople, le premier qui fasse connaître l'Orient et surtout l'Égypte. — Au XI^e siècle, l'illustre moine Nestor, le père de l'*Histoire du Nord*; — au XII^e, le sage et sîvrai Guillaume de Tyr, où il était archevêque, *Historien des Croisades*; — Mathieu Paris, Bénédictin d'Angleterre, *Historien général*.

Depuis, et avec les siècles, l'Histoire ne nous semble se perfectionner, que parce que nous la connaissons davantage; et c'est toujours aux Prêtres que nous devons les meilleures Chroniques et même les plus célèbres : saint Antonin, archevêque de Florence; le cardinal Baronius; les P. Pagy et Sirmond; — le sage Fleury, et même Tillemont, si respectés en France; — Jérémie Collier, en Angleterre; — Noël Alexandre; — le cardinal Orsi; — les P. Longueval, Brumoy, Berthier; — et en dernier lieu l'abbé Bérault Bercastel; l'abbé Vidal : *Historiens de l'Église universelle*, ou des églises particulières.

• Ils sont encore plus estimés, et comme écrivains et comme

paies langues anciennes et modernes, lui adressa ces beaux vers mérités dans sa savante *Italie* :

Du Vatican ce Prêlat est la gloire.
 Sans interprète il peut parcourir l'univers,
 Partout il est chez lui. Son immense mémoire
 Des temps passés, présens, et des peuples divers
 Sait les langues, les mœurs, les livres et l'histoire;
 Rome en lui montre aux voyageurs
 La plus grande de ses merveilles.
 Il sait se faire entendre à toutes les oreilles,
 Comme il sait gagner tous les cœurs.

exacts ; ils sont même classiques , par leur éloquence : Surita , surnommé le *Machiavel d'Espagne* ; Mariana , etc. , *Historiens* de la Péninsule ; — le cardinal Bembo , de *Venise* ; — le P. Strada , le cardinal Bentivoglio , des *Pays-Bas* , etc. ; — les P. Maffée , des *Indes* ; — le P. Charlevoix , du *Japon* ; — d'Orléans , d'*Espagne* et d'*Angleterre* ; — Giannettasio , de *Naples* ; — Dubos , et même Louis Legendre , Daniel et Velly , de *France* ; — le docteur Lingard , d'*Angleterre*.

Et les meilleurs historiens profanes généraux : l'abbé de Vertot ; — le P. du Chesne , digne d'être plus connu (il mérita , Champenois qu'il était , d'être appelé à la cour d'Espagne pour y être précepteur du dauphin) ; — Anquetil ; — et même Godeau , Paul Jove , Brantôme , d'Avrigny , le P. Berruyer , le bon Rollin qui fut *abbé* ; — et enfin et surtout Bossuet , l'auteur , nous allons dire le chantre de l'*Histoire universelle* dans un simple *Discours* , auquel Voltaire lui-même ne trouvait rien à comparer dans l'antiquité.

Mais il est une sorte d'histoire , sinon la seule au moins la plus véritable , la plus utile et la plus intéressante , celle qui prend un homme célèbre à sa naissance , pour ne le quitter qu'à la mort : nous voulons parler de la *Biographie* ; et c'est précisément celle où l'Église se trouve sans égal. Témoins , entre mille autres , et pour suivre encore ici l'ordre d'importance : l'*Histoire de Jésus-Christ* par le P. de Ligny ; — la *Vie des Saints* de Godescart ; — la *Vierge* de l'abbé Orsini ; — les *Panegyriques des Saints* , par les Saints : Athanase , Basile , Ambroise , Chrysostôme , et même Augustin , dont les *Confessions* sont un chef-d'œuvre comme seule élocution ; — les *Oraisons funèbres* de Bossuet , Bourdaloue , Fléchier , etc. ; — les *Conversions* de Nagot , etc. ; — les *Vies* des plus grands hommes , par Léon de Saint-Jean , Hilarion de Coste , Hélyot , et en dernier lieu Marsollier , Collet , Touron , l'abbé Carron , et Proyart.

Et , surtout peut-être , le *saint François-Xavier* , de plusieurs

jésuites ; — le *Grand maître d'Aubusson*, le *François-de-Sales* et le *comte Louis*, son frère, par Bouhours ; — le *Sauli* du cardinal Gerdil ; — le *Saint-Ferdinand* de Ligny ; — le *Charlemagne* d'Éghinard ; — le *Louis-le-Gros* de Suger ; — le *Charles VII* de Juvénal des Ursins, un des vengeurs de la mémoire de Jeanne d'Arc ; — le *Louis XIII* de Griffet ; — l'*Henri IV* de Péréfixe ; — le *Turenne* de Raguénet, etc. ; — les *Mémoires* de Richelieu ; — les *Vies* de Fénelon ; — les *Bossuet* et *Fénelon* du cardinal de Bausset, que l'Académie elle-même a proclamé le *premier historien du XIX^e siècle*.

Enfin les *Biographies*, plus ou moins générales, des abbés Ladvoat, Chaudon, et surtout de Feller, que les plus savans laïques n'ont fait que continuer depuis.

Les Ecclésiastiques ont fondé ou perfectionné les langues grecque, latine, française, etc., comme tout le reste : — Saint Athanase, que nous nous figurons logicien ou grand homme seulement, écrit avec un art et une pureté, perpétuel charme d'Érasme, qui s'y connaissait. — Saint Grégoire de Nazianze était à la fois si exact et si délicat dans sa prose, que le même Érasme *n'osait*, dit-il, *le traduire*. — Les plus purs latinistes, les écrivains qui saisirent et qui renouvelèrent le mieux (en leur ôtant, autant que possible, leur *transpositivité* anti-naturelle) la langue de Cicéron ou de Tite-Live, sont, entre beaucoup d'autres ecclésiastiques : le cardinal Sirlet, trouvé digne de corriger, seul, l'incorrigeable *Vulgate* ; — le cardinal Castellesi, auteur du magnifique *de Sermone latino*, que Jérôme Ferri rappela à d'Alembert, qui lui niait la possibilité du latin d'Auguste ; — et, depuis, Maffée et Strada, dans leurs *Histoires* classiques des *Indes*, et des *Pays-Bas* ; — au XVIII^e siècle encore, le Père Jouvency, auquel d'Olivet ne trouvait de supérieurs que Maffée et Muret ; — au XIX^e siècle, comme dans tous les autres, les rédacteurs des Constitutions et des Lettres latines au Vatican, des Brefs, etc.

La langue française, qui est aujourd'hui la règle des langues

vivantes, doit tout au clergé : ses commencemens, ses perfectionnemens et ses chefs-d'œuvre. — Alain Chartier, archidiacre de Paris, surnommé *le père de l'éloquence* ; — Amyot, évêque, dont le *Plutarque* est antérieur aux *Essais* de Montaigne ; — Coëffeteau, dont l'*Histoire romaine* était si pure, que Vaugelas lui-même n'employait que de ses phrases ; — le cardinal de Retz, et même Godeau, admiré par Balzac ; — Et, depuis, chacun à sa manière, Malebranche et Terrasson, Bossuet et Fénelon, Fléchier et Massillon, l'abbé Barthélemy et Vertot,¹ l'abbé de Boismorand (digne d'être plus connu), et l'abbé Prévost ; — enfin, et pour couronner dignement tous les autres, l'abbé Maury, aussi grand écrivain qu'orateur habile ; — le jeune Guénard surtout, dont le début, sous le titre : *En quoi consiste l'esprit philosophique*, mérita, en 1755, la couronne et les applaudissemens de l'Académie française et de la France.

Les premiers grammairiens et les plus célèbres sont aussi ecclésiastiques : — le Père Fischet, auteur de la première *Rhétorique* classique, et fondateur de la première imprimerie de Paris ; — Alvarèz, auteur de la première *Grammaire latine* ; — Riccioli, de la première *Prosodie* ; — Bath, du premier *Janua linguarum* ; — le cardinal Palavicin, du premier traité *Du style* ; — l'abbé Arnould, *Grammairien* fameux ; — les Jésuites du *Dictionnaire de Trévoux* ; — les Pères Jouvency, Joubert, Le Jay, Buffier, La Rue, Porée ; — l'abbé Girard, dont Voltaire avait sans cesse sur sa table les *Synonymes* ; — d'Olivet, Condillac, Batteux, Radonvilliers, Lhomond, Gauthier, Sicard, Maury, Lévizac ; — et même les *abbés Ménage*, fondateur de l'*Académie française* ; — Rollin, restaurateur de l'*Université* ; — de Wailly et Delanneau, répétés par tous les laïques à la suite.

¹ Et même les ex-abbés Cérutti et Lamennais, l'un constitutionnel de 89, l'autre républicain de 1830.

Les critiques les plus célèbres du siècle de Louis XIV, s'assemblaient chez l'abbé Bignon pour fonder et rédiger le *Journal des savans* et le *Mercure*. Ceux du XVIII^e siècle sont assurément le Père Berthier, maître de Fréron, et même l'abbé Desfontaines;¹ — ceux du XIX^e, Geoffroy et de Féletz.

Les poètes latins, Italiens, espagnols, français, etc., ont tous aussi le caractère ecclésiastique : — le premier, on peut le dire, de la Renaissance², Domnizo, Moine de Canossa, dont l'immortel poème de l'immortelle *Comtèssé Mathilde*, a mérité des Editeurs comme Leibnitz et Muratori; — les cardinaux Bembo, Sadolet, de Polignac; — l'évêque Vida, que Pope appelle *immortel*; — les abbés Nicolas Bourbon, Coffin, etc. — et, pour ne parler que des modernes : les Pères Commire, Rapin, de la Rue, Noceti, Boscowich, Desbillons, jésuites³.

Entre les plus grands poètes italiens, figurent, égaux ou supérieurs au Dante et à Pétrarque, qui se fit Franciscain

¹ Les vrais critiques, et les plus influens peut-être, le journalisme tout entier, se trouvaient dans une école religieuse où l'on ne les chercherait guère à présent; et l'on a entendu un écrivain, et même un orateur fameux, dire, avec applaudissement, en plein Institut, en 1807 : « A Paris, le grand collège des Jésuites était un point central qui attirait l'attention des meilleurs écrivains et des personnes distinguées de tous les rangs. C'était une espèce de tribunal permanent de littérature, que Piron appelait la *Chambre ardente des réputations littéraires*, toujours redoutée par les gens de lettres, comme le foyer de l'opinion publique dans la capitale. »

Et croirait-on, ce qui est vrai pourtant, qu'il y avait alors en Espagne un homme que les Italiens eux-mêmes tiennent pour le plus grand critique, et le seul classique du siècle : l'abbé du monastère d'Oviédo, dont le nom de famille est resté avec raison inconnu, Feijoo-Montenégro.

² Leurs maîtres, tous Ecclésiastiques, dont les œuvres, trop peu connues, sont souvent sublimes, furent successivement : — Sedulius, au V^e siècle (*Pascale Carmen*); — Venance (*Vexilla regis*); — Adhémarr, Evêque du Puy (*Salve regina*); — Et même Théodulphe, Evêque d'Orléans, ami de Charlemagne, qui le choisit pour témoin de son testament, et qui, persécuté depuis, composait dans la prison l'*Hymne des Rameaux* : *Gloria, laus et honor*.

³ Les poètes de cet Ordre aussi ingénieux qu'habile, ont fait des tours

dans ses dernières années : Castiglioni, le cardinal Bembo, Annibal Caro, etc.; — en dernier lieu Métastase, etc., et cet abbé Bondi, dont *l'Énéide* est supérieure même à celle de Delille.

En Espagne et en Portugal, où le caractère est aussi grave et aussi énergique qu'il est léger en Italie, il est remarquable que les plus grands poètes étaient ou devinrent prêtres : Lopèz de Véga, *l'Homère d'Espagne*; Caldéron, son *Shakespeare*; les autres maîtres de la scène, Moreto, Solis, Tirso de Molina; — et, de nos jours encore, les abbés de Macédo et de Manoël¹.

En France enfin, les fondateurs de la poésie, que le clergé a tant de raisons de dédaigner : — l'abbé Ronsard, auquel on rendit des honneurs qui ont mérité un historien (du Tillet); — Desportes, qui faisait exclusivement les délices de la cour et de la ville de Charles IX; — Ponthus de Thiard, auteur du

de force; et notamment ce vers magnifique, et on peut le dire *unique*, à la gloire de Marie, qui a mérité les exercices mathématiques les plus délicats du plus grand des Bernoulli. Celui-ci a trouvé qu'il avait le don de se *transformer* jusqu'à trois mille trois cent douze fois; et le jeune P. Bauhuis, Jésuite d'Anvers, l'avait fait en se jouant, et peut-être en priant!

Tot tibi sunt dotes, Virgo, quot sidera cælo.

¹ Les plus grands poètes, anglais ou allemands, ne pouvant être prêtres, sont au moins catholiques : Shakespeare, Driden, Waller, Pope, et de nos jours T. Moore; — ou profondément religieux : Milton, Addison, auteur d'un *Traité de la religion*. — Les autres ont été curés anglicans, comme Hervey, Young, Sterne, Graham, Godwin; ou bien ils ont chanté le *Curé de campagne* ou le culte, comme Grey, etc., et lord Byron, etc.; — Gellert, Haller, Gesner, Herder, Klopstock, Schiller, Wieland, Goëthe, etc.; — le baron de Holberg, fondateur du théâtre et de la littérature danoise, d'abord prédicateur; — et enfin Werner, devenu, de grand poète tragique, prédicateur catholique du premier ordre.

Les plus célèbres poètes de Pologne sont : le P. Sarbiewski, justement nommé *l'Horace polonais*; et de nos jours, Krasicki, archevêque, surnommé le *Prince des poètes*, etc.

premier sonnet qui vaut seul un long poëme, et dont la rigueur força la poésie à la précision et à l'énergie ; — Jean Berthaud, né à Caen, long-temps avant Malherbe ; son provocateur et son maître visible ; — depuis, les précurseurs et les maîtres de Boileau, et même de Molière : Brebeuf, Lemoine, Godeau et Scarron, facile et comique par excellence ; — Gresset, échappé des Jésuites ; Brueys et Palaprat, autres poètes supérieurs et spirituels, sans cesser d'être moraux ; — Voisenon et Lattaignant, les beaux esprits du xviii^e siècle ; — Le jeune Bernis, et l'infortuné Venance, surnommé *l'Anacréon moderne* ; — Grainville, auteur du beau poëme du *Dernier homme*, admiré par Nodier ; — enfin cet abbé Aubert qui fit lire des *Fables* après la Fontaine, et cet abbé Delille, le plus grand poète et le plus varié des temps modernes 1.

Et il ne faut pas oublier que ces heureux génies ont fait enfin, ou plutôt n'ont guère tardé à faire à la religion, toute seule, le sacrifice qu'ils avaient fait tour à tour à elle et au monde, dans un temps de jeunesse ou dans un moment d'oubli. — Ronsard, entre autres, composa un *Discours sur les misères du temps*, contre les calvinistes, qui chargèrent leur fameux ministre Chandieu de le réfuter. — Berthaud concourut à la conversion d'Henri IV, qui le nomma à l'évêché de Séz, qu'il gouverna avec un zèle inoui. — Ponthus de Thiard mérita l'évêché de Châlons, où il fut remplacé par son neveu. — Le léger Bernis devint un illustre cardinal. — Tous les autres, Voisenon,

1 Il ne faut pas s'étonner que le prêtre n'ait pas réussi dans le genre dramatique proprement dit, dont il ne distingue pas l'usage de l'abus. Il ne l'a pas même tenté. — Seulement, Le Jay, Porée, etc., ont fait pour leurs collègues certaines tragédies, et même des comédies latines qui sont de vrais chefs-d'œuvre d'élocution, et même de vérité; *la gloire* et jamais *la honte* de leurs auteurs. — Le célèbre Granelli, de Gènes, a composé les trois meilleures tragédies italiennes sans rôles de femmes; et puis il a quitté le théâtre pour la chaire à moins de trente ans, au milieu du xviii^e siècle.

Lattaignant, et surtout Gresset et Brueys, consacrerent leurs derniers accens à des objets sacrés, et firent les morts les plus édifiantes. Le Père Venance, plus heureux peut-être, expia sur l'échafaud un génie du premier ordre mal appliqué.

Et jusqu'aux romanciers les plus populaires sont Ecclésiastiques¹ : — Fénélon, que nous osons à peine rappeler ici ; —

¹ Il n'est pas jusqu'aux littérateurs les plus vains ou les plus ridicules abbés, qui ne soient comme doués, et qui n'aient un reste du jeune prêtre ou du vieil homme. L'abbé Cotin lui-même a publié un *Traité de l'âme immortelle* dont Boileau était incapable, et l'abbé Cassaigne des vers comme ceux-ci, qui durent, à juste titre, exciter son envie, et que, pour notre part, nous préférons à tout son *Lutrin*, et même à toutes les *Satyres* d'un poète méchant, ce qui est encore pire qu'un méchant poète :

Brillantes fleurs de la saison nouvelle,
Cessez de paraître à mes yeux ;
Vous rendez la terre trop belle,
Je ne veux aimer que les cieux.

Que chantez-vous, petits oiseaux ?
Je vous regarde et vous écoute :
C'est Dieu qui vous a faits si beaux,
Vous le chantez sans doute ?

Son nom vous anime en ces bois,
Vous n'en célébrez jamais d'autre ;
D'où vient que mon ingrate voix
N'imitte pas la vôtre ?

Sur un Papillon :

Papillon léger et volage,
Fuis le vain éclat qui t'engage
A courir vers ce feu qui causera ta mort ;
Tu cherches ce que tu dois craindre :
Quand je te vois, je plains ton sort,
Mais plus que toi je suis à plaindre.

Le flambeau qui fait ton envie,
Te va ravir bientôt la vie ;
D'un téméraire vol tu cours à ton trépas.
Tel est le pécheur infidèle ;
Il veut suivre de vains appas,
Et court à sa perte éternelle.

l'abbé Prévost, dont les dernières années furent employées à déplorer ses chefs-d'œuvre; — le P. Isla, le *Cervantes du XVIII^e siècle*; — et, de nos jours, le chanoine Schmid, dont les *Croix de bois* sont entre les mains de tous les enfans bien nés de la chrétienté.

En somme, et pour en finir, il faut que la vérité de la supériorité littéraire et oratoire du Clergé soit bien grande. Elle est reconnue, en ces termes, par les deux chefs de la philosophie et de la littérature du XVIII^e siècle : « Il nous sera permis de dire ici, dit d'Alembert, pour mettre *le comble à l'Éloge de Massillon*, que le plus célèbre écrivain de nos jours, M. de Voltaire, fait des Sermons de ce grand Orateur une de ses lectures les plus assidues; que Massillon est pour lui le modèle des prosateurs, et qu'il a toujours sur la même table le *Petit Carême* à côté d'*Athalie*. »

Sur la guerre du corps et de l'esprit :

Corps mortel, qui me fais la guerre,
Et qui, pour me livrer à des soins superflus,]
Joins la pesanteur de la terre
A la fragilité du verre,
Hélas ! ne me tourmente plus.

Que te sert-il de me contraindre
A consumer, pour toi, le temps si précieux ?
Souffre la douleur sans te plaindre,
Attends le trépas sans le craindre,
Et sois la victime des cieux.

Un jour, par la bonté divine,
Tu dois, après ta mort, te voir ressuscité;
Et ton Créateur te destine,
Malgré ta mortelle origine,
Une heureuse immortalité.

Permits donc que suivant mon zèle,
Je sois toujours soumis à l'éternelle loi;
Et songe que l'âme fidèle,
Ne peut gagner le Ciel pour elle,
Sans le gagner aussi pour toi.

Les sciences *exactes* elles-mêmes et les *beaux-arts*, les mathématiques, l'astronomie, la chimie, la physique, la navigation, la géographie, et jusqu'à l'architecture, la peinture et la musique, qui ont tant d'influences agréables et utiles, édifiantes et même salutaires sur l'humanité et la société, doivent leurs plus belles découvertes, et jusqu'à leurs prodiges, au sacerdoce.

La première *Arithmétique* occidentale appartient, selon l'astronome Bailly, et de nos jours selon M. Chasles, au moine Gerbert, depuis Pape; — la théorie des *Quarrés magiques*, où Frenicle de Bessy trouva le secret de la science des *Parties Aliquotés*, et peut-être son *Arithmétique sans algèbre*, a été trouvée par Moscopule, moine grec du xv^e siècle; — l'*Algèbre*, qui a mis l'infini comme le fini à la disposition du calcul, a été inventée par Luca de Borgo, moine mendiant, auteur d'une *Proportion divine*; — les *Indivisibles*, ou *infinitement petits*, par le P. Cavalieri, Jésuite; — les plus grandes approximations de la *Quadrature* ou mesure du *Cercle*, et presque tout le système de Newton, sont dûs à Grégoire de Saint-Vincent, et même, selon Montucla, aux P. La Faille, Guldin, Léotaud, etc.; — le *Calendrier Grégorien*, sans lequel l'histoire même ne serait pas possible, au P. Clavius, de la même Compagnie. — De nos jours, le *Système métrique*, fondé sur la mesure de la terre, a eu pour inventeurs dans cet ordre (selon les *Notions élémentaires sur les nouvelles mesures*, publiées par ordre et de l'Imprimerie de la République, an iv) : Lavoisier, l'abbé Haüy, Monge, Borda; et, en remontant à quatre siècles, Regiomontanus, Archevêque de Ratisbonne. ¹

Les mathématiques transcendantes en général, et toutes les

¹ Les si ingénieux *Logarithmes* mêmes ont été découverts, avec le compas de proportion, etc., par Gunter, prêtre et fils de prêtre anglais; ou par Neper de Marcheston, auteur d'une *Explication de l'Apocalypse*, comme Newton.

parties de la nature, ont été supérieurement cultivées, à toutes les époques, par : le cardinal de Cusa, inventeur de la *Cycloïde*, avant Mersenne et Galilée (selon Wallis); — l'évêque d'Aire, le prince de Foix, proclamé par de Thou, *le premier mathématicien* du xvi^e siècle; — les étonnans Pères Jésuites : Fiset (trop peu connu), Gaspard Scott, Riccioli, de Chales, de Lana, Fabri, Pardies, Casati, Kréza, Castel, André, Boscowich, Rossignol, Mako (surnommé le *Leibnitz hongrois*), Zallinger : tous, sortes de Kircher; — les Pères Oratoriens, Minimes, etc., du même genre : Mersenne, Magnan, Caramuel, Malebranche, Tosca, Reyneau, Lesueur et Jacquier (enviés par Rome à la France), Ricati, Frisi, les Fontana, Léonard Ximénès; — les abbés Bouillaud, Gassendi, Varignon, Manfredi, Deydier, Foucher, de Gua, de la Chapelle, etc.

Et de nos jours mêmes : les abbés Marie, précepteur des princesses avec Guénéé; — Fontaine, *le Pascal de Savoie*; — et l'illustre abbé Bossut, dont Delambre faisait un si bel éloge à Bonaparte¹.

¹ « M. Bossut, si connu par ses *Traité*s sur toutes les parties de mathématiques élémentaires, et par son *Hydrodynamique*, dont il vient de donner une édition augmentée, a complété ce cours par un traité de calcul différentiel et intégral, où l'on retrouve toutes les mêmes qualités qui avaient fait le succès des autres parties, cet ordre méthodique, cette même netteté dans la manière d'exposer les théories les plus abstraites. Dans un appendix qui termine le second volume, il a donné la solution de diverses questions de stéréotomie, parmi lesquelles on distinguera plusieurs problèmes dans le genre de celui de Viviani, résolus d'une manière aussi nouvelle qu'élégante. Dans un mémoire publié dans le Recueil de l'Institut, il a fait de nouvelles recherches sur l'équilibre des voûtes. Enfin il a composé une *Histoire des mathématiques*, qui fait désirer vivement la suite que l'auteur a promise... Le *Cours de mathématiques* que M. Bossut substitua très heureusement pour la science à celui de Camus, avait reçu des augmentations considérables dans les nombreuses éditions que l'auteur en a faites; mais il y manquait un calcul différentiel et intégral qui pût servir d'introduction au *Traité* d'hydrodynamique du même auteur, considérablement augmenté dans les dernières éditions. M. Bossut a saisi cette occasion pour réunir

Il existe, en mathématiques, une merveille plus grande, s'il est possible, c'est le génie d'un jeune Jésuite de Gènes, que notre fameux Lalande alla admirer dans son *Voyage en Italie* : « Le père Sacchéri a été célèbre dans le pays ; c'était, dit-il, un mathématicien habile, et en même temps théologien et prédicateur. On en raconte des choses prodigieuses : il lui suffisait, dit-on, d'avoir lu un livre une seule fois, pour le réciter par cœur tout entier. Il jouait aux échecs sans voir le jeu ; un jour que la partie était avancée, il ordonna une marche qu'on lui dit ne pouvoir s'exécuter, par la disposition des pièces : il rappela depuis le commencement du jeu toute la suite des coups, et il prouva que sa marche était bien ordonnée. Le Père Sacchéri faisait d'autres *tours de force* vraiment

et présenter sous une forme méthodique tout ce qui, dans l'analyse transcendante, lui a paru susceptible d'application ; et comme il écrivait principalement pour un genre de lecteurs qui n'ont qu'un temps limité à donner à l'étude des mathématiques, il a multiplié les exemples, pour graver plus profondément dans la mémoire, des préceptes dont l'usage peut être très éloigné. Dans ses préfaces, et spécialement au *Dictionnaire mathématique* de l'Encyclopédie méthodique, M. Bossut avait toujours eu le soin d'exposer l'histoire de la science et de ses progrès ; il a depuis rassemblé ces matériaux précieux dans l'Essai qu'il a publié en 1802 sur l'histoire des mathématiques. Cet ouvrage ne parle encore d'aucun auteur vivant ; mais on sait que l'auteur en prépare une suite qui est vivement désirée. »

Delambre place dans le même *Rapport* cette mention honorable, pour un simple Ecclésiastique, qui réunissait la science, la patience et la conscience : « En Angleterre, Taylor a publié des tables de sinus et de tangentes pour toutes les secondes du quart de cercle ; long-temps auparavant des Français avaient exécuté ce grand travail, et même d'une manière plus complète. Il existe dans la bibliothèque de M. Lalande (et à présent dans celle de M. Delambre) un manuscrit qui contient les sinus et les tangentes de Taylor dans toute leur étendue, sans aucune de ces abréviations qui diminuent un peu le mérite de l'édition anglaise ; et pour les logarithmes des nombres, le manuscrit de M. Lalande en contient cent cinquante mille de plus qu'aucune des tables publiées jusqu'ici. Un curé de campagne, nommé Robert, et un commis de la marine, nommé Cartaud, avaient employé leurs loisirs à construire ces deux monuments, qui probablement ne verront jamais le jour. » — Un autre curé de campagne, au diocèse du Mans, l'abbé Potier Deslaurières, publia en 1804 une *Identité géométrique du Cercle et du Carré*, où l'on trouve des aperçus dignes de Leibnitz et d'Euler.

divins, non moins inouis. Il disposait trois jeux d'échecs à la fois, et donnait, en même temps, échec et mat à ses trois adversaires. Dans un problème algébrique, il lui suffisait, sans voir le papier où on le résolvait, d'indiquer les nombres progressifs, pour trouver *l'inconnue*. Et puis, pour couronner les miracles par un miracle aussi grand, le Père Sacchéri était, à neuf ans, mathématicien extraordinaire, lorsque Pascal ne l'était pas même à quatorze. »

Que ne doit pas au prêtre l'Astronomie? c'est, on peut le dire, lui seul qui a fait raconter aux cieux la gloire de leur Auteur. Les véritables inventeurs du *Système du monde*,¹ sont successivement : Régiomontan (Jean Muller), archevêque de Ratisbonne, ami du cardinal Bessarion et de Sixte IV, qui l'appela, avec le Père Clavius, à la réforme du Calendrier; mort à la fleur de l'âge, en 1476, et dont Delambre lui-même a dit que la perte était irréparable; — le cardinal de Cusa, Légat au concile de Trente; — Copernic, chanoine de Varmie en Pologne. (Kepler, son continuateur, a publié jusqu'à six écrits sur *Jésus-Christ*, et un poème latin sur la *Présence de Jésus-Christ partout*.)

Ils sont assez beaux, après ceux-là, les noms et les travaux astronomiques des Pères Riccioli, Mayer, Boscovich, Hell; Piazz, inventeur de la planète de Cérés, le premier jour de l'an premier du XIX^e siècle; — les abbés Picard, Boulliau, Manfredi, de la Caille, et, de nos jours, Césaris et Oriani,

¹ Et même le prêtre irlandais Virgile, qui fut nommé Evêque de Salsbourg après son accusation d'hérésie pour son opinion des *Antipodes*, etc., qu'on trouve d'ailleurs émise, dès le premier siècle, par le pape saint Clément de Rome (*Épître aux Corinthiens*, ch. 20); dans le IV^e, par saint Hilaire de Poitiers (*in Psalm. 11*).

L'équinoxe a été découvert par le vénérable Bède: — « Le Cycle le plus parfait des chrétiens, dit Libri, est dû à un saint Égyptien (*Beda opera*, tom. 1, col. 194). — Un autre, plus étonnant, d'après les *Tables* de Delambre, le Cycle de mille quarante ans, est tellement sacerdotal, que Chéseaux l'a nommé le *Cycle de Daniel*.

sénateurs et directeurs de l'Académie des sciences de Milan; et les prêtres anglais : Flamsteed, Bradley, etc.

Le prêtre ou le religieux a pris l'initiative jusque dans les voyages et les découvertes terrestres ou maritimes. Le deuxième *Voyage en Tartarie*, dont nous ayons la relation réimprimée en 1735, in-4°, et dont la France et la chrétienté aient tiré de véritables connaissances et des avantages politiques et commerciaux positifs, a été fait par Rubruquis, Cordelier brabançon, sous la protection de Saint-Louis. — Le premier, qui remonte à l'an 1240, est de Jean du Plan de Carpin, autre cordelier, envoyé par le Pape Innocent IV. — Un troisième Franciscain, le Frère Oderico de Frioul, a fait, dans le siècle suivant, en Tartarie, en Indostan et jusqu'en Chine, un *Voyage* dont la lecture étonne aujourd'hui. — Lorsqu'au commencement du xv^e siècle, par la grâce de Dieu, ou, si l'on veut, de la boussole (dont le premier usage paraît avoir eu lieu pour les *Croisades*), la Chrétienté (et non l'islamisme), fut en possession des mers, la grande route des nations, c'est précisément le pays le plus catholique, le plus monastique de l'Europe, le Portugal, surnommé *Très Fidèle*, comme l'Espagne *Très Catholique*, qui prit les devants, et ce fut une sorte de Prêtre roi, ayant fait vœu de célibat, etc., Dom Henri, qui, de son Observatoire magnifique, appelé *Cap sacrum*, et *Saint Vincent*; pré-méditait et expédiait ses navigateurs, courriers d'un ordre nouveau, véritables Missionnaires apostoliques, à ces accens que l'Histoire a recueillis : « Quelle gloire à vous, si vous brisez les fers de l'idolâtrie ! Dieu m'est témoin que je vous l'envie. » Christophe Colomb, lui-même, qui n'était que Fidèle, mais jusqu'à la plus entière confiance dans le roi du ciel et la *Reine des mers* (il donna le nom du *Sauveur* à sa première découverte, et celui de la *Trinité* à la seconde, et il disait, dans son immortelle *Lettre au roi* : « O bien heureuse Vierge !... Ce fut vous, ô grand Dieu, qui m'inspirâtes et me conduisîtes au Nouveau-Monde!.. Et vous, Anges du ciel, qui connaissez mon innocence!.. »)

Christophe Colomb eut un fils prêtre, qui fut son premier *Historien*. — Améric Vespuce, pieux comme Colomb (il écrivait à Laurent de Médicis : *Honneur, gloire, reconnaissance à Dieu seul* ; et il dit dans son *Voyage* : « Cette région paraît immense, comme l'annonce le divin Jean, dans l'Apocalypse. ») fut élevé par un oncle, Antoine Vespuce, chanoine de Saint-Marc, à Venise. — Magellan était accompagné par Jean de Carthagène, son cousin, évêque de Burgos, et Antoine Pigafetta, chevalier de Jérusalem ; et il fut continué par Carjaval, évêque de Plaisance.¹ — Fernand de Lucques, compagnon de Pizarre dans la conquête du Pérou, devint *Evêque* du pays qu'il découvrit *abbé* ; — et le troisième compagnon de l'expédition, Vincent de Valverde, véritable évêque et missionnaire, prêchait, une Bible à la main, en présence du roi Atabaliba, avant de lui laisser livrer une bataille... La scène, rapportée dans l'*Histoire de la conquête* du pays, est sublime.

Les dernières découvertes importantes n'ont pas même un autre instrument que les précédentes. C'est au Père Marquette, jésuite, et à un Récollet de Québec, prisonnier chez les Illinois, dont il se fit aimer comme médecin,² que la France doit sa chère et regrettée Louisiane.

Le monde, à la même époque, fut le théâtre de quelque chose de plus extraordinaire. L'histoire malheureuse l'oublie, mais Fénelon l'a immortalisé. Un humble prêtre de Tours, que ses vertus et ses travaux avaient élevé à la mission de Missionnaire apostolique au Tong-King, et d'Evêque d'Héliopolis, François de la Pallu, dont on a publié posthume en

¹ Il est remarquable que le dernier descendant de ce hardi navigateur, Jean-Hyacinthe de Magellan, habile physicien, mort à Londres en 1790, était religieux Augustin : tant il est vrai que tout finit, ainsi que tout commence, par le Sacerdoce !

² Il revint à Québec, et donna la clé du pays au chevalier de la Salle, qui alla en prendre possession au nom de Louis XIV, et le nomma *Louisiane*.

1688, *Relation des missions dans l'Inde* ; retournant en Chine, poussé par les vents aux îles Philippines, et renvoyé par les Espagnols en Europe, fit le premier tour du monde par l'Orient¹.

Une fois l'Amérique découverte, et les Indes et la Chine mieux ouvertes par une meilleure intelligence entre les nations, dont la religion est encore le secret, les Missionnaires, les Religieux, et surtout les Jésuites, sont les premiers, et presque les seuls à mesurer, à explorer, à peindre le terrain, au point d'en instruire et d'en édifier le pays lui-même. — Dès le xvi^e siècle, le Père Possevin de Mantoue faisait connaître la Russie au reste de l'Europe ; — et dans le xvii^e siècle, *Voyagent*, à la fois habiles et courageux : Sicard, en *Égypte, Syrie*, etc. ; — Bredevent, en *Éthiopie* ; — Bazin, en *Perse*, où il devint premier médecin du roi ; — Tachard, à *Siam* ; — Gerbillon, en *Tartarie* ; où il devint précepteur de l'empereur ; — Visdelou, à *Pondichéry*, etc. ; — Bouvet, correspondant de Leibnitz, qui le traduisit ; — Le Comte ; — Parenin, correspondant de Mairan, etc. ; Duhalde, Charlevoix, Labat, etc., en *Chine, au Japon, en Amérique* etc. ; — les auteurs des savantes *Lettres édifiantes*, si heureusement continuées par les *Annales de la propagation de la Foi* ; — enfin, ce père Receveur Cordelier, hardi compagnon de La Pérouse, et victime de son zèle *avec lui...* ; et cet abbé Bertrand, de Dijon, mort victime de son zèle, *après lui*, sur le vaisseau envoyé à sa recherche.

¹ Voici la belle page que Fénelon lui a consacrée : « Déjà un saint pontife marchant sur les traces de François-Xavier, a béni cette terre (la Chine) par ses derniers soupirs. Nous l'avons vu cet homme simple et magnanime, qui revenait tranquillement de faire le tour entier du globe terrestre ; nous avons vu cette vieillisse prématurée et si touchante, ce corps vénérable, courbé, non sous le poids des années, mais sous celui de ses pénitences et de ses travaux ; et il semblait nous dire à nous tous au milieu desquels il passait sa vie, à nous tous qui ne pouvions nous rassasier de le voir, de le bénir, de goûter l'onction, et de

Les intrépides et savans Voyageurs et Géomètres qui allèrent aux deux extrémités du globe pour en avoir la mesure, furent prêtres ou devinrent fidèles : La Caille; Bouguer, mort entre les bras du père La Berthonie; Maupertuis, voulant être enterré chez des Religieux; et l'abbé Outhier, qu'il appelait *son maître et son ange gardien*. — Enfin l'abbé Chappe, qui, le premier, au prix perpétuel de sa vie, alla jusqu'en Californie, afin de voir Vénus passer sur le soleil, et dont le *Voyage en Sibérie* a été si utile à la science.

La Géographie et la Cosmographie, proprement dites, n'ont pour maîtres que des ecclésiastiques : Fra-Mauro, Camaldule au *xiv^e* siècle; — Nicolas Donis, Bénédictin allemand; Jean Eldar, Prêtre écossais; André Thevet, Cordelier, aumônier de Catherine de Médicis, aux *xv^e* et *xvi^e* siècles; — Pierre Bertius, flamand, ministre protestant, qui abjura entre les mains du cardinal de Retz; — et depuis, Vialard, évêque d'Avranches, dont la *Géographie sacrée* est classique; — Coronelli, général des minimes à Venise; — le P. Feuillée, voyageur et astronome, auquel Louis XIV fit bâtir un observatoire à Marseille; — l'abbé de la Grive, géographe de la ville de Paris, collaborateur de Cassini; — l'abbé Pluche, si connu à d'autres titres; — l'abbé d'Expilly, zélé voyageur et géographe; — le P.

sentir la bonne odeur de Jésus-Christ qui était en lui; il semblait nous dire : Maintenant me voilà, je sais que vous ne verrez plus ma face. Nous l'avons vu qui venait de mesurer la terre entière; mais son cœur, plus grand que le monde, était encore dans ces régions si éloignées. L'esprit l'appelait à la Chine; et l'Évangile, qu'il devait à ce vaste empire, était comme un feu dévorant au fond de ses entrailles, qu'il ne pouvait plus retenir.

« Allez donc, saint vieillard, traversez encore une fois l'Océan étonné et soumis; allez au nom de Dieu. Vous verrez la terre promise; il vous sera donné d'y entrer, parce que vous avez espéré contre l'espérance même. La tempête qui devait causer le naufrage vous jettera sur le rivage désiré. Pendant huit mois, votre voix mourante fera retentir les bords de la Chine du nom de Jésus-Christ. O mort précipitée! etc.»

Magnan ¹; — et enfin est admirable et vertueux abbé Soulaire, qui décrit les Lieux saints à la faveur de l'armée française en Égypte; et dont le *Testament* en faveur du séminaire de Meaux est immortel comme sa *Carte de France*, dont l'empereur de Russie lui offrit en vain 200,000 francs, et qu'il aimait mieux donner pour 100,000 au roi de France.

La nature en général a été scrutée par les ecclésiastiques, et souvent comme délassemens aux travaux religieux les plus zélés, avec une sagacité, une persévérance et des succès inouis, à toutes les époques et dans tous les lieux, surtout dans ceux où le catholicisme est dominant, en Italie, en France, et même en Espagne, naturellement dédaigneuse de la matière; et pour ne rappeler que les célèbres: Le P. Barrelier, dominicain, dont l'*Hortus mundi* a mérité d'être traduit par le plus grand des Linné, qui n'a pas publié d'autre ouvrage; — le P. Plumier, minime de Marseille; — l'ecclésiastique Suédois Olaus Celsius, maître de Linné, qui l'appelle le *fondateur de l'histoire naturelle*; — le P. Béraud, qu'on allait voir aux Jésuites de Lyon, comme le P. André à ceux de Caen; — Needham, recteur à Bruxelles; — Nollet, Paulian, Bonmaterre, Jadelot, Sépaigne, Ray (Augustin), etc., à Paris; — le P. de la Force, à Rome; les Fontana, de Pini, etc., à Milan; Vassali, à Turin, etc.; — l'abbé Cavanilles, le *Linné d'Espagne*; — l'abbé Rozier, restaurateur de l'*Agriculture* en France; — et cet humble dom Gentil, prieur de l'abbaye de Fontenay, près d'Anvers, dont les écrits et la pratique étaient étudiés, et la personne visitée par son voisin l'orgueilleux Buffon ².

¹ « C'est en Espagne, dit Delambre dans son *Rapport à Bonaparte*, que la géographie a fait le plus de progrès depuis 1788; » et surtout avant. Le dernier célébré dans ce rapport est le religieux don Vincent Tosino, qui accompagna Borda aux Canaries.

² Le plus petit de tous est celui que Parmentier alla déterrer et admirer au Havre, et que célèbre en ces termes M. Cadet de Gassicourt dans l'*Éloge* qu'il présida: « Nommé pharmacien en chef d'une armée

Il était prêtre aussi, et élève des jésuites, celui que l'Europe admirait à la fin du XVIII^e siècle, que les calvinistes Tramblay, Sennebier, Ch. Bonnet appelaient *illustre*, auquel Haller et Galvani dédiaient leurs ouvrages, dont notre Alibert a publié un dernier éloge, et qui, le premier, porta le coup-d'œil de l'aigle dans les infiniment petits et les étonnans phénomènes, jusqu'alors invisibles, des entrailles même des règnes animal et végétal.

Et cet illustre Haüy, le plus profond, le plus ingénieux et le plus modeste des naturalistes modernes, le restaurateur de la *Physique* et de la *Minéralogie*, le créateur de la *Cristallographie*, et le savant qui fait les honneurs principaux du fameux *Rapport* de Delambre à Bonaparte, *sur le progrès des sciences mathématiques, depuis 1789* : « Si nous ne sommes pas entrés dans de plus grands détails; dit-il, c'est que nous n'avions à rappeler que des faits bien connus, dont l'histoire et la théorie sont exposées d'une manière lumineuse dans le *Nouveau Traité de physique* de M. Haüy, ouvrage qui peut se compter aussi parmi

dont le quartier-général était au Havre, son premier soin en arrivant dans cette ville, après avoir rempli les devoirs de sa place, fut de s'informer où demeurait le savant abbé Dicquemare. Quel est son étonnement! ce naturaliste n'est pas connu dans la ville qu'il habite, ou du moins on ne le connaît nullement sous la qualification de savant. Nous avons bien, lui dit-on, un abbé qui porte le nom de Dicquemare; mais ce ne peut être celui que vous cherchez, c'est un fou qui passe sa vie sur le bord de la mer, à ramasser des vers, des polypes, des moules, etc.; il a même chez lui une ménagerie marine pour contempler sans cesse les objets de sa pitoyable curiosité. — Eh bien! messieurs, c'est précisément ce fou que je désire voir, et j'espère que bientôt il vous paraîtra sage. Parmentier le visite, examine ses collections, écoute ses observations et passe ensuite chez le général en chef qu'il savait être amateur des sciences et des arts. Il lui parle de Dicquemare avec tant d'intérêt et de charme, qu'il lui donne le plus vif désir de le connaître et d'admirer son cabinet. — Allons chez lui, dit le général. — Très volontiers, monseigneur; mais ne trouveriez-vous pas à propos de faire cette visite avec beaucoup d'éclat, afin de déterminer par votre exemple ses concitoyens à honorer les sciences et ceux qui les cultivent? »

les acquisitions intéressantes que la France vient de faire, puisqu'il est le tableau le plus complet de sa situation actuelle, et qu'il a tenu tout ce que promettait le nom de son auteur. On sait que M. Haüy, le premier, a su introduire la géométrie dans une partie de l'histoire naturelle, qu'il a pour ainsi dire créée, en trouvant les lois mathématiques qui en marquent d'une manière si heureuse et si précise les divisions et subdivisions, les genres et les espèces. »

Or, il faut savoir que ce *Monsieur Haüy* fut toute sa vie un modèle de vie sacerdotale, et que Cuvier, plus hardi et plus juste que Delambre, lui rend cet hommage que « la plus sublime spéculation ne l'aurait détourné d'aucune pratique prescrite par le *Rituel*. » — « Il publiait, ajoute-t-il, son beau *Traité élémentaire de physique* avec ses titres de savant, mais qu'il faisait précéder tous de celui-ci : *l'abbé Haüy, Chanoine de l'Eglise métropolitaine de Paris.* »¹

Qui est-ce qui a donné la beauté à toute la science géologique moderne, aux études, aux recherches, et aux découvertes mêmes des De Luc, des Buckland, des Becquerel, des la Bèche, des Élie de Beaumont, des Chaubard, etc. ?

Un simple et modeste capucin, connu des savans seulement, et non de la foule (comme les plus grands hommes), le P. André, de Gy en Franche-Comté, auteur d'une *Théorie de la Terre*, que le protestant Cuvier a fait admirer à l'Institut, en 1806.

¹ Et de nos jours, le jeune P. Moigno, que viennent consulter, dans son cabinet magique, les Thénard, les Poisson, les Arago, de l'Académie des sciences; — l'abbé Pinault, ex-maître de conférences à l'École normale, auteur des derniers et des meilleurs *Éléments de physique*, etc.

² « Mais lorsqu'une étude plus soignée eut fait voir que les formes générales des fossiles, leur tissu intime, et, dans beaucoup de cas, leur composition chimique, étaient les mêmes que celles des parties analogues des corps vivans, il fallut bien admettre que ces objets avaient aussi dans leur temps joui de la vie; par conséquent, qu'ils avaient existé à la surface de la terre ou dans les eaux de la mer. Comment se trouvaient-ils ensevelis sous des masses immenses de

Les arts proprement dits eux-mêmes, et surtout l'architecture et la musique ¹, dont l'influence sur les mœurs et la religion est si grande, doivent tout, se doivent tous, à ce *Prêtre*, que nous ne croyons que savant ou théologien.

La plupart des chefs-d'œuvre du premier de ces arts, et du plus sublime, furent tracés, et souvent exécutés, par les Moines, les Chapitres, les Evêques mêmes du temps.—Les *Francs-*

pierres et de terre? Comment les corps marins se trouvaient-ils transportés au sommet des montagnes? Comment, surtout, l'ordre des climats était-il totalement interverti et trouvait-on près du pôle les productions de la *Zône-Torride*? Lorsqu'on vit enfin que presque toute la surface du globe en était couverte à une profondeur incalculable, il fallut bien chercher et imaginer des causes générales et puissantes qui les eussent ainsi répandues. La *Genèse* et les traditions de presque tous les peuples païens en offraient une à laquelle il était naturel que les physiiciens eussent leur premier recours. C'était le déluge. Les pétrifications passèrent pour en être des preuves; et pendant près d'un siècle, les ouvrages de géologie ne continrent que des efforts pour trouver des causes physiques à cette grande catastrophe, ou pour en déduire comme effet l'état actuel de la surface du globe.

« Leurs auteurs oubliaient que le déluge nous est donné, dans la *Genèse*, comme un miracle, ou comme un acte immédiat de la volonté du Créateur, et qu'il est par conséquent bien superflu de lui chercher des causes secondaires..... Fidèle aux lois de l'ordre religieux auquel il appartenait, M. André a parcouru à pied des routes assez étendues : il les parcourait en observateur éclairé, et notait avec soin les élévations et les abaissemens du terrain, la nature des pierres, leur disposition entr'elles, et par rapport à l'horizon. »

¹ Le *Génie* civil a ses *Ingénieurs* du premier ordre dans le Clergé; entr'autres : — saint Bénézet, et sa Confrérie qui suspendirent si audacieusement les *ponts Saint-Esprit*, etc., sur le Rhône; et qui élevèrent les Hospices superbes du Midi, etc.; — le célèbre Abbé Couplet *, que sa création d'eaux à Coulanges la *Vineuse*, où le vin était moins rare que l'eau, fit appeler à l'Académie des sciences; — Truchet, si connu sous le nom de *P. Sébastien*, auteur de la belle machine de Marly, et que Pierre-le-Grand venait visiter; — Renau d'Eliça-Garay, le *Vauban de la marine*, Trappiste au petit pied; — et jusqu'à ce Chézy, père de tous nos Ingénieurs (Prony, etc.), et des principaux canaux modernes, Oratorien jusqu'à trente ans, et fidèle, seulement d'une autre façon, depuis.....

* Renouvé et comme multiplié de nos jours par l'abbé de Paramèle, dont la *baguette* fait jaillir l'eau de toutes parts dans le Midi.

maçons, édificateurs de nos superbes cathédrales gothiques, de ces forêts de pierres parlantes, et de celle de Strasbourg, entre cent autres, le plus haut des monumens de la terre après la grande pyramide d'Égypte; de la Tour d'Anvers, visible à sept lieues à la ronde,... ces *Francs-maçons*, si différens des nôtres, étaient comme autant de frères convers... — C'est le Chapitre de Séville qui éleva la *Cathédrale* de cette ville, qu'on a définie *un monde entre le ciel et la terre.*—Et puis quatre cents moines, en cinquante ans, érecteurs de cette église des Dunes, en Belgique, qui fait dater toutes les basiliques du *xiii^e* siècle; — saint Romuald, fondateur des Camaldules, architecte de ce *portail de Reims*, devant lequel Soufflot se prosternait; — Geoffroy de Montbray, évêque de *Coutances*, élevant une voûte, qui faisait dire à Vauban : *Quel fou sublime l'a lancée au ciel?* — le Religieux Azon, la *Basilique de Séz*; — le Bénédictin Helderduart, le *Clocher de Chartres*; — l'Évêque de Paris, Maurice de Sully, *Notre-Dame-de-Paris*; — Wicham, évêque de Winchester, la cathédrale de *Windsor*, etc; — André del Pozzo, jésuite à vingt-trois ans à la sortie d'un sermon sur les *vanités de la vie* : la *Coupole* du collège romain, qui étonna Fontana; — et, dans un autre genre, l'abbé de Clagny ou Clugny (Pierre de Lescot), chanoine de Paris : l'admirée *Fontaine des Innocens* de Paris; — l'abbé de saint Éloy (De Lorme) : les *Tuileries*; — et, au dix-huitième siècle encore : l'abbé Juvara, de Messine, la magnifique *Eglise patriarchale* de Lisbonne... et le Frère convers Pierson, les plus belles Eglises de Lorraine..., etc., etc.

Le Clergé eut aussi jusqu'à des peintres sublimes, et surtout des murs et des vitraux vivans de ses églises. Le comte de Lasteyrie vient de prouver que, dès le *xv^e* siècle, c'est-à-dire, mille ans avant Raphaël, les Evêques eux-mêmes parlaient éloquemment aux yeux comme à l'oreille de leurs ouailles. Dans l'intervalle, c'est surtout le goût et le règne des *Miniatures*, plus difficiles et plus étonnantes que les tableaux proprement

dits. Et, près d'un siècle avant Léonard de Vinci, le frère Angelico, Dominicain de Florence, célébré de nos jours par M. M. Rio et de Montalembert, peignait des *Couronnemens de la Vierge* et des *Jugemens derniers*, où il faisait, dit-on, des taches, pour prévenir l'orgueil de ses émules ou le sien. — Depuis, Guillaume de Marseille, Dominicain, allait orner les fenêtres du Vatican, à la prière de Jules II. — Au XVIII^e siècle encore, pendant que l'abbé Solimène, de Naples, charmait l'Europe par une suite de chefs-d'œuvre, — Attiret, Frère convers jésuite de Dôle, avec une *Adoration de rois*, etc., charmait l'empereur de la Chine au point de lui offrir une charge de Mandarin, etc., etc.

Les Ecclésiastiques triomphent surtout dans la *Didactique* ou la *Théorie* des beaux-arts, dont ils laissent ordinairement la pratique aux laïques fidèles : témoin le Moine du onzième siècle, Théophile, dont le *De omni scientiâ picturæ artis*, est, selon le comte de Lasteyrie, le premier *Traité des arts* connu ; — l'étonnant Alberti, Chanoine de Florence ; — Caramuel, plus étonnant encore ; — le célèbre abbé Winkelmann ; — et ses continuateurs originaux : Lanzi, directeur de la galerie de Florence ; Zannoni, etc., dont les *Histoires de peinture*, six in-f^o, sont de vrais monumens...

Si nous considérons les Inventions proprement dites, comme supposant plus de génie que la théorie ou la pratique des sciences, on verrait encore le Prêtre, présidant à la plupart de toutes les découvertes scientifiques. — Seulement, il faudrait plutôt dire les *retrouveurs* que les *inventeurs* des sciences, car les sciences sont toutes natives, et furent le propre des premiers hommes, nés savans, parce qu'ils sont nés bons. Perdues par faute ou par oubli de Dieu, elles fu-

¹ C'est ici qu'il faut renvoyer les curieux à la suite de beaux articles artistiques de M. l'Abbé Cahier, dans les savantes *Annales de philosophie chrétienne* de M. de Bonnetty.

rent toujours retrouvées par vertu ou par foi. — Quoi qu'il en soit, les inventeurs en tout, sont ou passent du moins pour les plus grands hommes qu'il y ait au monde. Ils sont tous religieux au plus haut degré. La savante *Origine des sciences*, etc., de Gouguet, conseiller au parlement de Paris, en est une grande preuve historique. Nous nous contenterons ici de jeter un regard sur les inventeurs généraux ou particuliers. Et d'abord sur les plus importants. Ce sont des hommes inspirés de Dieu, ... si ce n'est pas Dieu lui-même en personne. ¹

¹ On n'a jamais pu assigner d'inventeur à l'art sans lequel on ne connaît pas même la vie : l'art de la parole. On n'en assigne qu'un, évidemment fabuleux (Cadmus), à l'Écriture. Quant aux *Langues nouvelles*, proprement dites, on trouve un Prêtre quelconque à son plus ancien monument. Ulphilas, Evêque Goth, qui fut envoyé en ambassade à Valens, au IV^e siècle, est l'inventeur des premiers caractères gothiques avec lesquels il publia la première traduction de la *Bible* gothique; — le moine Méthode, des *caractères* et de la *Bible Esclavons*, etc.

Le *style*, ou la forme élémentaire et substantielle de la langue française, devenue la langue universelle de la politique, comme le latin celle de la religion, est due, presque exclusivement, à l'Evêque d'Auxerre, Aumônier du roi, auquel il dit prophétiquement dans la *Dédicace* de son *Plutarque* : « Au demeurant, si j'ai par ceste traduction miens aucunement enrichi ou poli vostre langue, honoré vostre regne, et bien mérité de vos suiets, et de tous ceux qui entendent le langage françois, louange en soit à Dieu qui m'en a fait la grace... Qui me fait estimer que si bien le commencement de vostre regne a esté fort turbulent et calamiteux, le progrès en sera plus heureux, si Dieu plait, et la fin glorieuse, pourveu que vous vous affectionniez tousiours de plus en plus à aimer et pourchasser ceste sainte Sapience discipline des Rois, en la demandant par chacun iour d'ardente affection à celui qui seul la peut donner, disant avec Salomon, Donne moi la Sapience qui assiste à ton throne : et avec le Prophete royal, Perce ma chair de ta crainte, à fin que je redoute tes iugemens : demeurant tousiours en l'union et obeissance de la sainte Eglise Catholique, dont vous estes le premier fils, vous eforçant de retenir tousiours par tous vertueux et religieux deportemens le titre hereditaire de Roy tres-chrestien que vos glorieux ancestres vous ont aquis. »

Chose admirable ! on pourrait, on devrait même faire remonter l'origine de la langue française à Saint Bernard, dont nous avons des *Sermons* en français, où telle page serait lisible dans une école primaire.

Jusque dans les arts les plus légers en apparence, on voit l'esprit

Les sciences et les lettres, les classiques Grecs et Romains, du moins, compromis dans la transition des langues anciennes ou nouvelles, furent retrouvés par les Religieux, les Bénédictins surtout. S'il était possible ici de citer un homme ou deux, ce seraient, d'une part, le Vénérable Bède et le Moine Alcuin, les *Charlemagne de la littérature* et de l'Université, à Aix-la-Chapelle et à Paris; et, d'autre part, Grimbald et Jean, moines français, qu'Alfred-le-Grand, à son tour, appela de France, pour relever les études en Angleterre. — Plus tard, ce furent les Italiens, les Florentins, les Romains, Pétrarque, Coluccio-Salutato, Maneti, le Pogge, Brunetto Latini, et l'illustre Brantotini (dit Il Lippo), tous amis, quelques-uns secrétaires des papes ou des conciles; — le dernier, moine Augustin, auteur d'un célèbre traité *De virtutibus J.-C.* etc. — Lorsqu'une révolution, la prise de Constantinople, faillit engloutir les sciences grecque et orientaliste, d'autres fidèles, courageux et fugitifs, les Lascaris, ayant à leur tête Bessarion, dernier des patriarches et des Romains du Bas-Empire, les transportèrent, comme autrefois le pieux *Énée* son père, sur les bords hospitaliers de l'Italie. Et la maison du cardinal Bessarion fut la première Académie de l'Europe.

Aux époques de renouvellement, ou, si l'on veut, d'enfante-ment, auxquelles remontent visiblement et historiquement les

saint. Léonius, chanoine de Saint-Victor, ou le pape Léon II, eut l'idée des vers Léonins, et de la rime. Dès le iv^e siècle, saint Ambroise, et depuis saint Thomas-d'Aquin, l'appliquèrent heureusement même à la poésie latine. — Le plus ancien rimé d'Europe est un *Poème de la Grâce*, par Olfred, moine de Wissembourg; — les plus anciennes tragédies des sacrées, par Geoffroy, abbé de Saint-Alban; — les premières scènes publiques, des *Mystères*; — la première poésie italienne même (c'est le sentiment de Gærres, qui a fait un livre pour le prouver), les *Cantiques* de saint François d'Assises et du *Frère pacifique*; — la première *Bibliothèque* vraiment historique, dont le Jésuite Hartzheim dressait encore le *Catalogue* en 1752, est celle du Chapitre de Cologne par l'Archevêque Hildebald au viii^e siècle.

découvertes proprement dites, on ne leur voit, pour auteurs, que des Ecclésiastiques, et le plus souvent des Religieux dans les cloîtres. Il en est quatre surtout, sur, ou plutôt dans la tête desquels roulent toutes les inventions : Gerbert, depuis Pape, sous le nom de Silvestre II ; Albert-le-Grand ; Roger Bacon ; Raimond Lulle. On attribue au premier, la première *horloge* ; le premier *globe céleste*, la première *arithmétique*, etc. ; au second, le *zinc*, le *bismuth*, l'*arsenic*, etc., des têtes d'airain, quasi-parlantes, l'*aimant*, la *boussole*, la *poudre à canon*, etc., etc. — « On peut, dit-il, préparer une matière qui, même en une fort petite quantité, exciterait dans l'air un bruit violent, s'enflammerait comme une traînée de feu, et serait capable de détruire des châteaux et des armées tout entières. » — « On peut, dit-il encore, tailler des verres, ou des espèces de miroirs, dont les uns seraient propres à grossir ou rapprocher les objets, et les autres à les diminuer ou à les éloigner prodigieusement ; quelques-uns à faire paraître ces objets à la renverse, quelques autres à les redresser. » — « On peut, ajoute-t-il, trouver le moyen d'aller par les airs, de descendre et de se promener au fond de la mer. » — « On peut enfin construire des *bateaux* que mèneraient un homme seul, et qui surpasseraient en vitesse tous les bateaux ordinaires, quelque chargés qu'ils fussent de rameurs. — « On peut, enfin, construire des espèces de chars qui, sans être tirés par des chevaux, feraient un chemin incroyable. »

Si le Clergé n'a pas réalisé le premier l'art de tous les arts, le plus bienfaisant, précisément parce qu'il peut être, et qu'il est le plus funeste, l'imprimerie, il en a eu la première idée...¹

¹ Pierre Schoiffer, ou Schefer, l'un des trois inventeurs prétendus, prend le titre de *Clerc*, c'est-à-dire Prêtre, de l'Evêché de Mayence. — Le principal du triumvirat, Guttenberg, se qualifiait de *Serviteur attaché à la maison de l'Archevêque*, qui lui donna des *Lettres de noblesse*. Sa

Elle est sans doute bien d'origine et d'exécution ecclésiastique, la *calligraphie*, ou *manuscriture* enluminée, si supérieure en patience, et même en illustration et en magnificence de caractère, à l'imprimerie, et dont ceux qui n'en ont pas vu les chefs-d'œuvre survivans ne sauraient avoir d'idée. Le plus ancien connu est le *Nouveau Testament* grec et latin, de Cambridge, du III^e siècle; — l'*Évangile saint Marc*, de Venise, du IV^e siècle; — la *Bible* et le *Psautier* du roi Charles-le-Chauve, l'*Evangelia* (lettres d'or sur vélin pourpré), du IX^e siècle; — la *Bible* latine et française, 2 in-fol., avec 5,000 miniatures, merveille de la Bibliothèque royale; etc., etc. ¹

Une science ancienne avait fini par échapper aux études de la linguistique, celle des hiéroglyphes égyptiens, elle a été retrouvée de nos jours, bien avant Champollion, par les archéologues romains, et, entre autres, par Mezzastanti, préfet de la bibliothèque du Vatican, Rosellini, le P. Ungarelli, barnabite; Greppo, vicaire général de Belley. Le chanoine Mazzochi est venu à bout d'expliquer les *Tables législatives* d'Héracleé; l'abbé Angelo-Mai, les plus indéchiffrables manuscrits, etc., d'Herculanum, etc.

chère sœur, Berthe, était par lui placée et dotée au couvent de Sainte-Claire de la ville. — Et même Laurent Coster, dont les œuvres ont la priorité sur celles des autres de près de vingt-cinq ans, a reçu son nom de Marguillier, qu'il fut de 1399 jusqu'à sa mort en 1439. Celle de Gutenberg n'est que de 1468.

¹ Il faut voir encore sur cette science, artistique par excellence, l'intéressant travail de M. l'abbé Cahier, qui a paru détaillé dans les *Annales de philosophie chrétienne*.

La Sténographie elle-même est ecclésiastique ou biblique, au rapport même de Taylor et de Bertin, dans leur *Système universel de sténographie*: « Ce qu'il y a de très certain, c'est que les Hébreux rejetaient les voyelles, et David dit, dans le *Psautier* 44 : *Lingua mea calamus scribæ velociter soribentis*; expression qui ne permet pas de douter que de son temps déjà la plume ne fût plus rapide que la parole. Saint Jérôme a imité le Psalmiste dans cette phrase : *Mea autem lingua in similitudinem scribæ velocis*

Les meilleures méthodes d'enseignement furent trouvées, retrouvées ou perfectionnées par des ecclésiastiques¹ : les Jésuites de *Louis-le-Grand* ; l'abbé Dangeau ; l'abbé Gauthier ; et aujourd'hui l'abbé Deshoullières, le véritable inventeur de l'*enseignement universel*, si cet enseignement était nouveau, — celui des *Aveugles*, 1786, est autant ou plus l'abbé Haüy, restaurateur de la *physique*, de la *crystallogie*, etc., que son frère Valentin, mort chez lui et entre ses bras.

Le *Système Pénitentiaire* lui-même n'est pas autre chose que celui dont le savant bénédictin Mabillon nous avait écrit l'histoire, d'après la prison de Saint-Jean-Climaque, qui elle-même, selon M. Guizot, n'est qu'une application des *Canons* sur les pénitences publiques.

Les inventeurs de l'éducation des *Sourds-muets* (car il paraît y en avoir plusieurs), appartiennent tous au clergé : c'est le P. Scott, jésuite ; c'est l'abbé de l'Épée, c'est l'abbé Sicard, c'est l'abbé Salvan, c'est l'abbé Deschamps d'Orléans, c'est le Père Famin. « Deux sourdes-muettes vivaient dans la maison paternelle à Paris. Ces deux sœurs recevaient des leçons du père Famin, doctrinaire, qui essayait de remplacer chez elles la parole et l'ouïe par des moyens mécaniques. On avait obtenu quelques succès quand elles perdirent ce charitable instituteur. L'abbé de l'Épée eut occasion d'aller dans cette maison :

¹ Si l'enseignement mutuel était une invention vraiment utile, on pourrait noter encore qu'il est dû à Bell, prêtre anglican, ou à Lancaster, quaker. La caricature de l'Éducation appartenait à la caricature du Sacerdoce.

Les *Journaux*, autre sorte d'enseignement plus équivoque, plus important, dont l'abus est si grandiose, mais dont l'usage, après tout, n'est pas impossible, furent inventés ou perfectionnés par le Clergé. Le plus ancien, et surtout le plus authentique, est celui de Photius, patriarche de Constantinople. Le premier *Journal* moderne est celui des *Savans* du xvii^e siècle : l'abbé Sallo, conseiller *Clerc* au Parlement ; l'abbé Gallois ; et enfin, l'abbé Bignon, le plus savant des *Bibliothécaires du roi*.

il fait quelques questions ; les deux muettes restent immobiles, les yeux fixés sur leur ouvrage. Il parle encore, on ne lui répond pas davantage ; il ignorait que ces jeunes personnes étaient condamnées à ne pas entendre. La mère, qui était absente au moment où l'abbé de l'Épée était entré, arrive ; tout s'explique. Dès ce moment, il forme le projet de suivre les intentions bienfaisantes du père Famin, et de rendre à ces jeunes filles la parole et l'ouïe. Plein de cette idée, il ne fut pas longtemps sans retourner à cette maison ; il essaya diverses méthodes ; enfin, il trouva dans les différentes combinaisons des signes matériels le moyen de représenter les choses ou l'équivalent de toutes les idées. Dès ce moment, les progrès furent rapides, et le secours de l'art assuré à la société. » L'abbé de l'Épée raconte lui-même, d'une façon touchante, sa succession du P. Famin, dans son *Institution des Sourds-Muets*, à la date de 1776, laquelle est un catéchisme perpétuel : « Croyant, dit-il, que les deux jumelles mourraient dans l'ignorance de la religion, je fus touché de compassion. » Il avoue, d'ailleurs, que les deux premiers sourds-muets qui ouïrent et parlèrent à Paris durent leur résurrection à madame de Sainte-Rose, religieuse de la Croix du faubourg Saint-Antoine... — Mais il est démontré que les Religieux espagnols ont eu la priorité sur les ecclésiastiques français : Pierre Ponce (Ponza), mort en 1584, Bénédictin du couvent d'Ocana ; Jean Paul Bonnet, auteur d'un *Arte de enseñar a Hablar a los Mudos*, 1620 ; Emmanuel Ramirez de Cortone, et Pierre de Castro de Mantoue, jésuites du xviii^e siècle ; et enfin Pierre de Cadix, mort en 1780, maître immédiat de l'abbé de l'Épée.

Découvertes anatomiques, médicales et chirurgicales dues au clergé :

Cette circulation du sang, qui a fait une si heureuse révolution dans la science physiologique et médicale, Némésius, Évêque en Némésie, la découvrit dès le iv^e siècle. Et Portal lui-même le reconnaît, dans son *Histoire de l'Anatomie* (t. I,

p. 107). — La *Circulation* inouïe est encore littéralement décrite dans un livre de Canani, premier médecin du pape Jules II, lequel se fit prêtre en 1559; et depuis, avant Hervey, par le jésuite Fabri. — Les lois de la *physiologie animale*, etc., ont pour inventeurs : Borelli, devenu simple Novice aux Écoles pies; l'abbé Spallanzani, élève et ami des jésuites; — celles même de la chirurgie militaire : le père Élisée (né de Talachon). C'était un Frère de la charité, qui fit servir à d'immenses bonnes œuvres son habileté unique et sa faveur sans égale dans les cours de France et d'Angleterre ¹.

En physique, les Lois de la *Lumière* ont été trouvées par l'abbé Maurolycô, Sicilien du xvi^e siècle; — le marquis d'Ubaldo, dans un traité *De la Perspective*, dédié à son frère, le cardinal Alexandre del Monte; — Antonio de Dominis, Evêque; — le père Grimaldi, jésuite. — Les Lois de l'*Électricité*, par le père Lana, son confrère; le père Beccaria, des Écoles pies, que Francklin traduisit en anglais; — Volta, son ami et son collaborateur; — de Kleist, doyen du chapitre de Cumin, etc. — Les Lois des *Eaux*, par Castelli, abbé du Mont-Cassin; — Mariotte, prieur d'abbaye; — Renau d'Eliça-Garay, vivant et mourant en Trappiste; — Guglielmi, dédiant son livre à l'abbé Bignon.

¹ Déjà on avait vu savoir et exercer supérieurement la médecine : le célèbre abbé Bourdelot, ami et compagnon du grand Condé, et dont la maison devint une sorte d'Académie des sciences; — le frère Jacques, grand opérateur, dont on publia encore l'*Histoire* en 1757; — saint Yves, Lazariste, que son habileté dans la guérison des yeux enrichit au profit de son Ordre; — l'abbé Chirac, premier médecin du roi, bras droit de Belsunce à la peste de Marseille; — Le Cat, si grand physiologiste, etc; — le frère Cosme, dont le Manuel de 89 publia l'*Éloge*; — et enfin cet abbé Desmonceaux, médecin des tantes de Louis XVI, dont les *Consultations* et le *Traité des maladies des yeux* sont européens. — Et cependant, la médecine était et doit être comme défendue au Prêtre, qui ne peut s'y consacrer qu'avec une permission ecclésiastique, rarement accordée!

Les Lois harmoniques en général ¹ : la *gamme*, c'est-à-dire l'admirable clé de la musique ² et ses principales conséquences par Huguebalde, bénédictin de Saint-Amand, attaché à la cathédrale de Reims, au ix^e siècle; ou Guy d'Arezzo, autre bénédictin du siècle suivant, lequel a trouvé toutes les notes régulièrement classées dans l'*Hymne de saint Jean-Baptiste*; — la théorie tout entière de la composition par des ecclésiastiques ou des fidèles attachés aux églises de Rome et d'Italie : l'abbé Gafforio, mort en 1525; Zarlino, mort en 1599, que Mersenne appelle l'*éternel grand maître* de ses successeurs; — les *Oratorio*, par saint Philippe de Néri; — la musique nouvelle, s'il peut y avoir du *nouveau sous le soleil*, par le père Martini, Frère mineur de Bologne; et l'abbé Vogler.

Les instrumens eux-mêmes ³ et surtout les plus beaux, sont, comme la théorie de la voix, d'invention ecclésiastique.

Au xviii^e siècle encore, le sublime instrument du culte catholique, l'orgue, dut toute sa splendeur à Bedos de Celles, bénédictin de Saint-Maur; et, de nos jours, à l'illustre abbé Vogler, compositeur égal à Weber et Meyerbeer, dont il fut le maître, et à de simples curés de campagne : l'abbé Cabias,

¹ En général, les Ecclésiastiques ne se sont adonnés aux arts que lorsqu'ils avaient, et en tant qu'ils avaient pour objet, la religion. M. de Lasteyrie, le si savant et si impartial *Historien de la peinture sur verre*, l'attribue aux *Evêques du ve siècle*; et il signale comme un chef-d'œuvre, et le premier *Traité de l'art*, le *De omni scientiâ picturæ artis*, du moine Théophile, au xi^e siècle.

² L'art d'écrire la danse, lui-même, la chorégraphie, a été inventé en 1588 par un chanoine de Tongres.

³ La *Cloche* chrétienne, l'apanage né des cathédrales, est peut-être le plus harmonieux, précisément parce qu'il est le plus élevé, le plus grandiose, le plus tonnant, le plus étonnant des instrumens; et il est remarquable que le plus profond et le plus célèbre des compositeurs modernes, Béchoven, avait fini, dans ses dernières années, par découvrir le secret de ses chefs-d'œuvre, et même la perspective d'une nouvelle harmonie supérieure à l'ancienne, dans le son, bien compris, d'une cloche en branle parfait!

curé de Pontigny, dont le travail a été admiré par M. Francoeur, savant académicien des sciences¹; et, depuis, il a été surpassé peut-être par ses ingénieux et vertueux confrères : — les abbés Renault, curé de Saint-Fort (Gironde); et Laroque, dont les *autosymphone* et les *milacor* n'ont besoin que d'un enfant et d'un *doigt* pour faire naître la foi, et peut-être le sacerdoce, dans un *Te Deum* ou un *Veni Creator!!!*

Découvertes agricoles². La théorie et la pratique générales, par le *Diacre* Olivier de Serres, disant dans sa préface : « Le fondement de cette science est la bénédiction de Dieu; » l'abbé Roger Schabol; l'abbé Rozier; l'abbé Tessier; dom Gentil, que Buffon allait visiter comme son maître, à l'abbaye de Fontenay d'Auxerre.

La *machine à panifier* les pommes de terre, véritable supplément du blé. Cette machine, type de toutes nos *féculerie* s. recommandée par tous les préfets à tous les établissemens, est due à l'abbé Mergoux, curé de Bezons près Paris.

Les plus utiles, les plus nécessaires, les plus ingénieux instrumens de la vie civile, ou de la vie scientifique, sont tous le fait d'ecclésiastiques ou de fidèles. — Bérald, moine anglais, a imaginé le verre de vitre dans le siècle où saint Éloy émerveillait son roi par son habileté dans la ciselure. — Le dominicain Alexandre Spina, de Pise, que Redi appelle : *Vir modestus et bonus*, dans une lettre à Falconiéri, a inventé les lunettes, qui rendent la vue à tant d'aveugles; — le diacre Flavio de Gioja

¹ Et jusqu'au plus ingénieux : le *troisième son* du violon, est dû à Tartini, directeur de saint Antoine de Padoue, auquel il avait foi; élève de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri; et se servant du P. Colombo pour composer, comme Rameau du P. Castel.

² C'est aux Missionnaires, ou à des savans à leur suite, que l'Europe doit ses plus heureuses importations. Deux Moines, sous Justinien, apportèrent les premiers vers à soie de la Chine en Europe; les Jésuites de Lima et le cardinal Lugo, le *quinquina*, les premiers à Rome, l'autre en France en 1650.

d'Amalfi, l'aimant et la boussole; — un moine d'Oxford, Linna, le premier, alla d'Angleterre en Irlande avec elle, en 1327. — Il est même probable que les Croisés en firent usage dans le XII^e siècle; car on la trouve décrite dans la *Bible de Guyot de Provins*, moine à Clairvaux, et dans l'*Histoire des Croisades* du cardinal Jacques de Vitry, évêque de Ptolémaïs. — Le P. Kircher, inventeur de la première *Lanterne magique*; — le P. Mignan, minime, du *Microscope* avant Huyghens; — le P. de la Torre, religieux Somasque, auteur de la *Science de la nature*, les nouveaux et admirables yeux des infiniment petits; — le P. Scheider jésuite, Rheit capucin, furent les inventeurs rationnels et réels du télescope, à force de le perfectionner. — C'était un curé de Rome, Mathieu Campani, qui réalisait les merveilles en ce genre dans le XVII^e siècle; — un religieux, le père Zucchi, de Parme, qui exécutait, dès 1616, le magnifique télescope à réflexion.

Lorsqu'en général nous ne voyons pas précisément la foi de l'inventeur isolé d'un instrument proprement dit, c'est parce qu'ordinairement cet inventeur n'a pas dû ou n'a pas su écrire, pour avoir lieu d'exprimer ses sentimens religieux. Cependant il est remarquable que le principe se fait encore remarquer le plus souvent. Richard, abbé de Saint-Alban, au IV^e siècle; les illustres chrétiens, quasi-martyrs, Boèce et Cassiodore, au VI^e; — l'archidiacre Pacificus, de Vérone, au IX^e; — le pape Sylvestre (Gerbert) au X^e, ont inventé ou perfectionné l'*Horloge*. — Au XVIII^e, l'abbé Hautefeuille d'Orléans créa un nouveau genre de *montres* admirable, et fut reconnu vainqueur, à cet égard, de Huyghens et de Hook.

Les Dominicains Roger Bacon, ou Schwartz de Fribourg, ou bien encore l'abbé Berthold, du même pays, ont découvert la *Poudre à canon*, les *Fusils*. — Le cardinal de Cusa est, selon le physicien Libes, le véritable inventeur de l'*Hygromètre* (mesure de l'humidité de l'air). — Le célèbre artiste des *Astrolabes*, Sévin (dont l'abbé Sévin était parent), travaillait sous les yeux

et d'après les idées de l'abbé Picard. — Au XVIII^e siècle, le P. Toussaint de Saint-Marcel, carme, a exécuté un *Compas de proportion* admirable, pour lever des plans; et un *de calibres*, pour marquer le poids des boulets; — l'abbé Outhier, l'*Odomètre* de roue de voiture, à mesurer le trajet parcouru; — l'abbé Soumilie, le *Thermomètre royal*, étonnant.

Les élémens les plus indomptables, l'eau, l'air, le tonnerre, viennent s'humilier sous le génie du christianisme. Le scaphandre avec lequel on allait impunément sur la Seine, au milieu de Paris émerveillé, dans le dernier siècle, était de l'invention de l'abbé de la Chapelle. — Le génie du christianisme se manifeste jusque dans les tours de force : c'est à l'abbé Desforges, chanoine d'Étampes, qu'on doit le premier aérostat qu'on ait vu en France, en 1772. Le père Lana, jésuite, en avait eu la première idée plus d'un siècle avant; et même Olivier de Malmesbyri, bénédictin du XI^e siècle.

La plus ingénieuse invention de nos jours, celle qui a tant d'influence sur le mouvement même des peuples, les Télégraphes, est due au petit abbé Chappe, ou plutôt au grand.

Le plus habile artiste en fer, de la main et de l'imagination duquel sortirent une foule de chefs-d'œuvre, la plupart à l'usage des églises, Pierre Denys, était un commis de l'ordre de Saint-Benoît à Saint-Denys. Il fut surpassé, en 1786, par un frère de l'abbaye d'Orval. — Jérôme Foba, prêtre de Calabre, fit en buis un ouvrage représentant tous les mystères de la Passion, lequel s'enfermait dans une coquille de noix. — A la fin du XVIII^e siècle, il y eut à Paris un mécanicien unique et inouï, lequel n'avait pas trouvé de maître et ne laissa point d'imitateur. Il fit entre autres des têtes d'airain parlantes, dont Albert-le-Grand avait eu l'idée. Son génie ne fut point entendu : il les brisa dans un moment de désespoir, comme il les avait créées dans un d'espérance. Il était prêtre, et il s'appelait l'abbé Mical. — Long-temps avant, un homme étonnant, en fait d'art instrumental, était un jeune jésuite, le P.

Castel, dont Newton lui-même eut lieu d'admirer le système des rapports des sons avec les couleurs. Il imagina un *Clavecin oculaire*, et un *chromatique*. — Quelques années après, le P. Laborde, son confrère, en imagina un *électrique*. — Dom François Pica, prêtre de Naples, organisa une *Porte harmonique* qu'on allait voir comme une merveille d'Italie.

Lorsque le clergé ne fait pas personnellement les grandes choses matérielles, ayant sur les bras ou dans l'intelligence les spirituelles, dont les plus petites sont immenses, il les provoque, il y préside.

Témoin le magnifique canal du Languedoc ¹.

Mais c'est trop insister sur les talents et le génie scientifiques

¹ « Je vous écris de ce village (de Bonrepos), dit Riquet de Caraman à Colbert, le 26 novembre 1660 *, je vous écris sur le sujet d'un canal qui pourrait se faire dans cette province de Languedoc pour la communication des deux mers. Vous vous étonnerez que j'entreprenne de parler d'une chose qu'apparemment je ne connais pas, et qu'un homme de gabelle se mêle de nivelage. Mais vous excuserez mon entreprise, lorsque vous saurez que c'est de l'ordre de Monseigneur de Toulouse que je vous écris. Il y a quelque temps que ledit seigneur me fit l'honneur de venir en ce lieu, soit parce que je lui suis voisin et hommager, ou pour savoir de moi les moyens de faire ce canal; car il avait ouï dire que j'en avais fait une étude particulière. Je lui dis ce que j'en savais, et lui promis de l'aller voir à Castres, à mon retour de Perpignan, et de le mener de-là sur les lieux pour lui en faire voir la possibilité. Je l'ai fait; et ledit seigneur, en compagnie de M. l'évêque de Saint-Papoul et de plusieurs autres personnes de condition, a été visiter toutes choses, qui, s'étant trouvées comme je les avais dites, ledit seigneur archevêque m'a chargé d'en dresser une relation et de vous l'envoyer. » — « Depuis un mois, écrivait-il le 20 mai 1663, à M. d'Anglure, archevêque de Toulouse, je travaille à vérifier le projet du canal; mais avec tant d'exactitude, qu'à cette heure je puis vous dire, en vérité, que la chose est possible. »

« Il vint à Paris, et fut présenté à Colbert par l'archevêque de Toulouse. »

* Il faut voir surtout, dans l'*Histoire du canal de Languedoc*, le beau Rapport que fit le cardinal de Joyeuse, archevêque de Narbonne, dès le 2 octobre 1598, à Henri IV, afin de lui démontrer, pour la première fois, la possibilité et les moyens de ce chef-d'œuvre du génie dans le Midi.

et artistiques du prêtre, il nous faut revenir et jeter un dernier regard sur le génie qui lui est comme propre, et dans lequel il n'a été surpassé par qui que ce soit : le génie *Spirituel*. Les Pères en général ¹, et en particulier saint Augustin, en sont les étonnans exemples, au IV^e siècle; — saint Bernard au XII^e; — saint François de Sales, etc., au XVI^e. Le premier était le plus ingénieux, le plus incisif, et le plus décisif des Pères. Nous ne voudrions que sept ou huit de ses *flèches* pour arriver à l'esprit le plus délicat et au cœur le plus dur, et faire entendre tout le christianisme. « Celui-là exige tout de toi, qui t'a fait toi. — Veux-tu pécher? commence par trouver où Dieu ne te voie pas. — Si nous avons de la peine à aimer Dieu les premiers, n'en ayons point à l'aimer les seconds. — Tu veux te venger, chrétien, et la mort de Jésus-Christ n'est pas vengée encore! — Donnez à tous, de peur que celui à qui vous refuseriez ne soit Jésus-Christ même. — Celui-là plaît à Dieu, à qui Dieu plaît. — Malheur à celui qui s'attache aux choses qui passent! car il passera avec elles. — Les mondains vont d'une peine à une peine, du feu de la cupidité, au feu du châtement. — Jetez-vous entre les bras de Dieu, et il ne se retirera point pour vous laisser tomber. » — Mais comment rendre un latin qui ferait pâlir Tacite, comme celui-ci : *Totum te exigit, qui totum te fecit. — Si amare pigebat, redamare non pigeat. — Si peccare vis, quære ubi non te videat Deus, et fac quod vis. — Vindicari vis christianus, nondum vindicatus est Christus. — Date omnibus, ne cui non dederitis, ipse sit Christus. — Ille placet Deo, cui placet Deus. — Væ his qui hæserint transeuntibus, quoniam simul transeunt! — De pænâ in pænâ transeunt, de ardore cupiditatis in flammâ gehennarum. — Projice te in Deum, non subtrahet ut cadas. »*

¹ Voyez seulement les *Maximes* ou *Pensées* détachées des Pères, à la fin de leurs *OEuvres choisies*, par le savant Tricalet. On en ferait une véritable *Religion réconciliée avec l'Esprit*.

Saint Bernard a réduit la démonstration catholique à trente mots latins, intraduisibles : « *Nonnè religio sancta, pura et immaculata, in quâ homo purius vivit, oadit rariùs, surgit velociùs, incedit cautiùs, irroratur frequentiùs, quiescit securiùs, moritur fiduciùs, purgatur citiùs, premiatur copiosiùs?* »

Saint François de Sales, le cardinal Le Camus de Grenoble, d'Orléans de la Mothe d'Amiens, avaient, comme innées, une suite de pensées brillantes et même de bons mots¹, meilleurs que tous ceux qu'on a entendus ou prêtés à Talleyrand (auquel il était resté quelque chose de l'abbé), et qui réunissaient à tout l'à-propos, à toute la présence d'esprit, à toute la propriété des termes, toute la sublimité du dogme et toute l'utilité de la morale : « L'âme du prochain est l'arbre de la science du bien et du mal, il est défendu d'y toucher, parce que Dieu s'en est réservé le jugement. » — « Il nous faut voir les femmes sans les regarder. »

« Il faut que Sa Sainteté aime bien la vertu, puisqu'elle en recommande même l'ombre, » répondit le cardinal Le Camus à qui le félicitait de sa réception de la Pourpre romaine.

Et cet admirable d'Orléans de la Mothe. Un jour que le duc de Bourgogne lui manifesta sa surprise qu'il eût été fait évêque si tard : — « C'est que, quand le roi votre aïeul a une faute à faire, reprit le prélat, il la fait le plus tard qu'il peut, » — Lorsque Louis XV lui fit faire des reproches gracieux sur ce qu'il ne le voyait pas plus souvent, il répondit : « Je crois ne pouvoir mieux faire ma cour au Roi, qu'en tâchant de remplir mon devoir dans mon diocèse. » — On lui disait un jour qu'un

¹ Le Clergé, qui a publié les *Paroles mémorables des grands hommes*, semble n'avoir oublié que les siennes, dont la collection serait magnifique. François de Sales, entr'autres, avait mille fois plus d'esprit que ne lui en a trouvé Camus, l'évêque de Belley, son *spirituel* voisin. — Et puis, voyez celui qui est échappé à Terrasson, dans sa *Philosophie de l'Esprit*, admirée par d'Alembert; et à Champion de Pontallier dans ses étonnantes *Variétés d'un philosophe provincial*.

peintre, chargé de faire le portrait d'un saint, avait copié le sien : « Voilà donc un saint en peinture : pourquoi faut-il que je sois en même temps un si grand pécheur en réalité ? » — Une dame lui exposait ses inquiétudes casuistes sur l'usage du rouge ; « Je vous entends, madame, les uns vous l'interdisent absolument, et ils vous paraissent bien sévères, je le crois ; les autres vous le permettent sans difficulté, et vous les trouvez bien relâchés, cela est juste : pour moi, qui aime qu'en toutes choses on garde un milieu, je vous permets d'en mettre d'un côté. » — La profondeur elle-même se glissait avec l'amabilité dans la conversation de M. d'Orléans. Gresset, son ouaille, lui ayant demandé à quelle cause il fallait attribuer l'esprit irréligieux des écrivains du siècle, il lui répondit : « C'est le cœur qui leur fait mal à la tête. »

Bossuet, qui reprocha un jour à Fénelon d'avoir *de l'esprit à faire trembler*, n'en avait pas moins, et souvent il l'avait aussi ingénieux que sublime : « Il faut en partie, dit-il en ses *Pensées chrétiennes*, il faut que Dieu descende à nous ; c'est ce qu'il fait par sa révélation. Il faut aussi que nous montions à lui ; c'est ce que nous faisons par la foi. Sans cela nous n'aurions jamais de société avec Dieu : cette bonté inestimable demeurerait comme resserrée en elle-même ; et l'homme resterait éternellement dans son indigence.

Le Prêtre, lorsqu'il flatte, le fait de la façon la plus délicate. « Le curé de Saint-Sulpice, étant avec le cardinal de Fleury, lui dit qu'il avait vu son portrait chez un peintre, très bien fait ; c'est le portrait qui était bien fait. » — Ne lui avez-vous rien demandé ? — Non, monseigneur, répondit le pasteur, *il est trop ressemblant.* » Voltaire trouvait ce mot excellent.

Le Prêtre sait même, en temps et lieu, aussi bien répondre que flatter. Fléchier, fils d'un chandelier, répondit au Grand seigneur étroit, qui lui marquait sa surprise de son élévation : « Avec cette manière de penser, je crains, monsieur, que si

vous étiez né ce que je suis, vous eussiez fait des chandelles. »

Il est telle présence d'esprit admirable d'Abbé, qui lui sauva l'échafaud. Un jour que Maury, reconnu dans la foule révolutionnaire, entendit crier : *A la lanterne!* il répondit : *En verrez-vous plus clair?* Et tout fut dit. ⁴

Et les derniers évêques ont l'art de prévoir et de susciter des enfans nouveaux à la mère commune, en disant aux princesses étrangères des paroles à la fois apostoliques et ingénieuses; comme celles-ci, que l'évêque de Montpellier a fait accepter à la duchesse d'Orléans, à Béziers, le 20 septembre 1839 : « Puissent les prières que répandent aujourd'hui de bons catholiques dans ce temple, qu'ils doivent en partie aux

⁴ Les premiers évêques, Pères de l'Eglise, lui engendraient des Enfans, avec des *Pensées continuées*, à la fois littéraires, aimables, consolantes, sublimes, telles que la suivante, sur l'*Inconséquence de l'Homme*, traduite par le savant évêque de Maroc : « Quelle inconséquence de ne pas obéir sans contradiction aux ordres de Dieu, lorsqu'il platt à sa providence de nous appeler à lui en nous faisant sortir de ce monde! Pourtant, nous nous raidissons, nous faisons résistance; semblables à des serviteurs mutinés, il faut nous traîner en sa présence, pour y paraître malgré nous, par nécessité, et non par affection. Encore prétendons-nous avoir notre part des célestes récompenses, quand nous ne cédon's qu'à la force. Si vous habitiez une maison dont les murs et les combles ébranlés par le ravage insensible des ans, menaceraient d'une ruine prochaine, vous vous empresseriez d'en sortir. Vous voyez le monde qui chancelle et croule par parties, et vous ne remerciez pas la divine Providence, de ce qu'un départ plus avancé vous sauve de ses ruines! Nous ne devons nous considérer sur cette terre que comme des étrangers et des voyageurs. Nous ne mourons que pour renaitre; nous ne traversons le pèlerinage de cette vie que pour passer à une vie meilleure, où l'on ne meurt plus. Embrassons donc avec transport le jour bienheureux qui introduira chacun de nous dans sa paisible demeure. *Quel est l'étranger qui ne se hâte point de retourner à sa patrie? Quel est le passager qui ne souhaite un vent favorable, pour revoir plus tôt ses parens et ses amis? Le ciel est notre patrie: grand nombre de nos amis, de nos frères, de nos enfans, nous y attendent déjà, sûrs de leur salut et encore incertains du nôtre. Quelle joie pour eux et pour nous, de nous voir enfin réunis! Quelles délices de jouir d'un royaume céleste, de vivre heureux tous ensemble, et de vivre tous jours, sans plus craindre de mourir!* »

dens de votre munificence, unies à celles que nous répandons nous-mêmes chaque jour en présence de Dieu, obtenir pour le roi votre auguste père, ces grâces que l'auteur et le consommateur de notre foi accorde seul aux rois de la terre, et que nous implorons avec ferveur sur sa royale famille, sur Votre Altesse Royale en particulier, madame, pour laquelle, nous aussi, nous osons former ce vœu de vrai et solide bonheur qui s'échapperait de notre conscience d'évêque catholique, s'il était possible que notre cœur oubliât en ce moment de nous le dicter, et que le ciel (nous en avons la douce confiance) exaucera dans un de ces momens qui sont en sa puissance, et dont lui seul a le secret. »

Mais il est, en fait d'*esprits*, quelque chose de plus rare, de plus concluant, de plus prodigieux, c'est le *Prophétique*.

Or il est éminemment, et il fut toujours, l'apanage du prêtre, et surtout du prêtre en chaire ou en assemblée.

Les Orateurs et les Ecrivains individuels du clergé renouvelèrent et développèrent particulièrement, et avec un bonheur inoui, les annonces de la révolution. La réunion de leurs écrits à cet égard formerait un chef-d'œuvre, dont il ne nous est possible que de recueillir quelques traits.

Le Clergé assemblé, en 1765. Il disait en condamnant plusieurs mauvais livres : « Le mal est assez pressant pour alarmer les deux puissances... La Majesté de l'Être-Suprême, et celle des rois sont outragées..... L'esprit du siècle semble nous menacer d'une révolution qui annonce de toutes parts une ruine et une destruction générale. »

Le Clergé assemblé, en 1770 : « Nous ne cherchons point, sire, nous ne cherchons point, comme une fausse politique aime à nous le reprocher, à comprimer l'essor du génie, à l'arrêter dans sa marche, ni à condamner vos peuples à l'ignorance et à la superstition. La religion ne craint pas la lumière, elle ne craint que les égaremens de la raison, et non ses efforts. Elle ne s'oppose point à la perfection des sciences hu-

maines. Mais pour ne pas arrêter les progrès heureux de l'esprit humain, faut-il donc lui permettre de tout détruire? et ne POURRA-T-IL ÊTRE libre que lorsqu'il n'y aura rien de sacré pour lui? Cette liberté effrénée de rendre publics les délires d'une imagination égarée, loin d'être nécessaire au développement de l'esprit humain, ne peut que le retarder par les égaremens où elle le jette, par les folles illusions dont elle l'éivre et par les troubles divers dont elle REEMPLIT les États... C'est cette fatale liberté qui a introduit chez les insulaires, nos voisins, cette multitude confuse de sectes, d'opinions et de partis, cet esprit d'indépendance et de rébellion qui y a tant de fois ébranlé ou ensanglanté le trône. CETTE LIBERTÉ PRODUIRAIT PEUT-ÊTRE PARMİ NOUS DES EFFETS ENCORE PLUS FUNESTES; elle trouverait dans l'inconstance de la nation, dans son activité, dans son amour pour les nouveautés, dans son ardeur impétueuse et inconsidérée, des *moyens de plus pour y faire naître les plus étranges révolutions, et la précipiter dans toutes les horreurs de l'anarchie.* » — Et, après avoir averti le monarque que « l'impiété ne sera satisfaite que lorsqu'elle aura ANÉANTI toute puissance divine et humaine, » « ce ne sont pas des lois cruelles, mais réprimantes que nous sollicitons, ajoutent les prélats; nous ne demandons pas que l'impie périsse, mais qu'il soit contenu. » — Après quoi venait, à l'usage des *Fidèles du royaume*, une admirable Apologie de la religion, en cent vingt-quatre pages « La connaissance de la vérité est le plus grand avantage qu'on puisse procurer à l'homme. Si l'homme ne connaît pas ce qu'il doit penser de Dieu, de la nature de son âme, des devoirs qui lui sont prescrits, de la fin à laquelle il doit tendre, comment pourra-t-il régler sa conduite et ses actions? La multitude surtout ne peut être abandonnée à elle-même sans instruction. Lorsqu'elle ignore la vérité, elle invente ou elle adopte des fables et des mensonges; et si elle ne sait pas la route qu'elle doit tenir, il faut qu'elle s'égaré. Si sur ces vérités l'homme ne peut rester dans l'indé-

cision, pourquoi la plupart des écrivains uniquement occupés à détruire, ne daignent-ils rien substituer à l'édifice qu'ils veulent renverser?... Des peuples superstitieux, des sujets indociles, des rois tyrans, des citoyens infidèles, des lois impuissantes; nulle crainte pour le crime, nul espoir pour la vertu, nulles consolations pour le malheur; des lumières faibles, incertaines et insuffisantes, plus capables d'égarer que de conduire : voilà donc les fruits que l'irréligion prépare aux hommes. Écoutez donc ce que disait autrefois Dieu à son peuple : « Je vous ai donné une terre d'espérance et de promesse; vous avez toujours été mon peuple chéri et l'objet de mes complaisances; si vous êtes fidèles à ma voix, je continuerai à vous combler de mes bienfaits; mais si vous vous écarterez de ma loi, si vous me méconnaîsez, moi qui n'ai point de commencement et qui n'aurai jamais de fin, j'armerai contre vous tous les fléaux de ma vengeance; je répandrai partout le trouble et la confusion; je romprai tous les liens qui vous unissent; le père et le fils ne connaîtront plus les droits du sang, les citoyens ceux de la patrie, les sujets ceux de l'autorité; mes bienfaits tourneront contre vous; vos lois seront sans vigueur; votre puissance ne servira qu'à vous séduire; les sciences, dont vous vous glorifiez, qu'à vous perdre et à vous égarer. Nous tremblons, N. T. C. F., de vous avoir plutôt tracé les maux que vous éprouvez que ceux que vous avez à craindre. *Revenez donc à votre Dieu, et ne croyez pas que votre foi soit sans péril, parce qu'elle est encore entière, ou qu'il suffise, pour être chrétien, de ne pas adopter les mensonges et les blasphèmes de l'impiété. Si votre attention ne redouble pas à raison de vos efforts, conduits par des aveugles, vous tomberez avec eux dans le précipice. »*

Le Clergé assemblé, en 1780. « Encore quelques années... de silence, et l'ébranlement, devenu général, ne laissera plus apercevoir que des ruines. »

Le Clergé assemblé, en 1782 : « Déjà le poison coulé à

grands flots dans les différentes parties du royaume. *Les barrières les plus fortes* contre le choc des passions humaines *s'ébranlent*, et tombent successivement : on ne craint plus de faire retentir aux oreilles mêmes des peuples le dogme, non moins faux que destructeur, de *l'indépendance* de toute autorité. »

Bossuet : « Je prévois que les libertins et les esprits forts pourront être décrédités, mais non par aucune horreur de leurs sentimens, mais parce qu'on tiendra tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires. »

L'abbé Dubcs, en 1719, *Réflexions sur la poésie et la peinture* : (c'est le propre des grands hommes de rapprocher tout et de tout unir.) « L'esprit philosophique fera bientôt d'une grande partie de l'Europe ce qu'en faisaient autrefois les Goths et les Vandales, supposé qu'il continue à faire les mêmes progrès qu'il a faits depuis soixante-dix ans. »

Le P. Lafiteau, en 1754 : « C'est ce qui paraîtra encore mieux dans une de ces occasions critiques que Dieu veuille détourner, où il s'agirait de troubler tout pour établir une entière liberté de conscience. Pour lors, il est indubitable qu'on verrait les jansénistes s'associer ouvertement aux protestans pour ne plus faire qu'un même corps, comme ils ne font déjà plus qu'une même âme avec eux. »

Le P. Neuville, en 1756, *Panegyrique de saint Augustin* :

« O religion sainte ! ô trône de nos rois ! ô France ! ô patrie ! ô pudeur ! ô bienséance ! Ne fût-ce pas comme chrétien, je gérais comme citoyen ; je ne cesserais pas de pleurer les outrages par lesquels on ose vous insulter, et la triste destinée qu'on vous prépare. Qu'ils continuent de s'étendre, de s'affermir, ces affreux systèmes, leur poison dévorant ne tardera pas à consumer les principes, l'appui, le soutien nécessaire et essentiel de l'État. Amour du prince et de la patrie, liens de famille et de société, désir de l'estime et de la réputation publique, soldats intrépides, magistrats désintéressés, amis gé-

néreux, épouses fidèles, enfans respectueux, riches bienfaisans, ne les attendez, ne les espérez point d'un peuple dont le plaisir et l'intérêt fait l'unique Dieu, l'unique loi, l'unique vertu, l'unique honneur. Dès lors, *dans le plus florissant empire, il faudra que tout croule, que tout s'affaisse, que tout s'anéantisse* ; pour le détruire, il ne sera pas besoin que Dieu déploie sa foudre et son tonnerre ; le ciel pourra se reposer sur la terre du soin de le venger, et de la punir. Entraîné par le vertige et le délire de la nation, *l'état tombera et se précipitera dans un abîme d'anarchie, de confusion, de sommeil, d'inaction, de décadence et de dépérissement.* »

Le P. Querk, jésuite de Vienne, mort en 1743, à 84 ans. Il avait coutume de dire au noviciat : « *Advenient tempora magnæ tribulationis, quibus absque solidâ virtute succumbetis. Gaudebitis, si quis vobis micæ de mensâ suppeditaverit, sanguis à captibus vestris defluet.* »

L'abbé de Caveirac, en 1756 : La révolution dont je parle a déjà fait de grands progrès, et je prie le lecteur d'y faire attention. On n'a qu'à jeter les yeux sur la France, et l'on verra que la religion s'y cache, et lorsqu'elle devrait jeter des hauts cris, à peine ose-t-elle se plaindre. Un déluge d'écrits contre la religion inonde le royaume sans qu'on y oppose une digue. L'ennemi est déjà à nos portes, et personne ne l'aperçoit. Il a des intelligences dans la place, et tout le monde est endormi. Évêques et magistrats, quel sera votre étonnement lorsqu'en vous réveillant vous verrez la révolution toute faite ? »

La Sorbonne de Paris, en 1762, Censure de l'*Émile* de Rousseau : « Et si les sentimens naturels aux cœurs français ne sont pas ceux de son cœur étranger, qu'il lui suffise de présager follement *la ruine de la monarchie*, et d'en taire malignement la cause, et que, voulant hâter par ses leçons détestables ce qu'il a révé devoir bientôt arriver, IL N'ALLUME PAS DANS CE ROYAUME DES FLAMBEAUX PLUS DANGEREUX mille fois que ne le furent à la république romaine ceux que les *Catilina*

et les Néron y allamèrent. Et comment un état peut-il être en sûreté, quand la religion est en péril ? Qui foule aux pieds les droits de la divine majesté, ne connaît plus les droits de la majesté royale. »

L'abbé Labbat, en 1763 : « Par les progrès toujours croissans de la philosophie et par les grandes protections dont elle jouissait, la religion opprimée sourdement et persécutée de la part du gouvernement, et le peuple dupe d'une tolérance accréditée, dont d'adroits politiques sont les moteurs, une révolution devait nécessairement éclater tôt ou tard, et qu'elle n'était pas éloignée. »

Coger, Recteur de l'Université, en 1766. Il proposa, l'année de son rectorat, pour sujet du prix d'éloquence latine, cette question ? Num magis Deo quàm regibus infensa sit ista quod vocatur kodiè : philosophia? »

Champion de Pontalier Jésuite, en 1767, dans les célèbres Variétés d'un philosophe provincial. Il prédit la révolution avec une vérité, une énergie, des formes et un talent du premier ordre, tantôt sous une allégorie ingénieuse, et tantôt avec une admirable nudité :

« Au milieu d'un vaste globe, représentant l'univers, s'élève une colonne, sur le faite de laquelle on lit ces grands mots : *Omnis potestas à Deo*. Au bas de la colonne, à l'orient, est un autel en marbre blanc, sur lequel il y a trois encensoirs d'or, fumans. A l'occident est un trône de bronze, où l'on remarque une épée et un sceptre d'acier en sautoir ; aux volutes du chapiteau, du côté de l'autel, sont suspendues des mitres, des tiaras, des bandelettes, les unes blanches, les autres rouges : du côté du trône, des couronnes, des cordons et des diadèmes

¹ C'est, à nos yeux, le plus beau livre, et le chef-d'œuvre peut-être du XVIII^e siècle (en ce sens qu'il y a plus de pensée et de précision que dans aucun autre), le plus rare et le moins connu. O justice humaine, que vous êtes injuste !

étincelant de pierreries ; une figure gigantesque et aveugle représente la *Sophimanie*, foulant d'un pied le trône et de l'autre l'autel ; serrant d'un bras la colonne, et levant l'autre pour enlever les glorieux symboles attachés au chapiteau ; mais les mouvemens de sa main dans l'air semblent ébranler une nuée grosse de foudres qui repose au-dessus de la colonne et menace d'éclater. Vers la base, le luxe et l'avarice excitent une troupe de nains informes à creuser indifféremment sous le trône et sous l'autel, avec des instrumens d'agriculture et de divers métiers, pour découvrir une mine d'argent, dans laquelle on les voit s'enterrer tout vifs, et sur le point d'être engloutis par un gouffre de feu qui termine la gravure ; à droite et à gauche, plusieurs groupes de spectateurs paraissent s'agiter beaucoup, et attendre tous un grand événement..... »

« Les hétérodoxes et les schismatiques ne sauraient faire tort à la croyance catholique, soit qu'ils en adoptent une partie, soit qu'ils en rejettent une autre. On connaît assez le principe et l'époque de leur révolte. La plus sainte hiérarchie peut cower encore de nouveaux monstres, et L'ÉVÉNEMENT QUI DOIT LES FAIRE ÉCLORE APPROCHE SANS QU'ON LE VOIE. A CEUX-CI il en succédera d'autres, jusqu'au moment où l'esprit de mensonge n'aura plus la funeste liberté de se promener sur la terre en soufflant parmi nous de subtiles fureurs..... »

« Vous êtes trop sévère, croyez-moi : laissez faire le luxe, qui égalise toutes les conditions, et ruine celles qui dépassent le niveau ; l'ambition, qui, en augmentant la foule des aspirans, confondra nécessairement la noblesse et la roture ; la faveur, qui avilira les titres en les prodiguant ; l'avarice, qui mettra le tarif aux distinctions, et vendra la gloire ou l'opulence, qui achètera de la valeur et des services ; la volupté qui desséchera la source du meilleur sang ; la paresse et son inséparable compagne, la pauvreté, qui feront contraster si ridiculement l'état et la naissance, et réduiront en chimères le sang et ses augustes prétentions ; avec le temps, sans doute,

il y aura tant de noblesse, et une noblesse si lamentable, que..... »

« Toutes les idées sont si renversées aujourd'hui ; on est si loin des notions les plus claires ; les vérités, qu'on a toujours regardées comme le rudiment des mœurs et la source de l'honnêteté publique, ont tellement dégénéré en problèmes et en paradoxes ; on a tellement oublié les maximes fondamentales du patriotisme même et de la saine politique, *qu'avant trente ans*, supposé que cela continue, on n'entendra raison sur rien : le brouillard gagne et s'étend sur toute l'Europe, au point *qu'on n'y verra plus rien en plein midi*.

« Je conseillerai donc à tous ceux qui espèrent vivre et à qui le délire épidémique n'a pas encore fait tourner la tête, de recueillir bien précisément les lumières de leur bon sens, et d'écrire, comme quelque chose de fort rare, ce que du premier coup-d'œil leur esprit décidera juste et convenable ; surtout qu'ils prennent garde de se rebuter, par la raison que cela leur paraît trop évident. EN 1797 OU 98 AU PLUS TARD, il sera temps de faire imprimer le recueil ; alors on trouvera neuf ce qu'il y a de plus simple ; et je craindrais même, vu les progrès de la déraison, que ce livre ne parût encore trop extraordinaire. Cependant, je pense que peu à peu on s'y accoutumera : ainsi un malheureux tout à coup sorti d'un noir cachot où il languissait depuis bien des années, souffre de la première vue du soleil ; mais il ne tarde pas à s'y faire... »

M. de Beauvais, Evêque de Senès, en 1773, Sermon de la Cène. L'illustre orateur inspiré en paraphrasant ce texte de l'Écriture : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite, » prédit une mort que rien alors ne pouvait faire croire prochaine : celle de Louis XV. Elle arriva, en effet, au jour fixé, la mort de celui qui venait de dire : *Je plains mon successeur*. Le prophète avait qualité pour prononcer l'*Oraison funèbre* du prince : il la prononça et se montra prophète de rechef. Voici les mouvemens de sa dernière éloquence, à jamais mémo-

rable, et que la postérité la plus reculée mettra à côté, et même au-dessus des plus beaux mouvemens, sans excepter ceux de Massillon dans le *Sermon du Petit nombre des élus*, ou de Brydaine sur le *Jugement dernier*. « Monseigneur, quand j'annonçais, il y a peu de temps, la divine parole devant votre auguste aïeul; quand je lui parlais de son peuple, et que son cœur paraissait si touché de la misère publique, hélas! qui eût prévu le coup terrible dont il était menacé? déjà le glaive invisible de la mort était donc suspendu sur cette tête auguste. Hélas! qui eût pensé que nous aurions pu dire alors dans un sens si littéral : Encore quarante jours, *ad huc quadraginta dies*, encore quarante jours, et vous serez porté dans le sépulcre de vos pères, et cette même voix que vous entendez dans ce moment, sera l'interprète du deuil de votre peuple à vos funérailles. Faibles mortels, humilions-nous devant le Dieu terrible qui enlève la vie aux princes, devant le Dieu terrible pour les rois de la terre, *terribili et ei qui aufert spiritum principum, terribili apud reges terræ* : » — « Quel esprit de vertige, plus affligeant que tous les troubles qui peuvent agiter les églises et les empires, a commencé ses ravages sous le règne de Louis XV? Jusqu'ici les novateurs les plus hardis s'étaient bornés à combattre quelques-uns de nos dogmes; il était donc réservé au xviii^e siècle d'attaquer à la fois nos dogmes et toutes nos lois, en sapant leurs fondemens sacrés : l'autorité de la révélation. Que dis-je? les principes mêmes de cette première loi que l'auteur de la nature a gravés dans le cœur de tous les hommes; les principes de l'honneur, de la justice, de la vertu, de l'honnêteté naturelle; les principes les plus essentiels pour l'ordre et la paix des sociétés humaines, ont-ils été respectés? Et quels progrès ces désolans systèmes n'ont-ils pas fait parmi nous, et dans toutes les parties de l'Europe? L'impiété, suivant une prophétie qui semble regarder particulièrement ce dernier siècle, l'impiété croit donc être arrivée au moment d'un triomphe et d'une révolution générale; elle a dit dans sa pensée : Je vais

changer le temps, je vais changer les lois : *mutabit quasi possit mutare tempora et leges. Dan., ch. 7.*

Péroration grosse du pressentiment de la révolution ultérieure : « Souvenez-vous aussi de l'enfant et du successeur de Louis, il peut vous dire, comme l'enfant et le successeur de David, au moment où il monta sur le trône de son père : « Seigneur, dès ma plus tendre jeunesse, voilà que vous m'avez déjà placé à la tête du peuple le plus puissant de l'univers. » Daignez, Seigneur, daignez être vous-même le tuteur de ses jeunes années; préservez un roi si précieux à son peuple, si précieux devant vous, par les qualités qu'il annonce; préservez-le des pièges que l'on va tendre de toutes parts à sa droiture, à sa candeur, à sa foi, à ses mœurs, à sa justice. Conservez dans cette jeune âme cette première ferveur de l'honneur, de la vertu, de la religion, de l'humanité : ne souffrez pas que rien puisse ébranler jamais cette volonté ferme et soutenue, qui fait l'espoir de la nation, et qui peut seule réprimer les abus et réparer nos malheurs. Faites que la France soit véritablement gouvernée par l'œil de son maître, par le fils et l'héritier des rois à qui elle a remis ses destinées, par celui qui est le plus intéressé à la rendre heureuse, et qui ne peut être heureux lui-même que par notre félicité. Jetez un regard de miséricorde sur ces tristes restes du XVIII^e siècle : faites que notre nouveau roi puisse les purifier des désordres et des erreurs qui ont désole ce siècle malheureux. » — Siècle dix-huitième, si fier de vos lumières et qui vous glorifiez, entre tous les autres, du titre de siècle philosophe, quelle époque fatale vous allez faire dans l'histoire de l'esprit et des mœurs des nations. — Nous ne vous contestons point le progrès de vos connaissances; mais la faible et superbe raison des hommes ne pouvait-elle donc s'arrêter à son point de maturité? Après avoir réformé quelques anciennes erreurs, fallait-il, par un remède destructeur, attaquer la vérité même? Il n'y aura donc plus de super-

stitution, parce qu'il n'y aura plus de religion; plus de faux héroïsme, parce qu'il n'y aura plus d'honneur; plus de préjugés, parce qu'il n'y aura plus de principes; plus d'hypocrisie, parce qu'il n'y aura plus de vertu. Esprits téméraires, voyez, voyez les ravages de vos systèmes, et frémissiez de vos succès. Révolution plus funeste encore que les hérésies qui ont changé, autour de nous, la face de plusieurs États! elles y ont du moins laissé subsister un culte et des mœurs; et nos nouveaux malheureux n'auront plus un jour, ni culte, ni mœurs, ni Dieu! O sainte Eglise gallicane! ô royaume très chrétien! Dieu de nos pères, ayez pitié de la postérité..... »

M. de Boulogne, en 1779, *Eloge du Dauphin* :¹ « Il avait encore senti que de toutes les épidémies, celle de raisonner sans fin est la plus vaine et la plus triste; que tout est perdu, si le peuple s'abandonne jamais à l'intempérance de sa curiosité, si jamais il parvient à subtiliser sur ses devoirs; qu'il n'agira plus s'il discute; qu'il tient bien plus à la vertu par le sentiment que par la raison, cette froide raison qui arrive si rarement quand on l'appelle, qui conseille si faiblement quand elle répond : qu'à ce sentiment qui le dirige succèdera bientôt une inquiétude qui ne fera que l'agiter; qu'il deviendra atroce, si on le rend penseur; que ce peuple a besoin, non sans doute d'être trompé, mais d'être dominé par une force invincible et secrète, sur laquelle il ne doit point avoir de prise; qu'on la lui rend suspecte par l'esprit de doute, esprit funeste qui ne peut servir qu'à lui apprendre à se méfier de la conscience; qu'en ce point même tous les hommes sont peuple; que pour eux, il n'y a plus de règles, dès qu'il n'y a plus de barrière sacrée; qu'à force de leur dire de s'affranchir des préjugés, on

¹ M. l'abbé Proyard, qui depuis publia un beau livre dont le titre seul est fort beau : *Louis XVI détrôné avant d'être roi*, a fait aussi la même année un *Eloge du Dauphin*, où l'esprit prophétique est aussi bien que dans celui de M. de Boulogne.

les invite à ne plus respecter de principes, en nourrissant en eux ce penchant secret qui les porte à l'indépendance; que, ne pouvant jamais connaître par eux-mêmes le terme où il faut s'arrêter, ce point si délicat où la liberté devient licence, où le doute cesse d'être sagesse, où l'examen dégénère en audace, leur vague incertitude doit porter à jamais dans les mœurs l'anarchie, dans la raison un délire sans frein, dans toutes les facultés de l'âme l'engourdissement ou la mort.

« Une triste expérience lui confirmait ces vérités : *il voyait se préparer la fatale révolution; l'invasion des impies plus redoutable encore que celle des barbares, et à sa suite l'esprit de la nation qui s'altère et qui baisse; la France languissant dans une consommation interne, dont peut-être elle ne se relèvera plus; un assemblage monstrueux de luxe extrême et d'extrême misère, de graves bagatelles et de frivolités profondes; un mélange inouï de toutes les horreurs avec toutes les grâces, de tous les crimes avec tous les agrémens; tous les excès commis au nom de la raison, tous les écarts au nom du génie; la dégradation des âmes entraînant celle des esprits; des talens sans élévation, des caractères sans énergie; plus rien de sûr dans les principes, plus rien de grand dans les passions; des systèmes à la place des vertus, des problèmes au lieu de devoirs, de grands mouvemens pour de petits objets, de grandes récompenses pour de petits travaux, de grandes réputations pour de petits succès; et plus que tout cela encore, l'oubli de toute vérité, mille fois plus funeste que l'irréligion déclarée, et la fatale indifférence qui, mettant fin à toutes les disputes, mettra bientôt le comble à toutes les erreurs.* »

L'orateur renouvela ses prophéties dans tous ses sermons, et plus particulièrement dans celui *sur la Vérité*, du carême de 1783, au point d'effrayer ses auditeurs.

« Ici, mes Frères, quel spectacle s'offre à mes yeux? quelle guerre s'allume? quelle ligue se forme, et qu'est-ce donc que

ne frémissement des nations et des peuples ? *Quare fremuerunt gentes ?* (Ps. II, 1.) Que signifient, et ces partis, et ces cabales, et ces systèmes entassés sans fin ? Pourquoi toute cette effervescence de la raison, cette vague inquiétude de nos vaines pensées qui se poussent, se heurtent et s'agitent comme les flots soulevés par l'orage ? Quoi ! ces temps annoncés par l'Évangile seraient-ils arrivés ? Toucherions-nous à cette heure fatale où le choc des opinions doit précéder le choc des éléments ? *Erunt proelia et opiniones ?* (S. Matth., XXIV, 6.) La foi aurait-elle perdu ses droits à nos hommages ? Non, sans doute ; mais elle alarme les passions, et les passions ne veulent plus de frein ; mais elle humilie la raison, et la raison ne veut plus souffrir de maître. De là cette fierté séditionnelle qui se communique de proche en proche ; de là cette anarchie des esprits, ce fanatisme d'impiété qui les emporte tous ; de là ces attentats d'une secte nouvelle, qui ose en appeler de la soumission de dix-huit siècles, qui consacre l'indépendance sous le nom de liberté, et confond tristement le désir de connaître avec la hardiesse de penser, l'examen de l'ancienne croyance avec le goût des nouveautés profanes, et les droits légitimes de la raison avec sa licence. »

Il appartenait à l'éloquent Evêque qui avait raconté si énergiquement en 1779 l'avenir de 1793, de raconter en 1820¹ un autre avenir, dans l'*Oraison funèbre* de l'infortuné *duc de Berry* : « *Nouvel abîme qui s'ouvre sous nos pieds ! s'écrie-t-il dans l'Instruction pastorale sur les mauvais livres*, mille fois plus terrible pour nous que ne l'a été l'abîme de notre détresse, que la présence de l'étranger, que le dérangement des saisons et le débordement des fleuves, et d'où, ni le commerce, ni les arts, ni les libraires, ni les doctes, ni tout le luxe des

¹ L'orateur avait déjà annoncé de semblables vérités à la cour, dans la Cène de 1819, dans celle de 1823, et enfin, la même année, dans le discours du rétablissement de sainte Geneviève en l'église de ce nom.

œuvres complètes ne nous sauveront pas. Ah! sans doute qu'on ne doit pas désespérer du salut de la patrie, tant que nous aurons le roi que Dieu nous a donné, la race légitime et les princes augustes, modèles de tant de vertus; et à Dieu ne plaise que nous voulions ici vous alarmer par des terreurs exagérées, et la peinture de dangers plus redoutables qu'ils ne sont! Mais il n'en est pas moins vrai que la fausse confiance perd les empires comme elle perd les âmes; et que si nous avons des motifs de nous rassurer sur les miracles que Dieu a faits pour nous, NOUS N'AVONS PAS MOINS A TREMBLER SUR LES CHATIMENS QU'IL NOUS PRÉPARE. »

L'abbé Bergier, en 1780 : « Une société ainsi pervertie n'est ni sûre, ni heureuse, ni agréable; il est impossible qu'elle se soutienne long-temps sans éprouver de funestes révolutions; — il est impossible qu'elle ne calcule mal et ne consume bientôt sa ruine. Les hommes les plus pervers, soutenus du suffrage de leurs semblables, seront ceux qui crieront le plus haut, qui proposeront des spéculations, des systèmes, des calculs, des réformes de toute espèce. Ils éblouiront le public par de brillans sophismes, lui prouveront qu'ils le servent, en achevant de l'empoisonner : ne serait-ce pas là le période auquel nous sommes parvenus? »

La Sorbonne, en 1784, Censure de l'histoire philosophique et politique de l'abbé Raynal (qui depuis l'expia par un repentir éclatant, et même, à son tour, par une prophétie fameuse de la révolution) : « A la vue des attaques qu'on livre AVEC FUREUR à notre sainte religion, et des efforts que font les impies pour y substituer ces délires d'une philosophie insensée, ne sommes-nous pas en droit de faire entendre de semblables gémissemens? Ce n'est plus un seul homme qui ose élever la voix contre le Seigneur et son temple; c'EST UNE CONJURATION FORMÉE, C'EST UNE LIGUE NOMBREUSE, qui emploie ses efforts sacrilèges pour frustrer l'Être-Suprême du tribut d'hommages et d'adoration qui lui est dû. Y eut-il

jamais un plus juste sujet de s'écrier : *Voici un temps d'affliction, d'insulte et de blasphème !*

« Combien , en effet , s'est multiplié de nos jours le nombre de ces hommes audacieux dont *la bouche s'ouvre insolemment contre le ciel ?* Quelle foule d'écrits impies ne voyons-nous pas inonder le monde chrétien ? FUT-IL JAMAIS DE PROJET PLUS CRIMINEL que celui que forment les coupables auteurs qui enfantent et qui répandent ces écrits ? Ils voudraient détruire sur la surface de la terre toute espèce de religion ; ils représentent tous les cultes indistinctement comme imaginés par des imposteurs , adoptés par les princes pour affermir leur domination , et commander arbitrairement aux hommes , etc. »

L'Evêque de Lescar, en 1783 : « Je les vois (les novateurs) porter une main sacrilège sur les ornemens du sanctuaire , se charger avidement de ses dépouilles , fermer les portes de la maison de Dieu , ou en changer la destination , *renverser nos temples , et en arracher les prêtres occupés du sacrifice ,* poursuivre au dehors leur victoire impie , et , dans leurs triomphes et leurs festins , insulter à nos douleurs , et , *par des libations impures , profaner les vases consacrés* par la célébration de nos mystères les plus redoutables... Et vous demandez encore des signes et des présages de la RÉVOLUTION que le Saint-Esprit veut nous faire craindre ! en faut-il davantage que LA RÉVOLUTION ELLE-MÊME , qui , préparée de loin , s'AVANCE A GRANDS PAS ET SE CONSOMME SOUS NOS YEUX.. »

Le P. Élisée, la même année : « O vous , qui donnez les bornes à l'immensité de la mer , et qui domptez l'orgueil des flots ! réprimez la licence des esprits , et arrêtez *ce torrent de l'impiété qui menace de ravager la terre.* Hélas ! *peut-être touchons-nous à ces jours désastreux ,* où les yeux des élus , contraints de gémir sur les malheurs de la sainte Jérusalem , se changeront en des sources de larmes ! les progrès rapides de l'incrédulité , le mépris des choses saintes , l'indifférence pour les dogmes , la prévention des esprits-forts contre le merveilleux , et leurs

efforts pour découvrir, dans les forces de la nature, la cause de tous les prodiges ; le Dieu du ciel, presque oublié dans les arrangemens humains, comme s'il n'était pas le Dieu des armées et des empires ; les vœux que les Moïses lui adressent sur la montagne regardés comme indifférens aux succès des combats ; les travaux du ministère, les sacrifices des vierges, les larmes des pénitens, méprisés comme des inutilités pieuses ; enfin la facilité des esprits à recevoir ces funestes impressions, doivent nous faire craindre UNE RÉVOLUTION DANS LA FOI. Éloignez, grand Dieu ! ce funeste présage : conservez ce dépôt sacré dans ce royaume, que la piété de ses rois, le zèle éclairé des pontifes, l'attachement du peuple au culte de ses pères, rendent encore une portion florissante de votre héritage. Augmentez, dans tous les fidèles, l'amour de la religion ; faites gémir l'impie sur ses excès, et que tous les cœurs, réunis par la foi dans le sein de votre Église, aspirent aux récompenses promises aux vrais adorateurs ! »

Le P. Lanfant, depuis et avant, jusqu'en 1790 : « De nos jours, au milieu des éclatantes lumières qu'a répandues le christianisme, et jusque dans son sein, je vois l'effort de quelques hommes tristement fameux qui s'éloignent des bannières de la foi, tâcher de déraciner, avec les dogmes, toutes les vertus ; mettre toutes les passions du cœur en liberté ; vouloir affranchir l'esprit de tout esclavage ; ne donner à la raison rien qui la contente ; permettre aux penchans tout ce qui les satisfait ; s'appliquer avec acharnement à ébranler tous les bons principes, que de leur part rien ne remplace ; renverser tout sans rien savoir construire ; ravager tout dans l'univers, sous prétexte de le réformer, pour le laisser ensuite au milieu de ses débris et de ses ruines. »

1 Partout où l'on savait que le P. Lanfant devait prêcher, la foule se pressait autour de la chaire. Les philosophes eux-mêmes ne dédaignaient pas de venir l'entendre. On a vu J.-J. Rousseau se mêler parmi

L'abbé de Feller, en 1785 : « La postérité, ayant sous les yeux les événemens qui lui sont réservés, jugera peut-être mieux que nous si le projet formé à Bourg-Fontaine par les jansénistes a existé ou non : » Or, on sait que les Jansénistes seuls préparèrent et consommèrent le schisme de 1791. — Et en 1784 : « Cent mille paysans anglais prirent les armes au temps de Wicleff, en 1379, au nom de *liberté*..... RÉVOLUTION effrayante, que les maximes des philosophes modernes vont reproduire. » — Et dans le *Journal historique* du 1^{er} février 1786 : « Un homme d'un grand sens a dit, depuis peu, qu'avant dix ans révolus, les ministres du Seigneur n'oseront plus se montrer en public, et que, pour soustraire à l'insulte les divins mystères, il faudra les célébrer comme autrefois dans des souterrains inconnus. »

M. Dulax, archevêque d'Arles, illustre martyr des Carmes, *Mémoire sur les moyens d'arrêter l'incrédulité en France*, présenté au Clergé assemblé à Paris en 1785 : « Nous voyons la foule des impies s'accroître chaque jour ; on ne voit presque plus de chrétiens que dans les classes les plus obscures de la société, parmi les habitans des campagnes, et parmi les

ses auditeurs, et confesser ensuite que « la Religion ne pouvait rencontrer de plus habile défenseur, ni la nouvelle philosophie de plus redoutable adversaire. » Diderot et d'Alembert le suivirent avec assiduité à Saint-Sulpice pendant un carême, et c'est à la suite du sermon sur la Foi, que le premier dit à l'autre, en présence de M. Tersan, curé de cette paroisse : « Après un sermon semblable, il devient difficile de rester incrédule. »

Ce grand homme eut bientôt lieu de mourir plus éloquemment encore qu'il n'avait vécu. Le peuple, en voyant paraître son apôtre, demanda à haute voix qu'il vécût. Les bourreaux le lâchèrent. Le peuple le poussait, lui criant : sauvez-vous, et il (talt déjà hors de la foule : déjà même il était parvenu jusque dans la rue de Bussy ; mais on l'avait fait suivre. Des femmes criaient : *C'est le confesseur du Roi !* il est ressaisi. Le P. Lanfant lève les mains au ciel : « Mon Dieu, je vous remercie de pouvoir vous offrir ma vie, comme vous avez offert la vôtre pour moi. » Il se mit à genoux, et expira.

ministres du sanctuaire; *quelques-uns de ces derniers vont même se ranger au nombre de nos ennemis.* Si l'empire de l'erreur était moins vaste, si ses conquêtes étaient plus obscures ou moins rapides, je ne conseillerais pas de faire autant d'éclat; nous pourrions parvenir à notre but par des sentiers plus couverts et plus longs. Mais le danger est pressant, *l'incendie gagne de toutes parts, il faut y courir et l'éteindre.* Dans cette urgente nécessité, convient-il de prendre les chemins les plus longs et les plus tortueux? Nous bornerons-nous à procurer aux autels de plus dignes ministres, et à corriger les abus révoltans de l'éducation! Mais tandis que ces lenteurs épuiseront nos ressources, tandis qu'elles tiendront nos esprits suspendus ou nos bras enchaînés, l'incrédulité gagnera peut-être jusqu'au peuple; elle consommera peut-être le schisme qu'elle médite; elle mettra peut-être ses mains déprédatrices sur nos biens. Messigneurs, tremblez pour la religion, tremblez pour vos propres fortunes. *Évêques, citoyens, Français, détournex, s'il est possible, les orages terribles que la philosophie rassemble sur nos têtes.*⁴

« On craint l'éclat; grand Dieu! quel fruit avons-nous retiré jusqu'ici de notre prudence? On a ménagé les incrédules; le Clergé n'a rien fait pour leur opposer des écrivains dignes de les combattre; loin d'exciter leur émulation, on a peut-être laissé languir dans l'indigence plusieurs de ceux qui ont osé lever le bouclier contre nos ennemis. Où sont les pensions

⁴ Monseigneur l'archevêque d'Arles était, sans le savoir, prophète de sa destinée. Moins de sept ans après, il s'était présenté le premier aux assassins, et était mort avec un courage héroïque, en élevant au ciel des mains étendant un crucifix, après avoir donné la bénédiction à ses bourreaux, encore mieux, s'il est possible, qu'à ses collègues, oubliant peut-être qu'il allait lui-même mourir! On peut considérer trois hommes comme les représentans de toutes les nobles victimes de la révolution: Pie VI, Louis XVI, et l'archevêque d'Arles. Il est remarquable qu'ils avaient été sacrés, tous les trois, la même année 1775.

qu'on a faites à nos apologistes ? !

« Les prédicateurs de Paris se bornent à quelques sarcasmes, qui n'aboutissent à rien, contre les philosophes ; ils réfutent avec un ton de triomphe quelques-unes de leurs opinions bizarres, que leurs partisans ne croient même pas... »

« Tout se tait, tout sommeille, tout dort profondément. Plusieurs années s'écoulent, et à peine entend-on dans toutes les chaires d'un diocèse un seul discours qui prouve directement la vérité de la religion. Contens d'assurer qu'elle est vraie, nos prédicateurs attestent sur leur parole, que les opinions philosophiques sont fausses. Telles sont à peu près les bornes où expire leur zèle. Encore une fois, qu'avons-nous gagné avec cette criminelle et lâche tolérance ? Ouvrez les yeux, messeigneurs, regardez autour de vous et jugez. Nous craignons des éclats ! Ah ! s'il est un temps pour se taire, souvenons-nous qu'il en est un autre pour parler, et ce temps est venu. Dans tous les siècles, quand l'Église a voulu arrêter les progrès de l'erreur, elle a multiplié les écrits et les discours. En foudroyant dans les conciles, elle éclairait dans les chaires ; suivons le même plan, et nous parviendrons au même terme. »

L'illustre archevêque propose en conséquence, comme le Premier, de huit moyens d'arrêter les progrès de l'incrédulité, et, au fond, comme le seul moyen, et comme l'Unique espérance de salut, de véritables Conférences ecclésiastiques dans tous les diocèses. Il faut lire tout entier son beau *Mémoire* dans ses écrits, dont il est le chef-d'œuvre. Nous n'en citerons qu'une idée et un avis, que nous avons vu partager par de sages évêques et par d'éloquens orateurs : « Choisissez un écrivain distingué par ses talens, un homme supérieur, pour comparer entre elles toutes les conférences imprimées dans les divers diocèses, et rassembler tous les traits de lumière dispersés, et en faire UN TOUT, qui paraîtrait tous les ans,

et qui, donné à bas prix, aux frais du clergé, aurait le PLUS GRAND COURS. »

Lorsqu'à quarante années de distance, les mêmes causes allaient produire des effets pareils, les Evêques renouvelèrent leur sagacité, et l'illustre archevêque de Bordeaux, monseigneur d'Aviau, écrivait la *Lettre* suivante à Louis XVIII, dès le mois de mars 1817... la veille d'un régicide, etc... « SIRE, de sinistres complots se manifestent, d'audacieuses et sacrilèges attaques se renouvellent contre les trônes et les autels. Les œuvres, mais les plus dangereuses même et les plus criminelles des auteurs les plus chers à la révolte et à l'impiété, vont être mises à la portée de toutes les classes de lecteurs, pour infecter de leur contagion toutes les familles ; et lorsque ceux qui sont obligés, par état, à défendre la religion et les mœurs, veulent remplir ce devoir sacré, en dénonçant et proscrivant ces éditions, affreusement complètes, des productions anti-chrétiennes, obscènes et séditieuses des philosophes Voltaire et Rousseau, nous voyons des libelles hautement avoués, et des journaux trop répandus, se rendre les apologistes, tant des écrivains et de leurs ouvrages licencieux que de la pernicieuse entreprise, en censurant avec amertume des réclamations si bien motivées. Peut-être, sire, de sages et efficaces mesures sont-elles déjà prises à cet égard ; mais dans le simple doute sur des dangers aussi pressans, comment un Evêque ne témoignerait-il pas sa douleur et ses alarmes, et où devrait-il en porter avec plus de confiance la naïve expression, qu'aux pieds du fils de saint Louis, aux pieds de son roi très chrétien ? »

Le seul Ecclésiastique qui ait figuré un moment dans le Conseil, s'écria un jour prophétiquement à Saint-Sulpice : « Il est un mal, qui, après avoir désolé les générations présentes, peut amener la ruine entière des générations à venir ; un mal qui, s'étant répandu de la capitale dans les provinces, comme une contagion, a fini par infecter les campagnes, non moins que les cités, les conditions obscures non moins que les

plus élevées, qui, par son étendue et sa profondeur paraît incurable, et dont il faut pourtant chercher le remède, soit pour l'extirper, soit du moins pour en affaiblir les ravages, si l'on ne veut pas que tout périsse, les mœurs, les lois, les institutions, la monarchie : je veux parler de la circulation toujours croissante d'une multitude de livres contre la religion.... Je l'avoue, en m'élevant contre les livres irréligieux ; j'ai la triste certitude que ma voix ne sera qu'une barrière bien impuissante contre ce torrent dévastateur ; et que peuvent tous mes efforts pour briser les plumes impies et les presses qui leur servent de complices ? N'importe ; il ne faut pas que la religion se taise devant l'audacieuse impiété. » — Et, une autre fois : « Mais, en rendant justice à ce qui est, je ne dois pas me laisser éblouir par tout cet éclat de félicité publique : le caractère sacré dont je suis revêtu, la présence du Dieu de vérité, l'amour de mes concitoyens, tout me presse de signaler, de déplorer, dans cette circonstance solennelle, un mal d'autant plus redoutable qu'on s'en inquiète moins, et qui, en fomentant tous les jours dans le corps social les passions les plus désordonnées, y entretient, y développe le principe le plus actif de dissolution et de mort, mal qui suffirait seul pour déconcerter, pour ruiner toutes les combinaisons de la politique humaine ; je veux parler de la circulation de cette multitude de livres funestes qui portent dans les familles, avec les mauvaises doctrines, la corruption qu'elles justifient. »

Le Clergé a fait, dès 1787, une prédiction qui n'est pas tout entière accomplie (*Deus omnia avertat!*), mais dont nous avons les symptômes visibles depuis et par 1830. Nous voulons parler du *Discours à lire au Conseil en présence du Roi*, qui avait pour objet d'établir : « Ce que furent les protestans en France avant l'édit de Nantes, ce qu'ils y furent depuis, ce qu'ils y seront si on accède à leurs prétentions actuelles. » — « On ne peut se dissimuler que l'orage

« dont la France est menacée ne tardera pas à éclater. — Nous
 « sommes à la veille d'en être assaillis. La tête des protes-
 « tans, sire, est imprégnée d'idées républicaines, et leur es-
 « prit général, de l'aveu de Montesquieu, tend au gouverne-
 « ment populaire. — Sire, la faction philosophique couve de-
 « puis long-temps dans les ténèbres un grand projet. C'est un
 « fait notoire aux yeux de toute la nation, auquel même on
 « n'attache plus de nos jours cet air de mystère que la pru-
 « dence commandait autrefois. Ce projet a un double objet :
 « celui d'anéantir en France la religion chrétienne et le gou-
 « vernement monarchique. L'exécution de la première partie
 « de ce complot infernal avance rapidement. La contagion de
 « l'irréligion a gagné tous les ordres de citoyens : les grands
 « comme les petits, la noblesse et la roture, tout est infecté
 « du poison de l'incrédulité. Des instituteurs, imbus des maxi-
 « mes de la philosophie nouvelle, empoisonnent les sources de
 « l'éducation publique ; — et, en formant des déistes et des
 « matérialistes imberbes, préparent pour les âges à venir une
 « génération monstrueuse.

« Le rappel des protestans, sire, favorisera et amènera la
 « seconde partie du projet philosophique. — La jonction des
 « calvinistes aux philosophes ne menace pas seulement la re-
 « ligion dominante, mais encore l'autorité royale. — L'incen-
 « die éclatera avec la plus terrible explosion. — Aussitôt que
 « vous aurez réhabilité le protestantisme dans votre royaume,
 « votre trône se trouvera posé sur un volcan.

« Le règne de la SUPERSTITION est passé. Nous ne cherchons
 « que des instituteurs ÉCLAIRÉS, HONNÊTES ET VERTUEUX. Ainsi la
 « surveillance des Evêques sur l'éducation publique, en qualité
 « de censeurs-nés des mœurs, et de premiers Juges de la doc-
 « trine, se trouvera anéantie pour toujours. Ainsi tous les asiles
 « destinés à former la jeunesse se trouveront peuplés d'institu-
 « teurs gangrenés, qui, sous le manteau de la littérature, cache-
 « ront dans leur sein le poison de l'hérésie. Et comme l'éduca-

tion décide du sort moral de la génération nouvelle, destinée à remplacer celle qui bientôt va disparaître, quel coup-d'œil présentera, SIRE, la jeunesse de votre royaume, formée, modifiée, contournée par des instituteurs protestans!

« Quelle révolution lamentable s'opèrera alors dans toutes les idées religieuses, morales, civiles et politiques des sujets de votre empire! Ah! SIRE, ce que disait un Père de l'Eglise (saint Jérôme), pour peindre la séduction qui fut le fruit du perfide Concile de Rimini, *l'univers catholique fut indigné d'être Arien sans s'en apercevoir*, nous pouvons le prédire de la France un jour imbuë des leçons de maîtres calvinistes : *elle sera tout étonnée de se trouver protestante.* »

Jamais coups d'œil, il faut le dire, n'avaient mieux percé la nuit des temps futurs.

Lorsque le fait accompli a vérifié la prophétie, il ne reste plus de mérite possible que celui de caractériser et de juger supérieurement le fait accompli;

Et de le juger à tout prix, comme a fait l'illustre abbé de Lubersac, dans son magnifique ouvrage qui lui valut le martyre : *Rapprochement et parallèle des souffrances de Jésus-Christ lors de sa grande mission sur la terre, avec celles de Louis XVI..... dans sa prison royale*; et le P. Richard, savant Dominicain de Lorraine, dans son *Parallèle des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ, avec les Français qui ont tué leur Roi* : livre qui mérita aussi le martyre à l'auteur.

Les Prêtres, les Evêques qui n'allèrent point à l'échafaud, mais en exil seulement, donnèrent des exemples ou firent entendre des paroles convertissans dans les pays protestans ou schismatiques.

Il y a tel simple Ecclésiastique, l'abbé Carron, que les souverains allaient admirer au milieu de ses institutions inouïes; tel autre, l'abbé de La Hogue, qui fit reflourir les études à l'Université de Saint-Patrick, en Irlande; tel encore, l'abbé Nicolle, fondateur du Collège d'Odessa, en Russie, et à son retour

restaurateur du Collège Sainte-Barbe de Paris. — Cependant Asseline rédigeait une magnifique *Instruction sur les atteintes portées à la Religion*, et convertissait l'illustre comte de Stolberg ; — La Luzerne publiait, dans une suite non interrompue d'ouvrages, une des plus simples et des plus belles Apologies de la Religion, appliquées aux temps modernes.

Ceux qui demeurèrent cachés devant la terreur, ou qui revinrent les premiers après, se distinguèrent les premiers, et rendirent les premiers services politiques célèbres. — L'abbé Emery fit revivre, et grandit en l'analysant, le *Génie des plus grands hommes scientifiques des siècles derniers* : Bacon, Descartes, Leibnitz et Euler. — Duvoisin *Défendit l'Ordre social* avec la même logique qu'il avait jadis vengé les Livres saints. — Et lorsque toutes les tribunes étaient muettes et tous les journaux esclaves, l'abbé de Boulogne et l'abbé Legris Duval, firent les premiers revivre la liberté, et rappellèrent les plus beaux jours de l'éloquence sacrée.

Tous ensemble ils suscitaient visiblement le talent et faisaient la fortune des seuls laïques qui présidèrent à la restauration des sciences politiques, philosophiques et littéraires : le comte de Maistre, M. de Bonald et M. de Châteaubriand.

Qu'il est éclairé, le Clergé ; qu'il est élevé, étendu, profond, utile et aimable à la fois, son génie ! Et toutefois nous ne nommons, ou nous ne connaissons même pas des milliers peut-être de théologiens, de philosophes, de littérateurs, d'hommes d'esprit supérieur, que notre ignorance, plus encore que notre ingratitude, nous empêche de connaître. — Et ce saint Pierre, que son éloquence fit appeler *Chrysologue*, dont les paroles suivantes étaient les paroles ordinaires : « Celui-là a Dieu en

1 Il est même remarquable que ce soit un Evêque, le prince Charles de Dalberg, le plus savant et même le plus raisonnable métaphysicien de l'Allemagne, qui ait eu le plus d'influences salutaires dans toute la diplomatie de l'ancien Empire et du nouveau.

toi, qui le tient et le croit pour son auteur et son premier principe. » — « O hommes ! quand vous donnez à un pauvre, vous donnez à vous-même, et vous n'aurez que ce que vous aurez donné. — Dieu écoutera la prière de celui qui écoutera la voix du pauvre qui demande. » — « Attachez-vous à donner aux hommes de petits commandemens, et à les édifier par de grands exemples. »

Et ce saint Fulgence, qui écrivait à Rome, en l'année 500, lorsque Théodoric, roi des Goths, y faisait son entrée solennelle : « Oh ! que la céleste Jérusalem doit être splendide, si Rome la terrestre brille d'un tel éclat ! Et si, dans ce siècle, il est tant de gloire et d'honneur pour ceux qui aiment la vanité, quel honneur, quelle gloire, quelle paix ne recevront pas les saints qui contemplant la vérité ! »

Et ce saint Évroal, évêque en Bretagne, qui avait coutume de dire aux chrétiens de son diocèse, lorsqu'ils paraissaient tenir à la vie : « *C'est le caractère d'un serviteur infidèle de ne pas désirer voir son Maître.* »

Et ces grands hommes, d'autant plus oubliés peut-être qu'ils sont plus prodigieux : — Un cardinal, Pierre Ignée (nom magnifique de son magnifique baptême de feu) de l'illustre maison des Aldebrandins, assez autorisé pour être choisi par tout l'Ordre des Bénédictins de Vallombreuse aux fins de le soutenir par l'épreuve d'un feu public, assez magnanime (nous ne disons pas assez divinisé) pour en sortir intact et victorieux....., quand ce ne serait que selon l'esprit et l'opinion du temps !!!

— Un Haulzhauser, humble et savant prêtre de Souabe, mort en 1658, auteur d'une *Interprétation de l'Apocalypse*, dont une édition extraordinaire en 1784 montra toute l'histoire de l'Allemagne écrite avant les temps. — Un saint Joseph de Cupertino, mort à Naples en 1663, prophète et Thaumaturge inoui, dont le savant Lazariste Viguiér, publiait encore l'*Histoire* à Paris en 1820.

Et ces métaphysiciens habiles, comme Bunge, chanoine de Bergame, auteur de *Numerorum Mysteria*, où Képler trouva, dit-on, ses *Lois* ; — l'abbé Taisand, simple curé de Jansigny, Côte-d'Or, dont la correspondance et les sermons étaient européens, et dont les *Principes*, la *Science des nombres*, la *Proportion de l'âme avec le corps*, etc., imprimés ou manuscrits, que nous avons sous les yeux, mériteront peut-être un jour une gloire posthume à l'auteur, mort à la fleur de l'âge ; — les abbés de Lignac ; — Pey, chanoine de Paris ; — les Rémois : Migeot ; Jurain ; Camuset, enlevé aussi avant le temps ; — Havelange, mort déporté à Cayenne, immortel par son *Ecclesie Infallibilitas* ; — les deux Mazéas ; — Fontaine, de Savoie ; — de la Hogue, dont les cours attiraient tout Paris à la Sorbonne, et qui, depuis, a mérité que Fontanes, nommé grand-maître de l'Université, l'appelât vainement pour en être le doyen ; — et, de nos jours, les abbés Jacques, Gley.

Et ce publiciste au coup-d'œil d'aigle dans le XVIII^e siècle, l'abbé Dubois de Launay, qui couronna son *Analyse de Bayle*, véritable démonstration catholique par le plus fameux des sceptiques, par un admirable *Coup-d'œil sur le gouvernement anglais*, qu'il considère comme la cause de la révolution qu'il annonça dans le nôtre.

Et ce dernier Romain des poètes latins : l'abbé Delmas, curé de Montauban, auteur d'un *Ars Artium*, dont les beaux vers expriment, quelquefois aussi exactement que la prose, la dignité et les devoirs du sacerdoce, l'*Art des arts*, en effet.

Et ce nouveau Romain des poètes italiens, l'abbé Bertola, le *La Fontaine* de sa patrie, aux *Contes* près, et qui, par surcroît, émerveilla toute l'Europe par des improvisations qui n'ont jamais été surpassées.

Et enfin cet abbé Gigot, si cher à la ville de Montpellier, dont on ne saurait lire, dans les *Mémoires* du médecin Desgenettes, sans verser des larmes d'admiration, l'esprit et le courage, la

CINQUIÈME PARTIE.

(Suite et confirmation de toutes les autres.)

NOUVEL APPEL

VERTUS ET DES BIENFAITS

PUBLICS ET PARTICULIERS

DU PREMIER.

C'est, en effet, dans l'action, la bienfaisance, la vertu, qui forment l'objet et font le pardon du génie, que le Clergé a toujours excellé le plus.

La Parole, elle, et surtout peut-être la plus éloquente et la plus populaire, n'est souvent qu'une cymbale retentissante, qui fait plus remarquer et juger l'orateur que se juger et se condamner soi-même.

La Parole libre ou improvisée est presque toujours équivoque et fatale.

Massillon lui-même écrivait, jusqu'à trente fois, ses sermons; et si les Missionnaires, dont Brydayne est le modèle inimitable, si les Missionnaires, à l'exemple des premiers Apôtres, parlent en général au moment même, selon que l'Esprit leur souffle, c'est qu'ils sont des Missionnaires, ou des Apôtres véritables; et qu'ils ont toutes les entrailles de l'humilité, de la charité et du prosélytisme, pour principes improvisateurs. Les autres sortes d'orateurs de la chaire furent, à toutes les époques, assez faibles en théologie, plus faibles encore en charité; et il y en a un bon nombre, dans les plus fameux, qui furent orgueilleux et bientôt hérétiques. — Jérôme de Prague, écrivait le Pogge à Léonard Arétin, m'anéantit toutes les fois que je l'entends. —

Ochin faisait accourir toute la chrétienté au pied des chaires d'Italie. — Avant lui, Arius, Nestor et la plupart des grands hérétiques sont présentés par les historiens ecclésiastiques comme les plus éloquents orateurs de leurs siècles. — Il y a des temps où le mal oratoire est universel ; la plupart des prédicateurs étaient des boute-feux au temps de la Ligue.

Savez-vous pourquoi la parole publique tue quand elle n'édifie pas ? c'est qu'elle est exposée à l'orgueil, le plus grand meurtrier de l'univers.

Il est arrivé aussi dans tous les pays, et à toutes les époques, que les plus éloquents et même les plus illustres des orateurs de la chaire furent les plus vertueux, et la plus souvent les religieux réguliers et séculiers, et même les Saints. C'est qu'ils trouvaient, dans l'obéissance, et peut-être dans la pénitence du Cloître, la préservation et la réparation des vains éloges du monde.

Tels, les Apôtres, les Missionnaires proprement dits, dont nous avons parlé dans une partie de cet ouvrage. — Tels, les Antoine de Padoue, les Vincent Ferrer, les Bernardin de Sienne, les Pierre d'Alcantara, les Capistran. — Tels encore, les fondateurs proprement dits de la chaire nouvelle en France, ceux dont les discours forment des traités, et comportent la lecture réfléchie aussi bien que l'audition inattentive : — le P. de Lingendes (beau nom d'orateur !), précurseur de Bourdaloue ; qui traduisait ses sermons du français local et encore mobile, dans le latin immuable et universel ; — le P. le Jeune, qu'une cécité absolue, à la fleur de l'âge, n'empêcha point de porter la parole dans toutes les chaires de France pendant soixante années ; — Claude Joly, dont les *Sermons* étaient des fondres évangéliques, et faisaient chaque année répandre à des milliers d'exemplaires ses magnifiques *Devoirs du Chrétien en fait de Catéchisme*. ; — le P. de Cheminai, enlevé si jeune au milieu de sa célébrité utile ; — Mascaron, dont l'éloquence ne vieillissait point, lui dit encore

Louis XIV à son dernier sermon à la cour en 1694, et qui vit jusqu'à 50,000 calvinistes se convertir sous son épiscopat de Tulle; — Fléchiér, dont le *Turenne* fit pleurer Louis-le-Grand; qui, au reproche de ses excès de prosélytisme au milieu des protestans de Nîmes, répondait : *Sommes-nous Evêques pour rien?* et qui fit dire à sa mort, par Fénelon lui-même : *Nous avons perdu notre maître*; — Bourdaloue et Bossuet, morts comme ils avaient vécu, ensemble (ils moururent la même année), et que leurs seuls noms aujourd'hui célèbrent; — Fénelon enfin, qui représente le siècle de la sagesse presque autant que Louis XIV, et mort en 1715 avec lui, comme pour laisser commencer sans eux le siècle de la folie.

La véritable éloquence de la chaire, au XVIII^e et même au XIX^e siècle, l'éloquence écrite aussi bien que parlée, est encore l'apanage de la vertu : le premier des nouveaux orateurs, est Massillon, auquel Louis XIV dit : « Quand je vous entends, je suis toujours mécontent de moi-même; » — les autres, Prophètes, Confesseurs ou Martyrs illustres de la révolution : La Rue, admiré et traduit par le grand Corneille; — les deux frères de Neuville; — de la Berthonie; — Poule, Beauvais, Elisée, de Marolles, de Beauregard, Charton de Millou, Lanfant dont la dernière conversion est celle de madame Deffand.

Et, de nos jours encore, entre tant d'autres gloires ou espérances déjà réalisées, les dignes héritiers de ces hommes apostoliques : — Legris Duval, l'un des restaurateurs des mœurs et de la jeunesse à la sortie de la révolution française; — de Boulogne, prophète de deux catastrophes à cinquante années de distance; — Maccarthy, qui refusa un archevêché, et prédit sa mort, le vendredi, jour de la Sainte-Croix, et dont le dernier sermon fut *l'Immortalité de l'âme*; — Borderies, le catéchiste ingénieux, et le directeur si sage du faubourg Saint-Germain de Paris; — l'admirable Teysseyrre, mort à trente-trois ans comme son maître; — Lambert, que D'Aviau emmena de Poitiers à Bordeaux, pour réformer son diocèse, disait-il; — Bou-

dot, qui eut l'art et le courage de ne manquer à nul fidèle aux plus effroyables journées de la terreur ; — Frayssineus, le premier prédicateur de la jeunesse nouvelle, trouvé digne d'élever sa dernière espérance ; — et enfin, les abbés Rey, Giraud, Sibour, élevés à l'épiscopat ; — les de Place, oncle et neveux ; — du Fêtre, Comballot, de Guerry : tous sept de la si excellente école diocésaine de Lyon ; — Ravignan, qui sacrifia les honneurs du barreau à la gloire de la chaire ; — le Courtier, dont les simples, lucides, péremptoires allocutions du matin pendant le carême, ont mérité d'être appelées le *Catéchisme de l'âge mûr* ; — Grivel, unissant le zèle le plus aimable à la plus onctueuse parole ; — du Panloup, trouvé digne de la confiance du repentir de Talleyrand, l'homme aux *lâches apostasies* ; — d'Assance, convertisseur de Garat, l'ex-ministre de Septembre ; — Amat, héros chrétien en présence des *Héros de juillet* ; — Lacordaire, rassurant des succès divers, et quelquefois opposés, par l'acte le plus filial d'obéissance religieuse ; — enfin, et surtout peut-être, l'abbé Cœur, à la sortie d'un *Sermon* duquel (c'était *sur la Confession*) le plus habile avocat du barreau de Paris, Hennequin, s'est écrié en notre présence : « J'aurais voulu que toute la France se fût trouvée là pour l'entendre. »

Tel est le plus simple aperçu de la parole du Prêtre ; il est temps de rappeler quelques-unes de ses actions.

Mais avant, il nous a paru convenable, il est nécessaire de répondre encore un mot à l'accusation, banale et irrationnelle, d'orgueil et de prétention ecclésiastiques, modernes.

Et d'abord, on pourrait bien, on devrait bien pardonner la *grosseur du cœur* à la grandeur déchuë ; et ceux-là qui sentent, dans leurs mains impuissantes, la destinée des peuples, peuvent bien éprouver de la douleur à la vue de l'ingratitude et de l'avenglement des peuples. Montesquieu répondait sur ce point d'une façon décisive aux accusateurs irréfléchis : « On se tromperait si l'on regardait les entreprises du clergé comme

une marque de sa corruption. Les grands hommes modérés sont rares, et, dans la classe des gens supérieurs, il est plus facile de trouver des gens extrêmement vertueux que des hommes extrêmement sages. »

Les vices de l'homme, ici, ne sont guère que des faibles, et les défauts, des exagérations de mérites. Comme prêtre, représentant de Dieu sur la terre, et souvent, comme homme, supérieur à ses semblables, il est enclin à l'orgueil (monstre qui se nourrit de vertus, a dit un saint). S'il s'attache aux riches et aux habiles dans le monde, c'est par le sentiment secret de ce que la fortune et l'intelligence auraient de puissance pour la religion et le bonheur du monde; et son ambition elle-même n'a pas d'autre mobile.

Il y eut sans doute toujours, il y a aujourd'hui encore quelques hommes que le caractère sacerdotal n'empêche pas d'être fiers, et même coupables, parce qu'ils sont *hommes*; mais il est vrai de dire qu'ils le sont bien moins, toutes choses égales, que les gens du monde, et il est de fait que la plupart finirent, tôt ou tard, par un *repentir*, que J.-J. Rousseau considérait comme *plus glorieux que l'innocence même* : depuis saint Pierre jusqu'à Abailard; et depuis, les cardinaux Wolsey, de Retz, Dubois, Albéroni, de Bernis; les abbés de Saint-Pierre, Prévoist, Mably, Condillac, Raynal, Robinet, Barthélemy, Bernier, Maury, de Pradt, Tabaraud, etc.; et la plupart des *Constitutionnels* (on en compte vingt-six dans ce cas, parmi lesquels Gobel, Lamourette, Fauchet, etc.); Talleyrand enfin, qui les fit *jur*er, et Louis, qui assistait Talleyrand; — et, de nos jours, les abbés Gerbet, Lacordaire, etc., jusqu'à leur maître, l'abbé Lamennais, dont nous prédisons l'abjuration, et même la pénitence.

Le clergé pratique toutes les sortes de vertus, avant et mieux que toutes les autres conditions sociales. Et d'abord, la fidélité persévérante, l'attachement inviolable qu'il montra toujours à l'égard des souverains pontifes, et, en dernier lieu,

à Celui que la Providence avait réservé pour présider à la réconciliation du Sacerdoce et de l'Empire, et qui lui en exprimait sa reconnaissance par une allocution du 20 juin 1805 : « Que dirons-nous du très-illustre Clergé de l'*Eglise gallicane*? Les sentiments qu'elle a fait éclater pour nous ont été à un tel degré, que nous sommes dans l'impuissance de dire jusqu'à quel point nous en avons été touché. On ne saurait exprimer le zèle ardent, la vigilance, les soins infatigables avec lesquels les évêques surtout gouvernent le troupeau qui leur est confié, honorant ainsi la religion dont ils sont les ministres, et lui attirant le respect même de ses ennemis. Comme nous en avons été le témoin, nous avons jugé que nous devons décerner ces louanges au clergé de France, à la face de l'Église universelle. ¹ »

Le plus petit des mérites du clergé, c'est celui qui nous paraît, à nous, et pour nous-mêmes, le plus grand. La pauvreté.

Et pourtant la terre, que naturellement il ne pouvait pas cultiver personnellement, ou toujours, allait naturellement à lui, ainsi qu'elle va encore aujourd'hui, et qu'elle ira éternellement, comme au plus capable, par son intelligence, de la faire tourner à la gloire du Créateur. Il en partagea le domaine utile et honorifique avec les *seigneurs*, autre pouvoir tout aussi naturel, tout aussi légitime, et que nous n'avons changé que de nom. Cette propriété, qu'on a reprochée aux ecclésiastiques, était aussi favorable que la nôtre l'est peu. Ce n'est qu'injustement, si nous osons le dire, ce n'est qu'*improprement* qu'on lui a donné le titre odieux de *propriété*. Le corps seul, c'est-à-dire l'*Être idéal*, avait le droit; l'individu en général ne pouvait pas plus s'enorgueillir du sol qu'en disposer.

¹ *Quid autem de præclarissimo Ecclesiæ gallicanæ clero dicemus?... Cujus quidem rei cum nos ipsi testes fuerimus, hinc debitis illum laudibus coram universâ Ecclesiâ ornandum à nobis esse merito judicavimus.*

Les choses depuis ont changé de nature. *Le sol tremble*, comme disait Bonaparte. La *propriété* dont nous semblons si fiers, et que nous pensons posséder mieux qu'à aucune autre époque, est précisément ce qui nous échappe le mieux ; et l'on trouve à peine çà et là une famille qui conserve une génération le champ qu'elle a reçu de son chef, à la suite de la spoliation du clergé. Celui-ci est devenu pauvre ; il tend aujourd'hui au parvenu la main qu'il lui ouvrait jadis : mérites nouveaux, raisons nouvelles de restauration des mœurs publiques.

Le clergé est de tous les ordres, le plus savant, de tous le plus pauvre, il est encore, en général, toutes choses d'ailleurs égales, de toutes les classes, la plus loyale, la plus laborieuse, la plus désintéressée, la plus généreuse, la plus susceptible de grands sacrifices, et par conséquent la plus honorable. — L'homme ecclésiastique est naturellement bon ; le citoyen de ce caractère, naturellement pacifique. C'est en lui qu'on trouve communément l'alliance, si rare ailleurs, de la simplicité et de la dignité. Il est l'intermédiaire admirable et bienfaisant entre les grands et le petit, le riche et le pauvre, l'autorité et le particulier.

Le même corps et les mêmes individus que nous croyons auteurs du pouvoir absolu et partisans des *rigueurs salutaires*, se trouvent à la tête de tous les amis de la liberté et de l'humanité ; et lorsqu'ils favorisent un roi, c'est toujours contre des tyrans.

1 « Nous croyons, dit le président Hénault, que les Evêques et la Religion ont beaucoup contribué aux succès de Clovis. Les Gaulois n'avaient ni lois ni gouvernement ; les Empereurs d'Orient, qui en étaient les seuls maîtres, laissaient ce peuple se gouverner par les factions. Tout était dans l'anarchie, lorsque Clovis parut avec son armée ; le Clergé favorisa ses conquêtes, lui fit abandonner ses faux dieux, négocia son mariage avec Clotilde, princesse aussi distinguée par l'élévation de son esprit que par sa prudence et sa piété. Alors le gouvernement féodal rendait les grands vassaux oppresseurs, multipliait les serfs et

On voit fréquemment dans le monde des actes de charité, ce n'est que dans l'Église qu'il se manifeste des vies tout entières de charité ¹.

outrageait la dignité de l'homme. Le Clergé s'occupa à détruire l'autorité de ces tyrans, et se servit de la religion pour donner au peuple quelques lumières et quelques vertus. Voilà des bienfaits qui méritent la justice du prince et la reconnaissance de la nation. »

¹ Il est telle ville, comme Reims, même dans le XVIII^e siècle, où l'on admirait un abbé Godinot, qui vécut les deux règnes de Louis XIV et de Louis XV, et qui consacra à des établissemens industriels plus de 1,500,000 livres de patrimoine, pendant que son ami l'abbé Pluche, dont il était aussi le collaborateur, popularisait les merveilles de la terre et du ciel dans des livres qu'on n'a point encore surpassés.

Voici, à cet égard, un fait qui s'est passé la veille de l'époque où le Clergé allait être exproprié. Il a été rapporté un jour à l'Académie française émerveillée : « L'abbé de Radonvilliers a traversé une longue vie en parcourant, à toutes les époques turbulentes de l'esprit de parti, les carrières les plus orageuses de la société, dans les maisons d'éducation, dans les cloîtres, dans les cabinets du ministère, dans les assemblées du clergé, dans les palais des grands, dans les ambassades, dans les cours, dans les emplois publics, dans les tribunaux, dans les académies, sans qu'on lui ait jamais connu un ennemi, sans qu'on puisse trouver en lui la moindre action à excuser ou à justifier, sans que son nom ait une fois été mêlé à aucun reproche, à aucune querelle, à aucun procès, à aucune cabale, à aucune satire, à aucune intrigue; enfin, sans qu'aucune de ces scabreuses situations ait pu altérer un instant cette belle harmonie de sa destinée, ce calme invariable de sa haute sagesse, ce caractère égal et uniforme, qui, se composant de l'accord habituel des sentimens avec les actions, n'est autre chose qu'une noble et courageuse fidélité à soi-même et à ses principes. »

« A ces qualités éminentes, l'abbé de Radonvilliers en joignait une qui les égale et les rehausse toutes; la bienfaisance : c'est par le récit d'une conversation familière, religieusement conservée, que l'orateur va faire connaître à quel point son estimable collègue possédait cette rare vertu. Cette conversation a eu lieu entre l'orateur et le curé de Saint-Roch, Marduel :

« Je demandais à M. le curé de Saint-Roch, dit l'orateur, s'il ne pourrait pas me fournir quelques renseignemens sur l'abbé de Radonvilliers, dont je me proposais de faire un éloge public ? Il m'a répondu qu'il avait reçu ses derniers soupirs, et qu'il n'avait jamais vu mourir personne avec plus de résignation et de sécurité; mais que ne l'ayant fréquenté qu'à la fin de ses jours, il ne savait rien de relatif à sa vie privée ou à ses écrits.

« Surpris d'une réponse si imprévue, j'ai voulu pénétrer le motif qui

Le prêtre seul donne quelquefois avec une forme de charité

avait pu les tenir éloignés ainsi l'un de l'autre. Il me l'a expliqué, en me confiant que cet *homme de bien* (c'est le nom qu'il lui a donné), s'était toujours borné par système à ces rapports cachés, ou, comme il a bien mieux dit, à ces *rendez-vous clandestins* avec son curé, de peur qu'une liaison plus suivie n'eût fait deviner ses bonnes œuvres, sur lesquelles il exigeait le silence le plus absolu.

« J'ai respiré et repris courage. Je ne cherchais qu'une seule vertu; j'en trouvai deux. Maintenant, ai-je poursuivi, que vous ne devez plus aucun secret à une humble charité, vous ne refuserez pas, sans doute, d'en faire confidence à mon zèle pour sa gloire? — Très volontiers, m'a-t-il dit, je peux en parler sagement. Il m'avait chargé de lui indiquer par écrit toutes les bonnes occasions de faire du bien. Nous étions exacts à lui en fournir la note une fois par semaine; et quand il me rencontrait, il m'en remerciait tout bas par un sourire.

« Eh bien! ai-je repris, quand vous lui adressiez vos rapports confidentiels de la misère, comment y répondait-il? — Il ne répondait jamais, m'a-t-il dit; il recevait tout simplement nos billets d'avis comme autant de lettres de change payables à vue, pour la somme que nous lui avions fixée, depuis cent jusqu'à douze cents livres; et même ne s'en tenait-il pas toujours à notre demande; il allait au-delà: tels étaient les secours de circonstance qu'il accordait aux pauvres honteux, indépendamment de ses aumônes fixes qu'il nous laissait le soin de distribuer.

« A ces mots, je l'avoue, messieurs, je croyais m'entretenir avec la conscience de l'abbé de Radonvilliers, ou avec la vertu elle-même; mon cœur palpitait d'admiration et d'attendrissement; mais je sentais le besoin de cacher mon ravissement à celui qui le causait. — Et à quelle somme, ai-je continué, pouvaient monter annuellement ces aumônes réglées que vous obteniez de sa confiance, en faveur de tant d'inconnus dont il n'entendit jamais les bénédictions? — Le calcul en est facile, a-t-il répliqué sans hésiter; dans tous les pays où il avait des revenus ecclésiastiques, il en déléguait la quatrième partie, chaque année, aux indigens du lieu; mais à Paris, il avait abonné au mois ses charités courantes; et durant les trente-trois dernières années de sa vie, qu'il a été notre paroissien, nos registres attestent qu'il n'a jamais manqué d'envoyer cent louis tous les mois à son curé pour les pauvres de la paroisse de Saint-Roch.

« Jour immortel, soyez béni! s'écria l'orateur en terminant cet éloge; jour que je veux compter parmi les plus heureux de ma vie, puisque j'ai pu rendre, dans ce temple de la gloire, un si magnifique hommage à M. l'abbé de Radonvilliers, ou plutôt à l'Académie française, ou plutôt mieux encore, à la religion elle-même, qui revendique avec justice les nobles transports d'amour, et les bénédictions de reconnaissance qui s'élèvent autour de moi du fond de tous les cœurs.

« Mais en soulevant ainsi le voile qui cachait les aumônes immenses

qui double la charité, et pour celui qui la fait, et pour celui qui la reçoit. »

de cet homme vertueux, en découvrant avec autant de joie que de surprise, qu'il se réservait à peine le quart de son revenu, et que la charité envahissait tout le reste de sa fortune, j'ai recueilli d'autres preuves non moins touchantes de la beauté et de la bonté de son âme, et je ne dois pas en priver aujourd'hui devant vous sa mémoire. Je ne puis, je l'avoue, me séparer d'un objet si doux : j'ai donc voulu voir ; j'ai vu les anciens collègues, les amis, les gens d'affaires, et même les vieux serviteurs de l'abbé de Radonvilliers....

« Celui dont nous déplorons encore la perte, fut enlevé aux malheureux et aux lettres dans sa quatre-vingt-unième année, le 20 du mois d'avril 1789. Le ciel voulut récompenser toutes ses vertus, en épargnant à ses derniers regards le spectacle des crimes et des désastres auxquels il n'aurait pu survivre. Mais ses pressentimens et sa pénétration lui firent envisager dans toute leur étendue, avec ce coup-d'œil perçant des mourans, qui, sur le bord de la tombe, semble lire de plus près dans les ténèbres de l'avenir : comme si la nuit du temps s'éclairait d'avance à leur vue, par le crépuscule de cette éternité dans laquelle ils vont entrer. Ses adieux funèbres à ses amis furent pour lui-même des motifs de félicitation, et pour eux des épanchemens de douleur. A juger par ses compatissantes frayeurs, on aurait cru que c'était lui seul qui devait subir cette épreuve terrible à laquelle il allait au contraire échapper pour toujours. La perspective de ses destinées le consola tellement de sa mort, que dans les derniers jours de sa vie, on l'entendit plusieurs fois remercier la Providence de sa fin prochaine, comme d'un bienfait, et la bénir avec des yeux baignés de larmes, de n'être pas témoin d'une catastrophe devant laquelle sa vieillesse consternée ne découvrirait plus d'autre asile et d'autre terme que le tombeau. »

« En voici un exemple que madame de Genlis se plaît à raconter dans les *Mères rivales*. Elle rend à un digne évêque la justice, ou plutôt la générosité d'un fait qui a été attribué quelquefois à Catinat : « En passant à Nîmes, il y a vingt-quatre ans, avec madame la duchesse d'Orléans, un des grands vicaires de monseigneur de Beccelievre, évêque, nous conta ce trait et beaucoup d'autres de même genre.

« Mesdemoiselles de L... étaient deux filles d'une très bonne maison dont le père se ruina. On ne connut le mauvais état de ses affaires, qu'après sa mort. Il laissa plus de dettes que de biens : ses filles abandonnèrent tout aux créanciers ; il leur restait une petite terre, du côté maternel ; elles pouvaient la garder ; pour payer, elles la vendirent, ainsi que leurs moindres meubles, et ne se réservèrent qu'un vieux tableau, représentant saint Jérôme, parce que leur père aimait cette image.

« Ces demoiselles, ayant trop d'élevation dans l'âme pour demander, et

Lorsque le clergé n'eut plus à donner, il parvint encore à

même pour accepter des secours, se décidèrent à vivre du travail de leurs mains. Cette faible ressource ne put, pendant sept ans, leur donner le premier nécessaire : elles passèrent ce temps dans une extrême indigence.

« Aussitôt son installation, l'évêque prit les plus exactes informations sur les nécessiteux de son diocèse. Malgré l'obscurité, le silence et la profonde solitude des demoiselles L., il sut qu'elles étaient aussi vertueuses qu'infortunées, il envole chez elles un de ses grands vicaires leur offrir des secours, qu'elles refusent. Le prélat, que rien ne peut faire renoncer à une bonne action, se promet de les tirer de la misère, sans blesser leur délicatesse.

« Il apprend que le propriétaire de la maison qu'habitent ces infortunées, refuse de renouveler le bail, voulant joindre leur chambre à une autre, afin de la louer mieux; l'évêque envole chercher un ami, et lui prescrit son rôle. Voici sa relation :

« Je me rends de grand matin dans la maison des demoiselles de L...; je dis au propriétaire que je veux louer un de ses appartemens; que, peintre, je désire un beau jour, et le logement le plus élevé. On me conduit au grenier, après m'avoir montré deux petits cabinets, on me dit que l'on y joindra une assez grande chambre, occupée par des demoiselles, qui en délogeront sous peu. Je demande à la voir, et me voilà introduit. Les deux vertueuses filles étaient déjà à l'ouvrage. Une pièce, noircie par la fumée, le plus pauvre mobilier et le tableau chéri, dans un cadre de bois noir, forment toute la décoration. À mon aspect, les demoiselles se lèvent avec confusion, car, voulant cacher leur pauvreté, elles ne souffrent plus que l'on entre chez elles. Pour moi, les salueant à peine, je parais ne remarquer que le tableau. Tandis que le propriétaire explique le motif de ma présence, je suis immobile devant le saint Jérôme. Après trois minutes de contemplation, je le considère, dans un autre jour, et m'écrie : Oui, c'est un Dominique ! — Pardonnez, me dit la sœur aînée, c'est saint Jérôme, patron de feu mon père. — Ce tableau est peint par le Dominicain, l'un des plus grands peintres de l'École d'Italie, permettez de le décrocher pour le voir de plus près. Je le détache, et, après le manège convenable à mon prétendu enthousiasme, j'ajoute :

Ce tableau est un superbe original. — Notre père y était attaché, c'est l'unique raison qui nous l'a fait garder.

Voulez-vous le vendre ? — Il nous est cher. — Savez-vous ce que vous pouvez en tirer ? — Non. — Il est sans prix ; j'en offre cinq cents louis comptant. — Cinq cents louis ! s'écrient les vieilles filles et le propriétaire. — Je suis sûr de bénéficier, en le revendant à Paris. Le propriétaire dit : — Je vois que c'est une belle peinture, quoique enfumée ; il est extraordinaire que l'on ne s'en soit pas douté. La vie des peintres

faire donner aux autres.¹ Témoin cette lettre du mois d'août

est remplie de ces traits. Oui, je sais qu'un peintre acheta, pour trois pistoles, dans un cabaret, une enseigne à bière, qu'il revendit huit mille francs. Les sœurs me disent qu'elles consentent à le vendre; je promets de revenir avec l'argent; je sors. Le propriétaire me suit, et me prie de voir une sainte Thérèse qui venait de sa grand'mère. « Si, par hasard, ajoute-t-il, c'était un chef-d'œuvre; que sait-on? Il fallut examiner le tableau; après avoir répondu que c'était une vieille et mauvaise copie, je vole à l'évêché :

V. G. achète douze mille francs un tableau qui ne vaut pas un écu. « — C'est le meilleur marché que j'aie fait : voilà cinq cents louis. — Je retourne chez les demoiselles; elles m'avouent qu'elles ont cru que j'avais plaisanté.

« Quand j'emportai le tableau, elles soupirèrent et dirent: Notre pauvre père! — La piété filiale regrette ce dont je vous ferai une parfaite copie. — A ces mots, elles fondent en larmes. — Ah! nous prions Dieu pour vous, tous les jours! Que je souffris d'être forcé de cacher le nom du bienfaiteur!

« L'évêque contempla son emplette avec des yeux de complaisance, jamais amateur passionné ne reçut avec plus de plaisir un Rubens. — Je le placerai dans mon oratoire. — Monseigneur compose un sermon sur la charité, c'est devant ce tableau qu'il faut l'écrire. »

¹ Et lorsqu'un vicaire reçoit de sa paroisse, à peine le pain et l'eau nécessaires à la vie, il hésite, il tremble de recevoir le legs le plus naturel et le mieux mérité, même d'une famille opulente. Voici un fait rapporté par la *Gazette des Tribunaux* de décembre dernier : « Dans un procès pour une succession qui a été plaidé samedi dernier à la cour royale, sous la présidence de M. Séguier, il a été question incidemment d'un legs de 50,000 francs, fait à un ecclésiastique, pour des messes, et d'une rente viagère de 2,400 francs, au même ecclésiastique, pour aumônes. Ces legs étaient faits par madame de la Rivière à M. l'abbé Legrand, son confesseur depuis longues années, et premier vicaire dans une paroisse de la capitale. Dès que celui-ci en eut connaissance, il se hâta d'écrire la lettre suivante à M. Roysson-d'École, gendre de madame de la Rivière et son exécuteur testamentaire : « Monsieur, je viens de recevoir la triste nouvelle de la mort de madame de la Rivière. En me la faisant parvenir, sa vertueuse cousine, mademoiselle de Kercado, m'a donné connaissance d'un fait qui me jette dans une étrange perplexité, et sur lequel j'ai besoin de vous parler avec franchise. Il y a dans le testament de madame de la Rivière des dispositions qui me regardent. Je suis d'autant plus affligé de cette nouvelle, monsieur, que, loin d'avoir provoqué en aucune manière de semblables dispositions, je me suis refusé, j'ai même résisté avec force à plusieurs insinuations d'un

1839, à l'évêque d'Angers : « En faisant un appel à la générosité nationale, nous savions, monseigneur, l'appui que nos efforts trouveraient dans la religion et dans les sentimens qu'elle inspire; mais lorsque nos espérances ont été si complètement réalisées, nous sommes heureux d'avoir à proclamer que c'est à la pieuse intervention du clergé, et à la vôtre en particulier, que nous devons cet élan de sympathie et de charité en faveur de nos infortunés compatriotes d'outre-mer.

« Le comité central me charge, en conséquence, d'avoir l'honneur de vous offrir ses actions de grâces, ainsi que l'hommage de sa profonde gratitude pour votre active coopération à l'œuvre que nous avons entreprise. Veuillez agréer, monsei-

pareil projet qui me furent faites, il y a plus d'un an, par madame de la Rivière.

« Voici ma pensée tout entière que je vous prie de communiquer à la famille : 1° si madame de la Rivière a laissé pour moi dans son testament un legs non motivé et sans condition, j'y renonce purement et simplement. Quand même la loi me laisserait possesseur d'une si inconvenante donation, je n'oublierais pas ce que je dois à ma conscience, à mon honneur et à la dignité de mon sacerdoce, jusqu'à accepter au détriment des héritiers légitimes, un legs auquel je n'ai absolument aucun titre; 2° si madame de la Rivière m'a imposé des devoirs de charité ou de piété à remplir, je regrette que son choix ne soit pas tombé sur quelque autre. Toutefois, si ces charges ne sont pas incompatibles avec ma position, je ne puis refuser à son désir et à sa confiance de les accepter. Mais en même temps, si le legs qu'elle laisse pour satisfaire à de tels devoirs est une somme considérable, je demande instamment que ce legs soit réduit de telle manière qu'il ne puisse blesser ni les droits des héritiers, ni l'honneur de mon caractère, ni la délicatesse d'une semblable mission.

« Enfin, en un mot, monsieur, j'abandonne toute cette affaire à votre sagesse et à celle du conseil de famille, et je *consens*, par avance, à tout ce qui sera décidé. En confiant *mon honneur au vôtre*, je me suis assuré qu'il ne peut être compromis. L'abbé LEGRAND. » Cette lettre, lue à l'audience par l'avocat de M. Roysson-d'École, excita dans l'auditoire un murmure flatteur d'approbation, et l'avocat-général rendit hommage au noble désintéressement de M. l'abbé Legrand. On apprit en même temps, avec plaisir, que le conseil de famille avait fixé à 8,000 francs le legs de madame de la Rivière, et que M. Roysson-d'École avait voulu ajouter, de lui-même, 4,000. »

gneur, les assurances de mon respect : le vice-amiral pair de France, vice-président du comité. E. HALGAN. » —

Dans le fait, c'est au clergé, exclusivement, et tout au plus aux rois et aux hommes d'état à sa suite, que toutes les villes, les villages, et les peuples par conséquent, sont redevables de leurs plus beaux monumens : — de leurs Eglises nombreuses et superbes (Jacques Cœur a *calculé* près de vingt mille clochers dans la seule France, surpassée à cet égard par l'Italie, l'Espagne, et même par la seule Flandre), dont le simple aspect, dont le seul son des cloches, à des lieues à la ronde, ravit à la fois les yeux et les oreilles, et provoquent toutes les sortes d'émotions utiles ou agréables. (Et les dissidens, ingrats ici, ne diffèrent pas des fidèles, si souvent ingrats aussi!...); — de leurs Abbayes grandioses, dont les seuls débris à soutenir ou à conserver semblent défier aujourd'hui tous les efforts de notre génie architectural, et toutes les bonnes volontés de nos gouvernemens ; — de leurs Séminaires, modèles des plus beaux collèges ; — de leurs Collèges eux-mêmes, que nous ne faisons que soutenir ou rapetisser ; — de ces sculptures extérieures ou intérieures, dentelées ou vivantes, qui supposent à la fois la science, la patience, la conscience ; — de ces peintures personnifiées, et même, osons le dire, qu'on ne trouve que là, que nos galeries royales ou civiles n'ont trouvées et n'ont ravies que là ; — de ce que les capitales, enfin, les villes et l'univers ont matériellement de plus colossal, de plus pittoresque, de plus bienfaisant, de plus aimable, et même de plus aimé : en sorte qu'on peut dire, à la lettre, que le Prêtre a *soulevé des montagnes*, ainsi que lui a promis, permis, prédit. Celui dont il relève.

Mettez en présence de toutes ces grandeurs, de toutes ces éloquences de pierres sublimes, les synagogues judaïques, les temples¹ protestans, et les *granges* des églises catholiques françaises.

¹ Et encore, ils nous les ont usurpés ! L'Oratoire du cardinal de Bé-

Si j'étais roi de France, et même roi des Français, je ne souffrirais pas cela vingt-quatre heures !... au profit de l'abbé Chatel principalement.

C'est au Prêtre même que la société doit tous ses Etablissements de charité publique ¹, et surtout ses hôpitaux.

L'ancien servage, contre lequel on a si fort et si aveuglément déclamé dans ces derniers temps d'ingratitude et d'ignorance, n'était pas son ouvrage, du moins en ce qu'il avait de dur et de dégradant, mais bien celui des seigneurs civils. Lorsque avec le temps, ou en conséquence de l'héritage, les évêques, les abbés et les ecclésiastiques remarquèrent l'abus, ou lorsqu'ils se trouvèrent aux droits de ces derniers, ils furent les pro-

rulle, et jusqu'au Saint-Pierre de François-de-Sales à Genève. *Sic vos non vobis!*

¹ Ce si important, si intéressant, si inépuisable sujet, a été *essayé*, en général et en particulier, à toutes les époques, et, en dernier lieu, par les Anglais Ryan, etc., dans les *Bienfaits du christianisme*, traduits et enrichis par notre savant Boulard; — et avec un bien plus beau plan et bien autrement de science, par M. Kenelm de Digby, descendant de lords et lord lui-même, dans ses *Mœurs catholiques, ou les Ages de la Foi*. — Le sujet a été traité, en particulier, par un savant *Ami de la religion*, M. Picot, dans son *Influence de la religion en France dans le dix-septième siècle*.

On trouve les vertus du clergé à d'autres époques, formant la majorité des exemples dans toutes les *Morales en action* anciennes et modernes; et surtout, dans les livres rares, intitulés : *Annales de la charité chrétienne*, par Richard, l'une des héroïques victimes de la révolution; 2 vol. in-12, Lille, 1785, dédiées à M. de Pressy, évêque de Boulogne; — *Annales de la bienfaisance*, par Lacombe de Prezel, 3 vol. in-12, Lausanne, 1772; — *Annales de la bienfaisance française dans le dix-huitième siècle*, etc.

Mais il faut surtout se rappeler ici, dans l'impuissance de les lire, et même de les recueillir, les cent mille *Vies*, imprimées ou manuscrites, de Héros chrétiens, les *Biographies universelles*, et même toutes les *Histoires ecclésiastiques*, fussent-elles protestantes.

Et, tout cela donné, vous n'aurez pas la cent millième partie des preuves des *bontés* que le christianisme inspire: car vous n'aurez pas la cent millième partie des *Vies*, magnifiques au fond, et dont la rédaction et même la connaissance sont impossibles.

miers à réduire le *servagè* à de simples *services*, et même à des services honorables. Témoin ce noble et libéral legs... de saint Perpet, qu'un savant de nos jours, M. Peignot de Dijon, a reproduit dans la curieuse *Collection de ses Testamens anciens*, et que nous voudrions pouvoir citer tout entier : « Premièrement, moi Perpet, je veux que tous les esclaves, hommes et femmes, que j'ai achetés de mes deniers, et qui sont dans ma métairie de la Savonnerie, ainsi que les enfans que je n'aurai point affranchis dans l'Église au jour de mon décès, reçoivent tous la liberté. Cependant j'y mets cette condition, qu'ils serviront librement à l'église, tant qu'ils vivront, *mais sans esclavage transmissible à mes héritiers, ni qui puisse les assujétir à la glèbe*. Je donne aussi à mon église le champ qu'Aligarius m'a vendu dans madite métairie de la Savonnerie, avec l'étang ; ainsi que mes moulins sur le Cher, près de ladite métairie. Je donne également à mon église mes pâturages et mes prairies. Je donne et lègue pareillement à mon église, ma métairie de Tiniac avec la forêt et tout le revenu, aux mêmes conditions qu'elle m'a été vendue par le diacre Daniel. Je lègue à mes débiteurs tout ce qu'ils me devront au jour de ma mort, etc. »

Le clergé a fait mieux en fait de libéralisme : il a racheté, quelquefois jusqu'à la *patrie*, en rachetant ses *enfans* par excellence... (D'autres en dotent aujourd'hui d'autres, à d'autres dépens.) « En 1528, un concile s'assembla à Bourges. Une séance fut consacrée à examiner la demande de quatre décimes, faite par François I^{er} pour le rachat de ses fils, qui qui étaient restés à Madrid en ôtage pour lui. Les quatre décimes furent accordées sans discussion et avec enthousiasme. — François I^{er} avait offert aux trois ordres d'aller reprendre ses fers en Espagne, afin de dégager sa parole et ses enfans. Les députés déclarèrent, par l'organe du président, qu'ils souffriraient plutôt la mort que d'accéder à ce désir du Roi. « Sire, dirent-ils, *vous n'appartenez pas à vous, mais à vos sujets. Il ne vous est pas libre de disposer de notre bien. Si vous*

« ne pouvez autrement ravoir vos enfans , il faut faire vigou-
 « reusement la guerre, et nous sommes prêts à tous les efforts
 « qui seront nécessaires. » Le clergé offrit treize cent mille
 livres; la noblesse ses biens et sa vie; la bourgeoisie et la ma-
 gistrature aussi. Le Roi, pénétré de reconnaissance pour un si
 généreux dévouement, s'écria avec une vivacité chevaleresque :
 « Magnanimes Français, je vivrai donc au milieu de vous,
 « puisque vous y croyez ma présence nécessaire; membres
 « du clergé, comptez à jamais sur moi pour la défense de la
 « foi et le maintien de vos privilèges; princes et seigneurs, les
 « vôtres sont les miens; car je ne suis pas né roi, mais gen-
 « tilhomme, et c'est le plus beau titre de mes enfans; et vous,
 « fidèles sujets, dont l'amour a passé mon attente, apprenez-
 « moi ce que je puis faire pour vous et pour l'utilité du royau-
 « me, et soyez persuadés que je prendrai toujours vos avis en
 « bonne part. »

Autres temps, autres mœurs!

Le clergé a libéré ses esclaves, il a, autant qu'il a été en lui, racheté ceux des autres. Un seul fait de ce genre suffira pour donner l'idée de tous; il est rapporté par l'auteur de l'*Essai sur l'influence de la Religion dans le xvii^e siècle* : «... En 1635, du Chalard, gentilhomme envoyé par Louis XIII à Maroc, racheta d'esclavage trois cent soixante matelots, pour 216,000 francs. Comme ces dépenses ne lui furent pas remboursées, l'assemblée du clergé de 1670 écrivit une circulaire aux évêques pour les engager à recommander du Chalard aux charités des fidèles. L'assemblée de 1675 suivit cet exemple, et donna des secours à ce gentilhomme. »

Et qui n'a oui dire, qui n'a lu les épisodes de la *Vie des Saints* ou des *Martyrs*, de Vincent de Paul en France, de Thomas de Jésus en Portugal, etc., où l'on voit ces grands hommes courir les chances et faire librement office d'esclaves, pour sauver ou édifier des esclaves forcés en Afrique?

Enfin, qui a plus tonné, à toutes les époques, que l'Église

romaine et les Papes contre la *traite des nègres*, déclarée, en dernier lieu, une *indignité*, et même un *opprobre*, par une superbe *Ad futuram memoriam* du 3 décembre 1839, de Grégoire XVI?

Le clergé a fait plus en fait de libéralisme, il s'est élevé jusqu'à ces Plans de philanthropie et de corrections morales dont nous nous croyons les inventeurs, et dont nous sommes si fiers. †

† Écoutons à cet égard l'un des plus savans et des plus sages économistes de nos jours, M. Moreau de Christophe, inspecteur-général des prisons de la capitale : « Le P. Mabillon est le premier auteur français qui ait écrit *ex professo* sur la réforme morale des prisons. C'est même à lui, pour le dire en passant, qu'est due la première pensée du *système pénitentiaire américain*, pensée toute *monastique* et toute française, quoi qu'on ait pu dire à ce sujet pour lui donner une origine genevoise ou pennsylvanienne. Je crois, du moins, en trouver la révélation ou la trace dans ce passage, pour ainsi dire prophétique, d'une dissertation fort remarquable, dans laquelle le savant bénédictin développe les moyens de réformer le moral des religieux détenus, et réduit ces moyens à quatre : l'*isolement*, le *travail*, le *silence*, et la *prière*. — « Pour revenir, dit-il, à la prison de Saint-Jean-Climaque, dont j'ai parlé ci-dessus, on pourrait établir un lieu semblable pour renfermer les *pénitens*. Il y aurait, dans ce lieu, plusieurs cellules semblables à celles des chartreux, avec un laboratoire pour les exercer à quelque travail utile. On pourrait aussi affecter à chaque cellule un petit jardin, qu'on leur ouvrirait à certaines heures, pour les y faire travailler et leur faire prendre un peu d'air. Ils assisteraient aux offices divins, renfermés dans une tribune séparée. Leur vivre serait plus grossier et plus pauvre et leurs jeûnes plus fréquens. On leur ferait souvent des exhortations, et leur supérieur ou quelque autre de sa part, aurait soin de les voir en particulier et de les consoler et fortifier de temps en temps. Aucun externe n'entrerait dans ce lieu, où l'on garderait une solitude exacte. Si cela était une fois établi, loin qu'une telle solitude parût horrible et insupportable, je suis sûr que la plupart n'auraient presque point de peine de s'y voir renfermés, quoique ce fût pour le reste de leurs jours. Je ne doute pas que *tout ceci ne passe pour une idée d'un nouveau monde*. Mais quoi qu'on en dise et quoi qu'on en pense, il sera facile, lorsqu'on le voudra, de rendre les prisons plus supportables et plus utiles. » Un autre historien, encore moins suspect, a rendu le même témoignage au Clergé. C'est M. Guizot, dans son *Histoire de la civilisation* : « Il y a, dit-il, un fait trop peu remarqué dans

Clément XI a établi la première maison pénitentiaire à Rome, la première année d'un XVIII^e siècle, qui allait occasionner tant de crimes et nécessiter tant d'expiations.

Le clergé, qui eût su prévenir, si on l'avait laissé faire, savait aussi réparer ; et ses cris de sainte indignation sont aussi éloquens, que sages et logiques avaient été ses paroles : témoin, le sermon de l'abbé de Besplas, prononcé en présence de Louis XV : « Oui, sire, l'état des cachots de votre royaume arracherait des larmes aux plus insensibles qui les visiteraient. Un lieu de sûreté ne peut, sans une énorme injustice, devenir un séjour de désespoir. Vos magistrats s'efforcent d'y adoucir l'état des malheureux ; mais privés des secours nécessaires pour la réparation de ces antres infects, ils n'ont

les institutions de l'Église ; c'est son système pénitentiaire ; système d'autant plus curieux à étudier, qu'il est, quant aux principes et aux applications du droit pénal, presque complètement d'accord avec la philosophie moderne. Si vous étudiez la nature des peines de l'Église, des pénitences publiques qui étaient son principal mode de châtiement, vous verrez qu'elles ont surtout pour objet d'exciter dans l'âme du coupable le repentir, dans celle des assistans la terreur morale de l'exemple. Il y a bien une autre idée qui s'y mêle, une idée d'expiation. Je ne sais, en thèse générale, s'il est possible de séparer l'idée d'expiation de celle de peine, et s'il n'y a pas dans toute peine, indépendamment du besoin de provoquer le repentir du coupable et de détourner ceux qui pourraient être tentés de le devenir, un secret et impérieux besoin d'expier le tort commis. Mais, laissant de côté cette question, il est évident que le repentir et l'exemple sont le but que se propose l'Église dans tout son système pénitentiaire. N'est-ce pas là aussi le but d'une législation vraiment philosophique ? n'est-ce pas au nom de ces principes que les publicistes les plus éclairés ont réclamé, de nos jours, la réforme de la législation pénale européenne ? Aussi, ouvrez leurs livres, ceux de M. Bentham, par exemple, vous serez étonné de toutes les ressemblances que vous rencontrerez entre les moyens pénaux qu'ils proposent et ceux qu'employait l'Église, etc. »

S'il y avait quelques amendemens considérables ou ingénieux aux nouveaux pénitentiaires, on les devrait aux abbés Dupuch, à Bordeaux, Fissiaux à Marseille, Charlier à Reims, et surtout peut-être à l'abbé Brault, curé de Saint-Paterne, dans la Colonie des Jeunes détenus de Mettray, au diocèse de Tours.

qu'un morne silence à opposer aux plaintes des infortunés. Oui, sire, j'en ai vu (l'orateur assistait les condamnés à l'échafaud), et mon zèle me force ici, comme Paul, à honorer mon ministère ; oui, j'en ai vu qui, couverts d'une lèpre universelle, par l'infection de ces repaires hideux, bénissaient mille fois dans nos bras le moment fortuné où ils allaient subir leur supplice. Grand Dieu ! sous un bon prince, des sujets qui envoient l'échafaud ! Jour immortel, soyez béni ; j'ai acquitté le vœu de mon cœur, de décharger le poids d'une si grande douleur dans le sein du meilleur des monarques ! »

C'est au clergé qu'on doit la véritable répression des vices, ou des misères de la société ; on lui doit encore plus visiblement la réparation des infirmités de la nature.

Nous avons rappelé, dans la III^e partie de ce livre, une partie, la plus faible sans doute, des fondations religieuses et littéraires dues au clergé et aux fidèles. Qui pourrait douter de ses fondations de charité ? Elles lui appartiennent, on peut le dire, toutes¹ ; et elles sont même involontairement signées à toutes leurs portes, dans cet illustre nom de la plupart : HÔTEL-DIEU. — Celui de Paris, le plus ancien, le plus immense et le plus riche de tous, fut fondé en 660, par saint Landry, évêque de Paris ; augmenté et doté successivement par saint Louis ; par le cardinal Duprat, archevêque de Sens ; par Henri IV, qui fit rebâtir les salles de Saint-Thomas, avec cette inscription : *Pro sua erga Deum Opt. Max. pietate. Anno*

¹ Nous déions de nommer un Siège épiscopal en France, et par tout, qui n'ait fondé, au moins indirectement, un ou plusieurs hospices ; et, presque partout, les pauvres sont logés, traités à l'égal des rois, par les premiers médecins et les plus habiles gardes-malades de la ville. — Les Ordres religieux ont rivalisé, à cet égard, avec les Evêques ; et pour ne citer ici qu'un fait, nous apprendrons à ceux qui l'ignorent que chaque couvent de Bénédictins recevait régulièrement plusieurs militaires infirmes, long-temps avant que Louis XIV songeât à en réunir un certain nombre à l'*Hôtel des Invalides*.

salutis 1606. — Les évêques et les chanoines de Notre-Dame, bienfaiteurs habituels de cet hôtel divin, et ses véritables administrateurs par les *Religieuses de Saint-Augustin* (elles ajoutaient aux trois vœux de religion, un quatrième, celui d'*hospitalité*), avaient porté à cet égard le zèle jusqu'à s'obliger tous, par un acte capitulaire authentique, à lui laisser chacun son meilleur lit.

Cet Hôtel-Dieu de Paris, le modèle de tous, propriété, ou plutôt charge de l'Église, était encore desservi au temporel par le chapitre de Notre-Dame, au commencement du xv^e siècle. En 1505, il en commit l'administration civile à des laïques de son choix, et dont il a sans doute le mérite.

Tous les autres hôpitaux de la capitale eurent encore des prêtres, sinon toujours pour donateurs (puisque le clergé fut toujours moins riche que les classes nobles ou industrielles), au moins pour fondateurs; et les noms de baptême des établissements sont encore là, et leurs pierres parlent encore aujourd'hui pour le prouver : la *Charité*, des Frères Jean de Dieu, en 1602; — la *Pitié*, en 1612; — *Saint-Antoine de la Miséricorde*, en 1614; — l'*Hôpital général*, etc., de saint Vincent de Paul; — les *Incurables*, dont le seul cardinal de Laroche-foucauld fit l'opulence.

L'histoire de France, toute grande qu'elle est ici, l'est encore moins que l'histoire du reste de la chrétienté, et surtout de l'Italie et de l'Espagne. C'est dans la première, c'est à Rome même, rendez-vous des misères et des grandeurs de la terre, qui s'appellent tour à tour, qu'on voit jusqu'à l'initiative des plus heureuses, des plus délicates institutions philanthropiques connues : — le pape Innocent III fonda dès 1198 les *Enfants trouvés* que Vincent de Paul lui-même n'établit à Paris qu'en 1638. — Le cardinal Torre Cremata fondait en 1460, sous le titre d'archi-fraternité de l'*Annonciation*, une société de trois cents nobles congréganistes dont le soin consistait à surveiller dès

l'âge de quinze ans et à doter les filles pauvres. — Au xvii^e siècle, en 1679, un prêtre de Rome, Jean Stanchi di Castel Nuovo instituait, sous le nom de *Divine piété*, une autre noble association dont l'objet était d'immenses charités cachées, dont le cardinal Carpegno et la riche famille, descendans du fondateur, sont, encore aujourd'hui, les soutiens. — C'est à un Frère Mineur romain, Barnabé de Terni, qu'on doit le premier *Mont-de-Piété* européen, sous Léon X. — Les *Caissees d'Épargne* et les *Assurances* datent du xiv^e siècle dans plusieurs villes épiscopales d'Italie. — De nos jours encore, on n'a vu s'ériger, et demeurer d'établissements de bienfaisance corporelle, qu'à la faveur du sacerdoce. — Notre abbé Carron en a couvert l'Angleterre. — Cependant, l'abbé Luigi fondait à Smyrne un *Hospice de pestiférés* qu'il soignait lui-même impunément à la façon de Belsunce, au point de ravir le philosophe Morellet dans son *Voyage en Sicile*. — Plus récemment encore, un chanoine de Turin, l'abbé Cottolengolo, a fondé dans cette ville un *Refuge* qui vient de mériter la grande médaille d'or Monthyon.

Le prêtre qui s'élève à la gloire de la découverte s'abaisse, ou plutôt s'élève encore, au mérite de l'exécution. Il existe aujourd'hui en France environ quarante *Écoles de sourds-muets*, qui semblent l'apanage du clergé exclusivement ¹.

¹ « La plus ancienne est celle fondée par l'abbé de l'Épée à Paris en 1760; la deuxième en date est celle d'Angers en 1780, dirigée encore par mademoiselle de Blouin, élève de cet abbé, et qui s'est adjoint en 1818 une congrégation de filles pieuses. La troisième est celle de Bordeaux, établie en 1786, sous la direction de l'abbé Sicard. Toutes les autres sont de ce siècle. La première est celle d'Auray, établie en 1807, par M. l'abbé Deshayes, curé de cette ville, et dirigée par les Sœurs de la Sagesse. Cette pieuse congrégation en dirige d'autres à Poitiers, à Orléans, à la Chartreuse dans la Vendée. Des Sœurs sont aussi à la tête des écoles de Saint-Etienne, de Besançon et de Clermont. Neuf écoles sont dirigées par des ecclésiastiques, M. l'abbé Plasson à Lyon, M. l'abbé Fissiaux à Marseille, M. l'abbé Jamet à Caen,

Lorsque l'ecclésiastique a eu quelque entrée et quelque puissance dans l'administration de la justice ¹ ou de la guerre ², il

secondé par les Sœurs de la congrégation du Bon-Sauveur; M. l'abbé Chazotte à Toulouse, M. l'abbé Martin à Besançon, M. l'abbé Lavau à Orléans, M. l'abbé Beulé à Nogent-le-Rotrou, M. l'abbé Chaillot à Goux, diocèse de Saint-Claude; M. l'abbé de Saint-Romain à Vernoux, diocèse de Viviers; et M. l'abbé Dessaigue à Chaumont, près Ambert, diocèse de Clermont; Dupont, curé de Saint-Germain-Ville-neuve; l'abbé Garnier, au château de Lamballe.»

Les Sœurs de la Sagesse sont un des établissemens de Grignon de Montfort, fondateur des *Missionnaires du Saint-Esprit*, des *Frères de l'Instruction chrétienne*, etc., qui, du simple village de Saint-Laurent-sur-Sèvres au diocèse de Luçon, se répandirent dans toute la France. Ce grand homme oublié du siècle de Louis XIV, vient d'être réhabilité par une *Vie* en 2 vol. in-12, 1839.

¹ Considérés comme arbitres, et ils le furent dans tous les procès diplomatiques et de droit des gens, les Ecclésiastiques, et surtout les Evêques et les Pontifes, sont encore plus admirables; et, pour n'en citer qu'un fait entre cent mille, rapporté par le dernier et le plus exact *Historien de la Flandre*, M. Warnkœnig : « Les habitans de Cologne ayant contesté aux Gantois le droit de remonter le Rhin en amont de leur ville, à laquelle ils prétendaient assurer un droit d'étape, l'archevêque de Cologne prononça entre les parties, à la prière de l'Empereur et du comte de Flandre, comme médiateur, et décida, en 1178, que les Gantois continueraient à jouir de la navigation du Rhin, comme leurs ancêtres en avaient usé, en vertu de leur droit de commercer.

² La Saint-Barthélemi, que l'audace ignorante a imputée, sinon à l'action du Clergé, au moins à son esprit, l'a révolté à toutes les époques.

Et lorsqu'au XVIII^e siècle la philosophie, *audacieuse* parce qu'elle était *ignorante*, et *ignorante* parce qu'elle était *audacieuse*, accusa sur ce point le célèbre Abbé de Caveirac, l'éloquent et indigné Linguet reconnut son erreur et la calomnie des autres en ces termes, dans sa *Réponse aux Docteurs modernes* : « Un cri universel s'est élevé il y a quelques années, contre ce malheureux Abbé de Caveirac. Toute la basse-cour philosophique l'a hué avec indignité. On a dit, on a écrit, on a imprimé, qu'il avait fait tout exprès une *Apologie de la Saint-Barthélemi*. Vous verrez dans le monde des milliers de personnes qui en sont persuadés de bonne foi, et qui regarderaient comme le plus téméraire de tous les hommes, celui qui oserait en douter. Cepandant, prenez la peine de chercher le livre de cet auteur si indignement et si injustement avili.

« Vous vous convaincrez d'abord que la *Saint-Barthélemi* n'était pas

ne les fit jamais servir qu'à l'humanité; et ses *Officiaux*, l'In-

son principal objet. Il a fait un ouvrage plein de force, de lumières et de vérités sur l'expulsion des protestans au siècle dernier, et sur les motifs qui y ont pu déterminer *Louis XIV* et son conseil. Ce n'est qu'à la fin qu'il a joint une Dissertation de soixante-trois pages sous le simple titre de *Dissertation sur la Journée de la Saint-Barthélemi*, à laquelle je ne vole pas trop qu'on ait répondu.

« Ensuite, si vous lisez ce petit ouvrage, vous serez étonné de n'y trouver qu'un homme raisonnable, humain, philosophe même, qui combat un préjugé, qui pourrait avoir tort dans le fond, sans qu'il fût possible de lui faire le moindre reproche dans la forme; enfin, qui n'a point cherché à justifier cette abominable catastrophe dont on le suppose le panégyriste, qui a tenu, à ce sujet, le langage d'un cœur compatissant et d'un esprit éclairé.

« On peut répandre, dit-il en commençant, des clartés et des motifs sur les effets de cet événement tragique, sans être l'approuvateur tacite des uns, ou le contempteur des autres. Quand on enlève à la Journée de la Saint-Barthélemi les trois quarts des horribles excès qui l'ont accompagnée, elle serait encore assez affreuse pour être détestée de tous ceux en qui tout sentiment d'humanité n'est pas entièrement éteint. » Et c'est l'homme qui parle ainsi, que l'on déclare l'apologiste de la *Saint-Barthélemi*, que l'on flétrit sous ce prétexte, dont le nom peut-être ne sera transmis à la postérité qu'avec les qualifications affreuses et plus iniques encore dont on l'a accablé!

« Je ne connais point l'abbé de Caveirac, ajoute M. Linguet dans une note; je ne l'ai jamais vu; je n'ai jamais eu avec lui de liaison d'aucune espèce, et n'en aurai jamais vraisemblablement; mais j'avoue que sur la dénonciation authentique qui a été faite à l'Europe de ses opinions et de son livre, j'ai été long-temps, comme beaucoup de ses ennemis sans doute, à le croire, sans l'avoir su, un homme et un écrivain détestable. Le hasard a fait tomber, il y a quelque temps, son ouvrage entre mes mains, j'ai frémi de mon injustice, et je saisis avec ardeur l'occasion de la réparer. »

Les Protestans eux-mêmes, et le savant Teyssier, s'exprime ainsi dans ses *Éloges*, extraits de Thou: « On reproche avec raison à ce grand homme (du Faur de Pibrac) d'avoir fait un mauvais usage de son savoir et de son beau génie, en défendant, comme il fit, le massacre de Paris, et en le soutenant comme une action digne de louange; car il écrivit avec beaucoup de soin, d'ornement et d'artifice, une lettre à Stanislas, seigneur d'Elvide, dans laquelle il prétendait prouver que « cette horrible boucherie avait été faite avec justice, et que le roi ne s'était porté à cette extrémité que pour prévenir les Colignis, qui avaient conspiré contre sa personne et contre son État. » Cependant il est certain que

quisition elle-même (admirez encore ici l'énergie des noms), bien compris, réduits à de sages bornes et abstraction faite des abus accidentels, qui ne sont jamais des raisons (puisqu'ils sont des ennemis de l'usage), étaient ou sont encore en Espagne, en Portugal, au Mexique et en Italie, des modèles de douceur pour les accusés audacieux, et de générosité pour les repentans. S'il ne leur était pas donné toujours et partout des avocats proprement dits, c'est que les juges eux-mêmes qui ne sont pas prévenus de vénalité et aveuglés d'amour-propre comme des parleurs publics, étaient pour eux des avocats par excellence.

L'expérience commence à démontrer, même aux Palais de justice, que ce qu'on nomme l'habileté ou l'Éloquence du Barreau n'a fait que porter le juge, et même le juré quelquefois, à

cette inhumanité a été également détestée par tous les gens de bien de l'une et de l'autre religion. Christophe de Thou, premier président au Parlement de Paris, catholique zélé, parlant de cette funeste journée, avait accoutumé de prononcer ces beaux vers de Stace :

*Excidat illa dies ævo, nec postera credant
Sæcula, nos certè taceamus, et obruta multa
Noctè tegi propriis patiamur crimina gentis.*

« M. Hardouin de Péréfixe, archevêque de Paris, parlant de ce massacre, dit ces belles paroles (*Histoire de Henri IV*, liv. 3) : « Action qui n'avait jamais eu, et qui n'aura, s'il plaît à Dieu, jamais de semblable. »

S'il fallait trouver un coupable * direct et volontaire de la Saint-Barthélemy, comme de la révolution de 1789, et même de celle de 1830, si elle était un crime ou une faute, ce serait le Parlement de Paris.

S'il y avait un Apologiste de la Saint-Barthélemy, ce serait le non suspect Cujas. **

* Voltaire en accuse immédiatement deux Italiens ; et il ajoute : « Le parti protestant, malgré les pertes de Jarnac et de Moncontour, FAISAIT DE GRANDS PROGRÈS DANS LE ROYAUME. Il était maître de La Rochelle, et de la moitié du pays au-delà de la Loire. Jeanne de Navarre avait elle-même présenté son fils aux troupes des Eglises protestantes, qui le reconnurent pour chef. » (*Histoire du Parlement de Paris*.)

** V. encore les *Éloges des savans*, par le savant qui n'est pas suspect.

prendre le parti de la société seule, voyant pris si chaudement et si exclusivement celui de l'individu.

Voici Lalande, le philosophe, voyant et appréciant l'Inquisition ¹ d'Italie : « LE PALAIS DE L'INQUISITION, ou du S. Office, est au midi de S. Pierre. Cette congrégation dont le nom est odieux parmi nous, et redoutable en Portugal et en Espagne, *exerce ses fonctions en-Italie avec beaucoup de douceur.* Elle fut instituée en 1536, par Paul III, à l'instigation du cardinal Jean-Pierre Caraffa, Napolitain, lequel étant devenu pape, en 1553, confirma cet établissement, et lui assigna une maison dans la place de Ripetta, près du palais Borghèse, S. Pie V transporta l'Inquisition près de S. Pierre, de même que les prisons du S. Office. C'est dans ce palais que réside le Père Inquisiteur, appelé le commissaire de l'Inquisition, avec quelques autres Dominicains, et un prélat séculier qui a le titre d'assesseur. »

Il est un fait fameux qu'on a reproché quelquefois à l'Inquisition de Rome : « On ne peut nier, dit M. Ferri (depuis Conventionnel), dans le *Mercure* de 1785, qu'on n'ait imprimé plusieurs mensonges sur la persécution de Galilée. Tout lecteur impartial conviendra sans peine que l'Inquisition n'est pas coupable, à l'égard de ce philosophe, des excès qu'on lui a imputés, et qu'il est injuste et maladroit de s'élever contre elle par des faits controuvés. »

L'Inquisition d'Espagne, plus accusée, n'est guère moins innocente que celle d'Italie. La voici jugée par des protestants et même par des philosophes et des républicains célèbres : « L'ordre du clergé, écrivait Burke en 1791, est le seul qui a conservé à certain point son indépendance en Espagne. L'in-

¹ On peut voir son histoire véritable (toutes les autres sont des *faibles convenues*, comme Jean-Jacques disait) dans le beau livre de M. de Vayrac, intitulé : *État présent de l'Espagne*, 4 vol. in-12, et la curieuse *Lettre sur l'Inquisition*, du comte de Maistre.

quisition le fait encore respecter. C'est une triste ressource, mais c'est la seule qui reste en Espagne, pour maintenir l'ordre et la tranquillité publique. Elle est, comme à Venise, le principal instrument de l'état. Elle ne fait plus, comme autrefois, la guerre aux Juifs et aux Hérétiques ; son grand objet est de fermer l'entrée du pays aux préceptes des athées et des républicains. Tous les livres qui traitent de ces matières sont rigoureusement proscrits. En Espagne, l'influence du clergé lui donne de l'importance ; mais il est, comme tous les corps riches et puissans, l'objet d'une violente jalousie. Quoique le pape ait déjà facilité à la couronne les moyens de s'approprier une partie des revenus de l'église, le clergé est encore dans l'opulence, et ce qui lui reste excite toujours l'envie ; la cour ne manquera pas de conseillers, qui l'inviteront à tenter de nouveau le partage des possessions ecclésiastiques, et qui lui suggéreront un expédient plus prompt que celui d'une négociation avec le clergé, ou avec son chef. »

Mais il faut entendre une autorité plus remarquable, car elle est française, vivante, et inattendue : « Le nom terrible de l'*Inquisition*, dit M. Alexandre de la Borde, vient encore alarmer les gens crédules ou fournir des armes aux malveillans. Ce tribunal n'est plus ce qu'il était autrefois : ses jugemens sont aujourd'hui dictés par des sentimens de douceur et de paix ; la tolérance influe sur ses arrêts, en général peu proportionnés à la gravité des crimes. Les malheurs qu'ont produits en France les idées nouvelles auraient assez justifié l'*inquisition*. . . . » — Il faut surtout entendre le diplomate républicain s'expliquer supérieurement : « Il paraît avéré, dit M. de Bourgoing, que les prisonniers de l'*inquisition*, inaccessibles, il est vrai, à toute visite du dehors, sont assez bien traités, assez bien nourris ; que les *tortures physiques* auxquelles on prétend qu'ils sont livrés, sont de ces chimères inventées par un ressentiment assurément bien juste, et propagées par la crédulité, qui se plaît aux choses extraordinaires, ou qu'elles sont du moins

très rares. J'avouerai aussi..... pour rendre hommage à la vérité, que l'inquisition, *si on osait lui pardonner ses formes et l'objet de son institution*, pourrait être citée de nos jours comme un modèle d'équité. Elle prend toutes les mesures propres à constater l'exactitude des dépositions qu'elle reçoit. Qu'on ne dise pas que le ressentiment d'un ennemi caché suffit pour provoquer ses foudres. Elle ne condamne personne sur le témoignage d'un seul accusateur, ni sans discuter les preuves des accusations. Il faut des délits répétés; il faut *ce que les dévots appellent* des délits graves, pour encourir ses censures; et près de dix ans de séjour et d'observation m'ont prouvé qu'avec quelque circonspection dans ses propos et dans sa conduite relativement à la religion, on peut facilement leur échapper et vivre aussi tranquillement en Espagne qu'en aucun autre pays de l'Europe. Je dirai plus : pendant mon second séjour de plus d'un an, je ne me souviens pas d'avoir entendu prononcer une seule fois le nom du Saint-Office, et je n'ai pu parvenir à recueillir un seul fait nouveau *qui pût ajouter à l'horreur que je lui ai vouée, malgré le ton d'apologie avec lequel on m'a reproché d'en avoir parlé.* »

Il n'est pas jusqu'à Voltaire qui n'ait fait une admirable et péremptoire apologie de l'inquisition d'Espagne, lorsqu'il a dit dans son *Essai sur l'histoire générale* : « Il n'y eut, dit-il, en Espagne, pendant le xvi^e et le xvii^e siècle, aucune de ces révolutions sanglantes, de ces conspirations, de ces châtimens cruels, qu'on voyait dans les autres cours de l'Europe. Ni le duc de Lerme, ni le comte Olivares ne répandirent le sang de leurs ennemis sur les échafauds. Les rois n'y furent point assassinés comme en France et n'y périrent point par la main du bourreau comme en Angleterre. »

On conçoit, après cela, cette noble et véridique appréciation du roi Stanislas au xviii^e siècle, et du comte de Maistre dans le nôtre. « C'est à l'inquisition, dit le premier, que l'Espagne

est redevable de sa tranquillité. » ¹ Et le second : « Au milieu même de l'appareil des supplices, le tribunal de l'inquisition est doux et miséricordieux : et parce que le sacerdoce entre dans ce tribunal, ce tribunal ne doit ressembler à aucun autre. En effet, il porte dans ses bannières la devise nécessairement inconnue à tous les tribunaux du monde : MISERICORDIA ET JUSTITIA. Partout ailleurs, la *justice* seule appartient aux tribunaux, et la *miséricorde* n'appartient qu'aux souverains. Des juges seraient rebelles s'ils se mêlaient de faire grâce : ils s'attribueraient les droits de la souveraineté ; mais dès que le sacerdoce est appelé à siéger parmi les juges, il refusera d'y prendre place, à moins que la souveraineté ne lui prête sa prérogative. La *miséricorde* siège donc avec la *justice*, et la précède même ; l'accusé traduit devant ce tribunal est libre de confesser sa faute, d'en demander pardon, et de se soumettre à des expiations religieuses. Dès ce moment, le *délit* se change en *péché*, et le *supplice* en *pénitence*. Le coupable jeûne, prie, se mortifie. Au lieu de marcher au supplice il récite des psaumes, il confesse ses péchés, il entend la messe ; on l'exerce, on l'absout, on le rend à sa famille et à la société. Si le crime est énorme, si le coupable s'obstine, s'il faut verser du sang, le *prêtre* se retire, et ne reparait que pour consoler la victime sur l'échafaud. »

.....

Le Prêtre sait se surpasser lui-même, lorsqu'il s'agit d'humanité. C'est ici que, de la biographie d'un seul individu, nous ferons la biographie de tout un ordre. — Le CARDINAL d'ALSACE, l'un des plus illustres évêques du XVIII^e siècle, Archevêque de Malines et Primat des Pays-Bas, fils du prince de l'ancienne maison de Chimai, et l'une des gloires du clergé

¹ Ses troubles et ses malheurs coïncidèrent juste avec l'abolition de son tribunal spirituel.

de la chrétienté. Son frère aîné, Charles-Louis-Antoine, étant mort sans postérité, en 1740, le cardinal renonça à son riche droit d'aînesse en faveur de son frère puîné, Alexandre-Gabriel; et lorsqu'il harangua Louis XV, entré en vainqueur à Bruxelles, en 1746, il lui dit à la porte de sa cathédrale, ces paroles, qui montrent à la fois le courage et l'esprit pacifique de l'Église et dont on nous pardonnera la répétition : « Sire, le Dieu des armées est aussi le père des miséricordes; tandis que V. M. lui rend des actions de grâces pour ses victoires, nous lui demandons de les faire heureusement cesser par une paix prompte et durable. Le sang de Jésus-Christ est le seul qui coule sur nos autels; tout autre nous alarme. Un prince de l'Église peut sans doute avouer cette crainte devant un roi très chrétien. C'est dans ces sentimens que nous allons entonner le *Te Deum* que V. M. nous ordonne de chanter. »

Le sage libéralisme du clergé nous rappelle ses assemblées et son *gouvernement représentatif*. On peut le considérer comme la contre-partie du nôtre. Écoutons sur ce point le plus exact et le plus modéré des historiens modernes, M. de Bausset : « Jamais, dit-il, aucune assemblée d'hommes réunis n'a offert plus de dignité, de sagesse et d'intentions vertueuses, que l'offrait constamment l'église gallicane dans ses assemblées. Le respect de soi-même et du caractère religieux dont ses membres étaient revêtus, inspirait à chacun d'eux le sentiment des égards dont elle venait donner l'exemple à tous les membres de l'état. Toutes les affaires soumises à leurs délibérations étaient préparées par des discussions sages et paisibles, qui ne laissaient jamais apercevoir la plus légère trace d'un amour-propre impatient de se montrer, ou de cet esprit de parti qui s'introduit quelquefois dans les corps les plus respectables. Le recueil des procès-verbaux des assemblées du clergé de France offre peut-être les titres les plus honorables qu'un corps puissant et envié puisse présenter à l'estime et à la justice de la postérité. Le respect des traditions anciennes n'excluait jamais

le succès des vues que l'expérience des siècles et les progrès des lumières peuvent inspirer à une administration sage et éclairée. »

Les assemblées générales magnifiques avaient lieu tous les dix ans ; les particulières tous les cinq ans. C'est dans les premières, et particulièrement en 1770, etc., qu'on entendit ces superbes *Avertissemens* aux rois, et ces annonces étonnantes dont les événemens, presque à jours fixes, ont fait de véritables prophéties.

Mais il est une sorte d'assemblées plus générales, plus solennelles, plus imposantes, plus historiques ; nous voulons parler des *Conciles*, long-temps et partout les seules assemblées délibérantes de la chrétienté et du monde. C'est ici surtout que nous sommes obligé de généraliser et de renvoyer à l'histoire, dans l'impossibilité et dans l'inutilité de particulariser et de beaucoup dire. Tout dans les conciles, leur convocatour, le caractère et le nombre de leurs membres, leur objet, les formes de leurs délibérations, leur durée, leurs résultats, presque toujours pacifiques et bienfaisans, tout, jusqu'à leur nom (*Concilium*, conseil) exclusif d'arbitraire et d'indépendance, était sage. Les Conciles, les *Oécuméniques*, offraient des modèles aux assemblées, si ce n'étaient pas les seules assemblées possibles. Ils donnèrent lieu aux *Conciles généraux* et *provinciaux*, aux *Synodes*, aux *Chapitres*, dont les fruits étaient si abondans, si heureux, et à si bon marché pour la société. Les *Parlemens* proprement dits (qui se nommèrent, eux, avec si peu de prudence) en étaient de pâles imitateurs, dans leurs plus beaux jours. C'est dans les conciles que fut élaborée cette législation vraiment modèle, qui, sous le titre de *Droit canonique*, a corrigé et même remplacé le *Droit romain*. Et peut-être ne citerait-on pas une seule disposition de droit des gens, de droit public, de droit pénal, et même d'économie politique, qui ne se trouve indiquée, et souvent exprimée formellement dans un concile.

Le seul concile de Trente a sauvé l'Europe et le monde en sauvant la Chrétienté ¹.

1 Les voici justifiés cette année par deux autorités qui ne sont pas suspectes, un savant ministre protestant d'Allemagne et un savant philosophe de Paris : « De même que, dans certaines circonstances extraordinaires, dit M. Hurter dans sa belle *Histoire du Pape Innocent*, un roi convoque l'assemblée de ses fidèles vassaux et des hommes les plus distingués qu'il y ait dans les villes et les provinces, afin de prendre de concert avec eux les mesures les plus sages et les plus solennelles; ainsi le Chef de l'Eglise convoque quelquefois les patriarches, les évêques, les abbés, les hommes les plus distingués par leur science, pour délibérer avec eux sur les moyens d'extirper des erreurs dangereuses, de conserver intactes les anciennes traditions, de faire revivre la discipline et le gouvernement ecclésiastique; et les résultats de cette assemblée acquièrent force de loi, dès qu'ils sont revêtus de la sanction de celui qui a la primauté sur tous. Il n'y a rien de plus absurde et de plus déplacé que de prétendre examiner si le Concile est supérieur au Pape, ou le Pape supérieur au Concile. Qui oserait demander si, dans l'organisation humaine, le chef est soumis aux membres, et si le corps peut vivre séparé de la tête?... Les assemblées auxquelles il appartient de délibérer, soit en religion, soit en politique, font souvent plus de mal que de bien, lorsqu'elles ne respectent pas scrupuleusement les limites des matières sur lesquelles elles sont appelées à délibérer. Quelquefois, il est vrai, elles opposent une digue salutaire aux prétentions exorbitantes du pouvoir suprême; mais souvent, et presque toujours, elles entravent ce pouvoir au moment où il serait le plus à désirer, où il serait même nécessaire qu'il pût s'exercer librement dans toute son étendue. Qui-conque ne reconnaît pas cette vérité, est obligé de dire que la démocratie est la meilleure forme de gouvernement, tandis qu'au contraire elle est la pire de toutes, partout où les formes démocratiques, au lieu d'être le simple développement d'institutions anciennes et fondées dans l'histoire d'un peuple, ne sont au contraire qu'un gouvernement improvisé par quelques ambitieux, et qui ne peut convenir à un peuple nombreux. »

Mais écoutons sur ce point l'habile écrivain de ce que la révolution de juillet a de plausible, M. Granier de Cassagnac, dans la *Revue du progrès social*, de M. Jules Lechevallier : « Certes, à voir la physiologie de nos débats parlementaires, tout pleins de petites haines, de ridicules jalousies, d'amères récriminations, on reconnaît facilement que les ministres catholiques en sont bannis. *Le catholicisme, lui aussi, a eu ses assemblées délibérantes*, autrement nombreuses, autrement occupées de magnifiques questions. C'étaient des hommes accourus de toutes les parties de la terre; de l'Asie mineure, de la Grèce, de l'Espagne, de l'Italie, de l'Égypte, de la Gaule, de l'Allemagne; qui n'a-

Enfin le Prêtre, lui aussi, a régné quelquefois, mais le plus souvent *comme s'il ne régnait pas*, tant il est *doux et humble de gouvernement comme de cœur* ! « Comme les autres provinces de Belgique, dit l'auteur de l'*Histoire constitutionnelle de ce pays*, l'État indépendant de Liège naquit sous la monarchie de Clovis et se forma entièrement sous le règne de la seconde race, ainsi que les principautés ecclésiastiques de l'Allemagne rhénane et septentrionale. Les biens patrimoniaux de saint Monulphe, évêque de Tongres, et premier fondateur de la cité de Liège, vers le milieu du VI^e siècle, furent le commencement de cette puissance temporelle ecclésiastique, ¹ qui s'accrut ensuite par les donations des princes carlovingiens et des empereurs d'Allemagne... » — Machiavel lui-même admirait et regrettait les principautés ecclésiastiques : « Elles sont « soutenues par les institutions antiques de la religion, qui « sont si puissantes et si efficaces, qu'elles conservent ces prin- « cipautés, quelle que soit la manière d'y vivre et d'y agir : « celles-là seules ont des États, et ne les défendent pas; elles « ont des sujets, et ne les gouvernent pas. Les États, quoique « *indéfendus*, ne leur sont pas ôtés, et les sujets, pour n'être « pas gouvernés, s'en soucient peu, et ne veulent pas, et ne « peuvent s'aliéner. » — D'où le vieux proverbe allemand :

valent ni le même âge, ni les mêmes habitudes, ni la même langue; qui étaient dégagés de toutes ces relations de concitoyens qui forcent les ménagemens et la condescendance; et pourtant ils ne s'insultaient pas; et pourtant ils ne s'envoyaient pas des cartels. Quelquefois, lorsqu'un évêque du Sinaï avait parlé, un abbé d'Irlande prenait la parole; et ces deux hommes, qui ne s'étaient jamais vus, et qui devaient aller vivre et mourir dans des contrées si lointaines, s'étreignaient comme deux nobles athlètes, et ne se mordaient pas comme des esclaves-gladiateurs. »

¹ *Ex ingentibus opibus, quas hæreditate acceperat (Monulphus) à majoribus, episcopo Dionantum urbem (Dinant) attribuit: ea sunt principatus initia, dit Fisen (Flores eccl. Leod.).*

« Il fait bon vivre sous la Croix. » *Unterm Krummstabe ist gut wohnen.*

Et comment le clergé ne se fût pas trouvé, et ne fût pas quelquefois resté souverain du sol !

Il l'a défriché par une sorte de ses monastères, véritables fermes modèles, *Phalanstères chrétiens*, dont les nôtres ne sont que des caricatures égoïstes et usuraires¹.

C'est dans la préoccupation de tant de vérités logiques et de bienfaisances ecclésiastiques que le plus protestant et le plus grave journal du XIX^e siècle, le *Courrier français*, fait ces réflexions, à propos du *Notaire* du spirituel Gozlan : « Dans sa préface, l'écrivain examine avec beaucoup de tact et de lucidité les attributions du notaire et son influence actuelle sur les mœurs. Selon l'auteur, le ciment social a été décomposé par la révolution, et il a perdu un de ses élémens les plus solides et les plus actifs, la religion, qui autrefois possédait sur la société une action directe et puissante, que ses ministres exerçaient largement. Aujourd'hui la religion n'a repris qu'à moitié

¹ « Au VII^e siècle, dit M. le baron de Reiffenberg, l'un des plus vrais historiens qu'il y ait aujourd'hui en Europe, le christianisme vint adoucir un peu ces populations farouches, réparer de grands désastres, relever les ruines, défricher les landes et les forêts, peupler les solitudes; les actes des saints administreraient des preuves palpables de ces progrès. Ainsi, quoique la vie monastique semble être une usurpation sur le développement naturel de la population, elle ne fit dans le principe qu'en hâter le développement en favorisant l'agriculture et les autres genres de productions auxquels celui-là donne infailliblement naissance. » Écoutons maintenant M. Warnkœnjig : « Ces monastères, qui plus tard se transformèrent en opulentes abbayes, peuplées de moines de l'ordre de saint Benoît, devinrent le centre de la culture du pays et de la civilisation de ses habitans. Ce sont leurs serfs et sujets (*mancipia et hospites*) qui ont défriché les bois, desséché les marais, fertilisé le sol sablonneux, et conquis sur la mer les premiers *polders*. » Et ailleurs : « Des centaines de diplômes indiquent quelle immense étendue de marais (*moeren*) et de landes ou bruyères (*woestynen*) fut rendue productive par les abbayes de bénédictins et d'autres ordres religieux, qui en obtinrent la donation, et attestent combien ces établissemens pieux furent utiles à l'agriculture du pays. »

son empire sur la société. Le dogme s'est relevé, mais non pas le prêtre. Dès-lors une succession a été ouverte, et plusieurs héritiers y ont pris part. L'influence laissée vacante par le prêtre a été recueillie en grande partie par le notaire. Le notaire, autrefois, était seulement l'homme de votre fortune, l'intermédiaire obligé entre vous et la propriété ; aujourd'hui il est entré plus intimement dans la famille ; il est devenu l'arbitre de toutes les affaires, le médiateur de tous les différens ; c'est lui seul que l'on consulte dans les projets d'alliance, c'est à lui que l'on soumet ses volontés dernières : paix, honneur, prospérité, passé, présent, avenir, le notaire tient tout entre ses mains ; il est le dépositaire de la dot de vos filles et du repos de votre vieillesse ; il exerce son influence sur les trois actes les plus importans de la vie sociale : le mariage, la possession et l'héritage. Après lui ou avec lui, le médecin, l'avocat et le journaliste ont leur part d'action sur la société. L'homme a besoin d'épancher le secret de ses maux et de ses fautes : le médecin est le confesseur qu'il choisit pour ces confidences. L'influence de l'avocat et du journaliste s'étend moins sur les mœurs que sur la politique. L'avocat passe de la barre à la tribune, et sa parole est la sainte ampoule qui consacre les rois, les droits, les principes et les libertés. Le journaliste a pris au prêtre ses ouailles ; la prédication de la presse périodique a remplacé celle de la chaire. La société, dans l'ancien ordre de choses, avait cet avantage, que le prêtre, exerçant une influence si puissante, n'était soumis à aucune ; sa position dans le monde le détachait de tous les intérêts matériels. C'est là une garantie que n'offrent pas ses successeurs. »

Nous avons vu les immenses bienfaits du Prêtre, comme prêtre ; voici un aperçu de ses bienfaits accidentels, à le considérer plutôt comme citoyen. Nous voulons parler de son courage personnel. Les actes de ce genre, rares dans toutes les autres conditions, peu communs chez les fidèles, sont fréquens dans le clergé, à toutes les époques et dans tous les pays.

Les lieux où le clergé est le plus nombreux, et même, à certains égards, le plus abusif, sont précisément ceux où il est le plus courageux : l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la France. Il est même, dans le premier de ces pays, heureusement et malheureusement, militaire. Témoin, de nos jours encore, le célèbre curé Mérino, et ce jeune P. Gil, qui concourut si puissamment et si éloquemment à la fois à la restauration de sa patrie, et mourut en disant : *Nunc dimittis servum tuum, Domine*, etc...; et Cabréra, qui ne sera sans doute pas si heureux!..... La Vendée, l'Espagne de la France, avait plusieurs de ses prêtres glorieux selon le monde, déplorables devant Dieu.

A cela près, le prêtre catholique qui reculerait devant un péril quelconque passerait pour le plus lâche des hommes; et il serait généreux par respect humain, quand il ne le serait point par devoir de conscience. Vive même le respect humain, lorsqu'il est utile! Mais vive surtout la religion, à laquelle seule on est redevable de ce respect vraiment humain!

Nous rappellerons seulement quelques traits entre des milliers¹, dans tous les genres de magnanimité catholiques.

¹ Les plus petits faits de courage cléricale sont les suivans; car ils font quelquefois rougir, et ceux qui les ont faits, et ceux qui les provoquent.

« Nous tenons l'anecdote d'un ami d'enfance de l'Evêque, dit Crétineau-Joly, dans l'*Histoire des généraux vendéens* :

« Augereau et plusieurs généraux de la république se trouvaient momentanément dans la ville d'Orléans. L'abbé Bernier est invité à dîner chez le préfet avec tout cet état-major; il s'y rend. Pendant le repas, Augereau, soldat parvenu, mais resté toujours homme sans éducation, semble prendre plaisir à faire une guerre de personnalités au prélat : il l'attaque dans ses rapports avec l'armée vendéenne; il le plaisante grossièrement sur l'influence par lui exercée dans le Bocage; après boire, il finit par s'écrier : « Tous les brigands sont des lâches qui n'auraient jamais osé avoir affaire à moi, Augereau. » *La calotte*, on le sent bien, joua un grand rôle dans cette tirade soldatesque. Bernier l'avait écoutée avec une angélique patience; mais les derniers mots du républicain; mais l'apostrophe de lâche, appliquée à la Vendée, font

Les plus grands périls personnels semblent, pour le clergé, l'ambition la plus grande¹. Témoin ce fait, rapporté dans le

monter le rouge au front de l'évêque. Par un mouvement plus rapide que la pensée, il se dépouille de sa soutane violette ; puis, découvrant aux convives ébahis sa poitrine et ses bras chargés de blessures : « Messieurs, dit-il, en ma qualité de prêtre, je n'ai jamais combattu, comptez cependant mes blessures, et jugez par là les nobles cicatrices dont doivent être couverts ceux qui faisaient le coup de feu. En face de preuves si palpables, Augereau fut réduit au silence, et toute cette réunion, composée de révolutionnaires convertis, applaudit au courage et à la démonstration du prélat. »

¹ Lorsque le Prêtre n'est pas le courageux effectif, il est le volontaire et le *productif* : « On vient d'imprimer à Noyon la relation suivante, dont les détails intéressans méritent d'être connus. Le 31 mars dernier, en se retirant vers les onze heures du soir, M. l'Abbé de la Breuille, Chanoine et Vicaire-Général, entend prononcer d'un ton consterné ces mots : *Quel malheur !* Il avance, il interroge. On lui répond que quatre hommes sont morts dans une fosse d'aisance que l'on vient d'ouvrir chez le sieur Pecquet, marchand, rue Saint-Eloi. Persuadé qu'ils ne sont qu'asphyxiés, et qu'ils peuvent encore être secourus, il assure le contraire, demande du vinaigre, propose aux personnes qui l'entourent d'aller en verser sur ces malheureux, dont un seul jetait encore de longs et faibles gémissemens. On s'y refuse. Il répète qu'avec des précautions il n'y a rien à craindre : il ne persuade point.

« Alors une fille, nommée Catherine Vassent, âgée de vingt ans (née d'un porte-sac, qui s'est autrefois précipité dans les flammes pour sauver un enfant), s'écrie : *Si j'étais homme, j'y descendrais bien...* Hélas ! que ne suis-je un homme ! Voyant que personne n'osait, et ému par les faibles soupirs qu'il entend, M. l'abbé de la Breuille se dévouait. Mais au moment où il prenait une cruche de vinaigre, en disant : *Eh bien, je vais le faire*, Catherine Vassent s'offre, et à l'instant même se saisit de la cruche, descend les marches qui conduisent à l'ouverture empestée de la fosse, se lave rapidement, par l'ordre de M. de la Breuille, les mains et le visage avec le vinaigre, dont elle verse le surplus sur les mourans, comme on le lui avait indiqué.

« Cela fait, elle remonte en prendre une seconde, et court en faire le même usage, malgré l'épaisse, bleuâtre et fétide vapeur qui sortait de ce lieu. (Les sieurs Cauchie et Lemaire, animés par l'exemple de Vassent, se sont, par l'avis de M. de la Breuille, mis, en formant la chaîne avec lui, à portée de lui donner du secours, si elle se fût trouvée suffoquée par la vapeur). Alors on jette à cette fille une corde, qu'elle attache au bras d'un des mourans, et qui casse au moment où le corps était parvenu à la troisième marche. Vassent le retient jusqu'à ce qu'on lui en

Mercure du temps : « Le 27 avril 1718, un horrible incendie consuma toutes les maisons bâties sur le petit pont de l'Hôtel-

ait remis une seconde, avec un nœud coulant, qu'elle lui passe au bras.

« Celui-ci retiré, elle passe au second, quoique la vapeur soit doublée de densité par la fumée de la paille enflammée que l'on venait de jeter dans la fosse. La réussite ayant été également heureuse, elle court au troisième, s'oubliant elle-même, et négligeant de se laver de vinaigre ; précaution qu'il a toujours fallu la forcer de prendre.

« Celui-là jetais encore quelques lugubres soupirs. Vassant l'encourage, lui demande son bras, qu'elle cherche à trouver à tâtons (tant la fumée était épaisse), l'attache, lui soutient la tête, dont le sang coulait par une large blessure, et le porte à côté des autres, auxquels les gens de l'art, qui étaient accourus, donnaient des secours.

« Un instant après la fille Vassant s'évanouit, asphyxiée elle-même. Pendant qu'on lui donne des soins particuliers, M. de la Breuille pense au quatrième. Un manoeuvre se détermine à tenter de le secourir, après qu'on lui a couvert le bas du visage d'un mouchoir trempé dans le vinaigre des quatre-voleurs ; mais ne voyant rien, et ne pouvant y tenir, il est remonté, et n'a pas voulu y redescendre, malgré les offres qu'on lui a faites, disant qu'il ne le ferait pas pour tout l'or du monde. Cependant Vassant, reprenant ses sens, indiquait en disant : *A gauche.... à gauche*, l'endroit où était le dernier. Revenue à elle, et voyant que personne ne se présente, elle s'écrie : *Sera-t-il dit qu'après en avoir sauvé trois, nous abandonnerons le quatrième ? Non.... Mon Dieu, que je serais heureuse, si je pouvais les sauver tous quatre !* Sur cela, elle s'élançe vers la fosse avec tant d'ardeur, que c'est avec peine que l'abbé de la Breuille la détermine à prendre la légère précaution de se couvrir la respiration d'un linge trempé dans le vinaigre ; précaution que l'épuisement de ses forces rendait plus nécessaire, et qui lui a suffi pour voler au quatrième, et le soulever, à l'aide d'un croc. Vassant, voyant que les membres de celui-ci étaient plus raides, et résistaient plus que ceux des autres, gémit et s'écrie ; *Hélas ! il est mort ; il ne se prête à rien....* Sans se décourager, elle va plus avant, lui met la corde au bras, et on parvient à le retirer... Trois dignitaires de la cathédrale, administrateurs d'une fondation pour marier chaque année une pauvre orpheline, qui aurait, par ses vertus, bien mérité de ses parents et du public, lui ont assuré une double dot de 400 livres pour le jour de son mariage. Le chapitre y a ajouté 200 livres. M. l'Evêque lui a fait remettre 100 livres sur-le-champ, et en a promis 400 pour sa dot. La commune, assemblée par les maire et échevins, a, par acclamation, arrêté qu'on lui donnerait le jour de son couronnement, fixé au dimanche 13 avril, une médaille aux armes de la ville, avec emblème et inscription, une couronne civique, 100 livres sur-le-champ, 300 le jour de son mariage, une exemption, sa vie durant, de logement de gens de

Dieu de Paris. Deux bateaux de foin enflammés furent la cause de cette catastrophe. Au premier bruit du feu et du tocsin, les officiers municipaux vinrent au secours. Les religieux de tous les ordres mendiants y accoururent avec empressement, et y rendirent de très grands services. L'embrasement fut universel sur le petit pont, à onze heures. Le cardinal de Noailles n'eut pas plutôt remarqué les commencemens de l'incendie, qu'il exposa le Saint-Sacrement à l'Hôtel-Dieu, en face des maisons qui brûlaient. Il se mit en prières pour implorer l'assistance divine dans une si pressante calamité. Les prières de ce pieux et respectable prélat furent exaucées; aucune des parties de ce vaste édifice ne fut endommagée. Plusieurs personnes, connues par leur piété et leur charité, se distinguèrent dans le temps que le péril était le plus imminent. Je citerai entre elles M. l'abbé Payen, chanoine de Notre-Dame, dont le zèle et l'activité sont au-dessus de tout éloge. Aussitôt que le curé de Saint-Sulpice fut informé du danger, il courut au feu, suivi de six de ses prêtres, qui s'étaient munis les uns et les autres d'une somme considérable d'argent; non-seulement ils encourageaient de vive voix le peuple, les ouvriers et les soldats à travailler, mais ils les animaient encore davantage par l'argent qu'ils distribuaient à ceux qui étaient blessés; et, lorsque l'argent leur eut manqué, ils donnaient des billets de 2 liv. 10 s. et de 5 liv. à chacun de ceux dans lesquels ils remarquaient de l'activité. Un capucin, voyant un marchand désespéré de n'avoir pu sauver une commode où tous ses pa-

guerre, et que l'on fixerait à 5 sous sa quote à la taille. Des communautés religieuses, des citoyens de tous états ont également, par des éloges et des bienfaits, montré à cette précieuse citoyenne combien ils sont touchés de son héroïsme et de sa vertu.

« M. le duc d'Orléans, dans l'apanage duquel est Noyon, a fait remettre à l'héroïne une somme de 500 livres, lui a accordé une pension de 200 livres, et a promis de placer le mari qu'elle choisira, s'il est digne d'elle. »

piers et son argent étaient renfermés, entra avec une hardiesse étonnante dans un cabinet enflammé où elle était ; et, la charité lui tenant lieu d'aide, il se trouva assez de forces pour l'arracher du milieu du feu, et pour la remettre à celui à qui elle appartenait. On remarqua que trois des plus forts hommes eurent bien de la peine à l'enlever du milieu de la rue. Dans cette affreuse calamité, les religieux firent tous des actions héroïques, et se dévouèrent avec un zèle que la charité chrétienne et la religion peuvent seules inspirer... » — Et celui-ci, dans les *Annales de la Bienfaisance* du XVIII^e siècle : « La nuit du 9 au 10 du même mois, le feu s'étant manifesté dans un des quartiers les plus resserrés de la ville de Saint-Flour, trois maisons furent dans l'instant embrasées. M. l'abbé Vagron, chanoine et grand-vicaire, arrêta presque lui seul le progrès des flammes, qui avaient communiqué aux maisons opposés de la rue. Malgré les débris des pierres et des bois enflammés qui en défendaient l'approche, il y entra seul par deux fois. Il y introduisit aussi la manœuvre déjà découragée, et, par son zèle intrépide, il empêcha la perte de plus de vingt maisons. »

Et de nos jours, au mois de mars 1856, cette nouvelle, rapportée par tous les journaux : « Un incendie a éclaté le 8, à neuf heures du matin, dans la commune de Châtenay (Seine-et-Marne), et a consumé cinq travées de bâtiments. M. Le Royer, curé de Châtenay, est accouru l'un des premiers sur le lieu du sinistre, et, par son exemple et son dévouement au-dessus de tout éloge, a encouragé les travailleurs. Il est monté sur la maison en flammes, pour couper la toiture et arrêter ainsi les progrès du feu. On le vit aussi dans l'eau et la boue, à la chaîne pour donner l'eau, et la porter même jusque sur la maison au péril de sa vie. Voilà donc encore un exemple qui prouve que les ministres du Seigneur, si indignement outragés, sont admirables, non-seulement dans leurs devoirs spirituels, mais encore lorsqu'il s'agit d'exposer leur vie, même pour les biens temporels de leurs paroissiens. »

L'eau ne fait pas plus peur que le feu au Prêtre catholique : « Lors de la submersion du village de Boulton-sur-Suippe , M. Husson, curé à portion congrue de cette paroisse , s'étant réfugié dans l'église avec ses paroissiens , y fut investi de tous les côtés par les eaux. Alors ne prenant conseil que de son zèle et de sa charité , il chargea sur ses épaules le plus âgé de ses paroissiens et le sauva en traversant parmi les glaçons, une rivière qui avait plus de quatre pieds de profondeur. Il en fit de même en exposant mille fois sa vie en faveur de quinze autres de ses paroissiens, qu'il eut aussi le bonheur de sauver. Comme ses supérieurs le félicitaient d'une si belle action , et lui demandaient comment il serait possible de l'en récompenser, il répondit « que le pasteur devait donner sa vie pour ses brebis, et qu'ainsi il n'avait pas grand mérite d'avoir exposé la sienne ; mais qu'au reste, si on voulait le récompenser d'avoir fait son devoir, tout ce qu'il demandait était de ne pas faire payer à ses pauvres paroissiens les trois cents livres qu'il en coûterait pour faire réparer son presbytère. » — Et l'année dernière : « M. l'abbé Landois, ancien supérieur du petit séminaire de Bourges, et M. l'abbé Barrois , chapelain de l'Hôtel-Dieu , se promenaient sur le boulevard dit les Prés-Fichaux, lorsque s'offrit à leurs yeux le déchirant tableau d'un enfant qui se noyait dans l'un des larges fossés qui traversent les marais de cet endroit. Dans cette occurrence, la résolution de ces dignes prêtres ne fut pas longue : périr ou sauver cet infortuné, tel fut leur cri unanime. M. l'abbé Barrois, le plus jeune des deux, quoique d'une santé extrêmement délicate et faible , se précipite tout habillé dans le gouffre où l'enfant était sur le point d'expirer , entre dans la vase jusqu'au cou , affronte tous les dangers qui le menacent et parvient à arracher à une mort certaine le petit malheureux, qui est resté long-temps sans connaissance, mais qui est aujourd'hui dans un état plus satisfaisant. »

Beau trait d'un autre genre, rapporté dans les *Annales de la Vertu*, de 1788, la veille de la révolution : Un maçon de Bur-

toncourt en Lorraine, chargé de réparer un puits profond de 33 pieds sur 6 de diamètre, fut à peine descendu, qu'une masse énorme de terre s'éroula. Une heure s'était déjà écoulée depuis l'accident, lorsqu'on en porta la nouvelle au curé : ce zélé pasteur accourt à l'instant ; il prie, il exhorte, il encourage, il promet des récompenses à celui qui le premier descendra dans le puits. Le danger imminent arrête tout le monde : on se retire. Ce digne pasteur parlait encore, lorsqu'il entend sortir du fond du puits une voix plaintive qui sollicite du secours. Aussitôt il se déshabille et entre le premier dans l'ouverture ; la foule entraînée par son exemple s'encourage. Après avoir creusé 12 pieds de profondeur, un bruit sourd se fait entendre ; les ouvriers effrayés se poussent avec précipitation hors du puits, et à peine en sont-ils sortis qu'il survient un éroulement semblable au premier. La multitude se sauve, tandis que le curé intrépide saute de rechef dans le puits, et par son exemple rappelle au travail le reste de son troupeau : on reprend courage, on redouble d'activité. Enfin, après cinq heures de travail opiniâtre, on parvient à découvrir le malheureux maçon, qu'on retire sain et sauf du milieu des décombres. Les eaux avaient déjà gagné la hauteur de ses épaules et un quart d'heure plus tard il eût été probablement noyé.

« Le nom du courageux curé est M. Abel. »

Mais c'est dans les plus grandes calamités que le ciel envoie à la terre dans sa Colère et dans sa bonté, qu'il faut voir la grandeur du clergé :

A la peste de Marseille, entre autres, en 1720, ce fut pour lui un héroïsme permanent, dont Belsunce était l'apôtre, et toutes les communautés religieuses les serviteurs à tout prix.

M. Fournier, célèbre docteur de la faculté de Montpellier, de la société royale des sciences, en rapporte des témoignages dans son ouvrage intitulé : *Observations sur la nature et le traitement de la fièvre pestilentielle, ou la peste, avec les moyens d'en prévenir ou d'en arrêter le progrès* ; réim-

primé à Dijon en 1777 : « On envoya des médecins de Paris et des chirurgiens-majors ; plusieurs médecins de différentes provinces s'engagèrent , de leur propre mouvement , et par l'appât des récompenses, pour le service des malades : on leur donnait tout ce qu'ils demandaient, *jusqu'à huit et dix mille livres par mois*, et une pension pour leur famille en cas de mort dans leurs fonctions.

« Un grand nombre de garçons chirurgiens, si nécessaires dans cette triste occasion pour le service des hôpitaux et pour les malades de la ville, attiré par l'espoir d'une fortune immense, s'y rendit en foule de toute part : *presque tous y périrent....* Les prêtres, les confesseurs et les religieux de différents ordres, *uniquement conduits par la ferveur et le zèle ardent de leur charité, y abordèrent de toutes les provinces du royaume les plus reculées*, et se sacrifièrent, avec la résignation la plus édifiante, aux travaux périlleux de la consolation et de la confession des malades et des mourans. Mais l'héroïque Belsunce, l'incomparable prélat de Marseille leur en donnait l'exemple le plus touchant et le plus héroïque, en prodiguant lui-même à ses ouailles frappées du mal, toutes les consolations de son sacré ministère, et versant dans leur sein, non-seulement le produit de ses revenus, de la vente de sa vaisselle et de ses meubles, mais encore celui des emprunts qu'il multipliait tous les jours¹. »

Mais c'est l'immortel Belsunce qu'il nous faut ici entendre. Et lui surtout, César chrétien, il écrit comme il a combattu : *Eodem scripsit animo quo bellavit.*

¹ Les plus simples prêtres, ayant un tel Evêque à leur tête, faisaient autant de prodiges :

Lorsque M. de Jossand voulut faire ôter tous les malades des lieux qu'ils encombraient, et qu'il s'agit de les placer sur les voitures de la ville, l'abbé d'Isçard, cabiscot de la cathédrale, se chargea hardiment de ce soin terrible, qui lui coûta la vie. (V. les *Annales de la bienfaisance française*, etc.)

« Ce n'est pas pour moi, Monseigneur, mandait-il le 22 octobre 1720, à l'évêque de Tou'ou, ce n'est pas pour moi une médiocre consolation, dans toutes les horreurs qui m'environnent, de voir que vous avez la charité de prendre part à mes peines. Je vous en fais mon sincère remerciement. Je suis encore, par la grâce de Dieu, debout au milieu des morts et des mourans. Tout a été abattu à mes côtés, et de tous les ministres du Seigneur qui m'ont accompagné, il ne me reste plus que mon seul aumônier. — L'abbé Bougerel a été enlevé en quatre jours. De ma maison, devenue un hôpital de pestiférés, il est sorti onze morts, et j'y ai encore cinq malades, mais hors de danger. Le père de la Fare, malgré son grand âge, est échappé, afin qu'au moins un père de *sainte Croix* pût survivre aux autres. M. Guérin a eu le même bonheur. Dieu vous délivre, Monseigneur, de semblable fléau. Il y a trois mois que la peste est à Marseille, et cela ne finit pas. Hélas ! que n'ai-je pas eu à souffrir pendant ce temps-là ? j'ai vu et senti pendant huit jours deux cents morts pourrissant autour de ma maison et sous mes fenêtres. J'ai été obligé de marcher dans les rues, toutes sans exception bordées des deux côtés de cadavres à demi pourris et rongés par les chiens, et le milieu plein de hardes de pestiférés et d'ordures, à ne savoir où mettre le pied. — Une éponge trempée dans du vinaigre sous le nez, ma soutane retroussée sous le bras et bien haut, il me fallait traverser ces cadavres infects, pour démêler parmi eux, confesser et consoler les moribonds jetés hors de leurs maisons et placés parmi les morts sur des matelas. Les monceaux de chiens et de chats tués et pourrissant augmentaient l'horreur du spectacle et l'insupportable puanteur. Ah ! Monseigneur ! que de momens d'amertume et de désolation n'a-t-on pas à souffrir, et qu'il est fâcheux de se trouver dans une situation pareille ! Aujourd'hui, quoique le mal soit grand encore, nous respirons, il y a de la diminution, et il commence enfin à y avoir de l'ordre depuis que M. de Langon commande.

« Je vais partout sans trouver de morts dans les rues, et depuis plusieurs jours je n'ai confessé aucuns pestiférés. Il y a bien de la puanteur et des légions de pauvres, mais ce n'est rien en comparaison du passé. Je ne sais, Monseigneur, ce qu'on m'a fait faire à Notre-Dame-de-la-Garde; mais je n'y ai fait autre chose que d'y aller dire la messe, en priant la sainte Vierge à chaque station et confessant en allant et venant de pauvres pestiférés que je trouvais. Je suis quasi sans confesseurs. Les personnes accusées de morale relâchée, sans obligation aucune, ont fait des prodiges de zèle et de charité, et ont donné leurs vies pour leurs frères. Tous les jésuites sont morts, à la réserve de trois ou quatre. Il en est venu de bien loin selivrer volontairement à la mort. Nos rigoristes trouvent cette morale abominable. *Trente-trois capucins sont morts.*

« Il ya encore une douzaine de malades, et cela n'empêche pas qu'il ne m'en vienne souvent de nouveaux; dont le sort est envié par tous les autres qui demandent à venir. Il y a eu vingt récollets et autant d'observantins morts au service des malades, plusieurs carmes déchaussés, minimes, et quelques grands carmes. Je ne parlerai pas de mes chers ecclésiastiques, qui se sont sacrifiés. Je me regarde comme un général qui a perdu l'élite de ses troupes, et qui est abandonné du reste.

« Vous demandez, Monseigneur, ce qu'ont fait les Appelans ou partisans prétendus de la morale sévère? Suivant leurs rigoureuses maximes, ils ont cherché leur salut dans la fuite, sans que les obligations attachées à leurs bénéfices à charge d'ame leur aient causé le moindre scrupule. Ordres, mandemens, monitions, menaces, rien n'en a fait revenir un seul. »

Même spectacle à un siècle de là, et sous nos yeux.... détournés déjà! Mais l'*Histoire ecclésiastique* se rappelle et rappellera éternellement le dévouement que le clergé a montré dans l'invasion du terrible *cholera*. — Le Rapport officiel des municipalités de Paris mentionne glorieusement le *zèle*, les *travaux*,

les *sacrifices* du clergé de Saint-Sulpice.... Et on lisait dans les journaux des faits comme celui-ci : — « Parmi les ecclésiastiques de Toulon, dont la conduite a été admirable, on cite surtout M. Cordouan, curé de Saint-Louis, qui a remplacé M. Chabaud, curé de la cathédrale, alité depuis le 28 juillet. Dans ses fonctions intérimaires, on l'a vu faire face à tout, soit comme prêtre, soit comme simple citoyen, en ne craignant pas d'ensevelir lui-même plusieurs cadavres. Un vicaire, qui partageait avec lui le service de la cathédrale, M. Vincens, se signala par un trait de courage. Deux corps avaient été portés à l'église par des garçons boulangers qui s'étaient ensuite éloignés; on alla chercher des porteurs, trois prirent place; le quatrième, qui était ivre, déclara brutalement qu'il n'était pas fait pour un tel métier. « Vous avez raison, mon ami, lui dit M. Vincens, et je vais le faire moi-même. » Aussitôt, quittant ses ornemens, il passa la courroie du cercueil à son cou. « Ce digne prêtre a fait le chirurgien, le médecin, l'infirmier, de concert avec ses confrères et jeunes amis, MM. Gilbert de Sainte-Marie; Richard, de Saint-Louis, et Rue, de Saint-François. Honneur aussi à M. Martin, jeune prêtre, qui, sur sa demande, fut envoyé à Saint-Mandrier, où il prodiguait aux forçats tous les secours de la religion, tous les soins de l'humanité. Au milieu de ces hommes rejetés de l'humanité, l'aumônier du bague, le digne abbé Allamani, a fait des prodiges ¹. »

¹ On n'a point cité, nous ne connaissons point, on ne connaît sans doute guère de traits de ce genre dans le clergé protestant, luthérien, calviniste, anglican... On en a cité de différens, et l'article suivant, entr'autres, non d'un *livre*, non d'un *journal*; mais, qui le croirait? d'un *mandement* de l'évêque protestant de Dublin: « Un protestant qui se trouve atteint d'une maladie contagieuse, est *obligé* de ne pas *exposer* son pasteur au danger de gagner cette maladie, en l'appelant auprès de lui. » (V. cela, comme contraste, et comme *Cyprès* de terre, de cimetière, et même d'enfer, dans les *Fleurs du ciel*, de l'abbé

D'autres natures de dévouement se manifestent, des dévouemens, on peut le dire, uniques, qu'on ne conçoit pas en-dehors du clergé. En voici un de cette année que le *Semeur* protestant lui-même a recueilli en ces termes : « Dernièrement M. l'abbé Haffreingue, du clergé de Boulogne-sur-Mer, gravissait le mont du Portel. Tout à coup il aperçoit, à peu de distance de lui, quelques militaires qui le suivaient, et voulant lier conversation avec eux, il ralentit le pas pour leur donner le temps de l'atteindre ; mais bientôt il les voit disparaître, il les suit et aperçoit les deux militaires qui, ayant mis habit bas, se portent des coups de sabre avec fureur. M. Haffreingue s'élançe vers eux ; *Il est honteux*, leur dit-il, *de voir des braves gens s'exposer ainsi.* — *Un Français doit savoir mourir*, répondit l'un des combattans. — *Oui, mais pour la patrie*, réplique le prêtre; et en prononçant ces mots il saisit par la lame le sabre de l'un d'eux, et déclare qu'il ne l'abandonnera que lorsqu'ils auront promis sur l'honneur de ne point se battre. Frappés de tant de bonté et de fermeté à la fois, les deux militaires consentirent à cesser le combat. »

Autres scènes ecclésiastiques glorieuses.

L'une est ainsi rapportée par la *Gazette des Tribunaux* du mois de novembre dernier. « Un jeune homme de vingt-quatre ans, appartenant à l'une des plus honorables familles du faubourg Saint-Antoine, éprouvait depuis plusieurs mois un profond dégoût de la vie, par suite de quelques contrariétés domestiques. Enfin lundi, entre dix et onze heures du soir, après avoir écrit à sa famille une lettre dans laquelle il exposait les motifs qui le déterminaient à se donner la mort, il se rendit sur la place de la Bastille, et là, franchissant le parapet du ca-

Orsini). Le ministre calviniste ne saurait exposer sa vie qu'il ne croie mettre celle de sa femme et de ses enfans en péril. Il a le courage de mari et de père : courage naturel, mais pas glorieux.

nal, il allait se précipiter dans l'eau, lorsqu'un prêtre qui passait près de ce malheureux le saisit à bras-le-corps, et par des paroles pleines à la fois de douceur et de fermeté, ouvrit son ame au repentir. L'infortuné, fondant en larmes, tomba aux pieds du vénérable ecclésiastique, en lui demandant sa bénédiction et en lui promettant de vivre. Le digne pasteur voulut achever son œuvre en reconduisant dans sa famille le jeune homme qu'il venait de sauver, et auquel il a promis sa bienveillante intervention pour faire cesser les chagrins qui l'avaient déterminé à quitter la vie. »

Un remarquable fait, un fait véritablement honorable, et du moins *glorieux*, celui-là, entre tant de faits dégradans, s'est passé au milieu de l'émeute du 13 mai; et, par une fatalité incroyable, on est encore à le révéler. Le curé de Saint-Méry, M. l'abbé Annat, seul, de sa personne, est parvenu à imposer à une bande furibonde qui faillit mettre l'église et le quartier à feu et à sang. Un témoin *de visu* nous assure que le digne prêtre lui rappela le mot magnifique de Virgile :

..... *Si fortè virum quem,
Conspexere, silent.....*

La croix d'honneur, qui est venue trouver et surprendre l'humble et honorable curé de Saint-Méry, s'est, on peut le dire cette fois, honorée.

Il est des héroïsmes plus magnifiques encore : entre mille autres : celui de saint François d'Assises s'en allant du camp des Croisés à celui des Sarrasins, offrir au Soudan d'allumer un feu dans lequel il entrera le premier avec leurs prêtres, *afin de faire voir quelle était la Vraie Religion.* — Saint Pierre Gonzalès, venu séduire par une *femme hardie*, et imaginant de s'étendre sur des charbons ardents (de peur, sans doute, d'en amasser un jour sur sa tête), en s'écriant : *C'est là où je vous attends!* — La belle Marguerite, femme forte, ou, si l'on veut, *femme hardie*

d'un autre genre, épouse d'un Saint, qu'elle était capable de susciter, apprenant à Damiette qu'il était prisonnier et que les Sarrasins étaient victorieux, fit venir près d'elle un chevalier octogénaire, et le pria de lui couper la tête s'ils prenaient la ville. — *J'y pensais*, répondit le vaillant vieillard. — C'est là le véritable, et peut-être le seul exemple de suicide chrétien... Je me trompe, en voici un autre:—Saint François Borgia, à la nouvelle de la mort de la princesse de Lerma, la plus chérie de ses filles : — *Eh quoi!* dit la comtesse de M^{***}, *a-t-on jamais vu quelqu'un aussi peu touché de la mort de sa fille?* — *Madame, elle ne m'avait été que prêtée; le Maître l'a appelée à lui. Ne dois-je pas le remercier de me l'avoir laissée si long-temps, et de l'avoir ensuite fait entrer dans la gloire, comme je l'espère de sa miséricorde?* »

S'il était vrai, comme nous le pensons, qu'en dernière analyse, la plus difficile, la plus rare, la plus vraiment glorieuse des vertus fût l'humilité ¹, on ne trouverait que dans l'Église un saint Charles Borromée, ayant sans cesse deux prêtres prudents chargés par son ordre d'observer ses actions et de le reprendre publiquement. — Un saint François d'Assise, fondateur des frères *Mineurs*... restant diacre toute sa vie, effrayé de l'élevation du sacerdoce, et s'écriant : « Si Dieu avait accordé au plus grand pécheur autant de grâces qu'à moi, il aurait été moins ingrat que je ne le suis; s'il m'eût abandonné à moi-même, j'aurais commis plus de crimes que tous les autres pécheurs. » — Une sainte Thérèse calomniée : « Bon Dieu ! si ceux qui disent tant de mal de moi me connaissaient mieux, ils en diraient bien davantage. »

Un François Xavier écrivant à Jacques Pereira : « La grâce et la charité de Notre Seigneur, etc. — Puisque l'énormité de

¹ Angelico, illustre peintre Dominicain, laissait quelques fautes dans ses chefs-d'œuvre, pour n'être pas exposé à des louanges sans réserve.

mes crimes ¹ a été cause que Dieu ne s'est servi ni de vous ni de moi pour le voyage de la Chine, vous n'en devez attribuer la faute qu'à mes seul péchés, qui sont si grands et si coupables qu'ils ont attiré du malheur non-seulement sur moi, mais même sur vous et sur vos affaires, en vous faisant perdre l'argent que vous aviez mis dans les préparatifs de cette ambassade. Néanmoins, ce qui me console un peu, c'est que Dieu m'est témoin de la pureté d'intention que j'ai eue, en toute cette entreprise, de procurer sa gloire, et de vous y faire trouver votre avantage. »

Mais sans nous élever jusqu'au troisième ciel, un Fénelon écrivant à Bossuet en 1694 :

« Je n'ai voulu que ce que je voudrais toujours, s'il plaît à Dieu, qui est de connaître la vérité. Je suis Prêtre; je dois tout à l'Église, et rien à moi, ni à ma réputation personnelle. — Je vous déclare encore, Monseigneur, que je ne veux pas demeurer un seul instant dans la moindre erreur par ma faute; si je n'en sors point au plus tôt, je vous déclare que c'est vous qui en êtes cause, en ne me décidant rien, je ne tiens point à ma place, et je suis prêt à la quitter, si je m'en suis rendu indigne par mes erreurs. Je vous somme au nom de Dieu, et par l'amour que vous devez à la vérité, de me la dire en toute rigueur, j'irai me cacher, et faire pénitence le reste de mes jours, après avoir abjuré et rétracté publiquement la doctrine égarée qui m'a séduit. Mais si ma doctrine est innocente, ne me tenez point en suspens par des respects humains. C'est à vous à instruire avec autorité ceux qui se scanda-

¹ Il ne faut pas s'étonner d'une confession aussi extraordinaire. Elle est fondée, 1° sur la simple foi à la grandeur de Dieu, qui ne permet pas une négligence, pas une imperfection, sans la crainte et la certitude de le blesser; 2° sur la décision de l'Église, c'est-à-dire de l'Esprit-Saint, qui met chaque jour dans la bouche du Prêtre, à l'Offerte de la messe : *Ego INDIENUS famulus tuus offero, pro INFIRMABILIBUS peccatis, et offensionibus, et NEGLIGENTIIS meis.*

lisent, faute de connaître les opérations de Dieu dans les âmes : — Vous savez avec quelle confiance je me suis livré à vous, et appliqué sans relâche à ne vous laisser rien ignorer de mes sentimens les plus forts. Il ne me reste toujours qu'à obéir : car ce n'est pas l'homme ni le très grand docteur que je regarde en vous ; c'est Dieu : » — Et en 1695 :

« ... J'aime autant me rétracter aujourd'hui que demain, et même beaucoup mieux ; car le plus tôt reconnaître la vérité et obéir est le meilleur. »

Au nom de Dieu, ne m'épargnez point, traitez-moi comme un petit écolier, sans penser ni à ma place, ni à vos anciennes bontés pour moi... »

Exemples admirables d'humilité et de désintéressement à la fois : — Ximènes n'accepta l'archevêché de Tolède que sur l'ordre formel du Pape ; — Christophe de Beaumont, que sur l'ordre formel du Roi, et du Souverain Pontife, l'archevêché de Paris¹. — Pie VI, à la nouvelle de sa nomination, tomba à ge-

¹ Le simple abbé Vittement, que l'Académie voulait avoir dans son sein, refusa des bénéfices considérables, et jusqu'à l'archevêché de Bourges, de son disciple le sac d'Anjou.

De nos jours même, les abbés Legris-Duval, Desjardins, Boudot, etc., entre cent autres se montrèrent supérieurs à l'Episcopat, en s'en croyant indignés. — Et ces nombreux Evêques de pauvres diocèses, qui se refusent chaque jour à commander dans les plus riches. — Et ce digne la Tour d'Auvergne, qui vient de répondre à l'offre que lui fit le roi de l'archevêché de Paris, avec un palais neuf et 100,000 fr. de rentes : « Non ; a-t-il dit, saint Waast a fondé, il y a près de mille ans, le siège que j'occupe ; il l'a occupé quarante ans ; j'ai été appelé à le relever de ses ruines en 1802, et je désire qu'on dise, après ma mort, si Dieu me le permet, que le restaurateur a été fidèle à l'église d'Arras aussi long-temps que le fondateur. »

Telle est l'humilité des Evêques, qu'elle suscite jusqu'à l'humilité des rois.

L'archevêque de Vienne étant mort, l'Empereur François, père de l'Empereur actuel, choisit pour le remplacer un saint prêtre de la naissance la plus obscure. Ce fut un grand scandale ; toute la cour jeta les hauts cris ; l'empereur se contenta de répondre : *Que voulez-vous, d'un*

noux, prononça à haute voix une ardente prière qui fit fondre en larmes les cardinaux, et s'écria : *que je suis malheureux !* 1. — Et le cardinal Odescalchi dépouilla de nos jours la Pourpre romaine pour entrer simple novice dans l'humble Compagnie de Jésus.

Exemples plus admirables encore aux yeux du monde, et peut-être aux yeux de Dieu 2. — C'étaient en leur qualité de Prêtres et d'amis des pauvres, les amis de Dieu, que la plupart des Saints, grands seigneurs et grands propriétaires, *secouaient* si nous pouvons le dire, comme la *poussière de leurs souliers*, leurs patrimoines en échange des espérances futures et même des réalités présentes. — Et entre mille autres : — saint Antoine le *grand*, saint Ambroise de Milan, saint Cyprien de Carthage, saint Paulin de Bordeaux, saint Charles Borromée; — et ce saint *Homme bon* (c'est son nom propre), illustre fils d'un marchand de Crémone enrichi, devenu au XII^e siècle le

apôtre j'ai bien pu faire un prince; mais, malgré toute ma puissance, je ne pouvais pas d'un prince faire un apôtre.

1 Le cardinal Polus, parent d'Henri VII, libre pourtant d'obtenir une dispense, porta la vertu plus haut que Charles-Quint peut-être, qui ne déceignit la couronne qu'après en avoir reconnu le néant, et même le malheur. Il refusa la main de la reine Marie, et par conséquent la couronne d'Angleterre, que Charles-Quint lui-même ambitionna si fort pour Philippe II son fils.

2 Le Prêtre (nous ne parlons jamais que du vrai et du bon) n'a que les excès de la charité, et ces excès les voici : « L'auteur d'une vie de saint Louis offre un trait singulier. On aperçut un religieux portant d'une main une torche allumée, et dans l'autre un vase plein d'eau. Un Père dominicain, attaché à la cour du saint roi, lui demanda à quoi bon les deux objets qu'il portait. Avec ce feu, répondit-il, je veux brûler le paradis, et avec cette eau éteindre le feu de l'enfer, afin que Dieu soit désormais uniquement aimé pour lui-même et parce qu'il le mérite. » Heureux le Prêtre, dit Liguori, dont toutes les actions tendent à Dieu ! C'est imiter les âmes des bienheureux qui, suivant le témoignage de saint Thomas, *potius volunt ipsum esse beatum, quam ipsas*. La félicité de Dieu leur cause plus de joie que la leur propre, parce qu'elles aiment le Seigneur plus qu'elles-mêmes. »

patron des négocians de la plus riche et de la plus charitable cité commerçante de France!...; — à la même époque, un Othon, renonçant d'abord à la Cour de l'Empereur son père, pour devenir un humble Evêque, et ensuite à l'Episcopat lui-même pour se faire un religieux plus humble encore dans l'abbaye de Morimont en France; — un autre Othon, plus illustre encore, son prédécesseur, et sans doute son suscitateur à un quart de siècle : successivement chancelier de l'Empereur Henri IV, Evêque de Bamberg, surnommé l'*Apôtre de la Poméranie*, dont il convertit le premier duc Uladislav, et enfin canonisé. On publiait encore son Histoire, avec un grand luxe de format et de typographie, à Bamberg en 1759, sous le titre de *Mundi miraculum sanctus Otho*, etc.

Autres temps, sacrifices semblables : — Bernard, fils d'un procureur-général au Parlement de Dijon, se dépouilla d'une terre de 400,000 francs, qui vaudrait aujourd'hui 4 millions, pour accomplir mieux, et de prime-abord, sa mission de *Pauvre Prêtre* (c'est son surnom), qui lui valut l'admiration du siècle de Louis XIV...

Et ne faut-il pas aussi tenir compte au Prêtre des grands renoncemens qu'il fait pour le devenir ?

... On vit, au xvi^e siècle, le fils du plus puissant et du plus glorieux Roi de l'Univers, de celui qui éleva si haut le Portugal et l'Espagne, par les découvertes du Nouveau-Monde, le fils d'Emmanuel-le-Grand, entrer dans le sacerdoce, aller habituellement dans les maisons des plus pauvres malades, leur portant le Viatique d'une main et l'aumône de l'autre, et susciter à son pays l'illustre Louis de Grenade, que ses prédications et ses ouvrages ont mis au premier rang des grands hommes.

Et, dans le siècle suivant, le fils d'un Doge de Gènes la *Superbe*, déjà Ambassadeur dans la première cour de l'Europe, et, par surcroît, l'un des plus grands *Historiens d'Espagne*, et des plus grands poètes d'Italie, le comte Antoine de Brignole, désabusé des grandeurs du monde à la mort de sa femme à la

fleur de l'âge, entra, lui aussi, simple novice dans la Compagnie de Jésus, s'éleva bientôt au premier rang des Missionnaires, et mérita pour *Historien* un Visconté.

Il est des prêtres, il en est même un grand nombre de cette grandeur, que nous appellerions volontiers des dieux de seconde majesté. S'il nous était permis d'en préférer un, ce serait François Xavier, et dans cette page de sa Vie : « Le vaisseau que monta le saint missionnaire allait droit à Cochîn. Il fut assailli dans le détroit de Ceylan de la plus violente tempête ; de sorte qu'on fut obligé de jeter toutes les marchandises dans la mer. Le pilote ne pouvant plus gouverner, abandonna le vaisseau à la merci des vagues. On eut l'image de la mort devant les yeux pendant trois jours et trois nuits. Xavier, après avoir entendu les confessions de l'équipage, se prosterna aux pieds d'un crucifix, et pria avec tant de ferveur, qu'il était comme absorbé en Dieu. Le vaisseau, emporté par un courant, donnait déjà contre les bancs de Ceylan, et les matelots se croyaient perdus sans ressource. Le saint sort alors de sa chambre où il s'était renfermé, il demande au pilote la corde et le plomb qui servaient à sonder la mer ; il les laissa aller jusqu'au fond en prononçant ces paroles : *grand Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, ayez pitié de nous* : au même moment le vaisseau s'arrête, et le vent s'appaise, ils continuèrent ensuite leur voyage, et arrivèrent heureusement à Cochîn, le 21 janvier 1548. « De Cochîn, Xavier écrivit aux Pères de la compagnie qui était à Rome, et leur raconta le danger qu'il avait couru dans le détroit de Ceylan. « Au fort de la tempête, disait-il, je pris pour intercesseurs auprès de Dieu, les personnes vivantes de notre compagnie, et ensuite tous les chrétiens... Je parcourus les ordres des anges et des saints, et je les invoquai tous.... Je réclamai surtout la protection de la très sainte-Mère de Dieu, la reine du Ciel. Enfin, ayant mis toute mon espérance aux mérites infinis de Notre Seigneur Jésus-Christ, étant protégé de la sorte, je ressentis une joie plus

grande au milieu de cette furieuse tourmente, que quand je fus tout à fait hors de danger ; à la vérité, étant comme je suis le plus méchant des hommes, j'ai honte d'avoir versé tant de larmes par un excès de plaisir céleste, lorsque j'étais sur le point de périr. Aussi priais-je humblement Notre Seigneur de ne me point délivrer du naufrage dont nous étions menacés, à moins qu'il ne me réservât à de plus grands périls pour sa gloire et pour son service. Dieu, au reste, m'a fait connaître souvent de combien de dangers et de peines j'ai été tiré par des prières et les sacrifices de ceux de la compagnie.... Si jamais je l'oublie, ô compagnie de Jésus, que ma main droite me soit inutile, et que j'en oublie moi-même l'usage ! »

Mais il est temps de voir le Prêtre en présence d'une révolution, tout entière, il faut le dire, dirigée contre lui, mais aussi pour lui.

Comme le clergé a eu le mérite de la prévoir, il a celui de n'en être point étonné, et de l'accepter à tout prix. Tout le monde sait les offres spontanées et généreuses qu'il fit à l'État d'une somme qui, bien employée, eût été mille fois capable de combler le déficit. Mais ce déficit, qui fut appelé *bienheureux*, donnait en effet trop beau jeu pour n'être pas maintenu. Les protétaires d'alors qui voulaient prendre le capital tout entier des propriétaires, n'avaient garde d'en accepter une partie.... L'injustice, l'ingratitude et la perfidie des *lâchetés* donnèrent lieu à la résignation du clergé. Et, pour quelques apostats, il engendra des milliers de martyrs.

Le père Lambert, *Apologiste de la Religion catholique*, contre les calomnies de ses ennemis, leur dit : « Que le siècle reprenne ou garde de faux biens qui nuisent si souvent à la religion et qui ne sauraient y servir, *ut non obsint divitiæ : nam prodesse non possunt*. SAINT AUGUSTIN, in *Psalm.* 85. « Si l'Empereur veut avoir les biens de l'Église, il peut les prendre ; personne de nous ne s'y opposera. Qu'il nous les ôte, s'il veut ;

je ne les donne pas, mais je ne les refuse pas. » SAINT AMBROISE, *de Basilic.*

Les uns quittent glorieusement une ingrate patrie, ou plutôt une patrie qui n'était plus; et ils en retrouvent une vivante où le clergé encore fut le premier à les accueillir.

Il y a tel évêque d'Espagne qui fit plus pour nos frères ou nos pères fugitifs de l'échafaud que ne faisaient tous les rois ensemble : « Tous les malheureux trouvaient dans le cardinal de Quevedo, Evêque d'Orense en Gallice, un appui, et tous les affligés un consolateur. On en vit un illustre exemple dans sa conduite admirable envers les ecclésiastiques français bannis de leur pays. Il reçut ces honorables proscrits dans sa ville; il leur accorda un asile, non durant quelques semaines ou quelques mois, mais pendant plusieurs années consécutives. Il les avait répartis dans une vaste maison où environ cent cinquante étaient logés, dans sa maison de campagne, voisine de la ville, et jusque dans son palais épiscopal. Tous étaient secourus par lui, et le très grand nombre n'avait d'autre ressource que ses bienfaits. Dans une de ses lettres, écrite à M. l'abbé de Villeneuve, doyen du chapitre d'Angers, et grand-vicaire du diocèse, le prélat donne de grands éloges à la fermeté de nos prêtres, et il annonce qu'il recevra, non-seulement les douze que l'abbé de Villeneuve lui proposait, mais huit autres dont celui-ci lui parlait, et même tous ceux qu'il voudrait lui envoyer, « quel qu'en fût le nombre. Nous leur « rendrons avec zèle, disait le prélat, tous les devoirs de la « charité. Nous regarderons comme un bonheur de pouvoir « leur offrir quelques soulagemens, et de participer ainsi au « mérite de leurs souffrances, puisque la paix dont nous jouis- « sons, sous un prince pieux, ne nous a pas permis de le faire « d'une autre manière. »

« On n'a point d'exemple que la multiplicité de ses charges l'ait rendu sourd à aucune prière. Il eut à lutter contre plusieurs agens de l'autorité, auxquels les prêtres français por-

taient encore ombrage, et qui n'avaient pas honte de poursuivre des hommes déjà si malheureux. Il se rendit caution pour ces courageux réfugiés, et obtint qu'on les laissât tranquilles dans les asiles qu'il leur avait procurés. Il disait hautement que plus il en arriverait chez lui, plus il s'estimerait heureux de les avoir. Ses maisons, disait-il agréablement, étaient bien aussi sûres que des communautés, et sa supériorité en valait bien une autre. On a calculé que la dépense qu'il faisait pour nos prêtres s'élevait à plus de 80,000 fr., sans compter ses aumônes ordinaires, dont il ne diminuait rien pour cela, et cependant le revenu de son évêché n'allait pas à 60,000 fr. Il semble que la Providence multipliat ses biens entre les mains de celui qui ne se regardait que comme le distributeur de ses dons.

« Parlerai-je de quelques faits particuliers qui feraient ressortir l'ardente charité du prélat ? Un prêtre qui avait eu à lui présenter quelques demandes pour ses collègues, tomba malade, et alla à plus de cent lieues de la capitale, d'où il avait écrit à M. de Quevedo. Celui-ci parvint néanmoins à découvrir le lieu de sa retraite. « Pourquoi, monsieur, lui marqua-t-il, vous qui avez eu la charité de m'exposer quelquefois les besoins des autres, me cachez-vous les vôtres ? Je vous envoie une lettre de change de 3,000 réaux ; c'est le commencement de ce que je désire faire pour vous. » Des religieux de son diocèse lui avaient fait présent d'une mitre parfaitement travaillée en feuilles de palmier ; il l'envoya à M. l'évêque de L. R., qui la conserve encore, et, accompagnant ce présent d'une délicatesse qui en augmentait le prix, il lui écrivait : « J'ai reçu une mitre de palme ; j'ai voulu l'essayer à ma tête, et elle n'y va pas du tout. Quoique de loin, j'ai pris les dimensions de la vôtre, et j'ai vu que ma mitre était à sa juste mesure. »

« Un prélat français, qui a passé plusieurs années auprès de lui, écrivait à un ecclésiastique distingué, de qui nous le

tenons : « Nous sommes ici plusieurs maîtres, mais pas un digne d'être le disciple de ce savant évêque. » Telle est l'idée qu'a laissée M. de Quevedo. Les bannis qu'il a secourus avec tant de générosité aiment à publier l'estime profonde qu'ils avaient conçue pour leur bienfaiteur. Ils firent graver dans le temps son portrait, à Madrid. Cette gravure eut beaucoup de débit, grâce à la réputation de sainteté du prélat, et le produit de la vente fut consacré au soulagement des Français malheureux de toutes les classes. M. de Quevedo se montra fort attendri de cette marque de sensibilité et de respect, et il écrivit à cette occasion une lettre touchante au prélat français qui avait dirigé l'exécution de la gravure. Celui-ci en envoya des copies à ses collègues, réfugiés en Angleterre, ainsi qu'à nos princes retirés dans la même île, et il leur fit connaître les vertus et les services de l'évêque d'Orense. Monsieur, comte d'Artois, chargea expressément le prélat dont nous parlons de remercier en son nom le bienfaiteur du clergé français, et cette bonté de l'excellent prince émut sensiblement M. de Quevedo, attaché, comme il l'a prouvé depuis, au sang des Bourbons.

« Un autre prélat se montra le bienfaiteur généreux de notre clergé proscrit; c'est le cardinal Lorenzana, archevêque de Tolède, mort en 1804. Ce savant et pieux prélat disputait à l'évêque d'Orense en procédés et en largesses; on assure qu'il défrayait jusqu'à cinq cents de nos prêtres. Il est vrai qu'il avait un immense revenu; l'archevêché de Tolède rapportait quatre millions de francs, mais le cardinal en faisait le plus noble usage, et il était *pauvre en esprit* dans son opulence.

« L'évêque d'Orense, dit M. de Laborde (*Itinéraire d'Espagne*), avait fait de son palais épiscopal un hospice où logeaient trois cents ecclésiastiques français condamnés à la déportation dans le temps de la révolution. Ce prélat mangeait avec eux et se refusait tout genre de commodités qu'il n'aurait pu procurer à ces infortunés.

« Presque tous les évêques d'Espagne exercèrent cette sainte hospitalité. Le cardinal Lorenzana, archevêque de Tolède, entretint constamment cinq cents prêtres français. »

« Comme il y eut des temps où il y eut en Espagne jusqu'à quatorze mille prêtres, et que l'hospitalité y fut aussi accordée à des religieuses et à des familles émigrées, on peut compter la dépense des deux royaumes en faveur des Français à 80 millions. Ajoutez que Charles IV pendant la révolution, et Ferdinand VII pendant les cent jours, se sont conduits envers leurs augustes pères en dignes fils de Louis XIV. »

Les *Héros* ou les *Martyrs de la Foi*¹ pendant la révolution française, sont presque aussi nombreux, et même illustres, que les martyrs des plus beaux jours de l'Eglise. Ils ont déjà mérité de savans et nombreux historiens². Tous les Ordres de la religion ont eu des victimes héroïques, et surtout aux Carmes, à l'Abbaye de Paris, à la *Glacière* d'Avignon, aux prisons de Lyon, de Nîmes, etc., au milieu desquels brillent : les Dulau, archevêque d'Arles; — les frères Larochehoucauld, évêques

¹ Les faux martyrs, ou les martyrs de la liberté, ne sont que des sortes de Brutus suicides : les Décius, les Régulus, les Scœvola dans un ordre ; les Soerate et les Sénèque, dans un autre. — Les martyrs de la philosophie ou de la réforme, ne furent pas la contrefaçon, mais bien l'opposition, des martyrs de l'Eglise catholique. Jérôme de Prague, Jean de Leyde, Servet, Spifame, Vallée, Brunus, Vanini, Campanelle, etc. ; Brousson, Crammer, etc., sont aussi fameux par leur résistance que nos martyrs par leur résignation. Laud lui-même, archevêque de Cantorbéry, dont la mort est différente, crut véritablement se sauver en reniant, dans sa défense, les Jésuites, et l'accusation d'avoir voulu rétablir la Papauté et porter atteinte au pouvoir des chambres...

² Le premier en date est l'abbé d'Auribeau, dans ses beaux et rares *Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution*, 2 gros vol., offrant la matière de dix, publiés à Rome en 1797, par ordre de Pie V, et avec une correspondance européenne. Les plus remarquables des autres historiens de l'Eglise, à cette époque, sont l'abbé Sicard, dans les *Annales* antérieures à l'*Ami de la religion*; l'abbé Carron et l'abbé Guillon; MM. Jauffret, Picot, Henriqn, etc.

de Beauvais et de Saintes, dont l'un se refusa à se sauver sans l'autre; — les frères Guérin du Rocher, et Bonnaud, savans illustres et Jésuites vertueux; — les P. Lanfant et Char-ton de Millou, célèbres orateurs de la chaire; — Gagnères de Gange, mathématicien profond; — Hébert, supérieur des Eudistes; — l'abbé de Fénélon, *Nestor du Clergé*; — huit Directeurs de Saint-Sulpice; — François, Supérieur de Saint-Firmin; — Chapt de Rastignac, Constituant et écrivain courageux; — de Lubersac, aumônier de madame Victoire; — Chevreux, général des Bénédictins; — le jeune abbé Pey, neveu de l'*Apologiste*, assez humble pour refuser le canonicat de Notre-Dame; — l'abbé de l'Epine, vénérable vieillard de saint François-de-Sales; — le curé de Saint-Nicolas-des-Champs, surnommé le *nouveau Vincent de Paul*; — et dans les provinces : les frères de Hercé, évêques de Nantes, etc.; — l'abbé Bourbon, curé d'Agnay, près de Lyon; — Pacquot, curé du diocèse de Reims, etc.; — l'éloquent Barutel, à Castres, dont la mort forme les plus belles pages des *biographies* et des *morales en action* modernes; — et enfin le savant Dominicain Richard, auteur du *Dictionnaire universel* et du sublime *Parallèle des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ avec les Français qui ont tué leur Roi*.

En voici un autre de la *Glacière d'Avignon*: « Avant qu'on immolât tant de victimes dans la capitale, le féroce Jourdan, justement surnommé *Coupe-Tête*, en avait fait égorger plus de soixante à Avignon; et il avait eu soin de les choisir parmi les citoyens les plus estimables. Celle qu'on distingua le plus, fut M. Nolhac, ancien recteur du Noviciat des jésuites à Toulouse, et depuis trente ans curé de la paroisse de Saint-Symphorien à Avignon. Il était regardé dans toute la ville comme le père des pauvres, le consolateur des affligés, le refuge des malheureux, le conseil de tous les citoyens; et c'est à ces seuls titres que, proscrit par le chef des brigands, il fut enfermé dans le château, la veille même du jour où l'on devait y

massacrer les prisonniers. Son apparition fut pour ces malheureux qui le connaissaient, qui le révéraient tous, celle d'un ange consolateur ; ses premières paroles, celles d'un apôtre envoyé pour sauver leurs âmes : « Je viens mourir avec vous, mes
 « enfans, leur dit-il; nous allons tous ensemble paraître devant Dieu. Que je le remercie de m'avoir envoyé pour préparer vos âmes à paraître devant son tribunal ! Allons, mes
 « enfans, les momens sont précieux. Demain, et aujourd'hui peut-être nous ne serons plus dans ce monde. Allons, dis-
 « posons-nous par une sincère pénitence à être heureux dans l'autre. Que je ne perde pas une seule de vos âmes. Ajoutez
 « à l'espoir que Dieu me recevra moi-même dans son sein, le bonheur de pouvoir vous présenter à lui comme des enfans
 « qu'il me charge de sauver tous. » A ces mots, tous se jettent à ses genoux, les embrassent, les serrent. Sanglotans, ils confessent leurs fautes. Il les entend, il les absout, il les embrasse avec cette tendresse qu'il eut toujours pour les pécheurs. Il eut le bonheur de les voir tous dociles à ses paternelles exhortations. Mais bientôt la voix des bandits appela leurs premières victimes. Ils les attendaient à la porte du fort. Là, à droite et à gauche, deux bourreaux élevant, et de toute la force de leurs bras, faisant tomber sur eux une barre de fer, les assommaient. Le cadavre alors était livré à de nouveaux bourreaux qui déchiraient ses membres, qui le défiguraient avec des sabres, pour mettre les amis, les enfans dans l'impuissance de les connaître. Ensuite ils les jetaient dans ce puits infernal, appelé *la glacière*. M. de Nolbac exhortait, embrassait, encourageait à leur départ les malheureuses victimes appelées. Il eut le bonheur d'être la dernière, de ne se présenter à son Dieu qu'après ces soixante âmes, qui allaient toutes portant aux cieux la nouvelle de son zèle héroïque, de son inébranlable constance. Quand il fut permis de retirer les corps de la glacière, le peuple s'empressa d'y chercher celui de son bon père. Il était couvert de cinquante blessures. Un crucifix

sur sa poitrine et des habits de prêtre le firent reconnaître. Chacun se disputa les morceaux de sa robe, et il fallut, pendant huit jours, laisser ces précieux restes exposés au concours et à la vénération du peuple qui honore toujours la véritable vertu, lorsqu'il n'est point trompé par ceux qui sont intéressés à la décrier. »

Tel Prêtre devait à une providence spéciale la gloire du martyr, sans le martyr, et cela pour le salut et la gloire de ses bourreaux. Voici des traits peu connus de la vie, pendant et après la révolution de 1793, de l'abbé de Cagny, que nous avons vu, naguère encore, curé de Bonne-Nouvelle à Paris : nous les tenons écrits d'un sage qui en fut témoin : « Il était désigné depuis long-temps aux bourreaux du 2 septembre par quelques chefs du Comité insurrecteur de la commune de Paris. Sa douceur, sa piété, sa charité tendre et active, tout en le rendant un objet de vénération pour les hommes honnêtes et sensés, avaient excité la haine et l'envie de certains prêtres apostats, nouvellement initiés aux mystères patriotiques des factieux. Cependant les patriotes de sa section, dont le plus grand nombre était porté pour lui, se réunirent pour le sauver aux amis qu'il avait dans le parti contraire. Bref, il échappa aux massacres du 2 septembre, grâce à ses amis hospitaliers qui le cachèrent chez eux à tour de rôle.. Un jour qu'il était à son oratoire catholique romain, à l'hôtel de Sérilly (c'était le dimanche de la Septuagésime, 24 janvier 1796), pendant qu'il chantait la grand'messe, une troupe de satellites entra brusquement, et Ravault, commissaire de police de la section de la Butte-des-Moulins, qui était à leur tête, choisit le moment où le célébrant était au milieu de la Préface pour lui frapper rudement sur l'épaule et le saisir par le bras, en lui ordonnant de le suivre au nom de la loi. Cagny voulut continuer la Préface; le commissaire voulait l'en empêcher. « Attendez, lui dit Cagny, que j'aie fini la célébration des saints mystères; après la messe, je suis prêt à vous suivre, mais la

mort seule peut m'arracher à l'autel, tant que le sacrifice commencé n'est pas consommé... » Depuis, Cagny, prêchant dans son église sur les excès commis dans les temples catholiques au temps de la terreur, saisit cette occasion de parler des dégâts qui avaient eu lieu dans l'église même où il était, « Peut-être quelques-uns des auteurs de ces profanations, s'écria-t-il avec douleur, sont-ils aujourd'hui parmi ceux qui m'écoutent... Eh bien, Seigneur ! qu'ils y restent pour pleurer leur faute ! c'est votre main paternelle qui les a conduits ici, pour que, touchés de repentir, ils reviennent à vous dans la sincérité de leur cœur ! » Ces paroles peignent le ministre de paix, beaucoup mieux que tout ce que je pourrais dire à son éloge. En effet, le principal auteur des dégâts se trouvait alors dans l'église ; il s'évanouit aux paroles de Cagny ; on le porta chez lui ; il tomba malade, abjura hautement ses erreurs, ne voulut plus entendre parler d'autre chose que des consolations de la religion, et mourut trois jours après de la mort des justes. »

A moins d'un demi-siècle de distance¹, l'Église de France vient d'avoir des derniers martyres, sublimes ; ceux, entre autres, de ses immortels missionnaires en Cochinchine ; Gagelin, Jaccard, Marchand, etc. ; « Quant à moi, écrivait d'abord le premier à ses frères des Missions-Étrangères de Paris, dans une lettre autographe que nous avons sous les yeux, je me porte bien, quoique je sois faible de tempérament ; il me semble que je suis aussi fort que les années précédentes, et avec la grâce de Dieu, je pourrai me soutenir. Au reste, je suis un petit ouvrier, je vois beaucoup d'ouvrage, et je n'en fais guère.

¹ L'un des plus admirables martyres intermédiaires est celui de Gabriel Taurin du Fresse, de la ville de Lezoux en Bourbonnais, mis à mort en Chine au mois de septembre 1815, après quarante années d'un apostolat magnifique dans les Indes. Pie VII a comme canonisé ce grand homme, en proclamant cinq cardinaux dans l'Allocution même élevée à sa gloire.

Quand je réfléchis sur la difficulté et l'étendue de mes obligations, j'éprouve souvent de vives inquiétudes, et crains très fort d'être traité un jour comme un méchant serviteur ; je crains surtout que mes fautes et mes imperfections ne mettent un obstacle aux desseins de Dieu sur moi. Mais, d'un autre côté, je compte beaucoup sur le secours des prières des âmes pieuses. Ces bonnes âmes, qui par leurs aumônes contribuent à l'envi aux progrès de l'Évangile dans ces pays, font une œuvre bien agréable à Notre Seigneur, puisqu'elles contribuent à racheter ces pauvres idolâtres de la captivité du démon : fut-il jamais aumône mieux appliquée que celle-là, et plus méritoire que celle-là ? Si ces fameux banquiers, qui ne cherchent qu'à entasser leurs richesses, connaissaient bien leurs intérêts, avec une petite somme contribué pour cette œuvre, ils gagneraient des trésors inestimables pour l'éternité ; mais, malheureusement, ce genre d'usure est trop peu connu.

« Au milieu des peines et des privations que j'éprouve tous les jours, je ne laisse pas d'être content dans l'état où la divine Providence m'a placé ; je m'estime même plus heureux que ceux qui occupent les places les plus lucratives en Europe.

« J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, en union de prières et saints sacrifices,

« Messieurs et chers confrères,

« Votre très humble et obéissant serviteur,

« J. GAGELIN, prêtre-missionnaire. »

Quelques années s'écoulèrent, années d'éloquence, de travaux et de sacrifices ; et voici les *Actes de son Martyre*, écrits par lui-même, comme l'histoire de l'Eglise elle-même les écrira :

« *A M. Jaccard, le 14 octobre* : Monsieur et très cher confrère, la nouvelle que vous m'annoncez me pénètre de joie jusqu'au fond du cœur. Non, je ne crains pas de l'assurer, jamais nouvelle ne me fit tant de plaisir ; les mandarins n'en éprouveront jamais de pareil : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus*. La grâce du martyr, dont je suis bien indigne, a été dès ma plus tendre enfance l'objet de mes vœux les plus ardents ; je l'ai spécialement demandée toutes les fois que j'élevais le précieux sang au saint sacrifice de la messe. Dans peu je vais donc paraître devant mon Juge, pour lui rendre compte de mes offenses, du bien que j'ai omis de faire, et même de celui que j'ai fait. Si je suis effrayé par la rigueur de sa justice, d'un autre côté ses miséricordes me rassurent, l'espérance de la résurrection glorieuse et de la bienheureuse éternité me console de tous les travaux que j'ai supportés, de toutes les peines et des humiliations que j'ai souffertes ; je pardonne de bon cœur à tous ceux qui m'ont offensé, et je demande pardon à tous ceux que j'ai scandalisés. La vue de mon Jésus crucifié me console de tout ce que la mort peut avoir d'amertume ; toute mon ambition est de sortir promptement de ce corps de péché, pour être réuni à Jésus-Christ dans la bienheureuse éternité, *Cupio dissolvi et esse cum Christo*. Je n'ai plus qu'une consolation à désirer, celle de vous rencontrer, ainsi que le père Odorico, pour la dernière fois. »

Au même, le 15 : « Je désire beaucoup vous voir, et je crois que vous pourrez entrer. Vous pourrez parler à l'Ong-Dôi-Bâ, qui nous aime bien ; en cas qu'il y ait de la difficulté, vous me consolez en me disant que vous ferez tout votre possible pour venir. Je désire me confesser et recevoir le saint Viatique avant d'entrer dans mon éternité. Je crois bien, comme vous le dites, qu'on ne me condamne que *in odium Religionis*, puisque le Bô ne m'interroge point. Il serait essentiel d'avoir une copie de ma sentence ; et surtout de savoir le jour de mon exécution ; car c'est assez l'ordinaire, je crois, de le cacher aux condam-

nés. La nouvelle que vous m'avez donnée de ma condamnation ne m'a fait nulle impression, sauf celle d'un parfait contentement. J'ai dormi cette nuit aussi tranquillement qu'à l'ordinaire, je mange d'aussi bon appétit; seulement la cangue, qui me pèse sur les épaules, me fatigue de jour en jour davantage, et j'ai de la peine à rester assis. Quand vous écrirez en Europe, je vous prie de faire connaître ma mort à la *Propagation de la Foi*, qui a jusqu'ici témoigné tant de zèle pour les missions étrangères; je n'oublierai point devant Dieu les membres de l'OEuvre, si j'ai le bonheur d'aller au ciel, comme je l'espère. Recommandez-moi aussi aux prières des âmes ferventes. »

Cela écrit, et le *chant du Cygne* cessé, le 17 octobre 1833, sur les sept heures du matin, on annonce à M. Gagelin qu'il va être transféré au Thua-Thien. Il venait de réciter son office, et n'avait encore rien pris, ni même revêtu tous ses habits; sur-le-champ il prend sa robe et son turban, et sort de sa prison. Voyant environ quarante à cinquante soldats armés de piques et de sabres, il demande au soldat qui l'accompagnait : *Dem tao di chem suo* : (Me conduisez-vous pour me trancher la tête ?) Le soldat répond : *ti* ! (oh !) M. Gagelin lui réplique : *Tao không sợ chết* (apprends que je ne crains pas). Aussitôt quatre soldats, le sabre nu, prennent les quatre coins de la cangue; deux autres marchent, l'un devant, l'autre derrière lui; le reste des soldats, avec des piques, forment deux rangs à ses côtés; deux mandarins à cheval, chargés de l'exécution, ferment la marche. On s'avance jusqu'aux portes de la ville, et de là vers le pont.... Au sortir de la prison la figure de M. Gagelin était animée, ensuite elle pâlit un peu, quelques instans après elle reprit ses couleurs naturelles.

« Dès que l'on fut arrivé au marché ou faubourg qui est au bout du pont, un crieur, qui tenait en main une planche sur laquelle était écrite la condamnation, la proclamait au bruit d'une cymbale, à peu près tous les cent pas; elle était conçue

en ces termes : « L'Européen Tay-Hoai-Hoa est coupable d'avoir prêché et répandu la religion de Jésus dans plusieurs parties de ce royaume ; en conséquence , il est condamné à être étranglé. » La foule qui suivait, augmentait toujours de plus en plus, déplorait le sort de M. Gagelin, et disait : « Qu'a fait cet homme ? pourquoi mettre à mort un innocent, un brave homme comme celui-là ? le roi est-il devenu un tyran ? » Cette multitude de païens, saisie d'admiration en voyant le courage et le sang-froid de notre cher martyr, s'écriait : « Qui a jamais vu quelqu'un aller à la mort avec aussi peu d'émotion ? » C'est qu'ils n'avaient jamais vu personne au martyr. M. Gagelin marchait à grands pas, d'un air tranquille, jetant de temps en temps ses regards sur la multitude qui le précédait. On arrive à l'extrémité du faubourg Bai-Dan, on se prépare à l'exécution ; M. Gagelin regarde autour de lui, et demande ensuite si on va l'étrangler ou lui trancher la tête. On étend une natte par terre ; M. Gagelin demande à se mettre à genoux ; on le fait asseoir les jambes étendues, puis déboutonner ses habits ; qu'on abaisse jusqu'à la ceinture ; ensuite on lui attache les bras à un pieu derrière le dos. M. Gagelin se prête à tout avec le plus grand sang-froid ; on lui passe une corde au cou, on roule les deux bouts de la corde autour de deux pieux solidement plantés aux deux côtés pour l'exécution ; dix à douze soldats, cinq à six de chaque côté, tirent la corde de toutes leurs forces : M. Gagelin expire sans le plus léger mouvement, et ce digne confrère remporte ainsi la couronne du martyr, entre sept et huit heures du matin, le 17 octobre 1833. Après environ trente secondes d'efforts à tirer la corde, cette corde se rompt ; le corps de M. Gagelin, déjà sans vie, s'incline un peu de côté ; on renoue la corde, qui demeure attachée aux deux pieux par les deux bouts, et des soldats frappent sur la corde ainsi tendue avec des bâtons ou espèces de leviers ; on brûle légèrement les pieds de M. Gagelin pour s'assurer de sa mort. Toutes ces opérations achevées, les mandarins s'étant retirés,

un élève du père Odorico, qui avait suivi M. Gagelin depuis sa prison jusqu'au lieu de son supplice, demanda aux soldats la permission de délier la corde, coucha le corps de M. Gagelin, le couvrit et demeura à côté jusque vers dix heures. Il se trouva quarante ou cinquante chrétiens qui voulurent, pour la plupart, toucher le corps du saint martyr et aider à le mettre dans la barque. On le porta à Phû-Câm, où le père André s'était déjà rendu pour faire la sépulture. Pendant la nuit du 17 au 18, le père André, après avoir revêtu le corps de M. Gagelin de tous les ornemens sacerdotaux, comme pour célébrer la sainte messe, l'enterra dans un jardin à Phû-Câm. »

Mais il y a, et cela ne se voit que dans le clergé catholique, des hommes qui résumant, ce semble, en eux, à l'imitation de *Jésus-Christ*, tous les talens et toutes les vertus, toutes les magnificences, toute la sublimité de leur état, et, par surcroît, toutes les grandeurs des familles et de la société ;

Et ce sera, encore, comme le résumé de notre ouvrage :

Tels, dans la Papauté, saint Léon, saint Grégoire ; et, nous osons le dire, Pie V, VI, VII, *les grands* ; — dans l'Episcopat, saint Basile, saint Athanase, saint Charles Borromée, saint François de Sales ; — dans le prosélytisme universel régulier : saint Benoît, saint Bruno, Rancé ; — dans l'apostolat et le prosélytisme universels séculiers : saint Martin de Tours, saint Remi, saint Bernard, saint Dominique, saint François d'Assise, saint François Xavier, saint Vincent de Paul ; et, à beaucoup d'égards, Bellarmin et Bossuet ; Ximènes et Granvelle.

Tels, au XVIII^e siècle encore, ce Saint Abbé de France, de la Salle, qui semble avoir prévu nos *savantes* révolutions, dont ses enfans *Ignorantins* sont peut-être l'unique remède ; — et ce Saint Evêque d'Italie, Liguori, dont les *OEuvres* littéraires et personnelles (les *Rédemptoristes*, etc.) seraient seules capables de fortifier le clergé à la fois contre les autres et contre lui-même.

Tel, encore, ce nouveau *Brydayne*, sous le nom de Boursoul,

dont l'abbé Carren, son Historien et son disciple, rapporte les traits suivans : « Quel bonheur pour vous, mes frères, nous « disait-il, quelles délices pour moi, si je puis avoir un jour la « douce satisfaction de vous y voir tous placés, et si je pouvais « me flatter d'avoir contribué pour quelque chose à vous y introduire ! Ce sera, je vous le proteste, tant que Dieu me « donnera des jours, l'unique objet de mes vœux et de mes « désirs, de mes travaux et de mes sueurs. » — Dans son beau *Sermon de la miséricorde*, à peine avait-il, vers la cinquième phrase, prononcé ces mots si touchans de la part du Scigneur : *Jerusalem ! revertere, Jerusalem ! revenez, Jérusalem, revenez à votre Dieu, qu'il répandait dans les cœurs la plus vive confiance ; et tous étaient tentés de pleurer de tendresse.*

« On lisait sur son front, à l'instant qu'il paraissait, le sujet sur lequel il se proposait de parler : était-ce la mort du pécheur, le jugement ou l'enfer, un œil sombre, un air consterné, la tête tristement inclinée, *des larmes roulant dans ses yeux, coulant sur son auditoire*, tout montrait un orateur accablé des vérités alarmantes qu'il allait annoncer. Il n'avait pas encore ouvert la bouche, que déjà la crainte, l'épouvante se communiquaient de son âme à celle des chrétiens rassemblés. Mais venait-il prêcher la bonne conscience, la miséricorde ou le bonheur des saints, il arrivait comme l'ange de la paix, portant dans ses yeux et dans toute sa personne la nouvelle consolante qu'il allait publier : il se montrait en quelque sorte radieux et triomphant ; à peine il avait prononcé les premiers mots, et déjà la douce espérance, la joie de la vertu, le contentement et comme l'ivresse du bonheur se peignaient sur tous les visages. On prêtait à chacune de ses paroles une attention si continue, que rien ne semblait capable de distraire, que chaque nouvelle division amenait un nouvel intérêt, et que tout produisait l'effet le plus heureux, jusqu'à ses répétitions si fréquentes, qu'on lui reprochait comme des défauts.

Courbé sur sa chaire; et la tête appuyée sur son bras, quand il disait jusqu'à trois fois de suite, d'un son de voix lugubre, en élevant au ciel un coup-d'œil mourant, ces désolantes paroles : *Dieu perdu, tout est perdu*, cet accent plaintif était comme un coup de foudre qui frappait trois fois au cœur du pécheur endurci.

« L'impression que Boursoul faisait sur les peuples fut également profonde et durable. Dans tous les lieux où il a porté la divine parole, les mœurs ont éprouvé une salutaire et prompte révolution. Un jour il apprit qu'un mourant s'obstinait à rejeter les secours de l'Église : le saint homme, après avoir, suivant sa coutume, invoqué les secours du ciel, osa se présenter chez ce malade pour l'exhorter. Celui-ci le rebuta sans ménagement, et déclara qu'il ne se confesserait pas. Boursoul, cessant de parler, se lève et se promène long-temps dans l'appartement, considérant à chaque tour qu'il fait ce pécheur endurci avec une sombre attention. Celui-ci, fatigué de la contenance du prêtre, et offensé de le voir étudier toute sa personne, lui dit avec mépris de se retirer. « Restant ici, « monsieur, je ne vous fais aucun mal, répond froidement « l'ecclésiastique », et il continue de marcher dans la chambre. Cette opiniâtreté irrite de plus en plus le malade, qui, élevant la voix, dit avec vivacité : Une fois pour toutes, allez-vous-en. « Permettez, réplique avec dignité l'homme de Dieu, « permettez que je reste; j'ai été une multitude de fois témoin de la mort des saints, je ne l'ai jamais été de la mort « d'un réprouvé; je veux l'être aujourd'hui, parce que cela « peut être utile à un prédicateur. » Cette réponse, faite avec tout le sérieux d'un homme pénétré, va jusqu'au cœur du moribond : il s'effraie, et la terreur se montre sur son visage. Boursoul saisit ce moment favorable; il se rapproche du lit, parle au mourant avec l'expression du zèle le plus ardent et le plus affectueux, le confesse, le convertit; et cet homme fut si repentant de sa vie criminelle, qu'il voulut faire une con-

fession et une réparation publiques. Il donna jusqu'à son dernier soupir les marques de la contrition la plus vive et la plus sincère.... Les fatigues de la chaire, les fonctions pénibles du tribunal de la pénitence furent soutenues sans interruption, sans relâche : il voulait, disait-il, mourir les armes à la main ; et plusieurs fois il répéta , lorsqu'il était en parfaite santé :
 « Ah ! si j'étais digne d'obtenir une faveur de mon Dieu ! je
 « lui demande chaque jour de terminer ma vie , soit en an-
 « nonçant son Évangile dans la chaire de vérité, ou en exer-
 « çant dans le tribunal de la pénitence les droits de sa justice
 « et de sa miséricorde. »

« Une prière dictée par les motifs héroïques d'une ardenté charité méritait d'être exaucée. On distribuait les stations de la ville de Rennes pour le carême de 1774 ; Boursoul demanda celle de l'église de Toussaints , la plus vaste de cette ville , et où il est d'usage de prêcher quatre fois la semaine durant le carême. Une telle entreprise parut au-dessus des forces d'un septuagénaire , épuisé par cinquante années de travaux continus, affaibli par les suites d'une maladie aiguë. M. l'évêque, jaloux de conserver à son diocèse un ecclésiastique qu'on regardait avec raison comme le père du pauvre peuple et l'ornement du clergé, lui refusa d'abord la station de Toussaints, et il accompagna ce refus des marques les plus touchantes d'estime et d'attachement ; mais Boursoul revint à la charge , et obtint de l'affection et de la complaisance ce que la raison et la prudence ne voulaient point lui accorder. On l'entendait à Rennes depuis quarante ans , et il eut encore la même affluënce d'auditeurs. Si sa voix était devenue moins éclatante, elle n'en était que plus douce, et il intéressait toujours. Qu'on se figure un vieillard, objet de la vénération publique, n'ayant plus qu'un souffle de vie , appuyé sur la chaire de vérité, et faisant les derniers efforts pour toucher le pécheur, soutenir le justé, consoler le pénitent. Qu'on se le représente luttant contre la nature, baigné de sueurs, se soutenant à peine, et

néanmoins parlant un espace de temps considérable, et toujours avec la même ardeur : voilà comme il remplit sa dernière mission. Dans le cours du carême, il prêcha aussi à la maison de la Retraite. Malgré ses fatigues et son grand âge, il observa exactement le genre de vie imposé dans ce saint temps aux fidèles : le mercredi de la semaine de la Passion, ayant eu une faiblesse, il se vit obligé de descendre au milieu de son discours ; ses amis le pressèrent vivement de cesser l'abstinence, mais il n'y voulut jamais consentir, et reprit le jour suivant ses prédications avec un nouveau courage. Dans son sermon de la Passion, à cette circonstance où le serviteur du pontife donne un soufflet au Sauveur, après ces mots de l'Évangile, *dedit ei alapam*, on le vit demeurer trois ou quatre minutes hors de lui-même, tenir tous ses auditeurs suspendus et comme hors d'haleine : une sueur abondante inondait son visage, et le pénétrait de toutes parts ; son visage enflammé se couvrit tout-à-coup d'une pâleur de mort, et, dans un instant, il changea cinq à six fois de couleur ; enfin, rompant ce long silence, il s'écria : *Obstupescite, cæli, super hoc* ; et sa voix sembla redonner à ses auditeurs le mouvement et la vie : jusque-là on n'avait osé respirer. Ce discours dura environ trois heures, et à peine eut-il fini, que la plupart auraient désiré qu'il recommençât.

« Le lundi de Pâques, 4 avril, il dit la messe à cinq heures, et fût ensuite au tribunal de la pénitence : dans le matin, il eut avec des ecclésiastiques de l'hôpital Saint-Yves un long entretien ; il leur rappela qu'il y avait quarante-cinq ans que ses prédications avaient commencé dans la même chaire de Toussaints, leur fit voir cette gaieté douce et paisible que donne la bonne conscience, et qu'il eut toute sa vie. Après avoir été longtemps à prier dans sa chambre, vers les deux heures de l'après-midi, il se fit porter à Toussaints, et à trois heures monta en chaire pour y prêcher son sermon sur la gloire et le bonheur des saints. Il eut dans son débit la vigueur et l'impétuosité de

la jeunesse : sa voix avait un éclat extraordinaire; ses mouvemens étaient si rapides, son geste si véhément, qu'il désignait ce qu'il allait dire avant de l'avoir prononcé. Vers la fin du premier point, après la description la plus vive et la plus touchante des beautés du paradis et de la joie des bienheureux dans le ciel, il fit un nouvel effort, et s'écria : « Non, mes « frères, jamais il ne sera donné aux faibles yeux de l'homme « de soutenir ici-bas l'éclat de la majesté divine (ensuite bais- « sant la voix); ce ne sera que dans le ciel que nous le ver- « rons face à face et sans voile. » Ces mots furent prononcés d'une voix sonore et d'un ton pénétrant : il les répéta en latin, *videbimus Eum sicuti est*; et en finissant ces dernières paroles, courbé sur le bord de la chaire, il expira ¹. Ses yeux étaient

« Que Boursoul, dont l'éloquence était si véhémement quand il tonnait contre les vices, ou retraçait l'impénitence finale, fût mort en peignant les rigueurs de la justice divine ou les tourmens de l'enfer, cette fin n'eût point été si surprenante : on aurait pu en attribuer la cause à l'impétuosité de son caractère, à la force de ses mouvemens, et au feu de son discours; mais il meurt en parlant tranquillement du bonheur du ciel; il meurt précisément à l'endroit de son discours où il répète que nous verrons Dieu; il meurt dans le sermon qui termine son carême; il meurt de la manière dont il avait mille fois demandé au Seigneur la grâce de mourir : qu'on rapproche sa vie de sa mort, et l'on conviendra que celle-ci est aussi extraordinaire dans son principe que l'autre est édifiante et frappante dans sa sainteté. »

(Note de l'abbé Carron.)

Cette sorte de mort, admirable signe de la dignité rationnelle et historique du Prêtre, selon le monde et selon Dieu, n'est guère arrivée qu'au Prêtre catholique, et lui est fréquemment arrivée. Et, pour ne citer que des exemples mémorables : les deux *Bourdaloue de l'Italie*, les illustres Tornielli et Vitelleschi, sont morts en chaire; — François de Sales, en descendant de celle de Saint-Nizier à Lyon; — Grégoire de Saint-Vincent, qui était par surcroît le plus grand mathématicien de son siècle, et Montgodin, admirable curé de Rennes, expirèrent au confessionnal. — Plus heureux, le cardinal de Bérulic, rendit l'âme à l'autel et à la consécration; — et saint André Avellin, à l'*Introïbo ad altare Dei*. — Plus heureux encore, saint Prétextat, évêque de Rouen; saint Frédéric, évêque d'Utrecht; saint Stanislas, évêque de Cracovie; saint Thomas de Cantorbéry, furent martyrs de leur courage, de leur

fixés vers le ciel, et demeurèrent constamment dans cette position. L'église était remplie d'une affluence de peuple extraor-

prosélytisme, de leur charité, dans leurs Eglises même, en prières, et plusieurs en offrant le saint sacrifice de Jésus-Christ....., et le leur.

Saint Ambroise, François Xavier, morts le vendredi saint, furent ensevelis, c'est-à-dire ressuscités, le jour de Pâques!

Beaucoup moururent le jour (et le plus souvent un grand jour, celui de la fête de leur patron ou de la sainte Vierge), qu'ils avaient désiré, ou même annoncé, long-temps d'avance; saint François de Sales, le plus charitable, le plus aimant des hommes, le jour de saint Jean, le disciple bien-aimé et bien aimant; — le cardinal Gerdil. — Enfin, de nos jours même, l'éloquent de Maccarthy, disant la veille de sa mort inattendue: *Cras enim moriemur, et Erimus cum Christo*, et mourant en effet le vendredi, jour de l'Exaltation de la Sainte Croix!! — Et l'admirable abbé Christol (beau nom de prêtre!), curé modèle d'Aix, mourant, ainsi qu'il avait désiré et prédit, le jour de la Purification de la Vierge, à laquelle il avait voué toute sa vie le culte le plus tendre.

Et quelles présences d'esprit au dernier moment! Lorsque le directeur du vertueux et habile Cabinet, principal du collège du Plessis, lui dit à son lit de mort: *Qu'il est terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant!* le digne Prêtre lui répondit simplement, et sans réplique: *Qu'il est doux de tomber entre les mains d'un Dieu mort en croix pour nous!*

Heureux, à la suite de tous ses prédécesseurs ensemble, le digne Quélen, archevêque de Paris, acceptant les plus longues souffrances mieux que les bonheurs des plus beaux temps de sa vie; et disant à son clergé assemblé et en larmes autour de son lit d'agonie: « Si je puis, comme je l'espère, sans les auspices de l'étoile de la mer, arriver au port, je serai toujours sur le rivage de l'Éternité, où vous viendrez tous aborder, pour vous attendre, vous recevoir, et vous donner le baiser de paix fraternel. C'est là qu'il sera heureux de dire: *Ecce quàm jucundum habitare fratres in unum!* Et puis, quittant la France et la terre, le dernier jour, et peut-être le premier, des deux plus grandes Ères des siècles modernes, à la veille du grand Pontife et du grand monarque, partout annoncés!!

Et, d'un autre côté, il est remarquable, il est miraculeux, que la plupart des hérétiques, des intrus, des apostats, des *anti-prêtres*, ont eu des morts funestes, suicides, infâmes comme leurs vies; — Judas, et l'immense majorité des Juifs déicides; témoin l'admirable *Histoire de Joseph* leur Général, véritable *Extrait mortuaire* de sa nation; — Manès; — Arius, mort subitement dans un lieu secret, la veille du jour où ses partisans devaient le conduire en triomphe à l'Eglise de Constantinople; — Julien, en jetant de son sang au ciel, et s'écriant: *Tu es*

dinaire, et la consternation fut prompte et générale : les uns poussaient des cris, les autres répandaient des larmes; ceux-ci tombaient en défaillance, ceux-là disaient tout haut : *C'est un saint; il est mort en parlant du bonheur du ciel. On entendit la voix d'un enfant qui proféra ces paroles : Il parlait du paradis, et il y va.*

vaincu, Gallien; — Mahomet, empoisonné par une Juive; — Phœlius; — Jérôme de Prague et Jean Hus, sur l'échafaud, et leurs cendres jetées au vent; — Luther, à table, et au milieu de ses *propres foyeux*; — Calvin, « travaillé de maux comme d'apostèmes, grattelle, hémorrhoides, pierre, gravelle, goutte, fièvres phtysiques, courte haleine, fluxion érodente, crachement de sang, et enfin frappé de Dieu, comme ceux desquels parle le Prophète : *Tetigit eos in posteriora, opprobrium sempiternum dedit eis,* » (Remarques sur Jean Calvin, tirées des registres de Noyon, 1621). Et il disait, dans ses *Mémoires* édités par M. Micholet : *Je ne voudrais pas du Paradis, à condition de vivre quarante ans.* — *Jurieu*, en disant qu'il avait combattu comme des cavaliers qui se battaient dans ses entrailles. — Et nos derniers Constitutionnels : Gobel, Fauchet, Lamourette, etc., de la main des bourreaux qu'ils avaient eux-mêmes flattés, ou faits. — Les auteurs ou faiseurs des schismes d'Angleterre, morts en prison ou sur les échafauds d'Henri VIII : Crammer, Wolsey. — Les apostats impies d'Italie : les *Spifams*, etc.; — Jordanus Brunus, Vanini, etc., dont les noms eux-mêmes semblent venir en infâmes comme les actions..., livrés au bourreau par nos Parlemens.

Enfin, et surtout, ces milliers de *Conventionnels*, de *Législatifs* (et même de *Constituans*, qui en étaient *gros*), ces ennemis politiques et même personnels des Prêtres, mourant, quatre-vingt-dix-peut sur cent, sur les échafauds par eux dressés pour les Prêtres et les Fidèles *involuntément*; tombant les uns sur les autres, à leurs requêtes réclapèques, comme des capucins de caries; et réalisant la fable de *Saturne dévorant ses propres enfans*!!!

Mais voici un fait plus immédiatement concluant en faveur du Curé à charge d'âmes, c'est-à-dire du Prêtre par excellence : « Le 1^{er} janvier 1840, pendant la messe, un homme sans foi et sans religion, se plaça à l'entrée de l'église de Luzancy, diocèse de Meaux, vomissant mille blasphèmes contre M. le curé qui, en ce moment, dispensait le pain de la parole divine. Entre autres paroles injurieuses à la religion et à ses ministres, il osa prononcer celles-ci, que nous ne répétons pas sans répugnance : « Voyez-vous, s'écria-t-il (en parlant de M. le curé qui était en chaire), voyez-vous ce cochon dans son toit? » A l'instant il fut frappé de mort, sans qu'aucun secours pût empêcher cette fin si imprévue. » Le fait est notoire dans tout le pays, et il a été rapporté par tous les journaux de Paris.

« Ce genre de mort fit impression sur les amateurs du siècle, sur les impies et sur les libertins : ils éprouvèrent un mélange confus de remords, de surprise et d'admiration. Personne ne se pressait de sortir ; les regards étaient fixés sur la chaire. On rapporte qu'une jeune demoiselle de la ville de Fougère, attirée par la réputation de Boursoul, l'entendit alors pour la première fois, et demeura si pénétrée de son discours et de sa fin, que, de retour chez elle, on la vit fouler aux pieds ses vaines parures, et qu'elle renonça pour jamais aux vanités du monde.

« On transporta dans la voiture de M. l'évêque de Rennes le corps du saint vieillard à l'hôpital Saint-Yves : on fit sur lui les plus fortes épreuves ; on employa tout l'art de la médecine, mais ce fut sans succès : il ne donna pas le moindre signe de vie après avoir prononcé les paroles que nous avons citées, *vilebimus eum sicuti est*. On l'exposa, couvert de ses habits sacerdotaux, dans une salle des pauvres : ce fut là que, depuis le mardi jusqu'au mercredi 6 avril, jour de son inhumation, un peuple immense se succéda pour lui rendre, par ses larmes, son respect, sa tendresse et sa prière, les plus touchans hommages ; prosterné devant ses restes précieux, on lui baisait les pieds, on se disputait ses vêtemens, tous voulaient l'approcher. La foule fut si continuelle et si grande, qu'on se vit obligé de mettre quatre soldats armés auprès du corps, et deux à chaque porte de la salle : malgré cette précaution, une partie de sa soutane et des manches de sa chemise fut enlevée. Ceux qui ne pouvaient parvenir jusqu'à lui priaient instamment les soldats de faire toucher leurs chapelets et leurs livres de piété au visage du serviteur de Dieu ; et ceux-ci ne furent occupés qu'à satisfaire à cette dévotion des fidèles. Des personnes aussi distinguées par leur piété que par leur rang ou leurs dignités, restèrent la nuit auprès du cercueil : des artistes et des amateurs vinrent y peindre les traits du saint vieillard ; et dans l'un des portraits qui furent alors tirés, on le représenta mourant en chaire.

Boursoul avait demandé par son testament que son corps porté dans le cimetière destiné aux pauvres de l'hôpital St-Yves, connu sous le nom de *la Paillette* : il y fut transféré le mercredi matin. Sa pompe funèbre eut l'éclat qu'il méritait : M. l'évêque de Rennes fit la levée du corps, avec le chapitre, dont les quatre premiers dignitaires portaient aux quatre coins du drap mortuaire, et suivi du clergé de Tous-saints et d'une foule d'autres ecclésiastiques. Le prélat chanta l'office ; et, malgré l'incommodité d'un jour très pluvieux et l'humidité du lieu de la sépulture, il y conduisit le cercueil. Un peuple immense, où se trouvait ce que la noblesse a de plus illustre, ce que la magistrature a de plus respecté, ces différens ordres des citoyens ont de plus recommandé, grossissait et terminait le cortège.

La nuit suivante, un magistrat vertueux, et qui était redevenu de sa piété au zèle de Boursoul, fit exhumer son corps pour se procurer son portrait par la voie du burin ; ce portrait gravé par le sieur Ollivault, et dont on voit des copies dans beaucoup de maisons de Rennes et dans le reste de la province, est le plus ressemblant de tous ceux qu'on a faits : l'expression mise au bas est heureuse : *Dum testificatur in Ecclesia, accepit hæreditatem.*

Le 23 du même mois, les administrateurs des hôpitaux firent un service pour lui un service où M. l'évêque de Rennes officia, et le supérieur du grand séminaire prononça, devant les nobles, la noblesse et le clergé, réunis à un peuple immense, l'éloge funèbre d'un homme inouï ».

Nous avons lu au bas d'un de ses Portraits, ces vers *Corné-*

Et quandis que ton amour, dans un ardent transport,
 Et l'Homme-Dieu régnaient nous peint la récompense,
 Ton âme vers les cieux prend un rapide essor,
 Et va jouir de sa présence.

Dans ce jour fortuné, brûlé d'un divin feu,
 Tu te vois enlevé comme un nouvel Elie ;

La chaire fut ton char, et dans le sein de Dieu
Ta sainte carrière est remplie.

Et au bas d'un autre, cette variante superbe :

Dans un transport divin, Boursoul, nouvel Elie,
Reçoit, en la montrant, la couronne de vie,
Et la chaire est pour lui comme le char de feu
Qui l'enlève aussitôt dans le sein de son Dieu.
De Jésus triomphant il préche la victoire,
Des bienheureux au ciel il nous montre la gloire;
Et, poussant des soupirs vers cet heureux séjour,
Il reçoit à l'instant le prix de son amour.

Chrétiens, ne pleurez pas son sort;
Il est plutôt digne d'envie :
Il aima Dieu toute sa vie,
Et le prêcha jusqu'à la mort.

Lorsqu'au peuple attendri sa touchante éloquence
Retraçait le bonheur de l'immortel séjour,
Il brûlait d'en jouir, il expira d'amour;
La chaire est son tombeau, le ciel sa récompense.

Voici, entre plusieurs autres, un prêtre modèle de nos jours, et qu'à la honte de nos biographes modernes religieux et même civils, nous ignorons encore dans une moitié de la France, et que nous oublions dans l'autre. Nous voulons parler de l'abbé de Chièze, surnommé l'*Apôtre du midi*, célèbre et zélé missionnaire de Toulouse, où il est mort en 1827, à 72 ans, sans qu'on ait encore rendu hommage à ses travaux et à sa gloire : — issu d'une ancienne et noble famille du Dauphiné et de la célèbre *licence* de 1786, dont il fut le *premier* : ce qui supposait un mérite tout-à-fait supérieur ; — fondateur de la société des Missions de Toulouse, le premier des établissemens de ce genre, qui suscita ou recruta la plupart des autres ; — ami inséparable de l'illustre abbé de Maccarthy, dont il prévint et favorisa l'entrée dans l'Église ; — directeur de tout ce qu'il y avait de distingué à Toulouse, et de M. de Villèle notamment ; — presque toujours le premier et le dernier dans des missions de son pays ; — les faisant quelquefois seul, avec un éclat, un concours de popula-

tions, et des conversions nombreuses; — aussi humble qu'éloquent : refusant, à deux reprises, l'épiscopat et même l'archi-épiscopat (les sièges de Montpellier, de Lyon, etc., qui venaient le surprendre); — et mourant comme Brydayne, en vrai soldat de Jésus-Christ, les armes à la main, après avoir étonné la ville de Narbonne par une parole et une logique toujours anciennes et toujours nouvelles. — L'abbé de Chièze, naturellement le plus doux et le plus humble des hommes, a fait un jour un acte de sainte colère (*Irascimini et nolite peccare*), et, il faut le dire, un acte de foi et même de charité qui nous paraît digne de passer à la postérité. La scène était à Toulouse dans la magnifique bibliothèque (elle a été vendue à vil prix, un million), et les personnages étaient trois : le missionnaire, le jeune abbé de Maccarthy, depuis si connu comme orateur, et Barthez, le médecin fameux. Celui-ci était venu prier MM. de Maccarthy, de lui faire voir leur bibliothèque. Arrivé dans la salle de théologie, il demanda l'exemplaire de la *Bible polyglotte*, le plus précieux qu'il y ait dans le monde. Comme il avait la prétention d'être hébraïsant, il cherche un célèbre passage d'Isaïe sur Jésus-Christ, le lit et déclare, avec autant de hardiesse que de légèreté, que l'Église ne l'a pas entendu raisonnablement. — « Vous êtes un homme bien audacieux, lui dit l'abbé de Chièze, après un regard long-temps expressif. Quoi ! trois injures à la fois, une à l'Église, une à MM. de Maccarthy qui vous ont ouvert leurs portes et vous accompagnent eux-mêmes, une au prêtre qui est avec vous. (je ne vous parle pas de celle faite à Isaïe) ! — c'est trop fort. — Il faut que vous en fassiez réparation, ou je vous prends et vous jette à la porte et même à la fenêtre. » Et Barthez, confondu, de se mettre aux pieds de l'abbé de Chièze; et le jeune Maccarthy qui avait gardé jusque-là un silence modeste, de rétablir scientifiquement le sens d'Isaïe. — La mort de l'abbé de Chièze est aussi remarquable que sa vie. Il venait d'évangéliser le carême à Narbonne, et il avait voulu, malgré sa santé et ses amis, revenir prêcher la Passion

à Toulouse. Les forces lui manquèrent à Castelnaudary ; et c'est là qu'il rendit le dernier soupir dans la maison, et presque à l'autel où le pape avait dit la messe à son passage dans cette ville : *Ce qui était, disait-il, la dernière des grâces que son Maître lui avait faite.*

Un Prêtre du caractère, de la science, de l'autorité de Chièze, élevé ou plutôt descendu, au ministère de la Restauration à la place de M. de Villèle son compatriote, eût seul sauvé la Restauration, si, encore une fois, la Restauration eût pu être sauvée.

Ce que les *individus*, les membres, ici, ont fait en petit, les Masses, les Ordres de l'Église l'ont fait en grand : — « Aussi, faut-il le dire hautement, disait un beau *Journal de Paris*, du mois de janvier 1840, où l'on reconnaît M. de Feuilleide, l'Église en France a été la source à laquelle se ravivèrent toutes nos libertés ; car l'église fut le berceau de la paroisse, et la paroisse celui de la commune. Les évêques ont été, dans le sens vrai comme au sens figuré, les architectes de la France ! — Aussi, quand pour orner la façade de son Hôtel-de-Ville, restauré et agrandi, le conseil municipal de la ville de Paris a eu l'idée d'élever des statues aux hommes qui, par leurs talents, leurs services et leurs vertus, avaient illustré notre vieille capitale, trouvons-nous que ce conseil a pris une décision juste et nationale, en votant des statues aux évêques qui ont fait tourner à l'avantage de Paris l'influence et le pouvoir qu'ils tenaient de l'épiscopat. — Et, chose merveilleuse ! il se trouve que chacun des évêques choisis jusqu'ici, résume en lui l'une des phases et des parties saillantes qui ont concouru à former le magnifique ensemble de cette institution chrétienne. — Saint Landry représente le pouvoir spirituel dans sa simplicité et dans son œuvre de charité évangélique ; l'évêque Gozlin ¹ re-

¹ C'est cet évêque Homme d'Etat, qui, secondé d'Endes, comte de

présente ce qu'a eu de résultats salutaires, pour la nationalité française et pour l'intégrité du royaume, la confusion du pouvoir temporel des évêques avec le pouvoir spirituel, l'union dans les mains de la crosse du pasteur et de la masse d'armes du guerrier ! Maurice de Sully ¹ est le représentant de l'esprit artistique du clergé au XII^e siècle. — L'un fonda l'Hôtel-Dieu, l'autre délivra Paris, le troisième bâtit Notre-Dame ; un asile pour ceux qui souffrent, une patrie pour vivre et pour mourir, un temple immense pour louer Dieu ! La charité, la liberté, l'art ! — Or, n'est-ce point là tout le travail social, politique et religieux de la nationalité française ? »

Il y a quelque chose de mieux.

Et lorsque la Chrétienté tout entière est redevable à l'Eglise de Rome de sa royauté dans l'univers, la France doit en particulier jusqu'à sa Fondation aux Ecclésiastiques : « L'Evêque Bourchard de Wurtzbourg et l'abbé Folrad de Saint-Denis adressèrent au nom de Pepin (le Bref) *et de tous les Franks* la question suivante au pape Zacharie : « Lequel vaut mieux que « le titre de Roi appartienne à celui qui possède toute l'autorité « royale, ou à celui qui n'a aucune autorité ? » Le Pape répondit « qu'il valait mieux que celui-là eût le titre de roi, qui avait

Paris, en 885, fit lever le siège de cette ville aux Normands, jusques-là vainqueurs. — Son successeur, Anshéric, hardi et habile comme lui, et à son exemple, quelques années après, acheva la ruine de ces fiers ennemis de la France.

¹ Ce Maurice de Sully, que nous nous figurons peut-être d'une ancienne maison de ce nom ; ce Sully, qui fut peut-être l'ancien secret de cette maison, était le fils d'un... mendiant, et mendiant lui-même, du village de son nom. Par un privilège inouï dans l'histoire ecclésiastique, il s'élut lui-même, en quelque sorte, évêque de Paris. Chargé par le chapitre de choisir un successeur à l'illustre Pierre Lombard, il se crut digne de l'être ; — il dit : « Je ne lis pas dans la conscience des autres, mais dans la mienne ; » — et il fut proclamé après, encore mieux peut-être que s'il l'eût été avant ; — et il édifia des milliers d'âmes par ses vertus et ses établissements ; — et il érigea la magnifique *Notre-Dame de Paris*, pour édifier d'autres âmes à jamais !

« le pouvoir suprême. » Cette réponse décida Pepin à accepter le titre que le peuple lui offrit dans l'assemblée solennelle de Soissons ⁴.

Il est vrai que le peuple, alors, était les fidèles, s'il n'était pas les grands eux-mêmes, plus fidèles encore!

Prétendrait-on que les temps, le mode et les causes des affaires sont différens ?

Nous citerons des faits ou des autorités qui répondraient assez pertinemment.

A la vue des désastres de la révolution de 89, un publiciste célèbre, dont l'opinion ici n'est pas suspecte, Burke, ne vit très bien la possibilité du retour à l'ordre que par le retour en France « de quarante mille individus miraculeusement sauvés, non-seulement de la mort et des violences, mais de la désastreuse contagion des principes, des pratiques et des discours jacobiniques, et dont les regards ont été préservés du spectacle hideux des scènes d'horreur. Si nous parvenons à nous emparer en France d'un district étendu, nous avons un nombre suffisant de *médecins de l'âme*, et dans chaque paroisse, nous pourrons stationner des apôtres de l'ordre et de la paix. Jamais argent ne fut dépensé plus utilement, qu'à l'entretien d'un corps de troupes civiles, destinées à rétablir l'ordre en France. Si on fait de cette ressource l'usage qui convient, on la trouvera inappréciable.—Et ce n'est pas seulement le premier ordre de la France, c'est-à-dire le clergé, qui contribuera au retour de l'ordre et de la civilisation, les puissances alliées ont levé un corps de gentilshommes ou militaires français, expatriés, remplis de sentimens, de probité, de principes et d'honneur, remarquables par la vivacité de leur esprit, et par un degré d'instruction morale et philosophique, qu'on ne peut pas s'attendre à trouver chez des hommes destinés dès le ber-

⁴ Meiller, cité dans la savante et patriotique *Histoire constitutionnelle de la Belgique*, par Amédée Waille.

ceau au métier des armes. Les Français sont extrêmes dans le bien comme dans le mal. On trouve chez eux les hommes les plus vertueux, et les plus grands scélérats de l'univers. Il faut se servir des premiers pour déterminer vers le bien, ceux dont, sans être vicieux, les principes sont moins sûrs. Ceci s'effectuera sans peine, lorsque tous seront rétablis dans leurs possessions légitimes, et que chacun, dans son domaine, aidera le clergé à ranimer les sentimens de probité, de religion et de fidélité chez le peuple ; *lorsqu'ils pourront armer les biens intentionnés, et désarmer les factieux.* »

En sorte, que se retrouva vraie la magnifique remarque du plus grand publiciste de tous les siècles, parce qu'il était le plus grand théologien, saint Thomas d'Aquin, dans son *de Regimine Principis* : « Par un effet admirable de la Providence divine, à Rome, où Dieu prévoyait que ce serait le siège du peuple chrétien, la coutume prévalut peu à peu que les recteurs des cités fussent soumis aux prêtres, les Romains ayant eu pour maxime constante de placer avant tout la religion, et cultivant les choses sacrées dans la ferme espérance qu'ils obtiendraient l'empire du monde, s'ils vivaient avec sagesse et en la familiarité de la puissance suprême ; de même la religion devant avoir plus de vigueur, et le sacerdoce chrétien plus d'empire en France que dans le reste du monde, il arriva, par un effet de la permission divine, que les druides furent les interprètes du Droit. Les évêques leur succédèrent, et firent la France nouvelle comme les premiers avaient fait la Gaule. »

Voilà un aperçu du clergé illustre et du clergé populaire.

Or, il faut le savoir, il faut le crier sur les toits : le clergé *non célèbre*, le plus nombreux, est certainement le plus utile, et le plus grand peut-être !...

Otez-le du sein de la société ¹, supposez-le absent un mo-

¹ Et, à plus forte raison, ou plutôt, à raison plus sensible, ôtez le

ment, depuis mille huit cent quarante ans qu'il y est, et qu'en est l'âme et le bras; il en sera, en mœurs, en gouvernement en ordre public, comme de la Bible en littérature, en philosophie; en législation, ... vous n'aurez plus qu'un second chaos.

Et certes, aujourd'hui, plus sûrement, et plus visiblement qu'à nulle autre époque, si l'Europe, ébranlée dans ses fondemens, pouvait s'y rasseoir, si la France en particulier pouvait être sauvée, ce serait encore, comme toujours, comme au moyen-âge, par le clergé, et surtout par l'épiscopat:

. *Si Pergama dextrâ
Defendi possent, etiam hæc defensa fuissent.*

Telle est la plus simple esquisse du génie et des bienfaits d

clergé du sein des familles, et vous n'aurez plus de grandes familles — Toutes les Races royales génératrices de légitimité, de durée, de bienfaits, d'amours sociaux, sont entées à côté du sacerdoce : et principalement les Savoie, les Bourbons, les Hapsbourg. — Et il est remarquable, qu'à côté de ces familles royales, celles qui ont le moins redouter du temps et des révolutions, sont plutôt celles dont la sainteté, ou le sacrifice, est le principal caractère. C'est ainsi que les Sales d'Annecy, et les Brignole, de Gènes (dont l'un faisait encore au XVII^e siècle le sacrifice de la souveraineté à la religion), et les ambassadeurs de Sa Majesté le roi de Sardaigne à Paris depuis 1830, trouvent aujourd'hui les égaux ou les supérieurs de nos Montmorency dont le dernier a été fier de s'allier à la simple fille du comte Joseph Maistre, qui commença, la veille de 89, sous le nom de *Maistre*, par la plus simple magistrature de Chambéry, et dont le *Pape* a fait la plus grande illustration méritée qu'il y ait aujourd'hui dans toute l'Europe.

L'Épiscopat français était si élevé, si obligatoire encore en 1830, par sa seule existence, qu'il a rendu impossible, malgré tant de volontés hétérogènes et hétérodoxes, la nomination d'un seul membre seulement équivoque, lorsque la plupart des grandes fonctions, et même des plus hautes dignités politiques et civiles ont été livrées aux plus indignes.

Il est même remarquable et admirable que les derniers nommés soient trouvés peut-être les plus habiles et les plus vertueux : Giraud Rhodéz; — Mathieu, à Besançon; — Blanquart de Bailleul, à Versailles; — Bouvier, au Mans; — de Bonald, à Lyon; — Donnet, à Bordeaux; — Gousset, à Périgueux; — de Hercé, à Nantes; — Rivet, à Dijon; — de Miolan, à Amiens; — de la Croix, à Gap; — Sibour, à Nîmes, etc., etc.

Entre tant de mandemens magnifiques de l'Épiscopat français, dan

seul clergé de France¹. Avant la révolution, nous lui donnions en échange une propriété idéale pour chacun de ses membres. Depuis, nous l'avons exclu de la plupart de nos fonctions civiles et surtout de nos privilèges. — Nous lui refusons jusqu'au droit d'acquérir et de posséder à titre gratuit ou onéreux². —

vue et pour le salut politique de la France, nous voudrions pouvoir reproduire la plupart de ceux du dernier archevêque de Paris, et surtout l'éloquent *Sermon* prêché par l'évêque de Périgueux, dans sa cathédrale, le jour de Noël. C'est une vraie démonstration à la fois du devoir de soumission aux puissances, et du devoir de repentir, de justice et de dévouement des puissances elles-mêmes les plus criminelles.

¹ Ce n'est guère, en effet, que du clergé de France, et encore, dans ses célébrités, souvent arbitraires, et dans les siècles modernes, que nous nous sommes occupé; et ce que nous avons dit ou rappelé, tout immense que cela est, tout concluant que cela puisse être, il faut ne l'oublier jamais; s'évanouirait en présence d'un livre, ou plutôt d'une bibliothèque, qu'on pourrait intituler : *Le Prêtre de tous les Siècles, devant tous les Siècles*.

Et le clergé de France, si magnifique qu'il soit, ne l'est pas autant que celui d'Espagne et de Portugal, d'Italie et même d'Autriche, d'Irlande et même d'Angleterre, de Belgique et de Pologne, à certaines époques du moins.

Et, toutes choses d'ailleurs égales, plus on remonte dans les temps, plus on se rapproche de la primitive Eglise, et plus les divers clergés sont, et les peuples avec eux, à la fois humbles et superbes, riches et pauvres, savans et vertueux, bienfaisans et même illustres.

² Cependant voici ce qui se passe chez nos voisins protestans, de l'aveu de leur *Revue* de 1831 : « Le clergé anglican tire de la dîme la plus grande partie de son revenu; mais il puise à beaucoup d'autres sources des sommes très considérables : c'est lui qui exploite la plupart des établissemens de charité, et qui possède toutes les dotations affectées aux chaires et aux écoles publiques dans l'Université; d'immenses propriétés territoriales sont attachées aux sièges épiscopaux, aux cathédrales, aux collégiales; il a en outre le casuel, les offrandes de Pâques, les dotations des chapelles, les vicariats, les taxes des maisons dans les villes, et le monopole des emplois de prédicateurs, de chapelains, de bibliothécaires, d'administrateurs, dans une foule d'établissemens publics. Toutes ces branches de revenus réunies, dîmes ecclésiastiques, produits des évêchés, des doyennés, des chapitres, des cures, bénéfices, oblations, casuel, emplois de tout genre, s'élèvent, dans l'Angleterre et le pays de Galles, d'après un calcul modéré, à un total de 9 millions 459,565 liv. st. (236,480,125 fr.) !

« Le nombre des prélats, dignitaires et desservans, qui absorbent cette

Ce n'est pas la volonté qui nous manque pour lui interdire, même son droit, antique et solennel, d'aimer, d'appeler à lui,

somme énorme de 236 millions par année, est tout au plus de sept mille six cents quatre-vingt-quatorze; ce qui donne un revenu moyen de 30,700 fr. par individu. Quelques-uns de ces dignitaires reçoivent depuis 100 mille francs jusqu'à 500 mille francs par année; l'archevêque de Cantorbéry, de son propre aveu, n'a pas moins de 800,000 fr. Il est à remarquer que ces ecclésiastiques, si richement dotés, ne résident point dans leurs diocèses, et que toutes les fonctions actives sont remplies par des délégués appelés *curate*, dont quelques-uns sont réduits à un traitement de quelques centaines de francs. Il est à remarquer, surtout, que le clergé catholique, qui a été dépouillé par le clergé anglican, nourrissait les pauvres de ses aumônes, tandis que l'entretien de ces pauvres est maintenant à la charge des paroisses.

« On a calculé que le clergé de toutes les églises chrétiennes du monde, qui compte cent quatre-vingt-dix-neuf millions sept cents vingt-huit mille croyans, ne reçoit que 224,975,000 fr., tandis que le clergé d'Angleterre et du pays de Galles, pour 6 millions et demi de fidèles, reçoit et consomme seul 236 millions de francs.

« Le clergé anglican est encore plus avide et plus dévorateur en Irlande. Dans ce pays, où l'on ne compte guère qu'un million et demi d'habitans qui ne soient ni dissidens, ni catholiques, huit cents et quelques prêtres ont un revenu de 35,664,675 fr. ! Non contents de posséder un dixième du sol, ils réclament en outre la dîme des produits, et cela en présence d'une population qui se débat dans les convulsions de la faim, et du crime qu'elle engendre. »

L'ancien clergé catholique d'Angleterre était bien différent du nouveau, et Hume lui-même, le philosophe Hume, en lui rendant hommage, flétrit ses spoliateurs : « Il était impossible, dit-il, que les rigueurs exercées contre le clergé épiscopal n'affectassent pas très-sensiblement les royalistes, et même toutes les personnes de bonne foi. Par le calcul le plus modéré il paraît que *plus d'une moitié de l'ancienne Eglise était réduite à l'aumône*, sans autre crime que l'attachement pour les principes civils et religieux dans lesquels chacun avait été élevé, et pour ces lois même à l'ombre desquelles on avait embrassé cette profession. Abjurer l'épiscopat et la liturgie, et signer le covenant, était l'unique moyen de se garantir d'un si triste sort; et s'il s'échappait la moindre marque de mauvaise intention, comme on l'appelait, ou d'affection pour le roi qui aimait si tendrement le clergé, ce choix même n'était pas permis. Le caractère sacré qui donne tant de

* Voyez l'*Entreprise* de Jean Walker pour faire le dénombrement des souffrances du clergé. Le Parlement prétendait laisser au clergé la cinquième partie de son revenu; mais cet écrivain fait voir assez bien qu'une réduction de cette nature était une vraie moquerie. (*Note de Hume.*)

d'élever *les petits enfans*, comme le Sauveur. — Ajoutant l'inconséquence (mais aussi l'hommage) au despotisme, nous essayons de le forcer, quelquefois *manu militari*, à recevoir dans l'Eglise, c'est-à-dire chez lui, apparemment) le cadavre d'un homme dont l'âme n'a pas voulu de lui. — Et, lorsque nous couvrons de son or et de ses domaines les derniers de

poëts au sacerdoce, devenant encore plus vénérable par les souffrances que cette fidélité pour leurs principes attirait aux malheureux royalistes, aggravait l'indignation contre leurs persécuteurs qui les avaient dépouillés de tant de possessions inutilement garanties par toutes les lois divines et humaines que la nation avait connues jusqu'alors. »

Le nouveau clergé catholique d'Angleterre qui commence à se manifester de nouveau, commence aussi à se retrouver vertueux et zélé, et, par surcroît, savant et célèbre, exclusivement. — Tels, en particulier, les Prêtres que leurs ouvrages et leurs travaux ont élevés quelquefois aux fonctions éminentes d'Evêques et de Vicaires apostoliques : — l'illustre auteur du beau Commentaire de l'Apocalypse, si connu sous le titre de *Pastorine* (Walmesley); — Milner, Challoner, Poynter, auteurs de *l'Excellence de la religion catholique*, des *Fondemens de la Foi romaine*, des *Preuves de la religion chrétienne*, traduits dans toutes les langues du monde; — enfin, depuis, Georges Spencer, fils et frère de lords; — de Gillis, etc., dont l'éloquence est aussi connue en France qu'en Angleterre; — et ce Dominicain Mathew, dont la vertu, l'éloquence et l'autorité sont déjà telles (dans ce pays que la réforme a matérialisé, et qui s'enivre par nature depuis que par principe le vin n'est plus pour lui le sang de Jésus-Christ), qu'on voit s'enrôler à sa suite plus d'un million d'hommes avec le vœu d'une tempérance qui se confond véritablement dans un retour au catholicisme.

Mêmes illustrations, presque exclusives en Allemagne : — l'abbé Mœlher, dont la *Symbolique*, ou les *variations* nouvelles des protestans d'Allemagne, a fait trembler la réforme nouvelle; — l'abbé Werner, tour à tour le *Corneille* et le *Brydayne de l'Allemagne*; — l'abbé Overberg, supérieur du séminaire de Munster, auteur d'un *Catéchisme* dont la quarantième édition vient de paraître; — Geiger, surnommé le *Nestor de la Suisse catholique*, qu'une *Défense de l'Eglise contre l'Etat*, et une *Infailibilité du Pape*, ont mis sur la voie du cardinalat; — les abbés de Ram et Ubachs, de Louvain; — enfin, et surtout peut-être, cet abbé Rosmini de Milan, le *Bacon* et le *Vincent de Paul de la nouvelle Italie*, dont la science égale les vertus et la fortune, et que Manzoni appelle hautement son illustre maître.

Cependant, on ne cite pas aujourd'hui dans toute l'Europe, et par

nos parvenus, nous lui rendons à peine le pain qu'il voudrait partager avec les pauvres que nous avons faits,... et qu'il voudrait empêcher de s'indigner, de s'élever, de s'armer contre nous !!!

conséquent dans tout l'Univers, un seul *prêtre grec*, un seul *pasteur protestant*, un seul janséniste, etc., un seul *rabbin* surtout, qui jouisse, à ce titre, du plus médiocre renom.... Et il en est, que je ne veux pas rappeler ici, dont le nom même est devenu synonyme d'infamie!

* Le plus distingué d'Angleterre, Arthur de Perceval, Chapelain de la Cour, s'est fait connaître par une attaque quasi catholique des *Sociétés bibliques*; — les plus remarquables de Prusse ou d'Allemagne : Reinhard, auteur d'un *Système de morale*; — *Schleiermacher* (*P'illustre*, dit le *Semeur*), traducteur de *Platon*; — *Krummacker*, traduit par l'abbé Batain; — *Zschokke*, du grand conseil d'Argovie, ministre d'instruction publique, le vrai *Guizot de son pays* pour le nombre et la variété de ses écrits (ils ont fait jusqu'à des *journaux* et des *romans* tous deux); — et cet *Hermès*, à cent ouvrages illisibles, que nous n'avons connu en France que par sa mise à l'*index* de Rome; — et ce *Strauss*, qui a fait dire à Edvard Quinet lui-même : « Ce malheureux dispute au Sauveur son berceau et son sépulcre; il ne lui laisse que sa croix; » — et cet illustre *triumvirat genevois*, qui semble baptisé dans la cuisine : *Chenovièrre*, — *Moulinié*, — *Munier*!!! — et les nôtres : *Coguerel*, *Vinet*, *Vermeil*; — *Monod*, *Malan*, *Vilhelm*, etc., dignes filleuls de *Luther* (de *Iutum*, boue), et de *Calvin*; — et plus récemment, de MM. *Gobel*, *Seigle*, *Avoine*, *Poulard*, *Faucher*, *Lamourette*, le *Fessier*, *Poupart*, *Mouffe*, les plus fameux (c'est un fait) des derniers Jansénistes et *Constitutionnels*.

Dieu a placé, dans un nom, pour qui sait lire, tout un livre.

CONCLUSION.

LA DIGNITÉ, LE DEVOIR, ET L'AVENIR DU PRÊTRE

AU XIX^e SIÈCLE.

Jamais, il est temps de le dire, et c'est par là que nous devons finir, la dignité du Sacerdoce ne fut plus grande, ses obligations plus grandes, sa destinée plus grande, plus grande son actualité.

Le prêtre qui fut toujours tout-puissant, le serait encore, et surtout aujourd'hui : car aujourd'hui il n'existe plus, pour personne, d'empire possible que celui de la double supériorité intellectuelle et vertueuse. Et c'est, pour le prêtre surtout, qu'il n'est point de salut hors la capacité, et point de capacités hors le sacrifice. Plus ne sont les temps, où le *Saint-Sacrement* était une arme dans la main d'un prêtre isolé, dont la seule *présence réelle* faisait reculer ou s'agenouiller les Attila à la tête du genre humain. Autres temps, autres mœurs. Et, pour varier de moyens, le Sacerdoce ne change pas de puissance. Les peuples à présent ont appris (et qui n'a pas craint de leur apprendre ?) à ne compter pour rien les formules, à les mesurer du moins par les faits ; à ne reconnaître l'autorité que dans l'anéantissement du *moi*.

Mais cette capacité, avouons-le, est facultative, s'il y a quelque chose de facultatif au monde. Qu'est-ce qui pourrait empêcher un homme d'être généreux ? La méchanceté, la tyrannie elle-même (que l'on ne peut guère concevoir avec la pureté de la victime) loin d'être des obstacles, seraient des moyens, parce qu'elles offriraient des occasions de vertu.

Aussi, lorsque le Clergé périt, ce n'est jamais que de suicide.

La nouveauté, et l'ancien libéralisme du gouvernement du jour, ne sont que les plus magnifiques occasions de puissance, comme l'injustice ou l'ingratitude en sont de résignation pour le prêtre. Forcément *protestans* pour acquérir, nous sommes naturellement catholiques pour conserver. Nous faisons, tant que nous pouvons, libre, nous favorisons même, le clergé, notre ancien adversaire, parce qu'il prêche les devoirs que nous avons violés; et l'intérêt, si ce n'est pas la conversion, dévore ici l'inconséquence.

Et voilà pourquoi Casimir Périer est mort dévot;—pourquoi, MM. Guizot, Persil, Barthe, Teste même, prenaient *des gants* pour recevoir les Evêques, des plumes de courtisan pour leur écrire; — pourquoi, les frères Dupin portent la parole pour les défendre; — pourquoi, M. Cousin chérit les Frères de la doctrine chrétienne; — pourquoi, les Collèges et même les Séminaires ecclésiastiques, les *Ecoles chrétiennes* des Frères, véritables grands maîtres des universités catholiques, excitent déjà la jalousie et les rigueurs des petits maîtres, ou plutôt des maîtres étroits de l'Université légale.

Voilà pourquoi, de toutes les autorités, celle à laquelle le peuple obéit le moins, c'est la sienne; — pourquoi il nous reste, à défaut de l'amour, la crainte du Prêtre, lors même que la *crainte de Dieu* nous échappe (celui qui ne craindrait pas l'homme qu'il voit, dit saint Paul qu'il faut *crier sur les toits*, craindrait-il Dieu qu'il ne voit point?) — pourquoi, la Religion sort naturellement indépendante de toutes les servitudes, et seule triomphe de toutes les révolutions.

Voilà pourquoi enfin, la Religion seule, elle, *ne meurt jamais*, lorsque toutes les royautés meurent tous les jours autour d'elle.

Que le Prêtre personnellement surtout, sache dire Dieu, et, par lui, le devoir (exigé impérieusement par le Souverain Pontife son maître) d'indifférence des honnêtes gens en matière de gouvernement; — qu'il sache surtout ne solliciter ja-

mais, pour les autres que bénéfiques ; pour lui, que privations ; — qu'il soit *Christ*, enfin, et il sera dominant.

Et, ce qui est bien autre chose, tout le monde le laissera, le voudra dominant !

.....
 Mais nous ne terminerons pas cet ouvrage d'une si longue haleine, et le plus souvent écrit à la hâte, à courses de plume, d'esprit, et surtout de cœur, sans faire entendre, pour à Dieu, à des lecteurs que nous serions plus heureux que fiers d'avoir pour amis, la vérité que nous lui croyons la plus nécessaire parce qu'elle est la plus consolante : c'est dans le Clergé et dans les Fidèles à sa suite seulement, et tout au plus dans les infidèles aux autres communions, que (sans parler de l'immortalité et de l'éternité proprement dites), on voit le petit cesser de l'être de plus en plus ; le grand lui-même devenir toujours grand davantage, dans l'esprit des autres comme dans le sien.

Et cela pendant mille années, si la vie était de mille années.

C'est dans cet ordre de personnes seulement, que la mort elle-même est presque toujours l'acte le plus beau et le plus glorieux de la vie. Et, pour ne citer que les faits qui supposent et résument tous les autres : les derniers martyrs français de la Cochinchine, dont les *Annales de la foi* viennent de publier les Actes sublimes, J.-C. Cornay, Jaccard, et Borie ; le cardinal de Cheverus et M^{gr} de Quélen, prêtres-modèles, et identiques avec des pensées secondaires ou politiques différentes ; le duc Mathieu de Montmorency et le simple Fougereux¹, toujours fidèles ; et même Casimir Périer et Talleyrand, fidèles un moment, ont laissé au XIX^e siècle des traces spirituelles que n'effaceront jamais, que célébreront même toujours, la vie et même la mort contraires de leurs adversaires.

¹ V. sa *Vie*, par M. Gossin, son ami et son imitateur, chez les frères Gaume.

(Si ceux-ci vivaient dix années de plus, ils finiraient par n'être pas même jugés dignes d'une mention biographique.)

Eh bien ! encore une fois, il y a tel infiniment petit Prêtre de paroisse, tel plus petit Frère de la Doctrine chrétienne de commune, qui, en édifiant *une seule âme* de pauvre, et même en instruisant *une seule intelligence* d'enfant, fait mille fois plus de bien, aux yeux de Dieu, et même à ceux des hommes, que n'en firent jadis l'abbé de La Salle et La Chétardie leurs maîtres illustres ; et que ne font aujourd'hui de mal (et cependant il est immense), tout le Luthéranisme de la Prusse, tout le Schisme de la Russie, toute l'*Université* anti-ecclésiastique de France, et tout le *Journalisme* prétendu sacerdotal de Paris !

Or, il est évident, il est consolant et terrible à la fois (car il sera révélé au jugement particulier, et au jugement général), que Chacun de nous pouvait s'élever à la hauteur de ce simple Prêtre, et de ce plus simple Fidèle, en les admirant, le premier surtout !

Souffrons-le, du moins : *Quod erat Demonstrandum.*

FIN.

APPENDICE.

LES

CATHOLIQUES DEVANT LE SIÈCLE,

(OU LES PLUS REMARQUABLES HOMMES, MÊME DE CETTE ÉPOQUE,
OU DÉFENSEURS DU PRÊTRE.)

Il faut bien aussi compter au Clergé les plus grands peuples, et les laïques les plus célèbres par leur génie ou leurs vertus, leurs bienfaits, car ils sont toujours, et partout (chose admirable et non admirable à la fois !) les plus fidèles, les plus amis, les disciples [†], et même les apologistes du Prêtre.

Tels (même aujourd'hui que les nations s'en vont, avec leurs *Représentans*), les peuples au loin rois (*populos latè reges* : — l'Italie, sacerdotale par excellence, dont l'Europe, même dissidente, relève; — la Sardaigne, dont nous nous proposons incessamment de publier l'*Histoire*, vraiment inconnue, sous le titre de : *Magnificences d'un Royaume catholique, en présence du déplorable état d'une république protestante*; — l'Espagne et le Portugal, aux antiques *Majestés catholiques*, aux *Rois Très Fidèles*, où la réforme et la philosophie n'ont jamais pu mettre un pied à terre, et où les conquérans n'apparaissent que pour voir avorter leur ambition suicide; — la France elle-même, si redoutée et si sage, quelquefois jusque dans les révolutions, où les hommes de juillet eux-mêmes proclament encore la *Religion catholique*, la *religion de la Majorité*, et où le corps épiscopal conserve encore tant d'autorité; — et ses provinces, comme la Vendée, l'Anjou, la Bretagne, que Bonaparte appé-

† M. Molé, lui-même, le plus remarquable des hommes d'Etat, des hommes d'esprit et des hommes de lettres de ce temps, vient encore de nous révéler la supériorité mathématique et la charité de l'abbé Jantet, de Dôle, auquel seul le général Bernard dut sa fortune méritée, comme Monge et Merlin, etc., les leurs à l'abbé Bossut et aux Bénédictins de Douay.

lait un peuple de géans, où les communes ne sont encore que des *Paroisses* (de *parere*), c'est-à-dire des communes soumises au Prêtre, dont le maire n'est guère que le *bras droit*. — Telle, la Russie elle-même, où notre *grande armée* trouvait la foi chrétienne, et même la dévotion à la Vierge, portée dans les masses et dans les soldats, jusqu'à l'idée fixe. — Telle l'Angleterre surtout, où le repos du Jour du Seigneur fait, de Londres en particulier, comme une immense solitude recueillie; et où les retours et les dispositions au catholicisme mettent jusqu'au parlement en émoi.

Telles, avant tous les autres, les *Femmes* en général, dont les plus *fortes* (sont plus nombreuses que les hommes de ce caractère); dont les communautés et les fondations innombrables accompagnent toujours celles du Prêtre, qu'elles provoquent même tant de fois. (On dirait qu'elles voulurent, par leur zèle et leurs sacrifices, se venger de la nature ou de la société qui les excluent du Sacerdoce).

Tels, les Saints Laïques de toutes les époques, qui forment la grande majorité dans la *Vie* des milliers de *Saints* célèbres.

Telles, les Familles royales immortelles : les Savoie, les Bourbons, les Hapsbourg, dont la piété catholique est, on peut le dire, l'Âme immortelle comme elles.

Telles, *toutes* les grandes Familles nobles : les Montmorency, les Clermont-Tonnerre, les Lévis, les Mirepoix, les Croy, les Dreux-Brézé, les Larochefoucauld, les La Tour-d'Avvergne (Turenne), etc., qui se partagent, encore à présent, entre le sacerdoce et l'empire.

Telles, encore aujourd'hui, les Familles nombreuses qui, ayant eu un Évêque, ou seulement un Prêtre célèbre dans leurs ancêtres¹, l'ont constamment dans leurs souvenirs traditionnels, comme une véritable *noblesse* qui les *oblige* à tout jamais;

Telles encore, aussi bien, surtout dans certaines provinces, les Familles assez heureuses pour avoir un simple Prêtre vivant et autorisé dans le voisinage (qu'on ne voit guère se refuser, ou même ne pas se prêter à donner quelque membre nouveau à l'Église); et qui ne croient pas pouvoir entreprendre une affaire importante, et surtout faire une alliance, choisir un collège ou une profession, sans son con-

¹ Je citerai ou rappellerai au hasard, les premières venues : celle des trois Foisset de Bigny-sous-Beaune, dont le sacerdoce ou la fidélité sont si édifiants dans la Côte-d'Or, et si connus même à Paris; — celle des frères Gaume, de Franciscus Comté, ou des frères Le Clerc de Paris. C'est là que les auteurs sont obligatoires pour les éditeurs, et que les Bons livres sont l'effet direct ou indirect des Prêtres les plus éclairés.

seil ; et, encore moins, commettre une iniquité ou faire un scandale à sa vue :

(L'étranger lui-même, en opposition avec un membre de famille où se trouve un Prêtre, l'en menace, et par là souvent le contient ou le domine).

Tels, les Millions de Martyrs et les milliers de Confesseurs, (de l'Eglise, c'est à-dire du prêtre), dont le dévouement a de si profondes influences sur les contemporains et la postérité ;

Tels surtout, les Convertis d'abord au Christianisme, et puis au Catholicisme, dans chaque siècle depuis le premier, les convertis du judaïsme, du paganisme, des hérésies, de l'islamisme, du schisme grec, de la réforme, de la philosophie : tous hommes du Prêtre s'il en fut jamais, puisque c'est à sa parole, ou à ses pieds qu'ils s'humilient, entre ses bras qu'ils veulent mourir. On cite à peine un esprit prétendu fort, qui n'ait pas fait le plongeon, comme disait de Dalember Condorcet, qui le fit lui-même, d'une façon si terrible.

Nous en avons sous les yeux, une liste de Milliers, dans les plus hautes conditions, et dans tous les ordres de sciences et de génie.

Mais c'est évidemment la matière d'un livre à part, tout prêt, sans objection, sans réplique possibles, et qui sera de nature à étonner même les savans, plus oublieux, plus ingrats, et souvent plus ignorans que les gens du monde.

Nous nous contenterons ici de rappeler, ou plutôt d'apprendre, que, malgré toutes nos iniquités, et peut-être à cause d'elles, les plus beaux noms ou les plus fameux, les plus beaux livres, les plus belles actions, même modernes (plus on remonte dans les temps, et plus cette vérité est éclatante : tant il est vrai que nous progressons !) sont tous catholiques, explicitement ou implicitement.

Ils sont même (après ceux du Prêtre et de l'Eglise) les seuls noms, les seuls livres, les seuls actes qui soient beaux !

Les seuls livres, en effet, remarquables et remarqués depuis quelques années en France, au milieu d'un océan de livres ignorés ou fugitifs : le *Christ devant le Siècle*, de M. Roselly de Lorgués¹ ; La *Religion constatée universellement* (à ses pauvres erreurs près), du cénobite de la Marne ; le *Tableau des Fêtes chrétiennes*, par le vicomte de Walsh ; l'humble et magnifique *Vierge*, du marquis de Valori ; le *Traité de l'Unité*, par M. le colonel d'Etchégoyen ; l'*Agonie de la France*, par le marquis de Villeneuve ; l'*Agonie du genre hu-*

¹ M. Dupin, alors président de la chambre, fut frappé du *Christ devant le Siècle*, au point de solliciter le grand prix Monthyon en sa faveur.

mais, par M. de Ponchon, de Lyon; les *Voyages à Jérusalem et en Orient*, par MM. le baron de Géramb, Michaud et Poujoulat, de Marcellus, de Lamartine, de Raguse, de Laborde; les *Voyages en Italie ou à Rome* ¹, de M. le marquis de Beaufort, du baron de Mengin, etc.; de M. de Joux, etc.; l'*Histoire de Pie VII*, par M. Artaud; la *Vie de sainte Elisabeth, reine de Hongrie*, par le comte de Montalembert; l'*Histoire de saint Louis*, par le marquis de Villeneuve-Trans ²; la *Restauration des sciences politiques*, par M. de Haller.

La seule Illustration philosophique survécue : M. de Bonald; la seule politique : M. de Frénilly ³; — la seule littéraire : M. de Chateaubriand, dont la préface du *Milton* est le chef-d'œuvre, car c'est le *Génie*, non *du christianisme*, mais du Catholicisme : une *philippique* contre la réforme.

Les premiers *Académiciens des sciences modernes* : — Cauchy, le plus profond mathématicien depuis Euler et La Grange, *Apologiste du catholicisme*, et Fidèle jusqu'au prosélytisme; — Poisson, avouant le déluge de la Genèse, jusque dans sa *Théorie mathématique de la chaleur*; — le baron Thénard définissant « le génie un don du Ciel qui rapproche de Dieu celui qui en fait un noble usage » et « le prétre l'instrument ordinaire même de ce génie. » — Geoffroy St-Hilaire, auteur d'une *Manifestation de l'esprit de Dieu dans les phénomènes de l'univers*; — Arago, proclamant, jusque dans l'*Annuaire de 1832*, que : « le calcul des probabilités montre qu'il y a plus de 4 milliers à parier contre un, que le système solaire n'est pas l'effet du hasard; » et à la chambre de 1834 : « ce qui me blessa le plus, fut le renversement de la Croix de Notre-Dame » : — Raspail lui-

¹ A Rome, où nous tendons tous, selon l'antique et prophétique : *Italiam! Italiam!* et d'où Michelet nous écrivait : « J'ai embrassé de bon cœur la croix de bois qui règne au Forum sur les débris de l'empire romain; cette croix de bois a sauvé le monde. »

² Aujourd'hui que les rois s'en vont ainsi que les peuples, et que les peuples ont, plus que jamais, le goût, et jusqu'à la manie, de connaître le *moyen-âge*, c'est-à-dire le temps où les rois et les peuples venaient, grandissaient véritablement plus que jamais : il est bien avisé, il sera heureux (nous le lui prédisons), le noble et savant écrivain qui a conçu et exécuté de nouveau, magnifiquement, on peut le dire, l'*Histoire* de tout le moyen-âge, dans l'*Histoire* du plus magnifique, c'est-à-dire, du plus fidèle, du plus humble, du plus légitime de tous les Rois. Le petit-fils de saint Louis est, encore aujourd'hui, à cause de lui, et non (quoi qu'en dise M. Dupin), *malgré lui*, roi de France.

³ On trouve jusqu'à l'*Histoire* de 1830-1840, et, par surcroît, tout l'esprit et toute la littérature de Rivarol dans ses seules *Assemblées représentatives*, de 1816.

même, Dédiant sa *Chimie organique* à l'abbé Eysseric, son ancien maître. — Tous les géologues vivans, en France, en Belgique, en Allemagne, en Angleterre, comme en Italie : Chaubard, Bertrand, Bory de Saint-Vincent, Becquerel, Elie de Beaumont, d'Omalius d'Halloy, Buckland, Playfer, Labèche, disciples de Deluc, correspondant et ami intime de l'abbé Emery, et apologistes même explicites du récit de Moïse.

Les premiers Médecins ou Physiologistes de la capitale : — Recamier, auteur d'une péremptoire apologie *de l'Abstinence* ; — Cruveilhier, faisant précéder son *Anatomie* d'un *hymne au Créateur* ; — Rostan, s'écriant, et écrivant dans son livre : « Quoi ! l'âme, être immatériel, immortel, susceptible de maladie ou de mort ! quelle ineptie, ou quel blasphème ! » — Chomel, avouant et écrivant qu'il « n'a vu apprendre avec calme que le terme de leur vie était proche que dans ceux dont l'âme était contenue par une confiance entière dans les dogmes religieux ; » — Andral, que : « Les idées de l'École de la Sensation d'Helvétius, etc., ont guidé Broussais dans son *Irritation* et sa *folie* » ; etc., etc.

Les plus savans de l'époque : — Le marquis de Pastoret, apologiste, *ex professo*, de *Moïse* ; — M. Daunou, déclarant dans l'*Histoire littéraire de France* : « Plus puissans que tous les autres princes, les Papes exerçaient sur les études une influence universelle presque aussi remarquable en France qu'en Italie, etc. »

Les plus spirituels, les plus piquans, les plus *français, nés mairins* : — Le comte O'Mahony, à la devise : *Ubi Crux, ibi patria* ; — Nettement, auteur de *Ruines* chrétiennes, péremptoires contre celles de Volney ; — Fortunat, Frapier, Alphonse Karr, adversaires ingénieux de toutes les *folies du siècle* : véritables *Figaro chrétiens* ; — Alexis Dumesnil, aussi Fidèle aujourd'hui dans ses *Recettes politiques*, véritables *Caractères de la Bruyère*, que jadis l'abbé de Lamennais, son adversaire dans le *Conservateur*.

Le plus populaire des *methodistes*, et le plus habile après l'abbé Déshoullières, Jacotot, élevant aux nues, dans l'*Enseignement maternel*, l'éloquence de la chaire catholique, qu'il appelle *Un Miracle de tous les jours* ; en ajoutant : *Et ce miracle s'est opéré par la Foi*.

Les plus distingués des Écrivains, les plus naturellement ou volontairement religieux : — Kératry, auteur d'un *Traité de l'existence de Dieu et de l'Immortalité de l'Âme* ; — Villemain, dernier traducteur et admirateur des *Pères* ; — Géruzex, apologiste de *saint Bernard*, etc. ; — Michelet, éditeur si catholique des *Mémoires odieux de Calvin* ; — Capéfigue, auteur d'une *Histoire de la réforme* contre la réforme, et d'une *Histoire du siècle de Louis XIV* contre

les siècles de la philosophie ou de la révolution ; — Mignet, auteur, et lecteur à l'*Académie des sciences morales*, d'un *Mémoire sur la civilisation de l'Allemagne par le Christianisme*, c'est-à-dire (et il le prouve), par les Papes, les Évêques, les Missionnaires ; et même d'une Apologie *De la féodalité et Des Institutions de saint Louis* ; — Lamartine, dont le chef-d'œuvre est un *Jésus-Christ*, aux vers duquel Lainé rendit son âme :

Pour moi, soit que ton nom ressuscite ou succombe,
O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe.

Hugo disant : « Pythagore, Platon, sont des flambeaux ; le Christ, c'est le jour. » — Barthélemy, chantre du Sacre de Charles-Dix, et même

De cette Rome enfin, merveilleuse cité ;
Si rayonnante encore dans son antiquité,
Qui, veuve des Césars, à leur couche fidèle,
Ne jugea que Dieu seul pour époux digne d'elle.

— Béranger lui-même, l'auteur poétique d'une révolution de 1830, qui n'est pas du tout poétique, auteur de *Dithyrambes sur le Déluge*, le *Jugement dernier*, le *Rétablissement du culte* en 1802, où se trouvent les seuls vers sublimes de l'auteur ; et ceux-ci, par exemple, sur le Soleil de Dieu :

Et, lugubre flambeau du sépulcre où nous sommes,
Lui-même à ce long deuil, fatigué d'avoir lui,
S'éteindra devant Dieu, comme nous devant lui.

— Reboul, le plus grand des poètes naturels, égal au moins aux artificiels, auteur d'un *Enfer* pour les Athées, supérieur à beaucoup d'égards à celui du Dante ; — Paul de Laroche, le premier peintre de la France, auteur d'une *Jeanne Gray*, et d'un *Charles I^{er}*, martyr de seconde majesté.

Les seuls enrichis des journalistes : — Bertin de Vaux, ami du prêtre Geoffroy, de Féletz, etc. ; — de Genoude, traducteur de la *Bible*, et enfin Ecclésiastique ; — Emile de Girardin, disant dans la *Presse*, pour soutenir les petits Séminaires : « Ils ont dit : le Clergé est puissant ; et comment ne le serait-il pas ? c'est le corps le plus instruit, le plus régulier, le plus probe, et par conséquent le plus estimé et le plus aimé ; » — Le plus éloquent des *Journalistes de Paris*, M. de Feuillide ; — le plus prosélytique, M. Bailly de Surcy ; — le plus logique, Granier de Cassagnac ; — le plus courageux, M. de Lisle ; — le plus sage, M. Pillet aîné ; — le plus politique, Boyer Fonfrède ; — le plus populaire, Jules Janin : tous connus par des défenses quotidiennes de la religion, des évêques ou des prêtres catholiques, et surtout par des philippiques contre la philosophie ou la révolution.

Le plus sage des Jurisconsultes, le fondateur du *Droit commercial* français, Pardessus, communiant à toutes les fêtes de la Vierge ; — le plus savant praticien, Berriat-Saint-Prix, auteur d'une *Vie de Cujas*, où il se plaît à démontrer sa conversion et même sa vie catholiques ; — le plus éloquent des Procureurs généraux, Nault de Dijon, auteur d'une *Vérité catholique*, réimprimée en 1839 ; — le plus éloquent des avocats, Romiguière, disant à la révolution de juillet : « Je défendrai tous les honnêtes gens, et surtout l'archevêque de Toulouse ; » et plaçant dans un couvent sa fille unique ; — Sauzet, s'écriant dans sa défense des ministres : « Si la *politique* varie, la *justice* est immobile comme Dieu qui est son essence ; » — les plus politiques : Persil et Barthe, assez hardis pour déclarer, dans leurs circulaires de chancellerie : « La révolution n'est pas venue pour détruire, mais bien pour protéger la religion et en être soutenue à son tour ; » — le plus judicieusement éloquent, le plus désintéressé de son ordre, le plus aimé de la magistrature, et le plus sûr de la présider un jour, sans exciter son envie, M. Paillet, écrivant au plus célèbre apologiste du catholicisme de l'époque : « Vous défendez seul les grandes vérités, et, pour ma part, *sans la Religion, je ne conçois rien à rien* ; » — le plus savant et le seul original des avocats, Dupin, *Défenseur de J.-C.* contre le juif Salvador ; — le plus grave et le plus avancé des tribuns, Odilon-Barrot, signataire avec le juif Cremieux d'une *Consultation*, « donnant aux maires le droit d'empêcher de danser, jouer, vendre autour des églises, les dimanches et fêtes ; » et désavouant solennellement en l'expliquant son mot fameux, que *la loi était athée* ; — le plus impressif des tribuns du jour : Berryer, sachant par cœur, pour y trouver le secret de la magique parole, les *Oraisons funèbres* de Bossuet ; — le plus piquant des pamphlétaires : Cormenin, auteur d'un *Mémoire célèbre pour la liberté des prêtres catholiques* ; — le plus ingénieux des observateurs et des romanciers, Balzac, appelant, *sublime, la Liturgie de la chrétienté romaine*, dans un article intitulé : *Saint-Thomas d'Aquin*.

Dans un ordre de personnes, plus grave et plus accrédité : — Le plus sage des ministres des finances modernes, M. de Villèle, s'écriant un jour : « la Foi catholique, c'est la première et la dernière vie des nations. » — Le duc de Bellune, dont l'esprit et la présence d'esprit, sont presque aussi célèbres que le courage et la fidélité, disant, depuis que la retraite, la méditation, et une suite de pertes cruelles l'ont mis à même de se rendre sensibles à lui et aux autres, les deux systèmes qui se partagent le monde : « Il en est un qui représente la grande armée en certaine bataille, où la victoire se voit

dans les yeux du Général ; l'autre offre tout le *pêle-mêle* d'une déroute ; » — et son fils, le marquis de Bellune , auteur d'une brève *Apologie de la religion* , à l'usage de ses enfans. — Le plus remarquable des Gardes-des-sceaux, M. de Peyronnet, auteur de *Prières en vers* , et finissant ses *Esquisses politiques* , par ces mots : *Dieu seul est grand, Dieu seul est seul*. — Le plus intelligent des hommes d'État modernes : — Soult, sauveur du Séminaire de Viviers en 1830 ; — le plus distingué, le duc de Broglie, déclarant un jour en pleine chambre des pairs : « Cette courte vie a été donnée à l'homme pour en mériter une meilleure, tous les instans qui nous sont comptés doivent être employés dans ce but ; aucun de ceux qui nous restent à vivre, jusques et compris le dernier, qui ne puisse, s'il est sanctifié par le repentir, obtenir grâce pour nous devant la miséricorde divine » ; — et sa femme, si aimée et si savante à la fois, traduisant de l'anglais les *Preuves intrinsèques du Christianisme*. — Les plus habiles ou les plus heureux sous tous les règnes : — M. Molé , auteur d'un *Essai de Morale*, où il proclame l'*Origine divine du pouvoir*, et appelle sublimes les si religieuses *Pensées* de Pascal, qu'il sait, dit-on, par cœur ; — M. Pasquier, mieux inspiré encore, demandant, comme ministre, des *Evêchés nouveaux*, avec des paroles comme celle-ci : « Il faut qu'il y ait un nombre suffisant d'Evêques, pour qu'il y ait un nombre suffisant de Curés. Et comment les Missions ne seraient-elles pas nécessaires, les Missions qui, mieux que toutes les institutions humaines, fondent les institutions sur les vrais principes de l'ordre public. » — M. Decazes , demandant en 1819 cinq cents succursales nouvelles, avec ce motif : « De légers sacrifices pour le Trésor deviennent de grands bienfaits pour l'Église, et par conséquent pour l'État et l'ordre public. » — M. Portalis, fils de l'illustre apologiste de la religion catholique à l'occasion du Concordat, et éditeur d'un livre contre l'*Abus de l'esprit philosophique*. — M. Séguier, fils de l'illustre adversaire des philosophes, prophète de la révolution dont ils préconisaient les causes, ami courtisan des rois et du peuple, mais *jusqu'aux autels* exclusivement ; disant encore l'autre jour à un avocat populaire : « La justice est pure et simple, et non populaire ; » et, montrant du doigt le Christ : « C'est aussi la seule chose que demande celui qui est là. » Et Royer-Collard, le *Nestor des élus* politiques sous tous les règnes, le grand maître de la *Doctrine* (trionphante) des intérêts, seul homme dont les *discours* étaient naguère , et dont les bons *mots* sont encore, dit-on, aujourd'hui, des événemens ; Royer-Collard, dans l'austère maison duquel la prière se fait en commun.

Le plus *heureux* et le plus *pauvre* des hommes de Juillet ,

M. Thiers, disant textuellement, dans son *Histoire*, pour la neutraliser tout entière avec lui-même : « Toute usurpation a un cruel retour, et celui qui usurpe devrait y songer, du moins pour ses enfans qui, presque toujours, portent sa peine. » — « L'Assemblée constituante ne pouvait pas déposer Louis XVI. » — « Sa vie ne fut qu'un long martyre ; il aimait le peuple, accueillait ses plaintes ; résolu pour lui à tous les sacrifices, ne sachant en imposer aux autres. » — Deséze termina par ces mots, si courts et si justes : « Je m'arrête devant l'Histoire : songez qu'elle jugera votre jugement, et que le sien sera celui des siècles ! » — Et à l'académie : « Pascal, Bossuet, écrivains caractérisés s'il en fut jamais, ont grandement pensé, naturellement écrit, et l'expression naturelle de leurs grandes pensées en a fait de grands écrivains. » — « Quel temps, quelles choses, quels hommes, depuis cette mémorable année 1789 jusqu'à cette autre année, non moins mémorable, de 1830 ! La vieille société française du dix-huitième siècle, si polie, mais si mal ordonnée, finit dans un orage épouvantable. Une couronne tombe avec fracas, entraînant la tête auguste qui la portait. Aussitôt et sans intervalle sont précipitées les têtes les plus précieuses et les plus illustres. Génie, héroïsme, jeunesse, succombent sous la fureur des factions, qui s'irritent de tout ce qui charme les hommes. Les partis se suivent, se poussent à l'échafaud, jusqu'au terme que Dieu a marqué aux passions humaines. » — Et à la Chambre, un jour répondant à Garnier-Pagès, à l'occasion du salut du roi, et de la mort de ceux qui l'entouraient : « Cette joie, cette douleur devaient s'épancher aux pieds des autels ; tous les peuples portent là l'expression des grands sentimens qui les impressionnent. Et je le répète, la France ne pouvait se prosterner que devant l'autel catholique. »

Le plus riche, et le plus malheureux, au contraire, des hommes de 1830, M Laffitte, prononçant, le 14 juin 1836, son fameux Discours commençant par ces mots : « Dégouté du présent. . . , et finissant par ceux-ci : « Quoi, messieurs ! on ne trouve qu'une différence de 9 millions sur une dépense de plus d'un milliard, et cette différence est remarquée ? Un gouvernement choisi par le pays ne coûte que 9 millions de moins qu'un gouvernement imposé par l'étranger, et on s'en applaudit ! On ne sait ce qui doit étonner le plus dans cette inconcevable comparaison, ou de l'erreur matérielle des chiffres, ou de la nature de la comparaison elle-même. QUANT A MOI, LA ROUGEUR M'EN MONTE AU FRONT, ET, JE LE DÉCLARE, SI TEL DEVAIT ÊTRE LE RÉSULTAT FINANCIER DE CETTE GLORIEUSE RÉVOLUTION, ET SANS PARLER DE TANT D'AUTRES MÉCOMPTES, SI 9 MILLIONS ÉTAIENT TOUT CE QUE LE PAYS AURAIT GAGNÉ, JE LE DIS AVEC

DOULEUR, MAIS JE CROIRAI DEVOIR DEMANDER PARDON à Dieu ET A MES CONCITOYENS DE LA PART QUE J'AI PU Y PRENDRE. (Agitation confuse). — « Mais nous n'avons pas même gagné ces misérables 9 millions ! Erreurs, illusions, déceptions ! en ces trois mots paraît se formuler l'histoire générale de nos finances. »

Et, pour couronner à son tour ceux qui l'ont couronné, Louis-Philippe, ... parlant rarement, sans oublier ses électeurs prétendus, et sans reconnaître la Providence réelle, dont il relève exclusivement; et se complaisant à choisir des Evêques dignes des plus beaux jours de l'Eglise gallicane.

Ouvrez les quelques dernières tombes illustres, et vous n'y trouverez d'immortels, à des titres ou à des mesures divers, que : — Le premier, à la tête : le comte Joseph de Maistre, aux *Soirées* sur la justice, même temporelle de la Providence, et au *Pape*, seul et toujours infallible ; — et, à distances, Portalis l'ancien, défenseur du Prêtre persécuté et apologiste du triomphant ; — Fontanes, chante sublime du *Curé de campagne* et de la *Présence réelle* ; — Deluc et Cuvier, exhumant les titres de la *Genèse* et les médailles du Déluge dans les flancs des montagnes, dans la physiologie des animaux et des végétaux fossiles ; — Champollion, les déchiffrant dans les Hiéroglyphes Egyptiens ; — de Sacy, dans les langues orientales ; — Malte-Brun (apologiste et zélé promoteur du *Génie du Christianisme*, et même *De la Légimité*), dans les plus lointaines plages de la terre ; — Bernardin de Saint-Pierre, dans la Nature générale ; — Ducis, Chenédollé, Millevoye (*Moïse*, etc.), dans la Poésie de la *Bible*. — Laplace, trouvant la *Semaine* sans inventeur humain, dans tous les lieux et tous les temps ; et mourant après avoir demandé et reçu le Viatique du curé d'Auteuil ; — son noble fils, défendant hautement, à la Chambre des Pairs, le Dimanche comme *fondement de la Foi* ; — et Lagrange, auteur d'une *Histoire de la Religion*, félicitant, avec Laplace, Bonaparte, lors du Concordat, « de ne former bientôt plus de l'Europe entière qu'une immense famille *unie par la même religion*. » — Le dernier et peut-être le plus grand des Jussieu

† Un seul homme, se levant quelquefois à la Chambre des députés, à la Cour de cassation, et réclamant dans les journaux, contre le Clergé, toujours seul et inécouté, M. Isambert enfin, ayant à peine le *Constitutionnel* pour écho ; — et il se trouve qu'il ne parle, qu'il n'écrit pas même français ; — et encore, il vient d'écrire religieusement à *l'Univers* religieux : « Quant à moi, fidèle à des opinions aussi consciencieuses que les vôtres peuvent être, aussi religieux, aussi convaincu de la pureté de mes croyances que vous l'êtes des vôtres ; » — et il se défend d'être protestant. »

méritant que M. Flourens dit de lui : « Il avait, comme son oncle Bernard, une piété sincère. » — Le plus habile des Ingénieurs de l'Empire, Prony, disant dans ses *Marais pontins* : « Tout ce que fait Pie VI porte le caractère monumental, depuis les temples jusqu'aux plus simples maisons de poste. Il s'est acquis des droits immortels à la reconnaissance publique » ; et appelant, pour lui ouvrir et fermer les yeux, son cher curé de Nanterre. — Le plus habile Ministre de la guerre, Gouvion-Saint-Cyr, disant dans ses dernières *Mémoires* : « Le gouvernement Papal fut facilement renversé ; mais lorsqu'il fallut le remplacer, ce fut autre chose. » — Le dernier héros militaire, Richepanse l'*Africain*, s'écriant, à sa mort sublime : « Quatre-vingt-cinq blessures ! on peut mourir. C'est la mort que j'ai toujours demandée à Dieu. » — Le plus éloquent des tribuns du peuple sous la restauration, le général Foy, disant à l'occasion du budget de 1820 : « Le vénérable successeur de saint Pierre a toujours prêché la modération et la paix. » — « La volonté où je suis de soigner et d'honorer l'écriture légale de la religion dans laquelle je suis né, et que je vénérerais encore, quand même elle ne serait pas la mienne... Je ne demanderais pas pour le dernier de ses ministres qu'ils ne reçussent plus l'aumône ; je voudrais qu'on les mit en état de la faire. » Et il mourut, dit son historien M. Mahul, « en prononçant le nom de Dieu. » — Les plus éloquens des royalistes : — Martignac, chanteur quasi-poétique de la *Vierge* ; — Lainé, suppliant dans son testament qu'on l'enterre comme un pauvre de la paroisse au cimetière du village où il avait reçu le jour, sans autre cérémonie qu'un Prêtre ; et mourant entre les bras de celui de Notre-Dame-de-Lorrette, qu'il avait édifié long-temps avant de mourir, en lui récitant de mémoire l'*Ode à Jésus-Christ* de Lamartine. — Le plus savant et le plus influent des derniers diplomates, d'Hauterive, dont M. Artaud s'est fait l'*Historien*, auteur d'une *Théognosie*, sorte de *Théodicée* catholique, et voulant mourir, à tout prix, entre les bras du digne abbé Desjardins. — Le plus fameux des écrivains libéraux, Montlosier, avec les seules œuvres duquel on a publié une véritable *démonstration ecclésiastique*, sous le titre d'*Apologie du Clergé, des Jésuites*, etc. ; — Maine de Biran, l'ami, et même le maître de Royer-Collard : « Remplissant d'une manière édifiante ses devoirs de chrétien, dit son biographe, aujourd'hui préfet, M. Mahul ; et recevant les sacremens des mains de M. le curé de Saint-Thomas-d'Aquin. » — Le plus sage des premiers ministres de juillet, Casimir Périer, demandant et recevant les sacremens de l'Église à sa mort ; et sa femme, faisant imprimer chez Rusand, à Lyon, un *Recueil de Prières à l'usage des âmes pieuses*. — Lafayette lui-

même, le *Nestor* et le *cheval de bataille* des révolutions dans les deux mondes, disant dans ses *Mémoires* à sa si pieuse épouse : « J'ai plus que jamais besoin de croire que tout ne meurt pas avec nous. »

Les plus savans jurisconsultes : Toullier, définissant « le premier supérieur de l'homme, Dieu, » et apprenant, comme Proudhon, le Droit civil dans sa source : le canonique (V. p. 252 de cet ouvrage) ; — Proudhon, retournant à la Table sainte, lors de la Mission de Dijon, en 1824 ; — Merlin, appelant pour mourir, et long-temps avant de mourir, le curé de Sainte-Valère ; et apologiste de la Confession jusque dans un Réquisitoire à la Cour de cassation ; — Henrion de Pensey, disant, dans l'*Eloge de Dumoulin* : « On veut nous ôter la religion : hé quoi, la religion, la sanction la plus inviolable des lois, la seule que l'homme porte toujours avec lui, la seule qui place le supplice à côté du crime dans le cœur du méchant ! » — Le président Agier, dont l'autorité était si invincible au palais, traducteur des *Psaumes d'Isaïe*, et même de l'*Apocalypse*, d'après l'hébreu ; — Bellart, dont Billecoq a révélé les actes de la piété la plus vive ; — Billecoq, auteur d'un livre intitulé : *De la religion relativement à l'état, aux familles et aux individus* ; — Courvoisier, d'un *Discours de rentrée* à Lyon, en 1827, avec cette épigraphe, qu'il a pour objet de développer : « Instrument de la divine Providence, l'ancienne philosophie a proposé la Révélation ; la philosophie moderne s'attache vainement à la détruire ; » — le président Riambourg, historien de la *Tradition* catholique ; — Hennequin enfin, dont la piété était presque angélique.

Dans l'ordre des Savans exacts proprement dits : — Fresnel, disciple de l'abbé de Larivière, et mourant entre les bras du curé de Ville-d'Avray ; — Ampère, méritant qu'un ami dit sur sa tombe à Marseille : « Confident de ses pensées ces dernières semaines, je sais que ses heures les plus douces furent celles qu'il passa dans l'accomplissement de ses devoirs de religion ; » — Bayle, le plus habile médecin de l'Empire, assistant tous les jours à la messe, en communiant à chaudes larmes (fréquemment) ; — Laënnec, trouvant dans son immortelle *Auscultation médiate*, « de nouveaux motifs » à sa piété profonde ; — Pinel, disant hautement à l'auteur du *Dictionnaire des Athées*, depuis converti : « Je publierai un *Dictionnaire des Fous*, où vous serez à la tête ; » — le plus grand opérateur du siècle, Dupuytren, passant ses dernières années avec l'âme de l'Archevêque de Paris ; — Broussais, lui-même, écrivant dans son testament : « Je reste avec le sentiment d'une *intelligence coordonnatrice* ;... les athées se moqueront de moi ; » et laissant un fils dans les ordres sacrés.

Le dernier inventeur mémorable, Joseph Niepce (il est prouvé que ce ne fut pas Daguerre : *Sic vos non vobis*), dont l'abbé Besson, curé de Givry, vient de célébrer sur le *Mont-Avril* » la piété et les vertus héréditaires. »

Le dernier Voltairien, Destutt de Tracy, disant dans son dernier ouvrage, le *Commentaire sur l'esprit des lois* : « Le législateur doit donner la préférence à la religion qui exige le plus de soumission des esprits et proscriit le plus tout examen. Il doit par tous les moyens rendre cette religion exclusive et dominante. » — « Toutes les religions, excepté la véritable, sont des systèmes plus ou moins téméraires. » — Charles Fourier : « S'il est absurde de ne pas croire en Dieu, il n'est pas moins absurde d'y croire à demi et de penser que la Providence n'est que partielle. » — « La nature est composée de trois principes : 1° Dieu ou l'Esprit, principe actif ou motif; 2° la Matière, principe passé et nul; 3° la Justice ou les mathématiques, principe régulateur du mouvement. » — « Le volcan, ouvert en 1789 par la philosophie n'est qu'à sa première éruption. Nations civilisées ! cessez d'attribuer au hasard ces bouleversemens, ils sont l'effet de la vengeance divine contre vos criminels secrets. » (*Théorie des quatre mouvemens*, où l'on a compté le nom de Dieu plus de cinq cents fois. Lyon, 1803.)

.....
 Le représentant de la dernière secte philosophique moderne, Cousin : « La raison a combattu à outrance toutes les vérités sans en constituer aucune (*Cours d'histoire de la philosophie*). — « Je erois au christianisme et à l'Église catholique, (*Préface de ses Fragmens*). » — « Le Verbe divin intervient pour montrer le but et la règle, et aussi l'espérance. C'est là la grâce, c'est là la foi... La doctrine calviniste n'est qu'un des côtés de la doctrine catholique exagérée ou faussée. » (*Revue française*, 1858.) — La raison, c'est Dieu s'abaissant jusqu'à l'homme et se révélant à lui. » (Ib.)

Les protestans français, plus éclairés qu'ailleurs, sont encore plus enclins au Catholicisme, et font, au défaut d'abjurations proprement dites, des aveux qui les supposent visiblement. — Benjamin Constant, calviniste de Genève, le seul homme d'esprit des écrivains protestans, selon M. de Châteaubriand, dit, jusque dans son *Traité De la Religion*, où il rit de la philosophie de Voltaire : « Nous révérons les vertus des Fénétons et des Vincent de Paul » ; et jusqu'à la chambre des Députés, le 13 mai 1821, à propos du Concordat : « Tout ce qui est beau, tout ce qui est noble se rattache à la religion ; tout ce qui contribue à la rendre plus puissante et plus sacrée obtiendrait mon approbation. La Religion de l'État doit obtenir tous

les avantages possibles, et nous devons prendre les moyens de rendre à ses ministres toute la considération qui leur est due ».

Et son disciple, élevé comme lui à Genève, bourreau ou victime de Juillet comme lui, M. Guizot, écrivant, en dernier lieu, dans sa *Religion dans les sociétés modernes* : « Êtres immortels, ni les secrets de notre sort, ni les limites de notre ambition ne sont sur cette terre, et la vie que nous y menons n'est qu'une bien petite scène de la vie inconnue qui nous attend ; » — Calviniste incertain, plaçant des satires de la réforme, jusque dans ses *Leçons d'histoire*. (Voy. entr'autres la douzième, 1828) ; — et proclamant, jusque dans la dernière *Revue française*, que « le Catholicisme, c'est l'autorité systématiquement conçue et organisée. Il la pose en principe et la met en pratique avec une rare fermeté de doctrine, et une rare intelligence de la nature humaine. »

Jamais l'Église romaine ne fut mieux prouvée.

Lamennais, lui, n'a écrit de pages éloquentes et immortelles, que ses *Philippiques* contre la philosophie et le protestantisme.

Nous ne rappellerons ici que sa prophétie contre lui-même, dans la plus belle page de son *Essai sur l'indifférence* :

« Autant l'homme est grand quand on le contemple dans ses rapports avec ses semblables, au milieu de l'ordre dont il fait partie, autant sa faiblesse fait pitié, lorsque, rompant les liens de cette noble dépendance, il ne veut plus relever que de lui-même. Fuyant toute société, et privé des biens auxquels il participait comme être social, dépouillé, nu, il emporte au désert une triste souveraineté qui n'est que la servitude de toutes les misères. Il s'en ira, ce souverain, cet esprit sans maître, cherchant çà et là dans la nuit quelques vérités écartées pour nourrir sa raison mourante, sa misérable philosophie ; mais en vain : seul, il n'est rien, ne peut rien, pas même vivre. S'il en doute, qu'il remonte au moment de sa naissance ; qu'il se représente ce qu'est l'homme au sortir du néant. Qu'apporte-t-il avec lui ? que possède-t-il ? Interrogez vos souvenirs, ils ne vous répondront même pas. L'enfant n'a d'abord, ainsi que l'animal, que des sensations obscures et sourdes. Nulle idée, avant qu'il les reçoive d'autrui, nulle connaissance, nul sentiment ; tout lui viendra du dehors, et il n'aura rien qui ne lui ait été donné. Son intelligence languirait dans un sommeil éternel, si la parole ne l'éveillait ; elle le tire peu à peu de son assoupissement, elle ouvre ses yeux appesantis et les familiarise avec la lumière. La raison se développe, l'amour naît, et cet être qui n'appartenait qu'au monde des corps, élevé au-dessus des temps, est transporté soudain dans la société éternelle. La foi a, pour ainsi dire, créé cette âme ;

elle lui a donné la conscience d'elle-même. A travers les profondes ténèbres qui l'environnaient, elle lui a tracé une route sûre, et l'a conduite à la source de toute vérité et de toute lumière. Cependant, arrivé là, l'homme rougira de son guide, il le désavouera; il dira dans son orgueil : Je suis venu seul, et seul j'irai plus haut encore; et le voilà qui, seul en effet, marche et retourne aux lieux d'où il est parti. »

.....

Le siège le plus influent de la réforme, l'Angleterre, se retrouvant moins protestante, ou plus catholique que tous les autres pays dissidens; à ce point, qu'à la question faite à Rome par le duc de Bordeaux au savant Wiseman : *Combien il y avait de Catholiques à Londres!* le savant répondit : *autant qu'à Rome, 140,000.* — Et en Angleterre? — *2 millions* (sans toute l'Irlande); *et à peine il y en avait 100,000 il y a 30 ans.*

La *Société de morale chrétienne* protestante en général, déclarant *immortel l'auteur* du *Discours sur l'Histoire universelle*, Bossuet (l'auteur aussi de l'*Histoire des variations des Églises protestantes*) et *digne interprète de la Religion*, l'Évêque d'Hermopolis. (Voy. tom. 10^e et 11^e, de son *Journal*).

Et toute l'*Europe protestante*, souscrite et actionnée par les plus fameux ministres et patrons de la secte, jugeant ainsi et l'ancienne réforme et la nouvelle, dans cette étonnante page de leur *Prospectus et Introduction* :

« Mais au berceau même de la RÉFORME, en Europe, ses progrès n'ont point répondu aux espérances nées de ses premiers succès. Plusieurs motifs en sont cause : la Réforme s'est établie en présence d'un ennemi puissant, toujours persévérant, toujours actif. Les églises protestantes furent bientôt désunies; les unes tombèrent dans l'hérésie; plusieurs demeurèrent comme glacées par l'indifférence, quoique pures dans leur doctrine; d'autres enfin se sont divisées sur des points secondaires, de dogme et de discipline, et ont été en péril d'oublier le lien qui les unissait et leur ennemi commun; c'est ainsi qu'un mal opiniâtre a fait de nouveaux progrès, et on a vu se multiplier les motifs d'aspirer à ces précieux trésors de la grâce divine qui finiront par triompher du péché. Dieu a donné dans les derniers siècles de sérieux avertissemens aux églises réformées, et il leur a surtout fait sentir le grand mal de leur désunion. Rome, au contraire, dans l'unité extérieure dont elle se vante, et dans sa soumission à une seule tête, quoique son unité spirituelle se réduise à peu de chose en réalité; Rome, disons-nous, a eu dans sa lutte contre le Protestantisme de grands avantages dont elle recueille maintenant les

fruits ; et les Protestans commencent enfin à sentir la nécessité d'un lien religieux plus fort et plus durable. — Il est certain que depuis la mort de Louis XIV (1715), le Catholicisme ne s'est jamais trouvé en plus belle position qu'aujourd'hui. En France, il commence à étudier sérieusement : il tient la porte de ses grands et petits séminaires close en dépit de l'Université ; il a pour lui la loi de l'instruction primaire et presque toutes les écoles ; et la consommation des hosties a beaucoup augmenté dans les églises de Paris depuis 1830 ; en Angleterre, il siège au parlement, et l'on sait ce qu'il tente en Irlande ; en Hollande, il n'a jamais eu tant d'églises et de prêtres ; en Belgique, il est souverain et tient les écoles, presque sans exception, sous son joug ; en Piémont, il vient de renouveler un code draconien contre les Protestans des vallées Vaudoises ; en Autriche, à l'instigation des jésuites, il ordonne des émigrations protestantes ; dans les provinces rhénanes, la Prusse n'est pas au terme de la lutte ; à Genève, le Catholicisme a droit de cité ; ça et là, en Allemagne, il ramène les jésuites... Certes, le moment est venu de crier : *à vos tentes, Israël !* »

Les quelques juifs un peu littérateurs ou philosophes modernes, comme Mendelsohn, Salomon Maimon, les frères Meyer-Beer de Berlin, et Michel Berr de Paris, Crémieux, les Rotschild, et surtout M. Cahen, sont indifférens en matière de religion, et seraient chrétiens, s'ils étaient quelque chose. Et ils sont forcément quelque chose. — Et jusqu'à Salvador, écrivant dans une *lettre* que nous avons sous les yeux : « Si je change de religion, ce sera pour le catholicisme. » — Plus habile, le savant et célèbre Drack s'est montré digne d'être promu à la charge de Bibliothécaire de la Propagande, tandis que ses fils entraient dans les ordres et ses filles prenaient le voile.

.....

Les plus, les seuls illustres étrangers (ceux du moins qui nous imposent davantage ¹) par leur science, leur génie ou leur grandeur (qui est bien aussi un génie), abstraction faite de leur communion religieuse : — L'empereur Nicolas, élevant à Cronstadt une superbe Eglise Catholique, sous l'invocation de *Saint-Pierre* ; — Louis I^{er}, Roi de Bavière, Auguste, Mécène et Horace à la fois, qui fait de sa Munich l'*Athènes*, ou plutôt la *France*, et même la *Rome* de

¹ Après, toujours, les hommes tels que Grégoire XVI^e, etc.; les archevêques de Paris, etc.; — de Cologne, etc.; que les Goerres célèbrent dans leurs éloquentes : *Athanas*; — l'abbé de Uohenlohe.

l'Allemagne; et qui semble vouloir offrir, nous allons dire faire, sa cour aux Fidèles fugitifs de la Prusse, de la Pologne, de l'Espagne, comme jadis Frédéric aux philosophes †; — Pozzo di Borgo, lisant et annotant la *Bible*; et se plaisant à dire, dans l'intimité : *qu'il voyait sa mère priant pour lui dans le Ciel*; — M. de Metternich, demandant au Pape une relique pour l'autel de la chapelle par lui bâtie; — Wellington, protecteur zélé des Catholiques? — O'Connel, sorte d'apôtre de l'Irlande.

Et, dans l'ordre littéraire ou scientifique : — Gagliuffi, le plus grand poète latin des temps modernes, et, par surcroît, improvisateur prodigieux, digne d'avoir pour ami et pour éditeur le célèbre secrétaire des lettres latines à Rome, Stay, et pour biographe, le marquis de Brignole; auteur d'une *Pietas Domestica*, véritable chant de cygne catholique, et finissant, comme il avait commencé, par la piété des Scolopies. — Le comte Xavier de Maistre, digne frère de Joseph..... — Manzoni, petit-fils de Beccaria, auteur d'une *Hymne à la Vierge*, et d'un *Sonnet sur la mort de Jésus-Christ*, auquel le Tasse lui-même n'a rien à comparer. — Silvio Pellico, dont la devise est : *Credo, spero, amo*. — Les plus illustres Allemands, nés ou devenus catholiques zélés : Le comte de Stolberg, Stark, Wronski, de Haller, Gærres, de Baader, les frères Schlegel. — M. de Hammer, l'illustre savant de Vienne, le possesseur de toute la science orientale, s'écriant : « c'est le témoignage incessant et profond de nos Livres saints. » — M. de Humboldt, retrouvant les traces profondes de la *Genèse* dans les *Monumens américains*; et ravi de la science et de l'hospitalité des Capucins des *Régions équinoxiales*.

† Nous ne pouvons résister au plaisir, et peut-être au devoir de faire connaître quelques accens de ce *Roi* qui ne s'en va point : « Il est un Dieu, dit-il, et c'est à lui-même que je dois le bonheur de le comprendre. — Si je le bannis du ciel, il faut aussi le bannir de mon cœur; et quand le cœur de l'homme n'est pas rempli de Dieu, Satan y jette un vide immense. — Les athées ont contre eux deux espérances terribles, le doute ou le néant. » — L'Espérance n'a plus un temple particulier comme chez les Romains, elle n'est pas une divinité comme chez les Grecs : elle habite le cœur des hommes. La Divinité ne descend plus sur la terre au bruit de la foudre, et à la lueur des éclairs : c'est au moment d'un sacrifice silencieux et dans le recueillement de l'âme qu'elle descend sur l'autel sous une forme invisible. L'esprit a détrôné la matière. » — Et cette prière du Roi à sa mère : « Il y a aujourd'hui trente ans que la terre a perdu la plus belle, la plus aimable des femmes, celle qui me donna le jour : elle n'avait que trente ans ! — Son âme retourna de bonne heure vers l'Éternel, et fut reçue avec joie aux saintes portes du ciel par les célestes chœurs. — Elle n'a fait que retourner vers sa patrie. Ici-bas, elle en était éloignée; là elle vit de la vie des justes. — O ma mère ! supplie l'Être-Suprême de guider les pas de ton fils, afin qu'il puisse arriver à la céleste félicité ! »

— Ancillon, auteur d'un beau livre intitulé : *Objet de la Foi*, et que nous avons vu défenseur de la Papauté au moyen-âge. — les comtes Henri de Mérode et de Beaufort, dont l'*Esprit de vie et l'Esprit de mort* sont un éloquent élan de catholicisme. — M. de Theux, écrivant à Paris : « la piété seule peut expier une révolution. » — Volta, « remerciant sans cesse le bon Dieu de lui avoir donné la foi et la raison de l'infailible religion catholique. » — Le restaurateur de la Géographie, Balbi, disant : « les livres de Moïse, qu'aucun monument ni historique, ni astronomique n'a encore démentis. » — Thomas Moore, heureux *Voyageur à la recherche d'une religion*. — Lord Clifford, digne descendant de l'illustre premier ministre de Charles II, dont la science égale la fortune et le prosélytisme catholiques dans toute la chrétienté. — Kénelm de Digby, autre digne fils de lords et de ministres aussi célèbres que fidèles, auteur de *Mœurs catholiques dans les Âges de la foi*, qui commencent à être traduites dans les langues principales. — Lord Stuart, lord-lieutenant du comté de Waterford, etc. — Lord Erskine auteur des *Preuves intrinsèques du Christianisme*. — Brougham, auteur d'une *Théologie naturelle*. — Thomas Young, communiant encore la veille de sa mort. — Davy, développant la plus tendre piété et même le plus visible Catholicisme, dans ses *Consolations de voyage en Italie*; — les deux Herschell, préludant à leurs découvertes dans l'harmonie des sphères, par leur art dans celle du culte (l'orgue); et publiant un *Hymne à la toute-puissance et à l'immensité du Dieu du ciel*; — Walter Scott, contempteur des *Puritains* de son pays; mourant à la lecture de l'*Évangile de Saint-Jean*, et en chantant le *Stabat Mater dolorosa*. « Il aimait toujours les hymnes du Rituel romain, » dit M. Lockard son gendre.

Jérémie Bentham lui-même..., disant, jusque dans son *Traité des preuves*, « qu'on doit encourager la confession comme frein pour le crime, et moyen de réparation d'injustices, etc. » — Lord Byron, aux chants bibliques ou catholiques : *Mélodies juives; Caïn; Ciel et terre; Prophétie du Dante; Lamentation du Tasse*; et même le *Pèlerinage de Childe-Harold*, où il dit du Sauveur : « Si jamais Dieu fut homme, ou si jamais l'homme fut Dieu, il fut l'un et l'autre; je n'ai jamais récusé cette croyance; » — de Voltaire et de Jean-Jacques : « Leurs doutes impies eussent attiré la foudre sur leurs têtes, si les outrages de l'homme pouvaient exciter autre chose que le sourire du ciel; » — de Saint-Pierre de Rome : « C'est l'admirable temple du Christ élevé sur la tombe de son martyr »; — et dans ses derniers *Mémoires* : « Je ne suis pas ennemi de la Religion; au contraire, j'élève ma fille à un Catholicisme strict dans un couvent de la Romagne ».

Schiller, disant dans son *Histoire de la guerre des 30 ans* : « La réformation alluma en France une guerre civile qui, sous quatre règnes ébranla ce royaume jusque dans ses fondemens, et attira les armées étrangères au cœur du pays. En Allemagne, le schisme protestant eut pour résultat un schisme politique qui la livra pendant plus d'un siècle, à une confusion complète. » — Et Goëthe, dans ses *Mémoires* : « Les sacremens sont ce que la religion a de plus haut, parce qu'ils sont les symboles visibles de l'amour et des grâces de Dieu. Dans le culte catholique, un cercle de cérémonies saintes unit étroitement le berceau et la tombe. »

Le plus savant de tout le Nord, Berzélius, dont la chimie est aujourd'hui classique en Europe, trouvant la preuve, *à fortiori*, de l'immortalité de l'ame, dans celle de l'indestructivité des élémens de la nature physique; et ajoutant : « Tout ce qui tient à la nature organique annonce *un but sage* et se distingue comme production d'un *entendement infini* » etc., etc.

Les derniers Romains de la Grèce moderne : les neuf princes Ypsilanti, les trois Botzaris, Constantin Canaris, combattant au cri de *Victoire à la Croix*; et déposant les couronnes, qu'on leur a décernées triomphalement, aux pieds d'une statue de la sainte Vierge; — Capo d'Istria, chrétien austère, assassiné en allant à la messe à Saint-Spiridion.

Canova, l'égal de Michel-Ange, élevant à ses frais une Eglise superbe; et faisant Pie VII le premier de ses légataires; — Beethoven enfin, dont le chef-d'œuvre est l'*Oratorio de Jésus au mont des Olivés*, disant dans ses dernières études : « Perfectionnez jusqu'à votre dernière heure, les dons que la Providence vous a départis. »

Les trois femmes savantes (je ne parle pas ici des fortes¹) les plus vraiment européennes du XIX^e siècle : précisément les plus catholiques, de droit ou de fait; et même les plus zélées et les plus prosélytiques : — la Princesse de Gallitzin, concourant à la conversion du comte de Stolberg, et faisant ses fils Missionnaires en Amérique — Madame de Staël, fille célèbre de l'auteur du livre intitulé : *De l'Importance des*

¹ Il en est deux inouïes, et même phénoméniques, dans celles-là : car leur ignorance selon le monde, s'est trouvée le génie et la vertu élevées à leur plus haute puissance, même selon le monde : I. la Sœur de la Nativité, dont les *Révélation*s paraissaient à l'illustre d'Aviau *une des lumières, une des grâces des derniers temps*; II. et la Sœur Emmerich, de Dulmen, admirée de son vivant par les Stolberg et les Gallitzin, dont le préfet, M. Mahul, n'a pas craint de se faire le *Biographe*; et dont l'abbé Martin de Nørliou et M. de Casalès nous ont fait connaître les étonnantes *Méditations*.

opinions religieuses, où l'on trouve une apologie de la magnificence du culte catholique; et de cette dame Necker, dont Barère a recueilli *l'Esprit*, le plus souvent catholique *bon gré mal gré*;.. Madame de Staël disant jusque dans sa *Corinne* ou *l'Italie* : « La religion n'est rien, si elle n'est pas tout, si l'existence n'en est pas remplie, si elle n'entretient pas dans le cœur cette foi à l'invisible, cette élévation de désirs qui doivent triompher des penchans vulgaires auxquels notre nature nous expose... »—Et, aujourd'hui encore, Madame Tastu, auteur d'une *Hymne à la Vierge*, digne de la Mère du Sauveur; — Madame Emile de Girardin, chante immortelle de la *Madeleine*, de *Sainte-Geneviève*, du si fidèle *Mathieu de Montmorency*, etc. ; — et surtout Madame Hortense de Céré-Barbé (tante de M. de Barante), chante sublime du *Prêtre*, de la *Confession*, du *Jugement dernier*. — Enfin cette jeune Reine d'Angleterre, dont le nom lui-même semble annoncer la grande *Victoire* du Catholicisme sur la réforme, et qui commence son règne par des *chartes*, et même par une alliance quasi-catholiques. — Et cette duchesse d'Orléans, qui n'attend qu'une occasion pour manifester une Foi que son seul mariage supposait déjà.

Il est des Femmes Royales et Pieuses par excellence, celles-là, que nous n'osons pas nommer, après ou avant d'autres, et qu'on remarque d'autant mieux dans notre livre, comme dans nos palais, qu'elles n'y sont plus : *Præfulgebant... eo ipso, quod effigies non visebantur*. TACITE.

Enfin, et pour résumer en deux hommes politiques, tous les hommes ordinaires : — l'empereur Alexandre et Bonaparte, vivant et mourant aux deux extrémités de la terre avec des sentimens et avec des actes de piété égaux, à la différence près de leurs caractères opposés : — le premier Croyant, à une suite des faits extraordinaires, que le *Psaume 90* était fait pour lui, et le portant constamment sur lui ; le sachant et le répétant habituellement par cœur avec ses prières du soir et du matin ; et « entrant hardiment en France à cette foi » dit la princesse Mestcherski ; — ami de Pie VII, auprès duquel il *eut voulu*, disait-il, *être son ambassadeur* ; et de l'abbé de Hohenlohe, auquel il demanda un travail sur le danger des Sociétés bibliques en Russie ; — malade à sa sortie d'un couvent dédié à Saint-Georges, et d'une église illuminée la nuit pour le recevoir ; — et mourant en étreignant un Christ, et prononçant les noms de *Jésus* et de *saint Alexandre*.

« Je suis heureux (dit Napoléon au général Montholon, après avoir reçu l'extrême-onction), je suis heureux d'avoir rempli mes devoirs. Je vous souhaite, général, à votre mort le même bonheur. J'en

avais besoin, car je suis Italien, voyez-vous, enfant de classe de la Corse. Je n'ai pas pratiqué sur le trône, parce que la puissance étourdit les hommes ; mais j'ai toujours eu la foi : le son des cloches me fait plaisir, et *la vue d'un Prêtre m'émeut*. Je voulais faire un mystère de tout ceci, mais c'est de la faiblesse. Je veux rendre gloire à Dieu ; général, donnez des ordres pour qu'on dresse un autel dans la chambre voisine : on y exposera le Saint-Sacrement. Je doute qu'il plaise à Dieu de me rendre la santé ; mais je veux l'implorer. Vous ferez dire les prières de quarante heures. » Puis se ravisant, l'empereur dit : « Non, pourquoi vous charger de cette responsabilité : on dirait que c'est vous, noble et gentilhomme, qui avez tout commandé de votre chef ; je veux donner les ordres moi-même » 1.

Et pour résumer encore, en deux hommes moraux, tous les autres hommes : — le digne Monthyon, le philanthrope du Christianisme, qui nous demande chaque année, depuis sa mort, l'*Ouvrage* et l'*OEuvre les plus utiles aux Mœurs* 2, plaçant cette belle page dans son

1 Le fils unique de Bonaparte mourut quelques années après, à la fleur de l'âge, dans le palais des Empereurs véritables, avec la même piété que lui sur un rocher désert :

« L'archiduchesse Marie-Louise, dit un historien oculaire, tomba à genoux à côté du lit de son fils expirant. Le duc de Reichstadt ne pouvait plus parler : ses yeux éteints, se fixant sur sa mère, cherchaient à lui exprimer les sentimens que sa bouche n'avait plus la faculté d'articuler... Alors, le prélat qui l'assistait lui montra le ciel ; il leva les yeux pour répondre à sa pensée... A cinq heures huit minutes, il s'éteignit sans convulsions, dans cette même chambre qu'avait occupée Napoléon triomphant, à cette même place où, pour la dernière fois, dictant la paix en conquérant, il s'endormait dans toutes les illusions de la victoire et de ses triomphes, se promettant un glorieux hymen et l'éternité de sa dynastie.... C'était le 23 juillet, anniversaire de l'acte qui avait donné au duc de Reichstadt son dernier nom et son dernier titre ; anniversaire du jour où le jeune prince apprit à Schœnbrunn la mort de Napoléon ! »

Tous les partis, tout le monde se rappellera ici un autre Fils unique, orphelin lui aussi, remplaçant en ces lieux celui-là, et qui parait l'*Enfant qui nous est né à tous, l'enfant de l'Europe*, aussi véritablement que le *roi de Rome* ne le fut jamais, et ne pouvait jamais le devenir. Or, cet enfant-Roi là, serait, quand même il ne voudrait pas l'être, le *Fils aimé de l'Eglise*, dont ses meilleurs parens ne seront jamais que les *cadets*.

(Il a pour Mentor celui que l'autre n'a eu que pour *biographe*, M. de Montbel, que Charles X nomma *le plus sage et le plus fidèle de ses derniers amis*.)

2 Le livre le plus, le seul vraiment *utile aux mœurs*, est un livre *dogmatique* : la *Démonstration Eucharistique* surtout, si elle existait. Mais l'*Académie*, et même Monthyon, ne s'élevant pas jusque là, le *livre le plus utile aux mœurs*, à notre avis, et même au leur s'ils y pensaient, serait assurément l'*Histoire de saint Louis*, par le marquis de Villeneuve ; celle de *sainte Elisabeth*, par le comte de Montalembert ; le *Christ devant le Siècle*, par Roselly de Lorgues ; les *Fleurs du Ciel* 3

Rapport au Roi sur l'État de la France au commencement du siècle :
 « Les institutions catholiques conviennent, dit-il, à la nation française sous une infinité de rapports temporels. Des dogmes métaphysiques et abstraits conviennent à un peuple ingénieux ; une religion qui exige les plus grands sacrifices d'une raison orgueilleuse et dans laquelle l'assemblée des ministres des autels juge la foi, avec un caractère d'infaillibilité, convient à un peuple d'un caractère souvent désordonné et avide de nouvelles opinions. Un peuple dont la vivacité et l'impétuosité doivent être contenues, a besoin d'une religion réprimante et qui ait beaucoup de préceptes. Un peuple qui s'égare rapidement et qui se repent de même est fait pour une religion indulgente, toujours prête à oublier et à pardonner quand il existe avec et repentir ; une religion qui, par une multitude de cérémonies et de rites pieux, rappelle la présence de la Divinité, est nécessaire à un peuple frivole et léger ; une religion dont le culte est pompeux et qui fait servir tous les arts aux hommages qu'elle rend à la Divinité, doit plaire à un peuple qui aime les spectacles, l'éclat, la magnificence, et toutes les productions des arts ; enfin une religion qui donne au sentiment pour la Divinité un caractère d'amour, de passion et d'enthousiasme, est analogue au caractère d'un peuple sensible, pour qui aimer est un besoin, et qui semble attacher à toute exaltation une idée de gloire. » — On conçoit que le Testament de Monthyon, à la date du 13 novembre 1829, commence par ces paroles : « Je demande, de toute mon âme, pardon à Dieu de ne pas avoir accompli toujours comme je l'aurais désiré, mes devoirs religieux » ; et qu'il consacre son premier legs à l'érection d'un buste à Madame Elisabeth de France, avec cette inscription : *A la vertu.*

Et le premier Baron Chrétien de la France, le plus ancien noble et le plus honnête homme de la monarchie française, a mérité une mort et un historien comme les suivans : « La fin de M. le duc Mathieu de Montmorency est, par les circonstances remarquables qui l'ont accompagnée, un de ces événemens dans lesquels Dieu se plaît à rendre visibles à la fois sa puissance et sa miséricorde. Dans un siècle si fier de sa vaine science, et que l'illusion de ses systèmes et de ses

la Vierge, par l'abbé Orsini ; le *Dimanche*, par l'abbé Le Courtier ; l'*Histoire de la Papauté*, de Léopold Ranke, et d'*Innocent III*, de Hurter, par M. Alexandre de Saint-Chéron ; *Grégoire VII et son siècle*, de Voigt, par Léon Schneider ; les *Deux Chanceliers d'Angleterre*, par M. Oxnam ; la *Raison du christianisme*, par M. l'abbé de Genoude ; — et même, la seule *Vie de Fougereux*, par M. Gossin. (Il n'est point de petit talent, là où il y a une seule grande pensée). L'Académie a décerné 10,000 fr. de M. de Monthyon, à tel livre, que M. de Monthyon eût donné 20, et peut-être 100,000 fr. à prévenir ou à supprimer.

ambitieuses théories a conduit à un doute universel plus honteux que la plus profonde ignorance ; Dieu a semblé envoyer la mort , ministre de salut et de clémence, pour couronner solennellement la vertu d'un de ses plus fidèles serviteurs, et pour donner au monde , par une réunion inouïe de circonstances merveilleuses , une preuve palpable des plus touchantes et des plus hautes vérités de sa religion. Quel est celui qui ne *réfléchira pas dans son cœur* ¹ à une mort si douloureuse pour la France, mais si consolante pour la foi ? qui aura vu, sans s'attendrir, sans adorer, le juste, au moment où la mesure de ses bonnes œuvres a été remplie, où il devait *se reposer de ses travaux* ² passer en sortant du banquet sacré, et sans sentir l'aiguillon de la mort ³ du sein de sa famille dans le sein des anges, et pour emprunter les belles paroles d'un illustre orateur, s'évanouir dans les bras, *s'ensevelir dans la tombe de son Dieu* ⁴.

« Je vais exposer ici en quelques lignes un petit nombre de faits, certains, connus de tous, que j'abandonne à la méditation des âmes!

« Le duc Mathieu de Montmorency, qui n'avait jamais été malade, à été atteint du premier accident qui l'avertissait des approches de la mort, le jour du dimanche de la passion (19 mars 1782), au moment où il allait s'asseoir à la table sainte, et offrir au Dieu qui s'immolait pour lui, le tribut accoutumé de bonnes œuvres qui remplissaient tout le cours de sa vie.

« Il fut frappé sans être surpris. Les hautes fonctions auxquelles un choix anguste venait de l'appeler, le saint temps du Jubilé, que sais-je ? peut-être un secret pressentiment de sa fin prochaine, avaient renouvelé sa ferveur : il venait de soumettre sa vie entière à la grâce de l'absolution, par une confession générale au commencement du carême.

« A peine sorti de chez lui à pied, il tombe et s'évanouit. On court à lui ; les secours de l'art lui sont prodigués ; il reprend l'usage de ses sens. Bientôt les alarmes se dissipent ; la sécurité renaît. Rendu à ses exercices de piété, le duc Mathieu, qui avait déjà communiqué dans son appartement le dimanche des rameaux, voulut faire ses pâques le jeudi saint au milieu de sa famille. Il passe en paix la nuit suivante , dans les douces méditations de lectures pieuses, dans les transports de la charité et de la foi. « Je m'applique à suivre Jésus-

¹ Isaïe.

² Apoc., 14, 15.

³ I, Cor., 15, 56.

⁴ L'abbé Maccarthy, prêchant à la Cour le jour de Pâques.

Christ du jardin des Olives au Calvaire. Laissez-moi, disait-il, laissez-moi nourrir à loisir mon cœur de ce merveilleux et consolant mystère. » Cependant il voulait profiter du retour de ses forces encore languissantes pour aller lui-même visiter, dans leurs retraites obscures, des pauvres auxquels il avait coutume de prodiguer en cachette ses libéralités, ses soins. Ne se trouvant pas assez fort, il leur envoya d'abondantes aumônes dès le vendredi matin, il exprima très fortement le désir d'aller adorer son Dieu devant le tombeau, où dans ce saint jour ce Dieu crucifié recevait les hommages des fidèles. Rien ne put le détourner de ce dessein. Il voulait surtout retrouver au pied des autels au moment même où le Sauveur a expiré pour le salut du monde. Car on observait depuis quelque temps que, dans ses pratiques de piété, il montrait une prédilection très marquée pour cette heure et pour ce moment. Dans un jour si spécialement consacré à cet auguste mystère, il ne pouvait renoncer au bonheur d'aller le méditer dans le lieu saint. Dans sa vive impatience, il ne souffrait aucune objection. Il demandait sa voiture avec instances, et, à mesure que l'heure approchait, on voyait ses pieux désirs redoubler d'inquiétude et d'ardeur : « Cela presse » disait-il, enfin il monte avec joie dans sa voiture. On l'engage à aller dans une église où le froid se faisait moins sentir. « Non, s'écria-t-il, allons à la plus voisine.

« Au moment d'entrer dans l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, sa paroisse, il est retardé par un convoi. C'était celui d'un jeune et pieux médecin, connu de lui, qui était mort la veille, et qui dans les transports du délire, ne cessait de s'écrier : « je veux aller chez M. de Montmorency. On le dit guéri, mais un autre accident le menace. Il doit venir avec moi; il faut que j'aille le chercher. » Enfin, arrivé sur le parvis de l'église, l'illustre convalescent se ranime, sa belle figure resplendit de joie. Il marche avec une telle vitesse, que ses nobles compagnes, sa femme et sa fille, ne peuvent le suivre, il arrive devant Dieu, se prosterne, il était trois heures. A l'instant, il tombe sur sa chaise, et s'écrie : « je me trouve mal » on croit même avoir entendu s'échapper de ses lèvres mourantes ce cri du chrétien : « que la volonté de Dieu soit faite. » Il tombe entre les bras d'un prêtre qui adorait et priait auprès de lui. On accourt, on le soulève; il n'était plus ! . . .

« C'est cette mort d'un prédestiné, c'est la belle vie dont elle a été la récompense, qui m'ont inspiré l'idée d'appliquer à cet homme illustre un psaume où j'ai cru voir dépeints son caractère, les temps où il a vécu, et le moment où il vient d'être ravi à tant d'espérances et à de hautes destinées.

« Je trouve de la douceur à offrir ce faible hommage à la mémoire si chère et si révérencée de ce noble personnage, dont j'oserais dire que je fus l'ami, si je ne craignais de paraitre oublier les leçons de modestie que j'ai dû puiser dans ses exemples.

« LE COMTE DE MARCELLUS. »

TABLEAU

DU PRÊTRE

DEVANT LE SIÈCLE.

DÉDICACE, et <i>Défi à tous les Dissidens et à tous les Philosophes de l'Univrs.</i>	v
AVANT-PROPOS : Le But de la Providence de plus en plus visible à la fin des Temps.	VII-XX
La Puissance d'un Livre, et la façon du meilleur.	XXI-XXVI
<i>Précédens</i> de l'Auteur, dans ses rapports avec un Prêtre tombé.	XXVII
Précédent et point de départ du <i>Prêtre devant le Siècle.</i>	1
I ^{re} PARTIE : La Magnificence et la Dignité rationnelles du Prêtre en général.	5
II ^e PARTIE : La Magnificence du Système de Philosophie* et d'Enseignement du Prêtre.	29
III ^e PARTIE : La Grandeur historique du Prêtre en particulier.	65
§ I ^{er} . La Grandeur et la sorte de divinité des Apôtres.	<i>ib.</i>
§ II. La Grandeur et la bienfaisance historiques des Souverains Pontifes.	76
§ III. La Grandeur et la bienfaisance historiques des Cardinaux.	100
§ IV. La Grandeur et la bienfaisance historiques des Evêques.	105
§ V. La Grandeur et la bienfaisance historiques des Fondateurs d'Ordres religieux et d'établissements d'utilité publique.	133

* Nous recommandons spécialement aux jeunes Penseurs les Bases d'un système nouveau de Philosophie, et par conséquent, d'une nouvelle démonstration catholique fondamentale, à laquelle nous n'avons pu donner qu'une *note*, au n° 45 de la page 51.

§ VI. La Grandeur et la bienfaisance historiques des Missionnaires	169
§ VII. La Grandeur et la bienfaisance historiques des Curés.. . . .	195
IV• PARTIE : Le Génie scientifique et encyclopédique du Prêtre.	221
V• PARTIE : Les Vertus et les Bienfaits publics et particuliers du Prêtre.. . . .	325
CONCLUSION : La Dignité, le Devoir, et l'Avenir du Prêtre.. . . .	412
APPENDICE : Les <i>Catholiques devant le Siècle</i> , ou les plus remar- quables hommes, même du siècle, (et, à plus forte raison, les plus illustres des siècles précédens), amis ou défenseurs du Prêtre et de la Religion Catholiques	417-440

Entr'autres fautes visibles :

Lisez pages

- 18. — *Gloriam qudm.*
- 48. — n° V. : « Il fallait que Dieu fût présent en tout lieu ,
en tout homme , et même en tout temps. »
- Id.* — n° VII. : Phénix sans fin.
- 73. — Pamphile de Perge.
- 104. — d.° lig. : (t) Toulouse, etc.
- 168. — Nous dirons, nous : « Frédéric le Petit, etc.
- 242. — *Mundus subterraneus.*
- 280. — Dès le 5^e siècle.
- 288. — Mezzofanti, préfet du Vatican.
- 291. — Le P. Scheiner.
- 418. — lig. 9: leur, au lieu de lui.

TABLE

des Magnificences de la Religion.

(Démonstration Évangélique Nouvelle).

Un volume in-8 , équivalant à plus de 4 volumes ordinaires.

Dédicace à la Personne qui représente le mieux le Christianisme à cette
Epoque :

Le Mal et le *Remède* : la Littérature et l'Enseignement

Magnificences du Sujet : en présence de la pauvreté de ce que nous
croyons les plus grandes choses du monde.

Précédent : Démonstration de Dieu, de l'Eglise, de l'Écriture et de la
Terre, Saintes.

Un mot décisif : sur l'hypothèse où le Christianisme ne serait pas venu.

Objet et *Conclusion* générale de ce livre : Triple et unique *Objet* du
Christianisme.

I^{re} PARTIE : Les *Magnificences de l'Homme-Dieu.*

CHAP. 1^{er} *L'Homme-Dieu* selon la *Logique*

Les Magnificences du Saint-Esprit.

— 2. *L'Homme-Dieu* selon l'*Ancien-Testament.*

— 3. *L'Homme-Dieu* selon l'*Évangile.*

— 4. *L'Homme-Dieu* selon les *Traditions* et l'*Histoire univer-*
 selle du Genre Humain.

II^e PARTIE : Les *Magnificences de la Vierge-Mère.*

CHAP. 1^{er} *La Vierge-Mère* selon la *Logique*....

— 2. *La Vierge-Mère* selon l'*Écriture-Sainte.*

— 3. *La Vierge-Mère* selon les *Traditions* et l'*Histoire univer-*
 selle du Genre Humain.

— 4. *La Vierge-Mère* selon la *Tradition* et l'*Histoire de l'Eglise*
 universelle.

III^e PARTIE : Confirmation des Précédentes.

CHAP. 1^{er} *Les Magnificences des Noms de Jésus.*

— 2. *Les Magnificences des Noms de Marie.*

— 3. *Les Magnificences de Joseph.*

IV^e PARTIE : Les *Magnificences de la Croix.*

V^e PARTIE : Appendice à toutes les autres :

CHAP. 1^{er} *Les Magnificences du plus illustre des Amis* et des *En-*
 fants de Marie..., le plus Grand Homme de l'Univers.

— 2. *Les Magnificences de l'Etat* le plus Catholique de l'Univers.

— 3. *Les Magnificences des plus illustres Apologistes* ou *Défenseurs*
 de la Religion, dans tous les *Siècles* et dans tous les *Lieux.*

IMP. DE MOQUET ET COMP., RUE DE LA HARPE 90.

Pour paraître prochainement.

LÉGISLATION UNIVERSELLE :

Législation universelle, ou I. la *Déclaration* (Législation proprement dite); II. la *Préservation* (Langues, Littérature, Philosophie, Morale; Instruction et Administration publiques); III. et la *Réparation* (Justice civile et criminelle proprement dite; Guerre, etc.) des droits et des devoirs de l'Homme et du Citoyen, des droits et des devoirs de chaque Autorité religieuse, politique, administrative, judiciaire, municipal, et civile.

Avec cette épigr. : *Lex, Lux. PROV.*

20 LIVRAISONS IN-4^o, AVEC DES TABLEAUX SYNOPTIQUES IN-FOL., LUXE : 40 FR.

PAR A. MADROLLE.

Cet ouvrage, qui est à l'œuvre de Jacotot ce que la *Science tout entière* est à son moyen ou *Enseignement universel*, est appelé à faire une infaillible révolution dans la Philosophie, et par conséquent, dans les Collèges, dans les Chambres, dans les Conseils, dans les Tribunaux, dans la Société.

C'est enfin l'*Encyclopédie*, depuis si longtemps cherchée.

Chaque Vérité (et il n'y en a pas une d'omise) s'y trouve démontrée par la seule force de la PLACE qu'elle occupe dans l'ouvrage, comme dans la nature physique ou morale.

Et voilà la Raison de la précision et du volume typographique de l'OEuvre.

La *Législation universelle* (il y en a déjà plusieurs applications péremptoires) doit donner à ses disciples, ou même à ses lecteurs les plus ordinaires, et immédiatement, sur un sujet quelconque, l'art et l'habitude de la parole et de la démonstration, et jusqu'à celle de l'*esprit*, que nous nommons sans motif *naturel*.

L'auteur, qui a terminé, depuis 1825, cette composition, regardée jusqu'ici comme impossible, n'a pas encore trouvé la possibilité d'y ajouter ou d'en ôter une proposition tant soit peu importante; et il lui doit, en particulier, les divers succès qu'il a obtenus en luttant depuis quinze années contre toutes les opinions d'abord dominantes, aujourd'hui humiliées, dans tous les partis.

Elle allait être publiée à l'Imprimerie Royale, en 1830; et depuis, en 1833, l'auteur a refusé d'en laisser prendre une copie manuscrite, pour être appliquée, sans lui, à l'Education d'un Prince étranger, et même de la faire paraître sous le patronage du Roi son père.

Le *Tableau de la Dégénération de la France et de ses Moyens de Grandeur*, dont une nouvelle édition paraît en ce moment, présente, accessoirement, mais en détail, l'*Introduction* et l'*Exposition* de la *Législation universelle*.

L'immense *Législation générale* de la *Providence* devait naturellement précéder la petite *Législation universelle* des hommes en Société, ou des Etats; et l'on ne craint pas de se compromettre en annonçant, en affirmant que la première peut tenir lieu de l'autre tout entière pour les habiles, et que la *Législation* ou la *Codification universelle* aura pour résultat, comme elle a pour objet, de rendre la *Générale*, même pour les impies, claire comme le Soleil à midi.